

L'espace de la révélation

Alastair Reynolds

VISIT...

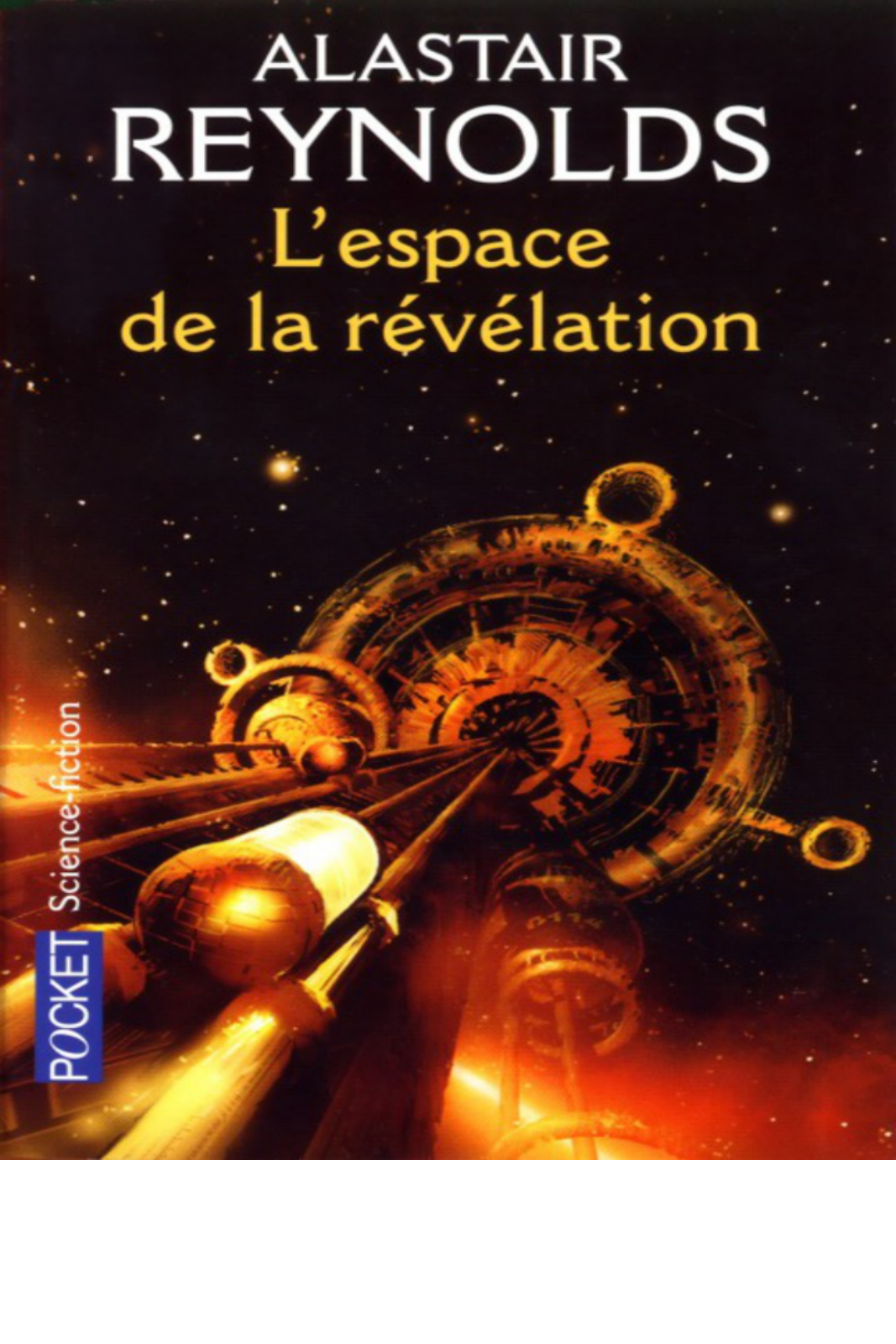
LANZAROTE
Caliente.COM

ALASTAIR
REYNOLDS

L'espace
de la révélation

Science-fiction

POCKET

The background of the cover is a dark, star-filled space. In the lower half, there is a complex, glowing orange and yellow mechanical structure that resembles a large, intricate clock or a piece of advanced machinery. Several bright, cylindrical light sources or engines are attached to this structure, emitting a strong orange glow. The overall aesthetic is one of futuristic science fiction.

ALASTAIR REYNOLDS

Cycle des Inhibiteurs - 1

L'ESPACE DE LA RÉVÉLATION

*Traduit de l'anglais
par Dominique Haas*



PRESSES DE LA CITÉ

Titre original :
REVELATION SPACE

Alastair Reynolds. 2000
Presses de la Cité, 2002, pour la traduction française
ISBN 2-266-13660-7

Nekhebet Nord, secteur de Mantell, Resurgam, système de Delta Pavonis, 2551

L'orage approchait. Et c'était une tempête de verre.

Sylveste se demandait, debout au bord de l'excavation, s'il resterait, le lendemain matin, quelque chose de ses travaux. Le chantier de fouilles archéologiques était une mosaïque de puits carrés, d'une dizaine de mètres de profondeur, séparés par des murailles de roche : le quadrillage Wheeler classique. Les parois des puits étaient gainées de coffrages transparents en hyperdiamant sur lesquels se pressaient un million d'années d'histoire géologique stratifiée. Et il suffirait d'un bon vent de sable – d'une tempête de verre, comme celle qui s'annonçait – pour combler les puits jusqu'en haut, ou presque.

Un membre de l'équipe sortit d'un des deux gros crawleurs et s'approcha de lui.

— Ça se confirme, monsieur, dit-il d'une voix étouffée par son masque respiratoire. Cuvier vient d'émettre un message d'alerte météo pour l'ensemble de la zone de Nekhebet Nord. Toutes les équipes de surface doivent regagner la base au plus vite.

— Vous voulez dire que nous devrions prendre nos cliques et nos claques et retourner à Mantell ?

Le type se tortilla, resserra le col de sa veste autour de son cou.

— L'alerte a l'air sérieuse, monsieur. Vous voulez que j'ordonne l'évacuation générale ?

Sylveste regarda au fond des puits éclairés *a giorno* par la rangée de projecteurs placés tout autour. Pavonis ne montait jamais assez haut, sous ces latitudes, pour fournir une lumière suffisante. Il avait du mal à distinguer le vague point couleur de rouille qui descendait vers l'horizon, derrière de grandes draperies de sable. Des tourbillons de poussière allaient bientôt se lever et parcourir les steppes de Ptero, telles ces toupies mécaniques avec lesquelles jouent les enfants. Et puis la tempête s'abattait sur eux comme une enclume, dont elle aurait la noirceur.

— Non, dit-il enfin. Rien ne nous oblige à partir. Nous sommes à l'abri, ici. Il n'y a pour ainsi dire pas de marques d'érosion sur les roches, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. Et si la tempête est trop violente, nous pourrions toujours nous réfugier dans les crawleurs.

L'autre regarda les blocs de pierre et secoua la tête comme s'il n'en croyait pas ses oreilles.

— Écoutez, monsieur, des alertes de ce genre, Cuvier n'en émet pas une tous les deux ans. Elle annonce une tempête d'une violence comme nous n'en avons jamais connu...

— Parlez pour vous ! rétorqua Sylveste. Nous ne pouvons pas nous permettre d'abandonner les fouilles. Vous ne comprenez pas ça ?

L'homme détourna le regard, embarrassé, regarda le chantier.

— Nous pourrions protéger les zones dégagées avec des bâches, enfouir des transpondeurs. Même si les puits étaient comblés par la poussière, nous pourrions retrouver le site, le remettre en l'état... bredouilla-t-il, avec un regard affolé, implorant, derrière les grosses lunettes qui protégeaient ses yeux du sable. Et puis, après notre retour, nous pourrions ériger un dôme sur le chantier. Ça vaudrait mieux que de mettre des vies humaines en jeu et de risquer de perdre du matériel, non ? Vous ne pensez pas, monsieur ?

Sylveste fit un pas vers lui, l'obligeant à reculer vers le puits le plus proche.

— Il n'est pas question de retourner à Mantell. Et vous, vous allez dire à toutes les équipes de poursuivre le travail jusqu'à ce que j'ordonne d'arrêter. En attendant, je veux que les appareils les plus sensibles soient transférés à bord des crawleurs, et seulement ceux-là. C'est clair ?

— Mais... et les gens, monsieur ?

— Qu'ils continuent à faire ce pour quoi ils sont venus ici : fouiller, lança Sylveste en le regardant comme s'il le défiait de discuter ses ordres.

Après un moment d'hésitation qui parut interminable, l'autre tourna les talons et repartit furieusement à travers le chantier de fouilles en marchant sur le haut des murets avec l'aisance due à une longue habitude. Le vent qui commençait à forcer faisait légèrement osciller les gravimètres imageurs, délicats instruments disposés sur le pourtour de la grille et pointés vers le fond des puits comme des canons.

Sylveste attendit un peu avant de le suivre, puis il bifurqua rapidement. Près du centre de l'excavation, quatre des carrés avaient été réunis en un seul puits aux parois vitrées, de trente mètres de côté et presque aussi profond. Il dévala l'échelle qui menait au fond. Il l'avait si souvent descendue et remontée, au cours des dernières semaines, que l'absence de vertige était presque plus troublante que le

vertige lui-même. Derrière les dalles de la paroi s'entassaient des couches de temps géologique. Neuf cent mille années avaient passé depuis l'Événement. Cette stratification se caractérisait par la présence, sur presque toute la hauteur, de permafrost. Classique, sur Resurgam, à ces latitudes subpolaires. Le sol était gelé en permanence et ne fondait jamais. Plus bas, une couche de régolite avait recouvert les impacts consécutifs à l'Événement, lui-même visible sous la forme d'une ligne de démarcation noire, fine comme un cheveu : les cendres des forêts incendiées.

Le fond du puits n'était pas plan mais formé de marches de plus en plus étroites qui descendaient à quarante mètres de profondeur. Des projecteurs avaient été installés tout en bas, apportant la lumière au sein des ténèbres. Là, dans cet espace exigu, grouillait une activité fébrile. On était à l'abri du vent, et il régnait un silence religieux. Chacun s'affairait, agenouillé sur un tapis, avec des outils tellement précis qu'ils auraient pu servir d'instruments chirurgicaux à une autre époque. Il y avait trois étudiants de Cuvier, nés sur Resurgam. Un cyborg attendait ses ordres dans une morne immobilité. Les machines avaient été utiles au stade préliminaire des fouilles, mais on ne pouvait pas leur confier les travaux de finition. À côté du groupe, une femme était assise, un compad sur les genoux. L'écran affichait une carte cladistique de crânes amarantins. Elle aperçut Sylveste, qu'elle n'avait pas encore vu – il était descendu sans bruit –, referma précipitamment son compad et se leva d'un bond. Elle portait un grand pardessus, et ses cheveux noirs étaient coupés en une frange géométrique sur son front.

— Eh bien, vous aviez raison, dit-elle. Quoi que ce soit, c'est énorme. Et ça a l'air étonnamment bien conservé, aussi.

— Alors, Pascale, une théorie ?

Pascale Dubois était une jeune journaliste de Cuvier. Elle couvrait le chantier de fouilles depuis son ouverture, n'hésitant pas à mettre la main à la pâte avec les archéologues, dont elle avait appris le jargon.

— Ça, c'est votre rôle, non ? Je ne suis là que pour fournir des commentaires. Cela dit, les corps font froid dans le dos, vous ne trouvez pas ? Ils ont beau être non humains, pour un peu, leur souffrance serait palpable.

Sur l'un des côtés du puits, juste avant que le sol ne recommence à descendre, ils avaient mis au jour deux chambres funéraires aux parois de pierre. L'enfouissement remontait à neuf cent mille ans au moins, pourtant elles étaient presque intactes, et les ossements retrouvés à l'intérieur étaient restés dans une position plus ou moins anatomique. C'étaient des squelettes amarantins typiques. Au premier abord, à moins d'être un anthropologue averti, on aurait pu les prendre pour des restes humains : c'étaient des bipèdes de taille quasi

humaine, dotés de quatre membres et d'une structure osseuse à peu près similaire, en apparence. Le volume du crâne était comparable et les organes sensoriels, respiratoires et de la locution, étaient plus ou moins disposés comme chez les êtres humains. Sauf que les Amarantins ressemblaient vaguement à des oiseaux avec leur crâne oblong et la crête osseuse proéminente qui se prolongeait vers l'avant, entre les orbites imposantes, jusqu'à la pointe de la mâchoire supérieure, pareille à un bec. Sur les os adhéraient encore, par endroits, un film tissulaire parcheminé qui s'était rétracté en se desséchant, faisant adopter aux corps une posture évoquant l'agonie. Ce n'étaient pas des fossiles au sens strict du terme : ils n'avaient subi aucune minéralisation. Les chambres funéraires étaient restées vides en dehors des ossements et des rares artefacts technomiques avec lesquels ils avaient été inhumés.

Sylveste se pencha et effleura l'un des crânes.

— Peut-être était-ce ce qu'on voulait nous amener à penser.

— Non, objecta Pascale. C'est la rétraction des tissus qui les a déformés.

— À moins qu'ils n'aient été enterrés comme ça.

En palpant les crânes à travers ses gants, qui transmettaient les données tactiles à la pulpe de ses doigts, il revit une certaine pièce de réception, située tout en haut de Chasm City, la Ville au Bord du Gouffre. Une pièce aux murs jaunes, ornés d'aquarelles représentant des paysages de méthane glacé. Des cyborgs en livrée passaient entre les invités avec des plateaux chargés de verres et d'amuse-gueules. Des vélums de crêpe multicolores étaient tendus sous les plafonds vertigineux. Des entoptiques illustrant tous les thèmes à la mode – séraphins, chérubins, colibris et fées – planaient dans le vide. Il se souvenait des invités, pour la plupart des amis de ses parents. Des gens qu'il connaissait à peine, ou qu'il détestait. Il n'avait, quant à lui, pour ainsi dire pas d'amis. Son père, Calvin, était en retard, comme d'habitude. Lorsqu'il avait daigné apparaître, certains invités commençaient à prendre congé. C'étaient des choses qui se faisaient, à l'époque ; l'époque du dernier et du plus ambitieux projet de Calvin, dont la réalisation était en elle-même une mort lente ; tout autant que le suicide qu'il commettrait à l'apogée dudit projet.

Il revoyait son père lui tendre une boîte ornée, sur le côté, d'une marqueterie représentant la traditionnelle hélice d'ADN.

« Ouvre-la », lui avait-il dit.

Il se rappelait l'avoir trouvée étonnamment légère. Il avait soulevé le couvercle, découvrant une masse de fibres d'emballage dans laquelle était niché un dôme brunâtre, tacheté, de la même couleur que la boîte. C'était la calotte d'un crâne, manifestement humain, auquel manquait le maxillaire inférieure.

Il se souvenait du silence qui s'était fait dans la pièce.

« C'est tout ? avait demandé Sylveste, juste assez fort pour que tout le monde l'entende. Un vieux bout d'os ? Eh bien ! merci, Papa, j'exulte.

— Il y a de quoi », avait répondu Calvin.

L'ennui, c'est que Calvin avait raison, Sylveste devait bientôt le découvrir. C'était un crâne d'une valeur inestimable : il avait plus de deux cent mille ans, et c'était celui d'une femme d'Atapuerca, en Espagne. La date approximative de sa mort était évidente compte tenu de l'environnement dans lequel elle avait été ensevelie, mais les savants qui l'avaient exhumée avaient affiné l'estimation à l'aide de méthodes considérées comme le summum de la technologie, à l'époque : la datation par la technique du potassium-argon des roches de la grotte où on l'avait retrouvée, la datation par les séries d'uranium des dépôts de travertin sur les parois ; par traces de fission des roches volcaniques vitrifiées, et par thermoluminescence des fragments de silex calciné. Ces méthodes avaient été perfectionnées depuis, au niveau de l'étalonnage et de l'application, mais elles étaient encore utilisées par les équipes de fouilles sur Resurgam. La physique ne procurait qu'une quantité limitée de moyens de datation. Sylveste aurait dû s'en apercevoir tout de suite, et reconnaître le crâne pour ce qu'il était : le plus ancien objet humain de Yellowstone, apporté des siècles auparavant dans le système d'Epsilon Eridani, et perdu lors des soulèvements de la colonie. Le fait que Calvin ait remis la main dessus était un petit miracle en soi.

Cela dit, la honte que lui inspirait ce souvenir était moins provoquée par son ingratitude que par le fait qu'il avait ainsi révélé son ignorance alors qu'il aurait facilement pu la dissimuler. C'était une faiblesse qu'il ne devait plus jamais se permettre. Des années plus tard, il avait emporté le crâne sur Resurgam, afin de ne jamais oublier ce vœu.

Il ne pouvait pas échouer maintenant.

— Si ce que vous dites est vrai, rétorqua Pascale, alors ils ont été enterrés comme ça pour une raison donnée.

— Peut-être en guise d'avertissement, répondit Sylveste.

Il s'approcha des trois étudiants.

— J'avais peur que vous ne répondiez quelque chose dans ce goût-là, reprit Pascale en le suivant. Et quelle aurait pu être la raison de ce terrible avertissement ?

C'était une question de pure forme, Sylveste le savait bien. Elle comprenait parfaitement ce qu'il croyait savoir à propos des Amarantins. Elle paraissait aussi prendre plaisir à l'asticoter à ce sujet ; comme si, en l'obligeant à réaffirmer ses convictions, elle espérait l'amener à mettre le doigt sur une faille dans sa théorie. Une

faillie qui aurait fichu tout son raisonnement par terre, et l'aurait obligé à le reconnaître.

— L'Événement, reprit Sylveste en effleurant la fine ligne noire visible derrière le coffrage.

— L'Événement qui a anéanti les Amarantins, dit Pascale. Sans qu'ils puissent y faire quoi que ce soit. Et qui s'est produit avec une rapidité stupéfiante. De sorte qu'ils n'auraient pas eu le temps d'enfouir les corps dans une posture d'avertissement, quand bien même ils auraient eu une idée de ce qui les attendait.

— Ils avaient provoqué la fureur des dieux, répondit Sylveste.

— Oui. Ils ne pouvaient qu'interpréter l'Événement comme une preuve de divin courroux, dans le cadre de leurs propres croyances, bien entendu ; tout le monde sera d'accord là-dessus. Mais ils n'auraient pas eu le temps de donner à cette conviction une forme pérenne avant de disparaître jusqu'au dernier, et encore moins d'enfouir les cadavres pour le bénéfice des archéologues qui viendraient d'on ne sait où, on ne sait quand, pour les déterrer.

Elle releva son capuchon sur sa tête et tira sur les cordons. D'impalpables panaches de poussière commençaient à tomber dans les puits ; l'air était moins calme depuis quelques minutes.

— Mais ce n'est pas ce que vous pensez, n'est-ce pas ? dit-elle.

Sans attendre sa réponse, elle enfila de grosses lunettes qui perturbèrent momentanément la périphérie de son champ de vision et baissa les yeux sur l'objet mis au jour.

Les lunettes de Pascale avaient accès aux données des gravimètres imageurs positionnés autour de la grille Wheeler, données qui se superposaient à l'image stéréoscopique des masses enfouies – ce que les yeux de Sylveste faisaient automatiquement, sur commande. Le sol sur lequel ils se tenaient devint vitreux, impalpable – une matrice brumeuse dans laquelle était incluse une chose immense, gigantesque. C'était un obélisque, un monolithe de pierre taillée, lui-même enfermé dans une succession de sarcophages de pierre. L'obélisque faisait vingt mètres de hauteur. Les fouilles n'avaient exposé que les quelques centimètres du haut. L'un des côtés présentait des traces d'écriture, plus précisément l'une des dernières formes graphiques amarantines standard. Mais les gravimètres imageurs ne parvenaient pas à révéler le texte. Leur pouvoir de résolution n'était pas suffisant. Pour en savoir plus long, ils devraient attendre d'avoir déterré l'obélisque.

Sylveste ramena ses yeux à leur vision normale.

— Accélérez le travail, dit-il à ses étudiants. Et tant pis si vous occasionnez des abrasions mineures à la surface de l'objet. Je veux en voir au moins un mètre d'ici la fin de la journée.

L'un des étudiants se tourna vers lui sans se relever.

— Monsieur, nous avons entendu dire que le chantier devrait être

évacué.

— Et pourquoi, au nom du Ciel, évacuerais-je le chantier ?

— À cause de la tempête, monsieur.

— Au diable la tempête !

Il tournait les talons quand Pascale le prit par le bras, un peu trop rudement.

— Ils ont raison de s'en faire, Dan, dit-elle tout bas, pour n'être entendue que de lui. J'ai entendu parler de cette alerte, moi aussi. Nous devrions déjà être en route pour Mantell.

— Et perdre tout ça ?

— Nous reviendrons.

— Il se pourrait que nous ne retrouvions jamais l'endroit, même en enfouissant un transpondeur.

Il avait raison : le positionnement des fouilles était imprécis, et les cartes de la zone n'étaient pas particulièrement détaillées. Elles avaient été établies à l'époque où le *Loreau* s'était positionné en orbite autour de Yellowstone, quarante ans plus tôt. La ceinture de satellites de communication avait été détruite lorsque la moitié des colons s'étaient mutinés – ils s'étaient emparés du vaisseau pour regagner leur monde natal –, et, depuis vingt ans, il n'y avait plus moyen de déterminer une position précise sur Resurgam. Et plus d'un transpondeur était tout simplement tombé en rideau lors d'une tempête de verre.

— Tout de même, ça ne vaut pas la peine de risquer des vies humaines, répondit Pascale.

— Ça pourrait valoir beaucoup plus que ça. Allez, plus vite ! fit-il en dardant un doigt vers les étudiants. Utilisez le cyborg s'il le faut. Je veux voir le sommet de cet obélisque d'ici le lever du jour !

Sluka, la chargée de recherche senior, marmonna des paroles inaudibles.

— Quelque chose d'intéressant ? demanda Sylveste.

Sluka se releva, pour la première fois depuis des heures, sans doute. Il lut la tension dans son regard. La petite spatule qu'elle utilisait tomba par terre, à côté de ses bottes souples. Elle arracha son masque, avala de grandes goulées d'air de Resurgam pendant quelques secondes et lança :

— Il faut que je vous parle.

— De quoi, Sluka ?

Sluka avala quelques goulées d'air dans son masque avant de répondre.

— Vous abusez de votre chance, docteur Sylveste.

— Vous venez de précipiter les vôtres dans le néant.

— Nous nous intéressons beaucoup à vos travaux, vous savez, poursuivit-elle comme si elle ne l'avait pas entendu. Nous partageons

vos convictions. C'est pour ça que nous sommes là, que nous nous cassons le dos pour vous, docteur Sylveste. Mais vous auriez tort d'abuser. (Elle regarda en direction de Pascale, et le blanc de ses yeux lança des éclairs.) En ce moment, vous ne pouvez vous permettre de perdre un seul allié.

— C'est une menace ?

— Un fait. Si vous faisiez plus attention à ce qui se passe dans la colonie, vous sauriez que Girardieau trame quelque chose contre vous. Il paraît qu'il en est beaucoup plus près que vous ne le pensez.

Il sentit un picotement sur sa nuque.

— De quoi parlez-vous ?

— De quoi voulez-vous que je parle ? D'un soulèvement.

Elle l'écarta, posa le pied sur le premier barreau de l'échelle située sur le côté du puits et se retourna vers les deux autres étudiants, qui s'évertuaient, tête basse, à libérer l'obélisque de sa gangue.

— Restez au boulot si vous voulez, mais vous ne pourrez pas dire qu'on ne vous a pas prévenus. Et si vous vous demandez ce que ça fait d'être pris dans une tempête de verre, vous n'avez qu'à regarder la tête de Sylveste.

L'un des étudiants leva timidement le nez.

— Où tu vas, Sluka ?

— Parler avec les autres équipes de fouille. Tout le monde n'est peut-être pas au courant de l'alerte. Quand ils l'apprendront, je doute qu'ils soient nombreux à vouloir rester.

Elle commença à grimper. Sylveste tendit le bras et l'attrapa par le talon de sa botte. Sluka baissa les yeux. Elle avait remis son masque, mais on ne pouvait s'y tromper : elle le regardait d'un air méprisant.

— Vous êtes fichue, Sluka.

— Non, rétorqua-t-elle en recommençant à monter. C'est vous qui êtes fichu.

Sylveste s'interrogea sur ses propres états d'âme et s'aperçut, contre toute attente, qu'il était d'un calme absolu. Mais, comme celui qui régnait sur les océans d'hydrogène métallique des géantes gazeuses en orbite lointaine autour de Pavonis, son calme n'était dû qu'à des pressions effarantes, exercées de toute part.

— Alors ? demanda Pascale.

— Alors il y a quelqu'un à qui il faut que je parle, répondit Sylveste.

Sylveste gravit la rampe qui menait à son crawleur. L'autre était équipé de racks qui croulaient sous le matériel et les conteneurs d'échantillons. Les hamacs de ses étudiants étaient coincés dans le peu d'espace restant, mais ils n'avaient pas le choix : ils étaient bien

obligés de dormir à bord de ces engins lorsque le chantier de fouilles était – comme celui-ci – situé à plus d’une journée de Mantell. Sylveste était sensiblement mieux loti : sa cabine et son bureau occupaient plus du tiers de l’espace intérieur de son crawleur, le reste étant réservé à la charge utile et à de modestes alcôves destinées à ses invités et à ses chargées de recherches, Sluka et Pascale, en l’occurrence. Cela dit, pour le moment, il était seul dans l’énorme véhicule.

À vrai dire, le décor faisait oublier qu’on était dans un crawleur : son antre était tendu de velours rouge, et les murs disparaissaient derrière une bibliothèque où étaient disposés des fac-similés d’instruments scientifiques et des spécimens de toute sorte. On y trouvait des projections de Mercator élégamment légendées de la zone de Resurgam, où étaient figurés les principaux sites amarantins. Sur les murs étaient affichés des documents plus récents : des extraits de publications en cours d’élaboration. C’était sa propre simu de niveau bêta qui effectuait l’essentiel du travail de documentation. Sylveste l’avait émulée au point qu’elle écrivait dans son style plus fidèlement qu’il ne l’aurait fait lui-même, distrait comme il l’était en ce moment. Plus tard, s’il avait le temps, il faudrait qu’il relise ces textes, mais sur le coup, c’est à peine s’il leur accorda un regard en allant s’asseoir à son scripto. Le bureau de style était orné d’une marqueterie de marbre et de malachite représentant des scènes dans le goût japonais typique des débuts de l’exploration spatiale.

Sylveste ouvrit un tiroir et prit une plaque grise, dépourvue d’inscription : une cartouche simu. On aurait dit une tuile de céramique. Il lui suffisait d’insérer la cartouche dans le lecteur du scripto pour rappeler Calvin d’entre les morts. Il hésita malgré tout. Il y avait un moment – quelques mois, sinon plus – qu’il ne l’avait fait, et leur dernière entrevue s’était incroyablement mal passée. Il s’était promis de ne plus l’évoquer qu’en cas de crise. Maintenant, la question était de savoir si la crise était amorcée, et si elle était assez sérieuse pour justifier l’évocation. Le problème avec Calvin c’était que ses conseils n’étaient fiables que la moitié du temps.

Sylveste encastra la cartouche dans le scripto.

Une forme lumineuse apparut comme par magie au milieu de la pièce : Calvin, trônant dans un immense fauteuil de maître. L’apparition était plus réaliste que le plus perfectionné des hologrammes – le rendu des ombres était particulièrement réussi –, car elle était générée par intervention directe sur le champ visuel de Sylveste. La simulation bêta représentait Calvin tel qu’il était resté dans toutes les mémoires, à Yellowstone : un homme d’une cinquantaine d’années, au faîte de la gloire. Paradoxalement, il avait l’air plus vieux que Sylveste, alors que sa simu avait vingt ans de moins en termes physiologiques. Sylveste avait deux cent huit ans,

mais les traitements de longévité qu'il avait reçus sur Yellowstone étaient plus avancés qu'à l'époque de Calvin.

Cela mis à part, ils se ressemblaient beaucoup. Ils avaient la même carrure, les mêmes traits, le même retroussis amusé de la lèvre. Calvin avait les cheveux plus courts et portait la tenue demarchiste de la Belle Époque, alors que Sylveste affectait, en campagne, une tenue relativement stricte : élégant pantalon à carreaux enfoncé dans des bottes de corsaire et ample chemise blanche à jabot. Son père avait les doigts chargés de bagues et de pierreries. Sa barbe soigneusement taillée, presque rase, n'était qu'une ombre couleur de rouille sur sa mâchoire. Il était entouré d'entoptiques représentant des symboles de variables booléennes de degré trois et de longues chaînes de caractères binaires. D'une main, il se caressait le dessous du menton et, de l'autre, il jouait avec le parchemin sculpté au bout de l'accoudoir du fauteuil.

La projection s'anima, comme parcourue par une vague, et une lueur d'intérêt brilla dans ses yeux pâles.

Calvin leva paresseusement les doigts en signe de reconnaissance.

— Alors comme ça... dit-il. La trajectoire de la merde est sur le point de rencontrer les coordonnées de la rampe !

— Là, tu t'avances.

— Je n'avance rien du tout, mon cher petit. Je viens de me connecter et j'ai pris connaissance des derniers milliers de rapports. Dis donc, tu en as, une jolie tanière ! fit-il en parcourant la pièce du regard. Et comment vont tes yeux ?

— Aussi bien qu'on pouvait l'espérer.

Calvin hocha la tête.

— La résolution n'est pas formidable, mais j'ai fait de mon mieux avec les moyens du bord. Je n'ai probablement pas reconnecté plus de quarante pour cent de tes fibres optiques, alors à quoi bon te doter de meilleures caméras ? Maintenant, si tu disposais d'un matériel chirurgical à peu près convenable sur cette planète, je pourrais peut-être essayer de faire quelque chose. Mais on ne peut pas donner une brosse à dents à Michel-Ange et espérer qu'il accouche d'une jolie chapelle Sixtine.

— C'est ça, remue le couteau dans la plaie.

— Comme si c'était mon genre... répliqua Calvin d'un air innocent. Enfin... que tu n'aies pas été fichu d'empêcher Alicia de repartir avec le *Lorean*, passe encore, mais tu aurais tout de même pu la convaincre de te laisser un peu de matériel, non ?

C'était sa femme qui avait pris la tête de la révolte, vingt ans plus tôt. Et il pouvait compter sur Calvin pour le lui rappeler à chaque occasion.

— Considère ça comme une sorte de sacrifice, fit Sylveste en lui

imposant silence, d'un geste du bras. Pardon, Cal, mais je ne t'ai pas fait revenir pour parler de la pluie et du beau temps.

— Je préférerais que tu m'appelles Papa.

— Tu sais où nous sommes ? reprit Sylveste, ignorant cette remarque.

— Sur un chantier de fouilles, je suppose, répondit Calvin.

Il ferma brièvement les yeux et porta le bout de ses doigts à ses tempes comme s'il se concentrait.

— Voyons, laisse-moi voir. Deux crawleurs de Mantell, en expédition du côté des Steppes de Ptero... Une grille Wheeler... Comme c'est bizarre ! Enfin, si ça te convient... Et ça, qu'est-ce que c'est ? Des relevés de gravimétrie à haute résolution... Des sismogrammes... Ma parole, on dirait que tu as bel et bien trouvé quelque chose !

À cet instant, le scripto émit une icône fantomatique annonçant l'arrivée d'un appel de Mantell. Sylveste leva la main pour faire taire Calvin tout en se demandant s'il allait ou non accepter l'appel. Il émanait d'un spécialiste en biologie aviaire appelé Henri Jannequin. C'était l'un des rares véritables alliés de Sylveste, mais si Jannequin avait connu le vrai Calvin, Sylveste était à peu près sûr qu'il n'avait jamais vu sa simu bêta... Jamais, en tout cas, alors que son fils sollicitait son avis. Reconnaître qu'il avait besoin de Cal, qu'il pouvait seulement envisager de l'évoquer afin de lui demander conseil pouvait être un signe critique de faiblesse.

— Qu'est-ce que tu attends pour prendre l'appel ? demanda Cal.

— Il n'est pas au courant, pour toi. Pour nous.

Calvin secoua la tête... et Jannequin apparut au milieu de la pièce. Sylveste retint à grand-peine un mouvement de surprise. En réalité, ce qui venait de se produire était assez évident. Calvin avait dû trouver un moyen d'accéder au niveau de fonctions sécurisées du scripto.

Calvin était et avait toujours été un fieffé salaud, se dit Sylveste. Enfin, c'était pour ça qu'il lui était encore utile.

La projection grandeur nature de Jannequin était un peu moins précise que celle de Calvin, mais elle venait par liaison satellite – au mieux bidouillée – de Mantell. Et les caméras imageuses avaient probablement connu des jours meilleurs, se dit Sylveste. Comme à peu près tout sur Resurgam.

— Alors te voilà, commença Jannequin, qui n'avait manifestement pas encore remarqué la présence de Cal. J'essaie de te joindre depuis une heure. Tu n'as aucun moyen de savoir quand on t'appelle, au fond du puits ?

— Si, répondit Sylveste, mais j'avais coupé la liaison. Ça me distrairait.

— Oh, fit Jannequin, un tantinet ennuyé. C'est malin. Surtout dans ta situation. Tu sais de quoi je veux parler, je suppose ? Ça s'annonce mal. Dan, peut-être plus que tu ne...

Il avait vu Cal. Il regarda la silhouette assise dans le fauteuil et reprit :

— Ma parole ! C'est bien toi ?

Cal hocha la tête, sans mot dire.

— C'est une simulation de niveau bêta, lança Sylveste.

Il était important de dissiper tout malentendu avant d'aller plus loin. Les alphas et les bêtas étaient deux choses fondamentalement différentes ; l'étiquette kamée mettait un point d'honneur à faire la distinction entre les deux. Laisser supposer à Jannequin qu'il s'agissait de l'enregistrement de niveau alpha – qui avait disparu depuis longtemps – aurait été une gaffe impardonnable, sur le plan social.

— Je le... je le consultais, reprit Sylveste.

Calvin fit la grimace.

— À quel sujet ? demanda Jannequin.

C'était un vieil homme – le doyen de Resurgam, en réalité, et chaque année son aspect physique semblait se rapprocher un peu plus d'un idéal simiesque. Avec sa moustache, sa barbe et ses cheveux blancs encadrant un petit visage rose, on aurait dit une sorte de marmouset d'une espèce rare. Sur Yellowstone, il n'y avait plus de bons spécialistes de la génétique en dehors des Mixmasters, et d'aucuns pensaient que Jannequin était beaucoup plus futé que tous les membres de cette confrérie. Simplement son génie était d'une nature peu démonstrative, il ne s'illustrait pas d'une façon spectaculaire mais s'exprimait au fil des années, par le biais d'un travail assidu, et finalement remarquable. Il avait près de quatre cents ans, et les traitements de longévité accumulés commençaient visiblement à donner des signes de défaillance. Sylveste supposait que Jannequin serait la première personne à mourir de vieillesse sur Resurgam, et que l'issue était proche. Cette pensée l'emplissait de tristesse. Il n'était pas toujours d'accord avec lui, loin de là, mais ils s'entendaient quand même sur l'essentiel.

— Il a trouvé quelque chose, annonça Cal.

Les yeux de Jannequin s'illuminèrent et la joie de la découverte scientifique parut lui enlever plusieurs années.

— Vraiment ?

— Oui, j'ai...

C'est alors qu'il se passa une autre chose étrange. La pièce disparut. Ils se retrouvèrent tous les trois sur un balcon, très haut en dessus d'un endroit que Sylveste reconnut aussitôt : Chasm City, la Ville au Bord du Gouffre. Encore un coup de Calvin. Le scripto les avait suivis comme un chien docile. Si Cal pouvait accéder à ses

fonctions sécurisées, se dit Sylveste, qu'est-ce qui l'empêchait de faire ce genre de truc : charger l'un des environnements standard du scripto ? La simulation était réussie, du reste : Sylveste sentait jusqu'à la claque du vent contre sa joue, et l'odeur intangible de la ville, à peu près indéfinissable, mais dont l'absence était criante dans les environnements moins sophistiqués.

C'était la ville de son enfance au faîte de la Belle Époque. Des structures d'or impressionnantes se succédaient dans le lointain, tels des nuages sculptés, grouillant de trafic aérien. En dessous, un panorama vertigineux de parcs et de jardins tirés au cordeau descendait en pente douce vers un brouillard luxuriant, verdoyant, lumineux, des kilomètres plus bas.

— C'est merveilleux de revoir ce bon vieil endroit, non ? fit Cal. Quand on pense qu'on a failli s'en emparer... Il était à portée de main du clan... Ah, si nous avions tenu les rênes de la cité, qui sait ce que nous aurions pu faire...

Jannequin s'appuya à la rambarde.

— C'est très joli, Calvin, mais je ne suis pas venu faire du tourisme. Dan, qu'est-ce que tu me racontais avant que nous ne soyons...

— Si brutalement interrompus ? avança Sylveste. J'allais dire à Cal de faire défiler les données du gravimètre enregistrées dans le scripto, puisqu'il a manifestement accès à mes fichiers les plus secrets.

— Un jeu d'enfant, quand on est dans ma situation, commenta modestement Cal.

Un petit moment passa, le temps qu'il accède à l'imagerie brumeuse de l'objet enfoui, et l'obélisque apparut dans le vide, devant eux, de l'autre côté de la balustrade, grandeur nature, apparemment.

— Oh, très intéressant, fit Jannequin. Vraiment très intéressant !

— Pas mal, tempéra Cal.

— Pas mal ? releva Sylveste. C'est sensiblement plus grand et en meilleur état de conservation que tout ce que nous avons retrouvé à ce jour. C'est l'indice irréfutable d'une phase avancée de la technologie amarantine... peut-être même la phase annonciatrice d'une véritable révolution industrielle.

— Disons que ça pourrait être une découverte significative, convint Calvin, à regret. Tu... euh, tu prévois de le déterrer, j'imagine ?

— C'est ce que je pensais faire il y a un instant, oui, répondit Sylveste. Et puis... il est arrivé quelque chose. Je viens... je viens d'apprendre que Girardieau prévoyait de s'opposer à moi beaucoup plus tôt que je ne le craignais.

— Il ne peut intervenir sans la majorité du conseil expéditionnaire, objecta Cal.

— Non, en effet, confirma Jannequin. Mais a-t-il prévu de le consulter ? L'information de Dan est exacte. Il semblerait que Girardieau mijote une action plus directe.

— Ce qui reviendrait à une sorte de... de putsch, j'imagine.

— Je pense que c'est le terme technique, acquiesça Jannequin.

— On est sûrs de ça ? fit Calvin en plissant le front, leur refaisant son numéro de feinte concentration. Oui... vous avez peut-être raison. Les médias ont beaucoup glosé, ces temps derniers, sur la prochaine manœuvre de Girardieau, et sur le fait que Dan était absorbé par ses fouilles alors que la colonie traversait une crise de commandement... et que le volume des échanges de coms cryptés entre les sympathisants connus de Girardieau augmentait considérablement. Je ne puis évidemment pas déchiffrer le cryptage, mais je puis en revanche me livrer à des conjectures en ce qui concerne l'accroissement de ces échanges.

— Il se trame quelque chose, hein ?

Sylveste se dit que Sluka avait raison. Auquel cas, il lui devait une fière chandelle, même si elle menaçait d'abandonner le chantier. Sans son avertissement, il n'aurait jamais invoqué Cal.

— On dirait bien, répondit Jannequin. C'est de ça que je voulais te parler. Ce que Cal nous dit des sympathisants de Girardieau ne fait que confirmer mes craintes, ajouta-t-il en crispant les mains sur la rambarde. Il vaut mieux que je ne reste pas ici, Dan. Je vais repartir. J'ai essayé de faire en sorte que nos contacts n'éveillent pas les soupçons, mais j'ai toutes les raisons de penser que cette conversation est interceptée, et il est vraiment préférable que je n'en dise pas davantage.

Sylveste remarqua que les poignets de son veston – qui pendait légèrement sur ses épaules squelettiques – étaient ornés d'un motif de plumes de paon. Jannequin tourna le dos au panorama de la cité et à l'obélisque suspendu, puis s'adressa à la simu trônant dans son grand fauteuil :

— Calvin, c'était un plaisir de te revoir, après tout ce temps.

— Prends bien soin de toi, répondit Cal en levant la main à son adresse. Et bonne chance avec les paons.

— Tu es au courant de mon petit projet ? fit Jannequin, manifestement surpris.

Calvin eut un sourire mais ne répondit pas. La question de Jannequin était purement rhétorique, après tout, se dit Sylveste.

Le vieil homme lui serra la main – la simulation en était au niveau de l'interaction tactile absolue – et sortit du cadre de la suite virtuelle.

Cal et Sylveste restèrent seuls sur le balcon.

— Alors ? demanda Cal.

— Je ne peux pas me permettre de perdre le contrôle de la colonie, répondit Sylveste.

Il était encore théoriquement à la tête de l'expédition de Resurgam, même après la défection d'Alicia. Pratiquement, ceux qui avaient décidé de rester sur la planète au lieu de repartir avec elle auraient dû être ses alliés à lui, de sorte que sa position aurait dû s'en trouver raffermie, mais ça n'avait pas marché comme ça. Tous ceux qui adhéraient aux idées d'Alicia n'avaient pas réussi à monter à bord du *Lorean*. Et parmi ceux qui étaient restés, beaucoup des sympathisants de Sylveste avaient trouvé qu'il gérait la crise en dépit du bon sens, voire d'une façon criminelle. D'après ses ennemis, ce que les Schèmes Mystifs lui avaient fait dans la tête avant qu'il ne rencontre les Vélares commençait à se faire sentir ; ils parlaient de pathologies frisant la folie. Les recherches sur les Amarantins s'étaient poursuivies, mais la dynamique avait faibli, alors que les différends politiques et les inimitiés prenaient une importance telle que toute réconciliation était impossible. Ceux qui étaient restés loyaux à Alicia – et Girardieu le premier – s'étaient regroupés sous la bannière des Inondationnistes. L'amertume des archéologues de Sylveste allait croissant, et ils s'installaient dans une mentalité d'assiégés. Il y avait eu des morts des deux côtés, des morts que les accidents n'expliquaient pas vraiment. La crise n'allait pas tarder à éclater, et Sylveste n'était sûrement pas dans la situation idéale pour la résoudre.

— Mais je ne peux pas non plus laisser tomber ça, dit-il en indiquant l'obélisque. J'ai besoin de tes conseils, Cal. Et tu vas me les donner, parce que tu dépends complètement de moi. Tu es vulnérable, ne l'oublie pas.

Calvin changea de position dans son fauteuil comme s'il était mal à l'aise.

— Alors, fondamentalement, tu mets la pression sur ton vieux père. Charmant.

— Non, répondit Sylveste entre ses dents. Ce que je dis, c'est que tu pourrais tomber dans de mauvaises mains, à moins que tu ne me donnes de bons conseils. Pour parler comme dans la pègre, tu n'es qu'un des membres de notre illustre famille.

— Sauf que tu n'es pas forcément d'accord avec ça, hein ? Selon tes critères, je ne suis qu'un programme, une évocation. Quand vas-tu me laisser reprendre le contrôle de ton corps ?

— À ta place, je n'y compterais pas trop.

Calvin leva un doigt menaçant.

— Ne deviens pas agressif, fiston. C'est toi qui m'as évoqué, pas le contraire. Si tu préfères que je retourne dans la lampe... moi, ça m'est égal.

— Mais tu y retourneras. Quand tu m'auras renseigné.

Calvin se pencha sur son fauteuil.

— Dis-moi ce que tu as fait de ma simulation alpha et j'y réfléchirai, fit-il avec un sourire en tout point pervers. Putain ! Je pourrais même te raconter sur les Quatre-vingts des tas de choses que tu ignores...

— Ce qui s'est passé, coupa Sylveste, c'est que soixante-quinze innocents sont morts. Il n'y a aucun mystère là-dedans. Mais je ne te tiens pas responsable de leur mort. Autant accuser la photo d'un tyran de crimes de guerre.

— Je t'ai donné la vue, espèce de sale morveux ingrat ! s'écria Calvin en tournant le dossier de son fauteuil vers Sylveste. J'admets que tes yeux ne sont pas à la pointe de la technique, mais que pouvais-tu espérer ?

Le siège pivota à nouveau. Maintenant, Calvin était vêtu et coiffé comme Sylveste, son visage aussi lisse et exempt de rides que le sien.

— Allez, fils, parle-moi des Vélaires, dit-il. Raconte-moi tes petits secrets honteux. Dis-moi ce qui s'est vraiment passé du côté du Voile de Lascaille, et ne me sers pas le ramassis de mensonges auquel nous avons droit depuis ton retour.

Sylveste s'approcha du scripto, prêt à éjecter la cartouche.

— Attends un peu, fit brusquement Calvin en levant la main. Tu veux un conseil ?

— Ah, tout de même !

— Tu ne peux pas laisser gagner Girardieau. Si un soulèvement est imminent, il faut que tu rentres à Cuvier. Là, tu pourras regrouper les forces dont tu disposes peut-être encore.

Sylveste regarda pensivement par la vitre du crawleur en direction des fouilles. Des ombres traversaient les lignes de séparation : des collaborateurs qui désertaient le chantier et regagnaient silencieusement le sanctuaire de l'autre crawleur.

— Il se pourrait que ce soit la découverte la plus importante que nous ayons faite depuis notre arrivée.

— Et il se pourrait que tu sois obligé de la sacrifier. Si tu réussis à tenir Girardieau en échec, tu pourras toujours revenir ici et t'en occuper à nouveau. Alors que si Girardieau l'emporte, rien de ce que tu auras trouvé ici ne vaudra quoi que ce soit.

— Je sais, répondit Sylveste.

L'espace d'un instant, il n'y eut plus d'animosité entre eux.

Le raisonnement de Calvin était sans faille, et il aurait été stupide d'aller à l'encontre de cette logique.

— Alors, tu vas suivre mon conseil ?

Il tendit la main vers le scripto, prêt à éjecter la cartouche.

— Je vais y réfléchir.

À bord d'un gobe-lumen, espace interstellaire, 2543

L'ennui, avec les morts, se disait la triumvira Ilia Volyova, c'est qu'ils ne savaient pas se taire.

Elle était dans l'ascenseur qui descendait de la passerelle. Elle avait passé dix-huit heures à consulter diverses simulations de personae qui avaient jadis vécu à bord, dans l'espoir que l'une d'elles, au moins, lui révélerait quelque chose sur les origines de la cache d'armes. La tâche était exténuante, d'autant que certaines des antiques *simus* de niveau bêta ne parlaient même pas le norte moderne et que – allez savoir pourquoi – le logiciel sous lequel elles tournaient se refusait à toute traduction. Elle était épuisée, tendue à bloc. Elle avait fumé cigarette sur cigarette en essayant d'intégrer les particularités grammaticales du norte moyen, et elle n'était pas près d'arrêter de se goudronner les poumons. À vrai dire, elle n'en avait jamais autant ressenti le besoin. Le système de renouvellement d'air de l'ascenseur fonctionnait mal et, au bout de quelques secondes, la cabine était complètement enfumée.

Volyova releva la manche de son blouson de cuir doublé de mouton sur son poignet osseux et approcha son bracelet de ses lèvres.

— Étage du capitaine, dit-elle.

Le *Spleen de l'Infini* assigna l'une de ses infimes routines à la tâche primitive consistant à commander l'ascenseur, et le sol de la cabine se déroba aussitôt sous ses pieds.

— Désirez-vous un accompagnement musical pour la durée du trajet ?

— Non. Je te l'ai dit un millier de fois. Je te le répète : je veux du silence. Ferme-la et laisse-moi réfléchir.

La cage d'ascenseur était l'épine dorsale du vaisseau, un puits de quatre mille mètres de long qui le parcourait sur toute sa longueur. Volyova était entrée près du sommet nominal du puits (elle n'en connaissait que mille cinquante niveaux) et descendait à la vitesse de

dix étages à la seconde. La cabine était une capsule vitrée, supportée par des champs, et certaines sections de la gaine intérieure étaient transparentes, ce qui permettait de voir où l'on était sans consulter la carte interne de l'ascenseur. Volyova passa d'abord à travers des forêts : des plantations de végétation planétaire retournée à la vie sauvage, par suite de négligence, et en train de crever, parce que les lampes à UV qui apportaient naguère la lumière solaire étaient presque toutes grillées, et qu'il n'y avait plus personne pour les remplacer. Après la forêt, elle traversa les niveaux 800, les plus vastes : d'énormes zones du vaisseau qui étaient jadis à la disposition des hommes d'équipage, quand ils étaient des milliers à bord. En dessous du huit centième étage, l'ascenseur franchit l'immense armature maintenant immobile qui séparait l'habitat rotatif du bâtiment et les sections utilitaires fixes, puis traversa encore deux cents niveaux d'entreposage cryogénique. De quoi héberger mille deux cents dormeurs. Sauf qu'il n'y en avait plus un seul.

Volyova était alors à plus d'un kilomètre de son point de départ, mais la pression ambiante du vaisseau n'avait pas varié d'un iota. Le système de support-vie était l'un des rares équipements qui marchaient encore comme prévu. Néanmoins, un instinct résiduel lui disait que la rapidité de la descente aurait dû lui faire claquer les tympans.

— Niveaux de l'atrium, annonça l'ascenseur, diffusant un enregistrement redondant des schémas primitifs du bâtiment. Pour votre plaisir et votre détente.

— Très drôle...

— Pardon ?

— Curieuse vision du plaisir et de la détente... Enfin peut-être que, pour toi, se détendre consiste à revêtir une carapace classée vide absolu et à s'administrer des doses de drogues anti-radiations qui te fichent la colique. Moi, je ne trouve pas ça particulièrement marrant.

— Pardon ?

— Oh, laisse tomber, soupira Volyova.

L'ascenseur parcourut ensuite un kilomètre dans des zones faiblement pressurisées, et Volyova se sentit soudain très légère. Elle passait près des moteurs, qui étaient fixés de l'autre côté de la coque, sur des épars élégamment arqués. Ils gobaient, par leur embout grand ouvert, de minuscules quantités d'hydrogène interstellaire qu'ils soumettaient à une physique proprement inimaginable. Personne, pas même Volyova, ne prétendait comprendre le fonctionnement des moteurs Conjoinneur. Ils marchaient, c'était tout ce qui comptait. Ça, et le fait qu'ils recrachaient une lueur chaude, stable, due au rayonnement de particules exotiques. Et même si l'essentiel de ce rayonnement était absorbé par le blindage de la coque, une infime

fraction réussissait malgré tout à la traverser. C'est pourquoi l'ascenseur accélérât en passant au niveau des moteurs et reprenait sa vitesse normale une fois hors de la zone dangereuse.

Elle était maintenant aux deux tiers de la descente. Elle connaissait mieux cette région que n'importe qui à bord : Sajaki, Hegazi et les autres descendaient rarement aussi bas, à moins d'y être vraiment obligés. Et qui aurait pu les en blâmer ? Plus on descendait, plus on se rapprochait du capitaine. Elle était la seule que cette idée n'épouvantait pas.

Au contraire. Loin de redouter cette partie du vaisseau, elle en avait fait son royaume. Au niveau 612, elle aurait pu quitter la cabine, aller jusqu'à la chambre-araignée et s'aventurer hors de la coque afin d'écouter les fantômes qui hantaient l'espace entre les étoiles. C'était tentant, comme toujours. Mais elle avait quelque chose de précis à faire, et les fantômes attendraient. En arrivant au niveau 500, qui était celui du poste de tir, elle pensa à toutes les questions que ça soulevait... et résista à la tentation de s'arrêter pour procéder à des investigations supplémentaires. L'ascenseur traversa ensuite la cache d'armes, l'une des nombreuses enclaves non pressurisées du bâtiment, et l'une des plus vastes.

La cache d'armes était une énorme soute de près de cinq cents mètres de longueur, plongée dans l'obscurité, et Volyova dut se contenter d'imaginer les quarante choses qu'elle contenait. Ce qui n'était pas très difficile. Beaucoup de questions concernant le fonctionnement et l'origine de ces choses restaient sans réponse, mais Volyova connaissait parfaitement leur forme et leur position relative, comme un aveugle connaît l'agencement des meubles de sa chambre. De l'ascenseur, elle avait l'impression qu'elle aurait pu tendre la main et palper l'alliage de la plus proche, juste pour s'assurer qu'elle était bien là. Depuis qu'elle avait intégré le Triumvirat, elle passait le plus clair de son temps à recueillir des informations sur ces choses, mais elle ne pouvait dire qu'elle était très à l'aise avec elles. Elle s'en approchait avec la nervosité d'une jeune amoureuse, bien consciente du fait que les connaissances qu'elle avait glanées à ce jour étaient, au mieux, superficielles, et que ce qui se trouvait en profondeur pouvait faire voler en éclats toutes ses illusions.

Elle quitta la cache d'armes avec un vague soulagement, comme toujours.

Au niveau 450, une armature délimitait la partie utilitaire de l'arrière conique du vaisseau, qui se prolongeait encore sur un bon kilomètre. Volyova ressentit à nouveau l'impression de légèreté signalant la traversée d'une zone de radiations, puis il y eut l'amorce d'une décélération prolongée qui annonçait l'arrêt. La cabine traversait le second ensemble de ponts d'entreposage cryogéniques,

deux cent cinquante niveaux prévus pour cent vingt mille passagers. Sauf qu'il ne s'y trouvait, en ce moment, qu'un seul dormeur, si l'on pouvait dire que le capitaine était endormi, ce qui était une vision optimiste des choses. L'ascenseur ralentit, s'arrêta au milieu des niveaux cryogéniques et annonça cordialement qu'il avait atteint la destination demandée.

— Poste de garde, niveau de sommeil cryogénique des passagers, entonna la cabine. Pour toutes les fonctions liées à la cryosomme. Merci d'avoir utilisé nos services.

La porte s'ouvrit et Volyova quitta la cabine après un dernier regard aux parois convergentes du puits lumineux, encadré par l'ouverture. Elle avait parcouru la quasi-totalité de la longueur du vaisseau – ou de sa hauteur, parce qu'il était difficile de ne pas imaginer le bâtiment comme un immeuble d'une taille prodigieuse – et, pourtant, le puits semblait plonger encore à une profondeur infinie, sous ses pieds. Le vaisseau était tellement énorme, si stupidement énorme, que même ses limites défiaient l'imagination.

— C'est ça, c'est ça. Allez, va te faire foutre, maintenant.

— Pardon ?

— Va-t'en !

Sauf que la cabine ne s'en irait évidemment pas, même pour lui complaire. Elle n'avait rien d'autre à faire que l'attendre. Étant la seule passagère éveillée à bord, Volyova était aussi tout simplement la seule à avoir une raison d'utiliser les ascenseurs.

Le puits central qui servait de colonne vertébrale au vaisseau était loin de l'endroit où le capitaine était cryogénisé. Cela dit, elle ne pouvait emprunter le chemin le plus direct, parce que des sections entières du vaisseau étaient inaccessibles, contaminées par des virus qui provoquaient des avaries généralisées. Certaines régions étaient inondées de liquide de refroidissement, infestées par des rats-droïdes ou des balises de combat devenues folles, qu'il valait mieux éviter, à moins d'être d'humeur à faire un peu de sport. D'autres secteurs étaient envahis soit par des gaz toxiques, soit par des radiations mortelles, ou bien ils passaient pour être hantés, ou encore le vide y régnait.

Volyova ne croyait pas aux fantômes (les siens mis à part, bien sûr, et ceux-là, elle entraînait en contact avec eux grâce à la chambre-araignée), mais elle prenait tout le reste très au sérieux. Il y avait des parties du vaisseau où elle ne se risquait pas sans arme. Cela dit, elle connaissait suffisamment le coin où se trouvait le capitaine pour ne pas prendre de précautions superflues. En attendant, il y faisait un froid glacial. Elle referma le col de son blouson et baissa la visière de sa casquette dont le tissu aéré crissa sur ses cheveux coupés ras. Elle alluma une cigarette, tira dessus comme une malade, et le vide qu'elle

avait dans le crâne laissa place à une vigilance glacée, quasi militaire. Elle était seule, et contente de l'être. Elle apprécierait de se trouver en compagnie, mais attendait ce moment sans ferveur excessive. Surtout si cette compagnie se mêlait de l'affaire Nagorny. Peut-être, quand ils seraient dans le système de Yellowstone, envisagerait-elle de chercher un nouvel artilleur.

Voyons... comment cette préoccupation avait-elle franchi son cloisonnement mental ?

Ce n'était pas Nagorny qui l'inquiétait pour le moment, mais le capitaine Brannigan. Qui était là, ou du moins l'extension extrême de ce qu'il était devenu. Volyova fit un effort sur elle-même pour dominer sa nausée. Ce qu'elle allait examiner la rendait chaque fois malade, *brezhati*. C'était pire pour elle que pour les autres ; sa répulsion était plus forte.

Il était miraculeux que le caisson dans lequel se trouvait le capitaine soit encore opérationnel. C'était un modèle très ancien, construit pour durer. Il réussissait, vaille que vaille, à maintenir les cellules de son corps en état de stase, alors même qu'il était parcouru de grandes fissures paléolithiques, d'où sortaient des grosseurs métalliques, des excroissances qui évoquaient une invasion fongique. Ce qui restait de Brannigan était localisé au cœur.

Il faisait un froid mortel près du caisson, et Volyova fut prise de frissons, mais elle avait du pain sur la planche. À l'aide d'une curette prise dans la poche de son blouson, elle préleva des échardes de l'excroissance afin de les analyser. Une fois retournée dans son labo, elle les soumettrait à l'attaque de diverses armes virales, dans l'espoir d'en trouver une qui agirait sur la grosseur. L'expérience risquait fort de se révéler futile, comme les précédentes, l'excroissance ayant la capacité fantastique de corrompre les outils moléculaires à l'épreuve desquels elle la soumettait. Cela dit, il n'y avait pas véritablement urgence : le caisson conservait Brannigan à quelques milli-kelvins seulement au-dessus du zéro absolu, ce qui semblait quelque peu ralentir la prolifération. D'un autre côté, Volyova savait que jamais un être humain n'avait survécu à la réanimation après avoir subi des températures pareilles, mais cette pensée paraissait étrangement déplacée compte tenu de l'état du capitaine.

Elle porta son bracelet à ses lèvres et dit à voix basse :

— Ouverture du journal à la page du capitaine. Nouvelle entrée.

Le bracelet pépia, signalant qu'il était prêt.

— Troisième inspection du capitaine Brannigan depuis mon réveil. Le rythme de progression de...

Elle hésita, consciente du fait qu'une phrase mal formulée risquait d'irriter Hegazi, l'un des deux autres membres du Triumvirat. D'un autre côté, ça lui était plus ou moins égal. Oserait-elle donner à la

chose le nom – Pourriture Fondante – que lui avaient trouvé les habitants de Yellowstone ? peut-être valait-il mieux s'abstenir.

— ... du mal paraît inchangé depuis la dernière visite. Pas plus de quelques millimètres d'accroissement. Les fonctions cryogéniques sont toujours miraculeusement actives. Mais je pense qu'il faut nous résigner à ce que le système tombe en panne, inéluctablement, à un moment donné... dit-elle en pensant que, lorsqu'il s'arrêterait, s'ils ne se dépêchaient pas de transférer le capitaine vers un nouveau sarcophage (comment, au juste, la question demeurerait sans réponse), ils auraient probablement un problème de moins.

Et ce serait aussi la fin de ses propres problèmes, ce qu'elle espérait sincèrement.

— Fermeture du fichier, poursuivit-elle dans son bracelet, avant d'ajouter, en regrettant amèrement de ne pas avoir mis une cigarette de côté pour ce moment : Réchauffage du tronc cérébral du capitaine de cinquante milli-kelvins.

L'expérience lui avait appris que c'était l'élévation de température minimale en deçà de laquelle son cerveau restait plongé dans une stase glaciaire. Et au-delà, la prolifération reprendrait de plus belle.

— Capitaine ? demanda-t-elle. Vous m'entendez ? C'est Ilia...

Sylveste descendit du crawleur et retourna vers le chantier de fouilles. Pendant qu'il s'entretenait avec Calvin, le vent avait considérablement forci. Sa morsure, sur ses joues, lui faisait penser à la caresse d'une sorcière.

Pascale ôta son masque et dit en hurlant, pour couvrir le bruit du vent :

— J'espère que cette petite conversation vous a été profitable et que vous allez enfin voir la réalité en face.

Elle était au courant, pour Calvin, même si elle ne lui avait jamais parlé de vive voix.

— Allez me chercher Sluka.

Normalement, elle aurait pu décliner un ordre pareil ; mais, compte tenu des circonstances, elle comprenait son humeur et alla vers l'autre crawleur, d'où elle ressortit peu après avec Sluka et une poignée d'ouvriers.

— J'en déduis que vous êtes prêt à nous écouter ?

Sluka était debout devant lui, une main sur la hanche.

Le vent agitant une mèche de cheveux devant ses lunettes. Elle inspirait périodiquement dans son masque qu'elle tenait de sa main libre.

— Dans ce cas, vous constaterez, j'en suis sûre, que nous savons être raisonnables. Nous avons tous une conscience aiguë de votre réputation. Aucun de nous ne parlera de cette affaire une fois rentrés à

Mantell. Nous dirons que vous avez donné le signal du départ dès le début de l'alerte. Tout le mérite vous en reviendra.

— Vous pensez que ça aura la moindre importance à long terme ?

— Et cet obélisque, vous croyez qu'il a de l'importance, lui ? rétorqua hargneusement Sluka. C'est comme les Amarantins, d'ailleurs, quelle importance, hein ?

— Vous grattez un petit coin du tableau, mais vous n'en avez jamais eu une vision d'ensemble.

Discrètement – mais ça n'avait pas échappé à Sylveste – Pascale avait commencé à enregistrer l'échange. Elle se tenait un peu en retrait, la caméra amovible de son compad à la main.

— Et s'il n'y avait pas de tableau du tout ? rétorqua Sluka. Bien des gens disent que vous exagérez l'importance des Amarantins rien que pour assurer du travail aux archéologues.

— C'est ce que vous diriez, *vous*, hein, Sluka ? Enfin, vous n'avez jamais été vraiment des nôtres.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que si Girardieau avait voulu semer la zizanie entre nous, vous auriez fait une candidate idéale.

Sluka se tourna vers ce que Sylveste considérerait de plus en plus comme sa meute.

— Écoutez-moi ce pauvre minable ! La théorie de la conspiration, maintenant ! Il se dévoile enfin : voilà à quoi le reste de la colonie a eu droit pendant des années. Nous n'avons plus rien à nous dire, ajouta-t-elle en le regardant. Nous partirons sitôt le matériel emballé, et même avant si la tempête devient trop violente. Vous pouvez venir avec nous, ou rester ici et crever ! lança-t-elle après avoir repris une bouffée d'air dans son masque, ce qui lui remit des couleurs aux joues. À vous de décider.

Il regarda le groupe massé derrière elle.

— Eh bien, allez-y, fichez le camp ! Ne vous laissez pas arrêter par une chose aussi triviale que la loyauté. À moins que vous n'ayez les couilles de rester et de finir ce que vous êtes venus faire ici !

Il les parcourut du regard, mais ils baissèrent les yeux l'un après l'autre, gênés. Il ne savait même pas comment ils s'appelaient. C'est à peine s'il les reconnaissait. Une seule chose était sûre : aucun d'eux n'était venu par le vaisseau de Yellowstone. Comme il était certain qu'ils n'avaient jamais rien vu d'autre que Resurgam, avec sa poignée de colonies humaines dispersées telles des pierres précieuses dans une désolation totale. Il devait leur paraître monstrueusement archaïque.

— Monsieur, commença l'un d'eux, peut-être celui qui lui avait annoncé l'arrivée de la tempête. Nous avons le plus grand respect pour vous, n'en doutez pas, mais nous devons aussi penser à nous, vous comprenez ? Ce qui est enfoui ici, quoi que ce soit, ne vaut pas la

peine que nous risquions notre vie.

— C'est là que vous vous trompez, et c'est vous qui n'avez rien compris, répliqua Sylveste. Ça a plus de valeur que vous ne pouvez l'imaginer. Les Amarantins n'ont pas subi l'Événement. C'est eux qui l'ont provoqué. Qui l'ont déclenché.

Sluka secoua lentement la tête.

— C'est eux qui auraient embrasé leur soleil ? C'est ce que vous croyez ?

— En un mot, oui.

— Alors vous êtes plus fondu que je ne le craignais, conclut Sluka, qui lui tourna le dos pour s'adresser au groupe : Mettez les crawleurs en route. Nous partons immédiatement.

— Et le matériel ? protesta Sylveste.

— Pour ce que j'en ai à fiche, il peut rester ici à rouiller.

Le groupe commença à se répartir entre les deux énormes engins.

— Attendez ! hurla Sylveste. Écoutez-moi ! Vous pourriez ne prendre qu'un véhicule. Il y aurait assez de place pour tout le monde, si vous laissez le matériel ici.

— Et vous ? demanda Sluka en se retournant vers lui.

— Rien ne m'obligera à partir. Je continuerai le travail tout seul. Avec ceux qui voudront rester.

Elle secoua la tête, arracha son masque et cracha par terre d'un air de dégoût, puis elle rattrapa le gros de la troupe et dirigea tout le monde vers l'un des crawleurs, lui laissant l'autre – celui où se trouvaient ses appartements. Sluka et sa meute s'engouffrèrent dans le véhicule, certains avec de petits appareils, des ossements et divers objets découverts dans les fouilles : l'instinct du chercheur prenait le dessus, même dans la rébellion. Les passerelles se rétractèrent, les portes se refermèrent, puis le crawleur se dressa sur ses pattes, marqua le pas et s'éloigna. Une minute plus tard, il avait disparu et le hurlement du vent avait couvert le bruit des moteurs.

Sylveste parcourut du regard ceux qui étaient restés avec lui.

Pascale était là, bien sûr. Il se disait souvent qu'elle le suivrait dans la tombe pourvu qu'il y ait une bonne histoire dedans. Une poignée d'étudiants avaient tenu tête à Sluka. Il se rendit compte avec une pointe de honte qu'il ne se souvenait pas de leurs noms. Avec un peu de chance, il en retrouverait peut-être une demi-douzaine d'autres, au fond du puits.

Il se reprit et claqua des doigts en direction de deux des jeunes gens.

— Commencez à démonter les gravimètres imageurs, nous n'en aurons plus besoin. Et vous, dit-il à deux autres étudiants, vous allez rassembler, en partant du fond de la grille, tous les outils abandonnés par les déserteurs de Sluka ainsi que les notes de terrain et tous les

objets emballés. Quand vous aurez fini, venez me retrouver au fond du grand puits.

— Qu'avez-vous l'intention de faire à présent ? demanda Pascale en rangeant sa caméra dans son compad.

— Je croyais que c'était évident, rétorqua Sylveste. Je vais voir ce que raconte cet obélisque.

Chasm City, Yellowstone, système d'Epsilon Eridani, 2524

La console de sa chambre émit un signal sur deux notes. Ana Khouri, qui était en train de se brosser les dents, sortit de la salle de bains, la bouche pleine de dentifrice.

— Bonjour, la Caisse.

L'hermétique glissa dans l'appartement à bord d'un palanquin orné d'un cartouche compliqué et, sur le devant, d'une petite meurtrière où régnait une perpétuelle obscurité. C'est à peine si Khouri arrivait, même quand l'éclairage s'y prêtait, à distinguer le visage mortellement pâle de K.C. Ng flottant derrière un pouce de verre glauque.

— Salut. Hé, vous avez l'air en forme ! fit une voix râpeuse, émanant d'une grille. À quoi vous vous shootez ? Y vous en resterait pas, par hasard ?

— C'est du café, la Caisse. J'en bois trop, d'ailleurs.

— Je blaguais, répondit Ng. Vous avez une sale tête. On dirait une merde réchauffée.

Elle s'essuya la bouche avec le dos de la main.

— Je viens de me lever, bougre de salopard.

— Désolé, répondit Ng.

On aurait cru, à l'entendre, que se lever était une contrainte physique démodée à laquelle il avait depuis longtemps renoncé, comme à un appendice superflu. Ce qui était tout à fait possible : Khouri n'avait jamais vraiment bien vu l'homme enfermé dans le palanquin. Les hermétiques étaient l'une des castes postérieures à la peste les plus spéciales de toutes celles qui avaient émergé au cours des dernières années. Ils répugnaient à se débarrasser des implants que la peste aurait pu contaminer, mais comme, d'un autre côté, ils étaient convaincus qu'elle n'était pas éradiquée même dans l'hygiène relative du Dais, ils ne quittaient jamais leur boîte à moins de se trouver dans un environnement hermétique. Ce qui limitait leurs déplacements à quelques carrousels orbitaux.

— Pardon, fit à nouveau la voix râpeuse, mais nous avons une mise à mort programmée pour ce matin, si je ne me trompe. Vous vous souvenez de ce Taraschi que nous essayons d'éliminer depuis deux mois ? Ça vous dit quelque chose ? Eh bien, tant mieux, parce que vous avez été désignée pour le faire passer de vie à trépas.

— Lâchez-moi le mollet, la Caisse.

— Vous le saisissez, chère Khouri, me poserait un problème, même si j'étais tenté de le faire. Non, sérieusement, nous avons défini un lieu et une heure d'exécution probables. Êtes-vous toujours la Khouri de précision que le monde nous envie ?

Khouri se versa un fond de tasse de café et laissa le reste au chaud pour quand elle reviendrait. Le café était son seul vice, un vice acquis à l'époque où elle faisait le baroud au Bord. Le truc était de parvenir à un état d'éveil exacerbé sans atteindre un niveau de vibration tel qu'elle ne pourrait pointer son arme sans trembler.

— Je crois avoir réduit à un niveau acceptable le taux de sang qui circule dans ma caféine, si c'est ce que vous voulez savoir.

— Eh bien, passons aux questions d'une nature définitive, au moins en ce qui concerne Taraschi.

Ng lui livra alors les derniers détails de l'élimination. La plupart figuraient déjà dans le plan initial, ou elle les avait déduits toute seule, à partir de l'expérience acquise au cours des contrats précédents. Taraschi serait son cinquième assassinat, et elle commençait à entrevoir la philosophie générale du Jeu. Il avait ses règles, pas toujours évidentes, subtilement réitérées dans chaque contrat. L'attention des médias commençait à se focaliser sur elle, son nom était de plus en plus souvent cité dans les cercles qui gravitaient autour du Jeu de l'Ombre, et la Caisse était manifestement en train de fixer de nouveaux objectifs, aussi croustillants qu'ambitieux, pour ses prochaines missions. Elle sentait qu'elle était partie pour figurer parmi les cent premiers assassins de la planète. Elle était en bonne compagnie !

— Très bien, dit-elle. Sous le Monument, niveau huit de la plaza, annexe ouest, une heure. C'est la simplicité même.

— Vous n'oubliez rien ?

— Exact ! Alors, la Caisse, où est l'arme du crime ?

Il y eut un vague hochement de tête derrière la meurtrière, dans son dos.

— Là où la petite souris l'a laissée, ma chère petite.

L'hermétique fit pivoter son palanquin et quitta la pièce, abandonnant derrière lui une légère odeur de lubrifiant. Khouri fronça le nez et passa lentement la main sous son oreiller. Il y avait quelque chose, comme l'avait annoncé la Caisse. Une chose qui n'y était pas quand elle était allée se coucher, mais ce genre de détail ne l'ennuyait même plus, ces temps-ci. La Compagnie avait toujours aimé faire des mystères.

Elle fut bientôt prête.

Elle appela une des télécabines en attente sur le toit, l'arme du crime dissimulée sous sa capote. La cabine détecta l'arme, ses implants

crâniens... et n'accepta de la transporter que lorsqu'elle eut présenté l'accréditation Oméga Point greffée sous l'ongle de son index droit : un minuscule symbole holographique représentant une cible qui paraissait danser sous la kératine.

— Le Monument aux Quatre-Vingts ! lança Khouri.

Arrivé au fond du puits, Sylveste descendit les gradins jusqu'à la tache de lumière qui entourait la pointe de l'obélisque. Sluka et les autres archéologues l'avaient laissé en plan, sauf un, qui avait réussi – avec l'aide du cyborg – à dégarnir complètement un mètre de l'objet, à le débarrasser de sa gangue de pierre. Ils avaient mis au jour le bloc d'obsidienne massif, finement sculpté, sur lequel avaient été gravés, selon des lignes précises, les graphes amarantins. Du texte, essentiellement : des rangées d'idéogrammes. Les archéologues avaient déchiffré les bases du langage amarantin, malgré l'absence de pierre de Rosette. Les Amarantins étaient la huitième civilisation extraterrestre disparue que l'humanité avait découverte dans un rayon de cinquante années-lumière autour de la Terre, mais rien ne prouvait que ces civilisations aient eu des contacts entre elles. Et ce n'étaient pas les Schèmes Mystifs ou les Vélaires qui les aideraient à résoudre cette énigme : on n'avait rien retrouvé, ni chez les uns, ni chez les autres, qui ressemblât, de près ou de loin, à un langage écrit. Sylveste, qui était entré en contact avec les deux – ou du moins avec la technologie de ces derniers –, en avait une conscience plus aiguë que n'importe qui.

C'étaient les ordinateurs qui avaient réussi à percer les mystères du langage amarantin. Ça avait pris trente ans – et exigé la corrélation de millions d'artéfacts –, mais on avait fini par mettre au point un modèle cohérent susceptible de définir, avec plus ou moins de précision, le sens de la plupart des inscriptions. Il faut dire que, vers la fin de leur règne au moins, les Amarantins parlaient tous la même langue, laquelle avait évolué très lentement, de sorte que le même modèle pouvait interpréter des inscriptions faites à des milliers d'années d'écart. Aux nuances près, évidemment. C'est là que l'intuition humaine – et la théorie – intervenait.

D'un autre côté, l'écriture amarantine ne ressemblait à rien de connu dans l'expérience humaine. Les inscriptions amarantines étaient stéréoscopiques : elles étaient constituées de lignes imbriquées qui devaient être combinées dans le cortex visuel du lecteur. Leurs ancêtres étaient des espèces d'oiseaux, des fossiles volants, dotés d'une intelligence de lémurien. À un moment donné de leur passé, leurs yeux avaient été situés latéralement sur leur crâne, ce qui avait déterminé chez eux un esprit profondément bicaméral, chacun des deux hémisphères synthétisant son propre modèle mental du monde.

Par la suite, étant devenus des chasseurs, ils avaient développé une vision binoculaire, mais leurs circuits mentaux avait toujours conservé l'empreinte de cette étape primitive de leur développement, et la plupart des artéfacts amarantins faisaient écho à cette dualité mentale : ils présentaient une symétrie prononcée par rapport à un axe vertical.

L'obélisque ne faisait pas exception à cette règle.

Sylveste n'avait pas besoin des lunettes spéciales indispensables à ses collègues pour lire les formes graphiques amarantines : il parvenait aisément à la fusion stéréoscopique avec l'aide de ses seuls yeux, et de l'un des plus précieux algorithmes de Calvin. Mais la lecture était encore tortueuse et exigeait une concentration épuisante.

— Je voudrais de la lumière, là, dit-il.

L'étudiant débrancha l'un des projecteurs portatifs et le brandit au-dessus de l'obélisque. Tout en haut, la lumière papillota : les poussières charriées par la tempête perturbaient le champ électrique.

— Vous arrivez à déchiffrer quelque chose, monsieur ?

— J'essaie, répondit Sylveste. Ce n'est pas si facile, vous savez. Surtout si vous n'empêchez pas cette lumière de bouger.

— Pardon, monsieur. Je fais de mon mieux. Mais il y a du vent, ici.

Il avait raison. Des tourbillons se formaient, même dans le puits. Il y en aurait bientôt de plus en plus, et la poussière s'épaissirait au point de former des rideaux opaques. Ils ne pourraient pas travailler très longtemps dans ces conditions.

— Excusez-moi, fit Sylveste. Merci de votre aide, j'apprécie. Et je vous remercie d'être resté avec moi plutôt que de suivre Sluka, ajouta-t-il, sentant qu'il fallait en dire un peu plus.

— La décision n'était pas difficile à prendre, monsieur. Il y en a, parmi nous, qui ne rejettent pas vos idées.

Sylveste leva les yeux de l'obélisque.

— Toutes ?

— Nous sommes au moins d'avis qu'elles méritent d'être étudiées. Après tout, il est dans l'intérêt de la colonie de comprendre ce qui s'est passé.

— Vous parlez de l'Événement ?

L'étudiant hocha la tête.

— S'il a vraiment été provoqué par les Amarantins... et s'il a vraiment coïncidé avec la découverte du voyage spatial, alors ça pourrait avoir un intérêt plus que théorique.

— Je déteste cette formule : un intérêt théorique ! Comme si les autres formes d'intérêt avaient automatiquement plus de valeur. Mais vous avez raison. Il faut que nous sachions.

Pascale se rapprocha.

— Que nous sachions quoi, au juste ?

— Ce qu'ils ont fait pour que leur soleil les tue. (Sylveste se retourna et braqua sur elle les facettes métalliques hypertrophiées de ses yeux artificiels.) Afin que nous ne commettions pas la même erreur.

— Vous voulez dire que ç'aurait été un accident ?

— Je doute fort qu'ils l'aient provoqué délibérément, Pascale.

— Je m'en doute.

Il s'était adressé à elle sur un ton condescendant qu'elle détestait, il le savait pertinemment. Et il se détestait, lui, de l'avoir fait.

— Je sais aussi que des non-humains de l'âge de pierre n'auraient tout simplement pas eu les moyens d'influer sur le comportement de leur étoile, accidentellement ou non, ajouta-t-elle.

— Nous savons qu'ils étaient plus évolués que ça, objecta Sylveste. Ils connaissaient la roue et la poudre à canon, ils disposaient de connaissances rudimentaires en optique et s'intéressaient à l'astronomie pour des raisons agraires. En partant d'un niveau équivalent, il n'a pas fallu plus de cinq siècles à l'humanité pour conquérir l'espace. Il serait méprisant de penser qu'aucune autre espèce n'en aurait été capable.

— Mais quelles preuves en avons-nous ?

Pascale se leva et secoua les ruisselets de poussière qui s'étaient déposés sur ses vêtements.

— Oh, je sais ce que vous allez me répondre : aucun de leurs artefacts high-tech n'a subsisté parce qu'ils étaient intrinsèquement moins durables que les précédents. Et même s'il y avait des preuves, qu'est-ce que ça changerait ? Les Conjoiners ne font pas joujou avec les étoiles, et pourtant ils sont très en avance sur les autres civilisations connues, l'espèce humaine comprise.

— Je sais. C'est justement ce qui m'ennuie.

— Alors, de quoi parle l'inscription ?

Sylveste poussa un soupir et la regarda à nouveau. Il espérait que cette diversion permettrait à son subconscient de travailler sur le texte et que le sens de l'inscription lui sauterait aux yeux, comme l'avait fait la réponse à l'un des problèmes psychologiques qui s'étaient posés à eux avant la mission Vélaire. Mais le moment de la révélation se refusait obstinément à lui ; les formes graphiques ne voulaient pas fusionner et lui dévoiler leur signification. Il espérait une révélation d'une importance cruciale ; quelque chose qui confirmerait ses idées, si terrifiantes qu'elles puissent être.

Or l'inscription semblait simplement rappeler un moment de l'histoire amarantine, un moment peut-être d'une grande importance pour les Amarantins, mais parfaitement insignifiant par rapport à ses attentes. Il faudrait attendre l'analyse informatique pour en avoir la

confirmation, d'autant qu'il n'avait pu lire que la partie supérieure du texte, mais il était déjà tenaillé par la cruauté de la déception. Quelle qu'en soit la nature précise, il ne l'intéressait déjà plus.

— Il s'est passé quelque chose, ici, dit Sylveste. Une bataille, peut-être, ou bien l'apparition d'un dieu. C'est une stèle commémorative, et voilà tout. Nous en saurons plus quand nous aurons déterré l'artéfact et que nous aurons daté la couche contextuelle. Nous pourrions aussi le soumettre à un test de mesure thermoélectrique.

— Ce n'est donc pas ce que vous attendiez ?

— Je l'ai cru, pendant un moment.

Puis le regard de Sylveste tomba sur le bas de la partie exposée. Le texte s'interrompait quelques centimètres au-dessus de la gangue protectrice, mais il y avait autre chose en dessous, sur la partie encore enfouie : une sorte de schéma. Il distinguait des portions d'arcs, la partie supérieure de plusieurs cercles concentriques. Qu'est-ce que c'était que ça ?

Sylveste ne pouvait pas – ne *voulait pas* risquer d'hypothèse. La tempête faisait rage, à présent. Les étoiles avaient complètement disparu et on ne voyait plus qu'un dais de poussière qui rugissait au-dessus d'eux comme une aile de chauve-souris géante, masquant tout. Ce serait l'enfer quand ils sortiraient du puits.

— Donnez-moi un instrument, n'importe quoi, dit-il.

Il commença à racler le permafrost autour de la couche supérieure de la gangue, tel un prisonnier qui se serait efforcé de creuser avant l'aube le tunnel censé lui permettre de s'évader. Quelques instants plus tard, Pascale et l'étudiant vinrent l'aider pendant que la tempête faisait rage à la surface.

— Je ne me souviens pas de grand-chose, dit le capitaine. Nous sommes toujours autour de Bouphi ?

— Non, répondit Volyova en essayant de ne pas lui faire sentir qu'elle le lui avait expliqué une douzaine de fois, chaque fois qu'elle avait réchauffé son esprit. Nous avons quitté Kruger 60A depuis quelques années, maintenant. Depuis que Hegazi a négocié le bouclier de glace dont nous avons besoin.

— Oh. Alors, où sommes-nous ?

— Nous allons vers Yellowstone.

— Pourquoi ? fit la voix de basse du capitaine, diffusée par les haut-parleurs disposés autour de son corps tentaculaire.

Des algorithmes complexes scannaient ses schémas cérébraux et traduisaient les données en langage, élaborant les réponses voulues. En réalité, il n'aurait même pas dû être conscient. Toute activité neurale aurait dû s'interrompre lorsque sa température centrale

descendait au-dessous du point de congélation. Mais son cerveau pullulait de minuscules machines, et c'étaient elles qui pensaient, à l'heure actuelle, fonctionnant à moins d'un demi-degré kelvin au-dessus du zéro absolu.

— C'est une bonne question, dit-elle.

Quelque chose l'ennuyait, en cet instant précis, et ce n'était pas seulement cette conversation.

— La raison pour laquelle nous allons à Yellowstone, c'est que...

— Oui ?

— Sajaki pense qu'il y a un homme, là-bas, qui pourrait vous aider.

Le capitaine pesa cette information. Volyova jeta un coup d'œil à son bracelet, qui affichait une carte de son cerveau. Les couleurs grouillaient comme des armées s'affrontant sur un champ de bataille.

— Il doit s'agir de Calvin Sylveste, avança le capitaine.

— Calvin Sylveste est mort.

— Alors, l'autre. Dan Sylveste. C'est lui, l'homme que cherche Sajaki ?

— Je ne vois pas qui ça pourrait être d'autre.

— Il ne viendra pas de son plein gré. Il a fallu l'y contraindre, la dernière fois.

Il y eut un moment de silence. Des fluctuations quantiques de température replongèrent le capitaine en dessous du niveau de conscience.

— Sajaki doit le savoir, dit-il, lorsqu'il revint à lui.

— Je suis sûre que Sajaki a envisagé toutes les possibilités, répondit Volyova sur un ton qui démentait ses paroles.

Mais elle se garderait bien de dire un mot contre l'autre triumvir. Sajaki était jadis le bras droit du capitaine : ils se connaissaient depuis longtemps déjà lorsque Volyova avait intégré l'équipage, et ils avaient fait un sacré bout de chemin ensemble. Pour ce qu'elle en savait, il ne venait jamais parler au capitaine. Personne, d'ailleurs, ne savait que c'était possible, mais il n'y avait pas de raison de prendre des risques stupides – même compte tenu de la mémoire sporadique du capitaine.

— Il y a quelque chose qui vous trouble, Ilia. Vous vous êtes toujours confiée à moi. C'est Sylveste ?

— Le problème est plus proche que ça.

— Il y a quelque chose à bord du vaisseau, alors ?

Elle ne s'y ferait jamais tout à fait. Depuis quelques semaines, les visites au capitaine avaient commencé à prendre une tonalité résolument normale. Comme si le fait de rendre visite à un corps cryogénisé, atteint d'une infection dégénérative et potentiellement fatale, n'était qu'une composante désagréable mais inévitable de l'existence. Quelque chose par quoi tout le monde devait passer de

temps en temps. Cela dit, en ce moment, elle faisait franchir une nouvelle étape à leur relation, au point d'oublier les craintes qui l'avaient retenue d'exprimer ses réticences au sujet de Sajaki.

— Il s'agit du poste de tir, dit-elle. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? L'endroit d'où on peut commander les armes secrètes ?

— Je crois, oui. Et alors ?

— J'ai fait une nouvelle recrue. Un artilleur. Je l'ai formé à faire l'interface avec les armes secrètes grâce à des implants neuronaux.

— Et quelle est cette nouvelle recrue ?

— Un dénommé Boris Nagorny. Non, vous ne le connaissez pas, il est à bord depuis peu. Je m'efforce de le tenir à l'écart des autres autant que possible. Et je ne tiens pas à l'amener ici, pour des raisons évidentes.

Traduction : parce que la peste dont le capitaine était atteint aurait pu contaminer les implants de Nagorny s'il s'approchait trop de lui. Volyova poussa un soupir. Elle arrivait au nœud de sa confession.

— Nagorny a toujours été un peu instable, capitaine. Je m'étais dit que, par bien des côtés, un individu limite psychopathe me serait plus utile qu'un individu rigoureusement sain d'esprit. Mais j'avais sous-estimé la gravité de la psychose dont souffrait Nagorny.

— Elle a empiré ?

— Peu après que je l'ai implanté et connecté au poste de tir. Il a commencé à se plaindre de cauchemars. D'affreux cauchemars.

— C'est vraiment regrettable pour ce pauvre bougre.

Volyova comprenait. À côté de ce que le capitaine avait subi – et subissait encore –, les cauchemars de la plupart des gens seraient passés pour des rêveries anodines. Le fait qu'il souffre ou non était un sujet de débat, mais qu'était la douleur physique par rapport à l'idée qu'on était dévoré vivant et métamorphosé par une chose inconcevablement étrangère ?

— À vrai dire, j'ignore la nature exacte de ces cauchemars, poursuivit Volyova. Tout ce que je sais, c'est que pour Nagorny – qui avait déjà plus d'horreurs dans la tête que la plupart d'entre nous – ça a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

— Alors, qu'avez-vous fait ?

— J'ai tout changé. Le dispositif d'interface avec le poste de tir, ses implants cérébraux. Tout. Sans succès. Les cauchemars ont continué.

— Vous êtes sûre que ça a un rapport avec le poste de tir ?

— Au début, j'ai bien essayé de croire que non, mais il y avait manifestement une corrélation avec les séances d'entraînement.

Elle alluma une cigarette, et le bout incandescent devint la seule source de chaleur dans les parages du capitaine. La découverte d'un paquet de cigarettes intact avait été l'un des rares moments de joie des

dernières semaines.

— Alors j'ai remodifié le système, mais ça n'a pas mieux marché. Ça aurait même plutôt empiré. C'est là, reprit-elle après une pause, que j'ai parlé de mes problèmes à Sajaki.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Il m'a dit de suspendre les expériences, au moins jusqu'à ce que nous soyons en vue de Yellowstone. De laisser Nagorny passer quelques années au frigo, pour voir si ça guérissait sa psychose. Il m'a dit que je pouvais continuer à faire joujou avec les armes, mais pas remettre Nagorny au poste de tir.

— Ça me paraît un conseil sensé. Que vous n'avez pas suivi, bien sûr.

Elle hocha la tête, paradoxalement soulagée que le capitaine ait deviné son crime sans qu'elle ait besoin de l'exprimer à haute voix.

— Je me suis réveillée un an avant les autres, expliqua Volyova. Pour avoir le temps d'examiner le système et de voir comment vous alliez. C'est ce que j'ai fait pendant quelques mois. Et puis j'ai décidé de réveiller aussi Nagorny.

— Pour reprendre les expériences ?

— Oui. Et je les ai reprises. Jusqu'à hier, dit-elle en tirant sur sa cigarette.

— C'est comme si vous m'arrachiez une dent, Ilia. Que s'est-il passé hier ?

— Nagorny a disparu.

Voilà. Elle avait lâché le morceau.

— Il a eu une crise particulièrement pénible et il s'est jeté sur moi. Je me suis défendue, et il s'est enfui. Il est quelque part dans le vaisseau. Mais où ? Je n'en ai pas la moindre idée.

Le capitaine réfléchit un long moment. Elle imaginait ce qu'il pouvait se dire. C'était un grand bâtiment, et il y avait des secteurs entiers où on n'avait aucune chance de le retrouver, les capteurs ayant cessé de fonctionner. Et il serait d'autant plus difficile à repérer qu'il se cachait délibérément.

— Vous ne pouvez pas vous permettre de le laisser vagabonder, dit enfin le capitaine. Il faut que vous le retrouviez avant que Sajaki et les autres ne se réveillent.

— Et puis ?

— Vous serez probablement obligée de l'éliminer. Faites ça proprement, et vous pourrez replonger le corps en cryosommeil avant de provoquer une panne de système.

— Pour faire comme si c'était un accident ?

— Oui.

Le visage du capitaine, qu'elle voyait par la vitre du caisson, était rigoureusement atone, comme d'habitude. Il ne pouvait pas plus

modifier son expression qu'une statue.

C'était une bonne solution. Une solution que, obnubilée comme elle l'était par le problème, elle n'avait pas été fichue d'envisager toute seule. Jusque-là, elle avait évité la confrontation avec Nagorny parce qu'elle craignait d'être amenée à le tuer. Cette issue semblait inacceptable ; mais, comme toujours, aucune solution n'était inacceptable quand on la considérait sous l'angle voulu.

— Merci, capitaine, répondit Volyova. Vous m'avez beaucoup aidée. Maintenant, avec votre permission, je vais vous recongeler.

— Vous reviendrez, Ilia ? J'aime tellement nos petites conversations.

— Pour rien au monde je ne m'en priverais, dit-elle.

Elle ordonna à son bracelet d'abaisser la température cérébrale du capitaine de cinquante milli-kelvins. Juste assez pour le replonger dans la nuit, une nuit sans rêve, sans pensée consciente. Ou du moins l'espérait-elle.

Volyova prit le temps de finir sa cigarette, se retourna et laissa vagabonder son regard dans la courbe sombre de la coursive. Nagorny pouvait être n'importe où à bord du vaisseau, et il lui vouait une haine farouche. Il était malade, lui aussi, malade de la tête.

Comme un chien enragé, qu'il fallait abattre.

— Je crois que je sais ce que c'est, dit Sylveste, quand le dernier bloc de pierre qui composait la gangue de l'obélisque eut été ôté, révélant les deux mètres du haut de l'objet.

— Alors ?

— C'est une carte du système de Pavonis.

— Quelque chose me dit que vous l'aviez déjà deviné, répondit Pascale.

Elle observa, à travers ses lunettes, le motif complexe composé de deux groupes de cercles concentriques légèrement décalés. La vision stéréoscopique les fondait en un groupe unique qui semblait planer à une certaine distance au-dessus de l'obsidienne. Aucun doute, c'étaient bien des orbites planétaires. Le soleil, Delta Pavonis, occupait le centre. Il était flanqué du glyphe amarantin approprié : une étoile à cinq branches on ne peut plus humaine. Les orbites des principaux corps célestes du système étaient représentées à l'échelle. Près de Resurgam était gravé le symbole amarantin représentant le mot « monde ». L'indexation minutieuse des planètes principales excluait qu'il s'agisse d'un arrangement aléatoire de cercles concentriques.

— Je m'en doutais, répondit Sylveste.

Il était fatigué, mais le travail de la nuit – et les risques pris – valait assurément le coup. L'exhumation du deuxième mètre de l'obélisque avait pris beaucoup plus de temps que celle du premier

mètre, et par moments la tempête avait rugi comme un escadron de harpies, prêtes à leur infliger une mort hurlante. Cela dit – comme ça s'était déjà produit et comme ça se reproduirait sûrement –, la tempête n'avait jamais tout à fait atteint la violence annoncée par Cuvier. Maintenant que le pire était passé, et à travers les torrents de poussière qui tombaient encore du ciel telles de sombres draperies, une aurore rose commençait à chasser la nuit. Ils avaient survécu, en fin de compte.

— Ça ne change rien, objecta Pascale. Nous avons toujours su qu'ils connaissaient l'astronomie. Ça prouve seulement qu'à un moment donné, ils ont découvert l'univers héliocentrique.

— Ça en dit bien davantage, fit prudemment Sylveste. Ces planètes ne sont pas toutes visibles à l'œil nu, même en tenant compte de la physiologie amarantine.

— Ils connaissaient donc le télescope.

— Il n'y a pas si longtemps, vous les considériez comme des non-humains de l'âge de pierre. Et vous voilà prête à admettre qu'ils savaient construire des télescopes ?

Il se dit qu'un sourire aurait été de mise, même s'il était difficile à voir avec son masque respiratoire. Au lieu de ça, elle leva les yeux vers le ciel. Quelque chose était passé entre les bermes. Une aile delta brillait sous la poussière.

— On dirait que nous avons de la visite, dit-elle.

Ils remontèrent rapidement l'échelle et ils étaient hors d'haleine en arrivant en haut. Le vent qui avait soufflé avec une telle fureur pendant des heures était un peu retombé, mais il était encore pénible de se déplacer à la surface. Autour du chantier, c'était le désastre. Les projecteurs et les gravimètres gisaient à terre, fracassés.

L'appareil planait au-dessus d'eux en zigzaguant comme s'il cherchait un endroit où se poser. Sylveste vit tout de suite qu'il venait de Cuvier. Il n'y en avait pas d'aussi gros à Mantell. Il n'y avait que peu d'engins volants sur Resurgam. Tous les appareils existants avaient été fabriqués peu après la fondation de la colonie par des cyborgs qui avaient utilisé les matériaux locaux. Mais ils avaient été détruits ou volés au cours de la mutinerie, et les artefacts que les rebelles avaient laissés derrière eux revêtaient une valeur inestimable pour la colonie, car c'était le seul moyen de franchir les distances de plus de quelques centaines de kilomètres. Les appareils se régénéraient eux-mêmes en cas d'accident mineur et n'exigeaient aucun entretien, mais il en disparaissait constamment, par suite d'imprudences ou de sabotages, et le contingent d'engins volants de la colonie s'amenuisait régulièrement au fil des ans.

C'était une aile delta, dont le dessous, chauffé à blanc, brillait d'une lueur aveuglante : il était couturé de milliers d'éléments

thermiques, générateurs de portance. Le contraste lumineux était trop vif pour les algorithmes de Calvin.

— Qui est-ce ? demanda un de ses étudiants.

— Je voudrais bien le savoir, répondit Sylveste.

Mais le fait que cet appareil vienne de Cuvier lui inspirait la plus grande méfiance. Il le regarda descendre, projetant des ombres actiniques sur le sol, puis les éléments chauffants dévalèrent toute la gamme des couleurs du spectre, et l'engin se posa sur ses patins. Au bout d'un moment, une rampe se déploya et un groupe d'hommes en descendirent d'un même pas. Sylveste passa en vision infrarouge et les vit distinctement s'éloigner de l'appareil et venir vers lui. Ils portaient des tenues sombres, des masques respiratoires, des casques et des espèces de cuirasses amovibles, et ils arboraient l'insigne de l'Administration. C'était ce que la colonie comportait de plus proche d'une milice en bonne et due forme. Ils transportaient des choses – des armes longues, à l'air inquiétant, qu'ils tenaient par deux poignées. Une torche était fixée sous chaque canon.

— Ça ne sent pas bon, remarqua judicieusement Pascale.

L'escadron s'arrêta à quelques mètres d'eux.

— Docteur Sylveste ? appela une voix, atténuée par le vent, qui était encore très fort. Docteur, je crains d'avoir de mauvaises nouvelles.

Il ne s'attendait pas à autre chose.

— De quoi s'agit-il ?

— L'autre crawlleur, docteur, celui qui est parti hier soir...

— Oui, et alors ?

— Il n'est jamais arrivé à Mantell. Nous l'avons retrouvé. Il y a eu un glissement de terrain. La poussière s'était accumulée sur la crête. Il n'y a pas de rescapés.

— Sluka ?

— Ils sont tous morts, docteur. Je suis désolé. Une chance que vous n'ayez pas essayé de repartir avec eux, ajouta le milicien, son souffle pesant lui donnant des airs de dieu éléphantescue.

— Ce n'est pas que la chance, répondit Sylveste.

Le garde raffermi sa prise sur l'arme, plus pour souligner sa présence que pour la braquer sur Sylveste.

— Il y a autre chose, docteur. Vous êtes en état d'arrestation.

La voix de K.C. Ng emplit la télécabine de son souffle râpeux. On aurait dit une guêpe prise au piège.

— Vous commencez à apprécier notre magnifique cité ?

— Magnifique, la Caisse ? Qu'en savez-vous ? rétorqua Khouri. Voyons, quand avez-vous mis le pied pour la dernière fois hors de cette maudite boîte ? Pas de mémoire d'homme, sûrement.

Il n'était pas avec elle, bien sûr, il n'y avait pas la place pour un palanquin dans la cabine. Dont les dimensions étaient forcément réduites ; inutile d'attirer l'attention si près de la conclusion d'un contrat. Le véhicule garé sur le toit ressemblait à un hélicoptère sans queue, au rotor partiellement replié. Mais, à la place des pales, la cabine était munie de bras : de minces appendices télescopiques, terminés par des crochets repliés sur eux-mêmes comme les griffes d'un paresseux.

Khouri était entrée dans la cabine, la porte s'était refermée, étouffant la rumeur de la ville et l'abritant de la pluie. Elle avait indiqué sa destination : le Monument aux Quatre-Vingts, dans la Mouise profonde. La cabine avait marqué un temps – le temps de computer la trajectoire optimale en fonction de la circulation et de la topologie générale, en perpétuel changement, des circuits de câbles qui lui permettraient d'arriver à destination. La procédure avait pris un moment ; le cerveau informatique de la cabine n'était pas spécialement rapide.

Puis Khouri avait senti que le centre de gravité de la cabine se déplaçait légèrement. Par la vitre supérieure de la porte en aile de mouette, elle avait vu l'un des trois bras de la cabine s'étendre de deux fois sa longueur initiale, jusqu'à ce que le crochet terminal arrive à la hauteur des câbles qui passaient au-dessus du bâtiment. L'autre bras trouva un point d'ancrage similaire sur un câble adjacent, il y eut une soudaine traction, et la cabine prit son essor, si l'on peut dire. Elle glissa un moment le long des deux câbles auxquels elle était suspendue, puis, le second câble s'étant trop éloigné, elle relâcha sa prise en douceur, son troisième bras s'étant déployé et raccroché, avant qu'elle ne tombe, à un autre câble qui allait plus ou moins dans la direction voulue. Ils glissèrent ainsi pendant une ou deux secondes, puis ils retombèrent, remontèrent à nouveau, et Khouri commença à éprouver au creux de l'estomac un sentiment trop familier. D'autant plus désagréable que le mouvement pendulaire de la cabine paraissait aléatoire, comme si elle trouvait ses câbles au petit bonheur, au gré de ses besoins. Pour compenser, Khouri procéda à des exercices respiratoires et tira inlassablement sur les doigts de ses gants de cuir noir, l'un après l'autre.

— Il y a un certain temps, je l'admets, répondit la Caisse, que je ne me suis pas exposé aux odeurs de la ville. Mais il n'y a pas de quoi dramatiser. L'air n'est pas aussi pollué qu'il en a l'air. Les purificateurs sont l'une des rares choses qui ont continué à marcher après la peste.

Puis la cabine sortit de l'amas de bâtiments qui définissaient son environnement, et une plus vaste partie de Chasm City s'offrit peu à peu à la vue. Ça faisait drôle de penser que cette forêt convulsée, pleine de structures déformées, avait jadis été la cité la plus prospère

de l'histoire humaine ; un endroit qui avait vu germer, pendant près de deux cents ans, pléthore d'innovations artistiques et scientifiques. À présent, même ses habitants convenaient que la ville avait connu des jours meilleurs et l'appelaient, sans faire preuve d'une ironie excessive, la Ville Qui ne se Réveille Jamais, à cause des cryosolées où des milliers de richards se faisaient congeler pour des siècles, en espérant que cette période ne serait qu'une aberration dans le destin de la cité.

Chasm City était une ville en forme d'anneau, enserrée dans le cratère naturel de soixante kilomètres de diamètre entourant la gueule centrale du gouffre qui lui donnait son nom. La ville était abritée sous dix-huit dômes qui partaient de la muraille du cratère et s'étendaient vers l'intérieur, jusqu'à la limite de l'abîme. Ces dômes reliés les uns aux autres, soutenus par des tours, évoquaient des draps jetés sur les meubles d'un mort. Dans le jargon local, on l'appelait « la Moustiquaire », mais elle avait au moins une douzaine d'autres noms, en à peu près autant de langues. Les dômes étaient indispensables à la survie de la ville. L'atmosphère de Yellowstone, un mélange glacé, nébuleux, d'azote, de méthane et de longues chaînes d'hydrocarbures, aurait été instantanément mortelle. Par bonheur, le cratère protégeait la ville des vents les plus violents comme des inondations flash de méthane liquide, et la mixture de gaz chauds vomie par le gouffre pouvait être transformée en un air respirable à l'aide d'une technologie de retraitement atmosphérique relativement simple et peu onéreuse. Il y avait, en divers endroits de Yellowstone, d'autres colonies, beaucoup plus petites que Chasm City et qui avaient toutes encore plus de mal à entretenir leur biosphère.

Peu après son arrivée sur Yellowstone, Khouri avait demandé à quelques autochtones pourquoi on s'était donné la peine de coloniser cette planète, tellement inhospitalière. C'était tout le temps la guerre, au Bout du Ciel, mais au moins on pouvait y vivre sans dômes et sans être obligé de trafiquer l'atmosphère. Elle avait vite appris à ne pas espérer de réponse cohérente, à supposer que la question ne soit pas tout simplement reçue comme une incongruité typique de l'étrangère qu'elle était. Ce qui paraissait tout de même évident, c'est que les premiers explorateurs s'étaient agglutinés autour du gouffre, formant un avant-poste permanent, puis une sorte de ville frontière. Des dingues, des aventuriers et des égarés de tout poil étaient venus, attirés par de vagues rumeurs de richesses tapies au fond du gouffre. Certains étaient rentrés chez eux, désillusionnés. D'autres étaient morts dans les profondeurs bouillantes, létales, de l'abîme. Et quelques-uns avaient décidé de rester parce que quelque chose, dans cette cité naissante, sa situation périlleuse, leur plaisait vraiment. Avance rapide, et deux cents ans plus tard, cet amas de structures était

devenu... ça.

La cité semblait s'étendre à l'infini dans toutes les directions, forêt impénétrable de bâtiments difformes, encastrés les uns dans les autres, qui se perdaient au loin dans la brume. Les structures les plus anciennes étaient encore plus ou moins saines : c'étaient des bâtiments pareils à des boîtes qui avaient conservé leur forme malgré l'épidémie, parce qu'ils ne comprenaient aucun composant autoréparable ou reconformable. Les constructions modernes, au contraire, évoquaient maintenant d'étranges bouts de bois flotté ou de vieux arbres rabougris au dernier stade de la putréfaction. Ces gratte-ciel présentaient un aspect linéaire et symétrique avant d'être contaminés par la peste, qui avait provoqué une prolifération d'excroissances démentes, de protubérances bulbeuses et d'appendices lépreux, inextricablement imbriqués. Les bâtiments étaient tous morts, maintenant, figés dans des formes qui semblaient faites pour inspirer le malaise. Des galetas adhéraient aux parois comme des verrues. Les niveaux inférieurs disparaissaient dans un labyrinthe d'échafaudages, de bidonvilles et de bazars délabrés, où brûlaient de petits feux de camp. Dans les taudis, de minuscules silhouettes vaquaient à leurs affaires, à pied ou en pousse-pousse, le long de routes improvisées dans les antiques ruines. Il y avait très peu de véhicules à moteur, et la plupart de ceux que voyait Khouri paraissaient marcher à la vapeur.

Les taudis ne dépassaient pas le dixième étage, limite au-delà de laquelle ils s'effondraient sous leur propre poids, après quoi les bâtiments montaient tout droit sur deux ou trois cents mètres, relativement indemnes des transformations induites par la peste. Rien ne permettait de penser que les niveaux médians étaient occupés. La présence humaine n'était à nouveau perceptible que tout en haut, dans les structures en gradins perchées comme des nids de cigogne entre les ramifications des bâtiments gibbeux. Ces nouveaux ajouts brillaient des mille feux de leurs fenêtres éclairées et de leurs enseignes lumineuses, irradiant une richesse et une puissance phénoménales. Les projecteurs braqués vers le bas, depuis les avancées du toit, mettaient parfois en relief la petite capsule d'une télécabine qui allait d'un district à l'autre en sélectionnant son chemin dans le réseau synaptique qui reliait les bâtiments comme autant de neurones. Cette ville dans la ville, cette cité des étages supérieurs, ses occupants l'appelaient « le Dais ».

Khouri avait remarqué qu'il ne faisait jamais tout à fait jour dans cette ville qui semblait condamnée à vivre dans un éternel crépuscule. Elle se sentait toujours un peu léthargique.

— Alors, la Caisse, quand se donneront-ils enfin la peine de chasser la brouillasse qui plane sur la Moustiquaire ?

Ng émit un ricanement, produisant un bruit pareil à du gravier

remué dans un seau.

— Probablement jamais. À moins que quelqu'un ne trouve le moyen de s'enrichir au passage.

— Tiens, tiens ! Et qui débîne la ville, maintenant ?

— Bah, on peut se le permettre. Le boulot fini, on peut retourner fissa dans les carrousels, retrouver tout ce beau linge...

— ... enfermé dans des boîtes de conserve. Désolée, la Caisse, ce sera sans moi. Je ne voudrais pas mourir d'excitation.

La cabine contourna au plus près le bord intérieur, incurvé, du dôme torique, et Khouri plongeait le regard dans le gouffre, gorge profonde ouverte dans la roche, dont les parois érodées décrivaient une hyperbole paresseuse, d'abord tangentielle à la surface avant de descendre à la verticale. Des tuyaux disparaissaient dans les éruptions du cratère et remontaient vers la station de craquage qui fournissait air et chaleur à la cité.

— À propos de mourir, qu'est-ce qui est prévu, pour l'arme ?

— Vous croyez pouvoir gérer ça ?

— C'est pour ça que vous me payez. J'y arriverai. Mais je voudrais savoir ce qui m'attend.

— Si ça vous pose un problème, je vous conseille de parler à Taraschi.

— C'est lui qui a précisé les modalités ?

— Avec une profusion de détails fastidieux.

La cabine passait à présent au-dessus du Monument aux Quatre-Vingts. Khouri ne l'avait jamais vu sous cet angle. À vrai dire, s'il avait une certaine majesté, vu du niveau du sol, de ce point de vue il avait l'air tristement rongé par la vermine. C'était une pyramide tétraédrique à gradins. On aurait dit un temple dressé au milieu des étais, des échafaudages et des taudis. Au sommet, le revêtement de marbre laissait place à des vitres teintées, dont certaines étaient cassées ou recouvertes de plaques de métal masquant des dégradations invisibles de la rue. C'était donc là que le client devait être exécuté. Il était inhabituel de le savoir à l'avance, à moins que Taraschi n'ait spécifiquement inclus cette clause dans le contrat. D'ordinaire, ne signaient un contrat de Jeu de l'Ombre que les candidats convaincus d'avoir de bonnes chances d'échapper à leur assassin pendant la période convenue. C'était un moyen, pour les riches virtuellement immortels, de chasser l'ennui en faisant dévier leurs schémas comportementaux de la routine prévisible. Et quand on survivait au contrat, ce qui était le cas de la majorité des gens, on avait de quoi se vanter pendant longtemps.

Khouri pouvait dater avec précision son implication dans le Jeu de l'Ombre. Elle remontait au jour où elle avait été ranimée, dans l'orbite de Yellowstone, à bord d'un carrousel tenu par des membres

de l'ordre des Mendiants de Glace. Il n'y avait pas de Mendiants de Glace dans les parages du Bout du Ciel, mais elle en avait entendu parler et elle connaissait un peu leurs rites. C'était une organisation religieuse basée sur le volontariat, qui se consacrait au secours et à l'assistance aux voyageurs interstellaires victimes d'un traumatisme, comme l'amnésie du réveil (c'était l'un des effets les plus fréquents de la cryosomnie).

Ce qui était une mauvaise nouvelle en soi. Peut-être souffrait-elle d'une grave amnésie qui avait effacé des années de sa vie antérieure, en tout cas Khouri n'avait aucun souvenir de s'être seulement embarquée pour un voyage dans les étoiles. Ses derniers souvenirs étaient assez précis, à vrai dire. Elle était au Bout du Ciel, sous une tente médicale, allongée sur un lit de camp à côté de Fazil, son mari. Ils avaient été brûlés en combattant un incendie. Leurs plaies, si elles ne mettaient pas leur vie en danger, seraient plus faciles à traiter dans un hôpital en orbite. Un infirmier était venu les préparer pour une brève immersion en cryosomnie. Ils devaient être cryonisés et emmenés à bord d'une navette puis dans un local réfrigéré jusqu'à ce que des créneaux chirurgicaux se libèrent dans un hôpital. Le processus pourrait prendre des mois, mais – ainsi que le leur assura l'infirmier en souriant – ils seraient probablement déclarés bons pour le service avant la fin de la guerre. Khouri et Fazil lui avaient fait confiance. Ils étaient tous les deux des soldats de métier, après tout.

Mais Khouri ne s'était pas réveillée dans une salle de l'hôpital en orbite ; elle avait été récupérée par des Mendiants de Glace, qui parlaient avec l'accent de Yellowstone. Non, lui avaient-ils expliqué, elle n'était pas amnésique. Elle n'avait pas été blessée. Elle n'avait pas non plus souffert au cours du processus de cryosomnie. C'était bien pire que ça.

Il y avait eu ce que le supérieur des Mendiants avait appelé « une erreur d'aiguillage ». L'erreur s'était produite du côté du Bout du Ciel, après que les installations de stockage cryogénique avaient été frappées par un missile. Khouri et Fazil avaient eu de la chance ; ils faisaient partie des rares survivants, mais l'attaque avait effacé tous les enregistrements de données de l'installation. Les gens du cru avaient fait de leur mieux pour identifier les sujets cryonisés, mais il y avait eu des erreurs, fatalement. Dans le cas de Khouri, ils l'avaient confondue avec une correspondante de guerre demarchiste venue au Bout du Ciel observer la situation et qui regagnait Yellowstone. Khouri avait été aussitôt dirigée vers le service de chirurgie et embarquée à bord du premier vaisseau stellaire en partance. Mais ils n'avaient malheureusement pas fait la même erreur avec Fazil. Pendant que Khouri, endormie, franchissait les années-lumière en direction du système d'Epsilon Eridani, Fazil vieillissait d'un an par année qu'elle

passait en vol. Évidemment, lui avaient dit les Mendiants, on s'était très vite aperçu de l'erreur, mais il était déjà trop tard. Aucun vaisseau ne prévoyait de retourner au Bout du Ciel avant des dizaines d'années. Et même si Khouri était immédiatement repartie (ce qui était impossible, encore une fois, compte tenu de la destination des vaisseaux alors en orbite autour de Yellowstone), près de quarante années auraient passé avant qu'elle ne retrouve Fazil. Et pendant tout ce temps, ou presque, il aurait été impossible de le prévenir qu'elle rentrait. Rien ne l'empêcherait de refaire sa vie, de se remarier, d'avoir des enfants, peut-être même des petits-enfants avant qu'elle ne rentre, espèce de fantôme revenu d'une partie de sa vie qu'il aurait sûrement à peu près oubliée à ce moment-là. En supposant, bien sûr, qu'il ne se fasse pas tuer dès qu'il reprendrait le combat.

Jamais, avant que le Mendiant de Glace ne lui explique la situation, Khouri n'avait vraiment réfléchi à la lenteur de la lumière. Il n'y avait rien dans l'univers qui aille plus vite... mais, comme elle le constatait à présent, la lumière était d'une lenteur d'ère glaciaire par rapport à la vitesse qui aurait été nécessaire pour préserver leur amour. En un instant de cruelle lucidité, elle avait compris qu'il avait fallu la conspiration de la structure intrinsèque, des lois physiques de l'univers, rien de moins, pour l'amener à ce moment d'horreur, de deuil. Ç'aurait été beaucoup plus facile, infiniment plus facile, si elle avait su qu'il était mort. Mais non, ils étaient séparés par ce terrible gouffre de temps et d'espace. Sa colère était devenue une lame tranchante plongée en elle, une chose qui aurait besoin d'un exutoire si elle ne voulait pas que ça la tue de l'intérieur.

Et quand un homme était venu, ce jour-là, lui proposer un contrat d'exécutrice, elle avait accepté avec une étonnante facilité.

L'homme s'appelait Tanner Mirabel. C'était un ex-soldat du Bout du Ciel, comme elle. Une sorte de tête chercheuse, à l'affût de nouveaux assassins potentiels. Ses indics lui avaient signalé les compétences de Khouri dès sa sortie de cryosommeil. Mirabel l'avait mise en contact avec un certain Ng, hermétique de premier niveau. Un entretien avec Ng avait rapidement suivi, puis toute une batterie de tests psychomoteurs. Les assassins devaient figurer au nombre des êtres les plus sains, les plus analytiques de la planète. Ils devaient savoir avec précision quand une élimination était légale et quand elle franchissait la frontière parfois floue avec le meurtre, au risque de faire sombrer dans la Mouise les actions de la plus solide des compagnies.

Elle avait passé tous ces tests haut la main.

Il y en avait eu d'autres encore : les contractants exigeaient parfois d'étranges modes d'exécution, tout en se disant secrètement qu'ils n'en arriveraient jamais là, parce qu'ils se croyaient assez rusés

et pleins de ressources pour échapper à l'assassin, en quelques semaines ou en quelques mois. Khouri avait dû se familiariser avec toutes sortes d'armes, se découvrant un don qu'elle n'avait jamais soupçonné.

Mais elle n'avait jamais vu une arme tout à fait comme celle que la petite souris lui avait laissée.

Il ne lui avait pas fallu plus d'une minute pour en assimiler l'assemblage. Une fois remontée, c'était une sorte de fusil d'assaut de précision, au canon perforé, ridiculement obèse. Le chargeur contenait un certain nombre de cartouches qui ressemblaient à des poissons-scie noirs : des fléchettes. Chacune était marquée du minuscule symbole de danger biologique. Cette tête mortelle, holographique, l'avait amenée à s'interroger. C'était la première fois qu'elle utilisait des toxines contre une cible.

Mais quel rapport avec le Monument ?

— Hé, la Caisse, reprit Khouri. Il y a encore une chose...

À cet instant, la cabine heurta brutalement le sol, et les propriétaires de pousse-pousse se mirent à pédaler furieusement pour l'éviter. À la barrière de péage, elle passa son petit doigt dans la fente prévue à cet effet, débitant un compte sécurisé du Dais, impossible à relier avec Oméga Point. C'était vital, parce que tout « client » doté des relations nécessaires aurait pu aisément suivre les mouvements de son assassin en remontant les diverses opérations effectuées par celui-ci dans le système financier erratique de la planète. Les paravents et les cloisons étanches devaient être préservés.

Khouri repoussa la porte en aile de mouette et quitta la cabine. Il pleuvait doucement, comme toujours à ce niveau. C'était ce qu'on appelait la pluie intérieure. Elle fut assaillie par l'odeur de la Mouise, mélange de relents d'égouts, de sueur, d'épices, d'ozone et de feux de camp. Le bruit était tout aussi envahissant : les roues et les sonnettes des pousse-pousse, les coups de trompes, créaient un fond sonore assourdissant, un brouhaha continu, ponctué par les cris des vendeurs ambulants et des animaux en cage, les beuglements des chanteurs et les hologrammes qui baragouinaient dans des langues aussi variées que le norte moderne ou le canasien.

Elle tira sur le large bord de sa faluche et releva le col de sa capote. La cabine accrocha un nouveau câble, très haut, remonta et se perdit bientôt parmi les autres petits points qui se balançaient dans les profondeurs brunâtres du ciel bâché.

— Eh bien, la Caisse, à vous de faire votre numéro, dit-elle.

— Faites-moi confiance. Je le sens bien, celui-là, répondit la voix de Ng, directement dans son crâne.

Le capitaine lui avait donné un excellent conseil, se dit Ilia

Volyova. Tuer Nagorny avait vraiment été la seule option viable. Du reste, Nagorny lui avait beaucoup facilité la tâche en essayant de l'éliminer la première, faisant fi de toute considération morale.

Tout avait commencé il y avait déjà quelques mois, et elle avait dû cesser de remettre au lendemain ce qu'elle aurait dû faire depuis longtemps. Le vaisseau allait bientôt arriver en vue de Yellowstone et les autres sortiraient de cryosommeil. À ce moment-là, ses possibilités auraient été sérieusement limitées par le besoin d'entretenir la fiction selon laquelle Nagorny était mort dans son sommeil, par suite d'une avarie de son caisson cryogénique.

Elle avait dû prendre son courage à deux mains et passer aux actes, se dit-elle, assise dans son labo. Sa cabine n'était pas grande, par rapport aux dimensions du *Spleen de l'Infini* : elle aurait pu s'attribuer une suite princière, si elle avait voulu. Mais à quoi bon ? Ses heures de veille, elle les consacrait aux systèmes d'armement à l'exclusion d'à peu près toute autre chose, et quand elle dormait, elle rêvait encore d'armes. Elle ne s'accordait pas beaucoup de distractions, et rares étaient les luxes dont elle trouvait le temps de profiter – jouir était un terme trop fort. Enfin, elle avait tout l'espace qu'il lui fallait. Plus un lit, et quelques meubles utilitaires, alors que le vaisseau aurait pu lui fournir tous les raffinements imaginables. Elle disposait d'une petite annexe où elle avait fait son laboratoire, et c'était le seul endroit qui témoignait d'un quelconque souci du détail. C'était là qu'elle s'efforçait de trouver des moyens de soigner le capitaine, grâce à des modes d'attaque trop théoriques pour qu'elle en fasse part aux autres membres de l'équipage. Elle ne voulait pas leur donner de faux espoirs.

C'était là aussi qu'elle conservait la tête de Nagorny depuis qu'elle l'avait tué.

Congelée, évidemment. Et cachée dans un casque spatial d'une conception archaïque, qui était entré en mode de cryopréservation d'urgence à la minute où il avait détecté que son occupant avait cessé de vivre. Volyova avait entendu parler de casques munis, au niveau du cou, de diaphragmes tranchants comme des rasoirs, qui détachaient proprement la tête du corps dans des circonstances extrêmes – mais ce n'était pas l'un de ceux-là.

Cela dit, il avait eu une mort intéressante.

Quand Volyova avait raconté au capitaine que Nagorny avait perdu la tête à la suite de ses expériences et qu'il était perturbé par des cauchemars récurrents, le capitaine n'avait pas posé de questions sur ces cauchemars. Sur le coup, Volyova s'en était félicitée, parce qu'elle n'était pas très à l'aise pour en parler elle-même, et encore bien moins pour en analyser le contenu.

Mais, par la suite, elle avait eu beaucoup de mal à éviter le sujet.

Le problème, c'est que ce n'étaient pas simplement des cauchemars occasionnels, si dérangeants qu'ils puissent être. Au contraire : si elle avait bien compris, les cauchemars de Nagorny étaient extrêmement répétitifs et détaillés. Ils tournaient essentiellement autour d'une entité appelée le Voleur de Soleil, qui était apparemment devenu son tortionnaire particulier. La façon dont il se manifestait à lui n'était pas tout à fait claire, mais ce qui ne faisait aucun doute, c'est qu'il était accompagné d'une aura de mal absolu. Elle l'avait entrevu dans les esquisses sur lesquelles elle était tombée, un jour, dans la cabine de Nagorny : des créatures hideuses, évoquant des oiseaux squelettiques, aux orbites vides, esquissées à grands coups de crayon fiévreux. Ce coup d'œil lui avait suffi : c'était une plongée dans la folie de Nagorny. Quel rapport y avait-il entre ces phantasmes et les séances d'entraînement dans l'armurerie ? Quelle faille insoupçonnée de son interface neurale avait laissé filtrer le courant dans la partie du cerveau qui provoquait la terreur ? Après réflexion, il était évident qu'elle l'avait trop poussé, et trop vite. Cela dit, elle n'avait fait qu'obéir à Sajaki, qui lui avait ordonné de faire en sorte que son artilleur soit opérationnel immédiatement.

Nagorny avait donc pété les plombs et disparu dans les entrailles du bâtiment. Bien que le conseil du capitaine – le retrouver et l'éliminer – heurtât ses instincts les plus profonds, Volyova avait déployé des réseaux de capteurs dans toutes les coursives accessibles et passé des jours à scruter ses rats-droïdes, à l'affût d'indices des déplacements de Nagorny. Ça n'avait servi à rien. Et elle commençait à se dire que c'était sans espoir : Nagorny serait encore en vadrouille quand le bâtiment arriverait dans le système de Yellowstone et que les autres membres de l'équipage se réveilleraient...

C'est alors que Nagorny avait commis deux erreurs, les deux dernières manifestations de sa folie. D'abord, il s'était introduit dans sa cabine et avait laissé, sur une cloison, un message tracé avec son propre sang. Un message très simple. Elle l'aurait deviné toute seule.

VOLEUR DE SOLEIL.

Ensuite, basculant définitivement dans la déraison, il lui avait volé le casque de son scaphandre spatial, la poussant à se réfugier dans sa cabine. Après cela, elle avait eu beau prendre toutes les précautions qui s'imposaient, il avait réussi à lui tendre encore un piège. Il l'avait soulagée de son arme et acculée dans une coursive menant vers une cage d'ascenseur. Elle avait bien tenté de résister, mais Nagorny avait la force des psychotiques, et la poigne qu'il avait refermée sur elle était aussi implacable qu'un étau. Elle s'était dit qu'elle trouverait bien l'occasion de lui échapper avant qu'il n'ait le temps de l'emmener Dieu sait où, lorsque la cabine d'ascenseur arriverait.

Sauf que Nagorny n'avait pas l'intention de lui faire prendre l'ascenseur. Avec son arme, il avait forcé la porte qui donnait sur le puits d'une profondeur insondable et, sans autre forme de procès – sans un mot d'adieu –, il avait poussé Volyova dans le vide.

C'était une grave erreur.

La cage d'ascenseur courait d'un bout à l'autre du bâtiment. Elle allait tomber en chute libre sur des kilomètres avant de heurter le fond. C'est ce qu'elle s'était dit pendant quelques instants de panique absolue. Elle allait tomber jusqu'à ce qu'elle s'écrase, et que ça prenne quelques secondes ou une minute, le résultat serait le même. Les parois de la cage d'ascenseur étaient lisses, sans prise, sans rien à quoi se raccrocher, rien pour stopper sa chute de quelque façon que ce soit.

Elle allait mourir.

Puis, avec un détachement qui devait la frapper par la suite, une partie de son cerveau avait réexaminé le problème. Elle s'était vue non pas tomber sur toute la longueur du vaisseau, mais en vol stationnaire : flottant, parfaitement immobile, par rapport aux étoiles. Ce n'était pas elle qui accélérail, en cet instant précis, c'était le vaisseau qui se déplaçait, qui se ruait vers le haut. Et ce qui provoquait son accélération, c'était sa poussée.

Qu'elle pouvait commander à partir de son bracelet.

Volyova n'avait pas eu le temps de peaufiner les détails. Une idée avait germé – explosé – dans sa tête, et soit elle passait immédiatement à sa réalisation, soit elle acceptait son sort. Elle pouvait stopper sa chute – sa chute apparente – en inversant la poussée du vaisseau, juste le temps d'obtenir l'effet désiré. L'accélération nominale était d'un g , raison pour laquelle Nagorny avait si facilement pris le vaisseau pour une sorte d'énorme bâtiment. Une dizaine de secondes avaient passé pendant qu'elle réfléchissait. Alors, combien ? Dix secondes d'inversion de poussée à un g ? Non, trop modéré. Le puits dans lequel elle tombait n'était peut-être pas assez long. Mieux valait passer à dix g pendant une seconde ; elle savait que les moteurs en étaient capables. Le reste de l'équipage, tranquillement encoconné dans ses caissons, ne risquait rien. Et elle n'en pâtirait pas non plus ; elle verrait juste passer assez brutalement les parois de la cage d'ascenseur.

Mais Nagorny n'était pas aussi bien protégé.

Ça n'avait pas été facile. Elle avait eu du mal à transmettre les instructions nécessaires par l'intermédiaire de son bracelet, avec le bruit de l'air qui couvrait sa voix. Elle avait ensuite connu quelques moments d'agonie avant que le vaisseau ne donne l'impression de réagir.

Et puis, docilement, il avait obéi à ses ordres.

Par la suite, elle avait retrouvé Nagorny. Normalement, une

poussée de dix g, pendant une seconde, n'aurait pas dû être mortelle. Normalement. Mais Volyova n'avait pas augmenté l'accélération d'un seul coup. Elle avait tâtonné et, à chaque secousse, Nagorny avait été projeté contre le sol et le plafond.

Elle avait été blessée, elle aussi, d'ailleurs. Elle avait heurté la paroi de la cage d'ascenseur en retombant, et elle s'était cassé une jambe, mais la fracture était maintenant consolidée, et la douleur n'était plus qu'un vague souvenir. Elle se souvenait d'avoir coupé la tête de Nagorny à l'aide de sa curette-laser, car elle avait besoin des implants greffés dans son cerveau. La création de ces petites choses délicates avait exigé un processus laborieux de croissance moléculaire. Autant éviter de devoir les dupliquer...

Le moment était venu de les récupérer.

Elle sortit la tête du casque et la plongea dans l'azote liquide. Puis elle passa les mains dans deux gantelets rigides fixés au-dessus de la paillasse, au milieu d'une architecture complexe de vérins et de pistons. De petits instruments chirurgicaux étincelants s'animèrent et descendirent en bourdonnant vers le crâne afin de le découper en tranches qui se juxtaposeraient, par la suite, avec une précision diabolique. Avant de reconstituer la tête, Volyova y insérerait de faux implants, afin que, si l'envie prenait à quelqu'un d'examiner un jour la tête, il ne voie pas quel traitement elle lui avait fait subir. Elle devrait ensuite la raccorder au corps, mais, pour ça, elle ne s'en faisait pas trop. Le temps que les autres découvrent ce qui était arrivé à Nagorny – ce qu'elle allait leur faire croire qu'il lui était arrivé –, ils ne seraient plus très pressés de l'examiner en détail. Sudjic risquait de poser un problème, bien sûr : Nagorny avait été son amant, avant de disjoncter complètement.

Enfin, ce problème, Ilia Volyova le réglerait le moment venu. En attendant, elle avait d'autres chats à fouetter.

Tout en plongeant dans les recoins les plus secrets du cerveau de Nagorny, elle commença à se demander par qui elle allait bien pouvoir le remplacer.

Elle ne voyait aucun candidat plausible à bord du vaisseau.

Enfin, elle trouverait peut-être une nouvelle recrue du côté de Yellowstone.

— Alors, la Caisse, je chauffe ?

Sa voix lui parvenait, brouillée, tremblante, à travers la masse de bâtiments qui la dominaient de toute leur hauteur.

— Vous chauffez si fort que vous allez cramer, ma chère ! Tenez bon et veillez à ne pas gâcher ces précieuses fléchettes à toxines.

— Oui, à propos, la Caisse, je...

Khoury esquiva de justesse trois Néo Komusos qui passaient tel un

vent de tempête, la tête protégée par un casque de vannerie, en faisant voltiger leur shakuhachi – leur éternelle flûte de bambou – comme un bâton de majorette, afin de disperser une bande de singes capucins qui disparaurent dans les ombres.

— Je voudrais savoir... poursuivit-elle. Et si nous faisons des victimes collatérales ?

— Impossible, répondit Ng. La toxine a été conçue par génie génétique en fonction de la biochimie de Taraschi. Si vous atteignez quelqu'un d'autre, vous ne lui occasionnerez qu'une vilaine piqûre.

— Et si je touchais un clone de Taraschi ?

— Vous demandez ça sérieusement ?

— Ce n'est qu'une question.

La Caisse lui parut soudain étrangement chatouilleuse.

— De toute façon, si Taraschi avait un clone et si nous l'éliminions par erreur, ce serait son problème, pas le nôtre. C'est précisé en petits caractères sur le contrat. Vous devriez peut-être le lire, un jour...

— D'accord. Le jour où je serai en proie à un ennui existentiel, rétorqua Khouri.

Puis elle se raidit, parce que, tout d'un coup, il y avait eu du changement. Ng n'avait pas répondu. Au lieu de sa voix, une pulsation s'était fait entendre : douce, insidieuse, pareille à l'écho-radar du pouls d'un prédateur. Elle avait entendu ce son une douzaine de fois au cours des six derniers mois, et chaque fois lorsqu'elle était près de sa cible. Taraschi était à moins de cinq cents mètres. Donc, très probablement, à l'intérieur même du Monument.

Le déroulement du jeu était maintenant dans le domaine public. Taraschi devait être au courant, parce qu'un dispositif semblable – implanté dans une clinique du Dais – générait des pulsations identiques dans sa tête à lui. En ce moment précis, de l'autre côté de Chasm City, tous les médias qui suivaient le Jeu de l'Ombre étaient probablement en train de dépêcher leurs équipes vers l'endroit de la mise à mort. Les plus veinards devaient déjà être dans le secteur.

Le rythme s'accéléra, sans devenir encore très rapide, alors qu'elles pénétraient, la Caisse et elle, dans le hall d'entrée du Monument. Taraschi devait être à l'étage au-dessus – donc bien dans le Monument –, de sorte que la distance entre eux restait relativement constante.

L'édifice était situé dangereusement près du gouffre, et la salle des pas perdus, en dessous, était crevassée par des mouvements de terrain. Le centre commercial prévu à l'origine dans les sous-sols avait été infiltré par la Mouise. Les niveaux inférieurs étaient inondés, et les tapis roulants qui remontaient de l'eau étaient couleur de caramel. La pyramide à gradins qu'était le Monument était surélevée au-dessus de

la salle d'échanges et de la plaza inondée par un pyramidon, une petite pyramide renversée, qui s'enfonçait profondément dans le socle rocheux. Le bâtiment n'avait qu'une entrée. Autant dire que Taraschi était un homme mort si elle le prenait à revers. Mais, pour y arriver, elle devait emprunter un pont qui franchissait la plaza, et l'homme, de l'intérieur, la verrait inévitablement approcher. Elle se demanda quel genre de pensées primitives pouvaient bien lui passer par la tête en cet instant précis. Dans ses rêves elle s'était souvent trouvée dans une ville à moitié déserte, poursuivie par un chasseur implacable, mais la terreur qu'éprouvait Taraschi était bien réelle. Elle se souvint que dans ces rêves le chasseur bougeait sans hâte. Ça faisait partie de l'horreur de la situation. Elle courait désespérément, comme si l'air s'était épaissi, comme si elle avait les jambes lestées de plomb, et le chasseur se déplaçait avec une lenteur témoignant d'une grande patience et d'une infinie sagesse.

Elle s'engagea sur le pont et la pulsation s'accéléra. Le sol, sous ses pieds, devint humide et granuleux. Par moment, la pulsation ralentissait puis repartait de plus belle, preuve du fait que Taraschi se déplaçait dans le bâtiment. Mais il n'avait pas vraiment d'issue possible. Il pouvait peut-être faire en sorte de la rencontrer sur le toit du Monument, mais en utilisant un transport aérien il contreviendrait aux termes du contrat. Dans les salons du Dais, cette honte serait pire que la perspective de se faire tuer.

Elle entra dans l'atrium ménagé à l'intérieur du pyramidon. Il y faisait sombre et sa vue mit un moment à s'adapter. Elle tira le pistolet à toxines de sa capote et vérifia la sortie, au cas où Taraschi aurait prévu de s'esquiver. Son absence n'avait rien d'étonnant. L'atrium, qui était régulièrement vandalisé, était pratiquement désert. On n'entendait que la pluie tambourinant sur le métal. Un amas de sculptures d'acier rouillé, délabrées, étaient suspendues au plafond par des câbles de cuivre. Quelques-unes étaient tombées et, sous le choc, les ailes des oiseaux s'étaient enfoncées dans les dalles de marbre. Elles étaient mollement visibles sous la poussière d'une blancheur mortelle incrustée entre les ébauches de plumes.

Elle leva les yeux vers le plafond.

— Taraschi ? appela-t-elle. Vous m'entendez ? J'arrive !

Elle se demanda furtivement pourquoi les télévisions n'étaient pas encore là. C'était bizarre. Le moment de l'exécution du contrat – et de son client – approchait, et personne n'avait flairé l'odeur du sang, personne ne lui tournait autour en hurlant à la mort. D'habitude, ça attirait une véritable foule.

Il n'avait pas répondu, mais elle savait qu'il était bien là-haut. Elle traversa l'atrium et s'approcha de l'escalier en colimaçon. Elle le gravit rapidement et chercha du regard de gros objets à déplacer afin

d'empêcher Taraschi de s'échapper. Ce n'était pas ce qui manquait. Elle commença à empiler les objets d'exposition et les meubles cassés afin d'obstruer le haut de l'escalier. Ça n'empêcherait pas véritablement Taraschi de passer ; ça ne ferait que le ralentir, mais elle n'en demandait pas davantage.

Elle s'arrêta, en sueur et le dos cassé, le temps de regarder autour d'elle. Les arpeges qui retentissaient inlassablement dans sa tête lui confirmaient que Taraschi était tout près.

La partie supérieure de la pyramide était un mémorial aux Quatre-Vingts. Les tombeaux étaient placés dans des niches ménagées entre les impressionnants murets de marbre noir qui s'arrêtaient à mi-chemin du plafond d'une hauteur vertigineuse. Ils étaient entourés de piliers ornés de caryatides dans des postures suggestives. Les murets, dans lesquels s'ouvraient des arcades bordées de piliers, l'empêchaient de voir ce qui se passait à plus d'une dizaine de mètres à la ronde. La pluie tombait à verse par les larges trouées du plafond, qui laissaient pénétrer des colonnes de lumière sépia dans la salle. Khouri vit que la plupart des anfractuosités étaient vides. Les tombeaux avaient manifestement été pillés, à moins que les familles n'aient décidé de retirer les restes des défunts pour les faire transférer dans un endroit plus sûr. Il n'en restait pas plus de la moitié, dont les deux tiers étaient à peu près identiques : des images, des biographies et des souvenirs du mort, disposés d'une façon standardisée. Quelques stalles témoignaient d'une certaine recherche : on y voyait des hologrammes de statues, et même, dans un ou deux cas – détail morbide –, le corps embaumé du défunt, manifestement soumis à un remarquable processus de taxidermie afin de réparer les dégâts entraînés par le processus mortifère.

Elle délaissa les tombeaux les mieux tenus pour s'intéresser à ceux qui avaient l'air abandonnés, non sans remords à l'idée du sacrilège qu'elle commettait. Les bustes étaient bien pratiques – juste assez gros pour être déplacés quand elle réussissait à glisser les doigts sous le socle. Elle ne prit pas la peine de les déposer bien en ordre en haut de l'escalier, et les laissa tomber en tas. La plupart avaient déjà perdu leurs yeux de pierres semi-précieuses, de toute façon. Les statues grandeur nature étaient trop lourdes ; elle ne réussit à en faire bouger qu'une.

Bientôt, la barricade fut achevée. C'était pour l'essentiel un entassement improvisé de têtes renversées, de visages dignes, indifférents au traitement qu'on leur réservait. Cet amoncellement était entouré par un bric-à-brac d'objets moins encombrants, dans lesquels un éventuel fuyard se serait empêtré : des vases, des bibles, et de fidèles cyborgs. Même si Taraschi entreprenait de démanteler le tas pour gagner l'escalier, elle ne pouvait manquer de l'entendre, et elle le

rejoindrait bien avant qu'il n'ait fini. Il serait même assez élégant de le tuer sur cet empilement de crânes, qui évoquait un peu le Golgotha.

Pendant tout ce temps, elle n'avait cessé d'écouter un lourd bruit de pas, quelque part derrière les murets.

— Taraschi ! appela-t-elle. Ne vous compliquez pas les choses. Vous ne pouvez pas fuir !

— Sa réponse lui parvint, étonnamment forte et confiante :

— Vous vous trompez, Ana. La fuite est la raison de notre présence ici.

Et merde ! Le client n'était pas censé connaître son nom.

— La fuite, c'est la mort, non ?

— Quelque chose dans ce goût-là, répondit-il, d'un ton apparemment amusé.

Ce n'était pas la première fois qu'elle avait droit à ces rodomontades de la onzième heure. Pour lesquelles, d'ailleurs, elle avait assez tendance à admirer ses proies.

— Vous voulez que je vienne vous chercher, c'est ça ?

— Pourquoi pas ? C'est bien pour ça que nous sommes là, non ?

— Je comprends. Vous en voulez pour votre argent. Le contrat comportait tellement de clauses... Ça n'a pas dû être donné.

— Des clauses ? Quelles clauses ? répliqua-t-il pendant que la rhapsodie pulsatile qu'elle avait dans la tête évoluait légèrement.

— Cette arme. Le fait que nous soyons seuls.

— Ah, fit Taraschi. Oui. Enfin, non. Ce n'était pas donné. Mais je voulais quelque chose de personnel. Au moment de la finalisation.

Khouri sentait la moutarde lui monter au nez. Elle n'avait jamais tenu une véritable conversation avec aucune de ses cibles. Normalement, ça n'aurait pas dû être possible, dans le rugissement de la foule assoiffée de sang que la mise à mort attirait généralement. Tout en armant le pistolet à toxines, elle avança lentement le long de l'aile.

— Pourquoi la clause d'intimité ? demanda-t-elle, incapable de couper le contact.

— Par dignité. Je voulais bien jouer le jeu, mais je ne voyais pas la nécessité de me déshonorer en le faisant.

— Vous êtes tout près, remarqua Khouri.

— Oui, tout près.

— Et vous n'avez pas peur ?

— Si, bien sûr. Mais de vivre, pas de mourir. Il m'a fallu des mois pour en arriver là. Alors, Ana, que pensez-vous de cet endroit ? demanda-t-il tandis que cessait le bruit de ses pas.

— Je pense qu'il est mal entretenu.

— C'était un bon choix, vous l'admettez.

Elle se retourna. Il était planté près de l'un des tombeaux, et il

paraissait d'un calme surnaturel, presque plus calme que les statues qui assistaient à la rencontre. La pluie qui tombait dans le bâtiment assombrissait le tissu bordeaux de sa tenue caractéristique du Dais et lui plaquait les cheveux sur le front, l'enlaidissant. Il avait l'air plus jeune que toutes ses autres proies, ce qui voulait dire soit qu'il était vraiment plus jeune, soit qu'il était assez riche pour s'offrir les meilleurs traitements de longévité. Elle n'aurait su dire pourquoi, mais elle misait sur la première hypothèse.

— Vous vous souvenez pourquoi nous sommes là ? demanda-t-il.

— Oui, mais je ne suis pas sûre que ça me plaise.

— Faites-le quand même.

L'une des colonnes de lumière tombant du plafond se braqua magiquement sur lui. L'espace d'un instant seulement, mais cela suffit pour lui permettre de viser.

Elle tira.

— Vous avez bien fait, dit Taraschi, manifestement indifférent à la souffrance.

D'une main, il prit appui sur le mur, tandis que, de l'autre, il effleurait la fléchette plantée dans sa poitrine et l'arrachait, comme on ôte un chardon accroché à ses vêtements. La barbe acérée tomba par terre. Une goutte de sérum perlait à la pointe. Khouri braqua à nouveau l'arme sur lui, mais Taraschi leva sa paume tachée de sang, arrêtant son geste.

— Inutile d'en rajouter, dit-il. Une devrait suffire.

— Vous ne devriez pas être déjà mort ? demanda Khouri, au bord de la nausée.

— Oh, ça prendra un moment. Des mois, plus précisément. C'est une toxine à action lente. Ça laisse tout le temps de réfléchir.

— De réfléchir à quoi ?

Taraschi coiffa ses cheveux mouillés avec ses doigts et essuya sur son pantalon ses mains humides, maculées de sang et de poussière.

— Si je vais la suivre ou non.

La pulsation s'arrêta soudain, procurant à Khouri une sorte de vertige. Elle manqua défaillir. Elle comprit que le contrat était exécuté. Elle avait gagné – encore une fois. Même si Taraschi était toujours vivant.

— C'était ma mère, dit Taraschi en indiquant la plus proche stalle, qui comptait parmi les rares tombeaux encore entretenus.

Il n'y avait pas un grain de poussière sur les seins d'albâtre de la femme, comme si Taraschi avait nettoyé son buste juste avant la rencontre. Il était intact. Ses prunelles étaient même encore ornées de pierres précieuses. Rien, aucune marque, pas un éclat ne déparait ses traits aristocratiques.

— Nadine Weng-da Silva Taraschi.

— Que lui est-il arrivé ?

— Elle est morte au cours du processus de scanning, évidemment. La cartographie a été tellement rapide qu'une moitié de son cerveau fonctionnait encore normalement alors que l'autre était déjà détruite.

— Je regrette. Elle devait être volontaire, mais quand même.

— Il n'y a rien à regretter. En réalité, c'est elle qui a eu de la chance. Vous connaissez l'histoire, Ana ?

— Je ne suis pas d'ici.

— Non, c'est ce que j'ai entendu dire. Vous étiez dans l'armée et il vous est arrivé quelque chose de terrible. Eh bien, je vais vous raconter : les scannings se sont tous parfaitement déroulés. Le problème résidait dans le logiciel qui était censé exécuter les informations scannées et permettre aux ondes alpha d'évoluer vers l'avenir, d'éprouver la conscience, l'émotion, la mémoire, tout ce qui fait de nous des êtres humains. Les choses ont assez bien marché jusqu'au scanning du dernier des Quatre-Vingts, un an après le premier. C'est alors que les premiers volontaires ont commencé à souffrir d'étranges pathologies. Ils se sont effondrés de façon irrécupérable, ou enfermés dans des boucles de rétroaction dont ils ne pouvaient sortir.

— Vous avez dit qu'elle avait eu de la chance ?

— Quelques-uns des Quatre-Vingts tournent toujours, répondit Taraschi. Il y a près d'un siècle et demi que ça dure. Même la peste ne les a pas affectés : ils avaient émigré vers des ordinateurs sécurisés, dans ce que nous appelons maintenant la Ceinture de la Rouille. Mais il y a un moment maintenant qu'ils sont coupés de tout contact avec le monde réel. Ils évoluent dans des environnements simulés de plus en plus élaborés, ajouta-t-il après une pause.

— Et votre mère ?

— C'est elle qui m'a suggéré de la rejoindre. La technologie du scanning est plus perfectionnée, maintenant. On n'en meurt pas forcément.

— Alors, où est le problème ?

— Ce ne serait plus moi. Juste une copie, et ma mère le saurait. Alors que maintenant... maintenant, poursuivit-il en palpant à nouveau la petite blessure, étant définitivement mort dans le monde réel, la copie sera tout ce qui restera de moi. J'ai le temps de me faire scanner avant que la toxine n'induisse des dommages tangibles dans ma structure neurale.

— Vous n'auriez pas pu vous l'injecter vous-même ?

— Ça aurait été trop clinique, répondit Taraschi avec un sourire. Après tout, je suis en train de me tuer, et ce n'est pas une chose qu'on fait à la légère. En vous impliquant, je prolongeais la décision et j'introduisais un élément de hasard. J'aurais pu décider que la vie était

préférable et vous résister, et vous auriez pu l'emporter quand même.

— La roulette russe aurait coûté moins cher.

— Trop rapide, trop aléatoire, et beaucoup, beaucoup moins stylé. (Il s'approcha d'elle et, avant qu'elle ait le temps d'esquiver, lui prit la main et la serra, comme n'importe quel individu concluant un marché.) Merci, Ana.

— Merci ?

Sans répondre, il passa devant elle, se dirigea vers le bruit. L'empilage sacrificiel de têtes et de bustes s'écroula, des pas retentirent dans l'escalier. Puis un vase cobalt vola en éclats. La barricade avait cédé. Khouri entendit le murmure des hovercams, mais elle ne reconnut pas la foule attendue. C'étaient des gens habillés normalement, sans ostentation, les fortunes ancestrales du Dais. Trois hommes âgés portaient des ponchos, des faluches et des lunettes vidéo en écaille de tortue. Les caméras planaient docilement au-dessus d'eux comme des drones. On vit enfin apparaître deux palanquins de bronze, dont l'un était trop petit pour accueillir autre chose qu'un enfant. Un homme en veste de matador violette filmait à l'aide d'un petit caméscope grand comme la main. Deux adolescentes abritées sous des parapluies ornés de grues et de pictogrammes chinois peints à la main entouraient une femme plus âgée, au visage incolore. On aurait dit un papier d'origami déplié, tout écrasé. Elle se jeta aux genoux de Taraschi en pleurant. Khouri ne l'avait jamais vue, mais elle sut, intuitivement, que c'était la femme de Taraschi et que la fléchette de toxines venait de la priver de lui.

Elle braqua sur Khouri ses yeux gris fumée, limpides, et dit d'une voix blanche, rendue atone par la colère :

— J'espère que vous êtes bien payée pour ça.

— Je ne fais que mon travail, répondit Khouri, mais eut le plus grand mal à articuler ces paroles.

Les gens aidèrent Taraschi à regagner l'escalier. Khouri les regarda descendre et disparaître à sa vue. La femme se retourna, lui lança un dernier regard de reproche. Khouri les entendit s'éloigner, elle entendit le bruit de leurs pas sur le sol de pierre reconstituée. Des minutes passèrent. Elle se croyait complètement seule lorsqu'il y eut un mouvement derrière elle.

Elle fit volte-face, braquant machinalement le pistolet à toxines, une nouvelle flèche engagée dans la chambre.

Un palanquin émergea d'entre deux tombeaux.

— C'est vous, la Caisse ?

Elle baissa le canon de son arme. À quoi aurait-elle bien pu lui servir, de toute façon ? La toxine était prévue pour agir exclusivement sur la biochimie de Taraschi.

Mais ce n'était pas le palanquin de la Caisse : il ne portait aucune

marque, aucun ornement. Il était tout noir, en fait. À cet instant, il s'ouvrit – c'était la première fois qu'elle voyait s'ouvrir un palanquin –, et il en sortit un homme qui s'approcha d'elle sans crainte. Il portait une veste de matador violette ; pas le genre de tenue qu'elle s'attendait à voir sur un hermétique obsédé par la peur de la contamination. D'une main, il tenait un accessoire à la mode : une caméra miniaturisée.

— On s'est occupé de la Caisse, répondit l'homme. À partir de maintenant, Khouri, vous n'aurez plus à vous en soucier.

Il parlait avec un petit accent doux, qui n'était pas de la région, pas du système et même pas du Bout du Ciel.

— Qui êtes-vous ? Vous avez des liens avec Taraschi ?

— Non, je suis juste venu voir si vous étiez aussi efficace que le prétendait votre réputation. Et je crains que vous ne le soyez. Ce qui veut dire qu'à partir de maintenant vous travaillez pour la même personne que moi.

Elle se demanda si elle pourrait lui loger une flèche dans l'œil. Il n'en mourrait pas, mais ça lui rabattrait sûrement son caquet.

— Et pour qui travaillez-vous ?

— La Demoiselle, répondit l'homme.

— Jamais entendu parler.

Il leva l'objectif de la petite caméra. Qui s'ouvrit comme un œuf de Fabergé particulièrement ingénieux. Des centaines de fragments de jade se positionnèrent élégamment et, soudain, elle se retrouva nez à nez avec le canon d'une arme à feu.

— Non, mais elle, elle a entendu parler de vous.

Cuvier, Resurgam, 2561

Il fut réveillé par des cris.

Sylveste tendit la main vers son réveil tactile et vérifia la position des aiguilles. Il avait rendez-vous avec sa biographe dans moins d'une heure. Le raffut, au-dehors, n'avait devancé la sonnerie que de quelques minutes. Intrigué, il repoussa les draps de sa couchette et se dirigea à tâtons vers la haute fenêtre garnie de barreaux. Il était toujours à moitié aveugle, juste après son réveil, le temps que ses yeux effectuent les contrôles de routine. La procédure se traduisait par la projection d'à-plats de couleurs primaires sur son environnement, qui prenait un aspect bizarre, comme si la pièce avait été repeinte pendant la nuit par un bataillon d'artistes cubistes délirants.

Il écarta le rideau. Sylveste était grand, mais pas assez pour voir grand-chose par la petite fenêtre, à moins de monter sur une pile de livres spécialement choisis à cet effet dans sa bibliothèque : de vieilles éditions en fac-similé. Et même alors, la vue était on ne peut plus rébarbative. Cuvier était construite à l'intérieur et autour d'un unique dôme géodésique, occupé pour l'essentiel par des bâtiments rectangulaires de six ou sept étages, jetés là dès les premiers jours de la mission et conçus plus pour durer qu'en fonction de considérations esthétiques. Les structures n'étaient pas autoréparables, et la nécessité de se préserver contre les risques de rupture du dôme avait entraîné la construction d'édifices susceptibles non seulement de résister à des tempêtes de verre, mais aussi d'être pressurisés indépendamment les uns des autres. Les bâtisses grisâtres, aux petites fenêtres, étaient reliées par des routes sur lesquelles se déplaçaient normalement quelques véhicules électriques.

Ce jour-là, il n'y en avait aucun.

Calvin avait équipé ses yeux d'un zoom à mémoire, mais son utilisation exigeait une certaine concentration, comparable à celle qu'impliquait l'inversion d'une illusion d'optique. Des bâtons, vus en raccourci, s'agrandirent, devinrent des personnages en mouvement et

non plus les éléments amorphes d'un essaim. Sylveste ne distinguait ni leur expression, ni leurs traits, mais les gens dans la rue définissaient leur propre personnalité par leur façon de marcher, et il était devenu extraordinairement doué pour le déchiffrement de ce genre de nuances. Le gros de la foule suivait l'artère centrale de Cuvier, derrière une meute brandissant des banderoles et des pancartes couvertes de slogans. En dehors de quelques devantures de vitrines barbouillées de graffitis et d'un petit sapin japonais déraciné un peu plus loin, le long du mail, la foule n'avait pas causé beaucoup de dégâts, mais ce que les manifestants ne voyaient pas, c'était la troupe de miliciens de Girardieu massés au bout du mail. Ils venaient de sortir d'une camionnette et bouclaient leurs armures caméléon, qui parcoururent toute une gamme de couleurs avant d'adopter la même teinte apaisante, jaune de chrome.

Il fit une toilette de chat – éponge et cuvette d'eau chaude –, égalisa soigneusement sa barbe et s'attacha les cheveux. Il enfila une chemise, un pantalon de velours et un kimono orné de squelettes lithographiques amarantins. Ensuite, il prit son petit déjeuner – il y avait toujours à manger derrière la petite trappe quand le réveil sonnait –, puis il regarda à nouveau l'heure. Elle allait bientôt arriver. Il refit le canapé-lit – un canapé de cuir rouge, genre Chesterfield –, le replia.

Pascale était, comme toujours, escortée par un gorille humain et quelques cyborgs armés, mais ils restèrent sur le seuil de la pièce. Elle entra, accompagnée par un bourdonnement, quelque chose qui vibrait comme une guêpe mécanique. Ça avait l'air inoffensif, mais il savait que s'il avait le malheur de faire un pet dans sa direction, il se retrouverait avec un joli trou au milieu du front.

— Bonjour, dit-elle.

— « Bon » ? Pas vraiment ! grinça Sylveste en indiquant la fenêtre. Je suis même surpris que vous ayez réussi à arriver jusqu'ici.

Elle s'assit sur un tabouret recouvert de velours.

— J'ai des relations dans la sécurité. Ce n'était pas difficile, malgré le couvre-feu.

— Le couvre-feu ! Alors on en est là ?

Pascale portait un ensemble avec pantalon moulant à rayures, violet et noir, et un canotier violet inondationniste, sous lequel sa frange noire, rectiligne, soulignait la pâleur atone de son visage. Ses entoptiques étaient des gouttes d'eau, des hippocampes et des poissons volants agrémentés d'une moire mauve et rose. Elle était assise, les pieds à quarante-cinq degrés, se touchant au bout, le buste légèrement penché vers lui, tout comme il était penché vers elle.

— Les temps ont changé, docteur. Vous êtes mieux placé que n'importe qui pour vous en rendre compte.

C'était bien vrai. Il y avait maintenant dix ans qu'il était emprisonné, en plein centre de Cuvier. Le régime qui avait succédé au sien après le soulèvement s'était lézardé comme le précédent, comme toutes les révolutions, avec le temps. Cela dit, si le paysage politique était toujours aussi atomisé, la topologie sous-jacente avait bien changé. À l'époque, la ligne de fracture passait entre ceux qui voulaient étudier les Amarantins d'un côté et, de l'autre, ceux qui voulaient terraformer Resurgam pour en faire une colonie humaine viable et non plus un avant-poste de recherche temporaire. Même les terraformeurs inondationnistes étaient prêts à admettre que l'étude des Amarantins aurait pu être intéressante, jadis. Mais, depuis quelque temps, les factions politiques en présence ne se différençaient que par le taux de terraformation qu'elles préconisaient, et qui allait de schémas à progression lente, étagée sur des siècles, à des alchimies atmosphériques tellement brutales que les colons auraient probablement dû évacuer la planète pendant leur déroulement. Une chose était assez claire : même les propositions les plus modestes détruiraient à jamais la plupart des secrets de la civilisation amarantine. Mais rares étaient ceux qui paraissaient particulièrement ennuyés par cette perspective, et ceux-là n'osaient généralement pas se faire entendre. En dehors d'une poignée de chercheurs amers, fauchés, il n'y avait à peu près plus personne pour reconnaître s'intéresser de près ou de loin aux Amarantins. Depuis dix ans, l'étude des défunts non humains croupissait dans des basses eaux intellectuelles.

Et la situation n'avait aucune chance de s'améliorer.

Cinq ans plus tôt, un gobe-lumen de commerce était passé par le système. Il avait replié ses dispositifs de collecte et s'était positionné en orbite autour de Resurgam, petit point brillant pareil à une nouvelle étoile temporaire dans le ciel. Le commandant Remilliod avait proposé à la colonie une profusion de merveilles technologiques : de nouveaux produits venus d'autres systèmes et des choses qu'on n'avait pas vues depuis le soulèvement. Mais la colonie ne pouvait s'offrir tout ce que Remilliod avait à vendre. Les négociations avaient été assez animées : fallait-il acquérir des machines plutôt que du matériel médical, ou des avions au lieu d'engins de terraformation ? Il y avait eu aussi des rumeurs de négociations secrètes, de trafic d'armes et de technologies illégales, et si le niveau de vie de la colonie était généralement plus élevé qu'à l'époque de Sylveste – les cyborgs et les implants que Pascale avait toujours connus en témoignaient –, les Inondationnistes s'étaient scindés en factions irréconciliables.

— Girardieau doit avoir la trouille, nota Sylveste.

— Comment le saurais-je ? dit-elle, un poil trop vite. Tout ce qui compte pour moi, c'est que ça nous laisse un répit.

— De quoi voulez-vous parler aujourd'hui ?

Pascale baissa les yeux sur le compad posé sur ses genoux. En six cents ans, les ordinateurs avaient adopté toutes les formes et configurations imaginables, mais l'ardoise plate, avec mode de saisie par reconnaissance graphique, ne s'était jamais vraiment démodée.

— Je voudrais parler de ce qui est arrivé à votre père, répondit Pascale.

— Vous voulez encore parler des Quatre-Vingts ? Vous n'avez pas assez d'éléments pour répondre à toutes vos questions ?

— Presque, répondit Pascale en portant la pointe de son stylet à ses lèvres noir cochenille. J'ai pris connaissance de toutes les pièces dans le domaine public, évidemment. Elles satisfont à peu près ma curiosité. Il n'y a qu'une question à laquelle je n'ai pu apporter de réponse satisfaisante.

— Et de quoi s'agit-il ?

Force lui fut de tirer, mentalement, un coup de chapeau à Pascale : elle répondit d'une voix rigoureusement atone, comme si le sujet ne la passionnait pas spécialement, comme si ce n'était qu'un détail resté en suspens qu'elle devait éclaircir. C'était vraiment un don ! Il avait bien failli baisser sa garde.

— Il s'agit de l'enregistrement alpha de votre père, répondit Pascale.

— Oui ?

— Je voudrais savoir ce qu'il est devenu, en réalité.

Dans la douce pluie intérieure, l'homme au pistolet conduisit Khouri vers une cabine libre. Aussi anonyme et discrète que le palanquin qu'il avait abandonné au Monument.

— Montez.

— Un instant...

Mais il lui enfonça le canon de son arme au creux des reins. Fermement, mais sans lui faire de mal, sans brutalité excessive, un simple rappel à l'ordre. Quelque chose, dans cette mansuétude, l'incitait à penser que l'homme était un professionnel, et donc plus enclin à faire usage de son arme qu'un individu qui l'aurait brandie avec agressivité.

— D'accord, j'y vais. Qui est cette Demoiselle, au fait ? Elle dirige une boîte concurrente du Jeu de l'Ombre ?

— Non. Je vous l'ai déjà dit : renoncez à cette vision étriquée des choses.

Il était clair qu'elle n'en tirerait aucune information utile. Sûre que ça ne la mènerait nulle part, elle demanda :

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Carlos Manoukhian.

Ce qui l'ennuya plus que la façon dont il maniait son arme. Il avait parlé trop vite, trop sincèrement. Ce n'était pas un nom d'emprunt. Et le fait qu'il le lui ait révélé signifiait qu'il prévoyait de l'éliminer par la suite, car elle devinait que cet homme était, au mieux, une sorte de criminel, si risible que cette catégorie puisse paraître dans le no man's land juridique de Chasm City.

La porte de la cabine se referma avec un claquement. Manoukhian appuya sur un bouton, chassant l'air de la ville qui s'évacua sous la cabine, laquelle s'accrocha à un câble et s'éleva.

— Qui êtes-vous, Manoukhian ?

— J'aide la Demoiselle, répondit-il – comme si ça ne crevait pas les yeux. Nous avons une relation spéciale. Ça remonte à un bout de temps.

— Et qu'est-ce qu'elle me veut ?

— Je pensais que c'était évident, depuis le temps, répondit l'homme, les yeux rivés au tableau de bord de la cabine, l'arme toujours braquée sur elle. Elle a quelqu'un à vous faire éliminer.

— C'est mon gagne-pain.

— Ouais, fit-il avec un sourire. La différence, c'est que l'intéressé n'a pas payé pour ça.

La biographie n'était pas l'idée de Sylveste, inutile de le dire. L'initiative venait du dernier homme qu'il aurait cru capable de cela. Six mois plus tôt, lors d'une des très rares occasions qu'il avait eues de s'entretenir de vive voix avec son geôlier, Nils Girardieau, celui-ci s'était étonné, incidemment, que personne n'ait entrepris cette tâche. Après tout, les cinquante années qu'il avait passées sur Resurgam équivalaient quasiment à une vie entière, et même si cette vie s'était achevée par un épilogue ignominieux, il avait encore le mérite de placer sa vie antérieure en perspective. Une perspective qu'elle n'avait pas eue pendant toutes les années où il avait vécu dans le système de Yellowstone.

— Le problème, lui avait dit Girardieau, c'est que tes précédents biographes étaient trop obnubilés par les événements ; ils faisaient trop partie du milieu sociétal qu'ils s'efforçaient d'analyser. Tout le monde était au service de Cal, ou à ton service, et la colonie vivait tellement repliée sur elle-même qu'ils n'avaient pas la place de prendre un peu de recul.

— Ça voudrait dire que Resurgam se regarderait moins le nombril aujourd'hui ?

— Manifestement pas. Mais au moins, nous avons l'avantage de la distance, dans le temps et dans l'espace.

Girardieau était un homme râblé, tout en muscles, à la toison rousse.

— Admets-le, Dan, quand tu te penches sur ta vie à Yellowstone,

tu n'as pas l'impression, parfois, que tout cela est arrivé à quelqu'un d'autre, dans un très lointain passé ?

Sylveste aurait bien chassé cette idée d'un rire moqueur, sauf que – pour une fois – il était complètement d'accord avec Girardieau. Ç'avait été un moment troublant, comme si une des lois fondamentales de l'univers avait été violée.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tu encourages cette démarche, avait dit Sylveste avec un mouvement de menton en direction du garde qui les surveillait du coin de l'œil. À moins que tu n'en attendes un bénéfice quelconque ?

Girardieau avait hoché la tête.

— Ça fait partie de l'idée – et c'est peut-être même l'idée principale, si tu veux tout savoir. Il ne t'a probablement pas échappé que ton nom fascine toujours la populace.

— Mouais. Je pense plutôt que la plupart des gens seraient fascinés de me voir pendu.

— Bonne remarque. Mais avant de t'aider à monter au gibet, ils se battraient pour te serrer la main.

— Et tu crois pouvoir exploiter cet intérêt ?

— C'est le nouveau régime qui décide qui peut ou ne peut pas t'approcher, bien sûr, avait répondu Girardieau avec un haussement d'épaules. Nous détenons également toutes tes archives et tous les enregistrements te concernant. Ça nous donne déjà une longueur d'avance. Nous avons accès à des documents remontant à la période Yellowstone dont personne, en dehors de ta proche famille, ne connaît même l'existence. Nous exerçons un certain droit discrétionnaire sur leur utilisation, naturellement, mais nous serions stupides de les ignorer.

— Je comprends, dit Sylveste, pour qui tout était soudain d'une clarté lumineuse. En réalité, tu vas les utiliser pour me discréditer, c'est ça ?

— Si les faits te discréditent... commença Girardieau avant de laisser sa phrase en suspens.

— Il ne te suffisait pas de me renverser, hein ?

— C'était il y a neuf ans.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que les gens ont eu le temps d'oublier. Une piqure de rappel ne serait pas inutile.

— Surtout s'il y a des signes de mécontentement dans l'air.

Girardieau tiqua comme si la remarque était particulièrement de mauvais goût.

— Tu peux faire une croix sur le Sentier Rigoureux, au cas où tu compterais sur eux pour venir à ton secours. Ils ne se seraient pas contentés de t'emprisonner.

— Très bien, soupira Sylveste, qui commençait à s'ennuyer. Alors, qu'est-ce que j'ai à gagner là-dedans ?

— Parce que tu crois avoir quelque chose à gagner ?

— Sans doute. Sinon, pourquoi prendrais-tu la peine de m'en parler ?

— Tu aurais intérêt à coopérer. D'accord, nous n'avons rien tiré du matériel sur lequel nous avons fait main basse. Mais ton point de vue pourrait être intéressant. Surtout les spéculations les plus échevelées.

— Attends, je voudrais comprendre : tu voudrais que je cautionne ma propre exécution ? Et que non seulement je te donne ma bénédiction, mais encore que je t'aide personnellement à exécuter mon personnage ?

— Je pourrais faire en sorte que tu ne sois pas perdant, répondit Girardieu en regardant d'un air entendu la cellule de Sylveste. Tu as vu la liberté que j'ai accordée à Jannequin, pour qu'il continue à s'occuper de ses paons. Je pourrais me montrer aussi accommodant avec toi, Dan. Te permettre d'accéder aux dernières données sur les Amarantins, de communiquer avec tes collègues, d'avoir des échanges avec eux, peut-être même de sortir d'ici de temps en temps.

— De travailler sur le terrain ?

— Il faudra que j'y réfléchisse. C'est une possibilité...

Sylveste comprit tout à coup que Girardieu jouait la comédie.

— Une période de grâce pourrait être souhaitable. Ta biographie est actuellement en cours d'élaboration, mais nous n'aurons pas besoin de ton concours avant plusieurs mois. Cinq ou six, peut-être. Je te propose d'attendre que tu aies commencé à nous donner ce dont nous avons besoin. Tu travailleras avec l'auteur de la biographie, naturellement, et si ça marche bien, si elle trouve votre collaboration positive, alors il se pourrait que nous soyons disposés à envisager un travail de terrain limité. Attention : j'ai dit « envisager » ; ce n'est pas une promesse.

— Je cache ma joie.

— Bref, je te donnerai des nouvelles. Des questions, avant que je m'en aille ?

— Oui, une : j'ai cru comprendre que ma biographie serait rédigée par une femme. Je peux te demander de qui il s'agit ?

— Quelqu'un qui va y laisser pas mal d'illusions, j'imagine.

Volyova s'affairait près de la cachette secrète, un jour, en rêvant d'armes, lorsqu'un rat-droïde se laissa doucement tomber sur son épaule et lui parla à l'oreille.

— De la visite, annonça-t-il.

Les rats étaient une particularité originale du *Spleen de l'Infini*.

Peut-être même étaient-ils uniques en leur genre. Ils étaient à peine plus intelligents que leurs ancêtres sauvages, mais ce qui faisait de ces parasites des créatures utiles, c'était leur lien biochimique avec la matrice du capitaine. Ils étaient munis de récepteurs et d'émetteurs de phéromones spécialisés qui leur permettaient de recevoir des ordres et de retransmettre au vaisseau les informations encodées dans les molécules complexes qu'ils excrétaient. Ils se nourrissaient de déchets organiques, avalant absolument n'importe quoi pourvu que ce soit amovible et que ça ne respire plus. Quoi qu'ils aient ingéré, leurs entrailles lui faisaient subir un traitement préalable pendant qu'ils se baladaient dans le vaisseau, et ils excrétaient des granulés dans des systèmes de recyclage plus vastes. Certains de ces rats-droïdes étaient équipés de boîtes vocales et munis d'un petit lexique de phrases utiles, qui étaient vocalisées lorsque les stimuli extérieurs répondaient à des conditions biochimiques programmées.

Volyova les avait configurés pour l'alerter s'ils retraitsent des squames humaines – cellules de peau morte et autres – qui n'étaient pas les siennes. Elle saurait alors, même si elle était dans un secteur très éloigné du vaisseau, que certains membres de l'équipage s'étaient réveillés.

— De la visite ! couina à nouveau le rat.

— Oui, j'ai entendu !

Elle déposa le petit rongeur sur le pont et jura dans toutes les langues de sa connaissance.

La guêpe qui protégeait Pascale se rapprocha de Sylveste. Il comprit qu'elle avait perçu la tension de sa voix.

— Vous voulez des informations sur les Quatre-Vingts ? Je vais vous en donner. Je n'éprouve pas le moindre remords, pour aucun d'entre eux. Ils connaissaient tous les risques. Et il y avait soixante-dix-neuf volontaires, pas quatre-vingts. Les gens oublient un peu facilement que le quatre-vingtième était mon père.

— Vous ne pouvez pas leur en vouloir.

— Si on considère que la connerie est chromosomique, alors non, je ne peux pas leur en vouloir.

Sylveste s'efforça de se détendre, ce qui n'était pas facile. À un moment donné de leur entretien, la milice avait commencé à vaporiser du gaz angoissant dans l'atmosphère du dôme, au-dehors, et la lueur rougissante du soir prenait une teinte sépia, presque noire.

— Écoutez, reprit Sylveste d'un ton égal. Lors de mon arrestation, le gouvernement s'est approprié Calvin. Il est tout à fait capable de défendre ses propres actes.

— Ce n'est pas de ses actes que je veux vous parler, mais de ce qui lui est arrivé après, ou plutôt de sa simulation alpha. Les alphas

permettaient de stocker dix puissance dix-huit bits de données environ, dit Pascale en entourant quelque chose sur son compad. Les enregistrements de Yellowstone sont fragmentaires, mais j'ai pu en tirer certaines informations. J'ai appris que soixante-six des alphas étaient conservées dans des réservoirs de données en orbite autour de Yellowstone : des carrousels, des cités candélabres et divers repaires de Pirates et d'Ultras. La plupart étaient écrasées, bien sûr, mais personne ne les aurait effacées. J'en ai retrouvé dix autres dans des archives de surface corrodées, reste quatre. Dont trois étaient membres des soixante-dix-neuf, mais leurs familles étaient soit très pauvres, soit à jamais éteintes. La dernière est la simu alpha de Calvin.

— Il y a une raison à ça ? demanda-t-il en s'efforçant de donner l'impression que le problème ne le concernait pas particulièrement.

— Je ne peux tout simplement pas croire que Calvin soit perdu comme les autres. Ça ne colle pas. La Fondation Sylveste n'avait pas besoin de bienfaiteurs ou de donateurs pour sauvegarder leur héritage. C'était l'une des organisations les plus fortunées de la planète jusqu'à la peste. Alors qu'est-il arrivé à Calvin ?

— Vous pensez que je l'aurais emporté avec moi sur Resurgam ?

— Non. Tout semble indiquer qu'il était déjà perdu depuis longtemps à ce moment-là. En réalité, la dernière fois que sa présence a été signalée dans le système remonte à plus d'un siècle avant le départ de l'expédition pour Resurgam.

— Je crois que vous vous trompez, objecta Sylveste. Vérifiez dans vos dossiers et vous verrez que l'alpha a été envoyée dans une casemate orbitale à la fin du vingt-quatrième siècle. Elle a dû être déplacée trente ans plus tard, lorsque la Fondation a relocalisé les archives. Puis, vers 39 ou 40, la Fondation a été attaquée par House Reivich, et tous les enregistrements ont été effacés.

— Non, reprit Pascale. J'ai exclu cette possibilité. Je suis d'accord : en 2390, dix puissance dix-huit bits de données ont bien été mis sur orbite par la Fondation Sylveste, et le même volume de données a été relocalisé trente-sept ans plus tard. Mais dix puissance dix-huit bits de données, ce n'est pas nécessairement Calvin. Ça pourrait aussi bien être dix puissance dix-huit bits de poésie métaphysique.

— Donc, ça ne prouve rien.

Elle lui passa le compad. Dans le mouvement, ses nuées d'hippocampes et de poissons se dispersèrent comme des lucioles.

— Non, mais c'est vraiment très suspect. Pourquoi les alphas auraient-elles disparu à peu près au moment où vous êtes allé rencontrer les Vélaires ? Il n'y avait aucune raison, à moins que les deux événements ne soient liés.

— Vous voulez dire que j'y serais pour quelque chose ?

— Les mouvements de données subséquents n'ont pu être simulés que par un membre de la Fondation Sylveste. Vous êtes le suspect évident.

— Un mobile ne serait pas superflu.

— Oh, ne vous en faites pas pour ça, dit-elle en récupérant son compad. Je suis sûre que j'en trouverai un.

Trois jours après que le rat-droïde l'eut avertie du réveil de l'équipage, Volyova se sentit prête à rencontrer ses semblables. Elle ne s'en faisait jamais une joie particulière. Elle ne détestait pas vraiment la compagnie, c'est plutôt que la solitude ne lui posait aucun problème. Mais la situation n'était pas brillante. Nagorny était mort, et elle devait mettre les autres au courant.

Les rats mis à part, et sans compter Nagorny, il y avait, à l'heure actuelle, six membres d'équipage à bord du vaisseau. Cinq, si on décidait d'exclure le capitaine. Et à quoi bon l'inclure alors que – pour ce qu'en savaient les autres – il était inconscient et incapable de communiquer ? Ils ne le gardaient à bord que parce qu'ils espéraient le remettre sur pied. À tous les points de vue, le vrai centre de pouvoir, à bord du bâtiment, était incarné par le Triumvirat, c'est-à-dire Yuuji Sajaki, Abdul Hegazi et elle-même, bien sûr. Le Triumvirat avait, depuis peu, sous ses ordres, deux femmes de rang équivalent : Kjarval et Sudjic ; des chimériques. Enfin, le moins gradé était l'artilleur, rôle dévolu à Nagorny. Maintenant qu'il était mort, son poste recelait un certain potentiel, comme un trône vacant.

Pendant leurs périodes d'activité, les autres avaient tendance à rester dans certains secteurs bien définis du bâtiment, laissant le reste à Volyova et à ses machines. C'était le matin, à présent, heure du vaisseau. Ici, tout en haut, au niveau de l'équipage, les lumières respectaient encore un cycle diurne de vingt-quatre heures. Elle se rendit d'abord dans la salle de cryosomnie ; vide. Tous les caissons étaient ouverts, sauf un. Celui de Nagorny, évidemment. Après lui avoir rattaché la tête, Volyova l'avait remis au frigo et cryogénisé. Par la suite, elle avait provoqué une avarie du système provoquant le réchauffement. Nagorny était déjà mort, mais il aurait fallu un sacrement bon pathologiste pour le dire, à l'heure qu'il était. Et bien sûr, aucun des membres de l'équipage n'avait manifesté le désir de l'examiner de près.

Elle repensa à Sudjic. Sudjic et Nagorny avaient été proches, pendant un moment. Elle ne pouvait faire autrement que d'en tenir compte.

Volyova quitta la salle de cryosomnie, explora plusieurs endroits où elle aurait pu les rencontrer et se retrouva dans l'une des forêts. Elle erra entre de vastes fourrés de végétation morte jusqu'à ce qu'elle

approche d'une tache de lumière : des lampes à UV pas encore grillées. Elle dirigea ses pas vers les marches de bois rustiques qui descendaient vers une clairière, en contrebas. La clairière était un endroit assez idyllique, surtout par rapport au reste de la forêt qui était à présent tristement privé de vie. Des colonnes de lumière « solaire » jaune filtraient à travers le dais mouvant des feuilles de palmier. Au loin, une cascade alimentait un lagon encaissé entre des parois abruptes. Parfois, un perroquet voletait d'arbre en arbre ; des macaques poussaient des cris rauques, du haut de leur perchoir.

Volyova serra les dents. Elle n'avait que du mépris pour cet endroit trop artificiel.

Les quatre autres membres de l'équipage encore vivants petit-déjeunèrent autour d'une longue table de bois sur laquelle étaient posés des fruits, de la viande froide, du pain et du fromage, des carafes de jus d'orange et du café. De l'autre côté de la clairière, deux chevaliers – des projections holographiques – s'efforçaient de s'étriper.

Elle descendit la dernière marche de l'escalier, prit pied dans l'herbe authentiquement humide de rosée.

— Bonjour, dit-elle. J'imagine qu'il ne reste plus de café ?

Les couverts retombèrent avec un discret cliquetis, et tous la regardèrent, certains en se retournant sur leur tabouret. Elle nota leur réaction : trois d'entre eux murmurèrent un salut étouffé. Sudjic resta coite. Seul Sajaki prononça quelques paroles :

— Contents de te voir, Ilia ! fit-il en prenant un bol sur la table. Un pamplemousse ?

— Pourquoi pas ? Merci.

Elle s'approcha, prit le bol. Le fruit disparaissait sous une couche de sucre. Elle s'assit délibérément entre les deux femmes : Sudjic et Kjarval. Elles avaient la peau noire et le crâne rasé, en dehors d'une farouche couronne de dreadlocks. Les tresses revêtaient une signification particulière pour les Ultras : elles symbolisaient le nombre de périodes de cryosommeil qu'ils avaient effectuées, le nombre de fois où ils avaient approché la vitesse de la lumière. Les deux femmes les avaient rejoints après que leur propre vaisseau eut été piraté par l'équipage de Volyova. Les Ultras changeaient de camp aussi facilement qu'ils troquaient la glace d'eau, les monopoles et les données qui leur servaient de monnaie. C'étaient deux chimériques avouées, bien que leurs métamorphoses soient modestes par rapport à celles du triumvir Hegazi. Les avant-bras de Sudjic disparaissaient, à partir des coudes, dans des gantelets de bronze travaillé, incrustés de fenêtres d'ormoluwork qui révélaient des holographes perpétuellement mouvants. Les doigts trop minces de ses fausses mains étaient terminés par des ongles de diamant. La majeure partie du corps de Kjarval était organique, mais ses yeux étaient des ellipses rouges réticulées, et son

nez aplati n'avait pas de narines, juste des fentes à peine marquées, comme si elle était partiellement adaptée à la vie sous-marine. Elle ne portait pas de vêtements et n'en avait pas besoin avec sa peau lisse, pareille à un fourreau de néoprène couleur d'ébène, sans couture, sans autre ouverture que les yeux, les narines, la bouche et les oreilles. Ses seins n'avaient pas d'aréole. Elle avait des doigts délicats, sans ongles, et ses orteils vaguement esquissés semblaient avoir été dessinés par un sculpteur pressé de passer à autre chose. Volyova s'assit et Kjarval la regarda avec une indifférence un peu trop marquée pour être honnête et sincère.

— Ça fait plaisir de te revoir, fit Sajaki. Tu as dû être occupée pendant que nous dormions. On a raté quelque chose ?

— Bof, tout et rien.

— Voilà une réponse énigmatique : tout et rien. J'imagine qu'entre « tout » et « rien » tu n'as rien remarqué qui pourrait expliquer la mort de Nagorny ?

— Je me demandais où il était. Tu réponds à ma question.

— Mais toi tu n'as pas répondu à la mienne.

Volyova plongeait sa cuillère dans son pamplemousse.

— La dernière fois que je l'ai vu, il était vivant. Je n'aurais jamais imaginé... Comment est-ce arrivé ? Un accident ?

— Son caisson cryo l'a réchauffé prématurément. Ce qui a entraîné divers processus bactériologiques. Je suppose que je n'ai pas besoin d'entrer dans les détails, hmm ?

— Pas pendant que nous prenons notre petit déjeuner, non.

Il était évident qu'ils ne l'avaient pas examiné de près car, dans ce cas, ils auraient remarqué les blessures qui avaient entraîné sa mort, bien qu'elle ait tenté de les dissimuler.

— Je regrette, dit-elle avec un rapide coup d'œil en direction de Sudjic. Je ne voulais pas lui manquer de respect.

— Bien sûr que non, fit Sajaki en cassant un petit pain en deux.

Il braqua sur Sudjic ses yeux ellipsoïdaux très rapprochés, comme s'il regardait un chien enragé. Les tatouages qu'il s'était fait faire à l'époque où il infiltrait les Pirates du Ciel Bouphis s'étaient estompés. On n'en voyait plus que de vagues marques blanchâtres malgré les soins attentifs qui lui avaient été dispensés pendant qu'il était en cryosommeil. Peut-être, se dit Volyova, Sajaki avait-il ordonné aux droogs de conserver certaines traces de ses exploits parmi les Bouphis ; un souvenir du butin qu'il leur avait extorqué.

— Je suis sûr que vous serez d'accord pour absoudre Ilia de toute responsabilité dans la mort de Nagorny. Pas vrai, Sudjic ?

— Pourquoi lui mettrions-nous ça sur le dos ? C'était un accident, confirma Sudjic.

— Exactement. Ce qui met fin au problème.

— Pas tout à fait, reprit Volyova. Ce n'est peut-être pas le meilleur moment pour aborder la question, mais... Voilà, poursuivit-elle d'une voix traînante, je voudrais extraire les implants de sa tête. Cela dit, même si vous m'y autorisez, je doute qu'ils soient encore intacts.

— Tu pourrais en faire de nouveaux, non ? suggéra Sajaki.

— Oui, à condition d'avoir le temps, répondit-elle avec un soupir résigné. Et j'aurai besoin d'un nouvel artilleur, aussi.

— Tu pourras en chercher un quand nous serons du côté de Yellowstone, répondit Hegazi.

Les chevaliers joutaient toujours dans la clairière, mais personne ne faisait attention à eux. Pourtant, l'un d'eux semblait avoir des problèmes avec une flèche qui s'était fichée dans sa visière.

— Je suis sûre que nous trouverons quelqu'un qui fera l'affaire, déclara Volyova.

L'air, dans la maison de la Demoiselle, était le plus pur et le plus frais que Khouri ait respiré depuis son arrivée sur Yellowstone (ce qui ne voulait pas dire grand-chose). En réalité, l'air sentait le frais, sans être parfumé. Il évoquait plutôt les odeurs de chlore, de teinture d'iode et de chou de la tente médicale du Bout du Ciel sous laquelle elle avait vu Fazil pour la dernière fois.

La télécabine de Manoukhian leur avait fait traverser la ville en empruntant un aqueduc enfoui dans le sous-sol et partiellement immergé. Ils étaient arrivés dans une caverne souterraine où Manoukhian lui avait fait prendre un ascenseur qui était monté si vite que ses tympans avaient claqué. L'ascenseur les avait déposés dans un hall plein d'ombres et d'échos. Un effet acoustique, vraisemblablement, mais Khouri avait eu l'impression de se retrouver dans un gigantesque mausolée. La lumière qui filtrait par les fenêtres à moucharabieh avait une pâleur nocturne. Comme il faisait encore jour au-dehors, l'effet était subtilement troublant.

— La Demoiselle ne prise guère la lumière du jour, dit Manoukhian en lui indiquant le chemin.

— Sans blague ?

Khouri, dont la vue s'adaptait à l'obscurité, commençait à repérer de grosses masses indistinctes.

— Vous n'êtes pas du coin, hein, Manoukhian ?

— Eh bien, nous sommes deux dans ce cas.

— C'est aussi à la suite d'une erreur administrative que vous êtes venu à Yellowstone ?

— Pas tout à fait.

Elle réalisa que Manoukhian réfléchissait à ce qu'il pouvait lui révéler. C'était sa seule faiblesse, se dit-elle. Pour un homme de main,

ou allez savoir quoi, il parlait trop. Le trajet n'avait été qu'une longue série de rodomontades et de vantardises tournant autour de ses exploits à Chasm City. Des histoires qu'elle aurait évacuées d'un haussement d'épaules si elles lui avaient été racontées par tout autre que ce froid personnage à l'accent étranger et au pistolet venu d'ailleurs. Mais l'ennui, avec Manoukhian, c'est qu'une grande partie de ce qu'il racontait pouvait être vraie.

— Non, poursuivit-il, la tentation d'inventer une histoire l'emportant à l'évidence sur la prudente discrétion à laquelle l'incitait son instinct professionnel. Non, ce n'était pas une erreur administrative. Mais c'était bien une espèce d'erreur – ou un accident, en tout cas.

Le couloir était lui aussi plein de grosses masses indistinctes, posées sur de minces piliers plantés dans des socles noirs. Certaines ressemblaient à des tranches de coquille d'œuf écrasée, d'autres évoquaient plutôt de délicats coraux pareils à des circonvolutions cérébrales. Dans la piètre lueur du couloir, tout avait un vague éclat métallique et semblait presque décoloré.

— Vous avez eu un accident.

— Non... pas moi. Elle. La Demoiselle. C'est comme ça que nous nous sommes connus. Elle était... mais je ne devrais pas vous raconter tout ça, Khouri. Si elle l'apprend, je suis un homme mort. Il n'est que trop facile de se débarrasser d'un corps, dans la Mouise. Hé, vous savez ce que j'y ai trouvé, l'autre jour ? Vous n'allez pas me croire ! Figurez-vous que je suis tombé sur un putain de...

Manoukhian se lança dans une de ces tartarinades dont il avait le secret. Khouri palpa l'une des sculptures, sentit sa froide texture métallique, ses bords tranchants comme des rasoirs. Elles semblaient attendre quelque chose. Leur moment, peut-être, sauf qu'elles n'avaient pas d'infinies réserves de patience. Ils se promenaient là-dedans, Manoukhian et elle, comme deux amateurs d'art furtifs qui se seraient introduits dans un musée en pleine nuit.

La présence de l'homme de main lui inspirait un contentement qui l'intriguait.

— C'est elle qui fait ça ? demanda Khouri, coupant court à son flot de paroles.

— Peut-être, répondit-il. Dans ce cas, on pourrait dire qu'elle a souffert pour son art. Bon. Vous voyez l'escalier ?

Il s'arrêta, lui effleura l'épaule.

— Je suppose que vous allez me demander de le prendre.

— Vous comprenez vite.

Il lui enfonça doucement le canon de son arme dans le dos, juste pour lui rappeler sa présence.

Par un hublot ménagé dans la paroi, près de la cabine du mort, Volyova voyait une planète gazeuse pareille à une mandarine géante. Des orages magnétiques moiraient le pôle sud, plongé dans l'ombre. Ils étaient dans le système d'Epsilon Eridani. Ils y avaient pénétré selon une trajectoire voisine du plan de l'écliptique. Ils n'étaient plus qu'à quelques jours de Yellowstone, et à quelques minutes-lumière à peine de la zone d'échange locale. Ils louvoyaient dans le réseau de communications à vue qui reliait tous les habitats significatifs et les engins spatiaux du système. Leur propre bâtiment avait d'ailleurs changé. Par le hublot, Volyova voyait l'avant de l'un des moteurs Conjoinneur. Les moteurs avaient automatiquement réduit leur champ de collecte lorsque l'allure du vaisseau était descendue en dessous de la vitesse d'interception, afin de se conformer subtilement au mode d'intégration du système, la trémie d'entrée se refermant comme une fleur au crépuscule. Les moteurs continuaient, d'une façon ou d'une autre, à générer la poussée, mais la source d'énergie, ou la masse de réaction nécessaire à la propulsion, était encore un des mystères de la technologie Conjoinneur. Cela dit, les moteurs ne pouvaient probablement fonctionner de la sorte que pendant une période limitée, ou ils n'auraient pas eu besoin de draguer l'espace afin d'y collecter le carburant nécessaire pour atteindre leur vitesse de croisière...

Elle laissait vagabonder ses pensées en essayant de réfléchir à tout sauf à la grande question du moment.

— Je crois qu'elle va nous poser des problèmes, dit Volyova. De sérieux problèmes.

— À mon avis non, répondit le triumvir Sajaki en se fendant d'un sourire. Sudjic me connaît trop bien. Elle sait que je ne lui ferais pas l'aumône d'une réprimande si elle levait le petit doigt sur un membre du Triumvirat. Je ne lui laisserais même pas le luxe de débarquer sur Yellowstone. Je la tuerais, purement et simplement.

— Ce serait un peu dur, non ? dit-elle, assez lâchement (elle s'en voulut aussitôt, mais c'était ce qu'elle pensait). Je n'ai aucun reproche à lui faire, tu comprends. Après tout, elle n'avait rien de personnel contre moi jusqu'à ce que je... jusqu'à la mort de Nagorny. Tu ne pourrais pas essayer de la dissuader de s'en prendre à moi ?

— À quoi bon ? rétorqua Sajaki. Si elle cherche à te nuire, ce n'est pas un sermon ou une quelconque sanction qui lui fera entendre raison. Elle trouvera bien un moyen de te régler ton compte définitivement. Enfin, je m'étonne que tu partages son point de vue. Il ne t'est jamais venu à l'esprit qu'elle avait pu être contaminée par certains des problèmes de Nagorny ?

— Tu me demandes si je pense qu'elle a toute sa tête ?

— Ça n'a pas d'importance. Elle ne tentera rien contre toi, tu as ma parole. Enfin, je te propose qu'on change de sujet. J'en ai jusque-

là, de ce Nagorny.

— Je vois ce que tu veux dire.

C'était plusieurs jours après les retrouvailles de l'équipage. Ils s'apprêtaient à entrer chez le défunt, au niveau 821. Les scellés avaient été appliqués sur sa cabine après sa mort, et les autres n'y avaient pas mis les pieds depuis beaucoup plus longtemps. Même Volyova n'y était pas retournée, de crainte de déplacer un objet, trahissant ainsi son passage.

Elle prononça quelques mots dans son bracelet :

— Neutralisation de sécurité, cabine artilleur Boris Nagorny.
Autorisation : Volyova.

La porte s'ouvrit devant eux, provoquant un courant d'air sensiblement plus froid.

— Fais-les entrer, dit Sajaki.

Il ne fallut pas plus de quelques minutes aux cyborgs pour passer l'intérieur en revue et certifier qu'il n'y avait pas de danger évident. Ce qui était peu probable, évidemment, Nagorny n'ayant pas précisément prévu de mourir au moment où Volyova avait programmé son passage à trépas. Mais, avec ce genre de personnage, on ne pouvait jamais être sûr de rien.

Ils entrèrent. Les cyborgs avaient déjà activé les lumières de la pièce.

Comme la plupart des psychopathes qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer, Nagorny avait toujours paru satisfait de disposer d'un espace personnel restreint. Sa cabine était encore plus exiguë que celle de Volyova. Il y régnait une netteté méticuleuse, quasi surnaturelle, une sorte de poltergeist à rebours. Ses affaires – il n'avait pas grand-chose – étaient soigneusement rangées et sanglées. Elles n'avaient pas bougé lors des manœuvres du vaisseau qui l'avaient tué.

Sajaki grimaça et se boucha le nez avec sa manche.

— Ça pue, dit-il.

— C'est le bortsch. La soupe de betterave. Je crois que Nagorny aimait bien ça.

— Rappelle-moi de ne jamais y goûter.

Sajaki referma la porte derrière eux.

Les murs de la pièce avaient gardé le froid. D'après le thermomètre, elle était maintenant à la même température que le reste du vaisseau, mais on aurait dit que les molécules d'air conservaient l'empreinte de ces mois sans chauffage. Et ce n'était pas l'austérité renversante de la pièce qui allait effacer cette impression. Par comparaison, la cabine de Volyova était d'un luxe opulent. Le problème n'était pas que Nagorny avait simplement négligé de personnaliser son antre ; c'était plutôt qu'en essayant il s'était tellement planté, selon tous les critères admis, que ses tentatives se

heurtaient et faisaient paraître sa carrée encore plus sinistre que s'il n'avait rien fait.

Et s'il y avait une chose qui n'arrangeait rien, c'était bien le cercueil.

C'était le seul objet de la pièce qui n'était pas amarré quand elle avait tué Nagorny. Il était intact, mais Volyova sentait qu'il devait être debout, avant, et dominer la pièce de sa majesté prémonitoire et menaçante. C'était une énorme chose, probablement en fer. Le métal, aussi noir que l'ébène, avalait la lumière comme la surface d'un emboîtement Vélaire. Chaque centimètre carré de la surface était sculpté, orné de bas-reliefs trop complexes pour livrer tous leurs secrets au premier coup d'œil. Volyova regarda la boîte oblongue en silence. Quoi ? pensa-t-elle. Ne me dites pas que Boris Nagorny était capable de faire ça...

— Yuuji, dit-elle. Je n'aime pas ça. Pas du tout.

— Je ne peux pas t'en vouloir.

— Quel genre de fou fabriquerait son propre cercueil ?

— Un fou très appliqué, je dirais. Enfin, c'est là, et c'est probablement le seul aperçu de son esprit dont nous disposerons jamais. Que dis-tu des motifs ?

Le calme de Sajaki était contagieux. Elle répondit d'un ton sentencieux :

— C'est à l'évidence une projection de sa psychose, sa matérialisation. Je devrais étudier l'imagerie. Ça me donnera peut-être une idée. Afin que nous ne refassions pas la même erreur, tu comprends, ajouta-t-elle précipitamment.

— C'est la prudence même, acquiesça Sajaki en s'agenouillant pour passer son doigt ganté sur la surface ornée d'entailles rococo. Un sacré coup de chance que tu n'aies pas été obligée de le tuer, en fin de compte.

— Ouais, fit-elle en le regardant bizarrement. Et toi, Yuuji-san, que penses-tu de ces motifs ?

— Je voudrais bien savoir qui ou ce qu'était le Voleur de Soleil, répondit-il en pointant du doigt ces mots, gravés en caractères cyrilliques sur le cercueil. Ça te dit quelque chose ? Enfin, compte tenu de sa psychose, qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire pour Nagorny ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Eh bien, moi, je dirais que dans l'imagination de Nagorny le Voleur de Soleil représente un personnage de son expérience quotidienne, et il y a deux possibilités qui sautent aux yeux.

— Lui ou moi, avança Volyova, consciente qu'elle ne ferait pas si facilement dévier Sajaki de son sujet. Oui, oui, ça au moins, c'est évident... mais ça ne nous aide absolument pas.

— Tu es tout à fait sûre qu'il ne t'a jamais parlé du Voleur de Soleil ?

— Je me souviendrais d'une chose pareille.

On n'aurait su mieux dire : et comment, qu'elle s'en souvenait ! Il avait écrit ces mots avec son sang sur la cloison de sa cabine à elle. Ces mots ne voulaient rien dire pour elle, mais ça ne voulait pas dire qu'ils ne lui disaient rien. Vers la regrettable issue de leur relation professionnelle, Nagorny ne parlait pratiquement que de ça. Ses rêves tournaient exclusivement autour du Voleur de Soleil et, comme tous les paranoïaques, il avait vu la preuve de ses agissements pervers dans les plus routinières des tâches quotidiennes. Que l'une des lampes du vaisseau grille sans raison ou qu'un ascenseur monte au lieu de descendre, et c'était tout de suite l'œuvre du Voleur de Soleil. Ça ne pouvait pas être un simple dysfonctionnement ; c'était forcément la preuve des machinations délibérées d'une entité qui tirait les ficelles en coulisse et que Nagorny était seul à détecter. Volyova avait stupidement ignoré ces signes. Elle faisait des vœux – un peu plus et elle aurait prié – pour que ce fantôme regagne le monde souterrain de son inconscient. Mais le Voleur de Soleil était resté avec Nagorny ; le cercueil, par terre, en était le témoignage.

Non... elle n'aurait jamais pu oublier une chose pareille.

— J'en suis certain, fit Sajaki d'un air entendu, avant de regarder à nouveau le cercueil. Bon, je propose que nous commençons par réaliser une copie de ces sculptures. Ça pourrait nous être utile, bien que ce maudit effet Braille ne soit pas facile à distinguer à l'œil nu. Que crois-tu que ce soit ? demanda-t-il en effleurant, du doigt, une sorte de schéma radial. Des rayons de soleil tombant d'en haut ? Pour moi, on dirait plutôt des ailes d'oiseau. Mais qu'est-ce que ça vient faire là ? Et quelle sorte de langage est-ce censé être ?

Volyova avait beau regarder le cercueil de tous ses yeux, sa complexité grouillante était telle qu'elle n'arrivait pas à l'appréhender. Non qu'elle ne fût intéressée, au contraire. Mais elle aurait voulu cette chose pour elle seule, et que Sajaki en soit aussi loin que possible. Il y avait trop de preuves, ici, des profondeurs de l'abîme dans lequel l'esprit de Nagorny avait sombré.

— Je pense que ça mérite d'être étudié, dit-elle avec circonspection. Tu as dit : « que nous commençons par en faire une copie ». Qu'as-tu l'intention de faire après ?

— Je croyais que c'était évident.

— Détruire ce satané machin, avança-t-elle.

Sajaki eut un sourire.

— Oui, ou le donner à Sudjic. Personnellement, je préférerais le détruire. Il y a mieux à conserver à bord d'un navire qu'un cercueil, tu sais. Surtout un cercueil fait main.

L'escalier n'en finissait pas. À deux cents, et même un peu plus, Khouri cessa de compter les marches. Et puis, au moment où elle avait l'impression que ses genoux allaient la lâcher, elle arriva en haut, devant un long, un interminable couloir blanc dans les murs duquel s'ouvraient une série d'alcôves. C'était comme si elle s'était retrouvée sous un portique au clair de lune. Elle suivit le corridor sur toute sa longueur. Le bruit de ses pas éveillait des échos dans le silence. Elle se retrouva enfin devant une double porte. Les vantaux étaient sculptés de volutes noires, organiques, entourant des incrustations de verre teinté par où filtrait une lumière lavande provenant de la pièce voisine.

Elle était manifestement arrivée.

Il se pouvait, bien sûr, que ce soit une sorte de piège, et qu'en entrant dans l'autre pièce elle commette une forme de suicide. Mais il n'était pas envisageable de faire demi-tour, Manoukhian le lui avait expliqué en long et en large, avec son charme à nul autre pareil. Alors Khouri tourna la poignée et entra. Un agréable parfum fleuri lui chatouilla le nez. Elle eut l'impression qu'elle ne s'était pas lavée depuis un mois, et pourtant quelques heures seulement avaient passé depuis que Ng l'avait réveillée et envoyée tuer Taraschi. Mais, entretemps, la crasse distillée par la pluie de Chasm City s'était agglutinée sur elle, avec sa propre sueur qui puait la trouille.

— Je constate que Manoukhian a réussi à vous amener ici en un seul morceau, dit une voix de femme.

— Moi, ou lui ?

— Les deux, ma chère petite, fit la femme invisible. Vous avez une réputation aussi formidable l'un que l'autre.

Derrière elle, la double porte se referma avec un cliquetis. Khouri commença à regarder autour d'elle. Difficile de distinguer grand-chose dans l'étrange lueur rose qui baignait la pièce. Une pièce en forme de bouilloire. Dans le mur concave étaient encastrées deux fenêtres fermées par des persiennes qui leur faisaient comme des paupières.

— Bienvenue dans mon antre, reprit la voix. Je vous en prie, mettez-vous à votre aise.

Khouri s'approcha des fenêtres. Sur un côté étaient placés deux caissons cryogéniques brillants comme des poissons d'argent. L'un des deux était fermé et en fonctionnement ; l'autre était ouvert. Une chrysalide prête à accueillir un papillon.

— Où suis-je ?

Les persiennes s'ouvrirent.

— Là où vous avez toujours été, répondit la Demoiselle.

Alors elle vit Chasm City comme elle ne l'avait jamais vue : d'une cinquantaine de mètres, peut-être, au-dessus de la Moustiquaire. La

cité s'étendait sous la surface crasseuse comme une créature marine, hérissée de pointes fantastiques, conservée dans le formol. Elle n'avait pas idée de l'endroit où elle se trouvait, si ce n'est qu'elle devait être dans l'un des bâtiments les plus hauts ; un bâtiment qu'elle avait probablement cru inhabité.

— J'appelle cet endroit le Château des Corbeaux, à cause de sa noirceur, dit la Demoiselle. Vous l'avez forcément vu.

— Que voulez-vous ? demanda enfin Khouri.

— Je veux que vous fassiez quelque chose pour moi.

— Tout ça pour ça ? Je veux dire, vous étiez obligée de me faire venir manu militari, un pistolet dans les reins, pour me confier un boulot ? Vous ne pouviez pas passer par les canaux habituels ?

— Ce n'est pas une mission habituelle.

— Et ça, qu'est-ce que ça vient faire dans l'histoire ? demanda Khouri avec un mouvement de menton en direction du caisson ouvert.

— Ne me dites pas que ça vous fait peur. C'est là-dedans que vous êtes arrivée sur notre monde, après tout.

— Je voudrais juste savoir ce que ça veut dire.

— Vous le saurez en temps utile. Vous voulez bien vous retourner ?

Khouri entendit un doux bruissement de machines, comme le bruit d'un placard    archives qu'on ouvre.

Un hermétique venait d'entrer dans la pièce.    moins qu'il n'ait été là depuis le début, dissimulé grâce    Dieu sait quel artifice. Son palanquin noir, aux soudures grossières et sans ornement aucun, était aussi sombre et angulaire qu'un métronome. Il était dépourvu d'appendices et de capteurs, et le petit monocle de visibilité incrusté à l'avant était aussi noir que l'œil d'un requin.

— Vous connaissez manifestement déjà ceux de ma race, dit la voix émanant du palanquin. Ne vous laissez pas impressionner.

— Il m'en faudrait un peu plus, rétorqua Khouri.

C'était un mensonge. Cette boîte avait quelque chose de troublant. Quelque chose qu'elle n'avait jamais éprouvé en présence de Ng ou des autres hermétiques qu'elle avait rencontrés. C'était peut-être l'austérité du palanquin, ou l'impression – rigoureusement subliminale – que la boîte était rarement inoccupée. Tout cela était accentué par la petitesse de la fenêtre de visibilité, et par le sentiment qu'il y avait quelque chose de monstrueux derrière cette noire opacité.

— Je ne puis répondre à toutes vos questions pour le moment, dit la Demoiselle. Mais il est évident que je ne vous ai pas fait venir ici pour vous faire contempler mon funeste sort. Tenez, ça vous aidera peut-être.

Près du palanquin apparut une silhouette projetée par la pièce elle-même.

C'était une femme, évidemment : jeune, mais vêtue, paradoxalement, avec un luxe inconnu sur Yellowstone depuis la peste, et environnée d'entoptiques tourbillonnantes. Ses cheveux noirs étaient retenus sur la nuque par une pince entrelacée de lumière, dégageant un front altier. Elle portait une robe-bustier bleu électrique, au décolleté plongeant. À l'endroit où la robe entrait en contact avec le sol, elle devenait floue et disparaissait dans le néant.

— C'est ainsi que j'étais, dit la silhouette. Avant le fléau.

— Vous ne pouvez plus être comme ça ?

— Il serait trop risqué pour moi de quitter cette châtse. Même dans les sanctuaires hermétiques. Leurs précautions ne m'inspirent qu'une confiance relative.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ?

— Manoukhian ne vous l'a pas expliqué ?

— Pas vraiment. Il m'a seulement dit qu'il ne serait pas bon pour ma santé de refuser de le suivre.

— C'est très indélicat de sa part. Mais assez exact, je dois l'admettre, répondit la femme, tandis qu'un sourire détendait ses traits pâles. Pour quelle raison pensez-vous que je vous ai fait venir ?

Khouri savait que, en dehors de toute autre considération, elle en avait trop vu pour retourner à la vie normale de la cité.

— Je suis une tueuse professionnelle. Manoukhian m'a vue travailler et m'a dit que j'étais à la hauteur de ma réputation. De là à en déduire, peut-être hâtivement, que vous avez quelqu'un à me faire éliminer...

— Excellent. Manoukhian vous a-t-il dit que ce ne serait pas un contrat comme les autres ?

— Il a fait allusion à une différence importante, en effet.

— Ça ne vous ennuie pas, j'espère ? demanda la Demoiselle en l'étudiant avec intensité. C'est une question intéressante, non ? Je suis bien consciente que, d'ordinaire, vos clients consentent à être éliminés avant que vous les expédiiez ad patres. Mais s'ils y consentent, c'est qu'ils ont la conviction d'arriver à vous échapper et qu'ils passeront le restant de leurs jours à s'en vanter. Quand vous les attrapez, je doute que la plupart d'entre eux se laissent faire docilement.

Khouri pensa à Taraschi.

— Généralement non, en effet. Ils ont plutôt tendance à me supplier de les épargner, à tenter de me soudoyer, ce genre de choses.

— Et ?

— Et je les tue quand même, répondit Khouri avec un haussement d'épaules.

— Professionnelle jusqu'au bout des ongles ! Vous avez été dans l'armée, Khouri ?

— Il y a longtemps, répondit-elle laconiquement, peu désireuse

d'y penser en ce moment. Que savez-vous au juste de ce qui m'est arrivé ?

— J'en sais suffisamment. Je sais que votre mari, Fazil, était soldat, lui aussi, et que vous avez combattu ensemble au Bout du Ciel. C'est là qu'il s'est passé quelque chose. Une erreur administrative. Vous avez été mise à bord d'un vaisseau en partance pour Yellowstone. On ne s'est aperçu de l'erreur que lorsque vous vous êtes réveillée ici, vingt ans plus tard. Trop tard pour retourner au Bout du Ciel, même si vous aviez la preuve que Fazil est encore vivant. Le temps que vous le rejoigniez, il aurait eu quarante ans de plus.

— Vous comprenez maintenant pourquoi le fait d'être devenue une tueuse ne m'empêche pas spécialement de dormir.

— Non. J'imagine ce que vous pouvez ressentir. Vous ne devez rien à l'univers ni à ses habitants, et vous ne ferez de cadeau à personne.

Khoury déglutit.

— Écoutez, pour un boulot comme ça, vous n'avez pas besoin d'une ex-baroudeuse. Vous n'avez même pas besoin de moi. Je ne sais pas qui vous voulez éliminer, mais il y a des gens plus compétents que moi pour ça. Je veux dire, je suis bonne, techniquement – je ne loupe mon coup qu'une fois sur vingt. Or je connais des gens qui ne le loupent qu'une fois sur cinquante.

— C'est pour une autre raison que j'ai besoin de vous. J'ai besoin de quelqu'un qui soit prêt à quitter la ville. Et même à faire un très long voyage, ajouta la silhouette en indiquant le caisson cryogénique ouvert.

— Hors du système ?

— Oui, répondit la Demoiselle d'un ton patient, maternel, comme si elle avait répété ce dialogue des douzaines de fois. À vingt années-lumière d'ici, pour être tout à fait précise. C'est à cette distance que se trouve Resurgam.

— Jamais entendu parler.

— Le contraire me troublerait.

La Demoiselle tendit la main gauche et un petit globe apparut à quelques pouces au-dessus de sa paume : un monde d'une grisaille mortelle – pas d'océans, de fleuves ou de verdure. Deux calottes polaires glacées et un voile gazeux ténu, reconnaissable à un arc imperceptible, sur l'horizon, suggéraient seuls que ce n'était pas une lune stérile, dépourvue d'atmosphère.

— Ce n'est pas l'une des colonies les plus récentes. C'est tout juste si on peut appeler ça une colonie, en fait. Il n'y a que quelques minuscules avant-postes sur toute la planète. Jusqu'à une époque récente, Resurgam n'a eu aucune importance dans quelque domaine que ce soit. Et puis ça a changé.

La Demoiselle se tut et parut rassembler ses pensées, ou se demander ce qu'elle pouvait lui révéler à ce stade.

— Et puis quelqu'un est arrivé sur Resurgam. Un certain Sylveste.

— Ce n'est pas un nom très répandu.

— Vous connaissez donc l'importance de son clan sur Yellowstone. Bon. Ça simplifie énormément les choses. Vous n'aurez aucun mal à le retrouver.

— Le retrouver, et plus si affinités, hein ?

— Oh oui ! répondit la Demoiselle. Beaucoup, beaucoup plus.

Elle referma la main sur le globe et le broya, des filets de poussière coulant entre ses doigts.

Carrousel de New Brasilia, Yellowstone, système d'Epsilon Eridani, 2546

Volyova débarqua de la navette du gobe-lumen et suivit le triumvir Hegazi dans le tunnel de sortie. Ils arrivèrent, par une enfilade de soufflets, au salon de transit, une sphère située au cœur du carrousel.

Tous les brins issus de l'hélice d'ADN humaine étaient représentés dans une valse stupéfiante de couleurs flottant en apesanteur. On aurait dit des poissons tropicaux pris d'une frénésie dévorante. Il y avait des Ultras, des Pirates du Ciel, des Conjoineurs, des Demarchistes, des négociants de la région, des usagers de l'intrasystème, des mécanos et un bel assortiment de parasites. Tous suivaient des trajectoires apparemment aléatoires, se frôlaient dangereusement et s'évitaient au dernier moment. Certains – quand leur architecture corporelle le permettait – étaient munis d'ailes diaphanes, cousues sous leurs manches ou fixées à même la peau. Les moins aventureux s'en sortaient à l'aide de discrets propulseurs d'appoint ou de petits tracteurs de location. Des cyborgs personnels naviguaient dans la foule, trimbballant des bagages, des scaphandres spatiaux repliés. Des singes capucins ailés, en livrée, cherchaient leur pitance et fourraient leur butin dans leur poche marsupiale. Une musique chinoise obsédante tintait aux oreilles profanes de Volyova comme autant de carillons à vent volontairement dissonants. Yellowstone offrait à ce grouillement d'activité un fond brun jaunâtre, des milliers de kilomètres plus bas.

Arrivés au bout de la sphère de transit, Volyova et Hegazi traversèrent une membrane perméable à la matière et entrèrent dans la zone sous douanes, une autre sphère en apesanteur, aux parois hérissées d'armes autonomiques qui scannaient les nouveaux arrivants. L'espace central était occupé par des bulles transparentes de trois mètres de diamètre, fendues selon le plan équatorial. Ayant détecté leur approche, deux bulles planèrent dans leur direction et se

refermèrent sur eux.

Dans celle de Volyova était suspendu un petit cyborg en forme de casque de kabuto japonais, sous lequel pendouillaient divers capteurs et dispositifs de lecture. Elle éprouva un picotement neural, comme si on avait délicatement réarrangé des fleurs dans sa tête : la chose la scannait.

— Je détecte des structures linguistiques russes, mais je détermine que le norte moderne est votre langue de référence. Cela vous conviendra-t-il pour le déroulement des procédures administratives ?

— Ça ira, répondit Volyova, piquée au vif.

Foutue saloperie, qui avait repéré que sa langue natale était complètement rouillée !

— Je poursuivrai donc en norte. En dehors des dispositifs de médiation cryosomniques, je ne décèle aucun implant cérébral ou système de modification perceptuelle exosomatique. Souhaitez-vous louer un implant avant la poursuite de cet entretien ?

— Non. Je voudrais juste un écran et un visage.

— Très bien.

Un visage se matérialisa sous le bord du casque. Un visage de femme blanche, vaguement mongoloïde, aux cheveux ras. Elle se dit que l'entité qui interrogeait Hegazi avait probablement adopté les traits d'un moustachu à la peau sombre et fortement chimérique – comme l'intéressé.

— Déclinez votre identité, dit la femme.

Volyova se présenta.

— Vous vous êtes rendue dans ce système pour la dernière fois en... Attendez un peu, fit le visage en baissant un instant les yeux. Il y a quatre-vingt-cinq ans, en 2461. Correct ?

Luttant contre tous ses instincts, Volyova se rapprocha de l'écran.

— Bien sûr que c'est correct. Vous êtes une simulation de niveau gamma. Maintenant, faites-moi grâce de ces simagrées et finissons-en. J'ai de la camelote à négocier et pour chaque seconde que vous me faites perdre, on va être obligés de payer le stationnement du bâtiment en orbite autour de cette merde de chien galeux qu'est votre planète !...

— Grossièreté dûment enregistrée, dit la femme en faisant mine de noter quelque chose, hors champ. Pour votre gouverne, les archives de Yellowstone sont très incomplètes par suite de la corruption des données consécutive à la peste. Je vous ai posé cette question afin de vérifier une information non validée. (Elle marqua une pause.) Au fait : je m'appelle Vavilov. Je grille ma dernière cigarette en finissant une tasse de café dégueulasse, dans un bureau ouvert à tous les vents où je fais des journées de dix plombs. Je suis là depuis huit heures,

j'en ai encore deux à tirer. Si je ne refoule pas dix personnes aujourd'hui, mon boss pensera que je n'ai rien foutu, or, jusque-là, je n'en ai éjecté que cinq et je me demande comment je vais remplir mon quota, alors je vais vous donner un bon conseil : réfléchissez bien avant de vous permettre un nouvel écart de langage. (La femme tira sur sa cigarette et souffla la fumée en direction de Volyova.) Bon, je peux continuer ?

— Écoutez, je suis désolée... je pensais... bredouilla Volyova. Ce genre de tâche n'est pas confiée à des simus, chez vous ?

— Elle l'était, dans le temps, répondit la femme avec un soupir las. Mais l'ennui avec les simus, c'est qu'elles se laissent beaucoup trop facilement baratiner.

Volyova et Hegazi prirent, au centre du carrousel, un ascenseur gros comme une maison qui menait vers l'un des quatre rayons de la roue. Ils sentirent leur poids croître progressivement jusqu'à ce qu'ils arrivent à la circonférence. La gravité était celle de Yellowstone, voisine de la norme terrestre adoptée par les Ultras.

Le Carrousel de New Brasilia parcourait l'orbite de Yellowstone en quatre heures, selon une trajectoire sinueuse qui évitait la Ceinture de Rouille, la traînée de débris rouillés abandonnés là depuis la peste. C'était un carrousel en forme de roue – la configuration la plus fréquente – de dix kilomètres de diamètre. La bande périphérique de trente kilomètres sur onze cents mètres de largeur offrait un espace suffisant à toutes les activités humaines pensables et imaginables susceptibles de se dérouler dans un saupoudrage de villes, de petits hameaux, de jardins bonsaïs, et même de quelques forêts soigneusement paysagées. Des montagnes d'azur coiffées de neige avaient été sculptées, afin de donner une illusion de distance, sur les parois de la vallée entre lesquelles la bande était encaissée. La partie concave de la roue était couverte, à cinq cents mètres d'altitude, par une voûte incurvée, transparente, couturée de rails d'acier sur lesquels roulaient des nuages artificiels écumeux, dont les déplacements étaient chorégraphiés par ordinateur. En dehors du fait qu'ils simulaient un climat planétaire, ces nuages contribuaient à rompre les perspectives dérangeantes du monde incurvé. Volyova supposa qu'ils étaient réalistes, mais comme elle n'avait jamais vu de vrais nuages de ses propres yeux, au moins pas d'en dessous, elle ne pouvait en être tout à fait sûre.

L'ascenseur les déposa sur une terrasse située au-dessus de la communauté principale du carrousel, un capharnaüm de bâtiments agglutinés entre les parois abruptes d'une vallée. Rimtown, comme on l'appelait : la Ville du Tour. C'était un affreux amoncellement de styles architecturaux caractéristiques des différents occupants qui s'étaient

succédé au cours de l'histoire de la roue. Une file de rickshaws attendait au niveau du sol. Le conducteur du premier buvait à même une boîte de jus de banane. Il la remit dans le support accroché au guidon de son engin pour prendre le bout de papier que lui tendait Hegazi, et sur lequel était écrite leur destination. Le type colla le papier devant ses yeux noirs, très rapprochés, émit un grognement approuvateur, et ils se retrouvèrent dans la circulation erratique. C'était un grouillement de véhicules électriques et à pédales qui faisaient des embardées pour s'éviter les uns les autres, les piétons profitant de la moindre trouée pour plonger bravement entre les engins. Plus de la moitié de la population était composée d'Ultranautes, reconnaissables à leur pâleur, leur carcasse filiforme et leurs excroissances corporelles ostentatoires, mises en valeur par des tatouages, des bandelettes de cuir noir, une profusion de bijoux clinquants et d'emblèmes corporatistes. Rien à voir, cela dit, avec les chimériques extrémistes, et Hegazi faisait probablement partie des dix ou douze individus les plus outranciers du carrousel. La plupart portaient néanmoins la coiffure à la mode chez les Ultras, les grosses tresses indiquant le nombre de plongées en cryosommeil qu'ils avaient effectuées, et beaucoup arboraient des vêtements fendus pour révéler leurs prothèses. En regardant ces phénomènes, Volyova devait faire un effort pour se rappeler qu'ils appartenaient à la même espèce.

Les Ultras n'étaient évidemment pas la seule race de voyageurs de l'espace engendrée par l'humanité. Il y avait une forte représentation de Pirates du Ciel, au moins ici. C'étaient des habitants de l'espace, bien sûr, mais ils ne formaient pas l'équipage des vaisseaux interstellaires, et ils offraient un aspect très différent de celui des Ultras spectraux avec leurs dreadlocks et leur allure vieillotte. On voyait aussi des Écumeurs des Glaces, une variété de Pirates du Ciel psychomodifiés afin de supporter l'extrême isolement des ceintures de Kuiper, où ils travaillaient, et qui défendaient jalousement leur solitude. Les Branchis étaient des êtres humains adaptés à la vie aquatique qui respiraient de l'air liquide, capables de manœuvrer des vaisseaux à forte gravité sur de courtes distances. Ils constituaient un pourcentage appréciable de la police du système. Certains Branchis étaient tellement inadaptés à la respiration et à la locomotion terrestres qu'ils devaient se déplacer dans d'énormes réservoirs robotisés quand ils n'étaient pas en service.

El il y avait les Conjoineurs : des descendants d'un clan martien expérimental qui avaient procédé à l'émulation systématique de leur esprit, troquant leurs cellules contre des machines, jusqu'à ce qu'il leur arrive quelque chose d'aussi soudain que définitif. Ils avaient subitement accédé à un nouveau mode de conscience – ce qu'ils appelaient la Transillumination –, provoquant, au passage, une guerre

aussi brève qu'abjecte. Les Conjoinneurs étaient faciles à repérer dans la foule : ils avaient réussi depuis peu à se doter par génie génétique de belles et grandes crêtes veinées afin de dissiper la chaleur excessive induite par les furieuses machines qu'ils avaient dans le crâne. Ils étaient moins nombreux, ces temps-ci, de sorte qu'ils avaient tendance à attirer l'attention. D'autres races humaines – comme les Demarchistes, qui étaient depuis longtemps alliés aux Conjoinneurs – avaient une conscience aiguë du fait que seuls les Conjoinneurs savaient construire les moteurs qui propulsaient les gobe-lumens.

— Arrête-toi là, dit Hegazi.

Le rickshaw plongea vers le bord du trottoir, où des vieillards rabougris jouaient aux cartes et au mah-jong assis à des tables pliantes. Hegazi fourra un peu d'argent dans la paume grassouillette du conducteur et suivit Volyova sur le trottoir. Ils étaient arrivés devant un bar. La porte était surmontée par une enseigne holographique représentant un homme nu sortant de la mer, sur fond de vagues aux formes étranges, fantasmagoriques. Au-dessus de lui, une sphère noire planait dans le ciel.

— « Le Mystif et le Vélaire... » lut Volyova. Brr, ça fait bizarre.

— C'est là que tous les Ultras se retrouvent. Tu as intérêt à t'y faire.

— Très bien. Argument retenu. De toute façon, en y réfléchissant, je ne vois pas comment je pourrais me sentir chez moi dans un bar ultra.

— Ma pauvre Ilia ! Tu ne te sentiras jamais chez toi dans aucun endroit dépourvu de système de navigation et d'une méchante puissance de feu.

— Pour moi, c'est la définition même du bon sens.

Des jeunes beuglaient dans la rue, couverts de sueur et de ce que Volyova espéra n'être que de la bière renversée. Ils avaient dû faire une partie de bras de fer : l'un d'eux dorlotait une prothèse qui s'était détachée de son épaule tandis qu'un autre palpait un paquet de billets sans doute gagnés à l'intérieur. Ils arboraient les dreadlocks traditionnelles dénombrant leurs plongées en cryosommeil, et des tatouages rituels à effet de ciel étoilé qui procurèrent à Volyova un curieux sentiment d'envie, teinté de l'impression d'être un vieux croûton. Elle doutait que leurs préoccupations aillent beaucoup plus loin que leur prochain verre, un plumard, et l'endroit où trouver tout ça. Hegazi leur jeta un coup d'œil – il devait les intimider, malgré leurs ambitions chimériques, parce qu'il était difficile de dire quelles parties de lui n'étaient pas mécaniques.

— Allez, Ilia, dit-il en fendant la foule. Souris et serre les dents.

On n'y voyait rien dans cette foutue taverne, et Volyova mit quelques instants à se repérer. À cause, aussi, des effets synergiques

combinés du bruit – de la musique tripale burundi mêlée de sons qui auraient pu être produits par une gorge humaine – et des hallucinogènes aromatiques doux qui planaient dans la fumée à couper au couteau. Hegazi se dirigea vers une table miraculeusement libre, dans un coin, et elle le suivit avec un enthousiasme tout relatif.

— Tu veux t’asseoir ?

— Je n’ai pas trop le choix. Autant donner l’impression que nous nous tolérons mutuellement, ou les gens vont se poser des questions.

Hegazi secoua la tête en souriant.

— Il doit y avoir quelque chose qui me plaît chez toi, Ilia, sans quoi il y a des siècles que je t’aurais tuée.

Elle s’assit.

— Ne parle pas comme ça devant Sajaki. Il n’apprécie pas les menaces adressées aux membres du Triumvirat.

— Ce n’est pas moi qui ai un problème avec Sajaki, je te rappelle. Bon, qu’est-ce que tu prends ?

Hegazi commanda à boire – sa physiologie le lui permettait – et attendit que le système de livraison de la superstructure apporte leurs verres.

— Ça t’ennuie, hein, cette histoire avec Sudjic ?

— Bah, ne t’en fais pas, répondit Volyova en croisant les bras. Je suis de taille à me défendre. Et puis, j’aurai de la chance si j’arrive à lui mettre la main dessus avant que Sajaki ne lui règle son compte.

— Il te laissera peut-être des restes.

Leur commande arriva dans un petit nuage de plexiglas muni d’un couvercle, accroché à un chariot qui se déplaçait sur des rails fixés au plafond.

— Tu crois vraiment qu’il la tuerait ?

Volyova se jeta sur son verre, altérée par la poussière avalée pendant le trajet en rickshaw.

— Je crois qu’il serait capable de tous nous tuer, si tu veux savoir.

— Tu lui faisais confiance, avant. Qu’est-ce qui t’a fait changer d’avis ?

— Sajaki n’est plus le même depuis que le capitaine est retombé malade, fit-elle en regardant autour d’elle avec méfiance, comme si elle craignait que Sajaki ne soit à portée de voix. Tu savais qu’ils étaient allés voir les Mystifs ensemble ?

— Tu veux dire que les Mystifs auraient fait quelque chose à l’esprit de Sajaki ?

Elle repensa à l’homme nu sortant de l’océan des Mystifs.

— C’est ce qu’ils font, Hegazi.

— Oui, volontairement. Tu veux dire que Sajaki aurait choisi de devenir plus cruel ?

— Pas vraiment cruel. Il a une idée fixe. Cette histoire, avec le

capitaine... fit-elle en secouant la tête. Elle est emblématique.

— Tu lui as parlé, récemment ?

Elle décrypta sa vraie question.

— Non. Je ne crois pas qu'il ait découvert celui qu'il cherchait. Mais nous le saurons sûrement bientôt.

— Et ta propre quête ?

— Je ne cherche pas un individu particulier. Je n'ai qu'une exigence : trouver quelqu'un qui soit plus sain d'esprit que Boris Nagorny. Ça ne devrait pas être trop difficile.

Elle parcourut du regard les clients du bar. Aucun n'avait l'air véritablement psychotique, mais ils n'étaient pas non plus spécialement du genre stable et équilibré.

— Enfin, je l'espère.

Hegazi alluma une cigarette et en proposa une à Volyova. Elle la prit avec reconnaissance et tira frénétiquement dessus pendant cinq bonnes minutes, jusqu'à ce qu'elle ressemble à une flammèche de matière fissile incluse dans des braises rougeoyantes. Elle nota mentalement de profiter de l'escale pour refaire le plein de cigarettes.

— De toute façon, mes recherches ne font que commencer, reprit-elle. Et je dois y aller en douceur.

— Tu veux dire, reprit Hegazi avec un sourire entendu, que tu ne diras pas aux candidats en quoi consiste le boulot que tu veux leur confier ?

— Bien sûr que non, fit Volyova avec un sourire torve.

La navette à coque de saphir à bord de laquelle il se trouvait n'avait pas eu beaucoup de chemin à faire : juste un saut de puce intra-orbital depuis l'habitat familial de Sylveste. Le trajet n'en avait pas été moins difficile à organiser pour autant. Calvin désapprouvait fortement le fait que son fils ait des contacts avec la chose qui résidait maintenant à la Fondation, comme si son esprit risquait de le contaminer par un processus mystérieux de résonance sympathique. Enfin, Sylveste avait vingt et un an. C'est lui qui décidait qui il voulait voir. Calvin pouvait aller au diable ou se cramer les neurones dans la dinguerie qu'il allait s'imposer, ainsi qu'à ses soixante-dix-neuf disciples... ce n'était pas lui qui dicterait à Sylveste le choix de ses relations.

Il dut se répéter, en voyant la FSEV apparaître à l'horizon, que rien de tout ça n'était réel. Ce n'était qu'un élément narratif de sa biographie. Pascale lui en avait remis l'ébauche et lui avait demandé ses commentaires. Et voilà qu'il revivait tout ça, cloîtré dans sa prison, sur Cuvier, mais se déplaçant comme un fantôme dans son propre passé, hantant sa propre jeunesse. Des souvenirs enfouis depuis longtemps affluaient sans qu'il les sollicite. Sa biographie, qui était

encore loin d'être complète, devait être accessible par tous les moyens, de tous les points de vue, et selon divers degrés d'interactivité. Ce serait une chose à multiples facettes, complexe, assez détaillée pour qu'on puisse aisément passer plus d'une vie à explorer ne serait-ce qu'un aspect de son passé.

La FSEV avait pourtant l'air aussi réelle que dans ses souvenirs. La Fondation Sylveste pour les Études Vélaires était une structure en forme de roue qui remontait à la période Amerikano, bien qu'il n'y en ait pas un seul nanomètre cube qui n'ait été retransformé plusieurs fois au cours des siècles. Au moyeu de la roue étaient greffées deux demi-sphères grises pareilles à des champignons criblés d'interfaces d'accès et piquetés des modestes systèmes de défense autorisés par l'éthique demarchiste. Le pourtour de la roue était un conglomerat anarchique de modules vivants, de laboratoires, de bureaux, regroupés dans une matrice et reliés par un dédale inextricable de galeries et de tuyaux d'alimentation en collagène de requin, le tout noyé dans une masse chitineuse polymérisée.

— C'est vraiment excellent.

— Vous trouvez ? demanda Pascale d'une voix distante.

— C'était exactement comme ça, répondit Sylveste. C'est l'impression que j'avais quand j'y allais.

— Merci, mais... enfin, de rien ; ce n'était pas difficile. J'avais tous les documents nécessaires, comme les plans de la FSEV, et il y a même des gens à Cuvier qui ont connu votre père. Jannequin, par exemple. Non, la suite était plus compliquée, parce que nous n'avions pas beaucoup d'éléments, en dehors de ce que vous avez dit à votre retour.

— Je suis sûr que vous vous en êtes très bien tirée.

— Vous allez voir. Ça vient très vite, d'ailleurs.

La navette s'accoupla à l'interface d'arrivée. Les cyborgs qui assuraient la sécurité de la Fondation l'attendaient de l'autre côté du sas pour valider son identité.

— Calvin ne sera pas enthousiasmé, fit Gregori, le gardien de la Fondation. Enfin, il est trop tard pour vous renvoyer chez vous, maintenant.

Ils avaient effectué ce rituel deux ou trois fois au cours des derniers mois, Gregori se lavant régulièrement les mains des conséquences. Sylveste n'avait plus besoin qu'on l'escorte dans les galeries de collagène de requin jusqu'à l'endroit où ils le gardaient. *Le... enfin, ça. La chose.*

— Ne vous en faites pas, Gregori. Si mon père vous cherche des poux dans la tête, vous n'aurez qu'à lui dire que c'est moi qui vous ai obligé à me faire faire le tour.

Gregori arqua les sourcils et les entoptiques syntonisées sur ses

émotions exprimèrent son amusement.

— N'est-ce pas exactement ce que vous êtes en train de faire, Dan ?

— Je m'efforçais de rester dans un registre aimable.

— On ne peut plus futile, mon cher. Nous serions tous beaucoup plus heureux si vous vous contentiez de suivre l'exemple de votre père. Au moins, avec un bon régime totalitaire, on sait où on en est.

Ils marchèrent pendant vingt minutes dans les galeries, suivant une direction radiale qui les emmenait vers la périphérie. Ils traversèrent des laboratoires où des équipes de recherche – des êtres humains et des machines – se colletaient inlassablement avec l'énigme insondable des Voiles. La FSEV avait placé des stations de monitoring autour de tous les Voiles découverts jusqu'alors, mais l'essentiel des informations était traité et collationné autour de Yellowstone. C'est là que des théories élaborées étaient assemblées et mises à l'épreuve des faits, qui étaient minces, mais qu'on ne pouvait ignorer. Aucune théorie n'avait résisté plus de quelques années.

La chose que Sylveste était venu voir était gardée dans une annexe de haute sécurité située près du bord. L'endroit était spacieux, ce qui relevait de la générosité gratuite, rien ne garantissant que la chose était seulement en mesure d'apprécier l'attention. Et cette chose-là s'appelait Philip Lascaille.

Il n'avait plus beaucoup de visiteurs, à présent. Ça avait été le défilé, au début, juste après son retour. Mais l'intérêt s'était amenuisé quand il était devenu évident qu'il ne pouvait rien dire, même de futile, à ses visiteurs. D'un autre côté, le fait que personne ne fasse plus attention à Lascaille pouvait tourner à l'avantage de Sylveste, qui l'avait vite compris. Il ne venait pas très souvent le voir – une ou deux fois par mois –, mais ça avait suffi pour permettre à une sorte de rapport de s'établir entre eux... entre lui et la chose que Lascaille était devenu.

L'autre de Lascaille donnait sur un jardin au ciel éternellement bleu – un ciel artificiel, peint en bleu cobalt. Une brise artificielle, elle aussi, jouait dans les carillons à vent accrochés aux branches tombantes des arbres qui entouraient le jardin.

C'était un jardin paysagé, un véritable dédale de sentiers, de rocailles, de buttes, de treilles et de mares où nageaient des poissons rouges. Sylveste mettait toujours une minute ou deux à trouver Lascaille. Il était généralement nu ou à demi-nu, assez sale, les doigts tachés par les couleurs d'arc-en-ciel de ses craies ou de ses fusains. Sylveste savait qu'il chauffait quand il voyait, sur le sentier de pierre, soit un schéma symétrique complexe, soit une tentative apparente d'imitation de calligraphie chinoise ou sanscrite, dont l'auteur ne connaissait manifestement pas un seul caractère. D'autres fois, les

dessins que Lascaille traçait sur le sentier évoquaient des symboles d'algèbre booléenne ou rappelaient le langage des signes.

À partir de ce moment-là, Sylveste savait qu'il n'allait pas tarder à tomber, à un détour du chemin, sur Lascaille en train de faire un nouveau dessin ou d'effacer minutieusement celui qu'il venait de tracer. Il était totalement concentré, les traits crispés, tous les muscles tendus par la rigueur de la tâche qu'il s'imposait, et qu'il effectuait dans un silence complet, seulement troublé par le tintement des carillons, le murmure de l'eau, le crissement de la craie ou du fusain sur la pierre.

Sylveste attendait souvent des heures que Lascaille remarque sa présence, reconnaissance qui se bornait généralement au fait qu'il tournait brièvement le visage vers lui avant de reprendre son activité. Mais à cet instant, c'était chaque fois la même chose : le rictus s'adoucissait et laissait place à un sourire fugitif. De fierté, d'amusement ou d'une chose qui passait complètement la compréhension de Sylveste.

Puis Lascaille retournait à ses craies ; et rien ne pouvait laisser penser que c'était le seul homme, le seul être vivant qui ait jamais effleuré la surface d'un Voile et en soit revenu vivant.

— De toute façon, reprit Volyova en finissant son verre, je ne m'attends pas à ce que ce soit facile, mais je n'ai aucun doute : je trouverai une recrue, tôt ou tard. J'ai commencé à passer des annonces, en communiquant notre destination prévue. En ce qui concerne le poste, je précise seulement qu'il exige la présence d'implants.

— Tu ne vas quand même pas prendre le premier venu ? objecta Hegazi.

— Bien sûr que non. Les candidats ne s'en rendront pas compte, mais je fouillerai leur passé et je choisirai quelqu'un qui aura une expérience militaire d'une sorte ou d'une autre. Je ne veux pas d'un gars qui risque de craquer au moindre problème, ou incapable de se plier à la discipline.

Elle commençait à se détendre, à oublier la pénible histoire avec Nagorny. Sur la scène, une fille s'escrimait à tirer d'un teeconax d'or une interminable spirale de ragas carnatiques. Volyova n'avait jamais aimé la musique, mais celle-ci avait quelque chose de mathématique, d'ensorcelant, qui eut, un instant, raison de ses préjugés.

— Je suis confiante, poursuivit-elle. Ça va marcher. Le seul problème, c'est Sajaki.

Hegazi eut un mouvement de menton en direction de la porte. Volyova plissa les paupières. Un homme était planté là, un grand gaillard majestueux qui se découpait en ombre chinoise sur le rectangle de lumière vive. Il portait un long manteau noir, et les

reflets sur son casque faisaient comme un halo autour de sa tête. Sa silhouette était barrée en diagonale par un long bâton lisse qu'il tenait à deux mains.

Le Komuso s'avança dans l'obscurité ; la chose qui ressemblait à un bâton était un shakuhachi de bambou : l'instrument de musique traditionnel des prêtres mendiants zen. Il le rengaina prestement, comme s'il n'avait fait que ça toute sa vie, dans un fourreau dissimulé entre les plis de sa cape, et ôta son casque d'osier avec une lenteur impériale, mais son visage resta indistinct dans la pénombre. Il avait les cheveux gominés, attachés sur la nuque en une petite queue recourbée comme une faux. Ses yeux étaient invisibles derrière de fines lunettes d'assassin dont les verres à facettes, sensibles aux infrarouges, réfléchissaient vaguement la maigre lumière.

La musique s'arrêta net et la fille au teeconax disparut magiquement de la scène.

— Ils croient que c'est une descente de police, souffla Hegazi dans la taverne où l'on aurait maintenant entendu voler une mouche. Les flics du coin envoient des épouvantails dans son genre quand ils ne veulent pas se salir les mains.

Le Komuso balaya la salle du regard, et ses yeux de mouche repérèrent Hegazi et Volyova. Sa tête semblait se mouvoir indépendamment du reste de son corps comme celle d'une espèce de chouette. Il s'approcha d'eux dans un grand envol de cape. Il donnait l'impression de glisser plus qu'il ne marchait. D'un coup de pied désinvolte, Hegazi expédia vers lui un tabouret qui se trouvait sous la table.

— Ravi de te voir, Sajaki, dit-il en tirant nonchalamment sur sa cigarette.

Sajaki laissa tomber son casque d'osier à côté de leurs verres, enleva ses lunettes, déposa sa grande carcasse sur le siège libre et se tourna avec indifférence vers la salle. Il fit mine de porter un verre à ses lèvres comme pour inciter les gens à s'occuper de leurs oignons moyennant quoi il se mêlerait de ses propres affaires. Peu à peu, les conversations reprirent, mais tout le monde tenait les trois personnages à l'œil.

— J'aurais bien voulu que les circonstances méritent qu'on porte un toast, déclara Sajaki.

— Pourquoi, ce n'est pas le cas ? demanda Hegazi, l'air aussi abattu que le permettaient les modifications extensives de son visage.

— Pas vraiment.

Sajaki examina les verres vides sur la table, prit celui de Volyova et avala les dernières gouttes qu'il contenait.

— J'ai fait ma petite enquête, discrètement, comme vous pouvez le déduire de ma tenue. Sylveste n'est pas là. Il a quitté le système. En

fait, il y a près de cinquante ans qu'il est parti.

— Cinquante ans ? fit Hegazi avec un sifflement admiratif.

— La piste est plutôt froide, commenta Volyova en se gardant de tout triomphalisme.

Elle avait toujours su que le risque existait. Sajaki avait donné l'ordre de diriger le gobe-lumen vers le système de Yellowstone en se basant sur les meilleures informations disponibles à l'époque. Mais il y avait des dizaines d'années de ça, et l'information datait elle-même de plusieurs dizaines d'années quand ils l'avaient reçue.

— Oui, dit Sajaki. Mais pas autant que vous pourriez le croire. Je sais exactement où il est allé, et il n'y a pas de raison de penser qu'il en soit reparti.

— Et où serait-il ? demanda Volyova en proie à un affreux sentiment d'accablement.

— Une planète appelée Resurgam, répondit Sajaki en reposant le verre de Volyova sur la table. Ce n'est pas tout près. Mais je crains, chers collègues, que ce ne soit notre prochaine destination.

Il se replongea dans son passé.

Un passé plus lointain encore. Il avait douze ans. Les retours en arrière de Pascale n'étaient pas chronologiques. La biographie était construite sans égard pour les subtilités du temps linéaire. Au début, il fut désorienté, et pourtant il était le seul être vivant de l'univers qui n'aurait pas dû être perdu dans sa propre histoire. Puis la confusion laissa lentement place à la conviction que c'était la seule façon de procéder ; qu'il était juste de traiter son passé comme une mosaïque incohérente d'événements interchangeables ; un poème surréaliste aux interprétations innombrables, toutes aussi légitimes les unes que les autres.

C'était en 2373. Quelques dizaines d'années à peine après la découverte du premier Voile par Bernsdottir. L'étude du mystère avait suscité des pans entiers d'études universitaires et donné naissance à des douzaines d'agences gouvernementales et autres officines de recherches privées. La FSEV n'était que l'une de ces organisations, mais il se trouvait aussi qu'elle était financée par l'une des familles les plus fortunées et les plus puissantes de la bulle humaine dans son intégralité. Et quand l'opportunité se présenta, ce ne fut pas grâce aux actions concertées des grandes organisations scientifiques, mais à la folie obstinée et désordonnée d'un seul homme.

Cet homme était Philip Lascaille.

Il était chercheur à la FSEV et travaillait dans l'une des stations permanentes près de ce qui s'appelait maintenant le Voile de Lascaille, dans le trans-secteur de Tau Ceti. Lascaille faisait aussi partie d'une équipe permanente qui se tenait prête à partir pour le Voile, au cas où

l'on aurait eu besoin d'y envoyer des délégués humains, ce que personne n'envisageait très sérieusement. Mais il y avait des délégués, et un vaisseau prêt à leur faire parcourir les cinq cents millions de kilomètres qui les séparaient de la frontière, si l'invitation arrivait jamais.

Lascaille avait décidé de ne pas l'attendre.

Il avait pris, tout seul, le vaisseau de contact de la FSEV. Le temps que quelqu'un comprenne ce qui se passait, il était beaucoup trop tard pour l'arrêter. Il existait une commande de destruction à distance, mais son utilisation aurait pu être interprétée par le Voile comme une agression, et personne n'avait envie de prendre ce risque. On avait décidé de laisser les choses suivre leur cours. Personne ne s'attendait sérieusement à ce que Lascaille revienne de là vivant. Et bien qu'il soit revenu, et en vie, les sceptiques avaient raison, en un certain sens, parce que son esprit n'était pas revenu avec lui.

Lascaille était allé très près du Voile avant qu'une force ne l'en rejette, à quelques dizaines de kilomètres seulement de la surface, bien qu'à cette distance il soit difficile de dire où finissait l'espace et où commençait le Voile. Personne ne doutait qu'il s'en soit davantage rapproché que n'importe quel être humain, ou que n'importe quel être vivant tout court.

Mais il l'avait payé horriblement cher.

Il n'en était pas revenu entier ; il y avait laissé l'essentiel de lui-même. Contrairement à ceux qui l'avaient précédé, il n'avait pas été physiquement broyé et lacéré par des forces incompréhensibles. Mais ce qui était arrivé à son cerveau semblait tout aussi irrémédiable. Il ne restait rien de sa personnalité, en dehors de quelques traces résiduelles qui ne faisaient que souligner le quasi-anéantissement de tout le reste. Il avait conservé les fonctions cérébrales nécessaires pour rester en vie sans assistance respiratoire, et son contrôle moteur semblait rigoureusement intact. Mais son intelligence avait été oblitérée. Il donnait l'impression de ne plus percevoir que des bribes de son environnement, et d'une façon rudimentaire. Avait-il la moindre notion de ce qui lui était arrivé, avait-il seulement conscience du passage du temps ? Était-il encore capable de mémoriser les expériences nouvelles ou de se remémorer celles qui lui étaient advenues avant son expédition dans le Voile ? Rien ne permettait de le penser. Il conservait la faculté de vocaliser, mais s'il articulait parfois des mots intelligibles, ou même des fragments de phrase, rien de tout cela n'avait le moindre sens.

Philip Lascaille – ou ce qui restait de lui – avait été renvoyé dans le système de Yellowstone, puis à la FSEV, où médecins et spécialistes de tout poil avaient tenté, sans succès, de comprendre ce qui avait pu lui arriver. Finalement, en désespoir de cause plus que par logique, ils

avaient échafaudé une théorie selon laquelle l'espace-temps fractal restructuré autour du Voile n'avait pas supporté la densité d'information de son cerveau. Si la structure moléculaire de son corps n'avait pas été notablement affectée lors de la traversée, son esprit avait été randomisé au niveau quantique. C'était comme un texte qui, traduit par un logiciel de traduction automatique, aurait perdu à peu près tout son sens et aurait été retraduit par le même moyen dans sa langue de départ.

Lascaille n'avait pourtant pas été le dernier à tenter cette mission suicide. Un culte était né autour de lui, fondé principalement sur l'idée que, malgré ses signes extérieurs de démence, le passage à proximité du Voile lui avait valu d'entrevoir le Nirvana. Une ou deux fois par décennie, quelqu'un tentait de suivre Lascaille dans l'un ou l'autre des Voiles connus. Le résultat était désespérément constant et ne pouvait en aucune façon être considéré comme une amélioration du sort que Lascaille lui-même avait connu. Les plus chanceux revenaient à moitié fous. Les autres ne réapparaissaient jamais, ou dans des vaisseaux tellement endommagés que leurs restes évoquaient une bouillie saumon.

Si le culte de Lascaille prospérait, les gens avaient vite oublié l'homme lui-même. Peut-être la réalité baveuse, bredouillante, de son existence était-elle un tantinet trop inconfortable.

Mais Sylveste n'avait jamais oublié. Au contraire. Il n'avait plus qu'une obsession : lui extorquer une dernière vérité vitale. Ses relations familiales lui permettaient d'approcher Lascaille quand il voulait – pourvu qu'il ignore les avertissements de Calvin. Il avait pris l'habitude de lui rendre visite et de regarder avec une patience infinie Lascaille faire ses petits dessins par terre, attendant, guettant l'indice unique, fugitif, que le malheureux finirait par lui révéler, il le savait.

En fin de compte, il lui livra plus qu'un indice.

Sylveste n'aurait su dire depuis combien de temps il l'observait, ce jour-là, quand sa persévérance avait finalement été récompensée. Il s'efforçait de se concentrer sur Lascaille, de l'examiner avec une attention sans faille, mais ça lui était de plus en plus difficile. C'était comme quand on regarde une longue série de peintures abstraites : on a beau essayer de se concentrer, l'attention finit inévitablement par s'émousser. Lascaille en était au troisième ou quatrième de ses six ou sept mandalas de la journée. Il dessinait à la craie par terre avec la même ferveur, la même concentration qu'il mettait à tracer chacun de ses traits.

Lorsque, sans prévenir, il s'était tourné vers Sylveste et avait dit avec une parfaite clarté :

— Les Mystifs offrent la clé, docteur.

Sylveste avait été trop choqué pour répondre.

— C'est ce qui m'a été expliqué, continua Lascaille avec vivacité, quand j'étais dans l'Espace de la Révélation.

Sylveste s'obligea à hocher la tête avec tout le naturel dont il était capable. Une partie encore calme de son esprit reconnu la phrase que Lascaille avait prononcée. Pour ce que l'on en savait, Lascaille voulait parler de la limite du Voile – « l'espace » dans lequel il avait été gratifié de certaines « révélations » trop abstruses pour être rapportées.

Et voilà que sa langue semblait s'être déliée.

— Il fut un temps où les Vélares voyageaient entre les étoiles, poursuivit Lascaille. À peu près comme nous le faisons nous-mêmes, sauf que c'était une espèce antique et qui connaissait le voyage stellaire depuis des millions et des millions d'années. Ils étaient rigoureusement non humains, vous savez.

Il s'interrompt pour troquer sa craie bleue contre une rouge, qu'il coinça entre ses orteils afin de poursuivre son travail sur le mandala. En même temps, avec sa main – maintenant libérée de cette tâche –, il commença à dessiner quelque chose sur un coin du sol adjacent : une créature caparaçonnée, épineuse, à la symétrie douteuse, dotée de plusieurs membres tentaculaires. On n'aurait vraiment pas dit un représentant d'une civilisation non humaine qui connaissait le voyage dans l'espace mais plutôt une chose qui aurait clapoté et suinté hors du lit d'un océan précambrien. C'était l'archétype de la monstruosité.

— C'est un Vélaire ? fit Sylveste avec un frisson d'anticipation. Vous en avez rencontré ?

— Non. Je ne suis jamais véritablement entré dans le Voile, répondit Lascaille. Mais ils ont communiqué avec moi. Ils se sont révélés à mon esprit ; ils ont partagé avec moi une grande partie de leur histoire et de leur nature.

Sylveste détourna son regard de la créature de cauchemar.

— À quel moment les Mystifs interviennent-ils dedans ?

— Les Schèmes Mystifs sont là depuis longtemps. On en trouve sur de nombreux mondes. Toutes les civilisations qui voyagent dans les étoiles, dans ce secteur de la galaxie, en rencontrent tôt ou tard. Comme nous, reprit Lascaille en tapotant son dessin. Les Vélares ont fait pareil, mais beaucoup plus tôt. Vous comprenez ce que je dis, docteur ?

— Oui... répondit-il (et il le pensait). Enfin, les mots, mais pas le sens.

Lascaille eut un sourire.

— Celui – ou ce – qui rend visite aux Mystifs entre dans leur mémoire. En totalité, jusqu'à la dernière cellule. Jusqu'à la dernière connexion synaptique. C'est ça, les Mystifs. Un vaste système d'archivage biologique.

Ce qui était assez vrai, Sylveste le savait. Les êtres humains ne comprenaient pas grand-chose aux Mystifs, à leurs fonctions, à leurs origines. Mais ce qui était apparu clairement, depuis le début ou à peu près, c'était que les Mystifs étaient capables d'entreposer les personnalités humaines dans leur matrice océanique, de sorte que quiconque nageait dans la mer des Mystifs y était dissous et reconstitué, parvenant à une forme d'immortalité. Par la suite, ces schémas pouvaient être à nouveau reformés, temporairement imprimés dans l'esprit d'un autre être humain. Le processus était boueux, biologique, et les schémas entreposés étaient contaminés par des millions d'autres, chacun influençant subtilement l'autre. Dès les tout débuts de l'exploration Mystif, il était évident que l'océan avait entreposé des schémas de pensée non humains ; des indices d'altérité suintaient dans les pensées des nageurs – mais ces impressions étaient toujours restées indistinctes.

— Les Mystifs avaient donc gardé les Vélaires en mémoire, fit Sylveste. Mais à quoi bon ?

— Oh, ça pourrait être beaucoup plus utile que vous ne le pensez. Les Vélaires ont peut-être l'air non humains, mais la structure fondamentale de leur esprit n'est pas complètement différente des nôtres. Ignorez le schéma corporel et dites-vous que ce sont des créatures sociales dotées d'un langage verbal et d'un environnement perceptuel comparables. Dans une certaine mesure, un être humain pourrait être amené à penser comme un Velaire sans devenir complètement non humain. (Il regarda à nouveau Sylveste.) Les Mystifs auraient la faculté d'instiller une transformation neurale vélaire dans le néocortex d'un être humain.

Cette pensée avait de quoi donner le frisson : aboutir au contact non point en rencontrant l'autre mais en le devenant. Si c'était bien ce que voulait dire Lascaille.

— Et à quoi cela nous servirait-il ?

— Ça empêcherait le Voile de vous tuer.

— Je ne vous suis pas.

— Comprenez que le Voile est une structure protectrice. Ce qui se trouve à l'intérieur n'est pas... seulement les Vélaires proprement dits, mais des technologies trop puissantes pour qu'on les laisse tomber entre de mauvaises mains. Pendant des millions d'années, les Vélaires ont passé la galaxie au peigne fin à la recherche des dangers laissés derrière eux par des civilisations éteintes – des choses que je n'oserais même pas vous décrire. Des choses qui avaient jadis peut-être été au service du bien, créées avec les meilleures intentions du monde, mais qui pouvaient aussi être utilisées comme des armes dotées d'un potentiel de destruction phénoménal. Des techniques, des technologies que seules pouvaient déployer des civilisations hyper-développées :

des moyens de manipuler l'espace-temps ou de dépasser la vitesse de la lumière... des choses que l'esprit humain ne peut, au sens propre du terme, appréhender.

Sylveste se demanda si c'était véritablement le cas.

— Alors, que seraient les Voiles ? Des coffres au trésor, dont seules les races les plus évoluées auraient les clés ?

— Plus que ça. Ils se défendent contre les envahisseurs. La limite du Voile est quasiment vivante. Elle répond aux schémas de pensée de ceux qui pénètrent à l'intérieur. Si le schéma ne ressemble pas à celui des Vélares... le voile réagit. Il modifie localement l'espace-temps, le courbant, y créant des tourbillons vicieux, des tensions gravitationnelles déchirantes. Il vous écartèle, docteur. Mais ceux qui ont la structure mentale voulue... le Voile les laisse passer ; il les guide vers le cœur, dans une poche de calme, il les protège.

Sylveste comprit que les implications étaient renversantes. Si on pensait comme un Vélaire, on pouvait franchir la ligne de défense... pénétrer dans le cœur étincelant du coffre au trésor. Et si l'être humain n'était pas suffisamment évolué, selon les critères vélares, pour contempler ce trésor ? S'il était assez intelligent pour fracturer le coffre, ne pouvait-on dire qu'il avait gagné le droit de prendre ce qu'il avait trouvé ? D'après Lascaille, les Vélares avaient assumé le rôle de matrone galactique quand l'homme sécrétait ces technologies mortelles... mais qui leur avait demandé de le faire ? C'est alors qu'une autre question se présenta à son esprit :

— Pourquoi vous ont-ils laissé savoir cela si ce qui se trouvait dans les Voiles devait être protégé à tout prix ?

— Je ne sais pas si c'était intentionnel. Il se peut que la limite environnante du Voile qui porte mon nom ait eu une défaillance passagère et ne m'ait pas identifié comme étranger. Peut-être était-il endommagé, ou peut-être que mon... que ma structure mentale l'a abusé. À partir du moment où j'ai commencé à pénétrer dans le Voile, le flux d'informations s'est amorcé entre nous. C'est comme ça que j'ai appris toutes ces choses ; ce qu'il y avait dans le Voile, comment ses défenses pouvaient être détournées. C'est un truc que les machines ne peuvent pas apprendre, vous comprenez. (Cette dernière remarque semblait venir de nulle part ; l'espace d'un instant, elle plana entre eux, mais Lascaille poursuivit :) Et puis le Voile a dû soupçonner que j'étais étranger. Il m'a rejeté, renvoyé dans l'espace.

— Pourquoi ne s'est-il pas contenté de vous tuer ?

— Peut-être ne se fiait-il pas complètement à son jugement... Dans l'Espace de la Révélation, j'ai senti le doute. D'immenses controverses prenaient place autour de moi, à une vitesse supérieure à celle de la pensée. À la fin, la prudence a dû l'emporter.

Autre question – une question qu'il avait envie de poser depuis

que Lascaille avait commencé à parler :

— Pourquoi avez-vous attendu jusqu'à maintenant pour dire ces choses ?

— Je vous prie d'excuser mes réticences antérieures. Mais je devais d'abord digérer les informations que les Vélares avaient placées dans mon esprit. Les choses devaient se passer selon leurs termes, et non selon les nôtres, vous comprenez.

Il hésita, apparemment obnubilé par une tache de craie qui déparait la pureté mathématique de son mandala. Il humecta son doigt et l'effaça.

— C'était la partie facile. Ensuite, il a fallu que je me rappelle comment les êtres humains communiquent. (Il leva sur Sylveste son regard animal, voilé par une touffe de cheveux hirsutes digne d'un homme des cavernes.) Vous avez été gentil avec moi, pas comme les autres. Vous avez eu de la patience. J'ai pensé que ça pourrait vous aider.

Sylveste sentit que cette fenêtre de lucidité pourrait bientôt se refermer.

— Comment exactement peut-on persuader les Mystifs d'imprimer le schéma de conscience vélaire ?

— Ça, c'est ce qu'il y a de plus facile, répéta Lascaille avec un hochement de tête en regardant son dessin à la craie. Mémorisez ce dessin et conservez-le en mémoire quand vous nagerez.

— C'est tout ?

— Ça suffira. La représentation interne de ce motif dans votre esprit éclairera les Mystifs sur vos besoins. Vous avez intérêt à leur apporter un cadeau, évidemment. Ils ne font pas pour rien une chose de cette importance.

— Un cadeau ?

Sylveste se demandait quel genre de cadeau on pouvait bien offrir à une entité qui ressemblait à une île flottante composée d'algues et de varech.

— Vous trouverez bien quelque chose. Quoi que ce soit, faites en sorte que ce soit riche d'informations. Sinon, vous risquez de les ennuyer. Et ce ne serait pas souhaitable.

Sylveste avait bien d'autres questions à lui poser, mais Lascaille ne s'intéressait déjà plus qu'à ses dessins.

— C'est tout ce que j'ai à dire, conclut-il.

Et ça se révéla être le cas.

Lascaille ne reparla plus jamais à Sylveste. Ni à personne d'autre, d'ailleurs. Un mois plus tard, on le retrouvait mort, noyé dans la mare.

— Ohé ! appela Khouri. Il y a quelqu'un ?

Elle était réveillée, c'est tout ce qu'elle savait. Et pas d'un somme,

mais de quelque chose de beaucoup plus profond, plus long et plus froid. Une plongée en cryosomme, sans doute – ce n'était pas le genre de chose qu'on oubliait, et elle avait déjà vécu cette sensation, du côté de Yellowstone. Les signes physiologiques et nerveux étaient exactement ceux-là. Il n'y avait pas trace de caisson cryogénique ; elle était allongée, tout habillée, sur un canapé, mais on avait très bien pu la déplacer avant qu'elle ait complètement repris conscience. D'un autre côté, qui aurait pu faire ça ? Et où était-elle ? C'était comme si quelqu'un avait lancé une grenade dans sa mémoire, la pulvérisant. Maintenant, l'endroit où elle se trouvait lui disait bien quelque chose, et cette impression était agaçante.

Un couloir, mais chez qui ? Et toutes ces sculptures hideuses... Soit elle était passée devant ces choses quelques heures plus tôt, soit c'étaient des ferments récessifs de son imagination remontés des profondeurs de son enfance. Des horreurs de jardin d'enfant. Leurs formes convulsées, acérées, calcinées, la dominaient de toute sa hauteur, projetant des ombres démoniaques. Elle déduisit, encore un peu vaseuse, que ces choses devaient s'assembler d'une façon ou d'une autre, ou qu'elles l'avaient jadis fait, même si elles étaient trop tordues et déformées pour ça à présent.

Un bruit de pas incertains se fit entendre, à l'autre bout de la salle.

Elle tourna la tête pour voir approcher le nouveau venu, mais elle avait la nuque plus raide qu'un bout de bois pétrifié. Des années d'expérience lui avaient appris que le reste de son corps ne vaudrait guère mieux après la plongée en cryosomme.

L'homme s'arrêta à quelques pas d'elle. Dans la lueur crépusculaire qui baignait la pièce, elle avait du mal à distinguer ses traits, mais la mâchoire forte lui disait quelque chose. Elle avait connu cet homme, des années auparavant.

— C'est moi, dit-il d'une voix flegmatique, humide. Manoukhian. La Demoiselle s'est dit que vous aimeriez voir un visage connu à votre réveil.

Ces noms lui disaient vaguement quelque chose, mais quoi au juste ? Elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

— Que s'est-il passé ?

— C'est simple. Elle vous a fait une proposition que vous ne pouviez pas refuser.

— J'ai dormi longtemps ?

— Vingt-deux ans, répondit Manoukhian en lui tendant la main. Bon, si nous allions voir la Demoiselle ?

Sylveste se réveilla devant une muraille noire qui dévorait la moitié du ciel – un noir si absolu qu'on aurait dit une négation de

l'existence même. Il ne l'avait jamais remarqué auparavant, mais il voyait à présent – ou il pensait voir – que les ténèbres ordinaires entre les étoiles brillaient en fait d'une lueur laiteuse intrinsèque. Mais il n'y avait pas d'étoiles dans le vide circulaire qu'était le Voile de Lascaille ; aucune source lumineuse, quelle qu'elle soit, pas de photons arrivant d'un endroit quelconque du spectre électromagnétique détectable. Aucun neutrino d'aucune saveur que ce soit, pas de particules, exotiques ou autres. Pas d'ondes gravifiques, de champ électrostatique, ou magnétique, pas même le doux murmure des radiations de Hawking qui, si l'on en croyait les rares théories existantes sur la mécanique vélaire, auraient dû suinter de la frontière, réfléchissant la température entropique de la surface.

Aucune de ces choses ne se produisait. La seule chose que faisait un Voile – pour autant qu'on ait jamais pu le dire – était d'obstruer radicalement toutes les formes de radiations qui tentaient de le traverser. Ah, et puis, bien sûr, il déchiquetait tout objet qui osait le frôler de trop près.

Ils l'avaient tiré de son caisson cryogénique, et il se sentait vaseux, comme toujours après un réveil subit. En même temps, il était encore assez jeune pour en digérer les effets : son âge physiologique n'était que de trente-trois ans, bien qu'il ait vu le jour depuis plus de soixante années.

— Je vais... je vais bien ? réussit-il à dire aux médecins qui l'avaient réveillé.

En réalité, il était captivé par le néant qui s'étendait de l'autre côté de la vitre de la station. Il avait l'impression de regarder dans la noire contrepartie d'une tempête de neige.

— C'est presque fini, annonça le médecin le plus proche de lui en jetant un coup d'œil aux relevés des encéphalos qui défilaient dans le vide, s'imprégnant des données à petits coups silencieux de son stylo sur sa lèvre inférieure. Mais Valdez a jeté l'éponge. Ça veut dire que Lefèvre est en première ligne. Vous pensez que vous pourrez travailler avec elle ?

— Il est un peu tard pour en douter, non ?

— C'est une blague. Dan. Bon, de quoi vous souvenez-vous ? L'amnésie du réveil est la seule chose que je n'ai pas mesurée.

Ça aurait pu passer pour une question stupide, mais, à la seconde où il interrogea sa mémoire, il se rendit compte qu'elle répondait mollement, comme le système de recherche de documents d'une bureaucratie inefficace.

— Vous vous souvenez de Spindrifft ? demanda le médecin, un peu préoccupé. Il est vital que vous vous souveniez de Spindrifft...

Il s'en souvenait, en effet, mais, l'espace d'un instant, il ne put relier ce souvenir à aucun autre. La dernière chose dont il se rappelait

qui n'ait pas disparu en fumée, c'était Yellowstone. Ils en étaient partis douze ans après les Quatre-vingts et la mort corporelle de Calvin. Douze ans après que Sylveste eut parlé à Philip Lascaille et que celui-ci se fut noyé, ayant apparemment rempli son but.

L'expédition était petite, mais bien équipée – un équipage de gobe-lumen partiellement chimérique, des Ultranautes qui se mélangeaient rarement avec les autres êtres humains ; vingt savants pour la plupart issus de la FSEV et quatre délégués de contact vélaire.

Leur objectif était le Voile de Lascaille, mais ce n'était pas leur destination première. Sylveste avait retenu les paroles de Lascaille : les Schèmes Mystifs étaient vitaux pour le succès de la mission. Ils devaient d'abord aller les voir, et leur monde se trouvait à des dizaines d'années-lumière du Voile. Sylveste n'avait qu'une faible idée de ce qui l'attendait. Mais si fruste qu'il puisse paraître, il se fiait au conseil de Lascaille. L'homme n'aurait pas brisé son silence pour rien.

Les Mystifs constituaient un objet de curiosité depuis plus d'un siècle. Ils étaient présents sur un certain nombre de mondes océaniques, c'est-à-dire intégralement entourés d'eau. Les Mystifs étaient une conscience biochimique présente dans tous ces océans, composée de trillions de micro-organismes qui interagissaient les uns avec les autres, organisés en amas gros comme des îles. Tous les mondes mystifs se caractérisaient par leur activité tectonique. D'après la théorie, les Mystifs tiraient leur énergie d'événements hydrothermaux sous-marins dont la chaleur était convertie en énergie bio-électrique et transférée vers la surface par l'intermédiaire de filaments organiques supraconducteurs plongeant à des kilomètres de profondeur dans le froid mortel. La finalité des Mystifs – en supposant qu'ils en aient une – demeurait complètement inconnue. Il était clair qu'ils avaient la faculté d'effectuer la médiation entre les biosphères des mondes dans lesquels ils avaient essaimé, agissant comme une masse unique de phytoplancton intelligent – mais on ignorait si ce n'était pas secondaire par rapport à une fonction cachée, plus élevée. Ce qu'on savait – sans trop le comprendre, encore une fois – c'était que les Mystifs avaient la capacité d'emmagasiner et de retrouver les informations, fonctionnant comme un réseau neural unique, à l'échelle planétaire. Ces informations étaient stockées à de nombreux niveaux, depuis les réseaux de connectivité grossiers des filaments qui flottaient à la surface, jusqu'aux brins d'ARN qui planaient librement. Il était impossible de dire où commençaient les océans et où finissaient les Mystifs, de même qu'on ignorait si chaque monde hébergeait des myriades de Mystifs ou un seul individu arbitrairement distendu, les îles elles-mêmes étant reliées par des ponts organiques. C'étaient des dépôts d'informations vivants, à l'échelle d'un monde ; d'énormes éponges informationnelles. Presque tout ce qui entraînait dans un océan

mystif était vrillé par des filaments microscopiques, partiellement dissous, jusqu'à ce que ses propriétés structurelles et chimiques aient été révélées, informations qui étaient ensuite transmises dans l'entrepôt biochimique de l'océan proprement dit. Ainsi que l'avait dit Lascaille, les Mystifs pouvaient imprimer ces schémas aussi bien que les encoder. On supposait que ces schémas incluaient les mentalités d'autres espèces qui étaient entrées en contact avec les Mystifs – comme les Vélaires.

Des équipes de chercheurs humains enquêtaient sur les Schèmes Mystifs depuis des dizaines et des dizaines d'années. Des hommes nageant dans l'océan peuplé par les Mystifs pouvaient entrer en contact avec l'organisme, de même que des micro-filaments s'insinuaient temporairement dans le néocortex humain, établissant des liens quasi synaptiques entre l'esprit des nageurs et le reste de l'océan. Ils disaient que c'était comme s'ils communiquaient avec des algues pensantes. Des nageurs entraînés rapportaient qu'ils avaient senti leur conscience se dilater pour inclure l'océan entier, leur mémoire devenant vaste, vaillante, antique. Leurs frontières perceptives devenaient malléables, bien qu'à aucun moment ils n'aient la sensation que l'océan proprement dit était véritablement doté de conscience. C'était plutôt un miroir qui reflétait massivement la conscience humaine : le solipsisme ultime. Les nageurs immergés faisaient des découvertes stupéfiantes en mathématiques, comme si l'océan accroissait leurs facultés créatrices. Certains rapportaient même que ces progrès persistaient pendant un certain temps après qu'ils avaient quitté la matrice de l'océan et regagné la terre ferme, ou leur vaisseau en orbite. Se pouvait-il qu'une modification physique se soit produite dans leur esprit ?

C'est ainsi que le concept de conversion mystif apparut. Avec un entraînement supplémentaire, les nageurs immergés apprirent à choisir des formes spécifiques de conversion. Les neurologues en poste sur le monde des Mystifs tentèrent de cartographier les modifications du cerveau induites par les non-humains, avec un succès mitigé. Les conversions étaient extraordinairement subtiles, et évoquaient davantage l'accordage d'un violon que son démontage et son remontage complets. La conversion était rarement permanente : l'effet finissait par s'estomper, des jours, des semaines, très rarement des années, plus tard.

Tel était l'état des connaissances quand l'expédition de Sylveste arriva en vue de Spindrif, un monde Mystif. Il s'en souvenait, maintenant, évidemment – les océans, les marées ; les chaînes volcaniques et la puanteur omniprésente, l'odeur d'algues de l'organisme proprement dit. L'odeur déverrouilla le reste. Les quatre délégués de contact vélaire avaient mémorisé les mandalas à un

niveau profond. Après des mois d'entraînement avec des nageurs expérimentés, ils étaient entrés dans l'océan et s'étaient empli l'esprit de la forme que Lascaille leur avait donnée.

Le Mystif était entré en eux, avait partiellement dissous leurs esprits, et les avait restructurés conformément à ses propres schémas.

Lorsqu'ils en étaient ressortis, il leur avait d'abord semblé que Lascaille était bel et bien fou, finalement.

Ils n'avaient pas adopté des modes de comportement d'une étrangeté terrifiante, ils n'étaient pas non plus revenus avec des réponses aux grands mystères cosmiques. Lorsqu'on les interrogeait, aucun d'entre eux ne disait se sentir particulièrement différent, et ils n'en savaient pas plus long qu'avant sur l'identité ou la nature des Vélaires. Mais des tests neurologiques affûtés se révélèrent plus sensibles que l'intuition humaine. Les dons spatiaux et cognitifs des quatre envoyés avaient changé, mais d'une façon difficile à quantifier et qui laissait perplexe. Au fil des jours, ils racontèrent avoir éprouvé des états mentaux paradoxaux, à la fois familiers et d'une étrangeté absolue. Quelque chose avait manifestement changé, même si personne ne pouvait affirmer avec certitude que les changements mentaux qu'ils avaient subis avaient le moindre rapport avec les Vélaires.

Néanmoins, ils devaient faire vite.

Les quatre délégués plongèrent en cryosomnie dès l'achèvement des premiers tests. Le froid devait empêcher la dégradation de la conversion mystif, qui commencerait malgré tout inévitablement dès que les sujets se réveilleraient, en dépit d'un régime complexe de drogues neuro-stabilisatrices expérimentales. Ils dormirent tout le long du voyage vers le Voile de Lascaille, puis pendant les quelques semaines qu'ils passèrent à proximité de la limite proprement dite, alors que la station de recherche se rapprochait dans les limites nominales de trois années-lumière, soit la distance de sécurité qu'elle avait conservée jusqu'à ce moment. Et même alors, les délégués ne furent réveillés que la veille de leur voyage vers la surface.

— Je... je me souviens, dit Sylveste. Je me souviens de Spindrif.

Le médecin se tapota alors les lèvres pendant un petit moment avec son stylo tout en intégrant le torrent d'informations déversé par les systèmes d'analyse médicale, puis il hocha la tête et le déclara paré pour la mission.

— Ce sacré vieil endroit a pas mal changé, nota Manoukhian.

Il avait raison, se dit Khouri. Elle ne reconnaissait pas Chasm City. La Moustiquaire avait disparu. La cité était à nouveau offerte aux éléments. Les bâtiments jadis abrités sous les draperies fondues des dômes s'élevaient librement dans l'atmosphère de Yellowstone. Le

château noir de la Demoiselle ne figurait plus au nombre des plus hautes structures. Des monstres aéroformés, en gradins, montaient à l'assaut des nuées brunâtres, bouillonnantes. On aurait dit des feuilles de yucca ou des ailerons de requin criblés par des myriades de fenêtres minuscules et ornés du blason des Conjoineurs : le symbole géant de la logique booléenne. Telles des voiles de navires, leur étrave tranchant le vent, les bâtiments montaient sur de minces mâts de ce qui restait de la Mouise. Seuls demeuraient de vagues vestiges de la vieille architecture convulsée et un unique lambeau du Dais. La vieille forêt qu'était la cité avait été renvoyée dans l'histoire par des tours étincelantes pareilles à des lances.

— Ils ont fait pousser quelque chose dans le Gouffre. Là, au fond. Ils appellent ça le Lis, dit Manoukhian avec un mélange de répulsion et de fascination. D'après ceux qui l'ont vu, on dirait un énorme organe palpitant, un bout de l'estomac de Dieu qui se serait accroché aux parois du Gouffre. Le temps que les émanations toxiques qui remontent des profondeurs traversent le Lis, elles deviennent à peu près respirables.

— Tout ça en vingt-deux ans ?

— Ouais, répondit une voix.

Il y eut un mouvement du côté de la cuirasse noire, luisante, des persiennes. Khouri se retourna juste à temps pour voir un palanquin se poser sans bruit. En le voyant, elle repensa à la Demoiselle et à bien d'autres choses encore. C'était comme si une minute à peine avait passé depuis leur dernière entrevue.

— Merci de l'avoir amenée ici, Carlos.

— Ce sera tout ?

— Je crois, fit-elle d'une voix vibrante d'un léger écho. Le temps compte, vous comprenez. Même après toutes ces années. J'ai repéré un équipage qui cherche une recrue ayant le profil de Khouri, mais ils doivent quitter le système d'ici quelques jours à peine. Nous devons la former, la mettre dans la peau du personnage et la leur présenter avant qu'il ne soit trop tard.

— Et si je refusais ? émit Khouri.

— Vous ne refuserez pas. Plus maintenant que vous savez ce que je peux faire pour vous. Vous n'avez pas oublié, hein ?

— Ce n'est pas le genre de chose qu'on oublie facilement.

Elle se rappelait clairement, à présent, ce que la Demoiselle lui avait montré : il y avait quelqu'un dans l'autre caisson cryogénique. Et cette personne était Fazil, son mari. Malgré tout ce qu'on lui avait dit, elle n'avait jamais été séparée de lui. Ils étaient arrivés ensemble du Bout du Ciel. L'erreur administrative était moins grave qu'elle n'avait cru. Cela dit, elle s'était bien fait manipuler. La preuve de l'intervention de la Demoiselle était évidente depuis le début. Khouri

avait trouvé un peu trop facilement son poste d'assassin : rétrospectivement, ce rôle avait uniquement servi à prouver qu'elle était taillée sur mesure pour la tâche qui l'attendait. Quant à s'assurer de sa parfaite docilité, c'était la simplicité même. La Demoiselle tenait Fazil. Si Khouri refusait de faire ce qu'on attendait d'elle, elle ne reverrait jamais son mari.

— Je savais que vous verriez clair, dit la Demoiselle. Ce que je vous demande n'est pas si difficile en réalité, Khouri.

— Et l'équipage que vous avez trouvé ?

— Des négociants, intervint Manoukhian d'un ton apaisant. Comme je l'ai moi-même été, vous savez. C'est comme ça que j'ai réussi à sauver...

— Ça va, Carlos.

— Pardon, fit-il humblement en direction du palanquin. Ce que je veux dire, c'est qu'ils ne peuvent pas être bien méchants, hein ?

Par hasard, à moins que ce ne fût l'effet d'une volonté subconsciente – ce ne fut jamais tout à fait clair –, le vaisseau de contact de la FSEV ressemblait au symbole de l'infini : deux modules lobulaires bourrés de matériel de support-vie, de capteurs et d'appareils de communication, solidarisés par un collier équipé de propulseurs et d'un ensemble de capteurs additionnels. Chaque lobe était prévu pour deux passagers et, en cas de black-out neural en cours de mission, l'un des deux lobes, ou les deux, pouvait être éjecté.

L'engin augmenta la poussée et plongea vers le Voile pendant que la station repartait vers le gobe-lumen, dans la zone de sécurité. Le document sélectionné par Pascale montrait ensuite le vaisseau en train de s'éloigner. On ne vit bientôt plus que la tête d'épingle éblouissante de ses tuyères, ses feux de position clignotants rouge et vert, puis les ténèbres semblèrent l'avaloir comme s'il était tombé dans un encrier.

Ce qui se passa ensuite, personne ne devait jamais le savoir avec certitude. La majeure partie des informations glanées par Sylveste et Lefèvre au cours de leur approche avaient été perdues par la suite, et notamment les transmissions vers la station et le gobe-lumen. Le déroulement précis des événements, leur chronologie, leur durée étaient sujets à caution. On ne savait que ce que Sylveste lui-même se rappelait – et comme Sylveste, de son propre aveu, avait eu des périodes de conscience modifiée et restreinte à proximité du Voile, ses souvenirs ne pouvaient être pris pour une vision objective des événements.

Voici ce qu'on savait :

Sylveste et Lefèvre étaient arrivés plus près du Voile que n'importe quel être humain à ce jour, même Lascaille. Si Lascaille avait dit vrai, leurs conversions avaient réussi à abuser les défenses du

Voile, l'amenant à les enclorre dans une poche d'espace-temps aplati alors que la limite bouillonnait de farouches marées gravitationnelles. Personne à ce jour ne prétendait comprendre comment cela était possible : comment les mécanismes internes du Voile pouvaient courber l'espace-temps, lui imposer une géométrie d'une aussi folle violence, alors qu'un repli un milliard de fois plus anodin aurait requis plus d'énergie que n'en recelait la masse entière de la galaxie. Personne ne comprenait non plus comment la conscience pouvait s'insinuer dans l'espace-temps autour du Voile, permettant au Voile proprement dit de faire la distinction entre les espèces d'esprits qui tentaient de s'introduire dans son cœur tout en remodelant leurs pensées et leurs souvenirs. Il était évident qu'il y avait un lien caché entre la pensée en tant que telle et les processus sous-jacents de l'espace-temps, l'une influençant les autres. Sylveste avait trouvé des références à une vieille théorie, oubliée depuis des siècles, qui faisait le lien entre les processus quantiques de la conscience et les mécanismes de la gravité quantique qui gouvernaient l'espace-temps, grâce à l'unification permise par un tenseur de courbure dit tenseur de Weyl... Cela dit, la conscience n'était pas mieux comprise à ce jour. La théorie était toujours aussi conjecturale. D'un autre côté, peut-être, dans les parages du Voile, toute fuite, même faible, entre la conscience et l'espace-temps, était-elle infiniment amplifiée. Sylveste et Lefèvre s'efforçaient de réfléchir dans la tempête, leurs esprits reformés apaisant les forces gravitationnelles qui bouillonnaient autour d'eux, à quelques mètres de la paroi de leur vaisseau. Ils se faisaient l'impression d'être des charmeurs de serpents qui se seraient déplacés dans une fosse pleine de cobras, leur musique définissant la zone de sécurité. Enfin, de *sécurité* : oui, jusqu'à ce que la musique cesse – ou devienne discordante, et que les serpents sortent de leur placidité hypnotique. On ne saurait jamais vraiment à quelle distance Sylveste et Lefèvre se trouvaient du Voile lorsque la musique s'était dégradée et que les cobras de la gravité s'étaient mis à bouger.

Sylveste affirma qu'ils n'avaient jamais franchi la limite du Voile proprement dit. Il en avait eu la preuve visuelle : plus de la moitié du ciel était resté plein d'étoiles. Et pourtant, les rares données récupérées par le vaisseau de recherche suggéraient que le module de contact était bien entré dans la mousse fractale qui entourait le Voile – bien au-delà de sa frontière infiniment brouillée, bien à l'intérieur de ce que Lascaille avait appelé l'Espace de la Révélation.

Elle l'avait su tout de suite, lorsque cela s'était produit. Glacée de peur, mais très calme, elle l'avait annoncé à Sylveste. Sa conversion mystif commençait à se déliter, son voile de perception non humain se dissipait, laissant place à des pensées humaines. C'était ce qu'ils craignaient depuis le début, et ils avaient prié pour que ça n'arrive

pas.

Ils avaient tout de suite informé la station de recherche et effectué des tests psycho afin de vérifier ses dires. La réalité était d'une clarté terrifiante. Sa conversion était en train de céder. D'ici quelques minutes, son esprit aurait perdu sa composante mystif et ne pourrait plus calmer les serpents parmi lesquels ils marchaient. Elle avait oublié la musique.

Ils ne s'étaient pas contentés de faire des vœux pour que ça n'arrive pas ; ils avaient pris leurs précautions, aussi. Lefèvre s'était repliée dans la partie opposée du module et avait déclenché les charges explosives qui séparaient le lobe dans lequel elle se trouvait de celui de Sylveste. À ce moment-là, sa conversion s'était presque complètement désagrégée. Par le lien audiovisuel qui reliait les deux lobes du vaisseau, elle avait informé Sylveste qu'elle sentait croître les forces gravitationnelles, que son corps était tordu par des tractions perverses et imprévisibles.

Les propulseurs avaient bien tenté d'éloigner son module de l'espace recourbé entourant le Voile, mais il était trop vaste et le lobe bien trop petit. En quelques minutes, la mince coque du vaisseau avait été déchiquetée. Lefèvre était restée en vie, roulée en boule dans la dernière poche de calme focalisée autour de son cerveau, et qui allait en se réduisant. Sylveste avait perdu contact avec elle alors que le vaisseau explosait. L'air qu'il contenait avait été rapidement expulsé au-dehors, mais la décompression ne s'était pas produite assez vite pour étouffer complètement ses cris.

Lefèvre était morte, Sylveste le savait. Sa propre conversion mystif tenait encore les serpents à distance. Bravement, plus seul qu'aucun être humain ne l'avait jamais été, Sylveste avait poursuivi sa descente vers la limite du Voile.

Plus tard, il s'était réveillé dans le silence de son appareil. Désorienté, il avait tenté de contacter la station de recherche qui était censée attendre son retour. Il n'y avait pas eu de réponse. La station de recherche et le gobe-lumen étaient à peu près anéantis. Une sorte de spasme gravitationnel était passé par là, les faisant éclater et les éviscérant aussi irrémédiablement que le vaisseau de Lefèvre. Tous les membres de l'équipage, tous ceux de son équipe étaient morts sur le coup, de même que les Ultras. Il était le seul survivant.

Mais à quoi bon ? Quel intérêt de prolonger son agonie ?

Sylveste avait ramené son module vers ce qui restait de la station et du gobe-lumen. Pendant un long moment, il avait cessé de penser aux Vélaires pour ne plus se focaliser que sur sa survie.

Il s'était démené seul, dans l'espace exigu de la capsule, pour faire repartir les systèmes de diagnostic et de réparation endommagés du gobe-lumen. Le spasme du Voile avait vaporisé ou pulvérisé des

milliers de tonnes du bâtiment, mais il n'avait plus, alors, qu'un seul passager à transporter. Lorsque les processus de récupération étaient redevenus opérationnels, il s'était enfin autorisé à dormir – n'osant croire qu'il allait s'en sortir. Et dans ses rêves, il avait pris peu à peu conscience d'une vérité énorme, pétrifiante : après la mort de Karine Lefèvre et avant qu'il reprenne conscience, il s'était passé quelque chose. Quelque chose avait effleuré son esprit et lui avait parlé. Mais le message qui lui avait été communiqué était si violemment étranger que Sylveste aurait été bien en peine de l'exprimer en termes humains.

Il était entré dans l'Espace de la Révélation.

**Carrousel de New Brasilia, Yellowstone,
système d'Epsilon Eridani, 2546**

Volyova s'arrêta devant la taverne, porta son bracelet à sa bouche et dit :

— Je suis au Mystif.

Elle s'en voulait de laisser penser que c'était leur point de ralliement – elle méprisait presque autant l'établissement que sa clientèle –, mais, au moment d'organiser le rendez-vous avec la nouvelle recrue, elle n'avait pas trouvé mieux.

— Ta candidate est arrivée ? fit la voix de Sajaki.

— Non, ou alors elle est très en avance. Si elle arrive à l'heure et si l'entretien se passe bien, nous devrions partir d'ici une heure.

— Je serai prêt.

Elle bomba le torse, entra et réalisa instantanément une carte mentale des clients. L'air était chargé du même parfum rose, écœurant, que l'autre fois et la fille qui jouait du teeconax effectuait les mêmes mouvements nerveux. Les sons liquides, troublants, émanant de son cortex étaient amplifiés par l'instrument et modulés par la pression de ses doigts sur le clavier tactile complexe, aux couleurs spectrales. La musique décrivait des ragas vertigineux avant de se ramifier en passages atonaux qui mettaient les nerfs à vif. On aurait dit une meute de lions raclant des plaques de métal rouillé avec leurs griffes. Volyova avait entendu dire qu'il fallait disposer d'implants neuro-auditifs spéciaux pour comprendre quelque chose au teeconax.

Il y avait un tabouret libre, au bar. Elle commanda une vodka. Elle avait une seringue prête dans sa poche et retrouverait sa sobriété instantanément le moment venu. Elle était résignée à poireauter en attendant sa recrue. En temps normal, elle n'aurait pas tenu en place, mais elle se sentait étonnamment détendue et disponible, en dépit du cadre et de la perspective de devoir repartir pour Resurgam. Peut-être l'air était-il saturé de drogues psychotropes, en tout cas elle ne s'était

pas sentie aussi bien depuis des mois. C'était bon de se retrouver avec d'autres êtres humains, même les spécimens qui fréquentaient la taverne. Pendant quelques minutes elle scruta les visages animés, sereinement ravie par les conversations inaudibles, par les récits de voyages qu'elle imaginait. Ou par la blague d'un autre monde qui arrachait un éclat de rire à une fille en train de fumer un narghilé. Non loin de là, un type chauve avec un dragon tatoué sur le crâne se vantait d'avoir traversé l'atmosphère d'une géante gazeuse alors que son pilote automatique était naze, et ce grâce à son esprit, converti par les Schèmes Mystifs, qui avait résolu le flux d'équations atmosphériques comme s'il était tombé dedans quand il était petit. Dans un box, un groupe d'Ultras particulièrement agités, à qui la lumière bleutée donnait de faux airs d'ectoplasmes, jouaient aux cartes. Le gagnant se payait sur le perdant en lui coupant une mèche de cheveux avec un couteau de poche pendant que les autres le maintenaient.

À quoi cette Khouri ressemblait-elle, déjà ?

Volyova pêcha sa carte dans sa poche et l'empauma discrètement. Voyons... Ana Khouri, plus quelques lignes de biographie, succinctes. Pas de quoi la faire remarquer dans un bar normal, mais ici, c'était plutôt la banalité qui risquait d'attirer l'attention. Et à en juger par la photo, elle devait avoir l'air encore plus déplacée que Volyova, si c'était possible.

D'un autre côté, Volyova ne s'en plaignait pas. Khouri semblait être la recrue idéale. Volyova avait exploré les réseaux de données subsistant dans le système – ceux qui avaient continué à fonctionner après la peste – et en avait tiré une liste restreinte de candidats susceptibles de répondre à ses critères. Khouri faisait partie du lot. Elle avait été dans l'armée, au Bout du Ciel. Mais Volyova n'avait pu trouver ses états de service, et elle avait fini par s'intéresser à d'autres postulants. Aucun ne correspondait tout à fait à ce qu'elle cherchait, et elle avait poursuivi ses investigations, un peu plus découragée chaque fois qu'elle éliminait un candidat. Sajaki avait suggéré à plusieurs reprises qu'ils enlèvent quelqu'un, tout simplement – comme s'il était moins criminel de recruter un volontaire pour un poste bidon. Mais la solution du rapt était trop aléatoire. Ce n'était pas le meilleur moyen de trouver un partenaire fiable.

C'est alors que Khouri était sortie de nulle part et avait pris contact avec eux. Elle avait entendu dire que l'équipage de Volyova cherchait quelqu'un, et elle était prête à quitter Yellowstone. Elle n'avait pas fait allusion à son passé militaire, mais Volyova était déjà au courant. C'était manifestement une preuve de prudence de la part de cette Khouri. Ce qui était plus bizarre, c'est qu'elle avait attendu pour les approcher que Sajaki – conformément aux habitudes de la

profession – annonce leur nouvelle destination.

— Capitaine Volyova, je suppose ?

Khourï était un petit bout de femme, tendue à bloc et vêtue avec austérité. Elle ne suivait aucune mode ultra reconnaissable. Elle avait les cheveux noirs, presque aussi courts que ceux de Volyova. Si elle avait eu dans le crâne des jacks ou des interfaces neurales indésirables, ça se serait vu. Rien ne prouvait qu'elle n'avait pas la tête bourrée de petites machines bourdonnantes, mais en tout cas elle ne s'en vantait pas. Son visage était un composé neutre des types génétiques prédominants sur son monde natal, le Bout du Ciel : harmonieux, sans rien de remarquable. Sa bouche était petite, rectiligne, inexpressive, mais cette neutralité était contredite par ses yeux : sombres au point d'être presque incolores, et en même temps brillants d'une prescience intérieure désarmante. L'espace d'un minuscule instant, Volyova crut que Khourï avait percé à jour son tissu de mensonges.

— Oui. Vous devez être Ana Khourï, acquiesça Volyova d'un ton mesuré, parce que, maintenant qu'elle avait opéré la jonction avec Khourï, elle ne tenait pas à ce que les éventuels volontaires qui se seraient trouvés à portée de voix tentent de s'introduire à bord. J'en déduis que vous avez évoqué avec notre mandataire la possibilité d'intégrer notre équipage.

— Je viens d'arriver au carrousel. Je me suis dit que j'allais prendre contact avec vous avant d'aller voir les équipages qui passent des annonces.

Volyova huma sa vodka.

— Curieuse stratégie, si vous me permettez.

— Pourquoi ? Les autres équipages ont tellement de candidats qu'ils ne les rencontrent que par simu interposée, répondit Khourï en trempant ses lèvres dans son verre d'eau. Je préfère traiter avec des êtres humains. Je voulais juste trouver un équipage différent.

— Oh, fit Volyova. Je vous rassure tout de suite, le nôtre est très différent, croyez-moi.

— C'est bien un bâtiment commercial, hein ?

Volyova hocha la tête avec conviction.

— Nous avons presque fini ce que nous étions venus faire à Yellowstone. Ça n'a pas été très fructueux, je dois dire. C'est vraiment le marasme. Nous reviendrons peut-être d'ici un siècle ou deux, le temps que la situation économique s'améliore, mais personnellement, si je ne devais jamais revoir cet endroit, je n'en mourrais pas.

— Donc, si je voulais signer avec vous, il faudrait que je me décide très vite ?

— Ce serait à nous, d'abord, de statuer sur votre candidature, bien sûr.

Khouri la regarda attentivement.

— Vous avez d'autres candidats ?

— Je ne suis pas sûre d'être autorisée à...

— Ça ne devrait pas manquer. Je veux dire, le Bout du Ciel... il doit y avoir des tas de gens désireux d'aller y faire un saut, même s'ils sont obligés, pour ça, d'intégrer un équipage.

Le Bout du Ciel ? Volyova s'efforça de cacher son soulagement. Khouri était venue les trouver parce qu'elle croyait aller au Bout du Ciel ! Ils avaient eu de la chance qu'elle ne soit pas au courant du changement de destination annoncé par Sajaki.

— Il y a pire, j'imagine, commenta Volyova.

— Enfin, j'aimerais beaucoup me retrouver en tête de liste.

Un nuage de plexiglas monté sur rail passa entre elles en tanguant sous le poids de son chargement de boissons et de drogues.

— Quel est exactement le poste que vous avez à pourvoir ?

— Ce serait beaucoup plus facile si je vous exposais la situation à bord du vaisseau ; vous n'avez pas oublié votre baise-en-ville, j'espère ?

— Bien sûr que non ! J'ai vraiment envie de ce poste, vous savez.

Volyova eut un sourire.

— Heureuse de vous l'entendre dire.

Cuvier, Resurgam, 2563

Calvin Sylveste se manifesta dans son somptueux fauteuil seigneurial, au bout de sa cellule.

— J'ai quelque chose d'intéressant à te raconter, dit-il en se caressant la barbe. Cela dit, je ne suis pas sûr que ça te plaise.

— Fais vite. Pascale ne va pas tarder.

L'expression perpétuellement amusée de Calvin devint carrément jubilatoire.

— En réalité, c'est d'elle que je veux te parler. Tu l'aimes bien, hein ?

— Ce ne sont pas tes oignons.

Sylveste eut un soupir. Il savait que ça se passerait mal. La biographie était presque achevée, à présent, et il avait pris connaissance de sa quasi-totalité. Malgré son exactitude, malgré les myriades de façons dont elle pouvait être appréhendée, elle demeurerait ce que Girardieu avait toujours voulu qu'elle soit : une arme de précision, un instrument de propagande habilement conçu. Le filtre subtil de la biographe interdisait d'entrevoir un aspect de son passé sous un jour qui ne soit défavorable pour lui. Pas moyen de voir en lui autre chose qu'un tyran égotiste, en proie à une idée fixe. Intelligent, certes, mais manipulateur et rigoureusement dépourvu de cœur. En cela, Pascale avait fait preuve d'une indéniable habileté. Si Sylveste n'avait lui-même connu les faits, il aurait accepté le point de vue biaisé de la biographe sans l'ombre d'une critique. Ça avait l'accent de la vérité.

C'était assez difficile à accepter, mais ce qui rendait les choses incommensurablement plus difficiles, c'était que ce portrait négatif avait été pour une bonne part composé par les témoignages de gens qui l'avaient connu. Et au premier rang d'entre eux, Calvin. C'était ce qui faisait le plus mal. Sylveste avait autorisé Pascale à consulter sa simulation bêta. Ce n'était pas de gaieté de cœur, mais il y avait eu, sur le coup, ce qui paraissait être des compensations.

« Je veux que l'obélisque soit retrouvé et déterré, avait dit Sylveste. Girardieu m'avait promis l'accès aux données de fouilles si je collaborais au massacre de mon propre personnage. J'ai respecté ma part du marché. Quid de la réciproque ?

— Ce ne sera pas facile... avait commencé Pascale.

— Non, mais les ressources des Inondationnistes ne devraient pas

trop en pâtir non plus.

— Je lui parlerai, avait-elle répondu d'un ton rien moins qu'assuré. À condition que vous me laissiez m'entretenir avec Calvin quand je voudrai. »

C'était un marché de dupes. Il l'avait toujours su. Mais le jeu paraissait en valoir la chandelle, ne serait-ce que parce que ça lui permettrait de revoir l'obélisque et pas seulement la minuscule partie qui avait été exhumée avant le soulèvement.

Chose remarquable, Nils Girardieau avait tenu parole. Ça avait pris quatre mois, mais une équipe avait localisé le chantier de fouilles abandonné et déterré l'obélisque. Ils ne s'étaient pas donné beaucoup de mal. D'un autre côté, Sylveste ne s'attendait pas à mieux. Il s'estimait déjà heureux qu'il soit resté en un seul morceau. Il pouvait maintenant en susciter une représentation holographique à volonté, dans sa chambre, agrandir tous les détails de la surface afin de les examiner. Le texte lui avait donné du fil à retordre. La carte complexe du système solaire était encore d'une précision exaspérante à ses yeux. En dessous, plus profondément enfouie, de sorte que personne ne l'avait jamais vue auparavant, se trouvait une carte qui ressemblait à la première mais à une beaucoup plus grande échelle : elle englobait le système entier jusqu'au halo cométaire. Pavonis était en réalité une grande étoile binaire ; deux étoiles éloignées l'une de l'autre de dix années-lumière. Les Amarantins devaient le savoir, parce que l'orbite de la seconde étoile était distinctement indiquée. Pendant un moment, Sylveste s'était demandé pourquoi il n'avait jamais vu l'autre étoile la nuit : elle était très loin, certes, et devait être peu visible, mais quand même plus brillante que toutes les autres étoiles qui étincelaient dans le ciel nocturne. Puis il s'était souvenu que l'autre étoile ne brûlait plus. C'était une étoile neutronique : le corps consumé d'une étoile qui devait jadis flamboyer d'un éclat bleu, intense. Elle était maintenant tellement sombre qu'il avait fallu attendre les premières sondes interstellaires pour la détecter. Un amas de formes graphiques énigmatiques gravitait sur l'orbite de l'étoile neutronique.

Il n'avait pas idée de ce que ça pouvait bien être.

Pire : plus bas, sur l'obélisque, se trouvaient des cartes similaires, cohérentes avec les autres systèmes solaires, même s'il n'en avait pas la preuve. Comment les Amarantins auraient-ils eu connaissance de l'existence d'autres systèmes, de leurs planètes, de l'étoile neutronique, s'ils n'étaient pas capables de voyager dans l'espace, comme les hommes ?

Peut-être la réponse résidait-elle dans l'âge de l'obélisque : d'après le contexte géologique, il avait neuf cent quatre-vingt-dix mille ans ; il datait donc de mille ans avant l'Événement, mais, pour valider sa théorie, Sylveste avait besoin d'une estimation beaucoup plus

précise. Lors de sa dernière visite, il avait demandé à Pascale de procéder à une datation par thermoluminescence. Il espérait qu'elle lui apporterait le résultat en revenant.

— Elle m'a été utile, dit-il à Calvin, qui répondit d'une moue sarcastique. Je ne m'attends pas à ce que tu le comprennes.

— Non. Mais il se pourrait que j'aie quelque chose à t'apprendre.

À quoi bon retarder la mauvaise nouvelle ?

— Quoi donc ?

— Elle ne s'appelle pas Dubois... répondit Calvin avec un sourire et faisant durer le plaisir, mais Girardieau. C'est sa fille. Et toi, fiston, tu t'es bien fait posséder.

Elles quittèrent le Mystif et le Vélaire dans la moiteur de la nuit planétaire artificielle. Des singes capucins importés en contrebande dégringolaient des arbres qui bordaient le mail afin de se livrer à leur sport favori : le vol à la tire. Des tambours du Burundi battaient au détour d'une courbe du mail. Des tubes au néon serpentaient entre les nuages bouillonnants accrochés à la superstructure. Khouri avait entendu dire qu'il pleuvait parfois dans le carrousel, mais jusqu'à présent cet exercice de simulation météorologique lui avait été épargné.

— Notre navette est amarrée au moyeu, annonça Volyova. Nous n'avons qu'à prendre un ascenseur et passer la douane.

Elles montèrent dans une cabine déglinguée, pas chauffée, qui sentait la pisse, et vide, en dehors d'un Komuso casqué pensivement assis sur une banquette, son shakuhachi entre les genoux. Khouri supposa que c'était sa présence qui avait incité les autres passagers à attendre la cabine suivante dans l'interminable noria qui effectuait la navette entre le moyeu et la périphérie.

La Demoiselle était debout à côté du Komuso, les mains nouées dans le dos, comme une matrone. Elle portait une robe longue, bleu électrique, et ses cheveux noirs étaient tirés en arrière en un chignon sévère.

— Vous êtes beaucoup trop tendue, dit-elle. Volyova va se douter que vous avez quelque chose à cacher.

— Fichez le camp.

Volyova jeta un coup d'œil dans sa direction.

— Pardon ? Vous avez dit quelque chose ?

— Brr, qu'il fait froid, ici !

Volyova sembla prendre beaucoup trop longtemps pour digérer l'information.

— Oui. En effet.

— Vous n'avez pas besoin de parler à haute voix, répondit la Demoiselle. Vous n'avez même pas besoin de sous-vocaliser. Imaginez

simplement ce que vous avez à me dire. L'implant détecte les impulsions fantômes générées dans vos zones du langage. Allez-y, essayez...

— Fichez le camp ! dit Khouri (ou plutôt elle imagina qu'elle le disait). Foutez le camp de ma putain de tête. Ce n'était pas prévu au contrat !

— Ma chère, il n'y a jamais eu de contrat, reprit la Demoiselle. Juste un – comment dire ? un arrangement mutuel ? (Elle regarda Khouri dans les yeux comme si elle attendait une réponse, mais Khouri se contenta de la foudroyer du regard.) Oh, très bien, dit la femme. Allez, je vous promets que je serai bientôt de retour.

Elle disparut magiquement.

— J'attends ça avec impatience, fit tout bas Khouri.

— Pardon ? demanda Volyova.

— J'attends ça avec impatience, répéta Khouri. De sortir de ce maudit ascenseur, je veux dire.

Elles arrivèrent bientôt au moyeu, passèrent la douane et montèrent à bord de la navette, un vaisseau non atmosphérique constitué d'une sphère sur laquelle étaient greffées quatre capsules proéminentes diamétralement opposées et baptisé *Mélancolie du départ*. C'était bien le genre de nom paradoxal que les Ultras aimaient donner à leurs appareils. L'intérieur, avec ses cannelures, évoquait un oesophage de baleine. Volyova conduisit Khouri au long d'une série de cloisons, de boyaux et de recoins jusqu'à la passerelle de l'engin. Il y avait quelques sièges-baquets, une console garnie de tout le fatras astronautique traditionnel, enjolivé de délicates entoptiques. Volyova effleura un voyant lumineux, et une sorte de petit plateau jaillit d'une fente pratiquée sur le côté de la console. Le plateau était muni d'un clavier à l'ancienne. Les doigts de Volyova dansèrent sur les touches, modifiant subtilement les données astronautiques.

Khouri réalisa avec une sensation de picotement que la femme n'avait pas d'implants : ses doigts étaient véritablement l'un de ses moyens de communication.

— Attachez votre ceinture, lui dit-elle. Il y a tellement de détritrus en orbite autour de Yellowstone qu'il se peut que nous soyons obligés de tirer sur la bête de plusieurs g.

Khouri s'exécuta. Malgré les désagréments que ça annonçait, c'était la première occasion qu'elle trouvait de se détendre depuis des jours. Il s'était passé beaucoup de choses depuis son réveil ; ça avait été vraiment mouvementé. Pendant qu'elle dormait, à Chasm City, la Demoiselle attendait l'arrivée d'un vaisseau en partance pour Resurgam et – compte tenu de la faible importance de Resurgam dans le réseau en perpétuel changement du commerce interstellaire – l'attente avait été longue. C'était le problème, avec les gobe-lumens.

Personne, aucun être vivant, si puissant qu'il soit, ne pouvait en posséder un maintenant, à moins qu'il n'ait été en sa possession depuis des siècles. Les Conjoineurs ne fabriquaient plus les systèmes de propulsion, et il ne serait jamais venu à l'idée de l'heureux propriétaire d'un bâtiment de le vendre.

Khouri savait que la Demoiselle n'avait pas attendu passivement. Et Volyova non plus. La Demoiselle lui avait dit que Volyova avait lancé un programme de recherche sur le réseau de données de Yellowstone, ce qu'elle appelait un limier. La traque à laquelle se livrait le limier était indétectable par un être humain normal – ou même un simple moniteur informatisé. Mais la Demoiselle n'était apparemment aucune de ces choses, et elle avait flairé le limier comme un patineur sent les rides de la glace sur laquelle il évolue.

Ce qu'elle fit ensuite était très rusé.

Elle siffla le limier jusqu'à ce qu'il vienne en bondissant vers elle. Puis elle lui tordit le cou en douceur, non sans avoir auparavant examiné les informations qu'il rapportait – et qu'on l'avait envoyé chercher. Il était chargé de découvrir des informations théoriquement secrètes concernant des individus qui avaient un passé d'esclavagistes ; exactement ce à quoi il fallait s'attendre de la part d'Ultras qui cherchaient à pourvoir un poste disponible à bord de leur appareil. Mais il y avait autre chose. Une chose un peu bizarre, qui excita la curiosité de la Demoiselle.

Pourquoi cherchaient-ils une recrue qui avait une expérience militaire ?

Peut-être s'agissait-il d'amateurs de discipline : des trafiquants qui agissaient en marge des échanges commerciaux normaux, des professionnels sans scrupules qui avaient recours à des stratagèmes un peu louches pour glaner les informations dont ils avaient besoin, et qui n'hésitaient pas à se rendre dans des colonies reculées comme Resurgam s'ils entrevoyaient une perspective de profit colossal, même à l'horizon de plusieurs siècles. Il était probable que leur organisation était structurée d'une façon quasi militaire et non livrée à l'anarchie comme la plupart des bâtiments de commerce. En vérifiant si leurs candidats avaient une expérience militaire, ils ne faisaient que s'assurer qu'ils s'intégreraient à leur équipage.

Ce qui était le cas, bien entendu.

Les choses s'étaient bien passées jusque-là, même en tenant compte du fait que, curieusement, Volyova n'avait pas détrompé Khouri quand celle-ci avait prétendu ignorer la véritable destination du bâtiment. Khouri savait depuis le début qu'il allait à Resurgam, évidemment – mais si les Ultras avaient su que c'était précisément là qu'elle voulait aller, elle aurait été obligée de leur servir une des nombreuses histoires préparées à l'avance afin de se justifier. Elle était

prête à leur raconter une de ces fables si Volyova avait rectifié sa prétendue erreur... mais elle ne l'avait pas fait, apparemment désireuse de laisser sa recrue penser qu'ils allaient vraiment au Bout du Ciel.

Ce qui était vraiment bizarre, bien que compréhensible : ils étaient aux abois et réduits à prendre le premier venu. Ça ne plaidait pas en faveur de leur honnêteté, mais, encore une fois, ça avait évité à Khouri de s'expliquer. Elle décida qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. En réalité, tout aurait marché comme sur des roulettes sans ce que la Demoiselle lui avait implanté dans la tête pendant son sommeil. Un implant minuscule, et qui n'éveillerait pas les soupçons des Ultras, conçu pour ressembler à un relais entoptique standard et fonctionner de la même façon. S'ils étaient trop curieux et lui retiraient ce foutu truc, toutes les parties incriminées s'auto-effaceraient ou se réorganiseraient. Mais ce n'était pas le problème. Khouri était contre l'implant, non que ce fût risqué ou superflu, mais plutôt parce que la dernière personne qu'elle avait envie d'avoir dans la tête à longueur de journée était la Demoiselle. Ce n'était qu'une simulation de niveau bêta, naturellement, faite pour imiter sa personnalité et qui projetait son image dans le champ de vision de Khouri tout en excitant ses centres auditifs afin de lui permettre d'entendre ses discours. Nul n'aurait conscience de ses apparitions, et Khouri pourrait communiquer silencieusement avec elle.

« Appelez ça le besoin de savoir, avait dit le fantôme. Vous avez été dans l'armée ; je suis sûre que vous comprendrez.

— Oui, je comprends, avait dit Khouri avec une morne résignation. Et je trouve que ça pue. Mais j'imagine que vous ne m'enlèverez pas ce satané truc de la tête rien que parce que ça ne me plaît pas. »

La Demoiselle avait eu un sourire.

« Vous surcharger d'informations à ce stade serait risquer de vous faire commettre un impair en présence des Ultras.

— Attendez une minute ! dit Khouri. Je sais déjà que vous voulez que je tue Sylveste. Que pourrais-je découvrir de plus ? »

La Demoiselle eut à nouveau ce sourire exaspérant. Comme beaucoup de *simus bêta*, son registre d'expressions faciales était assez réduit et entraînait la répétition, à l'instar de ces mauvais acteurs qui retombent constamment dans les mêmes tics.

« Ce que vous savez n'est, je le crains, qu'un infime détail de toute l'histoire. À peine une ébauche. »

Quand Pascale arriva, Sylveste s'appliqua à étudier son visage et le compara aux souvenirs qu'il avait de Nils Girardieau. Comme toujours, il se heurta à l'obstacle de sa vision. Ses yeux n'étaient pas

performants pour l'identification des courbes. Pour eux, les nuances du visage humain se réduisaient fâcheusement à une succession de segments de droites.

Pourtant, ce que Calvin avait dit n'était pas forcément faux. Pascale avait les cheveux raides, noir aile-de-corbeau, alors que Girardieau était roux et frisé. Tout de même, la structure osseuse présentait trop de similitudes pour que ce ne soit qu'une coïncidence. Si Calvin ne le lui avait pas fait remarquer, Sylveste ne l'aurait peut-être pas deviné, mais maintenant qu'il lui avait mis cette idée dans la tête, elle expliquait bien trop de choses.

— Pourquoi m'avez-vous menti ? lança-t-il.

— À quel sujet ? répliqua-t-elle, l'air sincèrement surprise.

— Sur tout. Et d'abord sur votre père.

— Mon père ? fit-elle, soudain laconique. Ah. Alors vous êtes au courant.

Il hocha la tête, les lèvres pincées. Et puis :

— Vous avez pris un risque, en collaborant avec Calvin. Il est très malin.

— Il a dû établir un lien, je ne sais comment, avec les données de mon compad et accéder à des fichiers confidentiels. Le salaud !

— Maintenant vous comprenez ce que je peux ressentir. Pourquoi avez-vous fait ça, Pascale ?

— D'abord, parce que je n'avais pas le choix. Je voulais vous étudier. Or la seule façon de gagner votre confiance était de prendre un nom d'emprunt. Ce n'était pas compliqué. Rares sont ceux qui savent que j'existe, et encore moins quelle tête j'ai. Ça... ça a marché, non ? Vous m'avez fait confiance. Confiance dont je n'ai pas abusé. À aucun moment.

— Est-ce la vérité ? Vous n'avez rien dit à Nils qui puisse l'aider ? Elle parut blessée.

— Vous aviez été averti du soulèvement, vous vous souvenez ? Si quelqu'un a été trahi, dans cette histoire, c'est mon père.

Il tenta de réfuter son argument, sans être trop sûr d'en avoir envie. Peut-être disait-elle vrai.

— Et la biographie ?

— C'était l'idée de mon père.

— Une arme contre moi, pour me discréditer ?

— Il n'y a rien dedans qui ne soit la vérité vraie ; à vous de me prouver le contraire. Euh... elle est presque prête, au fait. Calvin s'est montré très coopératif. Ce sera la première œuvre d'art indigène produite sur Resurgam, vous vous rendez compte ? Depuis les Amarantins, évidemment.

— C'est bien une œuvre d'art. Allez-vous la publier sous votre vrai nom ?

— C'était le projet, depuis le début. J'espérais que vous ne l'apprendriez pas avant, bien sûr.

— Ne vous en faites pas pour ça. Ça ne changera rien à nos relations de travail, croyez-moi. Dans le fond, j'ai toujours su que c'était Nils qui était derrière tout ça.

— Ce qui vous facilite les choses, hein ? De tirer un trait sur moi comme si je comptais pour des prunes ?

— Vous avez la datation par thermoluminescence que vous m'aviez promise ?

— Oui, fit-elle en lui tendant une carte. J'ai tenu parole, docteur. Mais je crains que le peu de respect que j'avais pour vous ne soit sur le point de disparaître en fumée.

Sylveste fléchit la carte entre le pouce et l'index, et les données commencèrent à défiler. Il les regarda, incapable de s'en abstraire, tout en poursuivant la conversation avec Pascale :

— Quand votre père m'a parlé de cette biographie, il m'a dit que la femme qui devait la rédiger allait y laisser pas mal d'illusions.

Elle se leva.

— Je propose que nous remettons ça à la prochaine fois.

— Non, attendez ! fit Sylveste en la prenant par la main. Je suis désolé. Il faut que je vous parle, vous comprenez ?

Elle tiqua, comme si ce contact lui répugnait, puis elle parut se rassérer quelque peu.

— Me parler ? De quoi ? demanda-t-elle, sur la réserve.

— De ça, fit-il en tapotant, du pouce, le relevé de datation. C'est rudement intéressant.

La navette de Volyova approchait d'un chantier de construction situé au point de Lagrange, entre Yellowstone et son satellite, Marco's Eve. Une douzaine de gobe-lumens étaient parqués là. Khouri n'en avait jamais autant vu de toute sa vie. De petits appareils destinés aux trajets à l'intérieur du système étaient amarrés, tels des porcelets à la mamelle, autour du carrousel principal qui occupait le moyeu du chantier. Quelques gros bâtiments à bouclier de glace ou à propulsion Conjoiner étaient enchâssés dans des structures squelettiques. Il y avait aussi des vaisseaux Conjoiner : minces et noirs, comme tirés de l'espace lui-même. Mais la plupart des autres appareils décrivaient des orbites lentes et paresseuses autour du point de Lagrange. Khouri en déduisit que la façon dont les appareils étaient garés répondait à des règles de préséance complexes, définissant ceux qui devaient s'effacer devant les autres, calcul qu'un ordinateur aurait pu effectuer des jours à l'avance. Le coût du carburant nécessaire pour dévier un bâtiment de la trajectoire de collision devait être faible par rapport à la marge bénéficiaire d'une halte commerciale classique... mais la perte de

prestige devait être plus difficile à amortir. Bien qu'il n'y ait jamais eu autant d'appareils en orbite au Bout du Ciel, elle avait tout de même entendu dire que des équipages s'étaient accrochés pour des histoires de parking et de droits d'usage. Les rampants considéraient généralement les Ultras comme une parcelle d'humanité homogène. C'était un préjugé sans fondement : en réalité, ils étaient aussi divisés que n'importe quelle autre espèce humaine et nourrissaient les mêmes sentiments paranoïaques les uns envers les autres.

En attendant, ils approchaient du bâtiment de Volyova.

Un appareil incroyablement élané, comme tous les gobe-lumens. L'espace ne paraissait vide qu'à vitesse lente. Or ces appareils croisaient la plupart du temps à une vitesse proche de celle de la lumière, allure à laquelle l'espace devenait un milieu tempétueux, cyclonique, hurlant. C'est pourquoi ils étaient profilés comme des dagues : une carlingue conique, une proue effilée comme une aiguille pour mieux pénétrer le milieu interstellaire et deux moteurs Conjoiner fixés à l'arrière, sur des épars pareils à des poignées ornementées. La glace étincelante qui gainait la coque était si pure qu'on aurait dit du diamant. La navette frôla le bâtiment et, l'espace d'un instant, Khouri en appréhenda l'immensité. Elle eut l'impression de survoler une ville, et non un engin spatial. Puis un iris s'ouvrit dans la coque, révélant une soute brillamment éclairée. Volyova guida la navette à bord, à l'aide de petites impulsions sur les commandes de propulsion, et s'amarra à un berceau. Khouri entendit les grands *clang* ! des ombilics et des connecteurs qui se verrouillaient.

Volyova déboucla aussitôt son harnais.

— Je vous emmène à bord ? proposa-t-elle sur un ton assez sensiblement éloigné de la courtoisie à laquelle s'attendait Khouri.

Elles traversèrent la navette et se propulsèrent dans l'environnement spacieux du vaisseau. Elles étaient encore en apesanteur, mais, au bout d'une course, Khouri reconnut le mécanisme complexe qui marquait le raccord entre la section fixe et la centrifugeuse.

Elle commençait à se sentir nauséuse, mais elle aurait préféré mourir plutôt que de laisser Volyova s'en apercevoir.

— Avant que nous allions plus loin, fit l'Ultra, je veux vous présenter quelqu'un.

Elle regardait par-dessus l'épaule de Khouri, en direction de la coursive par laquelle elles étaient arrivées. Khouri entendit un bruit : quelqu'un avançait à la force des poignets le long des rails qui rainuraient le passage. Il y avait quelqu'un d'autre à bord de la navette.

Et ça, ça n'allait pas du tout.

L'attitude de Volyova n'était pas celle d'une employeuse essayant

d'impressionner une recrue potentielle. On aurait plutôt dit qu'elle se fichait pas mal de ce que Khouri pouvait penser, comme si c'était sans importance. Khouri tourna la tête et reconnut le Komuso qui était avec elles dans l'ascenseur. Son visage disparaissait sous le casque de rotin que portaient tous ses pareils. Il tenait son shakuhachi au creux de son bras.

Khouri allait dire quelque chose, mais Volyova lui imposa silence.

— Bienvenue à bord du *Spleen de l'Infini*, Ana Khouri. Nous avons l'honneur de vous confier le poste de tir, déclara-t-elle, avant de se tourner vers le Komuso. Tu veux me faire une faveur, triumvir ?

— De quoi s'agit-il ?

— Mets-la hors d'état de nuire avant qu'elle n'essaie de tuer l'un d'entre nous.

La dernière chose que vit Khouri fut le brouillard doré d'un bambou.

Sylveste crut sentir le parfum de Pascale avant même de la reconnaître dans la foule, devant la prison. Il esquissa machinalement un mouvement dans sa direction, mais les deux armoires à glace qui l'avaient escorté hors de sa chambre le retinrent. Des cris d'animaux, des insultes étouffées montèrent de la populace massée derrière le cordon de sécurité, mais Sylveste les remarqua à peine.

Pascale l'embrassa diplomatiquement, dissimulant tant bien que mal la conjonction de leurs bouches derrière sa main gantée de dentelle.

— Avant que tu me le demandes, fit-elle d'une voix à peine audible dans le vacarme, je ne vois pas plus que toi ce que tout ça peut bien vouloir dire.

— C'est Nils qui a magouillé ça ?

— Qui d'autre ? Il n'y a que lui qui puisse te faire sortir d'ici pendant plus d'une journée.

— Dommage qu'il n'ait pas la bonté de m'éviter d'y retourner.

— Oh, il pourrait, s'il n'était pas tenu de complaire à son peuple, et à son opposition. Il serait temps que tu cesses de le considérer comme ton pire ennemi, tu sais.

Ils prirent place dans le murmure stérile du véhicule qui les attendait. C'était une déclinaison d'un des petits buggies d'exploration : une carlingue aérodynamique et quatre roues-ballons. Les appareils de communication étaient logés dans une bosse d'un noir mat, sur le toit. L'engin était peint en violet, la couleur des Inondationnistes, et orné à l'avant d'enjoliveurs en forme de vagues.

— Sans mon père, reprit Pascale, tu serais mort pendant le soulèvement. C'est lui qui t'a protégé de tes pires ennemis.

— Ça ne fait pas de lui un révolutionnaire très compétent.

— Et le régime qu'il a réussi à renverser, ça compte pour du beurre ?

Sylveste haussa les épaules.

— Objection retenue. Enfin, mettons.

Un garde prit le volant, derrière une séparation de verre armé, et ils se mirent en route. Ils laissèrent la foule derrière eux et quittèrent la ville après avoir traversé l'un des arboretums et emprunté une rampe qui passait sous le périmètre des dômes. Ils étaient escortés par deux autres voitures du gouvernement – encore des véhicules de surface modifiés, mais noirs et pleins de miliciens masqués, armés jusqu'aux dents. Après avoir parcouru un kilomètre le long d'un tunnel plongé dans le noir, le convoi arriva à un sas et s'arrêta. C'est là que l'air respirable de la cité laissait place à l'atmosphère de Resurgam. Les gardes ne quittèrent pas leur poste. Ils s'arrêtèrent juste le temps de mettre leur masque respiratoire et leurs lunettes. Puis les véhicules repartirent et remontèrent vers la surface. Ils émergèrent dans un jour grisâtre, entre des murailles sismiques de béton, et traversèrent une surface quadrillée par des lumières rouges et vertes.

Un appareil les attendait sur un trépied de poutrelles. Ils évitèrent de regarder le dessous des ailes, trop lumineux. La couche limite d'air commençait déjà à s'ioniser. Le conducteur prit des masques à gaz dans un compartiment du tableau de bord, les tendit à ses passagers à travers la grille de sécurité et leur fit signe de se les plaquer sur le visage.

— Ce n'est pas obligatoire, docteur Sylveste, dit-il. L'oxygène est monté à deux cents pour cent depuis la dernière fois que vous avez quitté Resurgam City. Il y a des gens qui respirent à l'air libre pendant des dizaines de minutes sans effets à long terme.

— Ça doit être les dissidents dont je n'arrête pas d'entendre parler, répondit Sylveste. Les renégats que Girardieau a trahis pendant le soulèvement. Ceux qui sont censés avoir des contacts avec les chefs du Sentier Rigoureux, à Cuvier. Je ne les envie pas. La poussière doit leur colmater les poumons à peu près autant qu'elle leur caille les idées.

Le garde n'eut pas l'air impressionné.

— Les particules de poussière sont retraitées par des enzymes glutons. La vieille biotechnologie martienne. Quoi qu'il en soit, le niveau de poussière a bien baissé. Avec toute l'humidité que nous envoyons dans l'atmosphère, les particules de poussière s'agglutinent en grains plus gros, et le vent a du mal à les transporter.

— Très bien, fit Sylveste en applaudissant. Dommage que ce soit toujours le trou du cul du monde.

Il se colla le masque sur la figure et attendit l'ouverture de la porte. Une douce brise soufflait, à peine abrasive, juste piquante.

Ils traversèrent le tarmac en courant.

L'appareil était une vaste oasis de calme, et c'est avec volupté qu'ils découvrirent l'intérieur somptueusement paré de la pourpre gouvernementale. Les passagers des deux véhicules qui les escortaient entrèrent par une autre porte. Sylveste vit Nils Girardieu traverser le terrain. Il remarqua sa démarche sinueuse, qui partait des épaules. On aurait dit un compas à pointes sèches qu'on ferait marcher sur une planche à dessin. Il émanait de lui une énergie concentrée, comme un glacier comprimé sous un volume humain. Il quitta presque aussitôt le champ de vision de Sylveste. Quelques minutes plus tard, le bord visible de l'aile, près de lui, s'entourait d'un halo violet d'ions excités, et l'appareil quittait le tarmac.

Sylveste s'assit près d'un hublot et regarda Cuvier – ou plutôt Resurgam City, comme on l'appelait maintenant – diminuer en dessous de lui. C'était la première fois qu'il voyait cet endroit dans son intégralité depuis le soulèvement, moment où la statue du naturaliste français avait été renversée. La colonie du bon vieux temps n'était plus qu'un souvenir. Au-delà du périmètre des dômes s'étendait un foisonnement d'habitats humains : des structures étanches, reliées par des routes et des passages couverts. Tout autour, c'était un grouillement de petits dômes d'un vert émeraude, à cause de la végétation. Des bandes de cultures expérimentales à l'air libre, qui attendaient d'être transférées plus loin, formaient des schémas géométriques désagréables aux yeux de Sylveste.

Ils contournèrent la ville et mirent cap au nord. Un réseau de canyons se déroulait en dessous d'eux. Le reflet des ailes illuminait parfois, momentanément, une petite colonie constituée d'un unique dôme opaque ou d'un entrepôt aux lignes nettes, mais pour l'essentiel ils survolaient un paysage sauvage, dépourvu de routes, sans même un tuyau ou une ligne électrique.

Sylveste dormit par intermittences. Lorsqu'il se réveilla, les déserts de glace des tropiques et la toundra importée défilaient sous l'appareil. Une colonie apparut bientôt à l'horizon, et ils commencèrent à descendre en décrivant des spirales languissantes. Sylveste déplaça son hublot pour avoir une meilleure vue.

— Je reconnais cet endroit. C'est là que nous avons trouvé l'obélisque.

— Oui, fit Pascale.

Le paysage était fissuré et presque complètement dépourvu de végétation. Des arches brisées et d'improbables piliers qui paraissaient sur le point de s'écrouler montaient vers le ciel, sur l'horizon. Les zones planes étaient rares ; le sol était tellement crevassé qu'on aurait dit un lit défait, calcifié. Ils survolèrent une coulée de lave solidifiée et se posèrent sur un terrain hexagonal nivelé entouré de bâtiments de

surface fortifiés. C'était le milieu de la journée, et pourtant la poussière en suspension dans l'air filtrait tellement la lumière solaire qu'ils avaient dû éclairer le terrain avec des projecteurs. Des miliciens coururent vers eux sur le tarmac en se protégeant les yeux de la lumière éblouissante du dessous de l'appareil.

Sylveste prit son masque, le regarda dédaigneusement et le laissa sur son siège. Il n'en avait pas besoin pour aller jusqu'au bâtiment tout proche, et s'il en avait besoin, personne ne le saurait.

Les miliciens les escortèrent dans le hangar. Il y avait des années que Sylveste ne s'était trouvé aussi près de Girardieau. Son adversaire lui parut soudain d'une petitesse choquante. Il était bâti comme une espèce de machine excavatrice cubique. Il avait l'air capable de se frayer un chemin dans une veine de basalte. Ses cheveux roux, crépus, presque ras, avaient blanchi. Il avait des yeux globuleux de pékinois étonné.

— Drôle de rapprochement, hein, Dan ? commença-t-il alors que l'un des gardes refermait hermétiquement la porte derrière eux. Qui aurait dit que nous découvririons un jour que nous avions tant de choses en commun ?

— Nous en avons moins que tu ne crois, rétorqua Sylveste.

Girardieau conduisit le groupe dans une galerie cannelée où étaient stockées des machines au rebut, maquillées au-delà de toute reconnaissance.

— Je suppose que tu te demandes de quoi il retourne.

— J'ai ma petite idée.

Les échos de son rire se réverbérèrent sur le matériel désaffecté abandonné dans la galerie.

— Tu te souviens de cet obélisque qu'ils avaient déterré dans le secteur ? Mais bien sûr ! C'est toi qui avais mis en évidence le problème phénoménologique, grâce à la méthode de datation par thermoluminescence appliquée aux roches.

— Oui, confirma platement Sylveste.

Les implications de la thermoluminescence étaient renversantes : aucune structure cristalline naturelle n'était jamais rigoureusement parfaite. Sa géométrie présentait toujours des irrégularités et, aux endroits où il manquait des atomes, les électrons s'accumulaient au fil du temps, chassés du reste de la structure par les bombardements de rayons cosmiques et la radioactivité naturelle. Comme les trous avaient tendance à se combler à un rythme régulier, le nombre d'électrons piégés fournissait une méthode de datation qui pouvait être utilisée sur les artefacts inorganiques. Elle présentait un inconvénient, bien sûr : pour que la méthode soit utilisable, il fallait que les pièges aient été vidés à un moment donné du passé. Par bonheur, l'exposition à une chaleur vive ou à la lumière suffisait à

blanchir – à vider – les pièges des couches superficielles du cristal. L'analyse par thermoluminescence avait fait apparaître que tous ceux de l'obélisque avaient été vidés en même temps, il y avait neuf cent quatre-vingt-dix mille ans, aux erreurs de mesure près. Seul un phénomène comme l'Événement avait pu « vider » un objet aussi vaste.

Il n'y avait rien de nouveau là-dedans. La datation par le même procédé avait montré que des milliers d'artefacts amarantins remontaient à l'Événement. Mais aucun n'avait été délibérément enterré. Or l'obélisque avait été enfoui dans un sarcophage de pierre après son « lavage ».

Après l'Événement.

Malgré le changement de régime, la nouvelle avait suscité, au cours de l'année écoulée, un regain d'intérêt pour l'obélisque et pour les inscriptions. Livré à ses propres moyens, Sylveste n'avait pu en fournir qu'une interprétation au mieux schématique, mais ce qui restait de la communauté d'archéologues avait volé à son secours. Une liberté nouvelle régnait à Cuvier ; le régime de Girardieau avait allégé certaines interdictions concernant les recherches sur les Amarantins, en même temps que l'opposition du Sentier Rigoureux devenait plus fanatique.

Étrange rapprochement, comme disait Girardieau.

— Lorsque nous avons eu une idée de ce que disait l'obélisque, reprit-il, nous avons isolé toute la zone et nous l'avons excavée sur soixante ou soixante-dix mètres. Nous en avons trouvé des douzaines d'autres – tous lavés avant enfouissement, et portant plus ou moins les mêmes inscriptions. Ce ne sont pas des témoignages d'un épisode de l'histoire dont la zone aurait été le théâtre ; ils marquent l'emplacement d'une chose enfouie ici.

— Quelque chose d'important, commenta Sylveste. Une chose qu'ils avaient prévu d'enfouir bien avant l'Événement, les marques ayant été placées après. Le dernier acte culturel d'une société vouée à l'anéantissement. Et c'est très important, Girardieau ?

— Énorme.

Girardieau lui raconta alors comment ils avaient exploré la zone à l'aide d'une batterie de résonateurs : des émetteurs d'ondes de Rayleigh pénétrantes, sensibles à la densité des objets enfouis dans le sol. Ils avaient dû utiliser les plus gros résonateurs, ce qui voulait dire que les objets devaient être enfouis à la limite extrême de détection permise par la technique : plusieurs centaines de mètres. Ils avaient ensuite fait venir les gravitomètres imageurs les plus performants de la colonie, et c'est à ce moment-là seulement qu'ils avaient eu une idée de ce qu'ils cherchaient.

Et ce n'était pas une petite chose.

— Le chantier a-t-il un lien avec le programme des Inondationnistes ?

— Rien. C'est complètement indépendant. En d'autres termes, c'est de la science pure. Ça t'étonne ? J'ai toujours promis que nous n'abandonnerions pas les recherches sur les Amarantins. Peut-être que si tu m'avais cru, il y a tant d'années, nous travaillerions ensemble, maintenant, contre le Sentier Rigoureux, qui est le seul véritable ennemi.

— Tu t'étais toujours désintéressé des Amarantins, jusqu'à la découverte de l'obélisque, protesta Sylveste. Ça t'a foutu la trouille, hein ? Enfin une preuve incontestable. Je n'aurais jamais pu contrefaire ou falsifier une chose pareille. Force t'était finalement d'admettre que j'avais peut-être vu juste depuis le début.

Ils entrèrent dans un vaste ascenseur équipé de sièges capitonnés et orné d'aquarelles inondationnistes. Une lourde porte de métal se referma avec un chuintement. L'un des assistants de Girardieau ouvrit un portillon et appuya sur un bouton. Le sol parut se dérober sous leurs pieds, et leurs corps en proie à une sensation vertigineuse ne se redressèrent que mollement.

— On descend à une grande profondeur ?

— Pas très, répondit Girardieau. Quelques kilomètres seulement.

Lorsque Khouri se réveilla, ils avaient quitté l'orbite de Yellowstone. Pour l'heure, elle regardait la planète par un hublot, dans sa cabine. Elle ne l'avait jamais vue aussi petite. Chasm City et la région environnante n'étaient plus qu'un point minuscule. La Ceinture de Rouille était réduite à un anneau de fumée roussâtre, trop éloigné pour qu'on en distingue les détails. Le bâtiment ne s'arrêterait plus, à présent ; il accélérerait régulièrement jusqu'à un g, quitterait le système d'Epsilon Eridani et continuerait à accélérer jusqu'à ce qu'il atteigne une vitesse voisine de celle de la lumière. Ce n'était pas un hasard si ces bâtiments étaient appelés des gobe-lumens.

Elle s'était fait piéger.

— C'est une complication, dit la Demoiselle après de longues minutes de silence. Une complication et rien d'autre.

Khouri se massa la base du crâne. Elle avait une bosse douloureuse à l'endroit où le Komuso – qui s'appelait Sajaki, ainsi qu'elle l'avait appris depuis – l'avait frappée avec son shakuhachi.

— Comment ça, une complication ? hurla-t-elle. Ils m'ont enlevée, espèce de sale pute !

— Pas si fort, ma chère petite. Ils ne sont pas au courant de ma présence, et il n'y a aucune raison qu'ils l'apprennent, fit l'image entoptique avec un sourire saccadé. En réalité, je suis probablement votre meilleure amie, à l'heure actuelle. Je vous suggère de préserver

notre secret. Maintenant, poursuivait-elle en feignant d'examiner ses ongles, si nous nous efforçons d'avoir une approche rationnelle du problème ? Quel était notre objectif ?

— Vous le savez bien !

— Oui. Vous deviez infiltrer cet équipage et l'accompagner vers Resurgam. Et maintenant, quelle est la situation ?

— Cette carne de Volyova n'arrête pas de m'appeler sa recrue.

— En d'autres termes, votre infiltration a réussi au-delà de toute espérance. Et où allons-nous, au juste ?

Elle se mit à arpenter nonchalamment la cabine, une main sur la hanche et se tapotant la lèvre inférieure du bout de l'index de l'autre.

— Je n'ai aucune raison de penser que nous n'allons plus vers Resurgam.

— Alors, pour l'essentiel, la mission n'est pas compromise.

Khouri l'aurait volontiers étranglée, sauf qu'elle aurait aussi bien pu étrangler un mirage.

— Il ne vous est pas venu à l'idée qu'ils pouvaient avoir des projets personnels ? Vous savez ce que Volyova a dit, juste avant qu'on ne m'assomme ? Elle a dit qu'elle me confiait le poste de tir. Que pensez-vous qu'elle entendait par là ?

— Ça explique pourquoi ils cherchaient quelqu'un qui ait eu une expérience militaire.

— Et si je ne veux pas suivre ses plans ?

La Demoiselle cessa de faire les cent pas et adopta un air sérieux prélevé dans son catalogue d'expressions.

— Je doute que ça ait la moindre importance pour elle. Ce sont des Ultras, vous comprenez. Et les Ultras ont accès à des technologies qui passent pour tabou sur les autres mondes-colonies.

— Lesquelles, par exemple ?

— Des techniques de manipulation mentale, notamment.

— Eh bien, merci de m'avoir prévenue largement à l'avance.

— Ne vous en faites pas. Je savais que c'était une possibilité et j'avais pris les précautions qui s'imposaient, répondit la Demoiselle en portant la main à sa tempe.

— Quel soulagement !

— Je vous ai greffé un implant capable de sécréter des antigènes contre leurs neuro-droggs. De plus, il diffusera dans votre subconscient des messages de renforcement subliminal qui neutraliseront toutes leurs thérapies inductives de loyauté.

— Alors pourquoi prenez-vous la peine de me raconter tout ça ?

— Parce que, ma chère petite, quand Volyova commencera le traitement, vous devrez lui laisser croire qu'il agit.

Ils descendirent dans une cage d'ascenseur de dix mètres de côté,

gainée de diamant. La descente ne prit que quelques minutes, puis la pression atmosphérique et la température ambiante se stabilisèrent à des niveaux voisins de ceux de la surface. Dans le puits étaient ménagés, par endroits, des renforcements qui devaient permettre à deux cabines de se croiser avant de poursuivre leur trajet, et servaient de local de rangement, voire de point de départ pour certaines opérations. Le diamant était mis en œuvre par des cyborgs qui l'extrudaient en filaments mono-atomiques avec leurs filières. Les filaments étaient ensuite positionnés par des machines moléculaires de la taille d'une protéine. Sylveste regarda, à travers le plafond vitré, le puits légèrement translucide qui semblait monter jusqu'à l'infini.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez trouvé ça ? demanda-t-il. Vous devez être ici depuis des mois, au moins.

— Disons que ton intervention n'était pas capitale, répondit Girardieau. Enfin, jusqu'à présent.

Arrivés en bas, ils suivirent une galerie aux parois plaquées d'argent, plus propre et mieux aérée que celle qu'ils avaient empruntée à la surface. Les baies vitrées ménagées sur toute la longueur donnaient sur une caverne d'une immensité stupéfiante, équipée de structures géodésiques et de ponts roulants. Sylveste n'avait pas fait dix pas dans la galerie qu'il en avait déjà pris, traité et agrandi une série d'images avec ses yeux. Ce dont il remercia intérieurement Calvin. De mauvaise grâce.

Son cœur cognait contre ses côtes, et il y avait de quoi.

Ils franchirent des portes blindées, rehaussées d'entoptiques de sécurité : des serpents grouillants qui semblèrent siffler et cracher dans leur direction. Ils pénétrèrent dans une antichambre au bout de laquelle s'ouvraient deux autres portes, gardées par des miliciens. Girardieau leur fit signe de s'écarter et se tourna vers Sylveste. Avec ses yeux ronds dans son faciès de pékinois, il évoquait à cet instant un diable d'estampe japonaise sur le point de cracher le feu.

— Maintenant, fit Girardieau, c'est le moment où soit tu demandes à être remboursé, soit tu admires dans un silence abasourdi.

— Impressionne-moi, fit Sylveste avec toute la froide nonchalance dont il était capable, malgré sa fébrilité et son cœur qui battait la chamade.

Girardieau ouvrit les portes du fond. Ils entrèrent dans une pièce moitié moins grande que le monte-charge, et vide, en dehors d'une rangée de scriptos rudimentaires encastrés dans le mur. Un casque et un micro d'ambiance étaient posés sur l'un d'eux, à côté d'un compad dont l'écran affichait des schémas techniques. Les murs s'écartaient vers le haut, la voûte étant plus vaste que le sol. Ce phénomène, ajouté aux énormes baies vitrées ouvertes dans trois des parois, donna à Sylveste l'impression qu'il était dans la nacelle d'un dirigeable, et

qu'il voguait sur un océan inexploré, sous un ciel nocturne sans étoiles.

Girardieau éteignit la lumière, afin qu'ils voient ce qu'il y avait derrière la vitre.

Des projecteurs accrochés à la voûte éclairaient l'objet amarantin qui se trouvait en dessous. D'une paroi presque lisse de la caverne émergeait une demi-sphère d'un noir absolu, entourée d'échafaudages et de palans. Des masses rocailleuses de magma durci y adhéraient encore, mais, aux endroits où le magma avait été ôté, la chose était aussi lisse et noire que de l'obsidienne. C'était une sphère dont la moitié au moins était encore prisonnière de sa gangue, et qui devait bien faire quatre cents mètres de diamètre.

— Tu vois qui a pu faire ça ? murmura enfin Girardieau. Ça date d'avant le langage humain, mais ma putain d'alliance est plus rayée que ça.

Girardieau mena le groupe vers la cage d'ascenseur pour une courte descente finale vers le théâtre des opérations : le fond de l'excavation. La descente ne dura pas trente secondes, mais elle fit à Sylveste l'impression d'une odyssée homérique, d'une lenteur affolante. Pour lui, cet objet était sa trouvaille, il lui appartenait ; il l'avait mérité, comme s'il l'avait déterré de ses mains, s'arrachant les ongles dessus. Il les dominait maintenant de toute sa masse, sa surface incurvée, où la roche adhérait encore par endroits, se projetant dans le vide, au-dessus d'eux. Une encoche, une rainure oblique, semblait en faire le tour. De là où il se trouvait, ça paraissait n'être qu'une étroite faille, d'un mètre de large environ, et probablement aussi profonde.

Girardieau les conduisit vers l'une des casemates qui servaient de cale à l'objet : une structure de béton divisée en plusieurs niveaux, eux-mêmes cloisonnés en salles et bureaux. À l'intérieur, ils prirent un autre ascenseur qui sortait du bâtiment et montait dans le réseau d'échafaudages érigé au-dessus. Sylveste éprouvait, au creux de l'estomac, des torsions conflictuelles provoquées par la claustrophobie et l'agoraphobie. Il se sentait cerné par les impensables mégatonnes de roche entassées sur des centaines de mètres d'épaisseur au-dessus de sa tête, et en même temps pris de vertige alors que l'ascenseur les emmenait à une hauteur vertigineuse dans la structure aérienne fixée à la paroi de l'objet.

De petits réduits renfermant du matériel étaient accrochés comme des tiques dans la structure géodésique. L'ascenseur se plaqua à l'une de ces verrues, et ils s'engagèrent dans un complexe de salles qui semblaient vibrer encore d'une activité à peine interrompue. Des notes d'information et d'avertissement étaient peintes au pochoir ou simplement collées, l'installation étant trop rudimentaire pour les générateurs entoptiques.

Ils prirent une passerelle métallique aux poutrelles vibrantes qui menait, à travers la résille géodésique, vers la peau noire de l'objet amarantin. Ils étaient à mi-hauteur, au niveau de la rainure, mais trop près pour qu'il leur paraisse encore sphérique. Ils n'en voyaient que la paroi noire, lisse, impénétrable, aussi gigantesque et sans profondeur que l'image du Voile de Lascaille dont il avait conservé le souvenir après son retour de Spindrift. Ils suivirent la passerelle jusqu'à ce qu'elle les emmène dans la rainure.

Elle s'incurvait aussitôt vers la droite. Ils étaient entourés sur les trois côtés – à gauche, en haut et en bas – par la substance noire bizarrement lisse de l'artefact. Ils marchaient sur un caillebotis fixé, en dessous, par des ventouses, le matériau étant à peu près sans friction. Sur la droite, une rambarde placée à hauteur de la taille les séparait symboliquement de plusieurs centaines de mètres de vide. Tous les cinq ou six mètres, une lampe était assujettie à la paroi intérieure par des blocs d'époxy, et tous les vingt mètres environ était placé un panneau arborant des symboles incompréhensibles.

Ils suivaient cette rampe inclinée depuis trois ou quatre minutes lorsque Girardieau ordonna la halte. Ils étaient arrivés à un entrelacs de câbles électriques, de lampes et de consoles de communication. La paroi gauche de la rainure s'enfonçait vers l'intérieur.

— Nous avons mis des semaines à découvrir le moyen d'entrer, dit Girardieau. Au départ, la tranchée était colmatée par du basalte. Il a fallu que nous la dégagions complètement pour découvrir cet endroit où le basalte semblait s'enfoncer dans la sphère. On aurait dit qu'il obstruait une sorte de tunnel radial qui aurait débouché dans la tranchée.

— Vous avez travaillé comme de vaillants petits castors, à ce que je vois.

— Ça n'a pas été tout seul, répondit Girardieau. Par comparaison, l'excavation de la tranchée était du gâteau. Ici, nous avons dû forer et extraire les gravats par le même petit trou. Il y en a qui proposaient d'utiliser des chalumeaux pour percer des tunnels secondaires afin d'accélérer le travail, mais nous ne nous y sommes pas risqués. Et puis nos forêts à pointe minérale n'arrivaient pas à entamer le matériau de la sphère.

La curiosité scientifique de Sylveste prit momentanément le dessus sur la tentation de minimiser les tentatives de Girardieau pour l'impressionner.

— On sait ce qu'est cette matière ?

— Du carbone, principalement, avec un peu de fer, du niobium, quelques métaux rares et des oligo-éléments. Mais nous n'en connaissons pas la structure. Ce n'est pas simplement une forme allotropique du diamant que nous n'avons pas encore inventée, ni

même de l'hyperdiamant. Les quelques dizaines de millimètres de la surface sont peut-être proches du diamant, mais, en profondeur, la chose semble subir une sorte de transformation structurale complexe. Il se pourrait que la structure ultime – à une profondeur que nous n'avons pas encore explorée – ne soit même pas vraiment cristalline mais fracturée en milliards de macromolécules lourdes qui auraient le poids du carbone, conglomerées en une masse co-agissante. Ces molécules semblent parfois se frayer un chemin vers la surface le long des failles du réseau cristallin ; c'est ainsi que nous les avons détectées.

— On dirait, à t'entendre, que ce serait délibéré.

— Ça se pourrait. Les molécules sont peut-être des espèces de petits enzymes conçus pour réparer la croûte de diamant quand elle est endommagée. Mais nous n'avons pas réussi à isoler une seule de ces macromolécules, pas sous une forme stable du moins, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules. Tout se passe comme si elles perdaient leur cohérence dès qu'elles sont séparées de la matrice. Elles s'effondrent avant que nous ayons le temps de les analyser en profondeur.

— D'après ta description, dit Sylveste, ça ressemble beaucoup à une forme de technologie moléculaire.

Girardieu regarda Sylveste en souriant, l'air d'approuver le petit jeu auquel ils se livraient.

— Sauf que nous savons que les Amarantins étaient beaucoup trop primitifs pour faire une chose pareille.

— Évidemment.

— Évidemment, répéta Girardieu avec un sourire, adressé cette fois au groupe entier. Si nous poursuivions à l'intérieur ?

Le réseau de galeries qui partait de la rainure était plus complexe que Sylveste ne l'imaginait. Il avait supposé que le tunnel radial s'enfonçait sur la distance voulue pour traverser la coque de l'objet, et qu'ils arriveraient à une cavité, mais il n'en était rien. Il se retrouva dans un véritable dédale. Le boyau suivait une direction radiale sur une dizaine de mètres environ, puis il faisait un coude vers la gauche et se ramifiait bientôt en un système de tunnels inextricables. Les circuits étaient repérés avec des marqueurs adhésifs, mais le code de couleurs était trop énigmatique et n'avait aucun sens pour Sylveste. Au bout de cinq minutes, il était complètement désorienté. Quelque chose lui disait, pourtant, qu'ils ne s'étaient pas enfoncés très profondément dans la chose. C'était comme si le labyrinthe était l'œuvre d'un asticot dément qui aurait préféré la partie de la pomme située juste sous la peau. Ils finirent malgré tout par traverser ce qui paraissait être une fissure régulière dans la matière de la chose. Girardieu expliqua qu'elle était structurée selon une série de coques

concentriques. Pendant qu'ils poursuivaient leur chemin dans un nouveau réseau de galeries inextricables, Girardieau les régala d'histoires spécieuses sur l'exploration initiale de l'objet.

Ils étaient au courant de son existence depuis deux ans – depuis que Sylveste avait attiré l'attention de Pascale sur la bizarrerie que constituait la date d'enfouissement de l'obélisque. L'excavation de la caverne avait pris presque tout ce temps. L'étude du dédale intérieur de l'objet n'avait commencé que quelques mois auparavant. Il y avait eu plusieurs accidents mortels, au début. Rien de mystérieux, apparemment – juste des équipes qui s'étaient perdues dans des parties non cartographiées du labyrinthe et qui étaient tombées dans des portions verticales du réseau de galeries où le plancher de sécurité n'avait pas encore été fixé. Une femme était morte de faim après s'être aventurée trop loin sans laisser de repères derrière elle. Des cyborgs l'avaient retrouvée, deux semaines plus tard. Elle avait tourné en rond, parfois à quelques minutes à peine des zones sécurisées.

L'avance dans la dernière coque concentrique se révéla plus lente et plus délibérée que dans les quatre précédentes. Ils descendirent jusqu'à une portion de galerie agréablement horizontale qui débouchait dans une lumière laiteuse.

Girardieau prononça quelques mots dans le bout de sa manche et la lumière diminua d'intensité.

Ils poursuivirent leur avancée dans la pénombre. Peu à peu leur respiration cessa de se répercuter sur les parois. L'espace jusqu'alors exigu s'élargit. Le seul bruit audible provenait du ronronnement des pompes à air, non loin de là.

— Cramponnez-vous, annonça Girardieau. Nous y sommes.

Sylveste se prépara à l'inévitable désorientation provoquée par le retour à la lumière. Pour une fois, il se moquait pas mal des discours théâtraux de Girardieau. Il en retirait même, dans une certaine mesure, le plaisir de la découverte par procuration. Évidemment, il était seul à comprendre ce sentiment pour ce qu'il était. Mais il décida de ne pas rechigner pour le moment. Ça aurait été mal venu. Après tout, ils ne sauraient jamais quel effet faisait la vraie découverte. Pour un peu, il aurait eu pitié d'eux, si ce n'est qu'en ce moment la vision révélée dans la lumière le privait de toute pensée cohérente.

C'était une cité non humaine.

En route pour Delta Pavonis, 2546

— Je veux croire, commença Volyova, que vous faites partie de ces personnes généralement rationnelles qui se targuent de ne pas croire aux fantômes.

Khouri la regarda en fronçant légèrement les sourcils. Volyova savait depuis le début qu'elle n'était pas idiote, mais il était tout de même intéressant d'observer sa réaction à la question.

— Des fantômes, triumvira ? Allons, ce n'est pas sérieux !

— Il y a une chose que vous découvrirez très vite à mon sujet, rétorqua Volyova, et c'est que je suis dans l'ensemble quelqu'un de très sérieux.

Elle lui indiqua la porte devant laquelle elles étaient arrivées, une lourde porte, presque invisible dans la paroi rouillée du navire. Un dessin d'araignée stylisé était visible sous les couches de crasse et de corrosion.

— Allez-y, je vous suis.

Khouri obtempéra sans hésitation. Volyova s'en réjouit. Depuis trois semaines – depuis son enlèvement, ou son recrutement, pour employer un euphémisme –, Volyova lui avait administré un régime complet de thérapies de loyauté. Le traitement était presque achevé. Il n'y manquait plus que les doses retard, dont l'effet se prolongerait indéfiniment. La fidélité serait bientôt si fortement ancrée en elle qu'elle transcenderait la simple obéissance et deviendrait une compulsion motrice, un principe de base auquel elle ne pourrait pas plus résister qu'on ne peut s'empêcher de respirer. Placée dans une situation extrême, dont Volyova espérait qu'elle ne se présenterait jamais, non seulement Khouri ferait les quatre volontés de l'équipage, mais encore elle lui serait reconnaissante de lui en donner l'occasion. Volyova allait attendre un peu pour pousser sa programmation aussi loin. Après l'expérience pour le moins ratée avec Nagorny, elle n'était pas pressée de se fabriquer un nouveau cobaye inapte à discuter ses ordres. Il ne lui déplaisait pas que Khouri reste capable d'un minimum

de réticences.

Comme prévu, Volyova suivit Khouri qui s'était arrêtée après avoir franchi la porte, en constatant qu'elle ne pouvait pas aller plus loin.

Volyova referma le grand iris de fer derrière elles.

— Où sommes-nous, triumvira ?

— Dans mon petit antre personnel, répondit Volyova.

Elle prononça quelques mots dans son bracelet, faisant jaillir une lumière atténuée. C'était une pièce en forme de torpille, une grosse torpille renflée, deux fois plus longue que large, aménagée avec une rangée de quatre fauteuils luxueusement capitonnés de rouge. Il y avait la place pour deux autres sièges à l'arrière, mais on n'en voyait que les points d'ancrage. À l'endroit où elles n'étaient pas tendues de velours, les parois incurvées, rainurées de laiton, étaient d'un noir brillant, comme si elles étaient faites d'obsidienne ou de marbre noir. Une console d'ébène, noire aussi, était fixée au bras du siège de devant, dans lequel Volyova avait pris place. Elle déploya la console et refit connaissance avec les cadrans, les manettes de cuivre ou de laiton et les inscriptions élaborées, encadrées d'arabesques en marqueterie de différentes espèces de bois et d'ivoire. Elle n'avait guère besoin de se familiariser avec les commandes, puisqu'elle se rendait assez régulièrement dans la chambre-araignée, mais elle aimait le plaisir que lui procurait le contact de ses doigts sur la tablette.

— Je vous suggère de vous asseoir, dit-elle. Ça va secouer.

Khouri s'assit docilement à côté de Volyova qui actionna un certain nombre de poignées d'ivoire, ramenant la vie dans les circuits de la chambre-araignée. Les cadrans se mirent à briller d'une lueur rosée et leurs aiguilles s'animèrent. Volyova observa avec un certain plaisir sadique la désorientation de Khouri. Elle n'avait manifestement aucune idée de l'endroit où elle se trouvait, et de ce qui était sur le point d'arriver. Il y eut des claquements et un soudain glissement, comme si la chambre était une chaloupe de sauvetage qui se serait libérée du vaisseau-mère.

— On bouge, diagnostiqua Khouri. Qu'est-ce que c'est ? Une espèce d'ascenseur de luxe réservé au Triumvirat ?

— Rien de si décadent. Nous sommes dans un ancien puits qui mène vers l'extérieur de la coque.

— Vous avez besoin d'une pièce rien que pour vous emmener vers la coque ?

Une partie du mépris distant de Khouri pour les raffinements de la vie des Ultras refaisait surface. Volyova s'en réjouit perversément. Allons, la thérapie de loyauté n'avait pas annihilé la personnalité de sa recrue ; elle l'avait seulement redirigée.

— Nous ne nous contentons pas d'aller vers la coque, dit Volyova.

Si ce n'était que cela, nous aurions pu y aller à pied.

Le déplacement se faisait en douceur, malgré les bruits de quincailerie occasionnels, au passage des sas et des systèmes de traction. Les parois de la gaine demeuraient d'un noir d'encre, mais Volyova savait que cela allait bientôt changer. En attendant, elle observait Khouri en s'interrogeant : avait-elle peur, ou était-elle simplement intriguée ? Si elle avait le moindre bon sens, elle aurait réalisé, à présent, que Volyova lui avait consacré trop de temps pour la tuer gratuitement. D'un autre côté, l'expérience militaire qu'elle avait acquise au Bout du Ciel avait dû lui apprendre à ne jamais rien considérer comme acquis.

Son aspect avait considérablement changé depuis qu'elle avait été recrutée, et le traitement n'y était pour rien. Elle avait toujours eu les cheveux très courts, mais elle avait maintenant la tête rasée. En regardant de très près, on distinguait le duvet de pêche de la repousse. Son crâne était strié de fines cicatrices saumon : les traces des incisions que Volyova lui avait faites pour mettre en place les implants qui étaient auparavant dans la tête de Boris Nagorny.

Elle lui avait fait subir d'autres opérations, d'ailleurs. Le corps de Khouri était criblé d'éclats d'obus, datant du temps où elle était dans l'armée, et couturé de cicatrices anciennes, presque invisibles, provoquées par des impacts de projectiles ou des rayons offensifs. Certains éclats d'obus avaient apparemment pénétré trop profondément pour que les médecins du Bout du Ciel les enlèvent. Dans l'ensemble, elle ne risquait pas grand-chose, car il s'agissait de composants biologiquement inertes situés loin des organes vitaux. Mais les médecins avaient travaillé comme des cochons. Juste sous la peau, Volyova trouva quelques éclats qu'ils auraient vraiment dû enlever. Ce qu'elle avait fait, du coup, les examinant l'un après l'autre avant de les archiver dans son labo. Aucun ne lui aurait posé de problème, à par un éclat métallique ; les composés non métalliques ne pouvaient interférer avec les champs d'induction sensitifs de l'interface avec les systèmes du poste de tir. Elle les répertoria et les archiva quand même. Elle considéra l'éclat de métal en fronçant les sourcils, maudit ces satanés bouchers et le rangea avec les autres.

Ç'avait été un sale boulot, mais tout de même moins que la partie neurale. Pendant des siècles, les implants les plus communs avaient été soit mis à germer sur place, soit conçus pour être insérés automatiquement et sans douleur par les orifices naturels, mais ce genre de technique n'était pas applicable aux implants d'interface avec le poste de tir. Ils étaient trop particuliers et délicats. La seule façon de les introduire ou de les extraire faisait intervenir une scie à os, un scalpel et de quoi éponger copieusement après. Ce qui était doublement ennuyeux à cause des implants de routine déjà placés

dans le crâne de Khouri, mais, après les avoir inspectés pour la forme, Volyova n'avait pas vu de raison de les enlever. Si elle l'avait fait, elle aurait été obligée, tôt ou tard, de réimplanter des dispositifs très similaires afin de permettre à Khouri de fonctionner normalement hors du poste de tir. Les implants avaient bien pris. Le jour même, Volyova avait installé Khouri – toujours inconsciente – au poste de tir, et vérifié que le vaisseau établissait bien le contact avec ses implants, et vice versa. Les vérifications additionnelles attendraient l'achèvement des thérapies de loyauté. Qui lui seraient pour l'essentiel administrées pendant que le reste de l'équipage dormirait.

Précaution : tel était le mot d'ordre de Volyova, en toute circonstance. C'était le manque de précaution qui avait provoqué tous ces ennuis avec Nagorny.

Elle ne referait pas cette erreur une deuxième fois.

— Dites-moi pourquoi j'ai l'impression que c'est une sorte de test ? demanda Khouri.

— Non. C'est juste... Faites-moi confiance, d'accord ? dit Volyova en évacuant la question d'un geste de la main. Ce n'est pas beaucoup demander.

— Comment puis-je vous faire confiance ? En demandant à voir les fantômes ?

— Pas en les voyant, Khouri. En les écoutant.

Une lumière était maintenant visible derrière les parois jusque-là noires de la capsule mobile. Évidemment ! Les parois étaient en verre, et jusqu'alors elles étaient environnées par la galerie non éclairée dans laquelle elle circulait. Mais, à présent, une lumière bleue, glaciale, brillait du bout du tunnel. La fin du trajet se déroula en silence. L'engin avança vers la lumière, qui se déversa à l'intérieur, puis il émergea de la coque.

Khouri se leva et palpa frénétiquement la paroi vitrée. Ce n'était évidemment pas du verre mais de l'hyperdiamant, et il n'y avait aucun risque qu'elle se brise, ou que Khouri passe à travers en trébuchant. Pourtant, elle paraissait ridiculement fine et fragile, et l'esprit humain ne pouvait accepter en confiance qu'un nombre limité de choses. En regardant sur le côté, Khouri aurait vu les pattes d'araignée articulées, huit en tout, par lesquelles la capsule s'accrochait à la paroi extérieure du vaisseau. Et elle aurait compris pourquoi Volyova appelait cette pièce la chambre-araignée.

— J'ignore qui ou ce qui l'a fabriquée, dit Volyova. Pour moi, elle a été installée soit lors de la construction du bâtiment, soit lors d'un de ses changements de propriétaire, en supposant que quelqu'un ait eu les moyens de s'offrir une chose pareille. Je pense que c'était un gadget sophistiqué destiné à impressionner les clients potentiels, d'où son luxe relatif.

— On s'en serait servi pour faire monter le prix ?

— Ce serait une explication. Mettons que l'on souhaite se déplacer à l'extérieur d'un vaisseau tel que celui-ci. S'il était en poussée, tout engin d'observation envoyé au-dehors se devait d'accélérer aussi, ou le bâtiment l'aurait laissé sur place. Ce n'était pas grave s'il ne s'agissait que d'une caméra d'une espèce ou d'une autre, mais s'il y avait des passagers à bord, c'était un autre problème. Il fallait quelqu'un qui sache piloter cette maudite chose, ou qui sache au moins programmer le pilote automatique pour faire ce qu'on en attendait. La chambre-araignée évitait cet inconvénient en s'accrochant au bâtiment. Son pilotage était un jeu d'enfant ; c'était exactement comme de marcher à huit pattes.

— Et si...

— Si elle perdait prise ? Eh bien, ça ne s'est jamais produit, et quand bien même, elle est munie de grappins magnétiques et de dispositifs de perçage de la coque. Et si ça ne marchait pas – or ça marcherait, je vous le garantis –, la capsule est dotée d'un système de propulsion autonome. Qui fonctionnerait sûrement assez longtemps pour lui permettre de rattraper le vaisseau. Et si ça ratait aussi... Eh bien, reprit Volyova après une pause, si ça ratait, j'envisagerais de dire deux mots à la divinité de mon choix.

Volyova n'avait pas fait parcourir à la capsule plus de quelques centaines de mètres au-delà du point de sortie de la coque, mais elle aurait pu lui faire faire le tour du bâtiment. Sauf que ce n'était pas forcément une bonne idée, car, aux vitesses relativistes, l'appareil traversait un blizzard de radiations qui étaient normalement bloquées par l'isolation de la coque. Alors que les minces parois de la chambre-araignée n'interceptaient qu'une fraction du flux, ce qui conférait à toute sortie le piment du danger et de l'étrangeté.

La chambre-araignée était le petit secret de Volyova. Elle ne figurait sur aucun des plans principaux, et à sa connaissance les autres membres du Triumvirat ignoraient son existence. Dans un monde idéal, les choses en seraient restées là, mais les problèmes avec le poste de tir l'avaient contrainte à rompre le secret. Et même compte tenu de la dégradation du bâtiment, le réseau de surveillance de Sajaki était encore assez extensif, ce qui faisait de la chambre-araignée l'un des rares endroits où Volyova pouvait être sûre d'être tranquille lorsqu'elle voulait discuter d'un point sensible avec l'une de ses recrues, ou lui parler d'une chose dont elle ne souhaitait pas que les autres membres du Triumvirat soient informés. Elle avait dû en révéler l'existence à Nagorny afin de pouvoir lui parler librement du problème du Voleur de Soleil, et pendant des mois, alors que son état empirait, elle l'avait regretté parce qu'elle avait toujours peur qu'il n'en révèle l'existence à Sajaki, mais ses craintes étaient vaines. À la

fin, Nagorny était beaucoup trop obsédé par ses cauchemars pour s'intéresser à la politique de bord. Il avait emmené l'information dans sa tombe, et Volyova pouvait de nouveau dormir sur ses deux oreilles : le secret de son sanctuaire ne serait pas trahi. Elle faisait peut-être, en ce moment précis, une erreur qu'elle regretterait par la suite. Elle s'était bien juré de ne pas violer à nouveau ce secret, mais, comme toujours, les circonstances l'avaient amenée à revenir sur sa décision. Il y avait une chose dont elle voulait parler avec Khouri. Les fantômes n'étaient qu'un prétexte pour égarer les éventuels soupçons de sa nouvelle recrue quant à ses motifs profonds.

— Je ne vois toujours pas de fantômes, dit la recrue.

— Vous allez bientôt les voir, ou plutôt les entendre, répondit Volyova.

La triumvira se comportait bizarrement, songea Khouri. Plus d'une fois, elle avait dit que cette pièce était sa retraite privée à bord du bâtiment, et que les autres – Sajaki, Hegazi et les deux femmes – n'étaient pas au courant de son existence. Elle trouvait vraiment bizarre que Volyova lui en parle à elle, alors qu'elles se connaissaient à peine. Volyova était un personnage solitaire, obsessionnel, même à bord d'un bâtiment manœuvré par des chimériques militaristes. Elle n'était pas du genre à accorder facilement sa confiance, aurait dit Khouri. Volyova affectait une certaine amitié pour elle, mais ses démonstrations d'amitié avaient quelque chose d'artificiel... Elles étaient trop calculées, pas assez spontanées. Quand la triumvira lui faisait des avances amicales – une petite conversation, un ragot de bord, une plaisanterie... –, elle avait toujours l'impression que Volyova avait passé des heures à la répéter pour que ça ait l'air naturel. Khouri avait connu des gens comme elle, dans l'armée. Ils avaient l'air sincères, au premier abord, mais elle finissait généralement par apprendre que c'étaient des agents étrangers, ou qu'ils glanaient des informations pour le compte du haut commandement. Et là, dans la chambre-araignée, Volyova faisait de son mieux pour avoir l'air naturelle et détachée, mais il était évident pour Khouri que cette histoire de fantômes n'était qu'un prétexte. Un certain nombre d'idées inquiétantes lui passèrent par la tête, et d'abord la pensée que Volyova l'avait peut-être amenée là dans l'espoir de ne jamais la revoir... vivante, en tout cas.

Il se révéla que ce n'était pas le cas.

— Oh, à propos, je voulais vous demander... fit Volyova d'un petit ton anodin. Les mots « Voleur de Soleil » vous disent-ils quelque chose, maintenant ?

— Non, répondit Khouri. Pourquoi, ils devraient ?

— Non, non. C'était juste une question, comme ça. Ce serait trop long à vous expliquer. Ne vous en faites pas pour si peu.

Elle avait l'air à peu près aussi convaincante qu'une diseuse de bonne aventure de la Mouise.

— Non, répondit Khouri. Je ne m'en fais pas, non... Mais... pourquoi avez-vous dit « maintenant » ?

Volyova se maudit intérieurement : et si elle avait vendu la mèche ? Enfin, peut-être pas. Elle avait posé la question d'un ton aussi détaché que possible, et rien dans l'attitude de Khouri ne suggérait qu'elle l'avait prise pour autre chose qu'une question anodine. Et pourtant... ce n'était vraiment pas le moment de commencer à faire des erreurs.

— J'ai dit ça ? releva-t-elle d'une voix qu'elle espérait à la fois surprise et indifférente. Un simple lapsus. Vous voyez cette tache, là ? enchaîna-t-elle rapidement, pour changer de sujet. Le petit point rouge ?

Leur vue s'était à présent adaptée à l'obscur clarté de l'espace interstellaire, que le rayonnement bleu du panache recraché par les moteurs ne réussissait pas à oblitérer, et quelques étoiles étaient visibles.

— C'est le soleil de Yellowstone ?

— Epsilon Eridani, oui. Nous sommes à trois semaines du système. D'ici peu, vous auriez eu du mal à le voir. Nous ne nous déplaçons pas encore à une vitesse relativiste ; nous ne sommes qu'à un faible pourcentage de la vitesse de la lumière, mais nous accélérons constamment. Les étoiles visibles vont bientôt commencer à bouger, les constellations à se déformer, jusqu'à ce que toutes les étoiles du ciel soient regroupées devant et derrière nous. Ce sera comme si nous étions au milieu d'un tunnel par les deux bouts duquel la lumière entrerait. Les étoiles vont aussi changer de couleur. Ce n'est pas simple, dans la mesure où les teintes finales dépendent du spectre de chaque étoile, de l'énergie qu'elle émet aux différents niveaux, y compris dans l'infrarouge et dans l'ultraviolet. Mais les étoiles qui se trouvent devant nous auront tendance à glisser vers le bleu, et celles qui sont derrière à se déplacer vers le rouge.

— Ça doit être très joli, répondit Khouri, gâchant un peu le moment. Mais... les fantômes ? Quand les verrons-nous ?

Volyova eut un sourire.

— J'allais les oublier. C'aurait été vraiment dommage.

Elle prononça quelques paroles dans son bracelet, tout bas, afin que Khouri n'entende pas ce qu'elle ordonnait au vaisseau.

Les voix des damnés emplirent la pièce.

— Les fantômes, annonça Volyova.

Sylveste planait, désincarné, au-dessus de la cité enfouie.

Les parois, autour de lui, étaient gravées sur toute leur surface

par l'équivalent de dix mille volumes imprimés de textes amarantins.

Les inscriptions faisaient à peine quelques millimètres de haut, et Sylveste flottait à plusieurs centaines de mètres de la paroi, mais il n'avait qu'à se concentrer sur n'importe quelle partie pour que les mots deviennent parfaitement clairs. Son processus de pensée semi-intuitif, rapide, traitait le texte, le transformait en quelque chose qui se rapprochait du canasien, pendant que les algorithmes de traduction faisaient de même en parallèle. Il arrivait généralement à la même conclusion que le programme, auquel échappait parfois une subtilité cruciale, liée au contexte.

En même temps, à Cuvier, il couvrait des pages et des pages de bloc de son écriture rapide, cursive. En ce moment, il préférait le papier et le stylo plutôt que les systèmes de traitement de texte modernes. Les médias digitaux étaient trop susceptibles de manipulation par ses ennemis. Au moins, si ses notes disparaissaient, elles seraient à jamais perdues, et elles ne risqueraient pas de revenir le hanter sous une forme dévoyée, pliées à l'idéologie d'un autre.

Il finit de traduire une section particulière et arriva à un glyphe en forme d'aile repliée, qui marquait la fin d'une séquence. Il s'écarta du précipice textuel vertigineux qu'était la paroi.

Il glissa un buvard dans le bloc, le ferma, le glissa, au jugé, sur une étagère d'où il retira le bloc suivant. Il l'ouvrit à la page marquée par le buvard qu'il y avait lui-même placé, passa ses doigts sur la page jusqu'à ce qu'il sente disparaître la rugosité de l'encre. Il positionna le bloc parallèlement au bureau et pointa le stylo au début de la première ligne vierge.

— Tu travailles trop, fit Pascale.

Il ne l'avait pas entendue entrer. Il devait maintenant la visualiser, debout à son côté – ou assise, selon le cas.

— Je pense que je tiens quelque chose, dit Sylveste.

— Tu t'arraches toujours les cheveux sur ces vieilles inscriptions ?

— L'un de nous deux craquera bien le premier. (Il reporta son point de vue désincarné du mur vers le centre de la cité prisonnière.) Quand même, je ne pensais pas que ça prendrait aussi longtemps.

— Moi non plus.

Il comprenait ce qu'elle voulait dire. Dix-huit mois avaient passé depuis que Nils Girardieau lui avait montré la cité enfouie ; un an depuis qu'ils avaient envisagé de se marier, et repoussé la date jusqu'au moment où il aurait bien avancé sa traduction. Il avait fait de gros progrès, et ça lui faisait peur. Il n'avait plus de prétexte pour repousser la noce, et elle le savait aussi bien que lui.

Pourquoi était-ce un si gros problème ? Mais peut-être n'en était-ce un que parce qu'il décidait de le considérer comme tel ?

— Je te vois froncer les sourcils, reprit Pascale. Une inscription

qui te donne du fil à retordre ?

— Non, répondit Sylveste. Ça ne me pose plus de difficulté.

C'était la vérité. Il se fondait dans les flux bimodaux de l'écriture amarantine comme si c'était une seconde nature pour lui ; il plongeait dans leur intégralité induite comme un cartographe étudiant une image stéréographique.

— Laisse-moi voir.

Il l'entendit se déplacer dans la pièce et ordonner au scripto d'ouvrir un canal parallèle pour son sensorium personnel. La console – et, en réalité, l'accès de Sylveste à toutes les données modélisées de la cité – était arrivée peu après cette première visite. Pour une fois, l'idée ne venait pas de Girardieu, mais de Pascale. Le succès de *Descente dans les ténèbres*, la biographie qui venait de paraître, et l'annonce de leur mariage avaient accru l'emprise de Pascale sur son père, et Sylveste n'avait pas eu la bêtise de discuter quand elle lui avait proposé – au sens propre du terme – les clés de la ville.

Le mariage était devenu le sujet de conversation préféré de la colonie. La plupart des commentaires qui revenaient aux oreilles de Sylveste portaient sur ses motifs, qui auraient été purement politiques. Il n'aurait fait la cour à Pascale que pour se rapprocher du pouvoir en l'épousant. Pour parler cyniquement, le mariage n'était qu'un moyen, la fin étant une expédition coloniale vers Cerbère-Hadès. Peut-être, pendant un infime instant – cette pensée l'avait effleuré –, peut-être son subconscient n'avait-il forgé son amour pour Pascale que dans ce but. Peut-être cette explication comportait-elle un fond de vérité. Il lui était heureusement impossible de statuer sur la question. Il avait l'impression de l'aimer – ce qui, de son point de vue, était la même chose que l'aimer vraiment –, mais il n'était pas aveugle aux avantages que lui apporterait ce mariage. Il s'était remis à publier ; de modestes articles basés sur de minuscules parties du texte amarantin déjà traduit et co-signés avec Pascale. Girardieu lui-même reconnaissait les avoir aidés dans leur travail. Le Sylveste d'il y avait quinze ans en aurait été consterné, mais à présent il avait du mal à se dégoûter vraiment. Tout ce qui comptait, c'était la cité, et l'étape qu'elle constituait vers la compréhension de l'Événement.

— Je suis là, dit Pascale, un ton plus bas, mais tout aussi désincarnée que Sylveste. Nous voyons la même chose ?

— Que vois-tu ?

— La flèche ; le temple ou je ne sais comment tu l'appelles.

— C'est bien ça.

Le temple était au centre géométrique de la cité, à l'échelle un quart. Il avait la forme du tiers supérieur d'un œuf. Le haut formait une pointe qui montait vers la voûte de la caverne. Les constructions environnantes évoquaient des nids d'oiseaux tisserins ; peut-être

l'expression d'un impératif de l'évolution depuis longtemps oublié. Elles étaient serrées les unes contre les autres comme autant d'oraisons contrefaites, devant la vaste tour centrale qui s'élevait au-dessus du temple.

— Il y a quelque chose qui t'ennuie ?

Il l'enviait. Pascale avait visité la cité réelle des douzaines de fois. Elle était même allée dans la tour, gravissant à pied le boyau spiralé qui montait sur toute la hauteur.

— La silhouette, en haut de la tour. Elle ne colle pas avec le reste.

Ça paraissait être une petite figurine délicatement sculptée, par rapport au reste de la cité, mais elle faisait bien dix ou quinze mètres de hauteur, comme les statues égyptiennes de la Vallée des Rois. La cité enfouie était construite à l'échelle un quart à peu près, d'après les données des autres chantiers de fouilles. Grandeur nature, l'effigie originale de la tour devait faire au moins quarante mètres de haut. Mais si cette cité avait été construite en surface, elle n'aurait probablement pas survécu au déluge de feu de l'Événement, sans parler des neuf cent quatre-vingt-dix mille années consécutives, avec leur succession de glaciations, d'impacts de météorites et de déplacements tectoniques.

— Comment ça, elle ne colle pas ?

— Elle n'est pas amarantine. Ou, du moins, elle n'a rien à voir avec ce que je connais des Amarantins.

— Ça pourrait être une sorte de divinité, non ?

— Peut-être. Mais je ne comprends pas pourquoi ils lui ont mis des ailes.

— Ah. Et ça pose problème ?

— Fais le tour des parois de la cité si tu ne me crois pas.

— Tu ferais mieux de m'y emmener. Dan.

Leurs points de vue jumeaux descendirent paresseusement de la tour selon deux lignes incurvées parallèles.

Volyova observa l'effet que les voix avaient sur Khouri, sûre que la cuirasse d'assurance de la jeune femme masquait un soupçon de doute, la vague crainte qu'il s'agissait peut-être, après tout, de vrais fantômes, dont Volyova aurait trouvé le moyen de syntoniser les émissions spectrales.

Les fantômes poussaient de longs hurlements gémissants, caverneux, si bas qu'on les sentait plus qu'on ne les entendait. Ils rappelaient le plus terrifiant des vents d'hiver qui se puisse imaginer. C'était le bruit qu'aurait pu faire un ouragan qui aurait soufflé à travers des milliers de kilomètres de cavernes. Il était clair que ce n'était pas un phénomène naturel, ce n'était pas un vent de particules filant le long des flancs du bâtiment, traduit en sons. Pas même les

fluctuations des réactions délicatement équilibrées des moteurs. Il y avait des âmes dans ces hurlements fantomatiques ; des voix qui appelaient du bout de la nuit. Ce gémissement, bien qu'aucun mot ne soit discernable, n'en conservait pas moins la structure inimitable du langage humain.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Volyova.

— Ce sont des voix, hein ? Des voix humaines. Mais elles ont l'air... si tristes, épuisées... Hé, reprit-elle en tendant l'oreille, on a l'impression de saisir un mot, par-ci, par-là...

— Vous savez ce que c'est, évidemment, fit Volyova en réduisant le volume sonore au niveau d'un chorus assourdi, infiniment douloureux. Ce sont des gens comme vous et moi, les membres d'autres équipages qui se parlent par-delà le vide.

— Mais pourquoi... ? commença Khouri, qui ajouta presque aussitôt : Ça y est ! je crois que j'ai compris. Ils vont plus vite que nous, c'est ça ? Beaucoup plus vite. Leurs voix ont l'air ralenties parce qu'elles le sont réellement. Les aiguilles de l'horloge tournent plus lentement à bord des bâtiments qui approchent de la vitesse de la lumière.

Volyova hocha la tête, un tout petit peu déçue que Khouri ait compris si vite.

— La dilatation du temps. Évidemment, certains de ces appareils viennent vers nous, et le glissement vers le bleu de l'effet doppler atténue l'effet, mais le facteur allongeant l'emporte généralement... (Elle s'interrompt en se disant que ce n'était pas le moment de gratifier Khouri d'un laïus sur les subtilités des communications relativistes.) D'habitude, évidemment, reprit-elle avec un haussement d'épaules, le *Spleen* corrige tout ça. Le doppler, les distorsions liées à l'éirement sont supprimés, et le résultat est traduit en un échange parfaitement intelligible.

— Je voudrais bien voir ça.

— Bah, ça n'en vaut pas la peine. C'est toujours la même chose : des histoires insignifiantes, des discussions techniques, les éternelles rodomontades des commerciaux. Et encore, c'est la partie intéressante du spectre. À l'autre bout, côté rasoir, il y a des conversations paranoïaques et des délires de malades qui profitent des ténèbres pour mettre leur âme à nu. La plupart du temps, ce ne sont que deux vaisseaux qui se serrent la main en passant dans la nuit, échangeant de banales plaisanteries. En réalité, il n'y a pratiquement jamais d'interaction, puisque la lumière met rarement moins de quelques mois à aller d'un bâtiment à l'autre. De toute façon, la moitié du temps, les voix ne sont que des messages préenregistrés, l'équipage étant généralement en cryosommeil.

— Du pur bavardage humain, en d'autres termes.

— Oui. Nous l'emmenons avec nous, où que nous allions.

Volyova s'appuya à son dossier et ordonna au système audio de monter le volume des voix chagrînées, étirées par le temps. Ce signe de présence humaine aurait dû faire paraître moins lointaines, moins froides, les étoiles, mais il parvenait au résultat exactement opposé, tout comme les histoires de fantômes qu'on se raconte autour d'un feu de camp ne réussissent qu'à magnifier les ténèbres au-delà des étoiles. Pendant un instant, un instant qu'elle savoura intensément, quoi que Khouri puisse en penser, elle se plut à croire que l'espace interstellaire au-delà de la paroi de verre était vraiment hanté.

— Tu ne remarques rien ? demanda Sylveste.

La muraille constituée de blocs de granit en forme de chevrons était interrompue en cinq points par des guérites au fronton orné de têtes d'Amarantins sculpturales, dans un style pas tout à fait réaliste qui rappelait l'art précolombien. Sur la paroi courait une frise de céramique représentant des fonctionnaires amarantins se livrant à des activités sociales complexes.

Avant de répondre, Pascale prit le temps de regarder les différents personnages de la frise.

Ils étaient représentés avec des instruments aratoires assez semblables à ceux de l'histoire agricole humaine, parfois des armes – des piques, des arcs et une sorte de mousquet –, mais leurs postures n'étaient pas celles de guerriers engagés dans un combat ; ils étaient raides et figés, comme des personnages égyptiens. Il y avait des chirurgiens, des tailleurs de pierre, des astronomes – des fouilles récentes avaient confirmé que les Amarantins avaient inventé le télescope réflecteur et même à réfraction –, des cartographes, des verriers, des fabricants de cerfs-volants et des artistes. Chaque personnage symbolique était surmonté par une chaîne bimodale de formes graphiques interprétée en bleu cobalt et doré, nommant le groupe qui assumait la tâche accomplie par la figurine.

— Ils n'ont pas d'ailes, remarqua Pascale.

— Non, confirma Sylveste. Elles se sont changées en bras.

— Mais qui pourrait trouver à redire à une statue de dieu avec des ailes ? L'homme n'a jamais eu d'ailes ; ça ne nous a pas empêchés d'en doter les anges. Une espèce qui aurait vraiment eu des ailes dans le passé aurait dû avoir encore moins de réticences, enfin, je crois...

— Tu oublies le mythe de la création.

Il y avait quelques années seulement que les archéologues avaient compris le mythe fondateur ; ils l'avaient déduit de versions enjolivées, plus tardives. D'après le mythe, les Amarantins avaient jadis partagé le ciel avec les autres créatures ailées qui existaient encore sur Resurgam pendant leur règne. Les spécimens de cette

époque avaient été les derniers à connaître la liberté de voler. Ils avaient passé un marché avec le dieu qu'ils appelaient le Faiseur d'Oiseaux, troquant le don de voler contre celui de penser. Ce jour-là, ils avaient levé leurs ailes au ciel et un feu dévorant les avait transformées en cendres, les bannissant des airs pour toujours et à jamais.

Afin qu'ils conservent éternellement le souvenir de leur accord, le Faiseur d'Oiseaux les avait dotés de moignons d'ailes inutiles, munis de griffes, tout juste suffisants pour leur rappeler ce à quoi ils avaient renoncé, et leur permettre de commencer à écrire leur histoire. Une flamme brûlait aussi dans leur esprit, mais c'était la fièvre inextinguible appelée être. Cette lumière brillerait toujours, leur dit le Faiseur d'Oiseaux, tant qu'ils n'essaieraient pas de défier sa volonté en reprenant leur essor. S'ils faisaient cela, le Faiseur d'Oiseaux reprendrait l'âme qui leur avait été donnée le Jour de la Brûlure des Ailes, il leur en faisait le serment.

Une civilisation manifestant la volonté de se tendre un miroir à elle-même : quoi de plus compréhensible ? Voilà comment Sylveste interprétait ce mythe. Il devait son sens à l'étendue et à la profondeur auxquelles il avait imprégné leur culture, alors qu'au départ ce n'était qu'une religion qui avait supplanté toutes les autres et subsisté, à travers différents récits, pendant un nombre de siècles inconcevable. Elle avait sans aucun doute formé leur pensée et leur comportement, de façons trop complexes, peut-être, pour qu'on tente de les deviner.

— Je comprends, dit Pascale. Ne pouvant supporter de ne pas voler, ils ont forgé de toute pièce cette histoire de Faiseur d'Oiseaux afin de se croire supérieurs aux espèces encore capables de voler.

— Oui. Et tant qu'ils y ont cru, elle a eu un effet secondaire inattendu : elle les a à jamais dissuadés de recommencer à voler. Un peu comme le mythe d'Icare, sauf qu'il témoignait d'une emprise plus forte sur la psyché collective.

— Mais si tel est le cas, la silhouette de la tour...

— C'est un immense pied de nez au dieu auquel ils croyaient, quel qu'il soit.

— Et pourquoi auraient-ils fait une chose pareille ? objecta Pascale. Les religions disparaissent, sont remplacées par d'autres. J'ai du mal à croire qu'ils auraient construit cette cité, et tout ce qu'elle renferme, rien que pour insulter leur ancien dieu...

— Je n'y crois pas non plus. Ce qui suggère une tout autre explication.

— Laquelle, par exemple ?

— Qu'un nouveau dieu a pris sa place. Un dieu avec des ailes.

Volyova avait décidé qu'il était temps de montrer à Khouri ses

instruments de travail.

— Cramponnez-vous, dit-elle alors que l'ascenseur approchait de la cache d'armes. Les gens ont souvent du mal, la première fois.

— Dieu... souffla Khouri en se plaquant instinctivement contre le fond de la cabine. Mais comment... C'est trop grand pour tenir dans le vaisseau !

L'ascenseur s'était mis à ramper, tel un insecte minuscule, sur la paroi d'un immense espace, et son champ de vision s'était soudainement élargi d'une façon choquante.

— Oh, ce n'est rien. Il y a quatre autres soutes aussi vastes. La Deux est réservée à l'entraînement pour les opérations de surface. Deux soutes sont vides ou imparfaitement pressurisées. La quatrième contient des navettes et des systèmes de véhicules intégrés. Celle-ci est la seule cache d'armes.

— Vous voulez parler de ces choses ?

— Oui.

La soute contenait quarante armes secrètes toutes légèrement différentes les unes des autres, et qui avaient pourtant un air de famille, la même allure générale. Elles étaient toutes moulées dans un alliage vert bronze et aussi vastes que des vaisseaux de taille moyenne, mais aucune ne comportait les hublots, les trappes d'accès ou les systèmes de communication qui auraient été visibles sur la coque d'un engin spatial ; elles n'arboraient pas non plus de marques distinctives. Certaines étaient bourrées de ce qui était peut-être des réacteurs verniers, mais ils n'étaient là que pour permettre leur déplacement et leur positionnement, un peu comme un cuirassé ne servait qu'à faire pivoter et à braquer ses énormes canons.

C'était pourtant exactement ce qu'étaient les armes secrètes.

— Classe d'enfer, dit Volyova. C'est comme ça que leurs fabricants les appelaient. Il y a plusieurs siècles de ça, évidemment.

Volyova regarda sa recrue estimer du regard la taille titanesque de la plus proche arme secrète. Ainsi suspendue à la verticale, son axe longitudinal parallèle à celui du vaisseau, on aurait dit le sabre de cérémonie d'un seigneur de guerre. Comme les autres armes, elle était entourée d'une carcasse qui avait été ajoutée par l'un de ses précédents propriétaires, carcasse à laquelle étaient reliés divers tableaux de commandes, manettes et autres dispositifs de manœuvre. Toutes les armes étaient placées sur des rails – un labyrinthe à trois dimensions d'embranchements et d'interrupteurs – qui convergeaient plus bas, dans la chambre, et descendaient en dessous dans un volume beaucoup plus restreint, assez vaste néanmoins pour recevoir une arme à la fois. C'était de cet endroit que les armes pouvaient être déployées hors de la coque, dans l'espace.

— Alors, qui les a construites ? demanda Khouri.

— Nous ne le savons pas vraiment. Les Conjoinneurs, peut-être, lors de ce qui serait l'un de leurs plus sombres avatars. Nous savons seulement où on les a trouvées : elles étaient cachées dans un astéroïde en orbite autour d'une naine brune tellement obscure qu'elle ne porte qu'un numéro de catalogue.

— Vous y êtes allée ?

— Oh non, c'était bien avant que j'entre en scène. Je les ai seulement héritées de leur prédécesseur, qui les tenait lui-même d'un autre. Je les étudie depuis cette date. J'ai réussi à accéder au système de commande de trente et une d'entre elles, et j'ai deviné – très approximativement – quatre-vingts pour cent environ des codes d'activation nécessaires. Mais je n'en ai testé que dix-sept, et encore, deux seulement en situation de combat, ou approchante.

— Vous voulez dire que vous vous en êtes vraiment servie ?

— Ce n'est pas moi qui l'avais cherché.

Pas besoin, se disait-elle, d'encombrer Khouri de détails des atrocités passées – pas tout de suite, du moins. Avec le temps, elle apprendrait à connaître les armes de la cache aussi bien que Volyova – peut-être même plus intimement, parce qu'elle les appréhenderait par l'intermédiaire du poste de tir, grâce à l'interface neurale directe.

— De quoi sont-elles capables ?

— Certaines pourraient pulvériser des planètes et même plus. D'autres... je ne me risquerais pas à jouer aux devinettes. Je ne serais pas surprise qu'elles puissent faire des choses désagréables à des étoiles. Quant à dire qui pourrait bien utiliser des armes pareilles...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— Et vous, contre qui les avez-vous utilisées ?

— Des ennemis, évidemment.

Khouri la regarda en silence pendant de longues secondes.

— Je ne sais pas si je dois être horrifiée à l'idée qu'il existe des choses pareilles... ou soulagée de savoir qu'au moins c'est nous qui avons le doigt sur le bouton.

— Soyez soulagée, dit Volyova. Ça vaut mieux comme ça.

Sylveste et Pascale retournèrent en planant vers la tour. L'Amarantin ailé était exactement tel qu'ils l'avaient laissé, mais il semblait à présent contempler la cité d'un œil sombre, dédaigneux, impérial. Il était tentant de penser qu'un nouveau dieu était vraiment venu. Qu'est-ce qui aurait pu inspirer la construction d'un tel monument, sinon la crainte du divin ? Mais le texte gravé sur la tour posait des problèmes de déchiffrement exaspérants.

— Il y a une allusion au Faiseur d'Oiseaux, dit Sylveste. Il y a donc de bonnes chances pour que la tour ait un rapport avec le mythe de la Brûlure des Ailes, même si le dieu ailé est manifestement une

représentation du Faiseur d'Oiseaux.

— Oui, dit Pascale. Ça, c'est la forme graphique qui veut dire feu, à côté de celle qui représente les ailes – là.

— Et que vois-tu d'autre ?

Pascale se concentra pendant un long moment.

— Une allusion à un groupe renégat.

— Renégat ? En quel sens ?

C'était un test, et elle le savait, mais l'exercice avait une valeur intrinsèque, parce que l'interprétation de Pascale lui permettrait de juger de l'objectivité de son analyse.

— Un groupe qui n'était pas d'accord pour traiter avec le Faiseur d'Oiseaux, ou qui renia l'accord après coup.

— C'est bien ce que je pensais. Je craignais d'avoir fait une erreur d'interprétation.

— Quoi qu'ils aient pu être, ils s'appelaient les Bannis.

Elle lut et relut l'inscription, la confronta à des hypothèses, revoyant son interprétation au fur et à mesure qu'elle avançait dans sa lecture.

— Ils faisaient apparemment partie, au départ, du groupe qui accepta les termes du Faiseur d'Oiseaux, et puis ils ont changé d'avis par la suite.

— Tu vois le nom de leur chef ?

— Ils suivaient un certain... Il y a un passage que je n'arrive pas à traduire, là. De toute façon, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Tu crois qu'ils ont vraiment existé ?

— Peut-être. Si je devais jouer aux devinettes, je dirais que c'étaient des incroyants qui ont fini par se rendre compte que le mythe du Faiseur d'Oiseaux n'était que ça : un mythe. Et ça n'a pas dû aller tout seul avec les autres groupes fondamentalistes.

— Et c'est pour ça qu'ils auraient été bannis ?

— À supposer qu'ils aient jamais existé ; mais je ne peux pas m'empêcher de me demander... Et si c'était une sorte de secte technologique, un synode de savants ? Des Amarantins qui auraient été prêts à expérimenter, à mettre en question la nature de leur monde ?

— Comme les alchimistes du Moyen Age ? avança Pascale.

L'analogie plut aussitôt à Sylveste.

— Oui. Peut-être se seraient-ils même risqués à voler, comme Léonard de Vinci. Dans le contexte général de la culture amarantine, ça revenait à cracher dans l'œil de Dieu.

— D'accord. Mais à supposer qu'ils aient existé, et qu'ils aient été bannis, que leur est-il arrivé ? L'espèce se serait juste éteinte ?

— Je ne sais pas. Ce qui est clair, en tout cas, c'est que les Bannis étaient importants. Ce n'était pas qu'un détail mineur dans le mythe

plus vaste du Faiseur d'Oiseaux. Il n'est question que de ça du haut en bas de la tour. Dans toute cette maudite ville, en fait – beaucoup plus souvent que dans toutes les autres reliques amarantines.

— Mais la cité est tardive, répondit Pascale. En dehors de l'obélisque qui sert de borne, c'est la relique la plus récente que nous ayons retrouvée. Elle remonte à une période proche de l'Événement. Pourquoi les Bannis auraient-ils soudain refait surface, après une si longue absence ?

— Eh bien, ils sont peut-être revenus, risqua Sylveste.

— Après combien de temps ? Des dizaines de milliers d'années ?

— Peut-être, fit Sylveste avec un sourire intérieur. Leur retour – si tant est qu'ils soient revenus –, après si longtemps, aurait eu de quoi inspirer les bâtisseurs de statues.

— Alors, la statue, tu crois qu'elle pourrait incarner leur chef ? Celui qu'ils appellent... C'est bien le symbole du soleil, non ? fit Pascale en tendant le doigt vers une forme graphique.

— Et le reste ?

— Je ne suis pas sûre... On dirait le glyphe pour... voler, mais comment serait-ce possible ?

— Additionne les deux, qu'est-ce que tu obtiens ?

Il imagina qu'elle haussait les épaules dans une attitude évasive.

— Quelqu'un qui aurait volé le soleil ? Le Voleur de Soleil ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Sylveste haussa les épaules à son tour.

— C'est ce que je me suis demandé toute la matinée. Ça, et une autre chose.

— Laquelle ?

— Pourquoi ai-je l'impression d'avoir déjà entendu ce nom ?

Après la cache d'armes, elles prirent toutes les trois un ascenseur qui descendait plus profondément encore dans le cœur du bâtiment.

— Vous vous en sortez bien, dit la Demoiselle. Volyova croit sincèrement vous avoir mise dans sa poche.

Elle ne les avait pour ainsi dire pas quittées, suivant en silence la visite guidée de Volyova, n'intervenant que rarement, pour émettre une remarque ou une suggestion audibles des seules oreilles de Khouri. C'était extrêmement troublant : Khouri ne pouvait jamais se départir du sentiment que Volyova entendait aussi ces messes basses.

— Elle a peut-être raison, répondit mentalement Khouri. Elle est peut-être plus forte que vous.

La Demoiselle étouffa un petit ricanement.

— Vous n'avez donc pas écouté ce que je vous ai dit ?

— Comme si je pouvais faire autrement...

Faire taire la Demoiselle quand elle était d'humeur loquace

revenait à essayer d'oublier une ritournelle obsédante. Il n'y avait pas moyen d'y échapper.

— Écoutez, dit la femme. Si mes contre-mesures échouent, votre loyauté envers Volyova vous contraindra à lui parler de mon existence.

— J'en ai été tentée.

La Demoiselle la regarda de biais, et Khouri éprouva une pointe de satisfaction. À certains égards, la Demoiselle – ou plutôt sa persona distillée par l'implant – paraissait omnisciente. Mais, en dehors des informations qu'il contenait lors de sa création, l'implant ne pouvait apprendre que ce qu'il percevait par les sens de Khouri. Peut-être pourrait-il se connecter à des réseaux de données, même si Khouri n'était pas interfacée. Cela dit, si ça ne paraissait pas *a priori* impossible, c'était très improbable ; il y avait trop de risques que l'implant soit détecté par les mêmes systèmes. Et bien qu'il puisse capter ses pensées quand Khouri décidait de communiquer avec lui, il ne pouvait déchiffrer son état d'esprit que grâce aux indices biochimiques superficiels de l'environnement neural dans lequel il était immergé. De sorte que l'implant était condamné à douter de l'efficacité de ses contre-mesures.

— Volyova vous tuerait. Elle a tué son dernier artilleur, au cas où vous ne l'auriez pas compris toute seule.

— Elle avait peut-être de bonnes raisons.

— Vous ne savez rien d'elle. Ni des autres, d'ailleurs. Et moi non plus. Nous n'avons même pas encore rencontré son capitaine.

C'était un argument sans réplique. Le nom du capitaine Brannigan avait été prononcé une ou deux fois quand Sajaki ou l'un des autres s'était laissé aller à parler en présence de Khouri, mais ils évitaient généralement de faire allusion à lui. Ils n'étaient manifestement pas des Ultras comme les autres, même s'ils affichaient un front impeccablement uni, au travers duquel même la Demoiselle n'avait rien déchiffré. La fiction était tellement absolue qu'ils faisaient absolument tout comme n'importe quel équipage d'Ultras.

Mais quelle réalité pouvaient-ils bien dissimuler ?

L'artilleur... avait dit Volyova. Et Khouri avait eu un aperçu de la cache d'armes du bâtiment. La rumeur voulait que beaucoup de vaisseaux de commerce transportent un armement discret, afin de parer aux cas extrêmes de rupture de contrat avec leurs partenaires commerciaux, ou pour se défendre en cas de tentative d'arraisonnement. Mais ces armes avaient l'air beaucoup trop puissantes pour être utilisées lors de simples différends, et de toute façon le vaisseau disposait à l'évidence de tout l'armement conventionnel nécessaire pour palier ce genre de problème. Alors, quelle était exactement la raison d'être de cet arsenal ? Sajaki devait

avoir des projets à long terme, se disait Khouri, et c'était assez perturbant, mais ce qui l'était peut-être encore plus, c'était l'idée qu'il n'en avait pas forcément : et si Sajaki trimballait cet arsenal en attendant de trouver un prétexte pour l'utiliser, comme un voyou armé à la recherche d'une bonne bagarre ?

Au fil des semaines, Khouri avait envisagé et écarté de nombreuses théories. Aucune ne paraissait vraiment plausible. Ce n'était évidemment pas l'aspect militaire du vaisseau qui la troublait. Elle était née dans et pour la guerre ; c'était son environnement naturel. Si elle était prête à admettre qu'il y avait d'autres façons, plus douces, de vivre, rien dans la guerre ne lui était étranger. Pourtant, force lui était de reconnaître que la sorte de guerre qu'elle avait connue au Bout du Ciel n'avait rien à voir avec aucun des scénarios dans lesquels les armes de la cache pourraient être utilisées. Le Bout du Ciel était resté en relation avec le réseau commercial interstellaire, mais le niveau moyen de la technologie, lors des combats de surface, avait des siècles de retard sur les Ultras qui positionnaient parfois leurs vaisseaux en orbite. Une campagne pouvait être gagnée par le simple fait que l'un des camps avait fait main basse sur une arme ultra... mais ces armes avaient toujours été rares. Parfois trop précieuses pour être seulement utilisées. Même les armes nucléaires n'avaient été que rarement employées dans l'histoire de la colonie, et jamais du vivant de Khouri. Elle avait vu des choses effroyables, qui la hantaient encore, mais jamais rien qui soit en mesure de provoquer un génocide instantané. Or la cache d'armes de Volyova était bien pire que ça.

Elles avaient peut-être servi une ou deux fois ; Volyova le lui avait dit – lors d'opérations de piraterie, peut-être. Il y avait beaucoup de systèmes peu peuplés, hors des réseaux commerciaux, où il était tout à fait possible d'exterminer un ennemi sans que personne s'en aperçoive. Du reste, certains de ces ennemis pouvaient être aussi amoraux que n'importe quel membre de l'équipage de Sajaki. Leur passé pouvait être jonché d'atrocités gratuites. Alors, oui, il était tout à fait possible que certaines armes de la cache aient été utilisées. Mais Khouri se disait que ça n'avait jamais été qu'un moyen de parvenir à un but donné ; pour se défendre, ou procéder à des frappes tactiques contre des ennemis dont ils convoitaient les ressources. Les armes secrètes les plus redoutables n'avaient jamais été utilisées. Ce qu'ils prévoyaient d'en faire, en fin de compte, comment ils prévoyaient de déchaîner cette puissance capable de détruire des mondes, rien de tout cela n'était défini, peut-être même pas pour Sajaki. Du reste, qu'est-ce qui prouvait que Sajaki disposait du pouvoir ultime ? Il était peut-être encore, d'une certaine façon, au service du capitaine Brannigan.

Qui que soit le mystérieux Brannigan.

— Bienvenue au poste de tir, dit Volyova.

Elles étaient arrivées non loin du cœur du vaisseau. Volyova avait ouvert une trappe dans un plafond, déplié une échelle télescopique et fait signe à Khouri de gravir les barreaux aux arêtes vives.

Elle passa la tête dans une vaste pièce sphérique pleine de machines étroitement imbriquées, aux angles arrondis. Ça sentait l'ozone. Au centre de ce halo d'argent bleuté se trouvait un siège noir, aux lignes pures, muni d'un casque en forme de capuchon, entouré de machines et d'un fouillis de câbles. Le siège était au centre d'un élégant ensemble de montures gyroscopiques organisé afin que ses mouvements soient indépendants de ceux du bâtiment. Les câbles passaient dans des conduites coulissantes qui les guidaient entre les enveloppes concentriques jusqu'au faisceau final, gros comme la cuisse, raccordé à la paroi sphérique de la pièce, encombrée de matériel et d'instruments.

Le poste de tir semblait avoir au moins quelques siècles, et la majeure partie avait l'air beaucoup plus ancienne encore. Cela dit, tout paraissait minutieusement entretenu.

— C'était donc ça, hein ? fit Khouri.

Elle émergea de la trappe, s'approcha du centre de la pièce, se faufila entre les squelettes d'enveloppes incurvées et se coula jusqu'au siège. Il paraissait à la fois massif et prometteur de confort et de sécurité. Elle ne put s'empêcher de se glisser dedans, de se blottir dans sa masse noire, à la fois moelleuse et malcommode, qui se referma sur elle dans le doux ronronnement de ses servo-mécanismes intégrés.

— Quelle impression ça fait ?

— Comme si j'avais toujours été assise là, dit-elle, émerveillée, d'une voix étouffée par le casque noir, capitonné, qui était descendu sur sa tête.

— Vous y avez été, répondit Volyova. Mais vous n'en aviez pas conscience. L'implant que vous avez dans la tête connaît déjà tout de cet endroit – c'est de là que vient pour une bonne part cette impression familière.

Ce que disait Volyova était vrai. Khouri avait l'impression que le fauteuil était un meuble de famille avec lequel elle avait grandi. Qu'elle connaissait intimement chacun de ses plis, de ses éraflures. Elle se sentait déjà puissamment calme et détendue, et le besoin d'agir, de faire quelque chose – d'utiliser le pouvoir que le fauteuil lui conférait –, augmentait à chaque seconde.

— Je peux contrôler les armes de la cache, d'ici ?

— C'est bien l'idée, répondit Volyova. Et pas seulement les armes de la cache. Vous commanderez aussi tous les principaux systèmes d'armement qui se trouvent à bord du *Spleen*, aussi facilement que si ces instruments étaient de simples extensions de votre anatomie.

Quand vous aurez pleinement investi le poste de tir, il vous semblera que votre image corporelle englobe le vaisseau tout entier.

C'est ce que Khouri commençait déjà à éprouver : l'impression que son corps se fondait dans le fauteuil. Mais, aussi tentante qu'elle soit, elle ne voulait pas que cette impression de fusion se poursuive. Elle se redressa, au prix d'un effort conscient, et les panneaux du fauteuil s'écartèrent avec un bourdonnement électrique et la libérèrent.

— Je ne suis pas sûre d'aimer ça, dit la Demoiselle.

En route pour Delta Pavonis, 2546

N'oubliant jamais tout à fait qu'elle était à bord d'un vaisseau (en raison des imperceptibles variations de la gravité induite provoquées par les minuscules déséquilibres du flux de poussée, qui reflétaient eux-mêmes les caprices quantiques propres aux mystères intimes des propulsions Conjoinneur), Volyova arriva dans la verte tranquillité de la clairière. Elle hésita en haut des marches rustiques avant de descendre sur l'herbe. Si Sajaki savait qu'elle était là, il ne le montra pas. Il était agenouillé, silencieux, immobile, près de la souche tortueuse qui était leur point de rendez-vous informel. Mais il avait forcément senti sa présence. Volyova savait que Sajaki était allé voir les Schèmes Mystifs sur Wintersea, le monde aquatique. Il y avait accompagné le capitaine Brannigan alors qu'il pouvait encore quitter le navire. Elle ne connaissait pas le but de ce voyage – pour aucun des deux –, mais elle s'était laissé dire que les Schèmes Mystifs lui avaient bidouillé le néocortex, y gravant des schémas neuraux qui l'avaient configuré selon un degré inhabituel de conscience spatiale, lui donnant la faculté de penser en quatre ou cinq dimensions. Les schémas étaient l'espèce la plus rare de conversion mystif : c'était une conversion persistante.

Volyova descendit les marches, faisant grincer la dernière sous son pied. Sajaki se retourna et la regarda, l'air pas surpris du tout.

— Il se passe quelque chose ? demanda-t-il en déchiffrant son expression.

— C'est au sujet de la *stavlennik*, dit-elle, revenant brièvement à sa langue maternelle, le russe. La protégée, je veux dire.

— Parle-moi d'elle, répondit distraitement Sajaki.

Il portait un kimono gris cendré, mais l'humidité fonçait les genoux, les faisant paraître vert olive, presque noir. Son shakuhachi était posé sur la souche polie comme un miroir par le frottement de leurs coudes. Deux mois avaient passé depuis leur départ de Yellowstone. Volyova et le Komuso étaient les deux seuls membres de

l'équipage à n'être pas encore entrés en cryosommeil.

— Elle est des nôtres, maintenant, dit Volyova en s'agenouillant face à lui. Son endoctrinement est complet.

— Bonne nouvelle.

De l'autre côté de la clairière, un macaque poussa un cri grinçant et quitta son perchoir dans un foisonnement de couleurs primaires discordantes.

— Nous pouvons la présenter au capitaine Brannigan.

— Rien de tel que l'instant présent, fit Sajaki en lissant un faux pli de son kimono. À moins que tu n'aies encore des réserves ?

— À propos de la rencontre avec le capitaine ? fit-elle avec un claquement de langue. Pas la moindre.

— Alors, c'est plus sérieux que ça.

— Quoi donc ?

— Ce que tu as en tête. Allez, vas-y, Ilia, dis-le.

— C'est Khouri. Je n'ai pas envie qu'elle connaisse le même genre de crise psychotique que Nagorny.

Elle s'interrompt, attendant – espérant – une réponse de Sajaki. Mais seul lui répondit le bruit blanc de la cascade. L'autre braquait sur elle un regard rigoureusement inexpressif.

— Ce que je veux dire, poursuivit-elle en bredouillant, ne sachant où elle mettait les pieds, c'est que je ne suis plus très sûre, à ce stade, qu'elle fasse l'affaire.

— À ce stade ? releva Sajaki, tout bas, au point qu'elle l'entendit moins qu'elle ne le devina.

— Je veux dire, pour occuper le poste de tir juste après Nagorny. C'est trop dangereux, et je pense que Khouri est trop précieuse pour que nous lui fassions courir ce risque. (Elle déglutit, inspira profondément et se jeta à l'eau :) Je pense que nous devrions trouver quelqu'un d'autre, quelqu'un de moins doué. Avec une recrue intermédiaire, je pourrais gommer les dernières aspérités avant de mettre Khouri en première ligne.

Sajaki regarda pensivement son shakuhachi. Il y avait une petite bosse, au bout. Peut-être l'avait-il faite le jour où il avait assommé Khouri avec. Il la frotta avec le pouce pour la lisser.

Il prit enfin la parole, avec un calme plus inquiétant que n'importe quelle manifestation de colère.

— Tu voudrais que nous cherchions quelqu'un d'autre ? dit-il comme s'il n'avait jamais rien entendu de plus incongru.

— Juste pour faire l'intérim, répondit-elle, bien consciente d'avoir parlé trop vite, s'en voulant à mort pour ça et se méprisant de sa soudaine servilité envers le Komuso. Jusqu'à ce que la situation soit stabilisée. Après, nous pourrions reprendre Khouri.

— Quoi de plus sensé ? fit Sajaki en hochant la tête. Je me

demande vraiment pourquoi nous n'y avons pas pensé plus tôt. Il faut croire que nous avons d'autres soucis en tête. (Il reposa le shakuhachi, mais n'en éloigna pas sa main.) Enfin, c'est comme ça. Nous n'avons plus qu'à trouver une autre recrue. Ça ne devrait pas être très difficile, hein ? Je veux dire, nous n'avons pas eu trop de mal à trouver Khouri. D'accord, nous sommes à deux mois de tout dans l'espace interstellaire et notre prochaine halte est un avant-poste à peu près inconnu, mais je ne vois pas ce qui nous empêcherait de trouver le candidat idéal. Nous devrions même en refuser des palanquées, hein ?

— Un peu de sérieux, dit-elle.

— Parce que je ne suis pas sérieux, peut-être, triumvira ?

L'instant d'avant, elle avait peur. Maintenant, elle était en colère.

— Tu n'es plus le même, Yuuji-san. Plus depuis que...

— Depuis quoi ?

— Depuis que vous êtes allés voir les Mystifs, le capitaine et toi.

Que s'est-il passé là-bas, Yuuji ? Que vous ont-ils fait dans la tête ?

Il la regarda bizarrement, comme si la question, bien que parfaitement légitime, ne lui était jamais venue à l'esprit. C'était une ruse, naturellement. Sajaki agit à la vitesse de l'éclair et, du shakuhachi, Volyova ne vit, en réalité, qu'une image brouillée, couleur de bambou. Le coup fut relativement amorti – Sajaki avait dû le retenir au dernier moment – mais elle le reçut en plein dans le côté et cela suffit pour l'envoyer dans l'herbe, les quatre fers en l'air. Sur le coup, elle ressentit moins la douleur ou le choc provoqués par l'attaque que la fraîcheur piquante de l'herbe qui lui chatouillait les narines.

Il fit le tour de la souche avec circonspection.

— Tu te poses toujours trop de questions, dit Sajaki en tirant de son kimono une chose qui était peut-être une seringue.

Isthme de Nekhebet, Resurgam, 2566

Sylveste fouilla dans sa poche avec angoisse à la recherche de la fiole qu'il était sûr de ne pas y trouver.

Il y eut un minuscule miracle. Il tomba dessus.

Tout en bas, la cité amarantine se remplissait peu à peu. Les officiels s'approchaient lentement du temple situé en plein centre. Il captait des bribes de conversation – un mot par-ci, un mot par-là, guère plus, mais parfaitement nets. Il était à plusieurs centaines de mètres au-dessus d'eux, sur la balustrade que les hommes avaient greffée à la paroi noire de l'œuf qui englobait la cité.

C'était le jour de son mariage.

Il avait vu le temple plusieurs fois, mais en simulation seulement, et il y avait si longtemps qu'il n'y était pas venu en chair et en os qu'il avait oublié à quel point sa taille pouvait être stupéfiante. C'était l'un des défauts étranges, persistants, des simulations : elles avaient beau être de plus en plus précises, on ne pouvait jamais oublier que ce n'était pas la réalité. Sylveste s'était tenu sous la coupole du temple, il avait levé la tête pour regarder l'endroit, à des centaines de mètres plus haut, où les arches de pierre se rencontraient, et il n'avait pas éprouvé le moindre vertige, pas la moindre crainte que la structure inconcevablement ancienne ne choisisse ce moment pour s'écrouler sur lui. Mais à présent, en visitant pour la seconde fois la cité enfouie, il éprouvait le sentiment écrasant de sa propre petitesse. L'œuf dans lequel elle était enclose avait beau être d'une taille dérangeante, inconfortable, au moins c'était le produit d'une technologie mature identifiable – même si les Inondationnistes préféraient ignorer ce fait. Cela dit, la cité qui se trouvait à l'intérieur ressemblait plutôt au rêve fiévreux d'un illuminé du quinzième siècle, ne serait-ce qu'à cause de la fabuleuse silhouette ailée dressée tout en haut de la tour. Et plus il regardait tout ça, plus il avait l'impression que ça n'avait existé que pour célébrer le retour des Bannis.

Ça n'avait pas de sens. Enfin, au moins, ça détournait ses pensées de la cérémonie imminente.

Plus il regardait la créature ailée, et plus il était persuadé que, contrairement à sa première impression, la chose ailée était vraiment un Amarantin, ou, plus exactement, une sorte d'hybride d'ange et d'Amarantin, sculpté par un artiste qui jouissait d'une compréhension profonde, érudite, de ce qu'impliquait la possession d'ailes. Vue sans

le secours de son zoom oculaire, la statue évoquait une croix, au point que c'en était choquant. Grossie, la croix devenait un Amarantin aux ailes glorieusement déployées. Elles étaient plaquées de métaux de différentes couleurs, et chaque petite plume brillait d'un ton légèrement différent. Comme chez les anges humains, les ailes ne remplaçaient aucunement les bras mais constituaient une paire de membres supplémentaire.

Mais celui-ci semblait plus réaliste que n'importe quelle représentation artistique d'ange humain que Sylveste ait jamais eu l'occasion de voir. Il paraissait – idée soudain absurde – anatomiquement correct. Le sculpteur n'avait pas simplement greffé les ailes sur la forme amarantine basique, il en avait subtilement restructuré l'anatomie sous-jacente. Les avant-bras préhensiles avaient été légèrement descendus sur le torse, et allongés pour compenser. La poitrine était beaucoup plus renflée que la normale, et surmontée, au niveau des épaules, par une sorte de joug à la fois squelettique et musculaire d'où partaient les ailes. Celles-ci avaient une forme vaguement triangulaire, un peu comme un cerf-volant. Le cou de la créature était anormalement allongé, et la tête paraissait plus aérodynamique, plus semblable à une tête d'oiseau. Les yeux étaient encore placés sur l'avant – bien que, chez les Amarantins, la vision binoculaire ait été limitée –, mais profondément enfoncés dans des orbites cannelées. Les narines ouvertes sur la mandibule supérieure étaient épatées, striées comme pour faciliter l'arrivée de l'air dans les poumons, et donc le battement des ailes. D'un autre côté, tout ne paraissait pas aussi bien conçu. Si la masse de la créature était voisine de celle de l'Amarantin moyen, ces ailes auraient été pitoyablement incapables de la faire voler. Alors qu'était-ce ? Un objet ornemental grossièrement provocant ? Les Bannis s'étaient-ils lancés dans la bio-ingénierie radicale rien que pour s'affubler d'ailes d'une radicale inutilité ?

Ou bien avaient-elles un autre but ?

— Des arrière-pensées ? fit une voix, tirant Sylveste de sa contemplation. Tu ne crois pas que ce soit une bonne idée, hein ?

Il se détourna de la balustrade qui dominait la ville.

— Il est un peu tard pour exprimer mes réticences, il me semble.

— Le jour de ton mariage ? fit Girardieu avec un sourire. Enfin, Dan, tu n'as pas encore la corde au cou. Tu peux toujours faire marche arrière.

— Comment le prendrais-tu ?

— Vraiment très mal, je pense.

Girardieu portait un costume de ville élégant, guindé. Il plastronnait, les joues un peu rouges, sous l'œil des hovercams qui planaient dans le secteur. Il prit Sylveste par le bras et l'entraîna à

l'écart.

— Depuis combien de temps sommes-nous amis, Dan ?

— Amis ? Comme tu y vas ! Je parlerais plutôt d'une sorte de parasitisme mutuel.

— Allons, allons, fit Girardieau, un peu dépité. T'ai-je plus empoisonné la vie, ces vingt dernières années, que ce n'était strictement nécessaire ? Tu penses que ça m'amuse de te garder sous les verrous ?

— Disons que tu y as mis un certain enthousiasme.

Ils descendirent du balcon et reprirent l'une des galeries qui sillonnaient la coque noire entourant la ville. Le sol étouffait le bruit de leurs pas.

— C'est que j'avais tes intérêts à cœur, répondit Girardieau. Tu sais, Dan, si je ne t'avais pas mis derrière les barreaux, la foule déchaînée aurait passé sa colère sur toi. Et puis, au cas où ce ne serait pas rigoureusement évident pour toi, nous étions pris dans une sorte de frénésie, à l'époque.

Sylveste l'écoutait sans répondre. Il savait que Girardieau n'avait pas tout à fait tort, d'un point de vue théorique, mais cela ne reflétait pas forcément ses véritables motifs du moment.

— La situation politique était beaucoup plus simple, à l'époque. Quand il n'y avait pas de Sentier Rigoureux pour foutre la merde.

Ils prirent un ascenseur flambant neuf, d'une propreté méticuleuse et qui sentait le désinfectant. Aux parois étaient accrochées des gravures montrant Resurgam avant et après les interventions des Inondationnistes. Il y en avait même une de Mantell. La mesa où se trouvait l'avant-poste des archéologues était environnée de verdure. Une cascade coulait du sommet, sous un ciel bleu piqueté de nuages. À Cuvier, une industrie entière était consacrée à la création d'images et de simulations représentant la future Resurgam. Cela allait d'aquarelles originales à des conceptions sensorielles fort réalistes.

— D'un autre côté, reprit Girardieau, on voit se manifester des éléments scientifiques radicaux. Pas plus tard que la semaine dernière, un représentant du Sentier Rigoureux a été abattu à Mantell, et crois-moi, ce n'était pas un coup d'un des nôtres.

Sylveste sentit que la cabine descendait vers le niveau de la ville.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je dis qu'avec ces fanatiques de tout poil, nous commençons, tous les deux, à avoir l'air affreusement modérés. C'est une idée plutôt déprimante, non ?

— Tu veux dire que nous sommes doublés sur les deux flancs par plus radicaux que nous ?

— Quelque chose comme ça.

En émergeant de la paroi noire comme une tombe qui englobait

la cité, ils tombèrent sur un petit groupe de gens des médias absorbés dans des préparatifs de dernière minute. Ils orchestraient, les yeux cachés derrière des lunettes-caméra à verres jaunes, le petit ballet des hovercams qui planaient autour d'eux, suspendues à leurs ballonnets grisâtres. L'un des paons génétiquement modifiés de Jannequin picorait non loin d'eux, sa queue balayant le sol derrière lui. Deux vigiles arborant l'écusson doré des Inondationnistes sur leur combinaison noire s'avancèrent dans un nuage d'images entoptiques délibérément menaçantes. Des cyborgs rôdaient derrière eux. Ils soumirent Sylveste et Girardieau à un scan de reco approfondi et leur indiquèrent une petite structure temporaire érigée près d'un foisonnement d'habitations amarantines pareilles à des nids.

L'intérieur était presque vide, en dehors d'une table et de deux chaises épurées. Sur la table étaient posés une bouteille de vin rouge amerikano et deux gobelets de verre givré sur lesquels étaient gravés des paysages.

— Assieds-toi, dit Girardieau en remplissant les gobelets. Je ne vois pas pourquoi tu es tellement nerveux. Après tout, ce n'est pas la première fois, pour toi.

— C'est la quatrième, en fait.

— Rien que des cérémonies kamées ?

Sylveste hocha la tête. Il pensa aux deux premières : deux événements mineurs, avec des Kamées de ligues mineures, dont il ne revoyait même pas le visage. Elles s'étaient toutes les deux ratatinées sous les feux des projecteurs que son nom attirait immanquablement. Au contraire, son dernier mariage, avec Alicia, avait été présenté comme un coup de pub dès le début. Il avait attiré l'attention du public sur l'expédition de Resurgam alors en préparation, lui procurant le dernier coup de pouce financier qui lui manquait. Le fait qu'ils se soient aimés n'y avait pour ainsi dire rien changé. Disons que c'était la cerise sur le gâteau d'un arrangement existant.

— C'est un lourd fardeau à traîner dans sa tête en un moment pareil, nota Girardieau. Tu n'as jamais eu envie de faire table rase du passé ?

— Tu trouves la cérémonie insolite.

— Peut-être, fit Girardieau en se tamponnant les lèvres. Je n'ai jamais adhéré à la culture kamée, tu comprends.

— Tu es venu avec nous de Yellowstone.

— D'accord, mais je n'étais pas né là-bas. Ma famille était de Grand Teton. Je ne suis arrivé sur Yellowstone que sept ans avant le départ de l'expédition pour Resurgam. Pas vraiment assez pour s'acclimater à la culture et aux traditions kamées. Alors que ma fille... Pascale n'a pour ainsi dire connu que la société kamée. Ou du moins la version que nous en avons apportée ici. Je suppose que tu as la fiole

sur toi, là, poursuivit-il un ton plus bas. Je peux la voir ?

— J'aurais mauvaise grâce à te le refuser.

Sylveste prit dans sa poche le petit cylindre de verre qu'il avait tripoté toute la journée. Il le passa à Girardieau qui joua nerveusement avec, le tournant et le retournant entre ses doigts. Il regarda les bulles à l'intérieur passer d'un côté à l'autre comme dans un niveau d'eau. Une masse sombre, fibreuse, tentaculaire, flottait dans le liquide.

Il reposa la fiole. Elle fit un petit bruit musical en heurtant le dessus de la table. Girardieau l'examina avec une horreur à peine dissimulée.

— Ça fait mal ?

— Bien sûr que non. Nous ne sommes pas sadiques, tu sais, répondit Sylveste avec un sourire, secrètement ravi du malaise de Girardieau. Tu préférerais peut-être que nous échangeions des chameaux ?

— Range ça.

Sylveste remit la fiole dans sa poche.

— Alors, Nils, qui est le plus nerveux, maintenant, hmm ?

Girardieau remplit à nouveau son verre.

— Désolé. La sécurité est vraiment sur les dents, je ne sais pas pourquoi. Je suppose que leur tension déteint sur moi.

— Je n'ai rien remarqué.

— Normal, fit Girardieau en haussant les épaules dans un mouvement ample, partant de l'abdomen. Ils disent que tout va bien, mais au bout de vingt ans, leur comportement n'a plus de secrets pour moi.

— À ta place, je ne m'en ferais pas. Ta police est très efficace.

Girardieau secoua sèchement la tête comme s'il avait mordu dans un citron particulièrement acide.

— Je n'ose espérer que les choses soient jamais tout à fait claires entre nous, Dan. Mais tu pourrais quand même me rendre grâce d'une chose : ne t'ai-je pas accordé une totale liberté de mouvement dans cet endroit ? fit-il avec un mouvement de menton en direction de la porte ouverte.

Si. Et ça n'avait servi qu'à remplacer une douzaine de questions par mille autres.

— Nils... où en sont les ressources de la colonie, ces temps-ci ?

— Dans quel sens ?

— Je sais que la situation a changé depuis le passage de Remilliod. Des choses qui auraient été impensables de mon temps... pourraient être faites, maintenant, pourvu qu'il y ait une volonté politique.

— Quel genre de choses ? demanda Girardieau d'un ton dubitatif.

Sylveste remit la main dans la poche de son veston et en ramena

un papier qu'il déplia devant Girardieu. Un papier portant des dessins circulaires complexes.

— Tu reconnais ça ? C'est ce que nous avons trouvé sur l'obélisque et un peu partout dans la cité. Ce sont des cartes du système solaire dressées par les Amarantins.

— Je ne sais pas pourquoi, mais maintenant que j'ai vu cette cité, je le crois plus volontiers qu'avant.

— Bon, alors regarde ça, fit Sylveste en suivant, du doigt, le cercle le plus large. C'est l'orbite de l'étoile neutronique, Hadès.

— Hadès ?

— C'est ainsi qu'on l'a appelée quand on a découvert le système. Il y a une masse rocheuse en orbite autour, une masse de la taille d'un planétoïde. Ils l'appellent Cerbère, ajouta-t-il en tapotant les graphes placés en regard du double système planète-étoile neutronique. Il faut croire qu'il revêtait une certaine importance pour les Amarantins. Et je pense que ça pourrait avoir un rapport avec l'Événement.

Girardieu se prit la tête à deux mains dans une attitude théâtrale et regarda Sylveste.

— Tu es vraiment sérieux ?

— Oui. (Délicatement, sans quitter Girardieu des yeux un seul instant, il replia le papier et le remit dans sa poche.) Nous devons l'explorer, afin de découvrir ce qui a tué les Amarantins avant que ça ne nous tue aussi.

Sajaki et Volyova entrèrent dans la cabine de Khouri et lui conseillèrent de se vêtir chaudement. Khouri remarqua qu'ils étaient beaucoup plus couverts que d'ordinaire – Volyova portait un blouson aviateur zippé jusqu'au cou, et Sajaki une capote à col montant en tissu thermique faite d'un assemblage de pièces en néo-diams.

— J'ai merdé, c'est ça ? fit Khouri. Et maintenant vous allez me condamner au sas. Mon score dans les simulations de combats n'a pas été assez bon. Vous allez vous débarrasser de moi.

— Ne dites pas de bêtises, répondit Sajaki dont on ne voyait que le nez et le front au-dessus de la bande de fourrure du col. Vous pensez que nous nous inquiéterions de votre bien-être si nous voulions votre mort ?

— De plus, ajouta Volyova, votre endoctrinement est achevé depuis des semaines. Vous êtes des nôtres, maintenant. Vous éliminer serait une forme de trahison envers nous-mêmes.

Sous la visière de sa casquette, seuls son menton et sa bouche étaient visibles, complétant étrangement le demi-visage de Sajaki. Additionnés, ils auraient formé un faciès composite, atone.

— Ravie de savoir que vous vous souciez de moi.

Encore peu rassurée – la possibilité qu'ils aient des projets

désagréables pour elle n'était pas exclue –, elle fouilla dans ce qui lui tenait lieu d'affaires personnelles et trouva un vêtement thermique. Une veste fabriquée à bord, et du même style que la tenue d'arlequin de Sajaki, si ce n'est qu'elle s'arrêtait aux genoux.

Un ascenseur les emmena dans une région inexplorée du vaisseau – ou du moins très éloignée de celles où Khouri se considérait en terrain connu. Ils durent changer plusieurs fois d'ascenseur et emprunter des galeries de connexion. Volyova lui expliqua que les dégâts provoqués par le virus avaient neutralisé de vastes parties du système de transit. Le décor et le niveau technologique des zones traversées différaient subtilement de l'une à l'autre, et Khouri en déduisit que des régions entières du vaisseau avaient été laissées à l'abandon à des moments différents au cours des siècles. Elle était encore un peu tendue, mais quelque chose dans l'attitude de ses compagnons lui disait que ce qu'ils avaient en tête tenait plus de la cérémonie initiatique que de l'exécution de sang-froid. Ils lui faisaient penser à des enfants mijotant une mauvaise blague. Volyova, du moins, parce que Sajaki avait son air autoritaire habituel et se comportait comme un fonctionnaire effectuant une tâche fastidieuse.

— Puisque vous êtes maintenant des nôtres, commença-t-il, il est temps que nous vous en disions un peu plus sur notre organisation. Vous aimerez peut-être aussi savoir pourquoi nous allons à Resurgam.

— Je pensais que c'était pour affaires.

— C'était la version officielle, mais il faut bien voir les choses en face : elle n'a jamais été très convaincante. L'économie de Resurgam est pour ainsi dire inexistante – le but de la colonie était la recherche pure –, et elle n'a sûrement pas les moyens de nous acheter grand-chose. Cela dit, nos informations datent forcément un peu et, une fois là-bas, nous leur vendrons ce que nous pourrons, mais nous n'y serions jamais allés pour cette seule raison.

— Alors, qu'allons-nous faire là-bas ?

L'ascenseur amorça sa décélération.

— Le nom de Sylveste vous dit quelque chose ? demanda Sajaki.

Khouri s'efforça de réagir comme si la question était logique, et ne lui avait pas traversé le crâne à la façon d'un éclair de magnésium.

— Évidemment. Tout le monde, à Yellowstone, connaît Sylveste. Cet homme était quasiment un dieu pour eux. Ou plutôt le diable.

Elle s'interrompit, espérant que sa réaction avait paru normale, et ajouta :

— Mais... de quel Sylveste voulez-vous parler ? Du père, le type qui a saboté ces expériences sur l'immortalité ? Ou de son fils ?

— Pratiquement, les deux, répondit Sajaki.

L'ascenseur s'arrêta dans un vacarme retentissant.

Les portes s'ouvrirent, et ce fut comme si on les avait frappés en

plein visage avec un linge mouillé. Khouri se félicita d'avoir mis quelque chose de chaud, mais elle crevait de froid quand même.

— En fait, reprit-elle, ils n'étaient pas tous mauvais. Lorean, le père du vieux – le grand-père –, était encore une sorte de héros populaire, bien après sa mort, et même après que son fils – comment s'appelle-t-il, déjà ?...

— Calvin.

— C'est ça. Même après que Calvin eut tué tous ces gens. Puis le fils de Calvin, Dan, est arrivé, et il a essayé de se racheter, à sa façon, avec cette histoire de Vélaires. Je n'étais pas née à l'époque, évidemment, ajouta Khouri avec un haussement d'épaules. Tout ce que j'en sais, c'est ce qu'on m'a dit.

Elles suivirent Sajaki dans des coursives vert-de-gris, sinistres. Des rats-droïdes énormes, peut-être mutants, détaient à leur approche. Ils empruntèrent une galerie qui ressemblait à une trachée artère atteinte de diphtérie avec ses parois glutineuses, barbouillées de glace crasseuse, veinées d'un réseau tentaculaire de canalisations et de câbles électriques, suintantes d'une matière visqueuse qui ressemblait vilainement à du phlegme humain. De la mécabave. La morve du vaisseau, lui expliqua Volyova : une sécrétion organique provoquée par le dysfonctionnement d'un système de recyclage biologique à un niveau sous-jacent.

Mais c'était surtout du froid que Khouri souffrait.

— Le rôle de Sylveste dans l'affaire est assez complexe, dit Sajaki. Ce sera long à expliquer. Je veux d'abord vous faire rencontrer le capitaine.

Sylveste vérifia une dernière fois sa tenue. Satisfait, il coupa l'image et rejoignit Girardieau dans l'antichambre de préfabriqué. La musique monta crescendo puis reflua, plus proche d'une rumeur lancinante. Le schéma lumineux se modifia, les voix se réduisirent à un murmure.

Ils entrèrent ensemble dans la lumière, dans le champ sonore bourdonnant de l'orgue. Un sentier sinueux, revêtu d'un tapis pour l'occasion, menait vers le temple central. Il était bordé d'harmonicarbres protégés par des dômes de plastique transparent. Les harmonicarbres étaient des sculptures articulées, hérissées de piques, aux multiples bras ornés de miroirs colorés, incurvés. De temps à autre, les arbres cliquetaient et se reconfiguraient, grâce, apparemment, à des mécanismes datant de plusieurs millions d'années enfouis dans leur piédestal. On pensait que ces arbres étaient des éléments d'un système de sémaphores à l'échelle de la cité.

La sonorité de l'orgue s'amplifia alors qu'ils entraient dans le temple. La coupole ovoïde était sortie de pétales de verre coloré,

minutieusement travaillés, miraculeusement préservés malgré les lents outrages du temps et de la gravité. Filtré par ces ouïes, l'air du temple semblait imprégné d'un éclat rosé, apaisant. La partie centrale de l'immense salle était encore rehaussée par l'amorce de la flèche qui montait au-dessus du temple, large et renflée, comme la base d'un séquoia. Des sièges provisoires avaient été disposés en éventail sur l'un des côtés, afin d'accueillir les principaux dignitaires de Cuvier, une centaine de personnes environ. Ils y tiendraient à l'aise, bien que le bâtiment soit à l'échelle un quart. Sylveste scanna les rangées de spectateurs, en reconnut près d'un tiers. Dont un dixième, peut-être, étaient ses alliés avant le soulèvement. La plupart portaient de grosses pelisses doublées de fourrure. Il reconnut Jannequin, avec sa barbiche blanche et ses longs cheveux d'argent encadrant un crâne dégarni qui lui donnait l'air à la fois d'un vieux sage et d'un macaque. Il avait apporté une douzaine de cages, et ses oiseaux se promenaient en liberté. Sylveste dut admettre qu'ils étaient stupéfiants de vérité, avec leur crête ondulante et leur plumage turquoise moiré, orné d'yeux. Ils avaient été obtenus à partir de poulets, grâce à la manipulation de leurs gènes homéobox. Le public, qui les voyait vraisemblablement pour la première fois, applaudit. Le sang monta aux joues neigeuses de Jannequin, qui parut regretter de ne pouvoir disparaître dans son surcot de brocart.

Girardieau et Sylveste arrivèrent à une antique et solide table placée au point focal de l'assistance. Les inscriptions latines et l'aigle gravés dans le bois remontaient aux colons *americanos* de Yellowstone. Les coins étaient abîmés. Une boîte d'acajou verni au délicat fermoir d'or était posée dessus.

Une femme raide et compassée était debout derrière la table. Elle portait une robe d'un blanc électrique, fermée par un double sceau combinant l'emblème gouvernemental des Inondationnistes de Resurgam et celui des Mixmasters : deux mains tenant une hélice d'ADN stylisée. Sylveste savait que ce n'était pas une vraie Mixmaster. Les Mixmasters étaient une clique, plutôt qu'une guilde, de bio-ingénieurs et de généticiens kamés, et aucun n'avait fait le voyage jusqu'à Resurgam. Mais leur blason – qui traduisait un savoir-faire tous azimuts en sciences de la vie : la sculpture sur gènes, la chirurgie ou la médecine – avait, lui, voyagé.

Le visage austère de la femme paraissait livide malgré la lumière colorée. Ses cheveux étaient retenus en chignon par deux seringues.

La musique se tut.

— Je suis l'Ordonnatrice Massinger, dit-elle d'une voix retentissante. Je suis investie par le conseil expéditionnaire de Resurgam de l'autorité de marier les individus de cette colonie, à moins que cette union n'entre en conflit avec l'intégrité génétique de

cette colonie.

L'Ordonnatrice ouvrit la boîte d'acajou, révélant un livre relié de cuir, de la taille d'une bible. Elle le posa sur la table et l'ouvrit, faisant craquer le cuir. Les surfaces visibles étaient d'un gris mat d'ardoise mouillée, grouillantes de nanomécanismes.

— Messieurs, veuillez poser la main sur la page située devant vous.

Ils appliquèrent docilement la paume de leur main sur la surface. Il y eut un balayage fluorescent alors que le livre prenait leur empreinte palmaire, ils perçurent la légère piqûre d'une biopsie, puis Massinger saisit le livre et posa sa main sur la surface à son tour.

Elle demanda ensuite à Nils Girardieau de décliner son identité. Sylveste vit de petits sourires sur certains visages, dans l'assistance. Tout cela avait quelque chose de tellement absurde. Mais Girardieau resta parfaitement impassible.

Puis elle demanda la même chose à Sylveste.

— Je m'appelle Daniel Calvin Lorean Soutaine-Sylveste, dit-il, utilisant une forme de son nom si rarement employée qu'il lui fallut presque faire un effort pour s'en souvenir. Unique fils biologique de Rosalyn Soutaine et Calvin Sylveste, tous deux originaires de Chasm City, Yellowstone. Je suis né le 17 janvier de l'année standard 121 après la recolonisation de Yellowstone. J'ai deux cent vingt-trois ans, âge calendaire. Grâce aux programmes médicaux, mon âge physiologique est de soixante ans, sur l'échelle de Sharavi.

— Comment manifestez-vous votre présence ?

— Ma présence se manifeste sous la forme d'une unique incarnation biologique qui s'exprime en cet instant.

— Et vous affirmez n'être, à votre connaissance, incarné sous la forme d'aucun simulacre de niveau alpha ou autre simulation Turing-compatible, dans ce système solaire ni dans aucun autre ?

— Pas à ma connaissance.

Massinger effectua de petites annotations dans le livre, à l'aide d'un stylet à pression. Elle avait posé exactement les mêmes questions à Girardieau : c'était le rituel standard de la cérémonie kamée. Depuis les Quatre-Vingts, les Kamés se méfiaient au dernier degré des simus en général, et surtout de celles qui prétendaient receler l'essence ou l'âme d'une personne donnée. Ils abhorraient l'idée qu'un individu – biologique ou autre – puisse contracter un engagement, comme le mariage, auquel les autres manifestations n'étaient pas tenues.

— Les détails sont réglés, fit Massinger. La promesse peut faire un pas en avant.

Pascale s'avança dans la lumière rosée. Elle était accompagnée par deux femmes vêtues de guimpes couleur de cendre, une escadrille d'hovercams, des guêpes de sécurité personnelle et un environnement

d'entoptiques semi-transparentes : un essaim de nymphes, de séraphins, de poissons volants, d'oiseaux-mouches, de gouttes de rosée brillantes comme des étoiles et de papillons, qui cascadaient doucement autour de sa robe de mariée. C'était l'œuvre des concepteurs d'entoptiques les plus réputés de Cuvier.

Girardieau leva ses grands bras pareils à des haubans et invita sa fille à avancer.

— Que tu es belle, murmura-t-il.

D'elle, Sylveste ne percevait que la beauté réduite à sa perfection digitale. Il savait que Girardieau voyait quelque chose d'incomparablement plus doux et plus humain, et qu'il y avait entre les deux la même différence qu'entre un cygne et un moulage de verre, dur et cassant, représentant un cygne.

— Posez votre main sur le livre, ordonna la femme.

L'empreinte humide de la main de Sylveste était encore visible, comme une ligne de côte au large de l'île de chair pâle qu'était la main de Pascale. L'Ordonnatrice lui demanda de décliner son identité, de la même manière que Girardieau et Sylveste. Ce fut beaucoup plus simple : elle était née sur Resurgam et n'avait jamais quitté la planète. L'Ordonnatrice Massinger prit quelque chose au fond de la boîte d'acajou pendant que Sylveste parcourait l'assistance du regard. Il vit Jannequin, plus pâle que jamais, se tortiller comme s'il était mal à l'aise. La boîte contenait un objet poli, au lustre bleuté, aseptisé, qui tenait de la croix, du pistolet d'autrefois et de la seringue hypodermique de vétérinaire.

— Contemplez le pistolet de mariage, dit l'Ordonnatrice en élevant la boîte.

Il faisait un froid mortel, mais Khouri ne s'en rendait même plus compte, sinon abstraitement. L'histoire que lui racontaient ses deux compagnons était beaucoup trop bizarre.

Ils étaient plantés à côté du capitaine. Qui s'appelait, ainsi qu'ils le lui avaient dit, John Armstrong Brannigan. Il était vieux, inconcevablement vieux. Selon le système de notation en vigueur, il pouvait avoir entre deux cents et cinq cents ans. La date précise de sa naissance était irrémédiablement perdue dans les contre-vérités de l'histoire politique. Certains disaient qu'il avait vu le jour sur Mars, mais il se pouvait tout aussi bien qu'il soit né sur Terre, sur sa lune surpeuplée, ou dans n'importe lequel des centaines d'habitats qui dérivait à l'époque dans l'espace circumlunaire.

— Il avait déjà plus d'un siècle quand il a quitté le système solaire, dit Sajaki. Il a été parmi les mille premiers à partir, quand les Conjoinneurs ont lancé le premier vaisseau de Phobos.

— Enfin, un dénommé John Brannigan était à bord de ce

vaisseau, précisa Volyova.

— Non, objecta Sajaki. Il n'y a aucun doute. Je sais que c'était lui. Après... on a du mal à suivre sa trace. Il se peut qu'il ait délibérément brouillé les pistes afin de dérouter tous les ennemis qu'il avait probablement à cette époque. Il y a beaucoup de versions différentes, selon les systèmes, à des dizaines d'années d'écart... mais rien de précis.

— Et comment est-il devenu votre capitaine ?

— Il a refait surface des siècles plus tard, après avoir posé son sac dans pas mal d'endroits, et après des douzaines d'apparitions non confirmées, à la frange du système de Yellowstone. Il vieillissait lentement, grâce aux effets relativistes du vol stellaire, mais il vieillissait quand même, et les traitements de longévité n'étaient pas aussi perfectionnés qu'aujourd'hui. Son corps était déjà en majeure partie prosthétique, à ce moment-là. On disait que John Brannigan n'avait plus besoin de scaphandre spatial quand il quittait le vaisseau : il respirait dans le vide, il supportait des chaleurs intolérables et des froids mortels, et son éventail sensoriel comprenait tous les spectres de perception imaginables. Il paraît qu'il ne restait pas grand-chose du cerveau avec lequel il était né. Sa tête n'était qu'un réseau cybernétique inextricable, un salmigondis de minuscules machines pensantes et de précieux petits résidus organiques.

— Et quelle part de vérité y a-t-il là-dedans ?

— Peut-être plus que les gens n'aimeraient le penser. Il y avait sûrement des mensonges : quand on racontait, par exemple, qu'il était allé voir les Mystifs, sur Spindrift, des années avant leur découverte ; ou que les non-humains avaient apporté des transformations inouïes à ce qui restait de son esprit, ou qu'il avait rencontré et communiqué avec au moins deux espèces pensantes jusque-là inconnues de l'humanité.

— Il a bien fini par rencontrer les Mystifs, dit Volyova. Le triumvir Sajaki y est même allé avec lui.

— C'était beaucoup plus tard, lança Sajaki. La seule chose qui ait un rapport quelconque avec le sujet est sa relation avec Calvin.

— Comment leurs chemins se sont-ils croisés ?

— Personne ne le sait vraiment, répondit Volyova. Tout ce qu'on sait avec certitude, c'est que Brannigan a eu un accident, à moins qu'il n'ait été blessé au cours d'une opération militaire qui aurait mal tourné. Sa vie n'a jamais été en jeu, mais il avait besoin de soins, et vite, or il aurait été suicidaire de s'adresser aux groupes officiels du système de Yellowstone. Il s'était fait trop d'ennemis pour pouvoir remettre son existence entre les mains d'une quelconque organisation. Il avait besoin d'individus isolés à qui il pourrait se fier personnellement. Calvin faisait évidemment partie du lot.

— Calvin était en contact avec des éléments ultras ?

— Oui. Mais il ne l'aurait jamais admis publiquement, ajouta Volyova avec un sourire qui ouvrit un large croissant plein de dents sous la visière de sa casquette. Calvin était jeune et idéaliste, à l'époque. Quand ce blessé lui fut amené, il vit en lui un envoyé du ciel. Jusque-là, il n'avait aucun moyen d'explorer ses idées les plus radicales. Il tenait à présent le sujet idéal, la seule exigence étant le secret absolu. Ils y gagnèrent tous les deux : Calvin pouvait tester ses théories cybernétiques sur Brannigan, lequel se retrouvait en pleine forme et avait gagné quelque chose par rapport à son état antérieur, avant l'intervention de Calvin. On pourrait dire que c'était la relation symbiotique idéale.

— Vous voulez dire que le capitaine a servi de cobaye aux expériences monstrueuses de ce bâtard ?

Sajaki haussa les épaules, mouvement qui le fit ressembler à une marionnette, engoncé comme il l'était dans ses vêtements.

— Brannigan ne voyait pas les choses ainsi. Pour l'humanité entière, il était déjà un monstre avant l'accident. Calvin n'avait fait que pousser les choses un peu plus loin. Consommer le drame, en quelque sorte.

Volyova hocha la tête, mais quelque chose dans son expression laissait penser qu'elle n'était pas tout à fait à l'aise.

— Enfin, c'était avant les Quatre-Vingts. Le nom de Calvin était encore immaculé. Et par rapport aux extrêmes de la vie ultra, la transformation de Brannigan n'était que légèrement outrée, dit-elle avec un mélange de dégoût et d'âpreté.

— Continuez.

— Il resta près d'un siècle sans revoir le clan Sylveste, reprit Sajaki. À ce moment-là, il était commandant de ce vaisseau.

— Que s'était-il passé ?

— Il avait été à nouveau blessé. Gravement, cette fois.

Avec circonspection, comme s'il avait passé le doigt à travers la flamme d'une bougie, il effleura l'excroissance argentée qu'était devenu le capitaine. La surface avait l'air givrée. On aurait dit l'eau laissée sur une pierre par la marée descendante. Sajaki s'essuya délicatement les doigts sur le devant de sa veste, mais Khouri comprit qu'il ne se sentait pas propre ; ses doigts devaient le grattouiller dans la profondeur du derme.

— L'ennui, fit Volyova, c'est que Calvin était mort.

Évidemment. Il était mort avec les Quatre-Vingts. En réalité, il avait été l'un des derniers à perdre son intégrité corporelle.

— Très bien, fit Khouri. Mais il est mort en se faisant faire un scan électronique du cerveau. Vous n'auriez pas pu voler la simu et l'obliger à vous aider ?

— Si ça avait été possible, nous l'aurions fait, répondit Sajaki, sa voix grave se réverbérant sur les parois incurvées de la coursive. L'enregistrement, sa simulation alpha, avait disparu. Et il n'y avait pas de duplicata possible, les alphas étant protégés en copie.

— Mouais. Conclusion, vous étiez sans capitaine, et donc dans la merde, fit Khouri en espérant alléger l'atmosphère funèbre.

— Pas tout à fait, rectifia Volyova. Vous comprenez, tout cela a eu lieu au cours d'une période assez intéressante de l'histoire de Yellowstone. Daniel Sylveste venait de rentrer de chez les Vélaires, et il n'était ni mort, ni fou. Sa compagne n'avait pas eu cette chance, mais sa mort ne faisait qu'ajouter une dimension pathétique au retour héroïque de Sylveste. Voyons, Khouri, vous avez forcément entendu parler de ses « Trente Jours dans le désert » ? demanda-t-elle, l'œil brillant d'avidité.

— Possible. Rappelez-moi de quoi il s'agit.

— Il a disparu pendant un mois, il y a un siècle, dit Sajaki. Il était la coqueluche de la société kamée quand, subitement, il a disparu. D'après la rumeur, il aurait quitté la cité. Il aurait enfilé un scaphandre exo et serait parti racheter les péchés de son père. Dommage que ce n'ait pas été vrai ; ç'aurait été assez touchant. En réalité, fit Sajaki en hochant la tête, les yeux rivés au sol, il était ici, à bord. Nous l'avons gardé un mois.

— Vous avez enlevé Dan Sylveste ?

Khouri dut se retenir pour ne pas éclater de rire, frappée par l'audace de l'acte, puis elle se rappela qu'ils parlaient de l'homme qu'elle devait tuer et l'envie de rire lui passa très vite.

— Invité à bord, plutôt, rectifia Sajaki. Cela dit, il faut bien reconnaître qu'il n'avait guère le choix...

— Je voudrais être sûre d'avoir bien compris, intervint Khouri. Vous avez enlevé le fils de Cal ? Et à quoi cela pouvait-il bien vous servir ?

— Calvin avait pris certaines précautions avant son scan cérébral, répondit Sajaki. La première était assez simple, bien qu'elle ait dû être initialisée des dizaines d'années avant l'aboutissement du projet. En bref, il s'était débrouillé pour faire monitorer chaque seconde de sa vie par des systèmes d'enregistrement. Chaque seconde de veille, quoi qu'il fasse, et même de sommeil. Au fil des ans, les machines avaient appris à émuler ses schémas comportementaux. Quelle que soit la situation, elles étaient capables de simuler ses réponses avec une précision stupéfiante.

— Une simulation de niveau bêta...

— Oui, mais une simu bêta je ne sais combien de fois plus complexe que toutes celles qui avaient été créées jusque-là.

— On peut dire qu'à certains points de vue elle était consciente,

reprit Volyova. Calvin avait déjà transmigré. Qu'il l'ait su ou non, Calvin continuait à perfectionner sa simu. Elle en était arrivée à projeter de lui une image tellement réelle, tellement semblable à son modèle, qu'on avait l'impression que c'était vraiment lui. Mais Calvin poussa le procédé un cran plus loin. Il avait pris une assurance-vie supplémentaire.

— Laquelle ?

— Le clonage, répondit Sajaki en souriant, avec un imperceptible mouvement de menton en direction de Volyova.

— Il s'est cloné, poursuivit celle-ci. À l'aide de techniques de génétique illicites, en faisant appel aux services des plus ténébreux de ses clients. Il y avait des Ultras, parmi eux, vous comprenez – sans ça, nous n'en aurions jamais rien su. Le clonage était une technologie prohibée, à Yellowstone ; les jeunes colonies l'interdisent presque toujours afin de favoriser au maximum la diversité génétique. Mais Calvin était plus futé que les autorités, et assez riche pour leur graisser la patte. Et c'est ainsi qu'il a réussi à faire passer son clone pour son fils.

— Dan ? releva Khouri, cette monosyllabe inscrivant sa forme incisive dans l'air glacial. Vous voulez dire que Dan serait le clone de Calvin ?

— Sauf que Dan ne le sait pas, reprit Volyova. S'il y en a un que Calvin tenait à laisser dans l'ignorance, c'était bien lui. Non, Sylveste fait complètement partie du mensonge. Il croit être lui-même.

— Il ne se rend pas compte qu'il est un clone ?

— Non, et plus le temps passe, moins il y a de risque qu'il le découvre. En dehors des alliés ultras de Calvin, personne ou presque n'était au courant, et Calvin a fait ce qu'il fallait pour clouer le bec à ceux qui savaient. Il y a eu quelques maillons faibles, c'était inévitable : Calvin n'avait pas le choix, il a été obligé de recruter l'un des meilleurs généticiens de Yellowstone, et Sylveste a pris le même pour l'expédition de Resurgam, sans jamais prendre conscience de la coïncidence. Et je doute qu'il ait appris la vérité depuis, ou qu'il l'ait seulement soupçonnée.

— Mais chaque fois qu'il se regarde dans la glace...

— C'est lui qu'il voit, pas Calvin répondit Volyova avec un sourire, appréciant visiblement la façon dont ces révélations ébranlaient certaines des certitudes fondamentales de Khouri. Le fait qu'il soit un clone ne voulait pas dire qu'il devait ressembler à Cal jusqu'au moindre pore de sa peau. Le généticien – Jannequin – savait comment induire des différences visibles entre Cal et Dan, suffisamment pour que les gens ne voient que la ressemblance normale entre un père et son fils. Il est évident qu'il a aussi incorporé des traits de la prétendue mère de Dan, Rosalyn Soutaine.

— Le reste était simple, reprit Sajaki. Cal a élevé son clone dans un environnement minutieusement conçu pour émuler celui qu'il avait connu dans son enfance, allant jusqu'à renouveler les mêmes stimuli à certains stades du développement du gamin, parce que Cal ne pouvait pas savoir, parmi ses propres traits de caractère, lesquels étaient innés ou acquis.

— D'accord, convint Khouri. Admettons, pour le moment, que ce soit vrai... À quoi bon tout ça ? Cal devait savoir qu'il aurait beau manipuler la vie de Dan, il ne suivrait pas exactement le même chemin. Quid de toutes les décisions qui se prennent dans le ventre maternel ? Tout ce qu'il pouvait espérer obtenir, au mieux, c'était une vague approximation de lui-même. C'est dingue, conclut Khouri en secouant la tête.

— Je crois, fit Sajaki, que c'était tout ce qu'il espérait. Il s'était cloné à titre de précaution. Il connaissait le processus de scanning que les Quatre-Vingts, dont lui-même, devaient subir, il savait qu'il détruirait son enveloppe corporelle, et il voulait un corps dans lequel il pourrait retourner s'il découvrait qu'il n'aimait pas sa vie dans la machine.

— Et il l'a fait ?

— Peut-être, mais c'est en dehors du sujet. À l'époque des Quatre-Vingts, l'opération de retransfert était encore hors de portée de la technologie, mais il n'y avait pas le feu : il pouvait toujours conserver le clone en cryosomnie jusqu'à ce qu'il en ait besoin, ou simplement recloner une autre des cellules du gamin. Il avait plusieurs coups d'avance sur le destin.

— Encore fallait-il que le retransfert devienne un jour possible.

— Il savait que c'était une opération à long terme. L'essentiel était qu'il y ait une option de recours en dehors du retransfert.

— Et laquelle était-ce ?

— La simulation de niveau bêta, fit la voix de Sajaki, aussi glacée que l'air qui planait autour du capitaine. Bien que pas formellement capable de conscience, c'était encore un fac-similé incroyablement détaillé de Calvin. Sa simplicité relative signifiait qu'il serait plus facile de l'encoder dans le terreau humain qu'était l'esprit de Dan. Beaucoup plus facile que de graver une chose aussi volatile que la simu alpha.

— Je sais que l'enregistrement original – la simu alpha – a disparu, dit Khouri. Il n'y avait plus de Calvin pour tirer les ficelles. Et je suppose que Dan a commencé à agir avec un peu plus d'indépendance que Calvin ne l'aurait peut-être voulu.

— Pour parler par euphémismes, reprit Sajaki en hochant la tête. C'est avec les Quatre-Vingts que s'est amorcé le déclin de la Fondation Sylveste. Dan s'est vite libéré de ses entraves, étant plus intéressé par

l'énigme des Vélaires que par l'immortalité cybernétique. Il avait conservé la simu de niveau bêta, bien qu'il n'ait jamais réalisé sa signification exacte. Il y voyait plus un héritage qu'autre chose. Je pense qu'il l'aurait détruite s'il s'était rendu compte de ce qu'elle représentait, c'est-à-dire son propre anéantissement, ajouta-t-il avec un sourire.

C'était compréhensible, se dit Khouri. La simu bêta était un démon piégé qui n'attendait que d'investir un nouvel hôte. Pas vraiment conscient, mais encore dangereusement puissant, grâce à la subtile ingéniosité avec laquelle il singeait la véritable intelligence.

— La mesure de précaution de Cal nous était toujours utile, dit Sajaki. Il avait encodé suffisamment de son savoir-faire dans la simu bêta pour traiter le capitaine. Nous n'avons eu qu'à convaincre Dan d'autoriser Calvin à occuper temporairement son corps et son esprit.

— Dan a bien dû se douter de quelque chose en voyant que ça se passait si bien.

— Ça n'est pas allé tout seul, rectifia Sajaki. Loin de là. Les périodes où Cal prenait le dessus ressemblaient plutôt à une sorte de possession, et c'était assez violent. Le contrôle moteur posait un problème : pour invalider la personnalité de Dan, nous avons dû lui administrer un cocktail de neuro-inhibiteurs, et lorsque Cal a réussi à s'imposer, le corps qu'il occupait était à moitié paralysé par nos drogues. On aurait dit un chirurgien brillant effectuant une opération en donnant des ordres à un ivrogne. Et pour Dan, il paraît que l'expérience n'avait pas été très agréable non plus. Il a dit que c'était même assez pénible.

— Mais ça a marché.

— Exact. Mais ça fait un siècle, et le moment est venu de faire revenir le docteur.

— Vos fioles, dit l'Ordonnatrice.

L'une des aides en guimpe qui accompagnaient Pascale s'approcha avec une fiole identique, par la taille et par la forme, à celle que Sylveste avait sortie de sa poche. Seule différait la couleur du liquide qu'elles contenaient : rouge pour la fiole de Pascale, et jaune pour celle de Sylveste. Les mêmes fibres de matière sombre flottaient à l'intérieur. L'Ordonnatrice les plaça côte à côte sur la table, bien en vue de tous.

— Nous sommes prêts à célébrer le mariage, dit-elle.

Elle demanda alors, comme le voulait la coutume, si quelqu'un dans l'assistance avait une raison bioéthique de s'opposer au mariage.

Il n'y eut, évidemment, aucune objection.

Mais dans ce moment étrange, pesant, de possibilités arborescentes, Sylveste remarqua dans l'assistance une femme voilée

qui fouillait dans son sac et ôtait le joyau qui bouchait un flacon de parfum ambré.

— Daniel Sylveste, dit l'Ordonnatrice. Voulez-vous prendre cette femme pour épouse, selon la loi de Resurgam, jusqu'à ce que ce mariage soit annulé par cette loi ou par le système juridique en vigueur ?

— Oui, je le veux, répondit Sylveste.

Elle répéta la question à Pascale.

— Oui, répondit Pascale.

— Alors que le lien soit noué.

L'Ordonnatrice Massinger prit le pistolet de mariage dans la boîte d'acajou, ouvrit le chargeur et plaça la fiole rouge – celle de Pascale – dedans. Elle referma l'instrument, faisant apparaître un affichage entoptique lumineux. Girardieau mit la main sur le bras de Sylveste pour le stabiliser pendant que l'Ordonnatrice appliquait l'embout conique du pistolet sur sa tempe, un peu au-dessus des yeux. Sylveste avait raison quand il avait dit à Girardieau que ça ne faisait pas mal, mais ce n'était pas très agréable non plus. Un froid intense, pareil à celui d'une coulée d'hélium liquide, lui envahit le cortex. Cela dit, la sensation était fugitive et, d'ici quelques jours, la marque grande comme l'ongle du pouce que l'opération avait laissée sur sa peau aurait disparu. Le système immunitaire du cerveau était plus faible que celui du reste du corps, et les cellules de Pascale, flottant dans un cocktail de drogues appropriées, fusionneraient bientôt avec celles de Sylveste. Le volume était faible – à peine zéro virgule un pour cent de la masse du cerveau – mais les cellules transplantées véhiculaient la marque indélébile de leur hôte passé : des fils fantômes de mémoire et de personnalité distribués de façon holographique.

L'Ordonnateur retira la fiole rouge, vide, et plaça la jaune à la place. C'était le premier mariage de Pascale selon le rite kamé, et elle ne pouvait dissimuler son émoi. Girardieau lui tint les mains, mais elle manqua visiblement de flancher lorsque l'Ordonnatrice lui injecta la matière neurale.

Sylveste avait laissé croire à Girardieau que l'implant était permanent, mais ce n'était pas tout à fait exact. Le tissu neural charriait d'infimes quantités de radio-isotopes inoffensifs, et pourrait être éliminé, si nécessaire, par les virus du divorce. Jusque-là, Sylveste n'avait jamais choisi cette option, et il n'envisageait pas de le faire, quel que soit le nombre de mariages qu'il contracte. Il vivait avec les essences spectrales de toutes ses femmes, de même qu'elles étaient porteuses des siennes, et qu'il conserverait à jamais celles de Pascale. En vérité, à un niveau infime, Pascale charriait aussi, à présent, des traces de ses femmes précédentes.

Ça se passait comme ça, chez les Kamés.

L'Ordonnatrice rangea soigneusement le pistolet de mariage dans la boîte.

— Selon la loi de Resurgam, dit-elle, le mariage est maintenant formalisé. Vous pouvez...

C'est alors que le parfum atteignit les oiseaux de Jannequin.

Une odeur forte, automnale, évoqua pour Sylveste des feuilles écrasées. Il eut envie d'éternuer. La femme qui avait débouché le flacon d'ambre était partie, mais son siège vide crevait les yeux.

Il y avait quelque chose qui clochait.

Soudain, tout devint bleu turquoise. C'était comme si des centaines d'éventails venaient de s'ouvrir. Les paons faisaient la roue, écarquillant un million d'yeux éclatants.

L'air devint grisâtre.

— Couchez-vous ! hurla Girardieau, les mains crispées sur sa gorge.

Quelque chose s'était fiché dans sa chair, un petit objet hérissé de barbes. Comme engourdi, Sylveste regarda sa tunique. Une douzaine d'hameçons en forme de virgule s'étaient accrochés au tissu sans le traverser. Il n'osa pas y toucher.

— Des armes meurtrières ! s'écria Girardieau.

Il se laissa mollement glisser sous la table, entraînant Sylveste et Pascale avec lui. L'auditorium était la proie d'un indescriptible chaos, à présent. Ce n'était plus qu'une masse frénétique de gens agités s'efforçant de fuir.

— Les oiseaux de Jannequin étaient piégés ! hurla Girardieau à l'oreille de Sylveste. Des dards empoisonnés ! Dans leurs queues !

— Tu es touché, fit Pascale d'une voix rendue atone par le choc.

Il y eut des explosions de lumière, de fumée au-dessus de leur tête. Ils entendirent des hurlements. Du coin de l'œil, Sylveste revit la femme qui avait débouché le flacon de parfum. Elle tenait à deux mains un pistolet d'une minceur inquiétante, au canon doté de crocs, et balayait l'assistance de froides pulsations de son rayon laser à bosons. Les hovercams tournoyaient autour d'elle, enregistrant sans passion le carnage. Sylveste n'avait jamais vu une arme pareille. Elle n'avait pas pu être fabriquée sur Resurgam. Il n'y avait donc que deux possibilités : soit elle était arrivée de Yellowstone avec les premiers colons, soit elle avait été vendue par Remilliod, le trafiquant qui était venu dans le système depuis le soulèvement. Les vitraux se fracassèrent avec un bruit assourdissant au-dessus de leurs têtes. La mosaïque de verre amarantin qui avait traversé dix mille siècles sans dégâts se brisa en mille morceaux pareils à des fragments de caramel brisé qui s'écrasèrent sur le public. Sylveste regarda, impuissant, les plaques rouge rubis s'enfoncer dans les chairs comme des éclairs gelés. Les gens terrifiés poussaient des hurlements stridents qui couvraient

les cris de douleur des blessés.

Ce qui restait de la garde rapprochée de Girardieau se mobilisa avec une lenteur terrifiante. Quatre miliciens étaient à terre, le visage criblé de picots. Un autre se battait avec la femme au pistolet. Un autre encore avait dégainé son arme et massacrait les oiseaux de Jannequin.

Pendant ce temps, Girardieau gémissait, les yeux injectés de sang, ses mains étreignant convulsivement le vide.

— Nous devons sortir d'ici ! hurla Sylveste à l'oreille de Pascale.

Elle paraissait encore pétrifiée par le transfert neural, indifférente à ce qui se passait, les yeux vitreux.

— Mais mon père...

— Il est cuit !

Sylveste déposa le corps inerte de Girardieau sur le sol glacé du temple en prenant garde à rester abrité derrière la table.

— Les aiguillons étaient faits pour tuer, Pascale. Nous ne pouvons plus rien pour lui. Si nous restons, nous finirons comme lui, c'est tout.

Girardieau coassa quelque chose. Peut-être « Partez ! », à moins qu'il n'ait exhalé un dernier souffle, dépourvu de signification.

— On ne peut pas le laisser, protesta Pascale.

— Il le faut, ou ses tueurs finiront par gagner.

— Partir ? Mais où ? demanda-t-elle, le visage ruisselant de larmes.

Il regarda fébrilement autour de lui. La salle était pleine de fumée, provoquée par les grenades percutantes sans doute lancées par les hommes de Girardieau. Elle planait en pâles volutes paresseuses, pareilles à des écharpes de couleur pastel. Il faisait déjà presque trop sombre pour distinguer quoi que ce soit lorsque le noir complet se fit dans la salle. La lumière, derrière le temple, avait manifestement été coupée, à moins que la source d'énergie n'ait été détruite.

Pascale eut un hoquet de surprise.

Le regard de Sylveste passa dans l'infrarouge, presque machinalement.

— J'y vois encore, lui murmura-t-il à l'oreille. Tant que nous resterons ensemble, tu n'as pas à t'inquiéter de l'obscurité.

En priant pour que les oiseaux ne constituent plus un danger, Sylveste se releva lentement. Le temple diffusait une lumière chaude, gris-vert. La femme au parfum était morte, un trou fumant de la taille du poing au côté. Son flacon couleur d'ambre était écrasé à ses pieds. Il devina que c'était une sorte de déclencheur hormonal, sur lequel étaient syntonisés des récepteurs implantés dans les oiseaux. Jannequin avait forcément joué un rôle dans l'affaire. Sylveste le chercha du regard. Il était mort, une fine dague plantée dans la poitrine. Des ruisselets brûlants coulaient sur sa veste de brocart.

Sylveste empoigna Pascale et voulut la tirer vers la sortie, une arcade voûtée entourée de silhouettes d'Amarantins et de graphes en bas-relief. La femme au parfum était apparemment la seule meurtrière présente, en dehors de Jannequin. Mais ses amis arrivaient déjà. Ils portaient la tenue caméléopard, des masques à gaz étroitement ajustés et des lunettes infrarouge.

Il poussa Pascale derrière un amas de tables renversées.

— Ils nous cherchent, siffla-t-il. Maintenant, ils nous croient probablement morts.

Les gardes encore vivants de Girardieau avaient reculé et adopté une position défensive, mais les forces n'étaient pas égales : les nouveaux venus étaient beaucoup plus lourdement armés de rayons laser à bosons. Les hommes de Girardieau avaient beau se défendre avec des lasers à faible gain et des armes à projectiles, l'ennemi les massacrait allègrement, avec une sorte de désinvolture impersonnelle. La moitié des invités au moins étaient inconscients ou morts ; ils avaient essuyé le gros de la salve de dards meurtriers. Les paons étaient loin d'être des armes de précision, mais on les avait laissés entrer dans l'auditorium sans se méfier. Sylveste observa que deux d'entre eux étaient encore vivants, contrairement à ce qu'il avait d'abord pensé. Excités par les traces de parfum qui planait encore dans la salle, ils ouvraient et refermaient spasmodiquement leur queue tel l'éventail d'une courtisane nerveuse.

— Tu sais si ton père était armé ? demanda Sylveste, regrettant aussitôt l'utilisation de l'imparfait. Je veux dire, depuis le soulèvement.

— Je ne crois pas, répondit Pascale.

Bien sûr que non. Girardieau ne lui aurait jamais fait une telle confiance.

Sylveste palpa rapidement le corps inerte de l'homme en espérant tomber sur la masse dure d'une arme dissimulée sous la tenue habillée.

Il n'eut pas cette chance.

— Il faudra nous en passer, conclut-il, comme si le fait d'énoncer cette évidence simplifiait le problème. Ils vont nous tuer si nous ne nous enfuyons pas, dit-il enfin.

— Dans le labyrinthe ?

— Ils vont nous voir, fit Sylveste.

— Mais ils ne comprendront peut-être pas que c'est nous, reprit Pascale. Ils ne doivent pas savoir que tu y vois dans le noir.

Elle était bel et bien aveugle, mais elle réussissait à le regarder droit dans les yeux, sa bouche ouverte sur un vide presque circulaire exprimant l'espoir – ou l'absence de tout sentiment.

— Laisse-moi quand même dire au revoir à mon père.

Elle chercha son corps à tâtons dans le noir, l'embrassa pour la dernière fois. Sylveste regarda vers la sortie. À cet instant, le soldat qui gardait la porte s'écroula, atteint par un tir de l'un des derniers hommes de Girardieau. La silhouette masquée s'effondra, et sa chaleur corporelle s'écoula, liquide, sur le sol autour de son corps, répandant des larves blanches, fumeuses, d'énergie thermique sur le dallage de pierre.

La voie était dégagée, pour le moment. Pascale le prit par la main et ils se mirent à courir.

En route vers Delta Pavonis, 2546

— Je suppose que vous êtes au courant, pour le capitaine ? commença Khouri en entendant la Demoiselle toussoter discrètement dans son dos.

En dehors de cette présence illusoire, elle était seule dans sa cabine et s'efforçait d'assimiler ce que Volyova et Sajaki lui avaient dit de la mission.

— Plutôt compliquée, comme affaire, non ? fit la Demoiselle avec un sourire compréhensif. J'avais envisagé la possibilité que l'équipage ait gardé le contact avec lui, je l'admets. Ça paraissait logique, compte tenu de leur intention d'aller vers Resurgam. Mais je n'aurais jamais imaginé quelque chose d'aussi tordu.

— Je dirais qu'il y a un mot pour ça.

— Leur relation est... (Le fantôme parut hésiter sur le terme approprié, mais Khouri n'était pas dupe : ce n'était qu'une affectation exaspérante.) Intéressante. Elle peut limiter nos options dans l'avenir.

— Vous êtes toujours sûre de vouloir le faire tuer ?

— Absolument. Cette information ne fait qu'accroître l'urgence de l'exécution. Nous courons à présent le risque que Sajaki essaie de faire monter Sylveste à bord.

— Il me serait d'autant plus facile de l'éliminer, à ce moment-là, non ?

— D'accord, mais dans ce cas, il ne suffirait pas de le supprimer. Il faudrait que vous détruisiez aussi le vaisseau, et vous auriez un problème : comment vous en sortiriez-vous ?

Khouri se renfroga. C'était peut-être sa faute, mais pour elle, tout cela n'avait à peu près aucun sens.

— Mais si je vous garantissais que Sylveste est mort...

— Ça ne suffirait pas, répéta la Demoiselle avec ce que Khouri perçut comme une sincérité nouvelle. Son élimination n'est qu'une partie de ce que vous avez à faire ; ce n'est pas tout. Vous devrez le tuer d'une certaine façon, et pas d'une autre.

Khourï se garda de répondre et laissa poursuivre la Demoiselle.

— Vous ne devrez pas le laisser se douter une seconde de ce qui l'attend. De plus, vous devrez le tuer sans témoins.

— C'est ce qui avait toujours été prévu.

— Très bien, mais je pense chaque mot de ce que je viens de vous dire. Si vous ne pouvez vous arranger pour être seule avec lui au moment de l'exécution, vous devrez la retarder jusqu'à ce que cette condition soit obtenue. Pas de compromis, Khourï.

C'était la première fois que la Demoiselle abordait avec elle les détails de l'élimination de Sylveste. Elle avait apparemment décidé que le moment était venu de lui en dire un peu plus long, même si elle ne lui livrait pas la totalité de sa pensée.

— Et l'arme ?

— Vous pouvez utiliser l'arme de votre choix, pourvu qu'elle ne comporte aucun composant cybernétique au-dessus d'un certain niveau de complexité, que je vous préciserai ultérieurement. Un lance-rayon ferait l'affaire, ajouta-t-elle avant que Khourï ait eu le temps de répliquer, pourvu que l'arme n'entre à aucun moment en contact avec le sujet. Les armes à projectiles ou explosives feraient aussi l'affaire.

Compte tenu de ce qu'elle avait vu du gobe-lumen, Khourï se dit qu'il devait y avoir assez d'armes à bord pour ce qu'elle avait à faire. Le moment venu, elle arriverait bien à mettre la main sur un engin suffisamment meurtrier, et à trouver le temps d'apprendre à le manier avant de l'utiliser contre Sylveste.

— Je me débrouillerai, ne vous inquiétez pas.

— Je n'ai pas fini. Vous ne devrez pas l'approcher et vous ne devrez pas le tuer s'il est à proximité de systèmes cybernétiques. Encore une fois, je vous préciserai mes directives le moment venu. Plus il sera isolé, mieux ce sera. Si vous pouvez faire en sorte de l'éliminer à la surface de Resurgam, lorsqu'il sera seul et incapable d'obtenir de l'aide, vous aurez accompli votre mission à ma complète satisfaction.

Elle s'interrompit. Il était évident que tout cela revêtait une extrême importance pour la Demoiselle, et Khourï faisait de son mieux pour retenir ses consignes, mais aucune ne lui paraissait plus logique que des incantations magiques pour lutter contre la fièvre.

— En aucun cas vous ne devrez le laisser quitter Resurgam, reprit la Demoiselle. Que ce soit bien clair : si un gobe-lumen arrive à proximité de Resurgam – y compris celui-ci –, Sylveste tentera de s'introduire à bord. Cela ne doit arriver à aucun prix.

— Message reçu, répondit Khourï. Le tuer à la surface de la planète. C'est tout ?

— Pas tout à fait.

Le fantôme esquaissa un sourire de goule, que Khourï ne lui

connaissait pas. Allons, se dit-elle, la Demoiselle n'avait apparemment pas épuisé son réservoir d'expressions. Elle en avait quelques-unes en réserve pour les circonstances de ce genre.

— J'exigerai, évidemment, d'avoir la preuve de sa mort. Cet implant enregistrera la scène, mais à votre retour à Yellowstone, je vous demanderai des indices matériels corroborant les faits. Et je ne me contenterai pas de ses cendres. Préservez ses restes dans un conteneur hermétique, isolé du reste du vaisseau. Enfouissez-les dans la roche si ça vous chante, mais rapportez-les-moi. Il me faudra une preuve.

— Et après ?

— Après, Ana Khouri, je vous rendrai votre mari.

Sylveste ne s'arrêta pour reprendre son souffle que lorsqu'ils eurent, Pascale et lui, atteint et franchi la coque d'ébène dans laquelle était enclose la cité amarantine, et même fait plusieurs centaines de pas dans le labyrinthe intérieur. Il avançait complètement au hasard, ignorant les indications placées par les archéologues, en s'efforçant seulement d'éviter de suivre un chemin prévisible.

— Pas si vite, dit Pascale. J'ai peur de me perdre.

Sylveste lui mit la main sur la bouche. Il était bien conscient que son besoin de parler n'était qu'une façon d'oblitérer la réalité de l'assassinat de son père.

— Chut ! Pas de bruit. Il doit y avoir là-dedans des bandes du Sentier Rigoureux qui attendent d'intercepter les fugitifs. Ne les attirons pas vers nous.

— Mais nous sommes perdus ! fit-elle d'une voix étouffée. Dan, des gens sont morts de faim, ici, parce qu'ils n'avaient pas réussi à retrouver leur chemin.

Sylveste poussa Pascale dans une galerie qui allait en se rétrécissant dans les ténèbres. Les parois étaient glissantes, à cet endroit ; on n'y avait pas installé de sol antidérapant.

— La seule chose impossible, dit-il avec un calme qu'il n'éprouvait pas tout à fait, c'est que nous nous perdions.

Il se tapota les yeux, bien que, dans le noir, Pascale ne puisse remarquer son geste. Tel un voyant au milieu des aveugles, il avait du mal à se rappeler que l'essentiel de cette communication non verbale était perdu pour elle.

— Je pourrais refaire en sens inverse tout le chemin que nous avons parcouru. Et les parois réfléchissent assez bien les infrarouges de notre corps. Nous sommes plus en sécurité ici que dans la cité.

Elle le suivit en haletant pendant de longues minutes, puis elle murmura :

— J'espère que ce ne sera pas l'une de tes très rares erreurs de

jugement. Ce serait un début assez malencontreux à notre mariage, tu ne crois pas ?

Il n'avait pas très envie de rire ; le carnage de l'auditorium était encore monstrueusement présent à son esprit. Mais il rit quand même, et cela parut alléger la réalité de la situation. Ce qui valait mieux, parce que, à la réflexion, les doutes de Pascale étaient on ne peut plus justifiés. Même s'il savait comment sortir du labyrinthe, cela pourrait ne servir à rien si les galeries étaient trop glissantes pour qu'ils les empruntent, ou si – comme le voulait la rumeur – le labyrinthe changeait occasionnellement de configuration. Yeux magiques ou non, ils connaîtraient le sort de tous les pauvres imbéciles qui étaient morts pour s'être écartés du chemin balisé.

Ils s'enfoncèrent dans la structure de la coque en suivant la courbe paresseuse de la galerie, comme deux vers dans une pomme. La panique était autant son ennemie que la désorientation, bien sûr. Mais il n'était jamais facile de s'obliger à garder son calme.

— Combien de temps penses-tu que nous allons devoir rester ici ?

— Une journée, répondit Sylveste. Le temps que les renforts arrivent de Cuvier. Puis nous pourrions ressortir.

— Des renforts à la solde de qui ?

Sylveste franchit, l'épaule en avant, un resserrement de la galerie. De l'autre côté, elle se divisait en trois. Il joua mentalement à pile ou face et prit à gauche.

— Bonne question, dit-il si bas qu'elle ne l'entendit pas.

Et si ce n'était pas un acte de terrorisme isolé mais l'indice de troubles à l'échelle planétaire ? Et si Cuvier avait échappé au contrôle du gouvernement de Girardieau, et si la colonie était tombée aux mains du Sentier Rigoureux ? La mort de Girardieau laissait orpheline une machine de parti encombrante, dont bien des rouages avaient été abattus dans la salle de mariage. Pendant cette période de défaillance, des révolutionnaires adeptes de la guerre éclair pourraient faire beaucoup de choses. C'était peut-être déjà terminé, les anciens ennemis de Sylveste avaient été détrônés, des visages étrangers avaient pris le pouvoir ; auquel cas, attendre dans le labyrinthe pouvait être complètement futile. Le Sentier Rigoureux le considérerait-il comme un ennemi ou – chose infiniment plus ambiguë – comme l'ennemi d'un ennemi ?

À ceci près que Girardieau et lui n'étaient plus véritablement ennemis, à la fin.

Ils arrivèrent à un élargissement de la galerie où convergeaient un certain nombre de tunnels. Le sol était lisse et plan, ils avaient la place de s'asseoir, et l'air était frais. Le système de brassage atmosphérique agissait jusque-là. Dans l'infrarouge, Sylveste regarda Pascale s'asseoir en palpant le sol avec circonspection, à la recherche de rats, de pierres

pointues et de crânes grimaçants.

— Tout va bien. Nous sommes en sûreté, ici, dit-il, comme si le fait d'articuler ces paroles leur conférait une réalité. Si quelqu'un vient, nous pourrions toujours fuir. On va rester tranquilles un moment, en attendant de voir.

Évidemment, maintenant qu'ils avaient cessé de fuir, elle allait recommencer à penser à son père. Ce qu'il ne voulait pas ; pas tout de suite.

— Ce sale crétin de Jannequin ! dit-il dans l'espoir de détourner ses pensées, au moins fugitivement, des récents événements. Ils ont dû le retourner. C'est toujours comme ça que ça se passe, non ?

— Quoi ? demanda péniblement Pascale. Qu'est-ce qui se passe toujours comme ça ?

— Les purs se font corrompre, dit-il d'une voix réduite à un murmure.

Les gaz qu'ils avaient utilisés dans l'auditorium, lors de l'attaque, n'avaient pas atteint ses poumons, mais il en sentait encore les effets sur son larynx.

— Il y avait des années que Jannequin s'occupait de ces oiseaux. Je l'ai toujours vu faire ça, depuis Mantell. Au début, ce n'étaient que d'innocentes sculptures vivantes. Il disait qu'une colonie en orbite autour d'une étoile appelée Pavonis se devait d'avoir des paons. Quelqu'un a dû leur trouver un meilleur usage.

— Ils étaient peut-être tous piégés, fit Pascale d'une voix traînante. De vraies petites bombes ambulantes.

— Je ne sais pas, mais je doute qu'il en ait modifié plus que quelques-uns.

C'était peut-être l'air, mais Sylveste se sentait las, tout à coup. Il avait besoin de dormir. Ils étaient en sûreté pour le moment. Si des tueurs étaient à leurs trousses, ils seraient déjà arrivés dans cette partie de la coque. Et peut-être tout le monde les croyait-il morts.

— Je n'aurais jamais pensé qu'il avait vraiment des ennemis, qu'on pourrait le tuer pour quelque raison que ce soit. Rien ne justifiait qu'on en arrive là... fit Pascale, sa phrase semblant planer dans l'espace confiné.

Il imaginait sa peur : elle n'y voyait pas, elle n'avait que ses certitudes à lui, ne disposait que des informations qu'il lui communiquait, et cet endroit ténébreux devait être terrifiant au dernier degré.

Khouri finirait bien par entrer en cryosommeil, comme le reste de l'équipage, jusqu'à ce que le bâtiment arrive à Resurgam. En attendant, elle passait le plus clair de son temps au poste de tir, à effectuer d'interminables simulations.

Au bout d'un moment, elles finirent même par envahir ses rêves, au point que le terme « ennui » ne suffisait plus à qualifier la répétitivité des exercices que Volyova avait conçus pour elle. D'un autre côté, elle commençait à trouver agréable de s'absorber dans l'environnement du poste de tir. Cela lui permettait au moins d'oublier, même provisoirement, ses soucis. Dans ces moments-là, l'affaire Sylveste se réduisait à un abcès de fixation, rien de plus. Elle était bien consciente d'être dans une situation impossible, mais elle ne lui paraissait plus critique. Le poste de tir lui occupait l'esprit, et elle n'en avait plus peur. Elle était toujours elle-même après les séances, et elle commençait à se dire que ce n'était pas un drame ; ce n'était pas ça, en fin de compte, qui modifierait l'issue de sa mission.

Mais tout ça changea quand les limiers rentrèrent au bercail.

C'étaient les chiens de chasse de la Demoiselle : des agents cybernétiques qu'elle avait lâchés dans le poste de tir au cours d'une des séances d'entraînement de Khouri. Ils s'étaient introduits à coups de crocs dans le système par l'intermédiaire de l'interface neurale, exploitant sa seule faiblesse, d'ailleurs compréhensible : Volyova l'avait blindé à mort contre toute attaque informatique, mais elle n'aurait jamais imaginé que l'intrusion puisse venir du cerveau de la personne placée dans le poste de tir. Les chiens revinrent en aboyant qu'ils avaient bien réussi à s'introduire dans le cœur du système. Ils n'étaient pas revenus voir Khouri à la fin de la session, parce qu'il leur avait fallu des heures pour flairer tous les coins et recoins de son architecture byzantine. Ils étaient restés dans le poste de tir pendant plus d'une journée, jusqu'à ce que Volyova y renvoie Khouri.

Puis les limiers étaient retournés vers la Demoiselle, elle les avait décryptés et avait localisé la proie.

— Il y a un passager clandestin, avait dit la Demoiselle quand elles s'étaient retrouvées seules, Khouri et elle, après une séance. Quelque chose s'est caché dans le système du poste de tir, et je parierais qu'elle ne le sait pas.

Dès lors, Khouri cessa de considérer le poste de tir avec une totale équanimité.

— Allez, fit-elle, sentant chuter en flèche sa température corporelle.

— Une entité numérique. Je ne peux en dire plus.

— Quelque chose sur quoi les limiers seraient tombés ?

— Oui, mais...

La Demoiselle parut, de nouveau, à court de mots. Mais cette fois Khouri se dit que ce n'était pas une affectation : l'implant devait gérer une situation à des années-lumière de ce à quoi s'attendait la Demoiselle.

— Ils ne l'ont pas vu à proprement parler. Pas même en partie.

C'est trop subtil pour ça, sinon les propres systèmes de contre-intrusion de Volyova l'auraient détecté. Ils ont plutôt senti son absence aux endroits où il venait de se trouver ; ils ont senti la brise qu'il soulevait en se déplaçant.

— Faites-moi une faveur, dit Khouri. Essayez de ne pas me dire des choses terrifiantes comme ça, vous voulez bien ?

— Désolée, répondit la Demoiselle. Mais je ne peux pas nier que cette présence est perturbante.

— Perturbante pour vous ! Et moi, qu'est-ce que je devrais dire ? protesta Khouri en secouant la tête, abasourdie par la perversité de la situation. D'accord, et à votre avis, de quoi peut-il bien s'agir ? D'une sorte de virus, comme tous ceux qui dévorent ce bâtiment ?

— La chose paraît beaucoup trop évoluée pour ça. Grâce aux systèmes de défense de Volyova, le vaisseau demeure opérationnel malgré les autres entités virales, et ils ont même réussi à tenir à distance la Pourriture Fondante. Mais ça... fit la Demoiselle en regardant Khouri avec une mimique apeurée assez convaincante. Les limiers sont revenus terrifiés, Khouri. Par la façon dont il leur a échappé, il s'est révélé beaucoup plus intelligent que tout ce que j'ai jamais eu l'occasion de rencontrer. Mais il ne les a pas attaqués, et c'est ce qui me trouble encore plus.

— Et pourquoi ?

— Parce que ça laisse imaginer que la chose attend son heure.

Sylveste ne devait jamais savoir combien de temps ils avaient dormi. Ils ne s'étaient peut-être accordé que quelques minutes de sommeil peuplé de rêves fiévreux, des rêves de chaos et de fuite alimentés par l'adrénaline, comme il se pouvait qu'ils aient dormi des heures, voire une partie entière de la journée. Il n'avait aucun moyen de le savoir. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas une fatigue naturelle qui avait eu raison de leur résistance. Réveillé en sursaut par un bruit, Sylveste se rendit compte qu'on leur avait fait respirer du gaz soporifique, envoyé dans le réseau de galeries. Pas étonnant que l'air leur ait paru si frais et embaumé.

Il y eut des bruits pareils à ceux que feraient des rats dans un grenier.

Il réveilla doucement Pascale. Elle revint à la conscience avec un gémissement plaintif et reprit la mesure de son environnement et des événements en quelques secondes de confusion et de déni de la réalité. Il étudia la signature de chaleur de son visage, vit sa neutralité cireuse se creuser en un mélange expressif de remords et de peur.

— Il faut que nous repartions, dit Sylveste. Ils nous cherchent. Ils ont gazé les tunnels.

Le grattement se rapprochait de seconde en seconde. Pascale

réussit à prononcer deux mots, entre rêve et réalité, comme si elle avait du coton dans la bouche :

— Par où ?

— Par là, répondit Sylveste.

Il l'aida à se relever et l'entraîna vers une ouverture en forme de valve. Elle trébucha sur le sol glissant. Il la rattrapa et, lorsqu'elle eut recouvré son équilibre, passa devant elle et la prit par la main. Les ténèbres autour d'eux étaient plus opaques que jamais, et ses yeux ne lui révélaient que quelques mètres de tunnel, vers l'avant. Il réalisa qu'il voyait à peine mieux que sa femme.

Enfin, c'était toujours mieux que rien.

— Dan, attends ! fit Pascale. Il y a de la lumière derrière nous !

Et des voix, aussi. Il entendait un échange pressant, indistinct. Des tintements métalliques. Ils étaient déjà probablement repérés par des chimio-capteurs ; des récepteurs de phéromones qui reconnaissaient les effluves humains de panique et inscrivaient les données directement dans les logiciels sensoriels des poursuivants.

— Plus vite ! dit Pascale.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et fut momentanément aveuglé par une soudaine lumière. C'était un rayonnement bleuté qui teintait le bout de la galerie, une lueur tremblante, comme si quelqu'un tenait une torche. Il essaya de presser l'allure, mais la galerie montait, et il avait du mal à assurer sa prise sur les parois lisses, vitreuses. Autant essayer d'escalader une cheminée de glace.

Il y eut encore des halètements, des bruits de métal raclant les parois, des ordres aboyés.

Le tunnel montait trop vite, à présent. C'était un combat de chaque instant rien que pour conserver son équilibre et ne pas retomber en arrière.

— Passe derrière moi, dit-il en se tournant vers la lumière bleue.

Pascale obtempéra précipitamment.

— Et maintenant ?

La lumière frémit, devint plus vive.

— Nous n'avons pas le choix, dit Sylveste. Nous ne les gagnerons pas de vitesse. Nous devons les affronter.

— C'est du suicide.

— Ils ne nous tueront peut-être pas s'ils nous voient en face.

Quatre mille ans de civilisation humaine démentaient cet espoir, pensa-t-il, mais, comme il n'en avait pas d'autre, peu importait qu'il soit vain.

Sa femme se coula sous son épaule, appuya sa joue contre la sienne, et ils regardèrent ensemble dans la même direction. Il entendait son souffle palpitant, terrifié. Tout comme sa propre respiration, se dit Sylveste.

Il était probable que l'ennemi sentait leur peur, au sens littéral du terme.

— Pascale ! dit Sylveste. Il faut que je te dise quelque chose.

— Là, tout de suite ?

— Oui, tout de suite.

Il ne pouvait dissocier son propre souffle haletant de celui de sa femme. Chaque expiration était un petit battement rapide contre sa peau.

— Il faut que je te parle. C'est un secret que j'ai trop longtemps gardé. Et il se pourrait que je n'aie plus l'occasion de le dire à personne.

— Tu veux dire, au cas où nous mourrions ?

Il ne répondit pas directement à sa question, une moitié de son esprit s'efforçant d'estimer de combien de secondes ou dizaines de secondes ils disposaient. Peut-être pas assez pour ce qu'il avait à dire.

— J'ai menti, dit-il. À propos de ce qui s'est passé du côté du Voile de Lascaille. Non, attends, poursuivit-il, coupant court à ses protestations. Écoute-moi d'abord. Il faut que je te le dise. Il faut que ça sorte.

— Alors, vas-y, fit-elle d'une voix à peine audible, ses yeux grands ouverts pareils à des trous ovales dans la carte de chaleur de son visage.

— Tout ce que j'ai raconté sur ce qui s'était passé là-bas était vrai. Sauf que c'est le contraire qui s'est passé. Ce n'est pas la conversion de Karine Lefèvre qui a commencé à se déliter à l'approche du Voile.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est la mienne. C'est moi qui ai manqué de nous faire tuer tous les deux.

Il s'interrompit, attendant qu'elle dise quelque chose ou que leurs poursuivants surgissent de la lumière bleue qui se rapprochait lentement. Aucune de ces deux choses ne se produisant, il poursuivit sa confession :

— Ma conversion mystif se délitait. Les champs gravifiques qui entouraient le Voile commençaient à se déchaîner sur nous. Karine allait mourir à moins que je ne sépare ma partie du module de contact de la sienne.

Il imaginait comment Pascale s'efforçait de concilier cette nouvelle avec le piédestal sur lequel elle l'avait placé, qui faisait partie de l'histoire généralement admise avec laquelle elle avait toujours vécu. Ce qu'il disait n'était pas, ne pouvait pas, ne devait pas être la vérité. Ce qui s'était passé était très simple. La conversion de Lefèvre avait commencé à se déliter ; elle avait fait le sacrifice suprême, séparant son module de contact de celui de Sylveste afin de lui laisser une chance de survivre à la rencontre mortelle avec ces entités

rigoureusement non humaines. Ça n'avait pas pu se passer autrement. C'était ce qu'elle savait.

Sauf que ce n'était pas la vérité.

— C'est ce que j'aurais dû faire. C'est facile à dire maintenant, avec du recul. Mais je n'ai pas pu, là-bas, sur le coup ; je n'ai pas pu faire sauter les boulons de sécurité.

Elle ne pouvait déchiffrer son expression, et il n'aurait su dire s'il en était content ou non, en cet instant.

— Pourquoi pas ?

Ce qu'elle veut que je réponde, se dit-il, c'est que c'était matériellement impossible ; l'espace silencieux était devenu trop étroit pour tout mouvement physique ; les tourbillons gravifiques l'avaient empêché de faire un geste tout en lui arrachant la chair des os. Mais ç'aurait été un mensonge, et l'heure n'était plus aux faux-fuyants.

— J'ai eu peur, répondit Sylveste. Peur comme jamais je n'avais eu peur de ma vie. Peur de ce que ça voulait dire de mourir dans cet endroit étranger. De ce qui arriverait à mon âme dans une région pareille. Dans ce que Lascaille avait appelé l'Espace de la Révélation... (Il toussota, sachant qu'il n'avait plus beaucoup de temps devant lui.) C'était irrationnel, mais c'est ce que j'ai éprouvé à ce moment-là. Les simulations ne nous avaient pas préparés à cette terreur.

— Et pourtant, tu t'en es sorti.

— Les torsions gravifiques déchiraient l'appareil ; elles ont fait ce que les charges explosives auraient dû faire. Je ne suis pas mort... et je ne comprends pas pourquoi, parce que j'aurais dû mourir.

— Et Karine ?

Avant qu'il ait le temps de répondre – s'il avait seulement quelque chose à répondre – une odeur douceâtre, écoeurante, leur parvint. Encore le gaz soporifique, mais cette fois à une dose beaucoup plus forte ; il en avala une pleine bouffée. Il eut envie d'éternuer. Il oublia le Voile de Lascaille, oublia Karine et son propre rôle dans ce qui lui était arrivé, quoi qu'il ait pu lui arriver. Éternuer était devenu, pour lui, la chose la plus importante de l'univers.

Ça, et s'arracher la peau avec les ongles.

Un homme se dressait en ombre chinoise sur le fond bleu. Son expression était indéchiffrable sous le masque, mais son attitude n'exprimait qu'une morne indifférence. Il leva languissamment son bras gauche. Au début, Sylveste crut qu'il tenait un mégaphone, mais le geste qu'il esquissa était infiniment plus décidé. Il ajusta calmement la visée sur les yeux de Sylveste.

Il fit quelque chose – ce fut complètement silencieux – et une agonie fondante poignarda le cerveau de Sylveste.

**Nekhebet Nord,
Secteur de Mantell, Resurgam, 2566**

— Désolé pour vos yeux, fit une voix après une éternité de souffrance et d'agitation.

L'espace d'un instant, Sylveste se démena dans une sorte de confusion mentale, tentant de remettre de l'ordre dans les récents événements. Quelque part dans le passé récent il y avait son mariage, les assassinats, la fuite dans le labyrinthe, le gaz soporifique, mais il n'arrivait pas à relier tout cela. C'était comme s'il avait tenté de reconstituer, à partir d'une poignée de faits disparates, une biographie dont les événements recelaient une familiarité obsédante.

Il était ligoté, et les liens trop serrés lui coupaient la circulation. Et puis il y avait la douleur incroyable qui avait explosé dans sa tête quand l'homme avait pointé son arme sur lui...

Il était aveugle. Le monde avait disparu, remplacé par un patchwork gris, fixe, qui était le mode d'arrêt d'urgence de sa vision. L'œuvre de Calvin avait subi de graves dégâts. Ses yeux n'avaient pas seulement cessé de fonctionner ; ils étaient hors d'usage.

— Mieux valait que vous ne puissiez pas nous voir, reprit la voix, tout près de lui, à présent. Nous aurions pu vous bander les yeux, mais nous ne savions pas de quoi ces petits bijoux étaient capables. Ils auraient pu voir à travers le tissu. C'était plus facile comme ça. Une pulsion magnétique concentrée... ça n'a pas dû être agréable. On vous a grillé quelques circuits. Désolé, dit-il en réussissant à ne pas avoir l'air désolé le moins du monde.

— Et ma femme ?

— La fille de Girardieau ? Elle va bien. Nous n'avons pas eu besoin d'employer des moyens aussi radicaux avec elle.

Peut-être parce qu'il était aveugle, Sylveste était plus sensible aux mouvements de son environnement. Ils devaient être en avion, et il devina qu'ils empruntaient un dédale de canyons et de vallées pour éviter les tempêtes de poussière. Il se demanda à qui pouvait être

l'avion, et qui dirigeait maintenant les opérations. Les forces gouvernementales de Girardieau tenaient-elles toujours Cuvier ? Et si la colonie était tombée aux mains des rebelles du Sentier Rigoureux ? Aucune de ces deux hypothèses n'était particulièrement réjouissante. Il aurait pu conclure une alliance avec Girardieau, mais celui-ci était mort, maintenant, et Sylveste avait toujours des ennemis dans les forces inondationnistes. Des gens qui reprochaient à Girardieau de l'avoir laissé en vie après le premier soulèvement.

Enfin, il était toujours vivant. Et il lui était déjà arrivé de se retrouver aveugle. Ce n'était pas nouveau pour lui. Il n'en mourrait pas.

— Où allons-nous ? demanda-t-il. On retourne à Cuvier ?

— Et quand bien même ? demanda la voix. Je m'étonne que vous soyez si pressé d'y retourner.

L'appareil bascula, tangua d'une façon inquiétante, dégringola et rebondit comme un jouet dans une tornade. Sylveste essaya vainement de superposer ces tours et détours à sa carte mentale du réseau de canyons qui entouraient Cuvier. Il était probablement beaucoup plus près de la cité amarantine que de chez lui, mais il pouvait aussi être n'importe où sur la planète, à l'heure qu'il était.

— Êtes-vous... commença Sylveste, hésitant.

Il se demanda s'il devait feindre d'ignorer la situation, puis il renonça à cette idée. Il n'avait pas grand-chose à feindre.

— Êtes-vous inondationniste ?

— Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous êtes le Sentier Rigoureux.

— Mesdames et messieurs, applaudissements, s'il vous plaît !

— C'est vous qui menez la danse, maintenant ?

— C'est nous qui sommes au pouvoir.

Le garde tenta de prendre un ton avantageux, mais Sylveste perçut une légère hésitation dans sa voix. Il ne sait pas très bien où ils en sont, se dit Sylveste. Ils n'étaient probablement pas sûrs de l'issue du soulèvement. Même s'il disait la vérité, il se pouvait que le réseau de communications planétaire ait été endommagé, et qu'il n'ait aucun moyen de s'assurer ou de vérifier jusqu'à quel point ils étaient aux commandes. La capitale avait peut-être résisté, ou elle avait très bien pu tomber aux mains de n'importe quelle autre faction. Ces gens devaient se contenter de la conviction, ou du moins de l'espoir, que leurs alliés avaient réussi, eux aussi.

Et il se pouvait qu'ils aient tout à fait raison, bien sûr.

Des doigts lui plaquèrent un masque sur le visage. Les bords coupants lui entraient dans la peau, mais c'était supportable ; un simple désagrément par rapport à la douleur lancinante de ses yeux

blessés.

Il devait faire un effort pour respirer à travers le filtre à poussière intégré au-devant du masque. Les deux tiers de l'oxygène qui arrivait à ses poumons venaient maintenant de l'atmosphère de Resurgam, le troisième tiers étant fourni par une bouteille de gaz comprimé fixée sous le nez du masque. Elle contenait assez de gaz carbonique pour déclencher le réflexe respiratoire de l'organisme.

Il avait à peine senti l'atterrissage de l'appareil. À vrai dire, il comprit qu'ils étaient arrivés lorsque la porte s'ouvrit. Alors le garde détacha ses sangles et le poussa rudement vers le froid et le vent – vers la sortie.

Était-ce le jour ou la nuit, dehors ?

Il n'en avait pas idée ; et aucun moyen de le savoir.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

Le masque étouffait sa voix, la faisait paraître débile.

— Qu'est-ce que ça change ? lança le garde d'une voix claire, preuve qu'il respirait directement l'air ambiant. Même si la ville était à distance de marche, ce qui n'est pas le cas, vous ne feriez pas trois pas sans vous tuer.

— Je veux parler à ma femme.

Le garde l'empoigna par le bras et le tordit dans son dos avec une telle brutalité que Sylveste eut l'impression qu'il allait lui déboîter l'épaule. Il trébucha, mais le garde le retint.

— Vous lui parlerez quand nous serons prêts. J'veous ai dit qu'elle allait bien, non ? Vous avez pas confiance, ou quoi ?

— Qu'est-ce que vous en pensez ? Je viens de vous voir tuer mon beau-père.

— Vous feriez mieux de baisser la tête.

Une main l'obligea à se pencher, le fit entrer dans un abri. Le vent cessa de lui piquer les oreilles ; soudain, les voix se réverbérèrent sur des murs. Un sas se referma hermétiquement dans son dos, et il n'entendit plus rien. Il n'y voyait rien non plus, mais il sentait que Pascale n'était pas là. Il espéra que ça voulait seulement dire qu'on l'avait emmenée ailleurs, et que ses ravisseurs ne mentaient pas quand ils disaient qu'elle allait bien.

Quelqu'un lui arracha son masque.

On le fit ensuite marcher de force dans des couloirs étroits, sur lesquels il se raclait les épaules et qui pouaient comme s'ils servaient de latrines. Son guide l'aida à négocier un escalier branlant, puis ils prirent deux ascenseurs qui descendirent par saccades sur une distance impossible à évaluer. Ils l'emmenèrent dans un espace souterrain à l'odeur métallique, plein de courants d'air, où le moindre bruit éveillait des échos. Ils passèrent devant une conduite d'air qui charriait l'aigre proclamation du vent soufflant de la surface. Par

intermittences, il entendait des bribes de paroles. Il avait l'impression de reconnaître les intonations, mais il était incapable de mettre des noms sur les voix.

Et puis, enfin, il se retrouva dans une pièce.

Il sentait quasiment la pression incolore, cubique, des murs. Peints en blanc, il en était sûr.

Quelqu'un dont l'haleine empestait le chou s'approcha de lui. Des doigts lui palpèrent délicatement le visage. Des doigts gantés dans une matière non texturée, qui sentait vaguement le désinfectant. Ils lui effleurèrent les yeux, les tapotèrent avec quelque chose de dur.

Chaque petit choc lui envoyait une nova de souffrance derrière les tempes.

— Vous lui arrangerez ça quand je vous le dirai, coupa une voix féminine, si rauque qu'on aurait pu la croire masculine, et qu'il reconnut, sans doute possible. Pour le moment, qu'il reste aveugle.

Des pas s'éloignèrent. Celle qui avait parlé avait dû congédier le guide d'un geste silencieux. À présent tout seul, sans point de repère, Sylveste sentit qu'il perdait l'équilibre. Où qu'il aille, quelque mouvement qu'il fasse, la grisaille planait devant lui. Il avait les jambes en coton, mais il n'avait rien à quoi se retenir. Pour ce qu'il en savait, il aurait pu se tenir sur une planche de bois, dix étages au-dessus du sol.

Il commença à basculer, battit pathétiquement des bras...

Quelqu'un le retint en le prenant par le coude. Il y eut un rôle pulsatile, comme si quelqu'un sciait du bois.

Sa propre respiration.

Il entendit un cliquetis humide et il sut qu'elle avait ouvert la bouche. Elle allait parler. Elle devait sourire en le regardant.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Salaud ! Vous ne vous souvenez même pas de ma voix !

Les doigts de la femme s'enfoncèrent dans son avant-bras, localisant habilement les nerfs, les pinçant aux endroits stratégiques. Il poussa un jappement. C'était le premier stimulus qui lui faisait oublier la souffrance de ses yeux.

— Je vous le jure ! répondit Sylveste. Je ne sais pas qui vous êtes.

Elle relâcha la pression. Ses nerfs et ses tendons, libérés, lui valurent un nouveau sursaut de douleur qui laissa place à une sensation vaguement désagréable dans tout le bras, jusqu'à l'épaule.

— Vous devriez, Dan, répondit la voix cassée. Vous me croyiez morte depuis longtemps, enfouie sous un glissement de terrain.

— Sluka ! s'exclama-t-il.

Volyova allait voir le capitaine lorsqu'il se passa quelque chose de troublant. Maintenant que tout l'équipage – y compris Khouri –

dormait dans son caisson cryogénique, Volyova avait repris la bonne habitude de parler avec le capitaine, en élevant la température de son cerveau de la fraction de degré nécessaire pour lui permettre de retrouver un soupçon, un embryon de conscience. Elle avait pris cette habitude depuis près de deux ans, et elle continuerait pendant les deux ans et demi à venir, jusqu'à ce que le vaisseau atteigne le système de Resurgam et que les autres sortent de cryosommeil. Leurs conversations n'étaient pas très fréquentes, évidemment ; elle ne pouvait prendre le risque de réchauffer trop souvent le capitaine, car chaque fois la contamination gagnait du terrain sur lui et sur la matière environnante, mais il y avait de petites oasis d'interaction humaine au fil des semaines qu'elle passait, en dehors de cela, à contempler les virus, les armes et généralement le matériel malade du vaisseau.

Volyova attendait donc ces moments avec une certaine impatience, même si le capitaine donnait rarement l'impression de se souvenir de leurs conversations d'une fois sur l'autre. Pis encore, c'était comme si leur relation s'était refroidie, dernièrement. C'était en partie dû au fait que Sajaki n'avait pas réussi à repérer Sylveste dans le système de Yellowstone, condamnant le capitaine à une nouvelle demi-décennie de torture au minimum, et à beaucoup plus s'ils n'arrivaient pas à trouver Sylveste sur Resurgam, éventualité que Volyova se refusait à exclure. Les choses se compliquaient du fait que le capitaine lui demandait chaque fois où ils en étaient de leurs recherches, et qu'elle devait chaque fois lui répondre que ça ne se passait pas aussi bien qu'ils l'auraient voulu. Là-dessus, le capitaine semblait dans la morosité – comment aurait-elle pu lui en vouloir ? – et le ton de la conversation s'assombrissait, au point, parfois, que le capitaine cessait de communiquer. Lorsqu'elle réessayait de lui parler, des jours ou des semaines plus tard, il avait oublié ce qu'elle lui avait dit et l'échange se répétait, sauf que Volyova s'efforçait de lui annoncer la nouvelle avec plus de ménagements, ou de la présenter sous un meilleur jour.

L'autre chose qui projetait une ombre sur leurs entretiens était que Volyova harcelait le capitaine, le tarabustait au sujet de la visite qu'ils avaient rendue, Sajaki et lui, aux Schèmes Mystifs. Volyova ne s'intéressait à cette histoire que depuis quelques années, depuis qu'elle rapprochait le changement de caractère de Sajaki de cette expédition. Il est vrai que c'était précisément dans ce but – la modification de sa personnalité – qu'on allait voir les Mystifs. Mais pourquoi Sajaki aurait-il permis à ces non-humains de lui faire subir un changement négatif ? Il était plus cruel qu'avant, despotique et buté, lui qui était auparavant un chef sévère mais juste, un membre respecté du Triumvirat. Maintenant, c'est à peine si elle lui faisait confiance. Et au

lieu de projeter de la lumière sur le changement, le capitaine éludait ses questions avec agressivité et elle repartait encore plus obnubilée par ce qui s'était passé.

Elle s'apprêtait à lui parler, donc, en ruminant tous ces problèmes, en se demandant comment elle allait répondre à l'inévitable question sur Sylveste et par quel biais elle allait aborder le sujet des Mystifs. Elle tournait et retournait tout cela dans sa tête en suivant le chemin habituel, qui la faisait passer par la cache d'armes.

Et c'est alors qu'elle vit que l'une des armes – l'une des plus redoutables, évidemment – semblait avoir été déplacée.

— Il y a du nouveau, dit la Demoiselle. Du prévu, et de l'imprévu.

C'était une surprise d'être consciente ; et une autre, plus grande encore, d'entendre la Demoiselle. Khouri se souvenait – c'était même son dernier souvenir – de s'être allongée dans le caisson. Volyova était penchée sur elle et tapotait des commandes sur son bracelet. Elle ne voyait, ne sentait rien, pas même le froid, et pourtant elle savait qu'elle était toujours en cryosomnie, et donc plus ou moins endormie.

— Où... quand... sommes-nous ?

— Vous êtes toujours à bord du vaisseau, à mi-chemin de Resurgam, ou à peu près. Nous allons très vite : à moins de un pour cent de la vitesse de la lumière. J'ai légèrement remonté votre température neurale pour que nous puissions parler.

— Et si Volyova s'en aperçoit ?

— Je crains que ce ne soit le dernier de nos soucis. Vous vous souvenez de la cache d'armes, vous vous souvenez que j'ai trouvé quelque chose caché dans l'architecture du poste de tir ? Eh bien, le message que les limiers ont rapporté n'était pas facile à décrypter. Au cours des trois années écoulées... les informations qu'ils ont rapportées se sont à présent éclaircies.

Khouri eut une vision de la Demoiselle étripant ses limiers, étudiant la topologie de leurs entrailles sanglantes.

— Le passager clandestin est donc bien réel ?

— Oh oui. Et hostile, en plus, mais nous y reviendrons.

— Une idée de ce que c'est ?

— Non, répondit-elle laconiquement, comme sur la défensive. Mais ce que j'ai appris est presque aussi intéressant.

Ce que la Demoiselle avait à dire concernait la topologie du poste de tir. C'était un conglomérat d'ordinateurs d'une complexité phénoménale : des couches accrétées au fil des décennies de la vie du vaisseau. Il était peu probable que quiconque – et pas même Volyova – ait pu saisir plus que des bribes de cette topologie, de la façon dont les différentes strates s'interpénétraient, se repliaient sur elles-mêmes. D'un autre côté, le poste de tir était facile à visualiser, puisqu'il était à

peu près complètement déconnecté du reste du vaisseau, raison pour laquelle la majeure partie des fonctions supérieures de la cache d'armes étaient accessibles uniquement à celui ou celle qui occupait physiquement le poste de tir. Lequel était entouré par un mur pare-feu. De plus, pour des raisons tactiques, les données ne pouvaient transiter que du reste du vaisseau vers le poste de tir : comme les armes du poste (et pas seulement celles de la chambre secrète) quittaient le vaisseau lorsqu'on en faisait usage, elles offraient potentiellement le moyen aux armes ennemies de pénétrer dans le vaisseau, sous forme de virus, par exemple. C'est pourquoi le poste de tir était isolé du restant du vaisseau par un sas à sens unique, qui ne laissait passer que les données entrantes ; rien de ce qui se trouvait à l'intérieur ne pouvait en sortir.

— Nous avons donc découvert quelque chose dans le poste de tir, dit la Demoiselle. Maintenant, je vous invite à tirer la conclusion logique.

— Quoi qu'il s'y trouve, ça n'a pu y entrer que par erreur.

— En effet ! répondit la Demoiselle, l'air ravi, comme si c'était une découverte. Nous ne pouvons écarter la possibilité que l'entité ait réussi à entrer dans le poste de tir grâce aux armes, mais je crois beaucoup plus vraisemblable qu'elle soit passée par la trappe. Et figurez-vous que je sais aussi quand on l'a empruntée pour la dernière fois.

— Il y a longtemps ?

— Dix-huit ans, en années de bord, répondit la Demoiselle. En temps universel, disons entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans avant votre recrutement.

— Sylveste... avança Khouri d'un ton méditatif. Sajaki a dit que la disparition de Sylveste n'en était pas une ; il était à bord. Ils l'avaient fait venir pour soigner le capitaine Brannigan. Les dates coïncident-elles ?

— Exactement. Ça devait être en 2460, une vingtaine d'années après le retour de Sylveste de chez les Vélaires.

— Vous pensez qu'il aurait amené... quelque chose avec lui ?

— Tout ce que nous savons, c'est ce que Sajaki nous a dit : Sylveste a accepté d'héberger la simulation de Calvin pour soigner le capitaine Brannigan. À un moment donné de l'opération, Sylveste a dû se trouver connecté à la sphère de données du vaisseau. C'est peut-être comme ça que le passager clandestin s'est introduit à bord. Après quoi – très peu de temps après, je suppose – il est entré dans le poste de tir par le sas à sens unique.

— C'est ce qu'il semble.

Ça devenait une habitude : chaque fois que Khouri pensait avoir réussi à mettre un peu d'ordre dans ses idées, un fait nouveau venait

tout bouleverser. Elle se faisait l'impression d'être une astronome médiévale amenée à créer des mécaniques cosmologiques de plus en plus compliquées afin d'incorporer les nouvelles bizarreries qu'elle avait observées. Voilà maintenant que d'une certaine façon encore incompréhensible il semblait y avoir un lien entre Sylveste et le poste de tir. Au moins, elle pouvait se consoler en arguant de son ignorance. Même la Demoiselle était réduite à quia^[1].

— Vous avez dit que la chose était hostile, dit-elle avec circonspection, pas vraiment sûre de vouloir poser d'autres questions, au cas où les réponses seraient trop difficiles à assimiler.

— Oui, répondit la Demoiselle d'un ton un peu hésitant. Les limiers étaient une erreur. Je me suis emballée. J'aurais dû me rendre compte que le Voleur de Soleil...

— Le Voleur de Soleil ?

— C'est le nom qu'il se donne. Le passager clandestin, je veux dire.

Ce n'était pas bon. Comment connaissait-elle le nom de la chose ? Fugitivement, Khouri se rappela que Volyova lui avait demandé, une fois, si ce nom lui disait quelque chose. Mais il y avait autre chose derrière tout ça. C'était comme si elle avait entendu ce nom dans ses rêves, il y avait déjà un certain temps, maintenant. Khouri s'apprêtait à répondre lorsque la Demoiselle reprit la parole :

— Il a profité des limiers pour s'échapper, Khouri. Au moins en partie. Et cette partie les a utilisés pour s'introduire dans votre tête.

Sylveste n'avait pas de moyen fiable de mesurer le passage du temps dans sa nouvelle prison. Tout ce dont il était encore certain, c'était que bien des jours avaient passé depuis sa capture ; il pensait qu'il avait été drogué, plongé de force dans un sommeil comateux, sans rêves. Et quand il rêvait, ce qui était rare, il voyait des choses, mais ses rêves tournaient toujours autour de sa cécité imminente et du caractère précieux de sa maigre vision résiduelle. Lorsqu'il se réveillait, il ne voyait que du gris, mais au bout d'un certain temps – des jours, pensait-il – la grisaille avait perdu sa structure géométrique. Le schéma avait été imposé à son cerveau depuis trop longtemps. Il ne faisait plus que la filtrer. Ce qui en restait était un néant incolore, même plus gris, juste une aveuglante absence de couleur.

Il se demanda ce qu'il ratait. Peut-être son environnement était-il tellement terne et Spartiate que son esprit aurait, tôt ou tard, joué le même rôle de filtre, même s'il avait conservé la vue. Il ne sentait que la roche environnante, terne et sans écho ; des tonnes de roche, peut-être. Il pensait constamment à Pascale, mais il avait de plus en plus de mal, au fur et à mesure que les jours passaient, à garder son image en mémoire. Le gris semblait imprégner tous ses souvenirs, les recouvrir

comme du béton. Et puis un jour, alors qu'il venait de finir de manger, la porte de la cellule s'ouvrit, et deux voix se firent entendre.

La première était la voix coassante de Gillian Sluka.

— Tâchez de faire quelque chose pour lui, dit-elle. Mais ne poussez pas.

— Il faudrait l'endormir le temps de l'opération, répondit l'autre voix, une voix mâle, gaillonnante.

Sylveste reconnut son haleine qui sentait le chou.

— Il faudrait, mais vous ne le ferez pas, reprit la voix féminine, qui ajouta, après une hésitation : Je ne vous demande pas de faire des miracles, Falkender. Je veux juste que ce salaud me voie.

— Accordez-moi quelques heures, répondit le dénommé Falkender. (Il y eut un bruit, comme s'il posait quelque chose sur la table aux angles écornés de la cellule.) Je ferai de mon mieux, dit-il dans un marmonnement presque inaudible. D'après ce que je sais, ces yeux n'avaient rien de spécial avant que vous le fassiez aveugler.

— Une heure, dit-elle en claquant la porte derrière elle.

Sylveste, qui vivait dans le silence depuis sa capture, eut l'impression que la secousse lui ébranlait le cerveau. Il avait trop longtemps essayé de capter le moindre bruit, comme s'il espérait y glaner un indice du sort qui l'attendait. Au fil du temps, le silence l'avait sensibilisé.

Il sentit que Falkender se rapprochait de lui.

— C'est un plaisir de m'occuper de vous, docteur Sylveste, dit-il d'un ton un peu méfiant. J'ai bon espoir d'arriver à réparer, avec le temps, l'essentiel des dégâts qu'elle vous a causés.

— Elle vous a donné une heure, lui rappela Sylveste. (Sa propre voix lui parut étrangère : il y avait trop longtemps qu'il n'avait émis que des paroles incohérentes, marmonnées dans son sommeil.) Que pouvez-vous bien faire en une heure ?

Il entendit l'homme fourrager dans ses instruments.

— Au moins, améliorer les choses pour vous, fit-il en ponctuant sa remarque de bruits de glotte. Évidemment, je pourrai en faire davantage si vous ne bougez pas. Mais je ne peux pas vous promettre que ce sera agréable pour vous.

— Je suis sûr que vous ferez de votre mieux.

Les doigts de l'homme lui palpèrent légèrement les yeux.

— J'ai toujours admiré votre père, vous savez. (Autre bruit de glotte, qui rappela à Sylveste les volatiles de Jannequin.) On sait bien que c'est lui qui vous a fabriqué ces yeux.

— Sa simulation bêta, corrigea Sylveste.

— Bien sûr, bien sûr.

Il imagina Falkender en train d'écarter, d'un geste, cette distinction vaporeuse.

— Et pas sa simu alpha, non plus – tout le monde sait qu'elle a disparu il y a des années.

— Je l'ai vendue aux Mystifs, répondit platement Sylveste.

La vérité, qu'il avait tue pendant des années, venait de jaillir de sa bouche comme un petit pépiement aigre.

Falkender fit un drôle de bruit de gorge que Sylveste finit par assimiler à un rire.

— Bien sûr, bien sûr. Vous savez, je m'étonne que personne ne vous en ait jamais accusé. Enfin, c'est le cynisme humain.

Un bourdonnement aigu se fit entendre, suivi par une vibration éprouvante pour les nerfs.

— Je crains que vous ne deviez renoncer à la perception des couleurs, annonça Falkender. Je ne pourrai guère faire mieux qu'une vision monochrome.

Khouri aurait voulu souffler un moment, prendre un peu de temps pour mettre de l'ordre dans ses idées, pour écouter en silence la respiration de la présence invasive dans sa tête. Mais la Demoiselle parlait toujours.

— Je crois que le Voleur de Soleil a déjà tenté ça une fois, dit-elle. Je fais allusion à votre prédécesseur, évidemment.

— Vous voulez dire que le passager clandestin aurait essayé de s'introduire dans la tête de Nagorny ?

— Exactement. Sauf que dans le cas de Nagorny, il n'y avait pas de limiers pour lui faire faire un bout de chemin. Le Voleur de Soleil a dû se rabattre sur un moyen plus brutal.

Khouri réfléchit à ce que Volyova lui avait raconté.

— Assez brutal pour rendre Nagorny fou ?

— De toute évidence, confirma sa compagne en hochant la tête. Et peut-être le Voleur de Soleil a-t-il seulement tenté de lui imposer sa volonté. Comme il ne pouvait quitter le poste de tir, il s'est contenté d'essayer de faire de Nagorny son jouet. Peut-être grâce à une suggestion subconsciente, pendant qu'il était au poste de tir.

— Et qu'est-ce qui m'attend au juste ? C'est grave ?

— Vous ne risquez pas grand-chose pour le moment. Il n'y avait que quelques limiers ; pas assez pour qu'il puisse faire beaucoup de dégâts.

— Et que leur est-il arrivé ? Aux limiers, je veux dire ?

— Je les ai décryptés, évidemment. J'ai déchiffré leurs messages. Mais ce faisant, je me suis ouverte à lui. Au Voleur de Soleil. Les limiers avaient dû le limiter, parce que son attaque sur moi n'a pas été subtile. Heureusement, parce que, sans ça, j'aurais pu ne pas déployer mes défenses à temps. Je n'ai pas eu trop de mal à reprendre le dessus, mais je n'avais affaire qu'à une petite partie de lui, bien sûr.

— Alors, tout va bien ?

— Pas tout à fait. Je l'ai chassé – mais seulement de l'implant dans lequel je réside. L'ennui, c'est que mes défenses ne s'étendent pas à vos autres implants, et notamment pas à ceux de Volyova.

— Il est encore dans ma tête ?

— Il n'aurait peut-être même pas eu besoin des limiers pour y entrer, reprit la Demoiselle. Il aurait pu s'introduire dans les implants de Volyova la première fois qu'elle vous a fait asseoir au poste de tir. Mais il a dû trouver les limiers plus commodes. S'il n'avait pas essayé de m'envahir avec eux, j'aurais pu ne pas sentir sa présence dans vos autres implants.

— C'est aussi l'impression que j'ai.

— Bon. Ça prouve que mes contre-mesures sont efficaces. Vous vous souvenez comment je les ai utilisées contre les thérapies de loyauté de Volyova ?

— Oui, répondit Khouri, mornement incertaine qu'elles aient tout à fait aussi bien fonctionné que la Demoiselle voulait le croire.

— Eh bien, celles-ci marchent à peu près de la même façon. La seule différence, c'est que je les utilise contre les sites de votre esprit que le Voleur de Soleil a occupés. Depuis deux ans, nous menons une sorte de... de guerre froide, acheva-t-elle comme si elle avait eu une vision prophétique.

— Froide, forcément.

— Et au ralenti, ajouta la Demoiselle. Le froid nous a privées de l'énergie d'en faire davantage. Et puis, naturellement, il fallait prendre garde à ne pas vous faire de mal. Vous blesser ne nous aurait été d'aucune utilité, au Voleur de Soleil ou à moi-même.

Khouri se rappela pourquoi et comment cette conversation était possible.

— Mais à présent que je suis réchauffée...

— Vous comprenez bien. Notre campagne s'est intensifiée depuis le réchauffement. Il se pourrait que Volyova soupçonne quelque chose. Un scraper est en train de déchiffrer votre cerveau en ce moment même. Allez savoir si elle n'a pas détecté la guerre neurale que nous nous livrons, le Voleur de Soleil et moi-même ? J'aurais dû m'abstenir, mais le Voleur de Soleil en aurait profité pour abattre mes contre-mesures.

— Mais vous arrivez à le tenir en respect...

— Je crois. Enfin, au cas où je ne réussirais pas, je me suis dit que vous méritiez de savoir ce qui se passait.

Ce qui était raisonnable. Mieux valait savoir que le Voleur de Soleil était en elle plutôt que de croire à tort qu'elle était clean.

— Je voulais aussi vous prévenir. Il est presque entièrement resté au poste de tir. Il tentera sans doute de s'insinuer en vous, aussi

complètement que possible, à la première occasion.

— Vous voulez dire, la prochaine fois que j'entrerai dans le poste de tir ?

— J'admets que les options sont limitées, répondit la Demoiselle. Mais je pensais qu'il valait mieux vous informer de la situation.

Khouri se dit qu'elle était loin, très loin, d'en arriver là, même marginalement. Mais le fantôme disait vrai sur un point : mieux valait apprécier le danger que l'ignorer.

— Vous savez, répondit-elle, si cette chose a vraiment été apportée par Sylveste, le tuer ne devrait pas me poser trop de problèmes.

— Parfait. Et la nouvelle n'est pas foncièrement mauvaise, je vous assure. Quand j'ai envoyé ces limiers dans le poste de tir, j'ai aussi envoyé un avatar de moi-même. Et je sais, par les rapports des limiers, que Volyova n'a pas détecté mon avatar. Au moins pendant les premiers jours. Ce qui remonte, évidemment, à plus de deux ans... mais je n'ai pas de raison de soupçonner qu'elle l'a détecté depuis.

— Pourvu que le Voleur de Soleil ne l'ait pas détruit.

— Argument retenu, convint-elle. Mais si le Voleur de Soleil est aussi intelligent que je le soupçonne, il ne fera rien qui risque d'attirer l'attention sur lui. Rien ne lui prouve que ce n'est pas Volyova qui a envoyé cet avatar dans le système. Elle a suffisamment de doutes elle-même.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Pour pouvoir, si nécessaire, prendre le contrôle du poste de tir.

Si Calvin avait eu une tombe, se dit Sylveste, alors il se serait retourné dedans plus vite que Cerbère n'orbitait autour de l'étoile neutronique Hadès. Il aurait été affolé par la façon dont on violait son œuvre. Mais Calvin était mort – ou du moins avait perdu son existence corporelle – bien avant que sa simu n'ait forgé la vision de Sylveste. Ce genre de jeux intellectuels l'aidaient à oublier la douleur, au moins une partie du temps. En fait, il n'y avait jamais vraiment eu une seule période, depuis sa capture, où il n'avait souffert. Si Falkender pensait que son intervention chirurgicale exacerbait l'agonie de Sylveste à un degré significatif, il se flattait.

Et finalement, miraculeusement, la douleur commença à diminuer.

Ce fut comme si un vide s'ouvrait dans sa tête, un ventricule glacé, plein de vent, qui ne s'y trouvait pas auparavant. La disparition de la douleur lui fit le même effet que la suppression d'un contrefort intérieur. Il eut l'impression qu'il s'effondrait, que des pans entiers de sa psyché cédaient en grinçant sous leur poids soudain trop lourd. Il dut faire un effort pour retrouver une partie de son équilibre interne.

Mais, à présent, sa vision était peuplée de fantômes incolores, évanescents.

En l'espace de quelques secondes, ils prirent une forme distincte. Celle des murs de la pièce – aussi nus et dépouillés qu'il les avait imaginés – et d'un visage masqué penché au-dessus de lui. Falkender avait à la main une sorte de gant de chrome terminé non par des doigts mais par un feu d'artifice de petits instruments brillants. On aurait dit une sorte d'écrevisse. L'un des yeux de l'homme disparaissait derrière un système de lentilles pareil à un monocle, relié au gant par un câble d'acier segmenté. Il avait la peau livide, comme un ventre de lézard. Son œil visible était flou et cyanosé. Des taches de sang séchaient sur son front. Le sang était gris-vert, mais Sylveste savait ce que c'était.

En réalité, maintenant qu'il y faisait attention, tout était gris-vert.

Le gant recula, et Falkender l'ôta avec son autre main. Un voile de lubrifiant moirait sa peau.

L'homme commença à remballer son nécessaire.

— Bon, je ne vous ai pas promis de miracle, dit-il. Et vous auriez eu tort d'en espérer un.

Lorsqu'il bougeait, c'était par saccades, et Sylveste mit un moment à comprendre que ses yeux ne percevaient que trois ou quatre images à la seconde. Le monde se déplaçait du même mouvement heurté que ces dessins animés que les enfants crayonnaient aux coins de leurs livres, et auxquels ils donnaient vie en les feuilletant entre le pouce et l'index. Toutes les quelques secondes, il se produisait une inversion de profondeur et Falkender apparaissait comme un creux en forme d'homme évidé dans le mur de la cellule. Parfois, une partie de son champ de vision se brouillait, restait fixe pendant dix secondes ou davantage, même s'il braquait son regard vers une autre partie de la pièce.

Enfin, c'était une vision, ou du moins une cousine idiote de la vision.

— Merci, dit Sylveste. C'est... bien mieux.

— Il faut que nous y allions, répondit Falkender. Nous avons déjà cinq minutes de retard sur le programme.

Sylveste hocha la tête et ce seul mouvement suffit à déclencher une migraine pulsatile, mais ce n'était rien par rapport aux souffrances qu'il avait endurées lorsque Falkender s'occupait de lui.

Il se leva et alla vers la porte. Est-ce parce qu'il s'en approchait maintenant dans un but donné, parce que, pour la première fois, il s'attendait vraiment à la franchir ? Quoi qu'il en soit, ce mouvement lui parut soudain pervers, étranger. Il avait l'impression d'être au bord d'un précipice et sur le point de tomber dedans. Il avait perdu son sens de l'équilibre. Tout se passait comme si son oreille interne s'était

habituee à l'absence de vision et était perturbée par son retour. Puis deux gorilles du Sentier Rigoureux apparurent dans le couloir, devant la porte de sa cellule, le prirent par les bras, et le vertige passa.

Falkender leur emboîta le pas.

— Attention. Il peut y avoir des problèmes de perception...

Sylveste l'entendait, mais ses paroles n'avaient aucun sens pour lui. Il savait où il était, et cette prise de conscience était trop bouleversante pour lui. Il était de retour chez lui, après plus de vingt ans d'exil.

Sa prison était Mantell, un endroit qu'il n'avait pas revu et auquel il n'avait pour ainsi dire jamais repensé depuis le soulèvement.

En approche de Delta Pavonis, 2564

Volyova était assise, toute seule, sur la passerelle, sous l'énorme coupole hémisphérique qui fournissait une vision holographique du système de Resurgam. Son siège, ainsi que tous ceux qui l'entouraient – mais les autres étaient vides –, était monté sur un long bras télescopique articulé dans les trois dimensions, si bien qu'elle pouvait l'orienter vers à peu près n'importe quel point du planétaire. Qu'elle contemplait depuis des heures, le menton dans la main, comme un enfant fasciné par un jouet étincelant.

Delta Pavonis était une particule d'un rouge chaud, ambré, autour de laquelle orbitaient onze planètes majeures et des traînées composées de débris d'astéroïdes et de comètes. Le planétaire était entouré d'un halo diffus : une ceinture de Kuiper constituée d'échardes glacées. L'ensemble du système était légèrement asymétrique, à cause de la sombre jumelle de Pavonis qu'était l'étoile neutronique. L'image était une simulation plutôt qu'un agrandissement de ce qui se trouvait devant eux. Les capteurs du vaisseau étaient assez sensibles pour glaner des données à cette distance, mais l'image était déformée par les effets relativistes et – plus grave – représentait le système tel qu'il était des années auparavant, de sorte que la situation relative des planètes n'avait que peu de rapport avec leur position actuelle. Et comme la stratégie d'approche du bâtiment reposait essentiellement sur l'utilisation des principales géantes gazeuses du système aux fins de camouflage et de freinage gravitationnel, Volyova avait besoin de savoir où en seraient les choses quand ils y arriveraient, pas comment elles étaient cinq ans auparavant. Et ce n'était pas tout : avant l'entrée du vaisseau dans le système de Resurgam, ses éclaireurs se seraient déjà rendus invisibles, et il était crucial que leur passage s'effectue au moment où l'alignement planétaire serait optimal.

— Semez les petits cailloux, dit-elle, satisfaite des simulations qu'elle avait effectuées.

Sur son ordre, le *Spleen* mit à feu un millier de minuscules sondes

qui se déploieraient lentement en éventail devant le vaisseau lors de la décélération. Volyova lança un ordre dans son bracelet et ouvrit une fenêtre qui affichait l'image fournie par une caméra extérieure. Le nuage de petits cailloux se contracta dans le lointain, comme attiré par une force invisible. Le nuage s'éloigna du vaisseau jusqu'à ce que Volyova n'en voie plus qu'une tache floue, de plus en plus petite. Les cailloux se déplaçaient à une vitesse voisine de celle de la lumière et atteindraient le système de Resurgam des mois avant le vaisseau. À ce moment-là, l'essaim serait plus vaste que l'orbite de Resurgam autour du soleil. Chacune des minuscules sondes s'alignerait en direction de la planète et prendrait des images sur l'ensemble du spectre électromagnétique. Les données de chaque petit caillou seraient renvoyées vers le vaisseau sous la forme d'une pulsation laser fortement condensée. La résolution de chacune des unités de l'essaim serait faible, mais la combinaison de leurs résultats permettrait de constituer une image très pointue et détaillée de Resurgam. Elle ne dirait pas à Sajaki où était Sylveste, mais elle lui donnerait une idée de la localisation des centres de pouvoir sur la planète, et – plus important – du genre de défenses que ses habitants étaient susceptibles de maîtriser.

C'était l'une des choses sur lesquelles Sajaki et Volyova étaient complètement d'accord : même s'ils trouvaient Sylveste, il paraissait peu probable qu'il soit prêt à les accompagner à bord de son plein gré.

— Vous savez ce qu'ils ont fait de Pascale ? demanda Sylveste.

— Tout va bien pour elle, répondit le chirurgien en guidant Sylveste le long des galeries taillées dans la roche qui évoquaient une trachée-artère creusée dans les entrailles de Mantell. Enfin, c'est ce que j'ai entendu dire, ajouta-t-il, le moral de Sylveste baissant aussitôt d'un cran. Enfin, je peux me tromper. Je ne crois pas que Sluka l'aurait fait tuer sans raison, mais elle l'a peut-être fait cryogéniser.

— Cryogéniser ?

— Au cas où elle aurait eu besoin d'elle. Vous avez sûrement compris maintenant que Sluka prévoyait tout à long terme.

Il était en proie à des vagues successives de nausée et il avait mal aux yeux, mais comme il n'arrêtait pas de se le répéter, au moins, il y voyait, et c'était déjà ça. Sans vision, il était impuissant, pas même capable de désobéir efficacement. Avec, la fuite n'était peut-être pas encore possible, mais au moins l'indignité trébuchante des aveugles lui était-elle épargnée. Cela dit, la vision dont il disposait aurait fait honte au plus modeste des invertébrés. Sa perception spatiale était hasardeuse, et il évoluait dans un monde où la couleur se limitait à des nuances de gris-vert.

Ce qu'il savait – ce qu'il se remémorait – se bornait à peu de

chose : il n'avait pas revu Mantell depuis vingt ans ; depuis la nuit du soulèvement. Le premier soulèvement, rectifia-t-il mentalement. Depuis le putsch qui avait coûté la vie à Girardieau, Sylveste devait s'habituer à penser en termes purement historiques à son propre renversement. Le régime instauré par Girardieau n'avait pas aussitôt fait fermer l'endroit, bien que ses recherches sur les Amarantins soient entrées en conflit avec le programme inondationniste. L'activité s'était poursuivie pendant cinq ou six ans après le coup d'État, puis les meilleurs collaborateurs de Sylveste avaient été renvoyés à Cuvier l'un après l'autre, et remplacés par des éco-ingénieurs, des botanistes et des spécialistes de la géo-énergie. Pour finir, Mantell avait été réduite à une station d'essai avec un personnel embryonnaire, et des sections entières avaient été encoconnées ou laissées à l'abandon. Les choses auraient dû en rester là, mais de nouveaux ennuis étaient venus de l'extérieur. Pendant des années, on avait dit que les chefs du Sentier Rigoureux à Cuvier, Resurgam City ou Dieu sait comment on l'appelait désormais, étaient maintenant sous la coupe d'une clique d'anciens sympathisants de Girardieau qui étaient tombés en disgrâce au cours des magouilles du premier soulèvement. On pensait que ces forbans avaient modifié leur physiologie, à l'aide de biotechnologies achetées au capitaine Remilliod, afin de supporter l'atmosphère poussiéreuse, pauvre en oxygène, qui régnait hors des dômes.

Il fallait s'attendre à ce genre d'histoire. Et après un certain nombre d'attaques sporadiques contre des avant-postes, elles commencèrent à devenir beaucoup moins hypothétiques. Sylveste savait que le site de Mantell avait finalement été abandonné, ce qui voulait dire que ses actuels occupants étaient peut-être là bien avant l'assassinat de Girardieau. Depuis des mois, voire des années.

En tout cas, ils se comportaient comme s'ils y étaient chez eux. Il sut, lorsqu'ils entrèrent dans une pièce, que c'était celle où Gillian Sluka s'était entretenue avec lui, lors de son arrivée, il n'aurait su dire quand au juste. Mais il ne la reconnut pas : s'il avait bien connu cette pièce à l'époque où il était chez lui à Mantell, ce qui était très possible, il n'avait plus de points de repère auxquels se raccrocher ; le décor et l'ameublement de la pièce avaient complètement changé. Elle était debout, le dos tourné vers lui, près d'une table, ses mains gantées croisées sur la hanche dans une attitude guindée. Elle portait une redingote à godets qui lui arrivait aux genoux, avec des pièces de cuir aux épaules, que ses yeux lui faisaient voir d'un vert olive boueux. Elle avait une longue tresse qui lui descendait entre les omoplates. Elle ne projetait pas d'entoptiques. De chaque côté de la pièce, des globes planétaires tournaient sur de minces tiges à col de cygne. Du plafond tombait une lumière qui ressemblait à celle du jour, mais que ses yeux privaient de toute chaleur.

— La première fois que nous nous sommes parlé, après votre arrestation, dit-elle de sa voix rauque, j'ai bien cru que vous n'arriviez pas à me situer.

— Je vous croyais morte.

— C'est ce que les hommes de Girardieau avaient voulu vous faire croire. L'histoire selon laquelle notre crawlleur aurait été englouti par un glissement de terrain n'était qu'un mensonge. Nous avons été attaqués. Ils croyaient que vous étiez à bord, évidemment.

— Pourquoi ne m'ont-ils pas tué quand ils sont venus me chercher au chantier de fouilles ?

— Ils se sont rendu compte que vous leur étiez plus utile vivant que mort, tiens. Girardieau n'était pas un imbécile. Il a toujours su vous exploiter au mieux.

— Si vous étiez restée au chantier, rien de tout ça ne serait arrivé. Comment vous en êtes-vous sortis, au fait ?

— Certains d'entre nous ont réussi à s'échapper du crawlleur avant que les sbires de Girardieau ne nous tombent dessus. Nous avons pris le matériel que nous avons pu. Nous nous sommes réfugiés dans les canyons de la Serre d'Oiseau et nous avons dressé des tentes-bulles. C'est tout ce que j'ai vu pendant un an, vous savez : l'intérieur d'une tente-bulle. J'avais été assez gravement blessée au cours de l'attaque.

Sylveste passa ses doigts sur la surface tachetée de l'un de globes. Il venait de voir qu'ils représentaient la topographie de Resurgam à différentes époques du programme de terraformation prévu par les Inondationnistes.

— Pourquoi n'avez-vous pas rejoint Girardieau à Cuvier ? demanda-t-il.

— Il me trouvait trop embarrassante pour être réintégrée parmi les siens. S'il nous a laissés en vie, c'est parce qu'il craignait, en nous tuant, de provoquer des réactions hostiles. Il y avait des lignes de communication, mais elles ont été coupées. Par bonheur, nous avons obtenu certains gadgets auprès de Remilliod. Les enzymes nettoyeurs nous ont été très utiles. Au moins, nous ne souffrons pas de la poussière.

Il examina à nouveau les globes planétaires. Avec sa vision rudimentaire, il en était réduit à deviner les couleurs des paysages. Mais il supposa que les sphères décrivaient une marche régulière vers la verdure. Ce qui était actuellement des plateaux surélevés deviendrait des masses de terre entourées par des océans. Les forêts envahiraient les steppes. Il regarda les derniers globes, qui représentaient une version future de Resurgam, dans quelques siècles. Sur l'hémisphère nocturne, on voyait briller des colliers de cités étincelantes. Un saupoudrage d'habitats improvisés faisait le tour de la

planète. Des ponts stellaires d'une finesse arachnéenne allaient de l'équateur jusqu'au plan orbital. Comment cette vision future, délicate, résisterait-elle, se demandait-il, si le soleil de Resurgam entrait à nouveau en éruption, comme il y avait neuf cent quatre-vingt-dix mille ans, juste au moment où la civilisation amarantine approchait du niveau humain de développement ?

Pas très bien, se dit-il.

— En dehors de la biotechnologie, fit-il à haute voix, Remilliod vous a donné autre chose ? Je suis curieux, hein ?

Mais elle semblait disposée à lui complaire.

— Vous ne m'avez pas interrogée sur Cuvier. Je n'en reviens pas. Ni sur votre femme, ajouta-t-elle.

— Falkender m'a dit que Pascale allait bien.

— En effet. Je vous permettrai peut-être de vous revoir, à un moment donné. Pour l'instant, je voudrais que vous m'accordiez toute votre attention. La capitale n'est pas sécurisée ; le reste de Resurgam est à nous, mais les gens de Girardieu tiennent toujours Cuvier.

— La ville n'a pas souffert ?

— Si, répondit-elle. Nous... commença-t-elle en regardant Falkender, par-dessus son épaule. Vous voulez bien aller chercher Delaunay ? Et dites-lui d'apporter l'un des cadeaux de Remilliod.

Falkender s'en alla, les laissant seuls.

— J'ai cru comprendre que vous aviez un accord, Nils et vous, reprit Sluka. Mais les rumeurs sont trop contradictoires pour avoir un sens. Ça vous ennuerait d'éclairer ma lanterne ?

— Il n'y a jamais rien eu de formel, répondit Sylveste. Peu importe ce que vous avez pu entendre.

— Il paraît que sa fille a été sollicitée pour vous dépeindre sous un éclairage peu flatteur.

— Ça se comprend, répondit Sylveste avec lassitude. Je trouve un certain panache au fait de laisser écrire ma biographie par un membre de la famille qui me tenait prisonnier. Et Pascale avait beau être jeune, il était temps qu'elle pense à se faire un nom. Tout le monde avait quelque chose à y gagner : Pascale ne pouvait échouer, et, pour être juste, elle s'est excellemment appliquée à la tâche.

Il frémit, intérieurement, en songeant qu'elle avait été à deux doigts de révéler la vérité sur la simulation alpha de Calvin. Il était plus que jamais convaincu qu'elle avait deviné la réalité mais s'était abstenue de la divulguer dans la biographie. Et maintenant, elle en savait encore bien davantage : ce qui s'était passé dans les parages du Voile de Lascaille, et que Karine Lefèvre était morte dans des conditions moins nettes qu'il n'y paraissait au moment de son retour sur Yellowstone. Mais ils ne s'étaient plus revus depuis qu'il lui en avait parlé.

— Quant à Girardieau, reprit-il, il avait la satisfaction de voir sa fille associée à un projet véritablement important. Sans parler du fait que je m'offrais ainsi à l'examen de tous. J'étais le papillon de choix dans sa collection, et la biographie lui donnait un moyen bien simple de m'exhiber.

— Je me suis plongée dans la biographie, dit Sluka. Je ne suis pas tout à fait sûre que Girardieau ait eu ce qu'il voulait.

— Il a promis de tenir parole quand même.

Le regard de Sylveste vacilla et, l'espace d'un instant, Sluka lui fit l'effet d'être une femme en creux découpée dans le volume de la pièce, un trou à travers lequel passait l'infini.

Ce moment d'étrangeté passa ; il poursuivit :

— Je voulais me rendre dans le système Cerbère-Hadès. Je crois que, vers la fin, Nils aurait été quasiment prêt à me l'accorder, si la colonie en avait eu les moyens.

— Vous croyez qu'il y a quelque chose là-bas ?

— Si mes idées vous sont familières, répondit Sylveste, vous ne pouvez pas faire autrement que de reconnaître leur logique.

— Elles m'intriguent – comme tous les échafaudages fallacieux.

La porte se rouvrit et un homme que Sylveste n'avait encore jamais vu fit son entrée, escorté par Falkender. Le nouveau venu – qu'il supposa être le dénommé Delaunay – était bâti comme un bulldog. Il portait une barbe de plusieurs jours, un béret violet en équilibre sur le crâne et des bottes souples de couleur ocre. Il avait des sangles croisées sur la poitrine et des marques rouges autour des yeux, sans doute provoquées par les lunettes anti-poussière accrochées à son cou.

— Montrez cette vilaine petite chose à notre invité, dit Sluka.

Delaunay tenait d'une main ferme un cylindre noir, visiblement lourd.

— Prenez-le, Sylveste, ordonna Sluka.

Il s'exécuta. Le cylindre paraissait lourd, et il l'était. Il y avait une poignée en haut et, dessous, un mécanisme de fermeture vert. Sylveste posa l'objet sur la table. Il était trop lourd pour qu'il puisse le tenir plus longtemps sans effort.

— Ouvrez-le, dit Sluka.

Il actionna le mécanisme – c'était la chose évidente à faire – et le cylindre s'ouvrit en deux comme une poupée russe, la moitié du haut se soulevant sur quatre supports métalliques entourant un cylindre légèrement plus petit, jusqu'alors invisible. Le cylindre intérieur s'ouvrit de la même façon, en révélant un autre, et encore un autre. Le processus se répéta ainsi six ou sept fois.

Toutes ces coques protégeaient une mince colonne d'argent. Une minuscule fenêtre s'ouvrait sur le côté, permettant de voir, à

l'intérieur, une cavité éclairée dans laquelle était nichée une chose qui ressemblait à une épingle à la tête renflée.

— Vous avez compris de quoi il s'agissait, je suppose, dit Sluka.

— Je devine que ça n'a pas été fabriqué ici, répondit Sylveste. Et ce n'est pas nous qui l'avons apporté en venant de Yellowstone. Ne reste que notre bienfaiteur, l'excellent Remilliod. C'est lui qui vous a vendu ça ?

— Ça, et les neuf autres, répondit-elle. Enfin, plus que huit, puisque nous avons utilisé le dixième à Cuvier.

— C'est une arme ?

— Les gars de Remilliod appelaient ça la poussière chaude, dit-elle. De l'antimatière. Cette tête d'épingle ne contient qu'un vingtième de gramme d'antolithium, mais c'était plus que suffisant pour ce que nous avions à faire.

— Je n'aurais jamais cru qu'une telle arme soit possible, dit-il. Enfin... c'est si petit.

— Je vous comprends. Cette technologie est interdite depuis tellement longtemps que personne ne sait plus comment les fabriquer.

— C'est puissant ?

— Deux kilotonnes environ. Assez pour laisser un trou à la place de Cuvier.

Sylveste hocha la tête, assimilant la portée de ses paroles. Il s'efforça d'imaginer ce qui avait pu se passer pour ceux qui avaient été soit tués, soit aveuglés par la tête d'épingle que le Sentier Rigoureux avait lancée sur la capitale. Le léger différentiel de pression entre les dômes et l'air extérieur avait dû provoquer des vents furieux qui avaient balayé les espaces municipaux tellement soignés. Il imagina les plantes et les arbres des arboretums déracinés, déchiquetés par la violence des bourrasques, les oiseaux et les autres animaux projetés au loin par la tornade. Les gens qui avaient survécu à l'explosion initiale – impossible de savoir combien ils avaient pu être – avaient dû chercher un abri souterrain, très vite, avant que l'atmosphère irrespirable du dehors ne remplace l'air qui s'était échappé du dôme. D'accord, l'air extérieur était plus respirable maintenant que vingt ans auparavant, mais tout le monde ne pouvait le supporter, ne serait-ce que quelques minutes. La plupart des habitants de la capitale n'avaient jamais quitté le dôme. Il ne donnait pas cher de leur peau.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— C'était une... J'allais dire que c'était une erreur, mais on pourrait me répondre qu'il n'y a pas d'erreurs quand on est en guerre, il n'y a que les manœuvres couronnées de succès et les autres. Notre intention n'était pas d'utiliser la tête d'épingle. Les fidèles de Girardieau devaient livrer la ville en apprenant que nous détenions cette arme. Mais ça n'a pas marché comme prévu. Girardieau

connaissait l'existence des têtes d'épingle, mais il n'en avait pas informé ses subordonnés. Personne n'a voulu croire que nous les avions.

Il n'avait pas besoin qu'elle lui raconte la suite ; c'était assez clair : frustrés de ne pas être pris au sérieux, les forbans avaient utilisé leur arme. Et alors que la capitale était encore habitée ; Sluka venait de le dire. Les fidèles de Girardieau la tenaient toujours. Il les imagina dirigeant les opérations de leurs bunkers souterrains pendant qu'au-dessus de leurs têtes les tempêtes de sable faisaient rage par les brèches ouvertes dans les dômes éventrés.

— Vous comprenez qu'il ne faut pas nous sous-estimer, reprit la femme. Et encore moins sous-estimer quiconque conserve un attachement latent à la règle de Girardieau.

— Que prévoyez-vous de faire avec les autres ?

— De l'infiltration. L'enveloppe ôtée, la tête d'épingle proprement dite est assez petite pour être implantée dans une dent. Indétectable, sauf au moyen d'un scan médical approfondi.

— C'est donc ça, le plan ? demanda-t-il. Trouver huit volontaires, leur faire planter chirurgicalement ces choses et les infiltrer dans la capitale ? Oui, je suppose que cette fois ils vous croiraient.

— Qui a parlé de volontaires ? rétorqua Sluka. Ce serait préférable, bien sûr, mais absolument pas indispensable.

Ignorant toute prudence, Sylveste dit :

— Gillian, je pense que je vous aimais mieux il y a quinze ans.

— Vous pouvez le remmener dans sa cellule, dit-elle à Falkender. Il commence à m'ennuyer, là.

Il sentit que le chirurgien lui tirait la manche.

— Je peux m'occuper encore un peu de ses yeux, Gillian ? J'aurais pu faire mieux, mais ça n'aurait vraiment pas été agréable.

— Faites ce que vous voulez, répondit Sluka. Mais ne vous sentez pas obligé. Maintenant que je le tiens, je dois avouer que je suis un peu déçue. Je crois que je l'aimais mieux dans le temps, moi aussi, avant que Girardieau n'en fasse un martyr. Il est trop précieux pour qu'on s'en débarrasse tout de suite, ajouta-t-elle avec un haussement d'épaules, mais faute de mieux, il se pourrait que je le fasse cryogéniser jusqu'à ce que je lui trouve une utilité. Ce qui pourrait prendre un an comme cinq. Tout ce que je dis, c'est qu'il serait dommage de perdre trop de temps sur quelque chose dont nous pourrions nous lasser très vite, docteur Falkender.

— La chirurgie comporte ses propres récompenses, répondit-il.

— J'y vois assez bien comme ça, dit Sylveste.

— Oh non, répondit Falkender. Je peux faire beaucoup mieux, docteur Sylveste. Beaucoup, beaucoup mieux. Je n'en ai pas fini avec vous.

Volyova était auprès du capitaine Brannigan lorsqu'un rat-droïde l'informa que les cailloux du Petit Poucet avaient renvoyé leur moisson d'informations. Elle recueillait de nouveaux échantillons de l'excroissance qui entourait le capitaine, encouragée par la récente réussite de l'une de ses souches d'antivirus. Elle l'avait obtenue à partir d'un cybervirus militaire qui avait atteint le vaisseau, modifié afin de le rendre compatible avec la peste. Elle l'avait essayé sur de minuscules échantillons et, chose étonnante, il semblait vraiment marcher. Elle trouvait très irritant d'être distraite de cette tâche par une chose qu'elle avait mise en branle neuf mois plus tôt et avait à peu près complètement oubliée depuis. Elle refusa pendant quelques instants de croire qu'il avait pu s'écouler aussi longtemps. D'un autre côté, elle était excitée à l'idée de ce qu'elle pourrait apprendre.

Elle reprit l'ascenseur. Neuf mois ! Ça paraissait à peine possible. Enfin, c'était comme ça quand on était occupée. Et elle aurait dû s'y attendre. Elle savait, rationnellement, que tout ce temps avait passé – mais l'information avait réussi à ne pas atteindre la partie de son cerveau où elle classait et traitait ce genre de renseignements. Pourtant, les indices étaient là depuis le début. Le vaisseau voguait maintenant à un quart seulement de la vitesse de la lumière. D'ici une centaine de jours, ils effectueraient l'insertion finale dans l'orbite de Resurgam ; ils avaient besoin d'une stratégie pour le moment où ils y arriveraient. C'était là que les cailloux entraient en jeu.

Des clichés de Resurgam et de l'espace environnant, pris sur toutes les bandes électromagnétiques et les longueurs d'onde des particules exotiques, commençaient à s'assembler sur la passerelle. C'était le premier aperçu récent d'un ennemi possible. Volyova laissa les faits saillants s'insinuer dans sa conscience de façon à pouvoir se les remémorer aisément, instinctivement, en cas de crise. Les petits cailloux avaient filé tout autour de Resurgam, renvoyant des images prises sous tous les angles. Et comme le nuage de cailloux s'était étiré le long de la ligne de vol, les premiers et les derniers étaient espacés de quinze heures à travers tout le système, ce qui permettait d'observer la totalité de la surface de Resurgam, de jour comme de nuit. Les cailloux « de jour », braqués vers l'extérieur par rapport à Delta Pavonis, captaient les fuites de neutrinos provoquées par les installations de fusion et d'antimatière situées à la surface. Les cailloux « de nuit » flairaient l'atmosphère, mesurant les niveaux d'oxygène, d'ozone et d'azote, donnant un indice du degré de modification que les colons avaient fait subir au biome originel.

Il était frappant de voir tout ce dont les colons avaient réussi à se passer. Ils étaient là depuis plus d'un demi-siècle, et il n'y avait pas de grosse structure en orbite, pas trace de vol spatial au sein du système ;

juste quelques satellites de communication et, compte tenu de leur faible niveau d'industrialisation, il était peu probable qu'ils puissent en réparer ou en remplacer un en cas d'avarie. Il n'aurait pas été difficile de neutraliser ou de perturber ceux qui restaient, si le plan – encore informulé – l'exigeait.

Cela dit, ils n'étaient pas restés complètement inactifs : l'atmosphère présentait des signes de modification extensive, le niveau d'oxygène libre étant maintenant bien supérieur à celui auquel on pouvait s'attendre. Les capteurs infrarouge révélaient des forages géothermiques alignés le long de ce qui était probablement des zones de subduction continentale. Les fuites de neutrinos des zones polaires indiquaient la présence d'unités de production d'oxygène, des centrales à fusion qui craquaient les molécules de glace d'eau pour en extraire l'hydrogène et l'oxygène. L'oxygène fusionnait avec l'atmosphère – ou était pompé vers les communautés sous dôme – alors que l'hydrogène était recyclé dans les fuseurs. Volyova identifia plus de quinze communautés, pour la plupart de petites entités dont aucune n'approchait la taille de la colonie principale. Elle supposa qu'il y avait d'autres avant-postes, plus petits – des campements familiaux, des fermes –, qui devaient échapper à ses « cailloux ».

En résumé, quelles informations avait-elle glanées sur Resurgam ? Pas de défenses orbitales, des habitants qui ignoraient probablement le vol spatial, et presque tous regroupés dans une unique communauté. Le rapport de forces était tel qu'il ne devrait pas être difficile de convaincre les autochtones de leur livrer Sylveste.

Mais il y avait autre chose.

Le système de Resurgam orbitait autour d'une vaste étoile binaire. Delta Pavonis était l'étoile qui donnait la vie mais, comme elle le savait déjà, elle avait une jumelle morte. Sa noire compagne était une étoile neutronique, qui se trouvait à dix années-lumière de Pavonis, assez loin pour permettre à des orbites planétaires stables de s'établir autour des deux étoiles. De fait, l'étoile neutronique avait une planète à elle. Volyova en connaissait d'ailleurs l'existence avant que les « cailloux » ne lui rapportent l'information. Qui se bornait, dans la base de données du vaisseau, à une ligne de commentaire et un défilement de chiffres abscons. Ces mondes étaient invariablement chimiquement morts, sans atmosphère et biologiquement inertes, stérilisés par les vents que soufflait l'étoile neutronique lorsqu'elle était encore un pulsar. Des grumeaux de mâchefer stellaire, se disait Volyova. Guère plus intéressants, en tout cas.

Mais près de ce monde se trouvait une source neutronique. Faible – tout juste détectable –, et pourtant elle ne pouvait l'ignorer. Volyova prit quelques instants pour digérer cette information avant de la régurgiter comme un petit noyau de certitude. Seule une machine

pouvait créer une telle signature. Et ça l'inquiétait.

— Vous avez vraiment passé tout ce temps sans dormir ? demanda Khouri, peu après son réveil, alors qu'elles allaient voir le capitaine.

— Pas vraiment, répondit Volyova. Même mon corps a parfois besoin de sommeil. J'ai essayé de m'en passer, à un moment donné ; il y a des drogues, vous savez... et des implants qui peuvent être insérés dans le système réticulaire activateur, la région du cerveau qui commande le sommeil, mais il faut quand même évacuer les toxines de la fatigue.

Khouri tiqua. Il était évident que Volyova trouvait le sujet des implants à peu près aussi agréable qu'une rage de dents.

— Il s'est passé des choses ? demanda Khouri.

— Rien dont vous deviez vous inquiéter, répondit Volyova en tirant sur sa cigarette.

Khouri pensait qu'elle lui avait dit tout ce qu'elle avait à lui dire lorsque l'autre la regarda fixement, l'air mal à l'aise.

— Cela dit, maintenant que vous m'y faites penser, il s'est passé quelque chose. Deux choses, en fait, sur l'importance relative desquelles je m'interroge. La première ne vous concerne pas directement. Quant à la seconde...

Khouri scruta le visage de Volyova à la recherche d'un indice marquant le passage du temps. Sept années avaient passé depuis la dernière fois qu'elles s'étaient vues, mais elle n'avait pas vieilli d'un jour, ce qui voulait dire qu'elle s'était administré des drogues antisénescence. Elle avait un peu changé de tête, mais seulement parce qu'elle s'était laissé pousser les cheveux. C'est-à-dire qu'elle avait toujours les cheveux courts, mais ils avaient plus de volume, et ça adoucissait les lignes anguleuses de sa mâchoire et de ses pommettes. Si elle avait changé en quoi que ce soit, se dit Khouri, elle avait plutôt l'air plus jeune que plus vieille. Elle tenta pour la énième fois d'estimer son âge physiologique réel, mais en vain.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Vous n'auriez pas dû avoir d'activité neurale pendant que vous étiez en cryosomnie, et vous en avez eu une inhabituelle. À vrai dire, ce que j'ai vu n'aurait pas eu l'air normal même chez un sujet éveillé. On aurait dit qu'une petite guerre se déroulait dans votre tête.

L'ascenseur était arrivé à l'étage du capitaine.

— C'est une analogie intéressante, dit Khouri en prenant pied dans la coursive glacée.

— À supposer que c'en soit une. Je pensais bien que vous n'aviez pas eu conscience de grand-chose.

— Je ne me rappelle absolument rien, répondit Khouri.

Volyova resta silencieuse jusqu'à ce qu'elles arrivent à la nébuleuse humaine qui était le capitaine. Luisant, désagréablement glaireux, il ressemblait moins à un être humain qu'à un ange qui se serait écrasé sur une surface dure. L'antique caisson dans lequel il avait été enfermé était maintenant cassé et fissuré. C'est tout juste s'il fonctionnait encore, et le froid qu'il produisait ne suffisait pas à empêcher la prolifération de la peste. Le capitaine Brannigan avait plongé des douzaines de radicules dans le vaisseau, maintenant. Des radicules que Volyova suivait à la trace mais ne pouvait empêcher de s'étendre. Elle aurait pu les couper, mais quel effet cela aurait-il eu sur le capitaine ? Pour ce qu'elle en savait, c'était tout ce qui le maintenait en vie, si l'on pouvait qualifier de vie cette existence végétative. Les radicules allaient finir par envahir tout le vaisseau, se disait Volyova, et à ce moment-là il serait probablement malavisé de faire la distinction entre le bâtiment et le capitaine. Évidemment, elle avait un moyen bien simple de stopper cet envahissement : l'éjection de cette partie du vaisseau. Elle n'aurait qu'à l'éradiquer, exactement comme un chirurgien du temps jadis aurait traité une tumeur particulièrement vorace. Le volume que Brannigan avait absorbé était encore raisonnable, et ne ferait guère défaut au bâtiment. Ses transformations se poursuivraient sans doute, mais, faute de substance pour les entretenir, elles se tourneraient incestueusement vers elles-mêmes, jusqu'à ce que la vie chasse la vie de ce qu'il était devenu.

— Vous envisageriez de faire cela ? demanda Khouri.

— En effet, confirma Volyova. Mais j'espère que nous ne serons pas obligés d'en arriver là. Avec tous les échantillons que j'ai prélevés, c'est bien le diable si je n'arrive pas à un résultat. J'ai trouvé un remède : un antivirus qui paraît plus fort que la peste ; il en perturbe le mécanisme plus vite que la peste ne le subvertit. Je ne l'ai encore testé que sur des fragments, mais je ne vois pas comment je pourrais aller plus loin, parce que les tests sur le capitaine exigent des compétences médicales qui me font défaut.

— Évidemment, répondit hâtivement Khouri. Et si vous ne le faites pas vous-mêmes, vous serez bien obligés de faire appel à Sylveste, non ?

— Peut-être, mais il ne faut pas sous-estimer ses capacités. Ou celles de Calvin, je dirais.

— Et vous pensez qu'il vous aidera, juste comme ça ?

— Non, mais il ne nous a pas aidés de son plein gré la première fois non plus, et nous l'y avons bien obligé quand même.

— Par la force, vous voulez dire ?

Volyova prit le temps de prélever une écaille sur l'un des tentacules pareils à des tuyaux juste avant qu'il ne s'enfonce dans une masse intestinale de plomberie métallique.

— Sylveste a des obsessions, dit-elle. Et ces gens-là sont plus faciles à manipuler qu'ils ne l'imaginent. Ils sont tellement pris dans leur truc qu'ils ne remarquent pas toujours qu'ils succombent à la volonté de quelqu'un d'autre.

— La vôtre, par exemple.

Volyova prit l'échantillon, pas plus gros qu'une rognure d'ongle, et le mit de côté aux fins d'analyse.

— Sajaki vous a dit que, les mois où il avait disparu, il était en fait ici, à bord ?

— Ses trente jours dans le désert.

— Quelle imbécillité ! fit Volyova entre ses dents. Pourquoi faut-il toujours qu'on donne à ça une connotation biblique ? Il avait déjà un complexe assez messianique comme ça, croyez-moi ! Enfin... c'est vrai, nous l'avions fait venir à bord. Et la chose intéressante, c'est que ça s'est passé trente bonnes années avant que l'expédition de Resurgam ne quitte Yellowstone. Maintenant, je vais vous dire un secret : avant de retourner sur Yellowstone et de vous recruter, nous ignorions tout de cette mission. Nous pensions encore trouver Sylveste sur Yellowstone.

Khouri avait fait l'expérience, avec Fazil, du genre de difficultés auxquelles l'équipage de Volyova avait dû être confronté, mais elle se dit qu'une feinte ignorance paraîtrait plus plausible.

— Vous n'auriez pas pu vous renseigner avant ?

— Eh non ! En réalité, nous avons bien vérifié. Seulement nos informations étaient périmées depuis des dizaines d'années lorsque nous les avons obtenues. Et le temps que nous fassions un saut à Yellowstone, elles étaient deux fois plus anciennes.

— Ce n'était pas un mauvais pari. La famille avait toujours été associée avec Yellowstone. Vous pouviez vous attendre à trouver ce sale gosse de riche en train de tourner autour de cet endroit.

— Sauf que nous nous trompons. Mais ce qui est intéressant, c'est que, apparemment, nous aurions pu nous épargner tout ce tracasserie. Sylveste envisageait probablement déjà l'expédition de Resurgam lorsque nous l'avons fait venir à bord. Si nous avions écouté ses histoires, nous aurions pu aller directement là-bas.

Tout en parcourant la succession complexe d'ascenseurs et de coursives qui menaient du couloir où se trouvait le capitaine à la clairière, Volyova dit quelques mots, tout bas, dans le bracelet qui ne quittait jamais son poignet. Khouri savait qu'elle devait s'adresser à l'une des nombreuses personnalités artificielles du vaisseau, mais Volyova ne lui laissa pas savoir ce qu'elle mijotait.

La lumière verte qui baignait la clairière était un régal de sensualité après le froid glacial et l'atmosphère lugubre qui régnait

dans le corridor du capitaine. L'air était chaud, embaumé, et les oiseaux multicolores qui étaient chez eux dans l'espace aérien de cette zone étaient presque trop éclatants pour la vue de Khouri, habituée à l'obscurité. Elle était tellement fascinée qu'elle ne remarqua pas tout de suite qu'il y avait trois personnes dans la clairière ; deux hommes et une femme, assis autour d'une souche d'arbre, dans l'herbe humide de rosée. Le premier homme était Sajaki. Khouri ne l'avait jamais vu coiffé ainsi : il s'était rasé la tête, en dehors d'une mèche crânienne. La femme était Volyova en personne – les cheveux à nouveau presque ras, ce qui soulignait les bosses de son crâne et la faisait paraître plus vieille que la version de Volyova qui marchait à côté d'elle. Khouri comprit que le troisième personnage du trio était Sylveste.

— On les rejoint ? demanda Volyova en s'engageant dans l'escalier branlant qui menait vers l'herbe.

Khouri la suivit en réfléchissant. Voyons, en quelle année Sylveste avait-il disparu de Chasm City... ?

— Ça remonte à... 2460, non ?

— Exactement, fit Volyova en se tournant vers elle, l'air légèrement étonnée. Qui êtes-vous ? Une experte en faits et gestes de Sylveste ? Non, laissez tomber. Bref, nous avons enregistré toute la visite, et je savais qu'il avait fait, à un moment, une remarque particulière que... enfin, que je trouve bizarre, à la lumière des événements.

— C'est curieux.

Khouri sursauta, parce que ce n'était pas elle qui avait répondu. La voix paraissait venir de derrière elle. Elle se rendit compte que la Demoiselle rôdait vers le haut de l'escalier.

— J'aurais dû me douter que vous alliez montrer votre vilain museau, fit Khouri sans même prendre la peine de baisser le ton, le babil des oiseaux couvrant ses paroles et Volyova s'étant éloignée pour aller à la rencontre des autres. Vous êtes collante, vous savez ?

— Au moins, vous savez que je suis toujours là. C'est si je n'étais pas là que vous auriez des raisons de vous inquiéter. Ça voudrait dire que le Voleur de Soleil aurait vaincu mes mesures de protection. Après quoi votre santé mentale ne résisterait pas longtemps, et je n'ai pas besoin de vous dire ce que deviendraient vos perspectives professionnelles au service de cette Volyova...

— Fermez-la ! Je voudrais écouter ce que dit Sylveste.

— Mais je vous en prie, fit sèchement la Demoiselle sans s'écarter de son point de vue privilégié.

Khouri rejoignit Volyova près du trio.

— Évidemment, disait Volyova (la Volyova debout à côté de Khouri), j'aurais pu repasser cette conversation à partir de n'importe quel point du vaisseau. Mais c'est ici qu'elle a eu lieu, et j'ai choisi de

la restituer au même endroit.

Tout en parlant, elle prit une paire de lunettes fumées dans la poche de son blouson et les mit. Khouri comprit : n'ayant pas d'implants, Volyova ne pouvait assister à la scène qu'avec l'aide de projections rétiniennes directes. Tant qu'elle n'aurait pas mis ses lunettes, elle ne verrait pas les personnages.

— Vous voyez, fit Sajaki, vous avez intérêt à faire ce que nous vous demandons. Vous avez utilisé des Ultras, lors de votre voyage vers le Voile de Lascaille, et il est probable que vous aurez à nouveau besoin de nous dans l'avenir.

Sylveste posa les coudes sur la souche. Khouri l'étudia. Elle avait vu des quantités d'évocations de Sylveste, toutes plus vraies que nature, mais celle-ci semblait de loin la plus réaliste. Elle pensa que c'était parce qu'il discutait avec deux personnes qu'elle connaissait et non d'illustres inconnus de l'histoire de Yellowstone. Ça faisait toute la différence. Il était beau. D'une beauté improbable, à son avis, mais elle ne pensait pas que l'image ait été améliorée. Ses longs cheveux encadraient un front patricien. Ses yeux étaient d'un vert intense. Si elle devait le regarder dans les yeux avant de le tuer – et les exigences de la Demoiselle concernant les conditions de sa mise à mort étaient telles que ce n'était pas exclu –, ce serait quelque chose que de croiser ce regard pour de bon.

— Ça ressemble à un horrible chantage, disait Sylveste, qui avait la voix la plus grave des trois personnages présents. On dirait, à vous entendre, que les Ultras sont liés par une sorte d'accord. Ça peut en abuser quelques-uns, Sajaki, mais j'ai bien peur de ne pas faire partie de ceux-là.

— Alors vous pourriez avoir une surprise la prochaine fois que vous tenterez de faire appel à l'aide des Ultras, répondit Sajaki en jouant avec un copeau de bois. Que ce soit bien clair : si vous refusez notre offre, en plus de tous les désagréments que cela pourrait vous valoir, vous pouvez renoncer à tout espoir de quitter votre planète natale.

— Ça ne me gênerait pas beaucoup.

Volyova – la version assise – secoua la tête.

— Ce n'est pas ce que nous disent nos espions, docteur Sylveste. D'après la rumeur, vous tenteriez de réunir des fonds pour financer une expédition vers le système de Delta Pavonis.

— Resurgam ? fit Sylveste avec un reniflement. Allons donc ! Il n'y a rien, là-bas.

La vraie Volyova, celle qui était debout, dit :

— Il ment, c'est évident à présent, mais à l'époque je m'étais simplement dit que les rumeurs étaient infondées.

Sajaki répondit quelque chose, et Sylveste reprit la parole :

— Écoutez, je me fiche des bruits que vous avez entendus, dit-il, sur la défensive. Vous feriez aussi bien de les ignorer. Il n'y a aucune raison d'aller là-bas. Vérifiez dans vos dossiers, si vous ne me croyez pas.

— C'est ça qui est bizarre, dit la Volyova debout à côté de Khouri. J'avais dûment vérifié, et je veux bien être pendue s'il n'avait pas raison. D'après les informations de l'époque, rien, absolument rien ne justifiait une expédition vers Resurgam.

— Vous venez de dire qu'il mentait...

— C'est vrai. On s'en est rendu compte après coup. Vous savez, je n'y avais jamais vraiment réfléchi, mais c'est très bizarre, en fait. Presque paradoxal. Trente ans après cette conversation, l'expédition est partie pour Resurgam, ce qui veut dire que les rumeurs étaient fondées, en fin de compte. Mais à l'époque, personne n'avait entendu parler des Amarantins ! Qu'est-ce qui a bien pu lui donner la putain d'idée d'aller sur Resurgam, pour commencer ?

Elle secoua la tête en regardant Sylveste, plongé dans une discussion animée avec la Volyova assise par terre.

— Il devait savoir qu'il y trouverait quelque chose.

— Oui, mais d'où tenait-il cette information ? Le système avait été exploré par des sondes, avant cette expédition, mais il n'y avait jamais eu d'inspection approfondie. Pour autant que je sache, la surface de la planète n'avait pas été scannée d'assez près pour que quelqu'un ait découvert qu'il y avait jadis eu une vie intelligente sur Resurgam. Or Sylveste le savait.

— Ce qui n'a pas de sens.

— Eh non, convint Volyova. C'est bien ce que je me dis.

À ce stade, elle rejoignit sa jumelle auprès de la souche et se pencha si près de l'image de Sylveste que Khouri vit le reflet de ses yeux verts qui ne cillaient pas dans les verres fumés de ses lunettes.

— Que saviez-vous ? lui demanda-t-elle. Ou plutôt, comment l'avez-vous su ?

— Il ne vous répondra pas, fit Khouri.

— Peut-être pas tout de suite, soupira Volyova, puis elle eut un sourire. Mais d'ici peu, c'est le vrai Sylveste qui sera assis à cet endroit même. Et là, il se pourrait que nous en tirions des réponses.

Soudain, son bracelet émit un tintement mélodieux. Khouri ne pouvait dire que ce son lui était familier, mais il évoquait manifestement un signal d'alarme. Le jour artificiel devint soudain rouge sang et la lumière se mit à puiser en rythme avec le tintement.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Khouri.

— Une alerte, répondit Volyova en levant son bracelet devant son visage.

Elle enleva ses lunettes à projection rétinienne et regarda le

minuscule écran. Un voyant rouge palpitait en rythme avec la lumière ambiante et le tintement. Khouri vit des mots défiler sur l'écran, mais pas assez nettement pour les déchiffrer.

— Quelle sorte d'alerte ? souffla-t-elle, tout bas pour ne pas déconcentrer Volyova.

Les trois personnages avaient disparu. Elle n'avait même pas remarqué leur départ. Ils étaient retournés silencieusement dans la partie de la mémoire du vaisseau qui leur avait redonné vie.

Volyova releva les yeux de son bracelet, le visage très pâle.

— L'une des armes secrètes...

— Oui ?

Elle est en train de s'armer toute seule.

En approche de Delta Pavonis, 2565

Elles suivirent en courant une galerie incurvée qui allait de la clairière au plus proche ascenseur radial.

— Que voulez-vous dire ? hurla Khouri pour se faire entendre malgré la sirène. Comment ça, elle est en train de s'armer toute seule ?

Volyova ne gâcha pas sa salive à répondre. Elle se rua vers la cabine de l'ascenseur qui attendait sur le palier et lui ordonna de transiter directement vers le plus proche ascenseur du tronc spinal, en ignorant toutes les limites d'accélération normales. La cabine s'ébranla aussitôt, avec une brusquerie qui les plaqua contre la paroi de verre et leur coupa la respiration. L'intérieur de la cabine était baigné par une lumière rouge pulsatile, et le cœur de Volyova se mit à battre en rythme, comme par sympathie. Elle réussit néanmoins à dire :

— C'est exactement ça. Chacune des armes secrètes est monitorée par un système indépendant, et l'un d'eux vient de détecter un afflux d'énergie dans l'arme associée.

Volyova se garda d'ajouter qu'elle avait installé ces systèmes de détection à cause d'une arme qui lui avait paru avoir été déplacée. Depuis, elle avait nourri l'espoir que le déplacement était imaginaire – que c'était une hallucination provoquée par sa veille solitaire. Elle savait à présent qu'il n'en était rien.

— Comment peut-elle s'armer toute seule ?

La question était parfaitement logique. Elle faisait malheureusement partie de toutes celles pour lesquelles Volyova n'avait pas de réponse immédiate.

— J'espère seulement que c'est dans le système de monitoring qu'il y a un os, répondit-elle, pour dire quelque chose. Et pas dans l'arme proprement dite.

— Et pourquoi s'armerait-elle ?

— Je n'en sais rien ! Vous ne voyez pas que j'ai déjà assez de mal à prendre ça calmement ?

L'ascenseur décéléra brusquement, transita vers la gaine axiale en

effectuant une série d'embardees qui leur mirent le cœur au bord des lèvres ; puis la descente reprit, si rapide qu'elles se retrouvèrent quasiment en chute libre.

— Où allons-nous ?

— Dans la cache d'armes, évidemment, répondit Volyova en la foudroyant du regard. Je ne sais pas ce qui se passe, Khouri, mais quoi que ce soit, je veux une confirmation de visu. Je veux voir ce que fabriquent ces putains de bécanes !

— Elle s'arme toute seule. Mais... elle pourrait faire autre chose, aller plus loin ?

— Je n'en sais rien, répondit Volyova en s'efforçant de reprendre son empire sur elle-même. J'ai essayé tous les protocoles d'arrêt d'urgence ; rien ne marche. Je n'avais pas vraiment envisagé ce genre de situation.

— Elle ne peut pas se déployer toute seule, quand même ? Elle ne va pas trouver une cible et se déclencher ?

Volyova jeta un coup d'œil à son bracelet. C'était peut-être les infos qu'elle recevait qui étaient erronées ; le problème venait peut-être des systèmes de contrôle. Elle espérait que c'était ça, parce que les données affichées par son bracelet étaient une très, très mauvaise nouvelle en vérité.

L'arme secrète était en train de se déplacer.

Falkender avait tenu parole : les opérations qu'il avait effectuées sur les yeux de Sylveste avaient été pour le moins désagréables et avaient parfois même frisé l'agonie absolue. Depuis des jours, maintenant, le chirurgien de Sluka se surpassait. Il lui avait promis de lui restituer les fonctions visuelles fondamentales comme la perception des couleurs, le sens du relief et la continuité du mouvement, mais Sylveste n'était pas tout à fait convaincu qu'il avait les moyens ou les compétences nécessaires pour ça. Sylveste avait raconté à Falkender que ses yeux n'avaient jamais été parfaits, même au départ. Les instruments dont disposait Calvin étaient trop frustes pour ça. Mais même la vision rudimentaire dont il l'avait doté était préférable à la parodie de monde dans lequel il évoluait à présent, avec ses saccades et ses couleurs insipides. Sylveste douta, et ce n'était pas la première fois, que les résultats justifieraient la souffrance des interventions.

— Je crois que vous feriez mieux de renoncer, dit-il.

— J'ai réussi avec Sluka, répondit Falkender, réduit à une superposition de creux en forme d'homme qui s'agitaient dans le champ visuel de Sylveste. Votre problème n'est pas très compliqué.

— Et quand bien même vous me rendriez la vue ? Je ne peux pas voir ma femme parce que Sluka refuse de nous réunir. Et un mur de prison est un mur de prison, si net qu'il puisse...

Il s'interrompt, comme des ondes de douleur lui poignardaient les tempes.

— En réalité, je me demande s'il ne vaut pas mieux être aveugle. Au moins, comme ça, la réalité ne s'impose pas à votre nerf optique chaque fois que vous ouvrez les yeux.

— Vous n'avez même pas d'yeux, docteur Sylveste, répondit Falkender en exerçant une torsion qui projeta dans son champ visuel des rosettes de douleur roses. Alors arrêtez de vous apitoyer sur votre sort, je vous en prie. Ça ne se fait pas. Et puis, il se pourrait que vous ne soyez plus obligé de contempler ces murs pendant très longtemps.

Sylveste dressa l'oreille.

— Ce qui veut dire ?

— S'il y a du vrai dans ce que j'ai entendu, les choses pourraient bientôt changer.

— Avec ça, je suis renseigné !

— J'ai entendu dire que nous pourrions bientôt avoir des visiteurs, précisa Falkender, ponctuant sa remarque d'une manipulation qui provoqua chez Sylveste un nouvel élan douloureux.

— Cessez de parler par énigmes. Quand vous dites « nous », de quelle faction voulez-vous parler ? Et de quel genre de visiteurs ?

— Ce ne sont que des rumeurs, docteur Sylveste. Je suis sûr que Sluka vous mettra au courant en temps voulu.

— Comptez là-dessus ! rétorqua Sylveste, qui n'avait pas d'illusions sur son utilité, du point de vue de Sluka.

Il en était arrivé à la conclusion que Sluka ne le gardait que parce qu'il lui procurait une distraction fugitive, un peu comme un fabuleux animal en cage, d'un intérêt discutable mais indéniablement nouveau. Il n'était pas certain du tout qu'elle lui confierait un jour une information sérieuse, et même dans ce cas, ce serait soit parce qu'elle en avait assez de parler aux murs, soit parce qu'elle avait inventé un nouveau moyen de le torturer verbalement. Elle avait parlé plusieurs fois de le cryogéniser à moins qu'elle ne lui trouve une utilité.

« J'ai bien fait de vous capturer, disait-elle. Oh, je ne dis pas que vous ne pourriez pas servir à quelque chose, c'est juste que je ne vois pas bien à quoi. Mais je ne vois pas pourquoi quelqu'un d'autre se servirait de vous. »

Dans cette perspective, comme il l'avait très vite compris, peu importait pour Sluka qu'elle le maintienne en vie ou non. Vivant, il l'amusait parfois, et il se pouvait évidemment qu'il lui soit utile un jour, quand l'équilibre des forces en présence dans la colonie se modifierait. Mais il était tout aussi vrai que l'éliminer maintenant ne lui poserait pas un gros problème. Au moins, comme ça, il ne constituerait jamais un fardeau et il ne risquerait pas de se retourner

contre elle.

Et puis ces suaves agonies prirent fin, il y eut un passage vers une lumière plus calme et des couleurs presque plausibles. Sylveste tendit la main devant lui, la retourna lentement, pour s'imprégner de sa consistance. Sur sa peau était inscrit un réseau de stries et de nervures qu'il avait presque oublié, et pourtant il ne devait pas y avoir plus de quelques dizaines de jours – de semaines – qu'il avait été aveuglé dans le réseau de galerie des Amarantins.

— Et voilà, comme neuf ! s'exclama Falkender en rangeant ses instruments dans l'autoclave de bois.

Le drôle de gant cilié disparut en dernier ; lorsque Falkender en ôta sa main d'une finesse féminine, il se tortilla, se recroquevilla comme une méduse échouée sur le rivage.

— Lumière, s'il vous plaît ! dit Volyova dans son bracelet alors que l'ascenseur entraînait dans la cache d'armes.

La cabine ralentit, s'immobilisa, et la pesanteur reprit ses droits. La lumière s'alluma dans la cache d'armes, faisant étinceler les armes massives, nichées dans leurs nacelles.

— Où est-elle ? demanda Khouri en plissant les yeux.

— Un instant, que je me repère, répondit Volyova.

— Je ne vois rien qui bouge.

— Moi non plus... pas encore.

Plaquée contre la paroi de verre de l'ascenseur, Volyova tentait de voir ce qui se passait derrière l'arme la plus volumineuse. Elle ordonna, en jurant, à la cabine de redescendre de vingt ou trente mètres, réussit à trouver la commande qui interrompait la lumière rouge, pulsatile, et la sirène intérieure.

— Vous avez vu ? fit Khouri dans le silence relatif qui s'ensuivit. Un mouvement, là-bas...

— Où ça ?

Elle tendit le doigt vers le bas. Volyova regarda ce qu'elle lui indiquait en fronçant les sourcils, puis elle dit à nouveau quelques mots dans son bracelet.

— Éclairage auxiliaire – cache d'armes, quadrant cinq. Allons voir ce que mijote ce *svinoï*, ajouta-t-elle en regardant Khouri.

— Vous n'y croyiez pas vraiment, hein ?

— À quoi ?

— À une défaillance du système de monitoring.

— Pas vraiment, répondit Volyova en continuant à scruter les environs tandis que les auxiliaires se connectaient, éclairant une partie de la cache d'armes qui se trouvait loin en dessous d'elles. Appelons ça de l'optimisme. Mais je sens qu'il commence à décroître.

L'arme, expliqua-t-elle, était de la catégorie des tueuses de

planètes. Elle n'était pas très sûre de son fonctionnement. Elle ne savait pas très bien non plus de quoi elle était capable au juste. Mais elle en avait une petite idée. Elle l'avait testée des années auparavant, au minimum de ses possibilités destructrices... sur une petite lune. En extrapolant – Volyova était très bonne à ce jeu-là – l'arme aurait pu aisément détruire une planète située à des centaines d'années-lumière. Il y avait dedans des choses qui portaient la signature de trous noirs quantiques, et qui, bizarrement, refusaient de s'évaporer. Tout se passait comme si l'arme créait un soliton – une onde stationnaire – dans la structure géodésique de l'espace-temps.

Et voilà que l'arme s'était animée sans qu'elle intervienne. Elle glissait dans la chambre, sur le réseau de pistes qui finirait par l'amener vers le vide de l'espace. C'était comme si un gratte-ciel se déplaçait dans une ville.

— Nous ne pouvons rien faire ?

— Si vous avez quelque chose à proposer, je suis preneuse.

— Eh bien, reconnaissez que je n'ai pas eu beaucoup le temps de réfléchir...

— Allez-y, Khouri.

— Nous pourrions essayer de la bloquer, répondit Khouri, le front plissé comme si, en plus du reste, elle était en proie à une soudaine migraine. Il y a des navettes, sur ce bâtiment ?

— Oui, mais...

— Eh bien, mettez-en une devant la sortie. Ou bien c'est trop primaire pour vous ?

— Pour l'instant, l'expression « trop primaire » n'entre pas dans mon vocabulaire.

Volyova jeta un coup d'œil à son bracelet tandis que l'arme poursuivait son déplacement le long de la paroi, tel un escargot blindé suivant sa propre trace de bave. Au bout de la cache d'armes, un immense iris s'ouvrit. La piste menait, à travers l'ouverture, dans une salle obscure située en dessous. L'arme était presque au niveau de l'ouverture.

— Je pourrais déplacer l'une des navettes... l'amener à l'extérieur du vaisseau... mais j'ai peur que nous n'y arrivions pas à temps...

— Faites-le ! hurla Khouri, le visage crispé. Perdez encore du temps, et nous n'aurons même plus cette solution !

Volyova hocha la tête et regarda sa recrue d'un air soupçonneux. Qu'est-ce qu'elle y connaissait, après tout ? Elle avait l'air à la fois moins sidérée que Volyova, et bien plus agitée qu'elle n'aurait cru. Mais son argument était recevable. L'idée de la navette méritait d'être creusée, même s'il y avait peu de chance qu'elle marche.

— Nous avons besoin d'autre chose, dit-elle en appelant la sub-persona qui contrôlait la navette.

L'arme était déjà engagée dans l'iris de transfert et glissait vers la seconde chambre.

— Autre chose ?

— Au cas où ça ne marcherait pas. C'est du poste de tir que vient le problème, Khouri. C'est peut-être là que nous devrions contre-attaquer.

— Comment ? fit Khouri en blêmissant.

— Je voudrais que vous preniez place dans le siège.

Elles descendirent si vite vers le poste de tir que le sol s'inversa pour devenir le plafond – et Khouri eut l'impression que son estomac en faisait autant. Volyova murmurait dans son bracelet des instructions frénétiques, hachées. Il lui fallut quelques secondes affolantes pour accéder à la bonne sub-persona, quelques-unes de plus pour répondre aux procédures de sécurité qui interdisaient le contrôle à distance des navettes par des personnes non autorisées. Encore une poignée de secondes, le temps de faire chauffer les moteurs de l'un des appareils, qu'il se déconnecte de ses amarres, quitte son emplacement sous la coque et commence à se déplacer avec une lenteur désespérante, comme si ce foutu machin – *dixit* Volyova – était à moitié endormi. Le gobe-lumen accélérât toujours, ce qui compliquait d'autant la manœuvre.

— Ce qui m'inquiète, dit Khouri, c'est ce que l'arme a l'intention de faire une fois dehors. Il y a quelque chose à portée de tir ?

— Resurgam, probablement, fit Volyova en relevant les yeux de son bracelet. Mais nous allons peut-être réussir à l'empêcher de faire ce qu'elle voulait.

La Demoiselle choisit ce moment pour se matérialiser, réussissant l'exploit d'apparaître dans l'ascenseur sans empiéter sur l'espace déjà occupé par Khouri et Volyova.

— Elle se trompe, annonça-t-elle. Ça ne marchera pas. Je ne contrôle pas que l'arme secrète.

— Alors vous le reconnaissez, hein ?

— À quoi bon le nier ? fit la Demoiselle avec un sourire faraud. Vous vous souvenez que j'ai téléchargé un avatar de moi-même dans le poste de tir ? Eh bien, c'est lui qui contrôle la cache d'armes, à présent. Et je n'ai aucune influence sur lui. Il m'échappe aussi complètement que j'échappe à mon moi d'origine, sur Yellowstone.

L'ascenseur ralentit tandis que Volyova se plongeait dans l'examen des données qui défilaient sur le minuscule écran de son bracelet. Un hologramme schématisait le déplacement de la navette le long de la coque du gobe-lumen, tel un petit rémora tétant le flanc lisse d'un requin paresseux.

— Mais vous lui avez donné des ordres, reprit Khouri. Vous savez

ce qu'il est en train de fabriquer, hein ?

— Oh, ses instructions étaient très simples. S'il trouvait dans le poste de tir un moyen susceptible d'accélérer l'achèvement de la mission, il devait prendre les dispositions nécessaires pour hâter cette conclusion.

Khourï secoua la tête, en proie à une incompréhension totale.

— Je pensais que vous vouliez que je tue Sylveste...

— Il se pourrait que l'arme nous permette d'arriver au même résultat plus tôt que je ne le prévoyais.

— Non, objecta Khourï lorsqu'elle eut intégré la réponse de la Demoiselle. Vous ne détruiriez pas une planète entière rien que pour tuer un homme.

— Tiens, on se découvre une conscience, tout à coup ? ironisa la Demoiselle, la bouche en cul-de-poule. Vous n'avez pas exprimé le moindre scrupule concernant Sylveste. Pourquoi la mort des autres vous touche-t-elle tant ? Maintenant, ce n'est peut-être qu'une question d'échelle ?

— C'est juste que... c'est inhumain, lâcha Khourï, bien consciente que cette objection avait peu de chance de troubler la Demoiselle. Mais je ne m'attends pas à ce que vous compreniez.

La cabine s'arrêta et la porte s'ouvrit sur la coursive à moitié inondée qui menait au poste de tir. Khourï mit un moment à se repérer. Depuis le début de la descente, elle avait un mal de tête à tout casser. Ça allait un peu mieux, mais elle n'avait pas envie de réfléchir à ce qui avait pu le provoquer.

— Vite ! fit Volyova en pataugeant derrière elle.

— Ce que vous ne comprenez pas, fit la Demoiselle, c'est pourquoi j'irais jusqu'à détruire une colonie entière rien que pour être sûre de tuer un seul homme.

Khourï suivit Volyova. Elles avaient de l'eau jusqu'aux genoux.

— Vous avez foutrement raison : je n'y comprends rien. Mais que j'y comprenne quelque chose ou non, je ferai tout pour vous en empêcher.

— Si vous connaissiez les enjeux, Khourï, vous ne feriez pas ça. En réalité, vous m'inciteriez à le faire.

— Vous ne m'avez rien dit et vous n'avez à vous en prendre qu'à vous-même.

Elles franchirent les sas ménagés dans les cloisons. Profitant de la baisse du niveau de l'eau, des rats-droïdes jaillissaient des recoins où ils s'étaient tapis pour crever.

— Où est la navette ? lança Khourï.

— Garée devant le sas qui donne sur l'espace, répondit Volyova en se retournant pour la regarder. Et l'arme n'est pas encore sortie.

— Ça veut dire que nous avons gagné ?

— Ça veut dire que nous n'avons pas encore perdu. Mais je veux toujours que vous vous installiez au poste de tir.

La Demoiselle avait disparu, et pourtant sa voix désincarnée se faisait encore entendre dans la coursive :

— Ça ne servira à rien. Il n'y a, dans le poste de tir, aucun système que je ne puisse court-circuiter, que vous l'occupiez ou non.

— Alors pourquoi êtes-vous manifestement si pressée de me convaincre de ne pas entrer là-dedans ?

La Demoiselle ne répondit pas.

Deux cloisons étanches plus loin, elles arrivèrent en courant à la trappe ménagée dans le plafond qui menait à la cache d'armes. Au bout de quelques instants, l'eau cessa de clapoter sur les parois inclinées du couloir. Volyova fronça les sourcils.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, dit-elle.

— Comment ?

— Vous n'entendez pas ? fit-elle en inclinant la tête. Une sorte de bruit... On dirait que ça vient du poste de tir même.

Khouri l'entendait aussi, à présent. C'était un bruit mécanique, strident, pareil à celui qu'aurait fait une vieille machine-outil emballée.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas, répondit Volyova après une pause. Ou plutôt, j'espère me tromper... Allons voir.

Volyova leva les bras et ouvrit la trappe d'accès, faisant descendre une échelle d'alliage léger. Une petite pluie d'eau mêlée de cambouis tomba des joints, leur éclaboussant les épaules. Le bruit s'intensifia. Il venait bien du poste de tir. Il était éclairé, mais la lumière vacillait, comme si quelque chose bougeait à l'intérieur, interceptant les rayons lumineux. Quoi que ce soit, ça se déplaçait rapidement.

— Ilia, dit Khouri, je ne suis pas sûre que ça me plaise.

— Bienvenue au club !

Son bracelet émit une tonalité. Volyova regardait ce qui se passait quand une secousse ébranla la structure même du bâtiment. Les deux femmes glissèrent sur le sol inondé et s'affalèrent sur les parois détrempées de la coursive. Khouri essayait de se redresser lorsqu'elle fut renversée par une petite marée de cambouis visqueux. Elle tomba à la renverse, but la tasse et se crut, l'espace d'un instant, ramenée au temps de l'armée, quand on lui faisait bouffer de la merde. Volyova la prit par les coudes, l'aida à se relever. Khouri hoqueta et cracha quelques-unes des saletés qu'elle avait avalées, mais le mauvais goût persista.

Le bracelet de Volyova s'était remis à hurler.

— Non mais, qu'est-ce que... ?

— La navette, dit Volyova. On vient de la perdre.

— Hein ?

— Elle a sauté, reprit Volyova en crachant ses poumons. (Elle avait le visage mouillé, et Khouri se dit qu'elle avait dû avaler une bonne gorgée de cette saleté.) Apparemment, l'arme secrète n'a même pas eu besoin de sortir. Ce sont les armes secondaires qui ont fait ça, qui ont pulvérisé la navette.

Des bruits effrayants émanaient toujours du poste de tir, au-dessus de leur tête.

— Vous voulez que je monte là-haut, non ?

— Pour le moment, acquiesça Volyova en hochant la tête, notre dernier espoir est que vous vous installiez au poste de tir. Ne vous inquiétez pas : je serai derrière vous.

— Écoutez-la, celle-là ! fit la Demoiselle, assez soudainement. Elle est bien pressée de vous envoyer faire ce qu'elle n'a pas les couilles de faire elle-même !

— Ou bien les implants ! hurla Khouri, à haute voix.

— Comment ? s'étonna Volyova.

— Rien, fit Khouri en posant le pied sur le premier barreau de l'échelle. Je disais juste à une vieille amie d'aller se faire foutre.

Son pied glissa sur le barreau barbouillé de gadoue. Elle recommença, trouva une prise approximative et mit l'autre pied sur le même barreau. Elle passa la tête dans le trou d'homme qui menait au poste de tir, deux mètres plus haut à peine.

— Vous n'y arriverez pas, menaça la Demoiselle. C'est moi qui contrôle le poste de tir. À la seconde où vous passerez la tête par la trappe, je vous la ferai sauter.

— J'aimerais voir la mine que vous feriez, vous, dans ce cas.

— Voyons, Khouri, vous n'avez pas encore compris ? La perte de votre tête ne serait qu'un inconvéniént mineur.

Elle était juste en dessous du niveau du poste de tir et elle voyait le fauteuil monté sur son gyroscope, qui décrivait de grands arcs de cercle dans la pièce. Il n'avait jamais été conçu pour de telles évolutions. Khouri sentait l'odeur d'ozone des circuits électriques grillés qui planait dans l'air.

— Volyova ! appela-t-elle pour couvrir le vacarme. C'est vous qui avez construit ce dispositif. Vous pouvez couper l'alimentation du fauteuil, d'en bas ?

— Couper l'alimentation du fauteuil ? Ce que je voudrais surtout, c'est que vous assuriez l'interface avec le poste de tir !

— Pas complètement, juste pour empêcher cette saloperie de s'agiter comme ça.

Khouri imagina fugitivement Volyova en train de se remémorer d'anciens schémas de câblage. C'était elle qui avait conçu le poste de

tir, mais ça faisait peut-être des dizaines d'années de temps subjectif, et une fonction aussi triviale que l'alimentation n'avait probablement jamais eu besoin d'être émulée depuis.

— Mouais, dit enfin Volyova. Le câble d'alimentation principal... Je devrais pouvoir le sectionner...

Volyova s'éloigna rapidement. Ça paraissait simple : couper le câble. Khouri se dit qu'elle était allée chercher un outil. Mais elles n'avaient peut-être pas beaucoup de temps devant elles. Or il y avait le petit laser que Volyova utilisait pour prélever des échantillons du capitaine Brannigan. Elle l'avait toujours sur elle. Pendant de longues, d'interminables secondes, Khouri imagina l'arme secrète qui sortait lentement de la coque du bâtiment, s'engageait dans l'espace. Elle devait être en train de se braquer sur sa cible – Resurgam –, s'armer, se préparer à déchaîner une pulsation de mort gravitationnelle.

Soudain, le bruit cessa.

On n'entendait plus rien. Les lumières ne clignotaient plus. Le siège était positionné, immobile, sur ses cardans, tel un trône emprisonné dans une cage aux barreaux élégamment incurvés.

Volyova se mit à hurler :

— Khouri ! Il y a une source d'alimentation secondaire ! Le poste de tir peut se reconnecter dessus s'il détecte une défaillance de l'alimentation principale. Vous n'avez peut-être pas beaucoup de temps devant vous pour prendre place dans le fauteuil...

Khouri se hissa hors de l'écoutille et bondit dans le poste de tir. La mince armature d'alliage avait l'air plus tranchante que jamais. Khouri fila comme l'éclair entre les câbles d'alimentation, se glissa entre les cardans. Le siège était toujours immobile, mais plus elle se rapprochait, plus sa marge de manœuvre serait restreinte si le dispositif se remettait en mouvement. Si cela se produisait en cet instant précis, se dit-elle, les parois seraient aussitôt repeintes en rouge, un rouge collant, qui coagulerait tout de suite.

Mais elle y arriva. À la seconde où Khouri bouclait sa ceinture, le fauteuil émit un gémissement et fit une embardée. Les cardans, les vérins se mirent à pivoter en tous sens, faisant basculer le fauteuil d'avant en arrière, vers le haut, le bas, sur les côtés, jusqu'à ce qu'elle perde tout repère. Les secousses manquaient lui rompre le cou, et Khouri sentit ses globes oculaires jaillir de ses orbites à chaque changement de direction. Puis le mouvement parut moins violent.

Elle veut m'éjecter, se dit Khouri, mais pas me tuer. Pas encore.

— N'essayez pas de vous cramponner, dit la Demoiselle.

— Parce que ça pourrait fiche votre petit plan en l'air ?

— Pas du tout. Vous vous souvenez du Voleur de Soleil ? Il vous attend, là-dedans.

Le fauteuil se cabrait toujours, mais pas assez brutalement pour

l'empêcher d'avoir des pensées conscientes.

— Il n'existe peut-être pas, répondit mentalement Khouri. Vous ne l'avez peut-être inventé que pour vous assurer une prise sur moi.

— Alors, allez-y.

Khouri abaissa le casque sur sa tête, escamotant le tournoiement de la pièce, et posa la paume de sa main sur la commande d'interface. Elle n'avait qu'à exercer une légère pression pour établir le contact. Le lien serait initié, et sa psyché serait aspirée dans l'abstraction militaire virtuelle connue sous le nom de zone de combat.

— Vous n'y arrivez pas. Parce que vous me croyez. Quand vous aurez établi cette connexion, il n'y aura pas de retour en arrière possible.

Elle accrut la pression, sentit que le mécanisme cédait légèrement. Elle était sur le point d'établir le contact. Alors, soit par un petit spasme neuromusculaire inconscient, soit parce qu'une partie d'elle-même savait que ça devait être fait, elle activa la connexion. Le décor du poste de tir l'environna de toute part, comme il l'avait fait lors d'un millier de simulations tactiques. Les données spatiales affluèrent en premier : sa propre image corporelle devint nébuleuse, laissa place au gobe-lumen et à ses environs immédiats, puis à une succession d'informations tactiques et stratégiques hiérarchisées, constamment réactualisées, d'estimations qui s'autovérifiaient, de simulations frénétiques, extrapolées en temps réel.

Elle assimila tout cela.

L'arme secrète était positionnée à quelques centaines de mètres de la coque, pointée en direction de sa cible, droit vers Resurgam – en tenant compte, constata Khouri, du léger effet relativiste induit par leur vitesse modérée, et qui se traduisait par une courbure de la lumière. Près de la porte donnant sur le vide par où l'arme était sortie, à la place de la navette, la coque était noircie. Le matériau de la paroi était endommagé, criblé de trous que Khouri ressentit comme des petits points légèrement douloureux, engourdis, où les systèmes d'auto-réparation étaient en cours d'intervention. Des capteurs de gravité analysèrent les ondes qui émanaient de l'arme. Khouri se sentait parcourue par des courants périodiques qui allaient en s'accéléralant. Les trous noirs de l'arme devaient tourner de plus en plus vite, décrire des orbites vertigineuses autour du tore.

Une présence la détecta, non point hors du poste de tir, mais de l'intérieur.

— Le Voleur de Soleil a flairé votre intrusion, déclara la Demoiselle.

— Pas de problème.

Khouri s'étendit dans la zone de combat, glissa des mains abstraites dans des gantelets cybernétiques.

— J'accède aux défenses du bâtiment. Plus que quelques secondes, et...

Mais il y avait quelque chose qui clochait. Les armes ne réagissaient pas comme pendant les simulations. Elles refusaient d'obéir à ses sollicitations. Khouri comprit très vite qu'elles étaient manipulées, et qu'elle venait de faire intrusion dans un combat qui se déroulait sans elle.

La Demoiselle – ou plutôt son avatar – essayait de bloquer les défenses de la coque, de les empêcher de se tourner vers l'arme secrète. L'arme elle-même était rigoureusement hors de portée de Khouri, protégée par de nombreux murs pare-feu. Mais qui – ou quelle chose – s'opposait à la Demoiselle, essayait de braquer ces armes ? Le Voleur de Soleil, évidemment. Elle le sentait, à présent. Énorme, puissant, mais aussi sournois, et déterminé à rester invisible, furtif, et doué pour dissimuler ses activités derrière des flux de données anodines. Pendant des années, ça avait marché, et Volyova n'avait pas eu conscience de sa présence. Mais il avait été poussé dans ses retranchements, comme un crabe obligé de détalier d'une cachette à l'autre par la marée qui se retire. Il n'avait rien d'humain, même de très loin ; la troisième présence perceptible dans le poste de tir ne faisait même pas penser à une chose aussi banale qu'une simulation de personnalité : le Voleur de Soleil évoquait plutôt une entité purement mentale, comme s'il n'avait jamais été – et ne serait jamais – qu'un ensemble de données.

Il ne ressemblait absolument à rien, sinon à un vide qui serait d'une façon ou d'une autre parvenu à un degré terrifiant d'organisation.

Envisageait-elle sérieusement d'unir ses forces à cette chose ?

Peut-être. Si c'était indispensable pour stopper la Demoiselle.

— Vous pouvez encore faire marche arrière, dit celle-ci. Il est occupé pour le moment – il ne peut utiliser son énergie à vous envahir. Mais d'ici un instant, ce ne sera plus le cas.

Maintenant, au moins, les systèmes de visée étaient sous son contrôle, même s'ils opéraient avec une lenteur de limace. Elle cibla l'arme secrète, enclosant sa masse dans une sphère potentielle d'annihilation. La Demoiselle n'avait plus qu'à abandonner le contrôle des armes, ne serait-ce que pendant la micro-seconde nécessaire pour viser et faire feu.

Elle sentit qu'elles se relâchaient. Elle paraissait – ou plutôt, ils paraissaient, le Voleur de Soleil et elle, sur le point de l'emporter.

— Ne faites pas ça, Khouri. Vous ne savez pas ce qui est en jeu...

— Alors, donnez-moi des indices, salope ! Dites-moi ce qu'il y a de si important derrière tout ça !

L'arme secrète s'éloignait de la coque, ce qui était sûrement signe

que la Demoiselle craignait pour sa sécurité. Mais les pulsations des radiations gravitationnelles s'accéléraient. Elles étaient maintenant si rapprochées qu'il était presque impossible de les distinguer les unes des autres. Khouri ne pouvait pas deviner combien de temps il lui restait avant que l'arme cachée ne fasse feu, mais elle se doutait qu'elle n'avait peut-être plus que quelques secondes devant elle.

— Écoutez, dit la Demoiselle. Vous voulez la vérité ?

— Et comment !

— Eh bien, Khouri, vous avez intérêt à vous cramponner. Vous allez recevoir tout le paquet.

Et alors – dès qu'elle se fut adaptée à l'aspiration dans la zone de combat – elle sentit qu'elle était dans un endroit entièrement différent. Et le plus bizarre, c'est que cet endroit paraissait faire partie d'elle-même, mais qu'elle l'avait complètement oublié jusqu'à cet instant.

Ils étaient sur un champ de bataille, entourés par des tentes-bulles camouflées, dans l'enceinte d'un hôpital temporaire ou d'un poste de commandement avancé. De nombreux appareils à réaction en forme de flèche filaient dans le ciel d'un bleu idéal, ponctué de nuages et maculé de traînées de vapeur sale, comme si un calmar à l'échelle planétaire répandait ses viscères dans la stratosphère. Plus bas, on voyait des drones dirigeables et, encore plus bas, de gros hélicoptères bulbeux, des intercepteurs et des veetols. Tous ces appareils écrêtaient la périphérie du complexe, plongeant à l'occasion pour décharger des transports de troupes blindés ou des bataillons de marche, des ambulances ou des cyborgs cuirassés. Sur le tarmac calciné, envahi par les mauvaises herbes, qui occupait l'un des côtés de la zone, six aéronefs à aile delta, sans hublots, étaient posés sur leurs patins, leur surface supérieure imitant de façon troublante les tons du sol grillé par le soleil. Leurs iris ADAV étaient ouverts aux fins d'inspection.

Khouri sentit qu'elle tombait, tombait, tombait... et atterrit debout dans l'herbe. Elle portait une combinaison de camouflage qui émettait en cet instant précis du kaki moucheté. Elle tenait une arme légère dont la crosse d'alliage avait été moulée sur sa main. Un monocle de lecture accroché au bord de son casque lui fournissait une image en deux dimensions de la zone de combat : une carte thermique en fausses couleurs télémétrée à partir de l'un des dirigeables.

— Par ici, s'il vous plaît.

Un troufion la conduisit vers l'une des tentes-bulles. À l'entrée, un aide lui prit son arme, y accola une puce d'identification et la rangea avec huit autres, dont la puissance de feu allait du lance-projectile comme la sienne aux pétoires à moyenne portée, en passant par un redoutable blaster à crosse d'épaule, un gadget qu'on préférerait ne pas voir entre les mains de son adversaire. Les données envoyées par les

dirigeables fusaient et disparaissaient, occultées par le bouclier anti-surveillance qui entourait la tente-bulle. Elle releva son monocle sur le bord de son casque, écartant dans le même mouvement une mèche de cheveux trempés de sueur de devant son œil.

— Par ici, Khouri !

Ils lui firent traverser la tente, pleine de lits de camp où étaient allongés des blessés. Des médico-droïdes bourdonnaient doucement, penchés sur leurs patients comme autant de cygnes verts. Dehors, on entendit un hurlement de réacteurs, puis une série d'explosions terrifiantes, mais personne dans la tente ne parut prêter attention au vacarme.

Finalement, ils l'emmenèrent dans une petite pièce carrée, meublée en tout et pour tout d'un bureau. Les murs étaient ornés de drapeaux transnationaux de la Coalition du Nord, et sur le coin du bureau était posé un gros globe à monture de bronze représentant le Bout du Ciel. Il était pour le moment en mode géologique, de sorte qu'il montrait les masses continentales et les types de terrain, mais pas les frontières politiques farouchement contestées. Khouri n'y prêta qu'une attention distraite. Elle n'avait d'yeux que pour l'homme assis derrière le bureau : un militaire en tunique kaki, à épaulettes dorées. Une rangée de médailles de la Coalition du Nord cliquetait sur sa poitrine. Le peigne avait tracé des sillons dans ses cheveux noirs, brillants, plaqués sur son crâne.

— Je regrette, dit Fazil. Je regrette que ça se soit passé comme ça. Enfin, maintenant que tu es là... assieds-toi, fit-il avec un geste vers l'autre bout de la pièce. Il faut que nous parlions. Et nous n'avons pas beaucoup de temps, apparemment.

Khouri repensa fugitivement à un autre endroit. Une salle aux parois de métal, avec un drôle de siège, mais elle éprouvait, à cette évocation, une sorte de tension, comme si elle était pressée par le temps. En même temps, elle lui paraissait irréaliste par rapport à la réalité présente, celle de cette pièce. Fazil retenait toute son attention. Il était exactement comme elle se le rappelait (mais d'où se le rappelait-elle ? se demandait-elle), bien qu'il ait sur la joue une cicatrice dont elle ne se souvenait pas, et qu'il se soit laissé pousser la moustache, à moins qu'il n'ait (elle ne savait plus très bien) changé quelque chose à celle qu'il avait toujours portée. Était-elle plus épaisse, ou l'avait-il laissée pousser, en tout cas elle retombait de part et d'autre de sa lèvre supérieure.

Elle s'assit, à son invite, dans un siège pliant.

— Elle... enfin, la Demoiselle, craignait qu'il ne faille en arriver là, reprit Fazil, les lèvres remuant à peine, ou paraissant à peine remuer, sous sa moustache. Alors elle a pris certaines mesures. Pendant que tu étais encore sur Yellowstone, elle t'a greffé une série

d'implants mémoriels à accès réservé conçus pour s'activer – pour devenir accessibles à ta conscience – quand elle le jugerait utile. (Il se pencha sur son bureau, fit tourner le globe et le laissa ronfler un instant avant d'interrompre brutalement sa rotation.) En fait, le déblocage de ces mémoires a commencé il y a déjà un moment. Tu ne te souviens pas d'avoir éprouvé une légère migraine, dans l'ascenseur ?

Khouri chercha un point d'ancrage. Une réalité objective à laquelle se raccrocher.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une fonction bien utile, répondit Fazil. Partiellement extraite de schémas mémoriels existants que la Demoiselle s'est appropriés, les trouvant adaptés. Cette réunion, par exemple... Elle ne te rappelle pas notre première rencontre, ce jour-là, dans l'unité opérationnelle sur la Colline 78, lors de la campagne des provinces centrales, avant la seconde offensive de la péninsule rouge ? On t'avait envoyée me voir parce que je cherchais quelqu'un pour une mission d'infiltration ; quelqu'un qui connaissait les secteurs contrôlés par la SC non protégés par le bouclier. On faisait une sacrée équipe, dans tous les domaines, pas vrai, chérie ? (Il se caressa la moustache, tapota à nouveau le globe.) Évidemment, je ne t'ai pas – ou plutôt, elle ne t'a pas fait venir ici pour évoquer le bon vieux temps. Non, le seul fait qu'elle ait eu accès à ces souvenirs signifie que certaines vérités t'ont été révélées. La question est : es-tu prête à les accepter ?

— Bien sûr que...

Elle n'acheva pas sa phrase. Les paroles de Fazil n'avaient aucun sens pour elle, et elle était troublée par des souvenirs d'un autre endroit ; un siège animé de mouvements violents, dans une pièce aux parois de métal. Elle avait l'impression qu'il y avait un problème en suspens à cet endroit – peut-être en cours de résolution, en tout cas, où que soit cette pièce, elle aurait dû s'y trouver, pour peser de tout son poids sur l'issue de la bataille. Quel que soit l'enjeu de ce combat, il lui semblait qu'elle n'avait plus beaucoup de temps devant elle, et sûrement pas assez pour cette diversion.

— Ne t'en fais pas, dit Fazil, comme s'il lisait dans ses pensées. Rien de tout ceci n'a véritablement lieu en temps réel. Même pas dans le temps réel accéléré du poste de tir. Il ne t'est jamais arrivé de te réveiller en sursaut alors que tu faisais un cauchemar, et que la réalité se trouve plus ou moins incorporée dans la trame du rêve ? Tu vois ce que je veux dire : ton chien te réveille en te léchant la figure, au moment où tu rêvais que tu tombais à la mer, par-dessus le bastingage d'un bateau. Tu étais pourtant à bord depuis le début du rêve. Les souvenirs, Khouri... les souvenirs accrétés instantanément. Le rêve est né en un instant lorsque le chien a commencé à te lécher le visage.

Reconstruit *a posteriori*. Tu ne l'as jamais vraiment vécu. C'est la même chose avec ces souvenirs.

L'allusion de Fazil au poste de tir avait cristallisé le concept de la pièce. Elle avait plus que jamais l'impression que c'était là qu'elle aurait dû être, engagée dans un combat. Les détails lui échappaient encore, mais il semblait très important qu'elle y retourne.

— La Demoiselle, poursuivait Fazil, aurait pu choisir n'importe lequel de tes souvenirs, ou en forger un de toute pièce. Mais elle s'est dit que ça te faciliterait peut-être les choses si tu te retrouvais dans un environnement où il paraissait naturel d'aborder des problèmes militaires.

— Des problèmes militaires ?

— Plus précisément, une guerre.

Il eut un sourire fugitif qui releva les coins de sa moustache. On aurait dit une illustration des principes mécaniques du pont-levis.

— Mais pas le genre de guerre dont il a jamais été question dans les livres. Non, elle a eu lieu il y a beaucoup, beaucoup trop longtemps pour ça.

Il se leva brusquement, tira sur sa tunique, arrangea sa ceinture.

En fait, je te propose que nous nous rendions à la salle de briefing. Ça devrait t'aider.

Le Bout du Ciel, 61 A du Cygne, 2483 (simulation)

La salle de briefing dans laquelle Fazil emmena Khouri ne ressemblait à aucune de celles qu'elle avait vues au cours de sa vie. Elle était manifestement beaucoup trop vaste pour tenir dans la tente-bulle. Par ailleurs, Khouri avait une longue expérience des simulations, mais aucune n'aurait pu lui permettre de voir ce qui lui était montré en ce moment précis. La représentation occupait la totalité de l'espace disponible, qui faisait une bonne vingtaine de mètres de large, et était entourée d'une coursive avec une rambarde de métal.

C'était une carte de la galaxie entière.

Mais une carte qui n'aurait jamais pu être projetée par aucun système de sa connaissance. En la regardant, Khouri appréhenda – vit, et enregistra, dans une certaine mesure – toutes les données concernant chacune des étoiles de la galaxie, des plus froides – les naines brunes, qui représentaient le chaînon reliant la planète à l'étoile – aux plus chaudes – les supergéantes fugitives, d'un blanc éblouissant. Et non seulement chacune des étoiles de la galaxie était offerte à son regard si elle décidait de le porter sur elle, mais encore l'intégralité de la galaxie était accessible d'un seul coup d'œil.

Elle compta les étoiles.

Il y en avait quatre cent soixante-six milliards trois cent onze millions neuf cent vingt-deux mille huit cent onze. Sous ses yeux, l'une des supergéantes blanches explosa en une supernova, réduisant le total d'une unité.

— C'est un truc, dit Fazil. Une codification. Il y a plus d'étoiles dans la galaxie que de cellules dans le cerveau humain. Les appréhender toutes solliciterait une fraction inopportune de ta mémoire connective totale. Ce qui ne veut pas dire que la sensation d'omniscience ne peut être simulée, évidemment.

En réalité, la représentation de la galaxie était trop parfaitement

détaillée pour pouvoir être véritablement considérée comme une carte. Les caractéristiques – couleur, taille, luminosité, associations binaires, position, vitesse relative – de chaque étoile étaient figurées individuellement, avec une fidélité absolue. On voyait, dans certaines régions, se former des étoiles ou se condenser des voiles de gaz impalpables, brillant d'une douce luminescence, enchâssant les braises brûlantes de soleils embryonnaires. Il y avait de jeunes étoiles entourées par des disques de matière proto-planétaire et – lorsqu'elle s'y intéressait – des systèmes stellaires tournant autour de leur soleil comme de microscopiques planétaires, à une vitesse immensément accélérée. De vieilles étoiles avaient rejeté la coquille de leur photosphère dans l'espace, enrichissant le milieu interstellaire ténu : le réservoir protoplasmique de base à partir duquel finiraient par se créer les générations futures d'étoiles, de mondes et de civilisations. Des vestiges de super-novas plus ou moins irrégulières se dilataient en se refroidissant et dispersaient leur énergie dans le vide interstellaire. Parfois, au cœur de l'un de ces événements cosmiques mortels, elle observait un pulsar nouvellement formé qui émettait des ondes radio avec une précision infailible, de plus en plus lentement, mais régulièrement. Comme les horloges d'un palais impérial abandonné qui auraient été remontées une dernière fois et continueraient à tourner jusqu'à l'épuisement du mouvement, leur tic-tac se ralentissait avec pour toute perspective une éternité glacée. Elle repéra aussi des trous noirs au cœur de certains de ces vestiges. Il y en avait notamment un, énorme (bien que maintenant inactif), au cœur de la galaxie, escorté par un banc d'étoiles condamnées qui s'abîmeraient un jour dans l'horizon événementiel, provoquant un geyser apocalyptique de rayons X.

Mais il n'y avait pas que de l'astrophysique dans cette galaxie. Comme si une nouvelle strate de souvenirs s'était déposée silencieusement sur les précédentes, Khouri se rendit compte qu'elle en savait davantage : la galaxie grouillait de vie ; un million de civilisations étaient disséminées dans un pseudo-hasard sur son immense disque en rotation lente.

Mais c'était le passé. Un lointain, lointain passé.

— Un passé qui remonte en réalité, dit Fazil, à près d'un milliard d'années. L'univers n'ayant que quinze fois cet âge, ça fait un sacré bout de temps, surtout à l'échelle galactique.

Il était appuyé à la rambarde juste à côté d'elle. On aurait dit un couple en train de regarder son reflet dans une mare sombre, où flottaient des bouts de pain.

— Pour mettre les choses en perspective, l'humanité n'existait pas il y a un milliard d'années. Les dinosaures non plus, d'ailleurs. Ils sont apparus il y a deux cents millions d'années à peine ; un cinquième du

temps dont il est question ici. Nous sommes au cœur du Précambrien. Il y avait de la vie sur Terre, mais une vie unicellulaire. Disons quelques éponges. Et encore, pas partout, ajouta Fazil, le regard perdu dans l'immensité de la galaxie.

Le million – environ – de civilisations (elle aurait pu les dénombrer avec une précision infinie, mais cela lui parut soudain d'un pédantisme puéril, comme de préciser son âge au mois près) n'étaient pas apparues toutes en même temps, et elles n'avaient pas toutes vécu aussi longtemps. D'après Fazil – et elle le comprenait à un niveau primordial –, la galaxie n'était parvenue que depuis quatre milliards d'années à l'état auquel les civilisations intelligentes pouvaient commencer à apparaître. Et même lorsque le point de maturité galactique minimale avait été atteint, les civilisations n'avaient pas toutes vu le jour en même temps. L'émergence de l'intelligence avait été progressive, certaines civilisations étant apparues sur des mondes où, pour une raison ou une autre, le rythme de l'évolution était plus lent que la norme, où la vie naissante avait subi davantage de revers catastrophiques que la moyenne.

Mais avec le temps, deux ou trois milliards d'années après l'apparition de la vie sur leur monde natal, certaines de ces civilisations avaient découvert le voyage dans l'espace. Ayant atteint ce stade, la plupart des civilisations se répandaient rapidement dans la galaxie. Il y avait toujours des sédentaires qui préféraient se contenter de coloniser leur propre système solaire, ou parfois même seulement leur environnement circum-planétaire, mais le rythme de l'expansion était généralement rapide : il se situait entre le dixième et le centième de la vitesse de la lumière. Ça pouvait paraître lent, mais en réalité, c'était d'une rapidité fulgurante, quand on pense que la galaxie avait des milliards d'années et ne faisait que cent mille années-lumière de diamètre. Si rien n'était venu l'arrêter, n'importe lequel de ces colons de l'espace aurait pu dominer la galaxie entière dans le délai rigoureusement dérisoire de quelques dizaines de millions d'années. Peut-être, si les choses s'étaient passées comme ça – une domination parfaitement impérialiste par une unique puissance –, la situation aurait-elle été radicalement différente.

Mais il se trouve que la première civilisation avait été au bas de l'échelle de la vitesse d'expansion, et s'était heurtée au déploiement d'une seconde vague émergente. Or, malgré sa jeunesse, le niveau de développement technologique de cette seconde civilisation n'était pas inférieur à celui de la première, et elle était tout aussi capable d'agression si nécessaire. Il y eut ce qu'on pourrait décrire – faute de mieux – comme une guerre galactique ; une soudaine friction génératrice d'étincelles entre deux empires en plein développement, qui s'étaient percutés comme d'énormes roues grinçantes. D'autres

civilisations ascendantes avaient bientôt été entraînées dans le conflit. En fin de compte, une chose en entraînant une autre, plusieurs civilisations qui avaient découvert le vol intersidéral s'étaient trouvées impliquées. On avait donné bien des noms à cela, dans les milliers de langues primaires des combattants. Certains étaient difficilement traduisibles selon les référents humains significatifs. Mais plus d'une civilisation lui donna un nom que l'on pourrait – en tenant compte de la rusticité des communications interraciales – traduire par la Guerre de l'Aube.

Ce fut une guerre qui impliqua la galaxie entière – et les deux plus petites galaxies satellites qui orbitaient dans la Voie Lactée –, une guerre qui ne se contenta pas de consumer des planètes, mais des systèmes solaires, des amas stellaires et des bras spiralés entiers. Les preuves de cette guerre étaient encore visibles à ce jour, quand on savait où regarder. Khouri remarqua des concentrations anormales d'astres morts dans certaines régions de la galaxie, et des étoiles encore chaudes placées selon des alignements insolites. Elle repéra aussi des résidus de systèmes d'armement éparpillés sur plusieurs années-lumière. Il y avait des vides aux endroits où il aurait dû y avoir des étoiles et des étoiles qui – d'après les lois généralement admises de la dynamique de formation des systèmes solaires – auraient dû être entourées de mondes et ne l'étaient pas, sinon de gravats, désormais refroidis. La Guerre de l'Aube avait duré longtemps, très longtemps – plus longtemps qu'il n'en fallait aux étoiles les plus chaudes pour évoluer. Mais, à l'échelle de la galaxie, elle avait été en fait d'une soudaineté miséricordieuse. Un spasme transformatoire.

Il aurait pu se faire qu'aucune civilisation n'en sorte vivante ; qu'aucun des protagonistes de la Guerre de l'Aube n'en émerge, victorieux ou non. La durée de la guerre, bien que courte par rapport à l'échelle du temps galactique, avait été monstrueusement longue selon les critères temporels des êtres vivants. Elle avait été assez longue pour que des espèces évoluent dans leur coin, se divisent, fusionnent avec d'autres ou les assimilent, se modifient au-delà de toute possibilité d'identification, ou quittent le substrat organique pour s'investir dans la vie mécanique. Certaines avaient même fait le voyage de retour, devenant des machines et revenant au règne organique quand ça les arrangeait. Il y en avait qui s'étaient sublimées, disparaissant à jamais du théâtre des opérations. D'autres avaient converti leur quintessence en données et accédé à l'immortalité via l'entreposage dans des matrices informatiques soigneusement dissimulées. Quelques-unes s'étaient auto-immolées.

Et pourtant, une civilisation était sortie renforcée du cataclysme. C'était peut-être un outsider qui s'était retrouvé sur le dessus du panier de crabes et s'était dressé en maître sur les ruines. À moins que

ce ne soit la résultante d'une coalition, une fusion entre plusieurs espèces lasses de se battre. Quelle importance, de toute façon ? Il est probable qu'elle ne connaissait même pas son origine véritable. C'était – au moins à ce moment-là – un hybride de machine et d'espèce chimérique, avec des résidus vertébrés qui ne s'étaient même pas donné le mal de prendre un nom.

— Et pourtant, dit Fazil, ils en ont eu un, que ça leur ait plu ou non.

Khouri regarda son mari. Pendant qu'il lui racontait l'histoire de la Guerre de l'Aube, elle était parvenue à une sorte de compréhension de l'endroit où elle se trouvait et de son irréalité. Ce que Fazil lui avait dit de la Demoiselle avait fini par rencontrer un souvenir persistant du vrai présent. Elle se rappelait distinctement le poste de tir, à présent, et elle sut que cet endroit, ce fragment trafiqué de son passé, n'était qu'un interlude. Et que ce n'était pas vraiment Fazil – sauf que, du fait qu'il avait été restauré à partir de sa mémoire, il était au moins aussi réel que le Fazil dont elle se souvenait.

— Comment s'appelaient-ils ? demanda-t-elle.

Il attendit avant de répondre, et lorsqu'il le fit, ce fut avec une gravité quasi théâtrale :

— Les Inhibiteurs. Et pour une très bonne raison, qui ne va pas tarder à t'apparaître.

Alors il lui dit, et elle sut. La Connaissance l'atteignit de plein fouet, vaste, impassible comme un glacier, et elle sut qu'elle ne pourrait jamais oublier. Et elle sut autre chose aussi – et c'était, du moins le supposa-t-elle, le but de cet exercice. Elle comprit pourquoi Sylveste devait mourir.

Et pourquoi, même si sa mort impliquait l'anéantissement d'une planète, ce n'était pas trop cher payer.

Épuisé par la dernière opération, Sylveste venait de sombrer dans un rêve superficiel lorsque les gardes arrivèrent.

— Debout, flemmard ! dit le plus grand des deux, un bonhomme trapu avec une moustache grise, tombante.

— Qu'y a-t-il ?

— On veut pas vous gâcher la surprise, dit l'autre, une sorte de fouine qui brandissait une arme.

Ils lui firent prendre un chemin manifestement prévu pour le désorienter. Il faisait trop de tours et de détours pour que ce soit un hasard. Ils arrivèrent très vite à leur but. Le secteur où ils l'emmenaient ne lui était pas familier ; soit c'était un ancien secteur de Mantell que les gens de Sluka avaient rénové de fond en comble, soit c'était un nouveau réseau de galeries creusées depuis l'occupation. Pendant un moment, il se demanda s'ils se contentaient de le changer

de cellule, mais c'était peu probable : ses affaires étaient restées dans l'autre, on venait de changer ses draps. Et puis Falkender lui avait laissé espérer un changement dans sa situation, en liaison avec une certaine visite, alors c'était peut-être de cela qu'il s'agissait.

Il n'en était rien, ainsi qu'il devait bientôt le découvrir.

Ils le laissèrent dans une cellule aussi Spartiate que la précédente : sa reproduction virtuelle, jusqu'au passe-plats dans les murs blancs et nus, qui lui faisaient la même impression écrasante d'être d'une épaisseur phénoménale, comme s'ils s'étendaient à l'infini dans la mesa. Elle était tellement identique, en fait, que l'espace d'un instant il se demanda si ses sens ne l'avaient pas abusé, si les gardes ne l'avaient pas tout simplement fait tourner en rond, le ramenant à son point de départ. Ça aurait bien été leur genre. Enfin, au moins, il avait fait de l'exercice.

Et puis il vit ce qu'il y avait dans la pièce, et il comprit que ce n'était pas la sienne. Pascale était assise sur son lit – et quand elle leva les yeux, il comprit qu'elle était tout aussi surprise que lui.

— Vous avez une heure, dit le garde moustachu en tapotant le dos de son partenaire.

Et il referma la porte dans le dos de Sylveste.

La dernière fois qu'il l'avait vue, elle portait sa robe de mariée. Elle était coiffée de vagues violettes, brillantes, et elle était environnée, en guise de demoiselles d'honneur, d'entoptiques représentant un bataillon de fées. Ça aurait aussi bien pu n'être qu'un rêve. Elle portait à présent une combinaison aussi fruste et informe que celle de Sylveste. Ses cheveux noirs, raides, étaient coupés au bol, et elle avait les yeux rougis par le manque de sommeil, les mauvais traitements ou peut-être les deux. Elle avait l'air plus mince et plus petite que dans ses souvenirs, sans doute parce qu'elle faisait le dos rond, à cause des fers qu'elle avait aux chevilles, ou parce que les murs blancs faisaient paraître la pièce plus grande par contraste.

Il ne se rappelait pas l'avoir jamais trouvée plus fragile, ou plus belle. Il n'arrivait pas à croire qu'elle était sa femme. Il repensa à la nuit du soulèvement, qu'elle avait passée à attendre avec lui, dans le chantier de fouilles, avec ses questions patientes, ses coups de sonde pleins de délicatesse. Des questions qui ouvriraient, plus tard, une blessure au cœur même de ce qu'il était, de ce qu'il avait fait et de ce qu'il était capable de faire. Il trouvait inconcevablement étrange la confluence d'événements qui les avait réunis dans cette pièce, la plus solitaire qui se puisse imaginer.

— Ils m'avaient dit que tu étais vivante, commença-t-il, mais je ne savais pas si je pouvais les croire.

— Ils m'avaient dit que tu avais été blessé, répondit Pascale, tout bas, comme si elle craignait, en élevant la voix, de briser le rêve. Ils ne

voulaient pas me dire comment, et je ne voulais pas leur poser trop de questions parce que j'avais peur de ce qu'ils pourraient me dire.

— Ils m'avaient aveuglé, reprit Sylveste en effleurant la surface dure de ses yeux.

C'était la première fois depuis qu'ils l'avaient opéré. Au lieu de la petite nova de douleur à laquelle il avait fini par s'habituer, il n'y eut qu'un vague brouillard d'inconfort qui s'estompa dès qu'il retira ses doigts.

— Mais tu y vois à nouveau, maintenant ?

— Oui. En fait, tu es la première chose qui méritait que je retrouve la vue.

Alors elle se leva, se glissa dans ses bras, passa l'une de ses jambes derrière celles de Sylveste. Il sentit sa légèreté, sa délicatesse. Il avait presque peur, en la serrant trop fort, de l'écraser. Il l'attira pourtant contre lui, et elle en fit autant, comme si elle craignait, elle aussi, de lui faire mal, comme s'ils n'étaient l'un et l'autre que des spectres incertains de la réalité de l'autre. Ils s'étreignirent ainsi pendant ce qui leur parut des heures, beaucoup plus longtemps que l'heure qu'on leur avait accordée. Non parce que le temps se traînait, mais parce qu'il ne comptait plus ; il était suspendu, comme par leur seule volonté. Sylveste buvait son visage des yeux, et elle trouvait quelque chose d'humain dans le vide même du sien. Pendant un moment, Pascale n'avait pas eu le courage de le regarder en face et encore moins de le regarder dans les yeux – mais ce moment était depuis longtemps passé. Pour lui, regarder Pascale dans les yeux n'avait jamais été un problème, car elle n'avait pas forcément conscience de son examen. Mais, à présent, il aurait voulu qu'elle sache qu'il la regardait ; il aurait voulu qu'elle connaisse le plaisir au deuxième degré de savoir qu'il la trouvait enivrante.

Et puis, bientôt, ils s'embrassèrent et se laissèrent maladroitement tomber sur le lit. Un instant plus tard, leurs vêtements gisaient en tas, près du lit. Sylveste se demanda si on les observait. C'était bien possible, et même vraisemblable. Mais il était aussi possible de trouver ça sans importance. Pour le moment, pour toute la durée de cette heure, ils étaient seuls au monde, Pascale et lui. Les murs de la pièce étaient véritablement infinis ; la pièce était la seule ouverture dans l'univers entier. Ce n'était pas la première fois qu'ils faisaient l'amour, bien qu'ils n'en aient pas souvent eu l'occasion. Ils n'avaient pas été souvent seuls. Maintenant qu'ils étaient mariés – pour un peu, à cette idée, Sylveste aurait eu envie de rire –, ils avaient encore moins besoin d'user de subterfuges. Et pourtant, ils en étaient encore à profiter du moindre moment d'intimité. Il éprouva un sursaut de culpabilité et pendant un long moment il se demanda d'où il venait. Finalement, alors qu'ils étaient allongés là, collés l'un contre l'autre, sa tête à lui

enfouie dans la douceur de sa poitrine à elle, il comprit la raison de ce sentiment : ils avaient tellement de choses à se dire, et au lieu de ça ils consacraient tout leur temps à la fiévreuse archéologie de leurs corps. Enfin, il ne pouvait en être autrement, Sylveste en était bien conscient.

— Dommage qu'on n'ait pas plus de temps, dit-il quand son sens de la durée fut à peu près revenu à la normale et qu'il commença à se demander quelle fraction de leur heure ils avaient encore devant eux.

— La dernière fois que nous nous sommes parlé, dit Pascale, tu m'as dit quelque chose...

— À propos de Karine Lefèvre, oui. Il fallait que je te le dise, tu comprends ? Ça paraît ridicule, mais je croyais que j'allais mourir. Je devais te le dire. Le dire à quelqu'un. Je gardais ça en moi depuis si longtemps.

La cuisse de Pascale exerçait une douce et fraîche pression contre la sienne. Elle passa la main sur sa poitrine, l'explora.

— Quoi qu'il ait pu arriver là-haut, je ne vois pas comment je pourrais – comment n'importe qui pourrait te juger.

— J'ai été lâche.

— Non, pas du tout. C'était l'instinct, Dan. Tu étais dans l'endroit le plus terrifiant de l'univers, rappelle-toi. Philip Lascaille y est allé sans conversion mystif, et tu as vu ce qui lui est arrivé. Le fait que tu aies réussi à rester sain d'esprit est une forme de courage. La folie aurait été infiniment plus facile pour toi.

— Elle aurait pu s'en sortir. Et merde ! Comment ai-je pu la laisser mourir comme ça ? Et encore... même ça, ç'aurait été compréhensible si j'avais eu le courage de dire la vérité après. Je me serais en quelque sorte racheté. Elle méritait mieux que mes mensonges. Comme s'il ne suffisait pas que je l'aie tuée...

— Ce n'est pas toi qui l'as tuée ; c'est le Voile.

— Je n'en suis même pas sûr.

— Comment ça ?

Il se retourna sur le côté, la regarda. Avant, ses yeux auraient pu figer l'image de Pascale pour l'éternité. Mais cette fonction n'était plus active.

— Ce que je veux dire, reprit Sylveste, c'est que je ne suis même pas sûr qu'elle soit morte là-haut. Enfin, pas tout de suite. Après tout, je m'en suis sorti, et c'est moi qui avais perdu ma conversion mystif. Elle avait de meilleures chances. Pas énormes, mais quand même. Et si elle avait survécu, comme moi ? Si elle était restée en vie et n'avait pu me le faire savoir ? Elle aurait pu s'éloigner du Voile avant que je reprenne conscience. Après avoir réparé le gobe-lumen, je n'ai pas pensé une seconde à retourner la chercher. Il ne m'est pas venu à l'esprit qu'elle était peut-être encore vivante.

— Pour une très bonne raison, répondit Pascale. C'est qu'elle ne

l'était plus. Tu peux remâcher le passé, mais sur le coup, ton intuition te disait qu'elle était morte. Et si elle avait été encore en vie, elle aurait trouvé un moyen d'entrer en contact avec toi.

— Je n'en suis pas sûr. Je ne le serai jamais.

— Arrête de ruminer ça. Ou tu n'échapperas jamais à ton passé.

— Écoute, dit-il en pensant à une chose que Falkender lui avait dite. Tu as parlé à quelqu'un, en dehors des gardes ? À Sluka, ou à quelqu'un d'autre ?

— Sluka ?

— La femme qui nous retient prisonniers ici.

Sylveste comprit avec une sensation de vide béant qu'ils ne lui avaient à peu près rien dit.

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer, ou alors très succinctement. Les gens qui ont tué ton père étaient des Inondationnistes du Sentier Rigoureux, pour autant que je sache, ou au moins une branche dissidente du mouvement. Nous sommes à Mantell.

— Je savais bien que nous n'étions plus à Cuvier.

— Non. Et d'après ce qu'ils m'ont dit, Cuvier a été attaquée.

Il s'abstint de lui dire que la ville était probablement inhabitable en surface. Elle n'avait pas besoin de le savoir, pas encore. Après tout, c'était le seul endroit au monde qu'elle ait jamais vraiment connu.

— Je ne sais pas très bien qui mène la danse à Cuvier, maintenant, si ce sont des gens loyaux à ton père, ou un groupe rival du Sentier Rigoureux. À l'en croire, Sluka n'aurait pas été accueillie à bras ouverts quand ton père a pris le pouvoir, à Cuvier. Elle lui en voulait suffisamment pour le faire assassiner.

— Depuis si longtemps ? Fallait-il qu'elle soit rancunière...

— Sluka n'est peut-être pas la personne la plus équilibrée du monde. En réalité, je pense que notre capture ne faisait pas partie de ses plans. Et maintenant qu'elle nous tient, elle ne sait pas très bien quoi faire de nous. Il est clair que nous sommes potentiellement trop précieux pour qu'elle nous élimine... mais en attendant... Enfin, il va peut-être y avoir du changement. D'après l'homme qui m'a arrangé les yeux, il se pourrait que nous ayons des visiteurs.

— Qui ça ?

— Je le lui ai demandé, mais il n'a pas voulu me répondre.

— C'est tentant de faire des spéculations, hein ?

— Si quelque chose devait changer la situation sur Resurgam, ce serait l'arrivée des Ultras.

— C'est un peu tôt pour le retour de Remilliod.

Sylveste secoua la tête.

— S'il y a vraiment un vaisseau qui vient ici, tu peux parier que ce n'est pas Remilliod. Mais qui pourrait vouloir faire des affaires avec nous ?

— Ils ne viennent peut-être pas pour affaires.

C'était sûrement de l'arrogance, mais Volyova était physiquement incapable de laisser quelqu'un faire son travail, si absurde que puisse être la solution de rechange. Elle n'avait rien contre l'idée – ni contre le fait – de laisser Khouri tenter seule, au poste de tir, de détruire l'arme secrète. Elle reconnaissait bien volontiers que c'était la seule option viable. Mais ça ne voulait pas dire qu'elle allait attendre les bras croisés que les choses s'arrangent. Elle se connaissait trop bien pour ça. Elle devait – elle allait trouver un moyen d'aborder le problème sous un autre angle.

— *Svinoï*, dit-elle.

Elle avait beau faire, la solution refusait obstinément de se présenter à son esprit. Chaque fois qu'elle croyait avoir trouvé une approche, un moyen de stopper la manœuvre de l'arme, une autre partie de son esprit qui avait un coup d'avance sur l'enchaînement logique des faits élevait une objection. Le fait de pouvoir critiquer ses propres options au fur et à mesure qu'elles lui venaient à l'idée, sinon avant même qu'elle en ait conscience, constituait, d'une certaine façon, une preuve de fluidité de sa pensée. Mais elle avait aussi l'impression assez affolante de faire tout ce qui était en son pouvoir pour saboter ses propres chances de succès.

Et maintenant, elle devait s'occuper de l'aberration.

Comme elle disait, à présent. Ce mot réussissait à exprimer le mélange d'incompréhension et de dégoût qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle s'obligeait à y penser. L'aberration, c'était ce qui se passait dans la tête de Khouri. Et maintenant qu'elle était immergée dans le paysage mental abstrait de la zone de combat, l'aberration s'étendait nécessairement au poste de tir lui-même, et par extension à Volyova, puisque c'était elle qui l'avait construit. Elle monitorait la situation au plus près, grâce aux relevés neuraux qui s'affichaient sur son bracelet. Aucun doute, une tempête faisait rage sous le crâne de cette femme. Une tempête qui étendait ses racelles vacillantes, troublées, dans la zone de combat.

Volyova le savait, tout cela devait être lié. Il y avait un problème au poste de tir, depuis le début : la folie de Nagorny, l'histoire du Voleur de Soleil, et plus récemment l'auto-activation de l'arme secrète. La tempête psychique – l'aberration – dont la tête de Khouri était le théâtre rentrait aussi, d'une façon ou d'une autre, dans la problématique. Et la certitude qu'il y avait une solution, ou tout au moins une réponse – une image unificatrice qui expliquerait tout –, n'était pas pour l'aider.

Le plus ennuyeux était peut-être que, même en un moment pareil, une partie de son esprit se préoccupait de la question au lieu de se

consacrer entièrement au problème plus pressant qui se posait à elle. Volyova avait l'impression que son cerveau était une salle de classe grouillante d'élèves précoces : individuellement brillants et capables d'aperçus fracassants – pourvu qu'ils veuillent bien unir leurs efforts. Mais certains de ces élèves étaient dissipés ; ils regardaient par la fenêtre en rêvassant, ignorant ses incitations à se concentrer sur le présent, parce qu'ils trouvaient leurs propres obsessions plus intéressantes, intellectuellement, que le programme fastidieux qu'elle s'acharnait à leur imposer.

Une pensée s'imposa à elle ; un souvenir. Il concernait une série de barrières de sécurité qu'elle avait installées à bord, il y avait quarante ans, temps de bord. Dans son esprit, il s'agissait de mesures extrêmes en cas d'invasion par des virus subversifs. Il ne lui était pas venu à l'esprit qu'elle pourrait en avoir vraiment besoin un jour, et sûrement pas dans de telles circonstances.

Mais elle ne pouvait s'empêcher d'y repenser.

— Volyova, annonça-t-elle d'une voix haletante dans son bracelet en fouillant dans sa mémoire à la recherche des commandes requises. Accès demandé aux protocoles anti-intrusion. Niveau lambda plus, préparation au combat optimale, conflits et contre-vérifications à envisager, suppression de refus autonome totale, défauts Armageddon criticalité-neuf, contournement de sécurité alpha-rouge-un, tous privilèges du Triumvirat invoqués à tous niveaux, tous privilèges non-Triumvirat résiliés.

Elle reprit sa respiration en faisant des vœux pour que cette litanie lui ait ouvert suffisamment de portes dans les matrices opérationnelles du vaisseau.

— Et maintenant, ajouta-t-elle, retrouvez et exécutez le fichier Ankylose. Et vite... marmonna-t-elle pour elle-même.

Ankylose était le nom de code d'un programme qui initialisait la fermeture des barrières de sécurité qu'elle avait installées. Elle l'avait écrit elle-même – mais ça faisait si longtemps qu'elle se souvenait à peine de ce que faisait Ankylose, ou de la partie du vaisseau que le programme était susceptible d'affecter. C'était un pari. Elle espérait l'immobiliser suffisamment pour empêcher l'arme secrète d'agir, mais pas assez pour entraver ses propres tentatives.

— *Svinoï, svinoï, svinoï...*

Les messages d'erreur défilaient sur son bracelet. Ils l'informaient, avec la meilleure volonté du monde, que les différents systèmes auxquels Ankylose avait tenté d'accéder afin de les désactiver n'étaient plus accessibles. Ils étaient pour la plupart hors des limites d'intervention du programme, surtout les systèmes les plus profonds du bâtiment. Si Ankylose fonctionnait correctement, il aurait eu le même effet général sur le bâtiment qu'un coup sur la tête pour un être

humain – une extinction totale, absolue, de tous les systèmes non essentiels, et un effondrement général dans un état d'immobilité propice à la récupération. Ça aurait causé de vrais dégâts, mais principalement à un niveau superficiel, et Volyova aurait pu y remédier, les camoufler ou inventer des explications fallacieuses avant le réveil des autres membres de l'équipage. Mais Ankylose n'avait pas fonctionné comme prévu. S'il avait fallu trouver une analogie avec une maladie humaine, le vaisseau aurait été plutôt atteint d'une sorte de léthargie qui n'aurait immobilisé que ses couches superficielles, et encore, partiellement. Ça ne cadrerait pas du tout avec les projets de Volyova.

Puis elle se rendit compte que le programme avait dû immobiliser les armes autonomes de la coque, celles qui ne dépendaient pas directement du poste de tir – celles qui avaient fait sauter la navette. Maintenant, au moins, elle pouvait tenter à nouveau le même gambit. Évidemment, l'arme avait sûrement continué à avancer. Elle n'avait plus l'option de lui faire simplement obstruction. Mais si elle arrivait ne serait-ce qu'à lancer une autre navette dans l'espace, ça ouvrait certaines perspectives.

Une seconde plus tard, ses espoirs étaient réduits à néant et son optimisme avait laissé place à un découragement atterré. Peut-être le programme Ankylose avait-il été ainsi conçu, ou alors au cours des quarante dernières années divers systèmes de navigation s'étaient-ils imbriqués et interconnectés, de sorte qu'Ankylose avait détruit certaines parties sur lesquelles Volyova n'avait jamais eu l'intention de le faire intervenir... Quoi qu'il en soit, pour une raison inconnue, les navettes étaient inaccessibles, verrouillées par les barrières de sécurité. Elle essaya, pour la forme, les commandes de contournement niveau Triumvirat habituelles, mais aucune n'agit. Ce n'était pas très surprenant : Ankylose avait provoqué des ruptures dans le réseau de commande, des failles qu'aucune intervention sur le logiciel ne pourrait combler. Pour remettre les navettes en ligne, Volyova devrait réparer matériellement toutes ces ruptures – et pour cela, elle devrait retrouver la carte des installations qu'elle avait dressée quarante ans plus tôt. Ce qui exigerait des jours de travail, sinon plus.

Or elle ne disposait que de quelques minutes pour agir.

Elle était aspirée dans un puits d'accablement, pire : un gouffre gravitationnel infini, dans lequel elle semblait interminablement. Elle était au fond du gouffre – et plusieurs de ces précieuses minutes avaient passé – lorsqu'elle eut une idée. Une idée tellement évidente qu'elle aurait dû lui venir depuis longtemps.

Elle se mit à courir.

Khouri réintégra brutalement le poste de tir.

Un rapide coup d'œil aux horloges lui confirma ce que Fazil lui avait promis : le temps n'avait pas vraiment passé. C'était un sacré truc ; elle avait vraiment l'impression d'être restée près d'une heure sous la tente-bulle, alors qu'en réalité l'expérience n'avait pas duré plus d'une fraction de seconde. Elle n'avait rien vécu de tout cela ; c'était presque impossible à accepter. D'un autre côté, ce n'était pas le moment de se laisser aller. Les événements se précipitaient déjà d'une façon assez frénétique, avant même l'activation de ses souvenirs, et la situation n'avait rien perdu de son urgence.

L'explosion ne tarderait plus, à présent. Les émissions gravitationnelles n'étaient plus détectables par le vaisseau. C'était comme un sifflet qui aurait commencé à émettre des ultrasons. L'arme devait être prête à faire feu. Était-ce la Demoiselle qui la retenait ? Peut-être était-il important pour elle que Khouri se range à son côté. Si sa manœuvre avec l'arme échouait, Khouri redeviendrait son unique moyen d'action.

— Laissez tomber, Khouri, dit la Demoiselle. Je vous assure. Vous devez comprendre, maintenant, que le Voleur de Soleil n'a rien d'humain ! Vous lui apportez votre aide !

L'effort mental imposé par la sous-vocalisation était presque trop pénible pour elle, à présent.

— Ouais, je suis prête à croire qu'il est étranger. L'ennui, c'est que dans cette perspective vous êtes quoi, vous ?

— Khouri, ce n'est pas le moment...

— Désolée, mais le moment me paraît aussi bien choisi qu'un autre pour parler de ça.

Tout en communiquant ses pensées, Khouri jouait son rôle dans le combat, tandis qu'une partie d'elle-même – la partie qui avait été déstabilisée par les souvenirs qu'on lui avait rappelés – l'implorait de renoncer, de laisser la Demoiselle prendre le contrôle total de l'arme secrète.

— C'est vous qui m'avez amenée à penser que le Voleur de Soleil avait été ramené par Sylveste de chez les Vélaires.

— Non. Vous avez vu les faits, et c'est vous qui en êtes venue à la seule conclusion logique...

— Et comment ! s'exclama Khouri, retrouvant des ressources malgré tout insuffisantes pour modifier l'équilibre. Vous teniez absolument, depuis le début, à me dresser contre le Voleur de Soleil. J'ignore si c'est justifié ou non – il se peut que ce soit un salaud et un pervers –, mais je me demande comment vous pourriez le savoir. Vous l'ignorez. Pour que vous le sachiez, il faudrait que vous soyez vous-même extraterrestre.

— Et si on partait du principe – pour le moment – que c'est le cas...

Un élément nouveau attira l'attention de Khouri. Malgré la gravité du combat, c'était un fait assez important pour qu'elle se détende momentanément et consacre une partie de son esprit conscient à soupeser la situation.

Quelque chose d'autre entraînait en jeu.

Le nouvel arrivant n'était pas dans la zone de combat. Ce n'était pas une entité cybernétique mais un objet matériel, concret, qui n'était pas présent jusque-là dans l'arène – ou que, du moins, elle n'avait pas encore remarqué. À l'instant où Khouri détecta sa présence, il était très près du gobe-lumen, dangereusement près à son avis. Si près, en fait, qu'il semblait y être matériellement accroché, comme une tique.

La chose était de la taille d'un très petit vaisseau spatial, dont la masse centrale n'aurait pas fait plus d'une dizaine de mètres de longueur. On aurait dit une grosse torpille cannelée, munie de huit pattes articulées. Elle marchait sur la coque du bâtiment. Et surtout, miraculeusement, elle n'était pas prise à partie par les défenses qui avaient pulvérisé la navette.

— Ilia... fit Khouri, dans un souffle. Ilia, vous ne pensez pas sérieusement...

Et puis, un instant plus tard, elle ajouta :

— Oh, merde ! Vous allez vraiment le faire, hein ?

— Quelle idiote ! dit la Demoiselle.

La chambre-araignée s'était détachée de la coque. Ses huit pattes avaient lâché prise, toutes en même temps. Comme le vaisseau décélérait toujours, la chambre-araignée parut tomber dans le vide à une vitesse vertigineuse. Normalement, à ce stade, la capsule aurait utilisé ses grappins pour rétablir le contact avec le vaisseau. Mais Volyova avait dû les désactiver parce qu'elle continua à s'éloigner, jusqu'à la mise à feu de ses réacteurs. Khouri percevait la scène par différents moyens et modes qui ne lui auraient pas été accessibles sans implants. Un petit aspect de ce courant sensoriel était consacré aux canaux optiques et relayé par les caméras extérieures du vaisseau. Par ce canal, elle vit les réacteurs cracher des flammes d'un violet incandescent. C'étaient des têtes d'épingle placées autour de la partie médiane, à l'endroit où la tourelle d'où partaient les pattes maintenant sans prise était fixée au corps en forme de torpille. Ces flammes éclairaient les pattes par en dessous, les faisant apparaître par éclairs palpitants, rapides, rythmiques, alors qu'ils freinaient la chute de la chambre et la stoppaient, si bien qu'elle recommença à suivre le bâtiment. Mais Volyova n'utilisa pas les réacteurs pour ramener la chambre à portée de grappin. Après avoir dérivé quelques secondes, la chambre-araignée s'écarta latéralement et fonça vers l'arme.

— Ilia... Vraiment, je ne crois pas...

— Faites-moi confiance, répondit la voix de Volyova, intervenant

dans la zone de combat comme si elle parlait du bout de l'univers et pas depuis un point situé à quelques kilomètres de Khouri. J'ai là quelque chose qu'on pourrait, avec un peu d'indulgence, qualifier de plan. Ou tout au moins une option de combat.

— Je ne suis pas sûre d'aimer cette dernière partie...

— Moi non plus, au cas où vous vous le demanderiez. Au fait, Khouri, reprit-elle après une petite pause, quand tout ça sera terminé – si nous nous en sortons, ce qui n'est pas garanti à ce stade, je vous l'accorde –, je pense que nous devrions prendre le temps d'avoir une petite conversation.

Elle parlait peut-être pour dissimuler le trouble qu'elle devait éprouver.

— Une petite conversation ?

— À propos de tout ça. Le problème général du poste de tir. Ça vous donnerait peut-être aussi l'occasion de me confier... certains petits soucis obsédants dont vous auriez été bien inspirée de me parler plus tôt.

— Comme quoi, par exemple ?

— Eh bien, qui êtes-vous, pour commencer ?

La chambre-araignée franchit rapidement la distance qui la séparait de l'arme en utilisant ses réacteurs pour ralentir, mais en maintenant une position relative par rapport au vaisseau, entretenant une poussée standard d'un g. Même les pattes écartées, la chambre-araignée était trois fois moins grosse que l'arme secrète. Elle ressemblait moins à une araignée, à présent, qu'à un malheureux calmar désemparé sur le point de disparaître dans la gueule d'une baleine en vadrouille.

— Je doute qu'une petite conversation suffise, répondit Khouri en se disant qu'elle n'avait plus vraiment de raison de faire des cachotteries à Volyova.

— Bien. Maintenant, excusez-moi un instant : ce que j'essaie de faire est un peu risqué, pour ne pas dire rigoureusement impossible.

— Elle veut dire suicidaire, traduisit la Demoiselle.

— Vous adorez ça, hein ?

— Immensément. D'autant que je n'ai aucun contrôle sur tout ça.

Volyova avait positionné la chambre-araignée près du rostre éjecteur de l'arme secrète, trop loin pour que les pattes articulées heurtent la surface grêlée en se déployant. Pendant ce temps, l'arme avait amorcé un mouvement de rotation, tanguant mollement d'un bord sur l'autre sous l'effet des farouches poussées de ses tuyères, dans l'espoir manifeste d'échapper à l'approche de Volyova, mais limitée dans ses mouvements par sa propre inertie, exactement comme si l'arme infernale avait peur d'une petite araignée de rien du tout. Khouri entendit quatre détonations rapprochées, si proches, en fait,

qu'elle eut du mal à les distinguer.

Elle vit quatre filins munis de grappins jaillir du corps de la chambre-araignée et heurter silencieusement le rostre de l'arme secrète. C'étaient des grappins à pénétration, conçus pour s'enfoncer de quelques dizaines de centimètres dans leur cible avant de se déployer, de sorte qu'ils ne risquaient pas de se détacher. Les lignes, maintenant tendues, étaient illuminées par les flammes des réacteurs, et la chambre-araignée commença à se haler tandis que l'arme poursuivait son évasion majestueuse.

— Génial ! fit Khouri. Je m'apprêtais à pulvériser cette saloperie. Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?

— Vous tentez votre chance : vous tirez, répondit Volyova. Si vous arrivez à m'éviter avec le rayon, je devrais m'en sortir. Cette capsule est mieux armée que vous ne pensez. (Il y eut un moment de silence, puis :) Génial ! Je te tiens, tas de ferraille de merde !

Les pattes de la chambre-araignée étaient maintenant accrochées autour du rostre. L'arme semblait avoir renoncé à la déloger, non sans raison, peut-être. Khouri se dit que Volyova n'était pas arrivée à grand-chose, malgré sa vaillante tentative. Il était peu probable que son intervention entrave les mouvements de l'arme secrète.

Pendant ce temps, la bataille pour le contrôle des armes de la coque avait repris. Khouri les sentait bouger légèrement, par saccades. Les systèmes de la Demoiselle perdaient momentanément le combat, mais ces petits glissements empêchaient Khouri de viser et de se déployer. Et si le Voleur de Soleil l'assistait, elle ne le sentait pas, mais peut-être le défaut de présence n'était-il qu'un artéfact de sa suprême habileté. Peut-être, s'il n'avait été là, le combat aurait-il été déjà irrémédiablement perdu et – libérée de cette diversion – la Demoiselle aurait-elle déchaîné le pouvoir de l'arme, quel qu'il soit. Pour l'instant, cette nuance n'était pas d'actualité. Elle avait simplement remarqué ce que Volyova était en train de faire. Les réacteurs de la chambre-araignée crachaient simultanément, à présent, résistant à la poussée de l'arme à la fois énorme et plus maladroite.

Volyova attirait l'arme vers le gobe-lumen, et le rayonnement blanc-bleu craché par le moteur le plus proche. Elle allait anéantir cette maudite chose en la plaçant dans le jet mortel de la propulsion Conjoinneur.

— Ilia... fit Khouri. Vous êtes sûre que c'est... bien réfléchi ?

— Réfléchi ? répéta Volyova avec un petit rire caquetant, qui parut à Khouri un peu forcé. C'est la chose la plus irréfléchie que j'aie faite de ma vie, Khouri. Mais pour le moment, je ne vois pas beaucoup d'autres solutions ; à moins que vous ne réussissiez à mettre vos flingues en ligne, et tout de suite.

— Je... je m'en occupe.

— C'est ça, faites-le et arrêtez de me les briser. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, j'ai assez de problèmes en tête comme ça pour le moment.

— Toute votre vie défile devant vos yeux, j'imagine.

— Encore vous ?

Khouri ignore la Demoiselle, réalisant à cet instant que ses interventions n'avaient d'autre but que de la distraire. C'était pervers. En agissant de la sorte, elle interférait en réalité avec le cours du combat ; elle n'était pas la spectatrice impuissante qu'elle prétendait être.

Volyova avait maintenant moins de cinq cents mètres à parcourir avant de projeter l'arme secrète dans les flammes. L'arme se débattait farouchement, toutes ses tuyères éruptantes, mais sa capacité de propulsion totale était inférieure à celle de la chambre-araignée. C'était compréhensible, se disait Khouri. Quand ses constructeurs avaient conçu les systèmes requis pour la déplacer et la positionner, l'idée qu'elle pourrait un jour être amenée à livrer une sorte de corps-à-corps ne figurait peut-être pas au nombre de leurs priorités.

— Khouri, dit Volyova, d'ici une trentaine de secondes, je vais lâcher ce *svinoï*. Si mes calculs sont bons, aucune poussée correctrice ne devrait l'empêcher de finir dans les flammes de la tuyère.

— Alors... c'est bon, non ?

— Eh bien, ce n'est pas mal. Mais je me suis dit qu'il valait mieux vous avertir... répondit Volyova d'une voix hachée, car la réception était perturbée par l'énergie bouillonnante du flux propulsif, dont elle se trouvait maintenant à une distance que l'on considérait généralement comme peu sûre pour l'organisme. Je me suis dit que même si je réussissais à détruire l'arme secrète... une partie du souffle – des particules exotiques, peut-être – pourrait être dirigé par l'explosion vers les chambres de combustion. (Une pause, forcément intentionnelle.) Si ça se produisait, le résultat pourrait ne pas être... optimal.

— Eh bien, merci, répondit Khouri. C'est réconfortant, j'apprécie.

— Et merde... fit Volyova, tout bas, très calmement. Il y a un petit défaut à mon plan. L'arme a dû balancer une sorte de pulsation électromagnétique défensive sur la chambre-araignée. Ou alors, c'est le rayonnement de la propulsion qui provoque des interférences. (Il y eut un bruit, peut-être provoqué par des manipulations répétées d'antiques interrupteurs métalliques sur une console de commande.) Je n'arrive pas à me libérer, je ne sais pas ce qui se passe. Je suis collée à cette abomination...

— Alors coupez cette foutue propulsion ! Vous pouvez faire ça, non ?

— Évidemment ! Comment pensez-vous que j'ai tué Nagorny ?

répliqua-t-elle d'un ton à la fois bravache et peu optimiste. *Niet...* La commande de propulsion est verrouillée. Mes voies d'accès ont dû être bloquées quand j'ai lancé Ankylose... Khouri, la situation est en train de devenir un peu désespérée... bredouilla-t-elle. Si vous disposez de ces armes...

— Elle est foutue, Khouri, fit la Demoiselle d'un petit ton supérieur. Compte tenu de l'angle sous lequel vous devriez faire feu, la moitié de ces armes seraient neutralisées afin d'éviter qu'elles n'endommagent le vaisseau. Et avec le reste, vous aurez de la chance si vous arrivez à roussir la coque de l'arme secrète.

Elle avait raison. À l'insu de Khouri, des pans entiers d'armement potentiellement opérationnel s'étaient sécurisés : elle avait orienté les armes dans une direction trop dangereusement proche des composants critiques du bâtiment. Et les armes restantes étaient des armes légères, par définition peu susceptibles d'infliger des dégâts sérieux.

Le percevant peut-être, le système céda quelque peu.

Khouri retrouva soudain une partie du contrôle des armes et décida de tourner à son avantage la limitation de la puissance de feu des systèmes restants. Elle allait revoir sa stratégie. C'est de précision chirurgicale qu'elle avait besoin, pas de force brutale.

Dans le hiatus, avant que la Demoiselle ne reprenne la maîtrise des armes, Khouri changea de cible prioritaire et lança de nouveaux ordres de visée, d'une spécificité extrême. Mollement, comme si elles se déplaçaient dans de la mélasse, les armes se braquèrent sur la nouvelle cible choisie. Qui n'était plus l'arme secrète, à présent, mais tout autre chose.

— Khouri, commença la Demoiselle, je pense vraiment que vous devriez réfléchir...

Mais Khouri avait déjà fait feu.

Des gouttes de plasma filèrent vers la connexion de l'arme secrète – non avec l'arme proprement dite, mais avec la chambre-araignée –, lui sectionnant les pattes au milieu et tranchant net les quatre grappins. La capsule s'écarta brusquement de la flamme meurtrière de la propulsion.

L'arme secrète dériva vers le flux propulsif, tel un papillon de nuit attiré par la flamme d'une lampe.

Tout se passa ensuite en une série inhumaine d'instants si brefs et si rapprochés que Khouri ne comprit pas tout sur le coup. L'extérieur de l'arme secrète se volatilisa en une milliseconde, se dispersa dans un hoquet de vapeurs essentiellement métalliques. Rien n'eût permis de dire si la suite fut provoquée par le rayon ou si, à l'instant de sa destruction, l'arme secrète était déjà en train de se retourner comme un gant.

Quoi qu'il en soit, les choses ne se passèrent probablement pas

comme ses concepteurs l'avaient imaginé.

Simultanément, ou à peu près, ce qui subsistait de l'arme secrète dans la carcasse éviscérée fut ébranlé par une interminable éruption gravitationnelle, un hoquet d'espace-temps fracassant. Quelque chose de très horrible arrivait au tissu de la réalité dans les environs immédiats de l'arme, mais pas de la façon prévue. Un arc-en-ciel de lumière stellaire courbée frémit autour de la masse en fusion d'énergie plasmatique. L'espace d'une milliseconde, l'arc-en-ciel fut approximativement sphérique et stable, puis il fut pris de tremblements, d'oscillations erratiques, comme une bulle de savon sur le point d'éclater. Une fraction de milliseconde plus tard, il s'effondra sur lui-même et disparut à un rythme exponentiel.

L'espace d'un instant, il n'en resta rien, pas même des débris, juste le fond de l'espace normal, piqueté d'étoiles.

Puis un soupçon de lumière apparut, à la limite de l'ultraviolet. La lueur s'amplifia, s'enfla, se gonfla en une sphère intense, maléfique. L'onde de plasma en expansion heurta le bâtiment, l'ébranlant si violemment que Khouri ressentit le choc malgré les cardans amortisseurs du poste de tir. Les données affluèrent, lui disant – non qu'elle eût particulièrement envie de le savoir – que l'impact n'avait pas sérieusement compromis les systèmes basés sur la coque et que le bref pic de radiations de fond provoqué par l'éclair était resté dans des limites tolérables. Les scans gravimétriques étaient brutalement retournés à la normale.

L'espace-temps avait été crevé, pénétré au niveau quantique, libérant une minuscule étincelle d'énergie de Planck. Enfin, minuscule par rapport aux énergies qui bouillonnaient normalement dans la mousse de l'espace-temps. Mais, au-delà du confinement normal, cette éruption négligeable avait eu l'effet d'une explosion nucléaire dans la cour, derrière chez soi. L'espace-temps s'était instantanément reconstitué, se reformant avant que de vrais dégâts ne soient commis, ne laissant comme preuve qu'il s'était passé quelque chose de bizarre que quelques trous noirs de masse quantique faible et quelques particules anormales/exotiques.

— Eh bien ! fit la Demoiselle, l'air plus déçue qu'autre chose. J'espère que vous êtes fier de vous !

Mais ce qui attirait l'attention de Khouri, en cet instant précis, c'était l'absence qui s'approchait d'elle, se ruait vers elle dans la zone de combat. Elle essaya de battre en retraite, de rompre le lien...

Trop tard.

En orbite autour de Resurgam, 2566

— Siège ! ordonna Volyova en prenant pied sur la passerelle.

Un fauteuil s'offrit avidement à elle. Elle boucla son harnais et fit décrire au fauteuil une courbe qui l'éloigna des parois en gradins de la passerelle et l'amena en orbite autour de l'énorme sphère de projection holographique située au centre de la salle.

La sphère affichait une image de Resurgam. On aurait dit le globe oculaire desséché d'un antique cadavre momifié, agrandi plusieurs centaines de fois. Ce n'était pas une simple représentation de Resurgam tirée de la base de données du vaisseau ; Volyova savait qu'elle était réactualisée en temps réel grâce aux images capturées au même moment par les caméras fixées sur la coque du gobe-lumen.

Resurgam était une vilaine planète, selon tous les critères en vigueur. En dehors du blanc sale des calottes polaires, c'était une sphère grisâtre comme un crâne, maculée de traînées couleur de rouille avec quelques taches d'un bleu terne jetées au hasard dans les zones équatoriales. Les étendues d'eau océaniques plus vastes étaient prises par les glaces, et si ces flaques n'étaient pas gelées, c'était probablement parce qu'elles étaient réchauffées artificiellement, soit par des résilles thermiques, soit grâce à des procédés métaboliques minutieusement calculés. Il y avait des nuages, mais au lieu des grands schémas complexes qui constituaient la plupart des systèmes climatiques planétaires, c'étaient ici des panaches évanescents. Il y en avait de plus épais, d'un blanc opaque, et qui formaient de petites chaînes ganglionnaires près des colonies, aux endroits où les usines de vapeur transformaient les glaces des pôles en eau, en oxygène et en hydrogène. Les taches de végétation assez grandes pour êtres vues sans grossissement jusqu'à une résolution d'un kilomètre étaient rares, de même que les indices visibles de présence humaine, réduits à quelques lumières éparses : celles des colonies, qui apparaissaient lorsque la planète glissait dans la nuit, toutes les quatre-vingt-dix minutes. Même avec le zoom, les colonies étaient quasiment

invisibles : à l'exception de la capitale, elles étaient généralement enfouies dans le sol et il n'en dépassait pas grand-chose, en dehors des antennes, des pistes d'atterrissage et des serres qui seules affleuraient à la surface. Quant à la capitale...

C'était le détail problématique.

— Quand notre fenêtre avec le triumvir Sajaki doit-elle s'ouvrir ? demanda-t-elle en parcourant les autres du regard.

Leurs sièges formaient un vague amas de coques tournées les unes vers les autres sous la lumière cendreuse de la planète.

— Dans cinq minutes, répondit Hegazi. Cinq tortueuses minutes, et Sajaki partagera avec nous ses délicieuses informations sur nos nouveaux amis les colons. Tu es sûre de supporter l'angoisse de l'attente ?

— Je te laisse deviner, *svinoï* !

— Le défi ne serait pas bien grand, hein ? Hegazi arborait un grand sourire, ou du moins il se donnait beaucoup de mal pour faire comme si. Ce qui n'était pas un mince exploit compte tenu de la quantité d'accessoires chimériques incrustés dans son visage.

— C'est drôle ; si je ne te connaissais pas aussi bien, je dirais que tu n'es pas précisément enthousiasmée par tout ça.

— S'il n'a pas trouvé Sylveste...

— Hegazi leva sa main gantée.

— Sajaki n'a pas encore fait son rapport. N'allons pas plus vite que la musique...

— Alors tu es confiant, tu crois qu'il l'a trouvé ?

— Eh bien... je n'ai pas dit ça.

— S'il y a une chose que je déteste, reprit Volyova en le regardant froidement, c'est l'optimisme béat.

— Oh, pas la peine de faire la gueule. On a vu pire. Ils avaient vu pire, force lui était de l'admettre. Et ce n'était pas fini. La récente série d'ennuis qui lui étaient tombés dessus avait réussi l'exploit d'aller crescendo. Elle en était au point où elle commençait à regretter les problèmes simplement irritants que lui posait Nagorny. Quand son seul souci, au fond, était qu'il en voulait à sa peau. Ça l'amenait à se demander – sans enthousiasme excessif – s'il ne viendrait pas un jour où elle regretterait cette période.

La crise avec Nagorny ne faisait qu'annoncer la suite. C'était évident, à présent. Sur le coup, elle avait considéré l'affaire comme un incident isolé, mais ce n'était que le révélateur de quelque chose de bien pire, comme le murmure cardiaque précurseur d'une attaque. Elle avait tué Nagorny sans comprendre ce qui l'avait fait devenir psychotique. Puis elle avait recruté Khouri et les problèmes ne s'étaient pas contentés de se répéter, ils avaient repris en l'amplifiant un thème plus vaste, tel le second mouvement d'une sinistre

symphonie. Khouri n'était pas folle – pas visiblement, pas encore. Mais elle était devenue le catalyseur d'une folie pire, moins localisée. Elle avait dans la tête des orages comme Volyova n'en avait jamais vu. Et puis il y avait eu l'incident avec l'arme secrète, au cours duquel Volyova avait failli trouver la mort, et qui aurait pu tuer tout le monde. Ainsi, peut-être, qu'un nombre non négligeable d'habitants de Resurgam.

Elle lui en avait parlé avant que les autres ne se réveillent.

— Khouri, le moment est venu de m'apporter certaines réponses !

— Des réponses à quel sujet, triumvira ?

— Cessez ce petit jeu, avait répondu Volyova. Je suis beaucoup trop fatiguée pour ça, et je vous assure que je découvrirai la vérité, d'une façon ou d'une autre. Vous vous êtes trahie, pendant la crise de l'arme secrète. Et si vous pensiez que j'oublierais certaines des choses que vous avez dites, vous vous trompiez.

— Quelles choses, par exemple ?

Elles étaient au fond de l'une des zones infestées de rats. Qui était, la chambre-araignée mise à part, et pour ce qu'en savait Volyova, l'un des endroits du bâtiment où elles risquaient le moins d'être écoutées par Sajaki.

Elle avait brutalement collé Khouri contre la cloison, assez fort pour lui couper le souffle. Histoire de lui faire comprendre qu'il ne fallait ni sous-estimer sa force neuveuse, ni abuser de sa patience.

— Ne vous y trompez pas, Khouri. J'ai tué Nagorny, votre prédécesseur, parce qu'il m'avait lâchée. J'ai réussi à dissimuler la vérité sur sa mort au reste de l'équipage. Ne vous faites pas d'illusions : je vous réserverai le même sort si vous m'en donnez la moindre raison.

Khouri s'était écartée de la paroi et avait repris quelques couleurs.

— Que voulez-vous savoir, au juste ?

— Vous pourriez commencer par me dire qui vous êtes. Et que ce soit bien clair pour vous : je sais que vous êtes une taupe.

— Une taupe ! Et comment serait-ce possible ? C'est vous qui m'avez recrutée.

Volyova avait évidemment réfléchi à la question.

— Oui, avait-elle répondu. C'est l'impression que ça devait donner, évidemment. Vous m'avez bien eue, hein ? Je ne sais pas pour qui vous travaillez, mais il a réussi à manipuler mes procédures de recherche afin de me faire croire que c'était moi qui vous choisissais... alors que la sélection, ce n'est pas moi qui l'ai faite.

Volyova aurait volontiers reconnu qu'elle n'avait aucune preuve de ce qu'elle avançait, mais c'était l'explication la plus simple, et elle collait avec tous les faits.

— Alors ? Vous allez le nier ?

— Et qu'est-ce qui vous fait penser que je suis une taupe ?

Volyova avait pris le temps d'allumer une des cigarettes qu'elle avait achetées aux Kamés, dans le carrousel où elle avait recruté Khouri. À moins que ce ne soit Khouri qui l'ait recrutée...

— J'ai l'impression que vous en savez beaucoup trop long sur le poste de tir. Et que vous savez quelque chose sur le Voleur de Soleil... et ça me trouble profondément.

— C'est vous qui m'avez parlé du Voleur de Soleil peu après m'avoir amenée à bord, vous ne vous rappelez pas ?

— Si, mais vous en savez plus long que ne le justifie le peu que j'aurais pu vous dire. En fait, par moments, vous semblez savoir des choses que j'ignore. Et ce n'est pas tout, avait-elle ajouté après réflexion. L'activité neurale de votre cerveau, quand vous êtes en cryosommeil... J'aurais dû examiner plus soigneusement vos implants, quand vous êtes arrivée à bord. Ils ne sont manifestement pas ce qu'ils ont l'air d'être. Vous voulez essayer de m'expliquer ça ?

— Très bien... avait répondu Khouri d'une voix changée, comme si elle avait renoncé à s'en sortir par des faux-fuyants. Mais écoutez-moi bien, Ilia. Je sais que vous avez vos petits secrets, vous aussi – des choses dont vous n'avez pas envie que Sajaki et les autres entendent parler. J'avais déjà deviné pour Nagorny, et puis il y a aussi l'affaire de l'arme secrète. Je sais que vous ne tenez pas à ce que ça se sache, ou vous ne vous donneriez pas tant de mal pour en dissimuler toutes les traces.

Volyova avait acquiescé, sachant qu'il ne servirait à rien de nier. Peut-être Khouri avait-elle même une intuition de sa relation avec le capitaine.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux vous dire, c'est que, quoi que je vous révèle tout de suite, il vaudrait mieux que ça reste entre nous. C'est une demande raisonnable, non ?

— Je viens de vous dire que je pourrais vous tuer, Khouri. Vous n'êtes pas précisément en position de marchander.

— Oui, vous pourriez m'éliminer, ou du moins vous pourriez essayer, mais malgré ce que vous venez de me dire, je doute que vous réussissiez à dissimuler ma mort aussi facilement que celle de Nagorny. Perdre un artilleur, ce n'est pas de veine ; en perdre deux, ça commence à faire désordre, vous ne pensez pas ?

Un rat avait détalé, les éclaboussant au passage. Irritée, Volyova avait jeté son mégot dans sa direction, mais l'animal avait déjà disparu dans un trou de la cloison.

— Alors vous me demandez de ne pas dire aux autres que je sais que vous êtes une taupe ?

— Faites ce que vous voulez, avait rétorqué Khouri avec un haussement d'épaules. Mais comment croyez-vous que Sajaki le prendra ? Et d'abord, qui a fait monter la taupe à bord, hmm ?

Volyova avait pris son temps avant de répondre.

— Vous avez tout prévu, hein ?

— Je savais que, tôt ou tard, vous exigeriez certaines réponses.

— Commençons par les questions les plus évidentes. Qui êtes-vous, et pour qui travaillez-vous ?

— Vous connaissez déjà une bonne partie de la vérité, avait répondu Khouri avec un soupir résigné. Je m'appelle Ana Khouri et j'étais dans l'armée, au Bout du Ciel. Mais il y a vingt ans de plus que vous ne pensez. Quant au reste... Je ne sais pas ce que je donnerais pour une tasse de café...

— Il n'y en a pas. Autant vous y faire.

— Très bien. J'étais sur les rôles d'un autre équipage. Je ne connais pas leur nom – il n'y a jamais eu de contact direct –, mais ils voulaient faire main basse sur vos armes secrètes depuis un certain temps.

Volyova avait secoué la tête.

— Impossible. Personne n'est au courant de leur existence.

— C'est ce que vous pensez. Mais vous avez utilisé certaines armes de la cache, non ? Il faut croire qu'il y a eu, à votre insu, des survivants, des témoins. Ils auront répandu l'information selon laquelle votre bâtiment transportait du matériel sérieux. Peut-être que personne ne connaît l'ensemble du tableau, mais il y a des gens qui en savent assez pour vouloir faire main basse sur une partie du butin.

Volyova n'avait pas répondu. Ce que racontait Khouri était choquant, comme de découvrir que son secret le plus intime était de notoriété publique, mais elle devait bien admettre que ce n'était pas rigoureusement impossible. Il se pouvait qu'il y ait eu une fuite. Après tout, des membres de l'équipage avaient quitté le bâtiment – pas toujours de leur plein gré. Ceux qui étaient partis n'étaient pas censés avoir eu accès à des informations sensibles ; ils n'auraient pas dû être au courant pour la cache d'armes, en tout cas, mais une fuite était toujours possible. Ou bien, comme l'avait raconté Khouri, quelqu'un l'avait vue utiliser l'une des armes secrètes et avait vécu assez longtemps pour transmettre l'information.

— Cet autre équipage... vous ne connaissiez peut-être pas leurs noms, mais vous savez comment s'appelait le bâtiment ?

— Non. Autant me dire tout de suite qui ils étaient, vous ne pensez pas ?

— Alors, que savez-vous d'eux ? Comment espéraient-ils nous faucher les armes secrètes ?

— C'est là que le Voleur de Soleil entre en jeu. C'était un virus

militaire qu'ils ont introduit à bord de votre bâtiment la dernière fois que vous êtes passés par le système de Yellowstone. Un logiciel d'infiltration adaptable, rudement futé. Il était conçu pour se frayer un chemin dans les installations ennemies et livrer une guerre psychologique à ses occupants, en les rendant fous par des suggestions subliminales... (Khourï s'interrompt, le temps de laisser Volyova digérer ces informations.) Mais vos propres défenses étaient trop puissantes. Ça n'a pas marché, et le Voleur de Soleil a été affaibli. Alors ils ont attendu leur heure. Ils ont à nouveau tenté leur chance quand vous avez regagné le système de Yellowstone, près d'un siècle plus tard. Leur stratégie consistait, cette fois, à introduire un agent humain à bord.

— Comment l'attaque virale originale a-t-elle été menée ?

— Ils savaient que vous feriez venir Sylveste à bord pour s'occuper de votre capitaine. Ils avaient implanté le logiciel en lui, à son insu, et il a contaminé vos systèmes lorsqu'il s'est trouvé connecté avec votre infrastructure médicale.

Tout cela était très plausible. Et très inquiétant, avait conclu Volyova. Ce n'était qu'un exemple d'équipage prédateur comme il y en avait tant. Il aurait été d'une extrême arrogance de croire que seul le Triumvirat de Sajaki était capable de telles manigances.

— Et quel était votre rôle ?

— Estimer le niveau de contamination des systèmes de votre poste de tir par le Voleur de Soleil. Et, si possible, prendre le contrôle du bâtiment. Resurgam était la destination idéale : assez éloignée des routes fréquentées pour échapper à toutes les juridictions policières à l'échelle d'un système. Si la prise de contrôle était possible, il n'y aurait personne pour le voir, à part, peut-être, quelques colons. Le plan était bien ficelé, avait soupiré Khourï, mais le programme Voleur de Soleil était vérolé ; trop dangereux, trop évolutif. Il s'est fait repérer en poussant Nagorny à la folie, mais d'un autre côté il était le seul susceptible d'être atteint. Et puis il a commencé à foutre la merde dans la cache d'armes...

— L'arme incontrôlable.

— Ouais. Moi aussi, j'ai eu peur, avait dit Khourï avec un frisson. Je savais que le Voleur de Soleil était trop puissant, à ce moment-là. J'avais beau faire, je ne pouvais pas le contrôler.

Au cours des jours suivants, Volyova avait posé à Khourï d'autres questions, mettant à l'épreuve les différents aspects de son histoire, les comparant aux faits connus. D'accord, il se pouvait que le Voleur de Soleil soit un logiciel d'infiltration... Elle n'avait jamais rien connu d'aussi subtil et insidieux – et elle avait de la bouteille –, mais elle ne pouvait écarter cette éventualité. Après tout, elle savait que la chose

existait. En réalité, l'histoire de Khouri était la première explication qui tenait debout. Ça expliquait pourquoi, malgré ses efforts, elle n'avait pas réussi à soigner Nagorny. Il n'avait pas été rendu fou par une combinaison subtile d'effets provoqués par ses implants ; il avait été purement et simplement affolé par une entité spécialement conçue dans ce but. Pas étonnant qu'elle ait eu autant de mal à trouver une raison à ses problèmes. Évidemment, il restait quelques questions lancinantes : pourquoi la folie de Nagorny s'était-elle exprimée avec une telle violence – ces croquis fébriles d'oiseaux de cauchemar, les sculptures de son cercueil –, et comment savoir si le Voleur de Soleil n'avait pas tout simplement amplifié des psychoses pré-existantes, laissant le subconscient de Nagorny jouer avec l'imagerie qui lui convenait ?

Et puis il y avait cet autre mystérieux équipage. Elle ne pouvait l'exclure totalement. Les enregistrements du livre de bord faisaient apparaître qu'un autre gobe-lumen – le *Galatée* – était aussi à Yellowstone les deux dernières fois qu'ils étaient venus dans le système. Et si c'étaient eux qui avaient envoyé Khouri à bord ?

Cette explication en valait une autre. Pour le moment, en tout cas. Khouri avait raison : il était clair qu'elle ne pouvait rien dire de tout cela aux autres membres du Triumvirat. Sajaki accuserait Volyova d'avoir gravement manqué à la sécurité. Il le ferait payer cher à Khouri, bien sûr, mais Volyova pouvait s'attendre à en prendre pour son grade. Vu la façon dont leurs relations s'étaient tendues, ces derniers temps, il était tout à fait possible que Sajaki essaie de la tuer. Et qu'il y arrive. Il était au moins aussi costaud que Volyova. La perspective de perdre sa principale spécialiste en armement et la seule personne qui connaissait vraiment la cache d'armes ne l'empêcherait pas de dormir. Il rétorquerait qu'elle avait amplement prouvé son incompétence dans ce domaine. Par ailleurs, peu importait ce qui s'était vraiment passé avec l'arme secrète, Khouri lui avait bel et bien sauvé la vie, et c'était une vérité incontournable dont Volyova ne pouvait faire abstraction. Si haïssable que soit cette pensée, elle avait une dette envers la taupe.

Sa seule option, quand elle réfléchissait à la question de façon dépassionnée, consistait à faire comme s'il ne s'était rien passé. N'importe comment, Khouri avait dû faire une croix sur son objectif inavoué ; elle ne tenterait plus de s'emparer du bâtiment. Il n'y avait pas d'interférence entre la raison pour laquelle elle était venue à bord et leur but à eux, qui était d'y ramener Sylveste. Khouri leur rendrait les mêmes services que n'importe quel membre de l'équipage. Maintenant que Volyova connaissait la vérité, et que Khouri avait dû renoncer à sa mission, surtout, elle pouvait compter sur Khouri pour assumer au mieux la fonction qui lui avait été confiée. Peu importait

que la thérapie de loyauté marche ou non : elle devrait faire comme si c'était le cas, et peu à peu, ça deviendrait la vérité. Il se pourrait qu'elle n'ait plus envie de quitter le vaisseau même quand elle en aurait l'occasion. Après tout, il y avait des endroits bien pires. Au fil des mois ou des années de temps subjectif, elle s'intégrerait à l'équipage et sa duplicité passée resterait un secret qu'elles seraient seules à connaître, Volyova et elle. Avec le temps, Volyova en viendrait peut-être même à l'oublier.

Volyova avait fini par se convaincre que le problème de l'infiltration était réglé. Celui du Voleur de Soleil restait d'actualité, évidemment, mais Khouri s'efforcerait désormais, tout comme elle, de le dissimuler à Sajaki. D'ici là, elles avaient d'autres chats à fouetter. Volyova avait entrepris d'effacer toute trace de l'incident de l'arme secrète. Elle tenait à ce que ce soit fait avant le réveil de Sajaki et des autres, mais ça n'avait pas été facile. Il avait d'abord fallu réparer les dégâts subis par le gobe-lumen, et notamment remettre en état les zones de la coque qui avaient été endommagées par l'explosion de l'arme. Ça consistait essentiellement à convaincre les procédures d'autoréparation de mettre les bouchées doubles, après quoi elle avait dû reproduire à l'identique tous les impacts de météorites, les éraflures pré-existantes et les réparations préalables. Elle s'était ensuite introduite dans la mémoire du dispositif d'autoréparation afin d'écraser toutes les données concernant les travaux effectués. Cela fait, elle avait entrepris la remise en état de la chambre-araignée, bien que Sajaki et les autres ne soient pas censés connaître son existence. Mieux valait être prudent, et c'était, de loin, la réparation la plus simple. Ensuite, elle avait dû effacer toute trace d'utilisation du programme Ankylose. Ce qui représentait, en soi, au moins une semaine de travail.

La perte de la navette avait été beaucoup plus difficile à dissimuler. Pendant un moment, elle avait envisagé d'en fabriquer une autre en glanant de petites quantités de matériaux dans tous les coins du vaisseau. Ça n'aurait exigé qu'un quatre-vingt millième de la masse entière du bâtiment, mais ç'aurait été trop risqué. Elle n'était pas sûre d'arriver à la patiner de façon convaincante afin qu'elle ait l'air aussi ancienne que l'originale. Elle avait préféré opter pour une solution plus simple : modifier la base de données du bâtiment afin de faire comme si elle n'avait jamais existé. Sajaki s'en apercevrait peut-être – tout l'équipage pourrait s'en apercevoir –, mais personne ne pourrait jamais rien prouver. Pour finir, elle s'était attaquée au remplacement de l'arme secrète. Par une arme factice, une réplique conçue pour rester dans la cache d'armes et avoir l'air menaçante lors des rares occasions où Sajaki viendrait lui rendre visite dans son domaine. Cela lui avait demandé six jours de travail acharné. Le septième jour, elle s'était reposée, et avait entrepris de se donner une contenance afin que

les autres ne devinent pas la somme de travail qu'elle s'était imposée. Le huitième jour, Sajaki s'était réveillé et lui avait demandé ce qu'elle avait bien pu faire pendant les années qu'il avait passées en cryosomme.

« Bah, avait-elle répondu, pas grand-chose. »

La réaction de Sajaki – comme presque tout ce qui le concernait, ces temps-ci – avait été difficile à apprécier. Même si elle s'en était tirée, cette fois, se disait-elle, elle devait absolument éviter de commettre une autre erreur. De plus, ils n'étaient pas encore entrés en contact avec les colons, et certaines choses avaient commencé à lui échapper : elle n'arrêtait pas de penser à la signature de neutrinos qu'elle avait détectée autour du système de l'étoile neutronique, et au sentiment de vague malaise qu'elle éprouvait depuis. La source était toujours là, et même si elle restait faible, elle l'avait assez bien étudiée à présent pour savoir qu'elle gravitait non seulement autour de l'étoile neutronique, mais aussi autour du monde rocheux de la taille d'une lune qui l'accompagnait. Il n'était certainement pas là quand le système avait été observé, des dizaines d'années auparavant, ce qui faisait immédiatement penser qu'il avait un rapport avec la colonie de Resurgam. Mais comment auraient-ils pu l'envoyer là ? Les colons n'avaient même pas l'air capables d'atteindre leur propre orbite, alors quant à lancer une sorte de sonde vers les limites de leur système... Même le *Loreau*, le vaisseau qui les avait amenés ici, avait disparu. Elle s'attendait à le trouver en orbite autour de Resurgam, mais il n'y en avait pas trace. Maintenant, quels que soient les faits, elle gardait dans un coin de son esprit l'idée selon laquelle les colons auraient pu être capables de quelque chose de complètement inattendu. Encore un fardeau à ajouter à la somme croissante de ses ennuis.

— Ilia ? appela Hegazi. Nous sommes pratiquement prêts. La capitale est sur le point de sortir de la nuit.

Elle hocha la tête. Les caméras à fort grossissement disposées autour de la coque devaient zoomer sur un point précis, situé à quelques kilomètres au-delà de la périphérie de la ville, et se focaliser sur un point convenu avant le départ de Sajaki. Sauf incident, il devait maintenant attendre à cet endroit, planté sur une mesa, et il regardait le soleil se lever. Le timing était critique, à ce stade, mais Volyova était convaincue que Sajaki serait au rendez-vous.

— Je l'ai, annonça Hegazi. Phasage et stabilisation de l'image...

— Montre-nous ça.

Une fenêtre s'ouvrit dans le globe, à côté de la capitale, et s'agrandit rapidement. Ils ne virent pas tout de suite ce qu'elle cadrerait. Une tache floue qui aurait pu être un homme était debout sur un rocher. Puis l'image se précisa rapidement, et la silhouette devint reconnaissable : c'était Sajaki. Au lieu de l'armure transformable,

massive, qu'il portait la dernière fois que Volyova l'avait vu, il arborait un pardessus couleur de cendre dont les pans claquaient autour de ses bottes. Il y avait du vent sur la mesa. Il avait remonté son col jusqu'à ses oreilles, mais son visage était bien visible.

Sauf que ce n'était pas tout à fait le sien. Avant de quitter le vaisseau, ses traits avaient été subtilement conformés à un idéal moyen dérivé des profils génétiques des membres de l'expédition qui avaient fait le voyage de Yellowstone à Resurgam, et qui avaient eux-mêmes hérité des gènes franco-chinois apportés par les colons de Yellowstone. Sajaki pourrait traverser les rues de la capitale en plein midi, il s'attirerait tout au plus des regards curieux. Rien chez lui ne trahissait le nouvel arrivant, pas même son accent. Un logiciel linguistique avait analysé la douzaine, à peu près, de dialectes kamés parlés par les membres de l'expédition, et les avait fondus, à l'aide de modèles lexico-statistiques complexes, en un nouveau dialecte à l'échelle de la planète entière. Si Sajaki devait communiquer avec les colons de Resurgam, son aspect extérieur, l'histoire qu'il s'était inventée et sa façon de parler les convaincraient qu'il venait de l'une des colonies éloignées, et non d'un autre monde.

C'était l'idée, du moins.

Sajaki n'était équipé d'aucun dispositif technologique susceptible de le trahir, en dehors de ses implants sous-cutanés. Tout système de communication surface-orbite conventionnel aurait été trop susceptible de détection, et beaucoup trop difficile à expliquer s'il était capturé, pour une raison ou une autre. Mais il parlait, en ce moment précis ; il répétait inlassablement la même phrase pendant que les capteurs à infrarouge du vaisseau examinaient le flux sanguin entourant sa bouche afin de modéliser les mouvements de ses muscles sous-jacents et de son maxillaire. En corrélant ces mouvements avec les conversations réelles stockées dans ses archives, le vaisseau déterminait les sons qu'il articulait. L'étape finale consistait à inclure des modèles grammaticaux, syntaxiques et sémantiques aux mots que Sajaki était censé prononcer. Ça paraissait compliqué – et ça l'était –, mais pour Volyova, il n'y avait pas de délai perceptible entre les mouvements de ses lèvres et la voix simulée qui lui parvenait, avec une netteté et une clarté surnaturelles.

— Je pars du principe que vous m'entendez, à présent, disait-il. Pour les archives, il s'agit de mon premier envoi à partir de la surface de Resurgam depuis mon atterrissage. Ne m'en veuillez pas si je m'égare occasionnellement, ou s'il m'arrive de m'exprimer sans élégance. Ce rapport n'a pas été préalablement écrit. Cela aurait constitué un trop grand manquement à la sécurité, au cas où l'on m'aurait trouvé en sa possession lors de mon départ de la capitale. La situation est très différente de ce à quoi nous nous attendions.

Ça, se dit Volyova, c'était bien vrai. Les colons, ou du moins une certaine faction, savaient certainement qu'un vaisseau était arrivé dans les parages de Resurgam. Ils avaient effectué subrepticement un balayage radar, mais ils n'avaient pas tenté de contacter le *Spleen* – pas plus que le vaisseau n'avait tenté d'entrer en contact avec le sol. Ça la tarabustait autant que la source de neutrinos. C'était un signe de paranoïa, de dissimulation, et pas seulement de sa part. Mais elle se força à ne pas y penser pour le moment, parce que Sajaki était encore en train de parler et qu'elle ne voulait rien manquer de ses paroles :

— J'ai beaucoup à dire au sujet de la colonie, et cette fenêtre est brève. Aussi commencerai-je par la nouvelle que vous attendez, je n'en doute pas. Sylveste est localisé. Nous n'avons plus qu'à nous emparer de lui.

Sluka avalait son café, assise en face de Sylveste, de l'autre côté d'une longue table noire. Le soleil qui venait de se lever sur Resurgam filtrait par les jalousies à moitié closes, projetant des ombres farouches sur les méplats de leur visage.

— Je voudrais votre avis sur un point précis.

— Les visiteurs ?

— Quelle intuition !

Elle remplit la tasse de Sylveste et tendit la main, paume ouverte, vers la chaise. Sylveste s'appuya à son dossier, de sorte qu'elle le dominait.

— Pardonnez ma curiosité, docteur Sylveste, mais vous pourriez me dire ce que vous avez entendu au juste ?

— Je n'ai rien entendu.

— Alors ça ne vous prendra pas longtemps.

Il lui sourit à travers un brouillard d'épuisement. Pour la deuxième fois de la journée, elle l'avait fait réveiller par ses sbires et sortir de sa chambre dans un état de désorientation semi-comateux. Il était encore habité par l'odeur de Pascale, et il se demanda si elle dormait toujours dans sa propre cellule, quelque part, à l'autre bout de Mantell. Il avait beau se sentir incroyablement seul, ce sentiment était tempéré par la certitude réconfortante qu'elle était saine et sauve. C'est ce que les hommes de Sluka lui avaient dit, avant même qu'ils ne se revoient, mais il n'avait aucune raison de les croire. Après tout, en quoi Pascale pouvait-elle intéresser les agents du Sentier Rigoureux ? Elle leur était encore moins utile que lui, et il était déjà assez clair que Sluka s'était demandé si elle devait le laisser en vie.

Et pourtant, les choses évoluaient de façon sensible. On lui avait permis de passer un moment avec Pascale, et il voulait croire que ce ne serait pas le seul. Ce changement de situation était-il dû au fait que Sluka avait un fond d'humanité, ou bien était-ce l'indice d'autre chose,

du fait qu'elle pourrait avoir besoin de l'un d'eux dans un proche avenir, par exemple, et que le moment était venu de se concilier leurs bonnes grâces ?

Sylveste but son café, achevant de chasser sa torpeur.

— Tout ce que j'ai entendu dire, c'est que nous pourrions avoir des visiteurs. Et j'en ai tiré mes propres conclusions.

— Que vous allez me faire partager, sans aucun doute.

— Nous pourrions peut-être parler un peu de Pascale ?

Elle le regarda par-dessus le bord de sa tasse et hocha la tête mécaniquement, avec une délicatesse d'automate.

— Vous proposez un échange d'informations contre... contre quoi ? un allègement du régime qui vous est imposé ?

— Il me semble que ce ne serait pas déraisonnable.

— Disons que cela dépendra de la qualité de vos spéculations.

— Des spéculations ?

— Quant à l'identité de ces visiteurs.

Sluka regarda, entre ses paupières plissées, le soleil levant, boule d'un rouge rubis aveuglant, tranchée par les lames des jalousies.

— Dieu seul sait pourquoi j'accorde de l'importance à votre point de vue.

— Il faudrait d'abord que vous me disiez ce que vous savez.

— Nous y viendrons, fit Sluka en ravalant un sourire. D'abord, j'admets que vous avez un léger handicap.

— Ah bon ? Lequel ?

— Qui sont ces gens, si ce ne sont pas les gens de Remilliod ?

Cette remarque signifiait que sa conversation avec Pascale avait été écoutée – comme tout ce qui s'était passé entre eux, d'ailleurs. Cela le choqua moins qu'il ne s'y attendait. Au fond, il s'en doutait, mais il aurait peut-être préféré ne jamais en avoir la confirmation.

— Très bien, Sluka. C'est vous qui avez ordonné à Falkender de me parler de ces visiteurs, n'est-ce pas ? C'était très rusé de votre part.

— Falkender ne faisait que son travail. Alors, de qui peut-il s'agir ? Remilliod a déjà traité avec Resurgam. Il ne serait pas insensé qu'il souhaite recommencer.

— C'est beaucoup trop tôt. Il aurait à peine eu le temps d'arriver dans un autre système, et sûrement pas de prendre des contacts.

Sylveste se leva, s'approcha de la fenêtre et regarda, à travers les lamelles métalliques des stores, la face nord de la plus proche mesa qui brillait d'une lueur orange, glacée. On aurait dit une pile de livres sur le point de s'embraser. La chose qu'il remarqua ensuite fut le bleu du ciel. Le vent charriait de la vapeur d'eau et non plus les mégatonnes de poussière qui rougissaient les nuées. À moins que ce ne soit un tour que lui jouait sa perception déformée des couleurs.

— Remilliod ne reviendrait pas si vite, dit-il en tapotant la vitre.

C'est peut-être le plus habile des négociants, à de très rares exceptions près.

— Alors, qui cela peut-il bien être ?

— Ce sont les exceptions qui me préoccupent.

Sluka fit débarrasser le café, invita Sylveste à se rasseoir et lui tendit un document imprimé par le scripto intégré à la table.

— Voici l'information qui nous est parvenue il y a trois semaines de la station de vigie céleste de Nekhebet Est.

Sylveste hocha la tête. Il connaissait d'autant mieux les vigies célestes que c'était lui qui les avait édifiées. C'étaient de petits observatoires disséminés à la surface de Resurgam, qui scrutaient les étoiles à la recherche des émissions anormales.

Lire ressemblait trop à une tentative de déchiffrement des glyphes amarantins : cela consistait à suivre, l'une après l'autre, toutes les lettres d'un mot jusqu'à ce que son sens apparaisse à son esprit. Cal savait que le mécanisme de la lecture se ramenait pour une bonne partie à des automatismes liés à la physiologie du mouvement des yeux le long de la ligne. Il avait intégré des routines dans les optiques de Sylveste en réponse à ce besoin, mais Falkender n'était pas outillé pour tout restaurer.

Cela dit, il en ressortait clairement que la vigie céleste de Nekhebet Est avait repéré une pulsation énergétique beaucoup plus vive que tout ce qu'elle avait jusqu'alors détecté. En bref, on ne pouvait exclure la possibilité inquiétante que Delta Pavonis soit sur le point de répéter l'embrasement qui avait balayé les Amarantins : la gigantesque éjection de masse coronale qu'on appelait l'Événement. Puis un examen plus approfondi avait révélé que la soudaine augmentation de luminosité ne provenait pas de l'étoile mais de quelque chose qui se trouvait à des années-lumière de là, au bord du système.

L'analyse spectrographique du flash de rayons gamma mettait en évidence un léger glissement Doppler, léger mais mesurable : quelques pour cent de la vitesse de la lumière. La conclusion s'imposait : l'éclair provenait d'un vaisseau lancé à la vitesse de croisière intersidérale en fin de décélération.

— Il s'est passé quelque chose, dit Sylveste en intégrant la nouvelle de l'anéantissement du vaisseau avec une calme neutralité. Une avarie probable du système de propulsion.

— C'est aussi ce que nous avons conclu. Mais quelques jours plus tard, ajouta Sluka en tapotant la feuille avec son ongle, nous avons su que ce n'était pas possible. La chose était toujours là. Peu visible, mais on ne pouvait se méprendre.

— Le vaisseau aurait survécu à l'explosion ?

— L'explosion, ou Dieu sait quoi. En tout cas, un glissement vers

le bleu était décelable dans le flux propulsif. La décélération se poursuivait normalement, comme s'il n'y avait jamais eu d'explosion.

— Je suppose que vous avez une théorie pour expliquer cela.

— Disons une demi-théorie. Nous pensons que l'éclair a été produit par une arme. De quelle sorte, nous n'en avons pas idée. Nous ne voyons pas ce qui aurait pu libérer une énergie pareille.

— Une arme ? fit Sylveste d'un ton qu'il espérait parfaitement calme, en ne s'autorisant à manifester qu'une curiosité naturelle, détachée des émotions qu'il éprouvait en réalité et qui, pour l'essentiel, dévalaient toute la gamme de la terreur à l'état pur.

— C'est bizarre, vous ne trouvez pas ?

Sylveste se pencha en avant, la colonne vertébrale parcourue par un frisson glacé.

— J'imagine que ces visiteurs, quels qu'ils puissent être, comprennent la situation, ici ?

— La situation politique, vous voulez dire ? C'est peu probable.

— Mais ils auraient tenté de contacter Cuvier.

— C'est ça qui est drôle. Nous n'avons pas eu de contact avec eux. Pas un couinement.

— Qui est au courant ? demanda-t-il d'une voix étranglée, qu'il avait peine à entendre lui-même.

— Une vingtaine de personnes dans la colonie. Des gens en contact avec les observatoires, une douzaine de personnes ici, un peu moins à Resurgam City... pardon, Cuvier.

— Ce n'est pas Remilliod.

Sluka laissa la table absorber le papier et digérer son contenu photo-sensible.

— Et vous voyez qui ça pourrait être ?

Sylveste se demanda si son rire n'avait pas l'air trop voisin de l'hystérie.

— Si je ne me trompe – et je ne me trompe pas souvent –, c'est une mauvaise nouvelle. Et pas que pour moi, Sluka. Pour tout le monde.

— Expliquez-vous.

— C'est une longue histoire.

— Je n'ai pas de rendez-vous, fit-elle avec un haussement d'épaules. Et vous non plus.

— Pas pour le moment, en tout cas.

— Comment ça ?

— Oh, c'est juste une idée en l'air.

— Arrêtez de jouer à ce petit jeu, Sylveste.

Il opina du chef en se disant qu'il n'avait aucune raison, au fond, de lui cacher ce qu'il savait. Il avait déjà partagé ses plus grandes craintes avec Pascale, et Sluka n'avait plus qu'à remplir les blancs.

Avec ce qu'elle n'avait pas réussi à apprendre en écoutant aux portes. S'il résistait, il le savait, elle trouverait le moyen de lui arracher ce qu'elle voulait savoir. À lui, ou – pire – à Pascale.

— Ça remonte à longtemps, dit-il. Très longtemps. Je venais de rentrer à Yellowstone, après être allé voir les Vélaires. Vous vous souvenez que j'avais disparu, à l'époque ?

— Vous avez toujours dit qu'il ne s'était rien passé.

— J'avais été enlevé par des Ultras, répondit Sylveste, impatient d'observer sa réaction. Emmené à bord d'un gobe-lumen en orbite autour de Yellowstone. L'un des membres de l'équipage était en mauvais état, et ils comptaient sur moi pour le... le « réparer », j'imagine.

— Le réparer ?

— Le capitaine était un chimérique extrême.

Sluka eut un frisson éloquent. Comme tous les colons, ce qu'elle connaissait des franges radicalement modifiées de la société ultra se bornait, pratiquement, à des holo-dramas spectaculaires.

— Ce n'étaient pas des Ultras comme les autres, reprit Sylveste, qui ne voyait aucune raison de jouer avec les phobies de Sluka. Ils étaient restés trop longtemps dans l'espace, éloignés de ce que nous considérons comme l'existence humaine normale. Ils étaient en marge, même selon les standards ultras normaux. Paranoïaques. Militaristes...

— Quand même...

— Je sais ce que vous pensez : vous vous dites que même s'ils sont monstrueusement éloignés de nous, ils ne peuvent pas être aussi mauvais, fit Sylveste avec une moue dubitative. C'est exactement ce que je me suis dit, au début. Et puis j'ai appris des choses à leur sujet.

— Comme quoi, par exemple ?

— Vous avez parlé d'une arme ? Eh bien, ils en avaient. Ils avaient des armes qui auraient tranquillement pu réduire cette planète en mille morceaux si ça leur chantait.

— Ils ne les utiliseraient pas sans raison, quand même.

Sylveste eut un sourire.

— Je suppose que nous le saurons quand ils arriveront à proximité de Resurgam.

— Oui... fit Sluka d'une voix traînante. En réalité, ils sont déjà là. L'explosion s'est produite il y a trois semaines, mais le... enfin, sa signification ne nous était pas apparue immédiatement. Entre-temps ils ont décéléré et se sont positionnés en orbite autour de Resurgam.

Sylveste prit le temps de reprendre sa respiration en se demandant quel degré de calcul recelait la parcimonie avec laquelle Sluka lui révélait les faits. Était-ce vraiment par négligence qu'elle avait omis de mentionner ce détail, ou lui livrait-elle les faits au compte-gouttes pour mieux le déstabiliser ?

Dans ce cas, c'était parfaitement réussi.

— Une minute ! dit Sylveste. Vous venez de dire que seules quelques personnes étaient au courant. Mais comment pourrait-on ne pas voir un gobe-lumen en orbite autour d'une planète ?

— Sans problème : leur vaisseau est l'objet le plus sombre du système. Il émet des radiations dans l'infrarouge, inévitablement, mais il paraît capable de régler ses émissions sur la fréquence de nos bandes atmosphériques, lesquelles ne pénètrent pas jusqu'à la surface. Si nous n'avions pas envoyé tellement d'eau dans l'atmosphère, depuis vingt ans... Enfin, ce n'est pas le propos, ajouta-t-elle en secouant tristement la tête. En ce moment, personne ne fait très attention à ce qui se passe dans le ciel. Ils auraient pu arriver éclairés au néon que personne ne l'aurait remarqué.

— Sauf qu'ils ne se sont pas annoncés.

— C'est pire que ça. Ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour que nous ignorions leur présence. Sans l'explosion de cette arme...

Elle n'acheva pas sa pensée. L'espace d'un instant, son regard dériva vers la fenêtre, puis elle se tourna brusquement vers Sylveste.

— Si ces gens sont ceux à qui vous pensez, vous devez avoir une idée de ce qu'ils veulent.

— Ça, ce n'est pas difficile. C'est moi qu'ils veulent.

Volyova écouta avec attention Sajaki achever son rapport depuis la surface de la planète.

— Il n'est parvenu à Yellowstone que très peu d'informations sur Resurgam, surtout après la première mutinerie. Nous savons aujourd'hui que Sylveste a survécu au soulèvement, mais il a été renversé à son tour, dix ans plus tard, c'est-à-dire il y a dix ans. Il a été emprisonné – dans un luxe relatif, je dois dire – aux frais du nouveau régime, qui voyait en lui un instrument politique utile. Une telle situation eût été très propice, dans la mesure où les faits et gestes de Sylveste auraient été faciles à suivre. Elle nous aurait aussi mis en position de négocier avec des gens qui n'auraient eu que peu de scrupules à nous le livrer pieds et poings liés. Mais la situation est

infiniment plus complexe à présent.

Sajaki fit une pause et Volyova remarqua qu'il avait légèrement pivoté sur lui-même, leur permettant de voir ce qu'il y avait derrière lui. Leur point de vue se modifia alors qu'ils passaient au-dessus de lui, mais Sajaki en avait conscience et procédait aux ajustements nécessaires afin que son visage reste constamment dans le champ des caméras. Un éventuel observateur placé sur l'une des mesas aurait trouvé assez bizarre en vérité cette silhouette silencieuse, tournée vers l'horizon, qui murmurait des incantations impossibles à deviner en pivotant lentement sur ses talons avec une précision quasi mécanique. Personne n'aurait pu deviner qu'il était en communication avec un vaisseau spatial en orbite. On l'aurait plutôt cru absorbé dans les rituels d'une folie particulière.

— Comme nous l'avons établi dès que nous avons été à portée de scan, la capitale, Cuvier, a été dévastée par des explosions. Comme nous avons aussi pu le déduire de l'avancement des travaux de reconstruction, ces faits se sont produits très récemment, selon les critères temporels de la colonie. Mes investigations sur place ont révélé que le second putsch – au cours duquel ces armes ont été utilisées – s'est produit il y a moins de huit mois. Cela dit, le soulèvement n'a pas complètement réussi. L'ancien régime contrôle toujours ce qui reste de Cuvier, bien que leur chef, Girardieau, ait été tué au cours du putsch. Les Inondationnistes du Sentier Rigoureux, qui sont à l'origine du coup de force, contrôlent la plupart des colonies environnantes, mais il semble qu'ils manquent de cohésion, et il se pourrait même qu'ils soient divisés en factions rivales. Au cours de la semaine que j'ai passée ici, il y a eu neuf attaques contre la cité, et certains soupçonnent des saboteurs internes : des agents infiltrés du Sentier Rigoureux travaillant de l'intérieur des ruines.

Sajaki parut ordonner ses idées et Volyova se demanda s'il n'éprouvait pas une vague sympathie pour les agents en question, bien que rien dans son expression ne permette de l'affirmer.

— En ce qui concerne mes propres actions, la première chose que j'ai faite a évidemment été d'ordonner à mon équipement de se désagréger. Il aurait été tentant de l'utiliser pour aller à Cuvier, mais ç'aurait été trop risqué. Cela dit, le trajet a été plus facile que je ne le craignais. À la périphérie, je me suis intégré à un groupe de techniciens qui travaillent sur les pipelines, au nord, et je me suis mêlé à eux pour entrer à Cuvier. Ils se sont montrés assez soupçonneux au départ, mais la vodka les a bientôt convaincus de me prendre à bord de leur véhicule. Je leur ai dit que nous la distillons à Phoenix, la colonie d'où j'avais prétendu venir. Ils n'ont jamais entendu parler de Phoenix, mais ils étaient absolument ravis de partager la gnôle.

Volyova hocha la tête. La vodka – et un sac de colifichets – avait

été fabriquée à bord du bâtiment peu avant le départ de Sajaki.

— La plupart des gens vivent maintenant sous terre, dans des catacombes qui ont été creusées il y a cinquante ou soixante ans. L'air est à peu près respirable, bien sûr, mais je puis vous assurer qu'il y a plus agréable, et que l'on est en permanence au bord de l'hypoxie. L'effort exigé par l'escalade de cette mesa était considérable.

Volyova réprima un sourire. Pour que Sajaki se laisse aller à un tel aveu, c'est que l'exercice avait dû être une véritable agonie.

— D'après ce que j'ai entendu, le Sentier Rigoureux aurait accès à la technologie génétique martienne, poursuivit-il. Ce qui leur permettrait de respirer plus aisément, mais je n'en ai pas la preuve. Mes amis des pipelines m'ont aidé à trouver une chambre dans un hôtel où descendent les mineurs étrangers à la ville, ce qui collait tout à fait avec l'histoire que je leur avais racontée. Je n'irai pas jusqu'à dire que les conditions d'hébergement sont luxueuses, mais elles conviennent parfaitement à mon but, qui est, évidemment, la collecte de données. Au cours de mon enquête, j'ai glané beaucoup d'informations contradictoires, ou au mieux vagues.

Sajaki avait à présent effectué près d'un demi-tour sur lui-même. Le soleil était derrière son épaule droite, ce qui compliquait l'interprétation de son image, mais le vaisseau était automatiquement passé en lecture infrarouge et déchiffrait ses paroles grâce aux schémas sanguins mouvants de son visage.

— D'après des témoins oculaires, Sylveste et sa femme ont réussi à échapper à la tentative d'assassinat au cours de laquelle Girardieu a trouvé la mort, il y a huit mois, mais on ne les a pas revus depuis. Les gens à qui j'ai parlé, et les sources secrètes que j'ai sondées, me permettent de conclure que Sylveste aurait été à nouveau incarcéré, à l'extérieur de la ville, sans doute par l'une des factions du Sentier Rigoureux.

Volyova comprit avec un sentiment d'accablement où tout ça les menait : il y avait là-dedans, depuis le début, quelque chose de fatal, d'inéluctable. La seule différence, c'était que, cette fois, ça venait de ce qu'elle savait de Sajaki et non de l'homme qu'il traquait.

— Toute négociation avec le pouvoir local, quel qu'il soit, serait vaine, poursuivit Sajaki. Je ne crois pas que les autorités seraient en mesure de nous livrer Sylveste, même si elles le souhaitaient, ce qui est évidemment peu probable. Cela ne nous laisse, malheureusement, qu'une option.

Volyova tendit l'oreille. Il y venait enfin.

— Nous devons faire en sorte que la colonie dans son ensemble ait intérêt à nous livrer Sylveste, reprit Sajaki, un sourire radieux éclairant son visage sombre. Inutile de vous dire que j'ai déjà commencé à poser les jalons nécessaires. Volyova, dit-il, s'adressant

directement à elle, je te laisse procéder à ta discrétion.

En temps normal, le fait d'avoir deviné avec une telle précision les intentions de Sajaki lui aurait peut-être procuré un peu de réconfort, mais pas cette fois. Elle n'éprouvait qu'une sorte d'horreur au ralenti, née de la soudaine conviction que, après tout ce temps, il allait lui demander de recommencer. Et surtout, de la quasi-certitude qu'elle s'exécuterait.

— Allez, dit Volyova. Ça ne va pas vous mordre.

— Je n'aime pas les scaphandres, triumvira, répondit Khouri en faisant un pas dans la blancheur de la pièce. Quelle saleté ! Je ne pensais vraiment pas en revoir, et encore moins en remettre un jour.

Quatre scaphandres les attendaient, appuyés contre le mur, dans le local d'entreposage à la blancheur oppressante adjacent à la Soute 2, où la séance d'entraînement devait avoir lieu, six cents niveaux en dessous de la passerelle.

— Écoutez-la ! fit l'une des deux autres femmes présentes. Elle va porter ce maudit truc pendant trois minutes, mais il faut l'entendre ! Ne vous mettez pas dans tous ces états, Khouri, ce n'est pas comme si vous deviez descendre avec nous.

— Merci du conseil, Sudjic. Je m'en souviendrai.

Sudjic haussa les épaules – ça lui aurait arraché la gueule de se fendre d'un sourire, se dit Khouri – et s'approcha du scaphandre qui lui était attribué, imitée par sa compagne, Sula Kjarval. Les scaphandres ressemblaient à des grenouilles exsangues qui auraient été éviscérées, disséquées, écartelées et épinglées sur une table verticale. Ils se trouvaient dans leur configuration la plus androforme, les jambes bien marquées et les bras étendus. Les mains n'avaient pas de doigts – d'ailleurs, il n'y avait pas véritablement de mains non plus, juste des ébauches d'ailerons dépouillés, bien que le costume puisse extrader, à volonté, les manipulateurs et les pseudopodes dont son utilisateur avait besoin.

Khouri connaissait bien les scaphandres, comme elle l'avait prétendu. Ils étaient rares, au Bout du Ciel ; c'étaient des articles d'importation, achetés aux négociants ultras qui se positionnaient autour de la planète déchirée par la guerre. Personne, au Bout du Ciel, n'avait les compétences nécessaires pour en fabriquer, autant dire que ceux dont disposait son camp revêtaient une valeur fabuleuse : c'étaient des objets emblématiques puissants, des cadeaux des Dieux.

Le scaphandre la scanna afin d'estimer ses mensurations, auxquelles l'intérieur se conforma, puis Khouri le laissa avancer et se mouler sur son corps en réprimant un picotement de claustrophobie. En quelques secondes, le scaphandre se verrouilla et s'emplit d'air-gel, grâce à quoi il pourrait effectuer des manœuvres qui auraient, sans

cela, écrasé son occupante. La persona du scaphandre demanda à Khouri s'il y avait des petits détails qu'elle souhaitait modifier afin de personnaliser son ensemble d'armes et ses routines autonomes. Seules les armes légères seraient utilisées dans la Soute 2, naturellement. Les scénarios de combat qui allaient y être joués seraient un mélange indiscernable d'exercices réels, physiques, et d'utilisation simulée d'armes diverses et variées, mais chaque aspect du processus serait traité avec le plus grand sérieux. Et notamment le choix illimité des moyens qu'offrait le scaphandre afin d'éliminer les ennemis qui auraient eu le malheur de s'égarer dans sa sphère de supériorité.

Elles étaient trois, en plus de Khouri, qui était seule à ne pas être sérieusement concernée par l'opération de surface. Volyova devait prendre la tête de l'opération. Khouri avait déduit de leurs conversations qu'elle était née dans l'espace, mais elle s'était rendue sur plus d'une planète et avait acquis les réflexes appropriés, presque instinctifs, qui amélioreraient les chances de survie en cas d'expédition de surface, et d'abord un profond respect pour les lois de la gravité. Il en allait de même pour Sudjic ; elle était née dans un habitat, peut-être un gobe-lumen, mais avait visité assez de mondes pour avoir appris à bouger. Sa minceur ascétique – il semblait qu'elle n'aurait pu mettre les pieds sur une grosse planète sans se rompre tous les os – n'avait pas abusé Khouri un seul instant ; Sudjic était comme un bâtiment conçu par un architecte de génie, qui connaissait précisément les tensions auxquelles devait obéir chaque articulation et chaque étau, et aurait mis un point d'honneur esthétique à n'autoriser aucune tolérance additionnelle. Kjarval, la femme qui ne la quittait jamais, était différente. Contrairement à son amie, elle n'arborait aucun caractère chimérique extrême ; tous ses membres et organes étaient les siens. Mais Khouri n'avait jamais connu une humaine de son espèce. Son visage était mince et étroit, comme optimisé pour un environnement aquatique non spécifié. Elle avait des yeux de chat, des globes rouges, sans pupilles, ornés d'un quadrillage. Ses narines et ses oreilles étaient réduites à des ouvertures striées, et sa bouche à une fente à peu près inexpressive. Elle remuait à peine les lèvres en parlant, mais affichait en permanence une expression de douce exaltation. Elle ne portait pas de vêtements, même dans la fraîcheur relative de la salle de stockage des scaphandres, et pourtant, elle n'avait pas l'air vraiment nue. On aurait plutôt dit qu'elle avait été plongée dans un polymère infiniment flexible, à séchage rapide. En d'autres termes, c'était une vraie Ultra, d'origine incertaine, mais presque certainement non darwinienne. Khouri avait entendu des histoires de sous-espèces humaines issues du génie génétique, cultivées sous la glace de mondes comme Europe, ou de créatures marines bio-adaptées pour la vie dans des vaisseaux spatiaux

entièrement emplis d'eau. Sula paraissait être un monstre hybride, l'incarnation vivante de ces mythes. Cela dit, il se pouvait qu'elle soit tout autre chose ; qu'elle se soit, par exemple, affublée de ces transformations par goût. Peut-être n'avaient-elles ni but ni raison, mais il se pouvait aussi qu'elles servent à masquer une identité radicalement différente. Enfin, peu importait au fond ; elle avait vu des quantités de mondes, et c'était apparemment tout ce qui comptait.

Sajaki connaissait aussi beaucoup de mondes, évidemment, mais il était déjà sur Resurgam, et le rôle qu'il allait jouer dans la récupération de Sylveste n'était pas clair. Pas plus que le moment où ça arriverait – si ça arrivait. Du triumvir Hegazi, Khouri ne savait pas grand-chose, mais elle avait déduit de certaines remarques incidentes qu'il n'avait jamais mis les pieds dans un endroit qui ne soit entièrement fabriqué de main d'homme. Pas étonnant que Sajaki et Volyova l'aient relégué aux aspects les plus administratifs de leur mission. Le moment venu, il ne serait pas autorisé à descendre sur Resurgam. Il n'en avait d'ailleurs pas l'intention.

Restait Khouri. Son expérience était indiscutable. Contrairement à tous les autres membres de l'équipage, il était prouvé qu'elle était née et avait vécu sur une planète, et elle avait véritablement pris part à l'action sur l'un de ces mondes. Il était probable – en tout cas, rien de ce qu'elle avait entendu ne venait contredire ce fait – qu'elle s'était trouvée, au Bout du Ciel, dans des situations beaucoup plus graves que toutes celles que l'équipage avait affrontées hors du vaisseau. Ils n'avaient jamais mené que des expéditions commerciales, ou simplement touristiques. Ils en étaient arrivés à se targuer de vivre enfermés comme des éphémères. Khouri s'était parfois trouvée dans des situations où le simple fait de survivre paraissait impensable. Et pourtant, comme elle avait toujours été une combattante compétente, et qu'elle avait de la chance, il faut bien le dire, elle s'en était sortie relativement indemne.

Personne, à bord du vaisseau, ne le contestait.

« Ce n'est pas que nous ne voulions pas de vous, avait dit Volyova, peu après l'incident avec l'arme secrète. Loin de là. Je n'ai aucun doute que vous vous débrouilleriez aussi bien que nous dans un scaphandre, et vous ne seriez pas pétrifiée par les détonations.

— Alors je...

— Mais je ne peux pas prendre le risque de perdre un second artilleur. »

Cette conversation avait eu lieu dans la chambre-araignée, mais Volyova avait baissé la voix malgré tout.

« Il suffit que trois personnes descendent sur Resurgam, ce qui veut dire que nous n'aurons pas besoin de vous. Nous savons, Sudjic, Kjarval et moi, utiliser les scaphandres. En fait, nous avons déjà

commencé l'entraînement.

— Laissez-moi au moins m'entraîner avec vous. »

Volyova avait levé la main, comme pour écarter la suggestion, puis elle s'était aussitôt ravisée.

« D'accord, Khouri. Vous participerez aux séances d'entraînement. Mais ça ne veut rien dire, compris ? »

Oh oui, elle comprenait. Depuis que Khouri avait raconté à Volyova qu'elle était une taupe infiltrée à bord par un autre équipage, leurs rapports avaient changé. La Demoiselle l'avait depuis longtemps complimentée pour sa petite histoire, qui semblait avoir parfaitement marché, jusqu'à la ruse dont elle avait fait preuve en évitant, délibérément, de citer le nom de la *Galatée* – qui n'avait absolument rien à voir là-dedans, bien sûr. Volyova l'avait déduit toute seule, ce qui lui avait permis de retirer une petite satisfaction de l'affaire. C'était cousu de fil blanc, mais Volyova était tombée dans le panneau, et c'était le principal. Elle avait aussi gobé que le Voleur de Soleil était un programme d'infiltration de conception humaine, et pour l'instant sa curiosité semblait satisfaite. Elles étaient maintenant à peu près à égalité : elles avaient toutes les deux quelque chose à cacher au reste de l'équipage, même si ce que Volyova croyait savoir sur Khouri n'avait rien à voir avec la réalité.

« Compris, avait dit Khouri.

— Cela dit, c'est vraiment dommage. J'ai l'impression que vous avez toujours voulu rencontrer Sylveste. Vous en aurez l'occasion, évidemment, quand nous l'aurons amené à bord... »

Khouri avait souri.

« Il faudra que je m'en contente, hein ? »

La Soute 2 était une jumelle vide de la cache d'armes, où étaient entreposées les armes secrètes.

Contrairement à l'autre, elle était pressurisée au niveau d'une atmosphère terrestre. Ce n'était pas une extravagance ; c'était la plus grosse poche d'air respirable à bord du gobe-lumen, et elle servait de réservoir d'air aux régions normalement sous vide du vaisseau, quand des êtres humains avaient besoin de s'y rendre sans équipement pressurisé.

Normalement, l'accélération aurait fourni un *g* de gravité illusoire le long de l'axe longitudinal du bâtiment, qui était aussi celui de la soute. Mais la poussée avait été réduite depuis que le bâtiment était en orbite autour de Resurgam, et la gravité artificielle était produite par la rotation de la soute, qui était plus ou moins cylindrique, de sorte que la force de gravité s'exerçait perpendiculairement à l'axe longitudinal, et vers l'extérieur par rapport au centre. La gravité étant à peu près nulle au centre, les objets flottaient librement pendant des

minutes entières avant de dériver lentement, mais inexorablement, vers la périphérie, après quoi le souffle croissant de l'air – en rotation, lui aussi – les entraînait plus vite et plus bas. Mais rien ne « tombait » à la verticale dans la soute, au moins pas du point de vue d'un individu debout sur la paroi en rotation.

Elles entrèrent à un bout du cylindre, par une porte blindée dont la paroi interne était criblée de marques d'impact et de cratères causés par les projectiles. Toutes les surfaces visibles de la soute étaient pareillement maculées. Pour autant que Khouri puisse en juger (et les protocoles d'amplification optique du scaphandre faisaient que sa vision portait aussi loin qu'elle voulait), il n'y avait pas un mètre carré de la surface de la chambre qui n'ait été endommagé, rayé, impacté, gondolé, ravagé, fondu, calciné ou corrodé par une arme d'une sorte ou d'une autre. La paroi intérieure, qui avait peut-être été métallisée, dans un lointain passé, était à présent violette, comme une cicatrice métallique généralisée. Elle était éclairée non par une source lumineuse fixe, mais par des douzaines de drones équipés de projecteurs à lumière actinique. Ces drones se déplaçaient constamment, comme un essaim de vers luisants animés de mouvements frénétiques, avec pour résultat qu'aucune ombre de la chambre ne restait immobile plus d'une seconde, et qu'il était impossible de regarder plus d'une seconde dans une direction donnée sans qu'une source lumineuse aveuglante traverse le champ visuel, oblitérant tout le reste.

— Vous êtes sûre que vous y arriverez ? demanda Sudjic alors que la porte se refermait derrière elles. Surtout n'endommagez pas ce scaphandre. Si vous l'abîmez, vous le remboursez, c'est clair ?

— Tâchez plutôt de ne pas abîmer le vôtre, rétorqua Khouri, qui passa sur un canal réservé et s'adressa à Sudjic seule : C'est mon imagination, ou vous avez une dent contre moi ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Je pense que ça pourrait avoir un rapport avec Nagorny, répondit Khouri, qui marqua une pause.

Il lui était venu à l'esprit que les canaux réservés n'étaient peut-être pas aussi réservés que ça, mais d'un autre côté, tout ce qu'elle pourrait dire était déjà parfaitement clair pour quiconque pourrait surprendre ses paroles. Et surtout Volyova.

— Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé avec lui, si ce n'est que vous étiez proches, tous les deux.

— Proches n'est pas le terme exact, Khouri.

— Amants, alors. Je ne voulais pas vous offenser.

— Ne vous en faites pas pour ça, mon petit. C'est bien trop tard.

— Hé, vous deux ! coupa la voix de Volyova. Vous descendez sur la paroi de la chambre !

Elles obtempérèrent en réglant leurs scaphandres sur amplification réduite et sautèrent de la plate-forme ménagée au bout du cylindre. Elles étaient en apesanteur depuis l'instant où elles étaient entrées dans la soute, mais en descendant vers la paroi elles acquirent une vitesse tangentielle et retrouvèrent un poids illusoire. Le changement était mineur, amorti par l'air-gel, mais il était suffisamment sensible pour engendrer une impression de haut et de bas.

— Je comprends que vous m'en vouliez, reprit Khouri.

— Ben voyons !

— J'ai accepté son poste. Je remplis son rôle. Après... après ce qui lui est arrivé, tout d'un coup, voilà que je prends sa place, poursuit Khouri en s'efforçant bravement de parler sur un ton raisonnable, comme si elle n'en faisait pas une affaire personnelle. Je pense que j'éprouverais la même chose, à votre place. En fait, j'en suis sûre. Mais ce n'est pas pour ça que c'est juste. Je ne suis pas votre ennemie, Sudjic.

— Ne vous faites pas d'illusions.

— À quel sujet ?

— Vous ne comprenez pas le dixième de ce qui est en cause.

Sudjic avait positionné son scaphandre près de celui de Khouri : des armures blanches, lisses, dressées devant les parois ravagées de la pièce. Khouri avait vu des images de baleines blanches, fantomatiques, qui vivaient – ou qui avaient vécu, elle ne savait plus très bien – dans les océans de la Terre. Des bélugas, leur nom avait choisi ce moment pour lui revenir à l'esprit.

— Écoutez-moi, reprit Sudjic. Vous me croyez assez simpliste pour vous détester uniquement parce que vous avez pris la place de Boris ? Allons, Khouri, ne m'insultez pas.

— Ce n'est pas mon intention, croyez-le bien.

— Si je vous déteste, Khouri, c'est pour une raison parfaitement valable. C'est parce que vous êtes à elle, cette Volyova, lança-t-elle, crachant ce dernier mot dans un hoquet de pure détestation. Vous êtes son jouet. Je la hais, alors il est naturel que je haisse ce qui est à elle ; surtout ceux qu'elle apprécie. Et si je trouvais un moyen de détruire une chose qui lui appartient, vous imaginez que je me retiendrais ?

— Je n'appartiens à personne, répondit Khouri. Je ne suis pas à Volyova, ni à personne, d'ailleurs.

Elle se détesta aussitôt de protester aussi vigoureusement, puis elle se mit à détester Sudjic, qui l'avait poussée à se justifier ainsi.

— De toute façon, ce ne sont pas vos oignons. Vous voulez que je vous dise, Sudjic ?

— Je brûle de vous entendre.

— D'après mes informations, Boris n'était pas particulièrement

sain d'esprit. Volyova l'a moins rendu fou qu'elle n'a essayé d'utiliser sa folie de façon constructive. (Elle sentit que son scaphandre décelerait, la déposant en douceur sur la paroi décrépite.) Bon, ça n'a pas marché. Et alors ? Vous étiez peut-être faits l'un pour l'autre.

— Ouais, peut-être.

— Comment ?

— Je n'aime pas beaucoup ce que vous me racontez, Khouri. Si nous étions seules, et sans ces scaphandres, je vous aurais peut-être montré avec quelle facilité dérisoire je pourrais vous casser le cou. Et c'est peut-être ce que je ferai un de ces jours. Mais je dois admettre que vous en avez. La plupart de ses marionnettes perdent généralement toute initiative. Quand elle ne les grille pas avant.

— Vous voulez dire que vous m'avez mal jugée ? Pardonnez-moi de ne pas vous en être reconnaissante.

— Ce que je veux dire, c'est que vous n'êtes peut-être pas sous sa coupe autant qu'elle l'imagine, répondit Sudjic en riant. Ce n'est pas un compliment, mon petit, juste une observation. Ça n'ira peut-être pas tout seul pour vous, quand elle s'en rendra compte. Et ça ne veut pas dire non plus que vous n'êtes plus sur ma liste noire.

Khouri s'apprêtait à répliquer, mais ses paroles furent noyées par l'intervention de Volyova qui s'adressait à elles sur le circuit général, depuis son point de vue privilégié, situé très haut au-dessus d'elles, vers le milieu de la soute.

— Cet exercice n'est pas structuré, dit-elle. Ou du moins, vous n'avez pas besoin d'en connaître la structure. Votre seule tâche consiste à rester en vie jusqu'à la fin du scénario. C'est tout. Début de l'exercice dans dix secondes. Je ne pourrai plus répondre à vos questions pendant son déroulement.

Khouri assimila ces informations sans s'en faire particulièrement. Elle avait participé à bien des exercices de ce type au Bout du Ciel, et à d'autres encore au poste de tir. Tout ce que ça voulait dire, c'était que le but profond du scénario était obscur, ou que c'était – au sens propre du terme – un exercice de désorientation conçu pour représenter le chaos qui pouvait accompagner une opération manquée, sinon désastreuse.

Elles commencèrent par des exercices d'échauffement : un éventail complet de cibles-drones surgirent de trappes invisibles pratiquées dans les parois de la chambre. Les cibles ne constituaient pas un gros défi ; pas tout de suite, du moins. Au début, les scaphandres avaient suffisamment d'autonomie pour les détecter et réagir avant que leurs occupantes aient seulement eu le temps de les remarquer, et tout ce qu'elles avaient à faire était de constater leur anéantissement. Mais ça devenait progressivement de plus en plus dur. Les cibles cessèrent d'être passives et commencèrent à répliquer – sans

discrimination, au début, puis avec une puissance de feu de plus en plus importante, si bien que même les tirs larges commencèrent à constituer une menace. En outre, les cibles devinrent plus petites, plus rapides, et jaillirent des trappes avec une fréquence croissante. Et tandis que le danger constitué par l'ennemi allait en augmentant, les scaphandres entamèrent une perte de fonctionnalité progressive. Au sixième ou septième round, ils avaient perdu à peu près toute autonomie et leur réseau sensoriel avait commencé à se déliter, de sorte que leurs occupants devaient se reposer de plus en plus sur leurs infos visuelles. Et pourtant, bien que la difficulté de l'exercice aille crescendo, Khouri avait si souvent suivi de tels scénarios qu'elle ne perdit pas son sang-froid un seul instant. Il fallait se rappeler quelles étaient les fonctionnalités restantes du scaphandre : allons, elle disposait encore de ses armes, de sa capacité de vol et de son énergie.

Les trois femmes ne communiquèrent pas entre elles au cours des exercices initiaux ; elles étaient trop concentrées sur la nécessité d'affûter leur mental. Et puis elles trouvèrent une sorte de second souffle ; un état de stabilité qui aurait pu paraître au-delà des limites du possible et qui ressemblait à une sorte de transe. On pouvait y accéder grâce à des techniques de concentration : des mantras routiniers permettaient d'effectuer la transition. Il ne suffisait pas de l'espérer pour y parvenir ; ça rappelait plutôt l'escalade d'une crête escarpée. Mais en le faisant et en le refaisant, on s'apercevait que le mouvement devenait plus fluide, et la crête ne paraissait plus si haute, ou inaccessible. Cela dit, elle n'était pas facile à gravir, et l'ascension exigeait un certain investissement mental.

C'est au cours de l'accession à cet état que Khouri crut apercevoir la Demoiselle.

Ce n'était même pas une image, juste une conscience périphérique : il y avait eu, fugitivement, une forme supplémentaire dans la soute, et il était possible que ce soit la Demoiselle. Puis la sensation disparut, aussi vite qu'elle était apparue.

Se pouvait-il que ç'ait été elle ?

Khouri n'avait pas vu la Demoiselle et n'avait pas eu de nouvelles d'elle depuis l'incident du poste de tir. La dernière fois que la Demoiselle avait communiqué avec elle, ç'avait été pour l'inquiéter plus qu'autre chose. C'était juste après que Khouri eut aidé Volyova à en finir avec l'arme secrète. Elle l'avait avertie qu'en restant aussi longtemps dans le poste de tir elle avait attiré le Voleur de Soleil vers elle. Et de fait, quand Khouri avait tenté de quitter la zone de tir, elle avait senti quelque chose se ruer sur elle. C'était venu vers elle sous la forme d'une énorme ombre qui s'élargissait, mais elle n'avait rien senti quand l'ombre avait paru l'englober. Elle avait eu l'impression qu'un trou s'ouvrait dans l'ombre et il lui avait semblé qu'elle passait à

travers sans en pâtir, mais elle doutait que ç'ait été vraiment le cas. La vérité était sûrement moins plaisante. Khouri ne voulait pas envisager la possibilité que l'ombre ait été le Voleur de Soleil, mais elle ne pouvait l'exclure. Et si elle l'acceptait, elle devait aussi accepter que le Voleur de Soleil ait pu réussir à s'introduire plus largement dans son crâne.

Il était déjà assez dur de savoir qu'une petite partie de cette chose était revenue avec les limiers de la Demoiselle. Au moins l'invasion avait-elle été contenue ; la Demoiselle avait le pouvoir de le tenir à distance. Mais Khouri devait maintenant admettre qu'elle avait été envahie par un fragment plus substantiel du Voleur de Soleil. Et la Demoiselle était curieusement absente depuis. Jusqu'à cet aperçu silencieux, à peine entrevu, qui n'était peut-être rien ; pas même une illusion. Tout individu sain d'esprit aurait évacué l'incident d'un haussement d'épaules, comme un tour joué par la lumière, à la limite de son champ de vision.

Et si c'était elle... qu'est-ce que ça voulait dire, après tout ce temps ?

La phase initiale de l'exercice s'acheva enfin, et le scaphandre retrouva une partie de ses fonctionnalités. Pas toutes, mais suffisamment pour que les trois femmes sachent que les compteurs avaient été remis à zéro et que les règles avaient changé.

— Très bien, fit Volyova. J'ai vu pire.

— Je prends ça comme un compliment, répondit Khouri, dans l'espoir de susciter une vague camaraderie de la part de ses compagnes. Mais l'ennui, avec Ilia, c'est qu'elle le pense vraiment.

— Au moins l'une de vous a compris, répondit Volyova. Mais que ça ne vous monte pas à la tête, Khouri. C'est maintenant que ça va devenir sérieux.

À l'autre bout de la soute, une autre porte s'ouvrit. À cause de l'éclairage mouvant, Khouri vit ce qui arrivait plus comme une série d'images figées, saturées de lumière, que sous la forme d'un déplacement continu. Ce fut un jaillissement, un déchaînement de choses : une masse en expansion d'objets ellipsoïdes blanc métallisé, d'une cinquantaine de centimètres de longueur, hérissés de protubérances, d'embouchures, de manettes, d'ouvertures diverses et variées.

Des drones sentinelles. Elle en avait vu de pareils ou à peu près au Bout du Ciel. Ils appelaient ça des pit-bulls à cause de la férocité de leur attaque, et aussi parce qu'ils évoluaient toujours en meute. C'étaient essentiellement des engins de démoralisation – tel était, en effet, leur principal usage militaire –, mais Khouri savait de quoi ils étaient capables, et elle savait que son scaphandre n'était pas une garantie de sécurité. Les pit-bulls étaient conçus pour être vicieux, pas

intelligents ; ils étaient équipés d'armes relativement légères, mais en quantité impressionnante, et qui se déchaînaient toutes en même temps. Une meute de pit-bulls pouvait concentrer ses tirs sur un seul et unique individu si les processeurs groupés estimaient cette action utile sur le plan stratégique. C'était cette obstination qui les rendait terrifiants.

Et ce n'était pas tout. Incrustés dans la masse de drones qui venaient de faire irruption dans la salle se trouvaient plusieurs objets plus vastes, blanc métallisé eux aussi, mais qui n'avaient pas la symétrie sphérique des pit-bulls. Ils étaient difficiles à repérer distinctement dans les éclairs intermittents, mais Khouri croyait savoir de quoi il s'agissait. Il y avait d'autres scaphandres, et il était très peu probable qu'ils soient amicaux.

Les pit-bulls et les scaphandres ennemis tombèrent de l'axe central et fondirent sur les trois candidates à l'entraînement. Deux secondes avaient passé, peut-être, depuis que l'autre porte s'était ouverte, mais le temps avait paru beaucoup plus long à Khouri, dont l'esprit passait sans difficulté en mode de conscience rapide quand le combat l'exigeait. Bien des fonctions autonomes supérieures du scaphandre étaient désactivées, mais les routines d'acquisition de cible étaient encore actives, et elle ordonna à son scaphandre de viser les pit-bulls, d'attendre pour faire feu, mais de les cibler individuellement. Elle savait que son scaphandre s'entretiendrait avec ses deux partenaires : ils concevraient ensemble une stratégie constamment réactualisée et se répartiraient les cibles, bien que ce processus soit généralement invisible pour son occupante.

Mais où diable était Volyova ?

Se pouvait-il qu'elle ait traversé la soute assez vite pour s'intégrer à la meute ? Oui, sans doute : le déplacement en scaphandre, au moins sur une aussi courte distance, était tellement rapide qu'un individu pouvait donner l'impression de disparaître et de réapparaître instantanément à des centaines de mètres de son point de départ. Mais les scaphandres ennemis que Khouri avait repérés étaient entrés par l'autre porte, elle en était sûre ; il aurait fallu que Volyova quitte la soute et se fraie un chemin vers l'autre bout par les coursives et autres passerelles du bâtiment. Même en scaphandre, même si ce trajet avait été prévu à l'avance, Khouri doutait que ce soit tout simplement possible. Elle se serait liquéfiée en cours de route. Mais peut-être Volyova connaissait-elle un raccourci, un passage qui lui aurait permis de se déplacer plus vite...

Et merde !

Khouri sentit qu'on lui tirait dessus.

Les pit-bulls faisaient feu avec des lasers à faible portée émergeant par faisceaux jumeaux d'yeux rapprochés, maléfiques,

pratiqués dans l'hémisphère supérieur de leur coque ellipsoïdale. Leur camouflage s'était adapté à l'environnement métallique et ils s'étaient transformés en losanges violets qui paraissaient danser, entrant et sortant de la lumière. La peau du scaphandre de Khouri était devenue métallisée, et ce miroir optiquement parfait déviait la majeure partie de l'énergie, mais une partie des impacts initiaux avaient sérieusement endommagé l'intégrité du scaphandre. Ça allait lui coûter des points. Elle avait perdu du temps à cogiter sur la disparition de Volyova et n'avait pas anticipé l'attaque – diversion presque à coup sûr voulue par Volyova, naturellement. Elle regarda autour d'elle afin de vérifier les données fournies par son scaphandre : ses compagnes avaient survécu. Sudjic et Kjarval ressemblaient à des gouttes de mercure vaguement humanoïdes, mais elles n'étaient pas blessées et répondaient aux tirs ennemis.

Khouri régla les protocoles d'escalade afin de conserver un degré d'avantage offensif sur l'ennemi sans l'anéantir. Des épaules de son scaphandre émergèrent des canons lasers à portée réduite montés sur tourelle pivotante. Elle regarda les faisceaux converger devant elle, tranchant tout sur leur passage, abandonnant derrière eux un sillage lilas d'air ionisé. Lorsqu'ils étaient atteints, les pit-bulls se volatilisaient, s'écrasaient sur les parois ou explosaient en bourgeons violets, incandescents. Il aurait été extrêmement peu judicieux de s'aventurer dans la soute sans scaphandre.

— Vous avez réagi à retardement, fit Sudjic sur le circuit général, tandis que l'attaque se poursuivait. Si ç'avait été réel, il aurait fallu vous décoller des murs à coups de lance d'incendie.

— Combien de fois avez-vous vécu des actions en champ clos, Sudjic ?

Kjarval, qui n'avait encore rien dit, répondit :

— Nous avons toutes été au feu, Khouri.

— Ah ouais ? Et vous vous êtes déjà suffisamment rapprochée de l'ennemi pour l'entendre implorer grâce en hurlant ?

— Ce que je veux dire... Ah, merde !

Kjarval venait de prendre un coup. Son scaphandre fut momentanément secoué de spasmes et parcourut une séquence de camouflages incohérents : noir comme l'espace, blanc comme neige, puis un feuillage tropical luxuriant, donnant l'impression que Kjarval était une porte menant hors de la salle, vers une lointaine jungle planétaire.

Son scaphandre se mit à balbutier, puis retrouva sa finition miroir.

— Ce sont ces autres scaphandres qui m'inquiètent.

— C'est pour ça qu'ils sont faits. Pour que vous perdiez les pédales.

— Nous aurions besoin d'aide pour déjanter ? Ce serait nouveau, ça !

— La ferme, Khouri. Concentrez-vous sur ce foutu combat.
Ce qu'elle fit. Ça, au moins, c'était facile.

Un tiers, à peu près, des pit-bulls avaient été abattus, et il n'en arrivait plus par la porte encore ouverte à l'autre bout de la soute. Mais les autres scaphandres – il y en avait trois, compta Khouri –, qui s'étaient contentés jusque-là de planer près du trou, descendaient lentement vers la paroi en corrigeant leur trajectoire grâce à des jets d'air comprimé d'une finesse d'épingle, partant des talons. Leur revêtement extérieur singeait la couleur et la texture du sol criblé d'impacts ; impossible de dire s'ils étaient occupés, ou combien l'étaient.

— Ça fait partie du scénario ; ces scaphandres... ils doivent avoir une signification.

— Je vous ai dit de la fermer, Khouri !

Mais celle-ci poursuivit :

— Nous sommes en mission, d'accord ? Je crois qu'on peut au moins dire ça. Nous devons trouver une structure à ce foutu truc, ou nous ne saurons jamais qui est ce putain d'ennemi !

— Bonne idée, répondit Sudjic. Programmons une réunion.

À cet instant, les pit-bulls et leurs scaphandres utilisaient, en guise d'armes, des lance-rayons à particules. Peut-être les lasers étaient-ils réels – c'était dans le domaine du possible –, mais il paraissait certain que les armes vraiment plus puissantes seraient seulement simulées. Après tout, l'exercice n'avait pas intérêt à se solder par un trou dans la paroi de la soute qui laisserait l'air s'échapper dans l'espace.

— Supposons, reprit Khouri, que nous sachions qui nous sommes et pourquoi nous sommes ici, où que nous soyons. La question suivante est : connaissons-nous les trois salopards qui sont dans les autres scaphandres ?

— Ça devient trop philosophique pour moi, lâcha Kjarval en esquivant une salve de rayons.

— Si nous avons cette conversation, poursuivit obstinément Khouri, en élevant la voix pour couvrir les interventions de Sudjic, c'est que nous ne savons pas à qui nous avons affaire. Nous devons partir du principe qu'ils sont hostiles. Autant dire que nous avons intérêt à les éliminer avant qu'ils ne mettent leurs projets à exécution.

— Je pense que vous feriez la connerie de votre vie, Khouri.

— Ouais, comme vous me l'avez aimablement fait remarquer, je ne descendrai pas sur la planète, de toute façon.

— Amen !

— Euh... les filles... bredouilla Kjarval, qui avait remarqué ce que

Khourï et Sudjic mettraient encore un moment à intégrer. Je n'aime pas la tournure que ça prend...

Ce qu'elle avait vu, c'était que les poignets des trois scaphandres se morphaient, extradant des armes encore informes. Elle avait l'impression d'assister au gonflage accéléré d'un ballon en forme d'animal.

— Descendez-moi ces salauds, dit Khourï d'une voix si calme qu'elle prit presque peur. Tir convergent sur le scaphandre de gauche. Mode puissant, puissance de feu minimale, dispersion conique avec balayage latéral.

— Depuis quand est-ce vous qui...

— Faites ce que je dis, Sudjic ! ordonna-t-elle en faisant feu.

Kjarval l'imita aussitôt. Les trois femmes étaient maintenant à dix mètres l'une de l'autre et arrosaient l'ennemi. Les pulsations d'antimatière accélérée étaient simulées... évidemment. Si elles avaient été réelles, il ne serait pas resté de quoi se tenir debout dans la soute.

Il y eut un éclair si aveuglant que Khourï eut l'impression qu'il plongeait ses doigts griffus dans ses globes oculaires. La commotion était trop intense pour avoir été simplement simulée. La détonation lui parut presque anodine par comparaison, mais sa violence suffit à l'envoyer valdinguer sur la paroi maculée de la soute. Elle eut l'impression qu'elle était tombée sur le matelas d'une chambre d'hôtel minable. L'espace d'un instant, son scaphandre resta inerte et, lorsque sa vision se rétablit, elle constata que l'afficheur de données devait être grillé, car il s'était mué en un salmigondis indéchiffrable. Les données restèrent incompréhensibles pendant quelques secondes d'agonie, puis le cerveau de secours du scaphandre s'activa. L'affichage réinitialisé était plus rudimentaire, mais au moins il avait un sens : il listait ce qui avait été détruit, comme la plupart des armes principales, irrémédiablement hors d'usage, et les fonctions résiduelles du scaphandre, dont l'autonomie était réduite de moitié, sa persona se réduisant à une machine autiste. On constatait une diminution drastique de la servo-assistance de trois des articulations. Il avait perdu sa capacité de vol, tant que les protocoles de réparation ne seraient pas intervenus, du moins, or ils avaient besoin d'un minimum de deux heures pour mettre au point une solution de remplacement.

Oh, et d'après les diodes qui affichaient les données biomédicales, elle avait perdu un membre supérieur, sectionné au niveau du coude.

Elle s'assit comme elle put et – bien que tous ses instincts lui disent qu'elle ferait mieux de chercher un abri et de regarder autour d'elle – elle ne put s'empêcher d'inspecter son membre mutilé. Son bras droit était amputé juste à l'endroit spécifié par le relevé médical,

et le moignon formait un magma de chair, d'os et de métal calcinés. S'il fallait en croire les relevés, l'air-gel avait dû prendre en masse sur le bout de bras restant, afin de limiter la perte de sang et la baisse de tension. Elle ne souffrait pas, évidemment – autre aspect pour lequel la simulation était d'un réalisme absolu, le scaphandre devant court-circuiter les centres de la douleur pour le moment.

Enfin, tout ça, c'étaient des suppositions...

La déflagration lui avait fait perdre tous ses repères. Elle regarda autour d'elle, mais l'articulation de la tête du scaphandre était aussi détraquée. Il y avait beaucoup de fumée, tout à coup. Des tourbillons planaient dans l'air ventilé de la soute. L'éclairage intermittent fourni par les drones aéroportés ne produisait plus à présent qu'un effet stroboscopique balbutiant. Les épaves de deux scaphandres gisaient dans un coin, et à en juger par leur état de délabrement, ils avaient été atteints par des décharges répétées. Ils étaient tellement détériorés qu'elle ne pouvait dire s'ils étaient – ou avaient été – occupés. Un troisième scaphandre, moins gravement endommagé, et dont l'occupant était peut-être seulement assommé, comme elle l'avait été, gisait à dix ou quinze mètres de là, le long de la paroi incurvée, calcinée. Les pit-bulls étaient repartis, à moins qu'ils n'aient été détruits. Impossible à dire.

— Sudjic ? Kjarval ?

Silence. Même sa propre voix n'était pas très audible. En tout cas, il n'y eut pas de réponse. Les intercoms étaient endommagés, elle le voyait, à présent – un détail sur le relevé des dégâts qu'elle avait ignoré jusqu'à présent. Mauvais, Khouri, très mauvais.

Avec tout ça, elle n'avait pas la moindre idée de l'identité de l'ennemi.

Le bras du scaphandre endommagé se réparait de seconde en seconde, les parties calcinées tombant à terre et la peau extérieure s'étirant pour envelopper le moignon. C'était un peu répugnant à observer. Pourtant, Khouri avait déjà plusieurs fois assisté à ce spectacle, au Bout du Ciel, lors d'une kyrielle d'autres simulations. Ce qui était vraiment écoeurant, c'était de savoir que ses propres blessures ne pouvaient bénéficier de ce genre de réparation instantanée. Elles devraient attendre l'évacuation médicale de la zone.

L'autre scaphandre, moins amoché, se mit à bouger et se releva exactement comme elle. L'autre scaphandre avait tous ses membres, et la plupart de ses armes, encore opérationnelles, étaient visibles par diverses ouvertures ; elles se braquèrent sur Khouri, comme une douzaine de cobras prêts à frapper.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle avant de se rappeler que l'intercom était coupé, probablement pour de bon.

Du coin de l'œil, elle vit deux masses caparaçonnées émerger des

bancs de fumée languide, fuligineuse. Qui cela pouvait-il bien être ? Les restes des trois scaphandres qui étaient arrivés avec les pit-bulls, ou ses compagnes ?

L'unique scaphandre doté d'armes s'approchait d'elle, très, très lentement, comme si elle était une bombe qui pouvait exploser à tout moment. Le scaphandre s'arrêta, resta parfaitement immobile. Son enveloppe s'efforçait d'imiter, avec un succès très modéré, la combinaison de couleurs des parois de la chambre et des rideaux de fumée. Khouri se demanda comment son propre scaphandre s'en tirait. Sa visière était-elle opaque ou transparente ? C'était impossible à dire de l'intérieur, et les relevés minimalistes ne le disaient pas ; si celui qui avait les armes voyait un visage humain, cela l'inciterait-il à tirer ou au contraire à retenir son feu ? Khouri avait braqué ses armes encore utilisables sur la silhouette, mais rien de ce qu'elle voyait ne lui disait si elle visait l'ennemi ou une camarade réduite au mutisme.

Elle tenta de lever son bras encore valide vers son propre visage, comme pour demander à son adversaire d'éclaircir sa visière.

L'autre tira.

Khouri eut l'impression de prendre dans l'estomac un coup de bélier qui la colla à la paroi. Son scaphandre se mit à hurler et toutes sortes de signaux incompréhensibles défilèrent dans son champ de vision. Il y eut un rugissement : les armes encore à sa disposition se livraient toutes en même temps à un véritable tir de barrage.

Et merde ! se dit Khouri. Ça faisait vraiment mal, à un niveau viscéral, révélateur du fait que ce n'était plus une simulation.

Elle se relevait tant bien que mal lorsqu'une nouvelle décharge la frôla avec fracas. La troisième l'atteignit à la cuisse. Elle partit à la renverse, les deux bras battant l'air à la limite de son champ de vision. Il y avait quelque chose qui n'allait pas avec ses bras ; ou, plus précisément, quelque chose qui allait alors que ça n'aurait pas dû : ils étaient intacts. Rien n'indiquait que l'un d'eux venait d'être sectionné.

— Bordel de... Mais qu'est-ce qui se passe ?

L'attaque se poursuivait, chaque décharge la renvoyant en arrière.

— Ici Volyova ! fit une voix qui n'avait rien de calme et de détaché. Écoutez-moi bien, toutes ! Il y a quelque chose qui cloche dans le scénario ! Je vous demande de cesser le feu !

Khouri heurta la paroi avec une violence telle qu'elle ressentit le choc sur sa colonne vertébrale, malgré le matelas d'air-gel. Elle s'était fait mal à la cuisse, et le scaphandre était impuissant à soulager la douleur.

Ce n'est plus de la frime, se dit-elle.

Les armes étaient bien réelles, à présent. Ou du moins celles qui appartenaient au scaphandre de son adversaire.

— Kjarval ! dit Volyova. Kjarval ! Je vous ordonne de cesser le

tir ! Vous allez tuer Khouri !

Mais Kjarval – Khouri devina que c'était elle qui l'attaquait – n'écoutait pas, n'était pas capable d'écouter ou, plus terrifiant, ne pouvait pas se retenir.

— Kjarval ! ordonna à nouveau Volyova, si vous n'arrêtez pas, je vais être obligée de vous désarmer !

Kjarval n'en fit rien. Elle continua à tirer, et chaque impact faisait à Khouri l'effet d'une déchirure. Elle se tortillait sous le déluge de feu comme si elle tentait désespérément de se frayer un chemin à coup de griffes dans l'alliage torturé de la chambre vers le sanctuaire qui se trouvait de l'autre côté.

C'est alors que Volyova descendit du milieu de la soute, où elle se tenait, apparemment invisible, depuis le début. Tout en descendant, elle ouvrit le feu sur Kjarval, avec les armes les plus légères à sa disposition, mais avec une force croissante. Kjarval contra en dirigeant une partie de son tir vers le haut, vers Volyova qui fondait sur elle. Les tirs atteignirent Volyova, laissant des cicatrices noires sur sa cuirasse, détachant des fragments au tégument flexible, arrachant les armes que son scaphandre s'efforçait d'extruder et de déployer. Mais Volyova ne lui laissait pas de répit. La combinaison de Kjarval commença à se recroqueviller, à perdre son intégrité. Ses armes devinrent folles, manquèrent leur but, commencèrent à arroser tous les coins de la soute au hasard.

Alors – il n'avait pas pu se passer plus d'une minute depuis le moment où elle s'était mise à tirer sur Khouri –, Kjarval s'affaissa contre la paroi. Son scaphandre, aux endroits où il n'était pas noirci par les tirs de lasers, était un patchwork de couleurs psychédéliques criardes et de textures hypergéométriques en morphing ultra-rapide, d'où émergeaient des armes et des accessoires à moitié finalisés. Ses membres étaient agités de mouvements frénétiques, spasmodiques, et extradaient avant de les réintégrer des bourgeons de manipulateurs et des ébauches de mains humaines grandes comme des menottes de bébé.

Khouri se releva, étouffa un cri de douleur en portant son poids sur sa cuisse. Son scaphandre était une masse inerte qui se rigidifiait autour d'elle, mais elle réussit tant bien que mal à marcher, ou du moins à se traîner, vers l'endroit où gisait Kjarval.

Volyova et une autre forme en scaphandre – sans doute Sudjic – étaient déjà auprès d'elle, penchées sur ce qui restait de son scaphandre, essayant de comprendre quelque chose à l'affichage de données médicales.

— Elle est morte, déclara Volyova.

**Nekhebet Nord,
Secteur de Mantell, Resurgam, 2566**

Le jour où les nouveaux venus s'annoncèrent, Sylveste fut réveillé par une lumière aveuglante, implacable, qui lui blessa les yeux. Il leva le bras dans une attitude défensive en attendant que ses optiques effectuent leur cycle d'initialisation. Il était à peu près inutile de lui parler dans ces moments-là, et Sluka s'en était manifestement rendu compte. Ses yeux avaient perdu tellement de leurs fonctionnalités qu'il leur fallait plus longtemps que jamais pour se réinitialiser. Sylveste endura une interminable succession de messages d'erreur et de mises en garde qui se traduisaient par de petits picotements de douleur spectrale alors que les organes endommagés testaient des modes de fonctionnement devenus critiques.

Il était à moitié conscient du fait que Pascale était assise dans le lit, à côté de lui, les draps remontés sur la poitrine.

— Vous feriez mieux de vous lever, tous les deux, dit Sluka. J'attends dehors pendant que vous mettez quelque chose.

Ils s'habillèrent précipitamment. Sluka attendait devant la porte, avec deux gardes discrètement armés. Ils escortèrent Sylveste et sa femme jusqu'à la salle commune de Mantell, où un groupe matinal d'Inondationnistes du Sentier Rigoureux était réuni autour d'un écran mural panoramique. Sur la table étaient posés des rations de petit déjeuner et des brocs de café auxquels personne n'avait touché. Sylveste en déduisit que ce qui était arrivé, quoi que ce soit, avait coupé l'appétit à tout le monde. L'explication était évidemment sur l'écran. Il entendit une voix rauque, comme amplifiée par un haut-parleur. Il régnait un tel brouhaha dans la pièce qu'il n'arrivait à saisir que des bribes de phrases. Bribes qui répétaient malheureusement son propre nom, à des intervalles trop fréquents, et prononcés par la personne qui crevait l'écran – quelle qu'elle soit.

Il s'avança vers l'écran, conscient du fait que les spectateurs lui manifestaient un respect qu'on ne lui avait pas témoigné depuis des

dizaines d'années. Maintenant, il se pouvait que ce soit seulement la pitié qu'on accordait à un condamné...

Pascale se matérialisa à son côté.

— Tu reconnais cette femme ? demanda-t-elle.

— Quelle femme ?

— Celle qui est sur l'écran. Là, devant toi.

Sylveste ne voyait d'elle qu'une forme oblongue, pointilliste, composée de pixels gris-argent.

— Mes yeux ne voient pas très bien la vidéo, reprit-il à l'intention de Sluka autant que de Pascale. Et je n'entends rien, non plus. Tu ferais mieux de me dire ce que je rate.

À cet instant, Falkender sortit de la foule.

— Vous voulez que je procède à un rajustement neural ? J'en aurais pour un instant...

Il emmena Sylveste dans une pièce à l'écart. Pascale et Sluka leur emboîtèrent le pas. Une fois au calme, l'homme ouvrit sa trousse et en sortit quelques instruments étincelants.

— Vous allez me dire que ça ne me fera aucun mal, avança Sylveste.

— Je ne m'y risquerais pas, même en rêve, répondit Falkender. Ce serait très éloigné de la vérité, hein ?

Il claqua des doigts pour attirer l'attention soit d'un assistant, soit de Pascale, le champ visuel de Sylveste était trop restreint pour qu'il fasse la différence.

— Allez chercher une tasse de café pour le patient, dit-il. Ça lui changera les idées. De toute façon, quand il verra ce qu'il y a sur cet écran, il devrait lui falloir quelque chose de plus fort.

— C'est si moche que ça ?

— Je crains que Falkender ne plaisante pas, confirma Sluka.

— Vous avez pourtant l'air de bien vous amuser, fit Sylveste.

Il se mordit les lèvres, tétanisé par la première décharge de souffrance provoquée par les coups de sonde de Falkender. Cela dit, la douleur n'empira pas au cours de l'opération.

— Vous m'annoncez la fin de mes souffrances ? Ça paraissait assez important pour que vous me tiriez du lit.

— Les Ultras se sont pointés, dit Sluka.

— Ça, je l'avais compris tout seul. Qu'ont-ils fait ? Ils se sont posés en navette au milieu de Cuvier ?

— Rien d'aussi ostensible. Pour le moment. Le pire reste peut-être à venir.

Quelqu'un lui fourra une chope dans les mains. Falkender cessa son intervention pour laisser Sylveste avaler une gorgée. Le café était âcre et pas vraiment chaud, mais réussit à le calmer un peu. Il entendit Sluka dire :

— Ce que vous avez vu sur l'écran est un message audiovisuel qui passe en boucle depuis trente minutes, maintenant.

— Émis par le vaisseau ?

— Non. On dirait qu'ils ont réussi à pirater notre boucle comsat. Leur message est une sorte de passager clandestin de nos transmissions normales.

Sylveste hocha la tête et regretta aussitôt ce mouvement.

— Ils craindraient donc d'être détectés.

À moins, se dit-il, que ce ne soit un moyen d'affirmer leur supériorité technologique absolue sur nous : ils ont les moyens de détourner et de manipuler nos systèmes de transmission de données. C'était le plus vraisemblable. Cette arrogance était typique non seulement du comportement des Ultras, mais d'un équipage ultra en particulier. Pourquoi annoncer sa présence comme tout le monde quand on pouvait faire tout un show et impressionner les indigènes ? Mais il n'avait pas besoin qu'on lui confirme qui étaient ces gens. Il les avait reconnus à l'instant où le bâtiment était entré dans le système.

— Question suivante, reprit-il. À qui le message était-il adressé ? Ils croient encore qu'il existe ici une sorte d'autorité planétaire avec laquelle ils pourraient négocier ?

— Non, répondit Sluka. Le message était adressé aux habitants de Resurgam, sans distinction d'affiliation politique ou culturelle.

— Très démocratique, commenta Pascale.

— En réalité, dit Sylveste, je doute que la démocratie entre en ligne de compte. Pas si j'ai bien deviné à qui nous avons affaire.

— À propos, reprit Sluka, vous ne m'avez jamais vraiment expliqué pourquoi ces gens seraient...

Sylveste l'interrompit :

— Avant que nous entrions dans les détails, vous ne pensez pas que vous devriez me laisser voir le message ? D'autant que j'ai l'impression de jouer un rôle personnel dans l'affaire.

Falkender rangea ses instruments dans sa trousse et fit un pas en arrière.

— Là, annonça-t-il. Je vous avais dit qu'il y en avait pour une minute. Maintenant, vous pouvez vous connecter directement sur l'écran. Faites-moi une faveur ajouta-t-il avec un sourire, et promettez-moi de ne pas tuer le messager. D'accord ?

— Laissez-moi voir le message, répondit Sylveste, et je prendrai ma décision.

Ça devait être encore pire que tout ce qu'il craignait.

Il s'avança à nouveau vers l'écran. La salle était moins pleine de gens, tout le monde s'étant dispersé à regret pour vaquer à ses occupations. La femme qui parlait était plus audible, et il reconnut dans son discours les cadences des phrases déjà entendues

précédemment. Le message était donc assez bref. Ce qui était inquiétant en soi. Qui aurait parcouru des années-lumière d'espace interstellaire pour annoncer en deux mots son arrivée dans les parages d'une colonie ? Des gens qui se fichaient pas mal d'avoir l'air aimables, et dont les exigences étaient d'une clarté absolue. Encore une fois, ce soupçon s'accordait bien avec ce qu'il savait déjà de cet équipage dont il pensait qu'il était venu le chercher. Ces gens n'avaient jamais été très bavards.

Il ne voyait pas encore son visage, mais la voix lui disait quelque chose. Des souvenirs qui remontaient à bien des années. Lorsqu'il retrouva la vue – après que Falkender eut procédé à quelques réglages –, il se souvint.

— Qui est-ce ? demanda Sluka.

— La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, elle s'appelait Ilia Volyova, répondit Sylveste avec un haussement d'épaules. Était-ce ou non son vrai nom, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que, si elle vous menace de quelque chose, elle est tout à fait capable de tenir parole.

— Et... c'est quoi ? Le capitaine ?

— Non, répondit Sylveste, un peu hagard. Non, ce n'est pas le capitaine.

Le visage de la femme n'avait rien de remarquable. Un teint pâle, presque monochrome, des cheveux noirs, courts, et une structure osseuse à mi-chemin de l'elfe et de la tête de mort, encadrant des yeux étroits, légèrement bridés, enfoncés dans leurs orbites, et qui exprimaient peu de compassion. Elle avait remarquablement peu changé. Mais c'était tout le but des Ultras ; si des décennies subjectives avaient passé pour Sylveste depuis leur dernière rencontre, pour Volyova, les années s'étaient peut-être comptées sur les doigts d'une main. Il en avait vécu dix ou vingt fois plus. Pour elle, leur dernière rencontre appartenait à un passé relativement récent, alors que pour Sylveste cet événement était relégué dans les annales poussiéreuses de l'histoire. Ce qui le désavantageait, évidemment. Ses tropismes – les aspects les plus prévisibles de son comportement – étaient encore présents à l'esprit de Volyova ; c'était un adversaire de fraîche date. Au contraire, Sylveste avait eu du mal à reconnaître sa voix, et il n'arrivait pas à se rappeler si elle s'était montrée plus ou moins sympathique avec lui, lors de leur précédente rencontre. Tout finirait par lui revenir, évidemment, mais cette lenteur de réaction conférait à Volyova un avantage indéniable.

Étrange, vraiment. Il s'attendait – stupidement, peut-être – à ce que ce soit Sajaki qui fasse cette annonce. Pas le vrai capitaine, évidemment, sinon pourquoi seraient-ils venus le chercher ? Le capitaine devait être à nouveau malade.

Mais alors, où était Sajaki ?

Il s'obligea à chasser ces questions de son esprit pour se concentrer sur les paroles de Volyova.

Après deux ou trois répétitions, il connaissait son monologue par cœur. Le message était assez laconique, en vérité. Ils savaient ce qu'ils voulaient, ces Ultras. Et ils savaient ce que ça leur coûterait.

« Je m'appelle Ilia Volyova, membre du Triumvirat du gobe-lumen *Spleen de l'Infini*. »

Ainsi s'ouvrait son intervention. Pas un bonjour. Pas une expression de gratitude envers les forces qui leur avaient permis de traverser l'espace et d'arriver jusqu'à Resurgam. Sylveste savait que ce n'était pas le genre d'Ilia Volyova. Il avait toujours pensé que c'était la plus calme de la bande. Elle paraissait préférer s'occuper de ses armes d'épouvante plutôt que s'investir dans des relations sociales normales. Il avait entendu plus d'une fois les autres membres de l'équipage dire en riant – pourtant, ce n'étaient pas exactement des rigolos – que Volyova préférait la compagnie des rats indigènes du vaisseau à celle de ses compagnons de bord.

Et peut-être qu'ils ne disaient pas ça pour rire.

« Je m'adresse à vous depuis l'orbite de votre planète, continuait-elle. Nous avons étudié votre niveau d'évolution technologique et conclu que vous ne constituiez pas une menace pour nous sur le plan militaire... » Elle avait marqué une pause avant de poursuivre sur un ton qui rappelait à Sylveste celui d'une institutrice tançant un élève indiscipliné, qui regarderait par la fenêtre pendant la leçon, ou qui n'aurait pas nettoyé son compad, par exemple :

« Cela dit, tout acte considéré comme une tentative délibérée de nous causer des dommages serait sanctionnée par des représailles d'une sévérité démesurée. (À ce stade, elle s'autorisa un sourire.) Ce ne serait pas œil pour œil, dent pour dent, si je puis dire, ce serait plutôt pour un œil les deux yeux, pour une dent toute la gueule. Nous avons les moyens de détruire, de notre position, une ou plusieurs de vos colonies. »

Volyova se pencha un peu en avant, et ses yeux gris, léonins, parurent remplir l'écran.

« Chose plus importante, nous sommes parfaitement déterminés à le faire, si le besoin s'en fait sentir... »

Volyova s'accorda une nouvelle pause assez théâtrale. Sans doute était-elle sûre d'avoir un public, à ce stade.

« Si j'en décidais, cela pourrait se produire en quelques minutes. Et n'allez pas vous imaginer que ça m'empêcherait de dormir. »

Sylveste voyait où tout ça menait. « Mais trêve de trivialités, au moins pour le moment. »

Elle eut alors un vrai sourire, mais un sourire d'une froideur

cryogénique.

« Vous vous demandez sans doute pourquoi nous sommes ici. »

— Pas moi, intervint Sylveste, assez fort pour que Pascale l'entende.

« Nous cherchons l'un des vôtres. Notre désir de mettre la main sur lui est tellement absolu, tellement pressant, que nous avons décidé de contourner les... canaux diplomatiques habituels, continua Volyova en se fendant d'un sourire encore plus glacé que le précédent, un fantôme de sourire. L'homme s'appelle Sylveste ; toute explication complémentaire devrait être superflue si sa réputation n'a pas pâli depuis notre dernière rencontre. »

— Elle s'est peut-être un peu ternie, commenta Sluka avant d'ajouter, à l'intention de Sylveste : Il faudrait vraiment que vous m'en disiez un peu plus long sur cette précédente rencontre, vous ne croyez pas ? Vous n'avez plus rien à perdre.

— Mais connaître les faits ne vous fera aucun bien, rétorqua Sylveste avant de ramener son attention sur l'émission.

« D'ordinaire, fit Volyova, nous aurions instauré un dialogue avec les autorités concernées afin de négocier la reddition de Sylveste. Telle était notre intention de départ. Mais un scan systématique de Cuvier, la principale colonie de votre planète, nous a convaincus que cette approche était vouée à l'échec. Nous avons constaté qu'il n'y avait plus, sur votre monde, de pouvoir digne de ce nom avec lequel traiter. Et je crains que nous n'ayons pas la patience de marchander avec des factions planétaires braillardes... »

Sylveste secoua la tête.

— Elle ment. Ils n'ont jamais eu l'intention de négocier, dans quelque état qu'ils aient pu nous trouver. Je connais ces gens. Ce sont des fripouilles vicieuses.

— C'est ce que vous n'arrêtez pas de nous dire, lança Sluka.

« Cela ne nous laisse donc qu'un nombre limité d'options, poursuivait Volyova. Nous voulons Sylveste, et nos renseignements nous confirment qu'il n'est pas... comment dire ? libre de ses mouvements. »

— Ils ont découvert tout ça de là-haut ? s'étonna Pascale. Voilà ce qui s'appelle des services de renseignements fiables.

— Trop fiables, commenta Sylveste.

« Voilà comment les choses vont se passer, reprit Volyova. Sylveste a vingt-quatre heures pour se manifester, sur fréquence radio, et nous faire connaître l'endroit où il se trouve. Soit il émerge de sa cachette, soit ceux qui le détiennent le libèrent. Nous vous laissons le soin de régler les détails. Si Sylveste est mort, alors une preuve irréfutable de sa mort devra nous être fournie en lieu et place de sa personne. L'acceptation de ladite preuve demeurera à notre entière

discrétion, cela va de soi. »

— Une chance que je ne sois pas mort, dites donc ! Je ne crois pas que vous auriez pu en convaincre Volyova.

— Elle est si intransigeante que ça ?

— Et elle n'est pas la seule ; tout l'équipage est comme ça.

Mais Volyova continuait à parler :

« Vous avez donc vingt-quatre heures. Nous sommes à l'écoute. Et si nous n'entendons rien, ou si nous avons des raisons de soupçonner une trahison, quelle qu'elle soit, vous pouvez vous attendre à des représailles. Notre bâtiment dispose de certains moyens – demandez à Sylveste, si vous en doutez. Si nous n'avons pas de nouvelles de lui dans la journée de demain, nous utiliserons ces moyens contre l'une des petites communautés de surface de votre planète. Nous avons déjà sélectionné la cible en question, et la nature de l'attaque sera telle que personne ne survivra dans ladite communauté. Personne, c'est bien clair ? Vingt-quatre heures après cela, si nous n'avons toujours pas de nouvelles du docteur Sylveste, nous passerons à une cible plus vaste. Et vingt-quatre heures plus tard, nous détruirons Cuvier. Cela dit, ajouta-t-elle avec un autre de ses brefs sourires, question destruction, il semblerait que vous ne vous en soyez pas mal tirés tout seuls... »

Le message prit fin et recommença au début, par l'introduction abrupte de Volyova. Sylveste l'écouta encore deux fois dans son intégralité avant que qui que ce soit n'ose rompre sa concentration.

— Ils n'oseraient pas faire ça, dit Sluka. Sûrement pas !

— C'est de la barbarie, ajouta Pascale, ce qui lui valut un hochement de tête de leur geôlière. Même s'ils ont vraiment besoin de toi, ils ne pourraient pas faire ce qu'elle a dit, c'est impossible ! Enfin quoi, détruire une colonie entière ?

— C'est là que tu te trompes, répondit Sylveste. Ils l'ont déjà fait. Et je n'ai aucun doute sur leur aptitude à recommencer.

Volyova n'avait jamais été véritablement persuadée que Sylveste était bien vivant, mais elle s'était obstinément interdit de réfléchir aux conséquences s'il ne l'était pas. Peu importait que ce soit la quête de Sajaki plutôt que la sienne. Si ça ratait, il la punirait aussi sévèrement que si elle en était personnellement responsable. Comme si c'était elle qui les avait obligés à venir dans cet endroit désolant.

Elle ne s'attendait pas vraiment à ce qu'ils réagissent dès les premières heures. Ç'aurait été faire preuve d'un optimisme excessif. Il aurait fallu que les ravisseurs de Sylveste aient été réveillés et aussitôt informés de son ultimatum. Il fallait être réaliste : le temps que la nouvelle remonte la chaîne de commandement et parvienne aux intéressés, la journée serait déjà bien entamée. Après quoi ils perdraient un peu de temps à la vérifier. Mais alors que les heures

s'ajoutaient aux heures, et que la journée passait, elle arriva à la conclusion qu'elle devrait mettre sa menace à exécution.

Les colons n'étaient pas restés complètement silencieux, bien sûr. Dix heures plus tôt, un groupe qui n'avait pas dit son nom s'était présenté avec les prétendus restes de Sylveste. Ils les avaient abandonnés en haut d'une mesa et s'étaient réfugiés dans des grottes où les capteurs du vaisseau ne pénétraient pas. Volyova avait envoyé un drone examiner les restes, mais, bien qu'ils soient génétiquement proches, ils ne correspondaient pas tout à fait aux tissus témoins conservés lors du dernier passage de Sylveste à bord. Il aurait été tentant de punir les colons pour cette manœuvre, mais, après réflexion, elle décida de s'abstenir : ils avaient agi par crainte, sans espoir de profit personnel en dehors de leur survie – et de celle de tout le monde –, et elle ne tenait pas à décourager les autres volontaires désireux de se manifester. De la même façon, elle s'était retenue quand deux individus agissant indépendamment l'un de l'autre s'étaient annoncés comme étant Sylveste. Il était évident qu'ils ne mentaient pas sciemment mais se prenaient véritablement pour lui.

Cela dit, ils n'avaient même plus le temps de tenter une diversion.

— Je dois dire que je suis assez surprise, dit-elle. Je pensais qu'ils l'auraient livré, à l'heure qu'il est. Il faut croire que l'une des parties sous-estime gravement l'autre, dans cette affaire.

— Nous ne pouvons plus reculer, maintenant, déclara Hegazi.

— Bien sûr que non, répondit Volyova, un peu surprise.

L'idée de faire preuve de clémence ne l'avait jamais effleurée.

— Ne faites pas ça ! objecta Khouri. Vous ne pouvez pas faire ça !

C'était l'une des premières paroles qu'elle prononçait depuis le début de la journée. Elle avait peut-être du mal à accepter le monstre pour qui elle travaillait, cette soudaine incarnation tyrannique d'une Volyova jusqu'alors équitable. Volyova aurait eu du mal à ne pas la comprendre. Quand elle réfléchissait à son comportement, elle se faisait aussi l'impression d'être monstrueuse, même si ce n'était pas tout à fait la vérité.

— Une fois qu'on a proféré une menace, dit Volyova, il est dans l'intérêt général de la mettre à exécution si les termes de l'accord ne sont pas respectés.

— Et s'ils ne peuvent pas les respecter ? demanda Khouri.

— C'est leur problème, pas le mien, répondit Volyova avec un haussement d'épaules.

Elle ouvrit la liaison avec Resurgam et délivra son message, c'est-à-dire qu'elle réitéra les exigences déjà formulées, exprimant sa profonde déception que Sylveste ne se soit pas montré. Elle se demanda si elle avait l'air assez convaincante, si les colons prenaient vraiment ses menaces au sérieux, quand elle eut une soudaine

inspiration. Elle déboucla son bracelet, murmura une instruction lui ordonnant d'accepter une intervention limitée d'une tierce personne sans exercer de représailles.

Elle passa le bracelet à Khouri.

— Si vous voulez soulager votre conscience, vous êtes la bienvenue.

Khouri examina l'objet comme s'il allait lui montrer les crocs et lui cracher du venin en pleine face. Finalement, elle le porta à sa bouche sans le passer à son poignet.

— Allez-y, insista Volyova. Je ne plaisante pas. Dites ce que vous voulez – je vous assure qu'il n'en sortira rien de bon.

— Vous voulez que je m'adresse aux colons ?

— Certainement. Si vous croyez être plus persuasive que moi.

Khouri resta un instant sans rien dire. Puis, avec méfiance, elle commença à parler dans le bracelet :

— Je m'appelle Khouri. Je ne sais pas si ça servira à quelque chose, mais... je veux que vous le sachiez, je ne suis pas avec ces gens. Je ne suis pas d'accord avec ce qu'ils sont en train de faire.

Les grands yeux terrifiés de Khouri parcoururent la passerelle comme si elle s'attendait à payer cher son intervention. Mais les autres ne manifestaient qu'un intérêt médiocre pour ce qu'elle avait à dire.

— Ils m'ont recrutée sans me dire qui ils étaient, poursuivit-elle. Ils veulent Sylveste. Ils ne mentent pas. J'ai vu les armes qu'ils ont à bord de ce bâtiment, et je ne doute pas qu'ils les utiliseront.

Volyova affectait une expression d'indifférence ennuyée, comme si tout cela était exactement tel qu'elle l'avait imaginé : d'un ennui fétide.

— Je regrette que vous n'ayez pas livré Sylveste. Je pense que Volyova est sérieuse quand elle dit qu'elle va vous le faire payer cher. Tout ce que je veux vous dire, c'est que vous avez intérêt à l'écouter. Peut-être que si vous réussissiez à l'amener maintenant, il serait encore temps de...

— Ça suffit.

Volyova récupéra son bracelet.

— Je prolonge mon délai d'une heure. Pas une minute de plus.

L'heure passa ; Volyova aboya des ordres ésotériques dans son bracelet, et un sélecteur de cible se positionna au-dessus des latitudes septentrionales de Resurgam. Les réticules rouges cherchèrent avec un calme de squal, morne et impitoyable, un point particulier situé près de la calotte polaire nord de la planète sur lequel ils se verrouillèrent. Puis ils se mirent à palpiter d'un rouge plus sanglant, et des graphiques informèrent Volyova que les éléments de suppression orbitale du bâtiment – l'une des plus anodines de ses armes – étaient

maintenant activés, armés, braqués sur leur cible et prêts à faire feu.

Puis elle renouvela son annonce aux colons.

— Peuple de Resurgam, dit-elle. Nos armes viennent de s'aligner sur la petite colonie de Phoenix, par cinquante-quatre degrés nord et vingt degrés ouest de Cuvier. D'ici un peu moins de trente secondes, Phoenix et ses environs immédiats auront cessé d'exister. Ce sera notre dernière annonce, dit-elle en passant la pointe de sa langue sur ses lèvres. Vous avez vingt-quatre heures pour nous livrer Sylveste, ou nous passerons à une cible plus importante. Estimez-vous heureux que nous ayons commencé avec une communauté aussi modeste que Phoenix.

Khourï comprit que la teneur générale de son annonce était celle d'une maîtresse d'école expliquant pourquoi la punition qu'elle allait infliger à ses élèves était à la fois dans leur intérêt et provoquée par leur mauvaise action. Khourï n'aurait pas été surprise de l'entendre dire : « Ça me fait encore plus mal qu'à vous. » Apparemment, non seulement elle l'avait mal jugée, mais encore elle s'était complètement trompée sur elle. Et ça valait pour tout l'équipage, pas seulement Volyova. Khourï eut un frémissement de dégoût en pensant qu'elle avait cru être des leurs. C'était comme s'ils avaient baissé leurs masques et révélé leurs têtes de serpents.

Volyova fit feu.

Pendant un moment, un long, un interminable moment, il ne se passa rien. Khourï commençait à se dire que ce n'était peut-être que du bluff, après tout, lorsque les parois de la passerelle frémirent, faisant voler ses espoirs en éclats. C'était comme si tout le bâtiment était un antique vaisseau qui avait frôlé un iceberg. Khourï ne sentit pas le mouvement, les vérins du siège ayant amorti la vibration, mais elle savait ce qu'elle avait vu, et quelques secondes plus tard elle entendit quelque chose qui ressemblait à un roulement de tonnerre dans le lointain.

Les armes de la coque avaient fait feu.

Sur la projection de Resurgam, le relevé d'état des armes se réactualisa, affichant les détails des armements juste après la déflagration. Hegazi consulta les données affichées sur son siège, son oculaire assimilant les nouvelles avec force cliquetis et bourdonnements.

— Éléments de suppression déchargés, annonça-t-il sans emphase, d'une voix claire et nette. Acquisition correcte confirmée par les systèmes de ciblage.

Puis, avec une lenteur magistrale, il leva les yeux vers le globe.

Khourï l'imita.

À un endroit où il n'y avait rien, au bord de la calotte polaire de Resurgam, une petite tache rouge feu pareille à un œil de rat

maléfique s'était ouverte dans la croûte du monde. Elle s'assombrit, comme une tige de fer qu'on aurait retiré de la fournaise. Mais elle brillait toujours d'une lueur aveuglante, et si elle devenait plus foncée, c'était moins parce qu'elle se refroidissait que parce que les voiles titanesques de débris planétaires en suspension la masquaient progressivement. Par les fenêtres qui s'ouvraient fugacement dans la sombre tempête bouillonnante, Khouri remarqua des filaments de lumière aveuglante, des éclairs dansants qui éclairaient le paysage par intermittences sur des centaines de kilomètres à la ronde. Une onde de choc presque circulaire fuyait le lieu de l'attaque. Khouri observa son déplacement grâce à un subtil changement de l'indice de réfraction de l'air, un peu comme une onde dans une eau peu profonde confère aux pierres du fond une fluidité momentanée.

— Rapport préliminaire de situation en cours, annonça Hegazi en réussissant à prendre le ton d'un acteur mort d'ennui récitant un texte particulièrement fastidieux. Fonctionnalités des processeurs événementiels : nominales. Quatre-vingt-dix-neuf virgule quatre pour cent de probabilité de neutralisation intégrale de la cible. Soixante-dix-neuf pour cent de probabilités que personne n'ait survécu dans un rayon de deux cents kilomètres, à moins d'avoir disposé d'un blindage d'un kilomètre d'épaisseur.

— Ça me suffit, déclara Volyova.

Elle étudia encore un moment la blessure dans la surface de Resurgam, en caressant manifestement l'idée d'une destruction à l'échelle planétaire.

Mantell, Nekhebet Nord, 2566

— C'était du bluff, commenta Sluka.

Au même instant, une fausse aurore illumina l'horizon, au nord-est, gravant les crêtes et les failles du terrain comme une eau-forte. C'était une lumière violacée, aussi vive qu'un éclair de magnésium, qui satura brièvement des bandes entières de la vision de Sylveste, abandonnant de lentes traînées vides sur son passage.

— Vous avez un autre pronostic ? demanda-t-il.

L'espace d'un instant, Sluka parut incapable de répondre. Elle se contenta de regarder la lueur, pétrifiée par son éclat et par le message d'atrocité qu'elle véhiculait.

— Il vous avait prévenue, rappela Pascale. Vous auriez dû l'écouter. Il connaît ces gens. Il vous a dit qu'ils mettaient leurs menaces à exécution.

— Je n'aurais jamais cru qu'ils le feraient, dit Sluka, tout bas, comme pour elle-même.

Malgré la lueur, le soir était encore parfaitement silencieux. Même le chant habituel des vents de Resurgam s'était tu.

— Je pensais que c'était trop monstrueux pour être pris au sérieux.

— Rien n'est trop monstrueux pour eux, fit Sylveste.

Ses yeux retrouvaient leur vision normale ; une vision suffisante, en tout cas, pour lui permettre de déchiffrer l'expression des femmes debout à côté de lui, sur la mesa de Mantell.

— À partir de maintenant, vous feriez mieux de prendre au sérieux tout ce que vous dit cette Volyova. Ce ne sont pas des paroles en l'air. D'ici vingt-quatre heures, elle va recommencer, à moins que vous ne me livriez à elle.

— Nous devrions peut-être redescendre, lâcha Sluka, comme si elle ne l'avait pas entendu.

Sylveste acquiesça, mais avant de retourner dans les profondeurs de la mesa, ils prirent le temps de mesurer grossièrement la direction

d'où venait l'éclair.

— Nous savons quand ça s'est produit, dit Sylveste. Nous connaissons la direction. Quand l'onde de choc nous atteindra, nous saurons à quelle distance ça s'est passé. Les colonies de Resurgam sont très éloignées les unes des autres ; nous ne devrions pas avoir de mal à préciser l'endroit de l'explosion.

— Elle a dit le nom de la ville, lui rappela Pascale.

Sylveste hocha la tête.

— D'accord. Mais si j'ai la certitude qu'il faut accorder du poids aux menaces de Volyova, je sais aussi qu'il ne faut pas lui faire confiance.

— Phoenix... connais pas, dit Sluka alors qu'ils reprenaient le monte-charge. Je croyais connaître la plupart des colonies récentes. Cela dit, je n'étais pas véritablement aux affaires, ces dernières années.

— Elle a commencé par quelque chose de petit ; c'est normal, reprit Sylveste. Sans ça, l'escalade aurait été impossible. On peut en déduire que Phoenix était une cible facile ; un avant-poste scientifique ou géologique. Quelque chose qui ne mettait pas en jeu la survie du reste de la colonie. C'étaient juste des gens, en d'autres termes.

Sluka secoua la tête.

— Nous parlons d'eux au passé alors que nous n'avons seulement jamais parlé d'eux au présent. C'est comme si leur seule raison d'être était d'être sacrifiés.

Sylveste se sentait physiquement malade. Il se retenait pour ne pas vomir. C'était, se dit-il, la première fois de sa vie que ce sentiment était provoqué par un événement extérieur, dans lequel il n'avait pas joué de rôle direct. Il n'avait même pas éprouvé ça quand Karine Lefèvre était morte. L'erreur – la faute –, ce n'était pas lui qui l'avait commise. Et s'il avait tenté de convaincre Sluka que les Ultras mettraient leurs menaces à exécution, une partie de lui-même se cramponnait à l'idée qu'ils ne le feraient pas, qu'il se trompait : Sluka et les autres avaient raison. S'il avait été à leur place, il aurait peut-être ignoré l'avertissement, lui aussi. Il l'avait pris au sérieux, certes, mais les cartes avaient toujours l'air différentes quand venait le moment de les jouer soi-même. Elles recelaient soudain un tout autre potentiel.

L'onde de choc les atteignit trois heures plus tard. À ce moment-là, ce n'était plus qu'un souffle, mais un souffle rigoureusement aberrant par une nuit aussi calme. Après son passage, l'air était plein de turbulences, un peu comme les coups de vent annonciateurs d'une tempête de verre. D'après le temps écoulé depuis le déclenchement, le lieu de l'attaque devait se situer à un peu moins de six mille kilomètres (ce que les relevés sismiques confirmaient, d'ailleurs). Et au nord-est, selon les indices visuels. Ils suivirent, sous bonne garde,

Sluka dans la salle d'état-major et chassèrent le sommeil à coups de café fort en chargeant les cartes de la colonie stockées dans les archives de Mantell.

Sylveste vida nerveusement sa chope.

— Comme vous dites, c'est peut-être une nouvelle colonie qu'ils ont détruite. Ces cartes sont à jour ?

— Quasiment, confirma Sluka. Elles ont été réactualisées par le Service cartographique central de Cuvier, il y a un an à peu près, avant que les choses ne deviennent vraiment sérieuses par ici.

Sylveste regarda la carte, projetée sur la table de Sluka comme une nappe topographique fantomatique. La zone affichée faisait deux mille kilomètres au carré. Elle était assez vaste pour contenir la colonie détruite, si vague qu'ait été leur estimation de la direction.

Mais Phoenix n'y figurait pas.

— Il se peut que cet endroit ait été fondé l'an dernier, dit Sylveste. Il nous faudrait des cartes plus récentes.

— Ce ne sera pas facile à trouver.

— Débrouillez-vous. Vous avez une décision à prendre d'ici moins de vingt-quatre heures ; la plus grave de votre vie, peut-être.

— Ne vous flattez pas. J'ai pratiquement décidé de vous livrer à eux.

Sylveste haussa les épaules, comme si c'était rigoureusement sans importance.

— N'empêche ; il faut que vous soyez en possession des faits. Vous allez négocier avec Volyova. Si vous n'êtes pas sûre de la réalité de ses menaces, vous risquez de la défier de mettre ses menaces à exécution.

Elle le foudroya du regard.

— Nous avons encore – en principe – des liaisons avec Cuvier, via ce qui reste de la ceinture comsat. Mais c'est à peine si nous l'avons utilisée depuis la destruction des dômes. Il serait risqué de la rouvrir – le flux de données pourrait mener jusqu'à nous.

— Ça devrait être le cadet de vos soucis, en ce moment précis.

— Il a raison, dit Pascale. Avec tout ça, je me demande qui, à Cuvier, se soucierait d'une infraction mineure à la sécurité. Je dirais que ça vaut le coup, rien que pour obtenir une réactualisation des cartes.

— Combien de temps ça prendra ?

— Une heure. Deux heures. Pourquoi, vous avez un rendez-vous ?

— Non, répondit Sylveste en se retenant prudemment de sourire. Mais quelqu'un pourrait décider pour moi.

En attendant la révision des cartes, ils remontèrent à la surface. Il n'y avait pas une étoile en vue, au nord-est, sur l'horizon. Juste une

masse de néant d'un noir absolu, comme si une silhouette titanesque était accroupie dans le lointain. Sans doute une muraille de poussière soulevée par l'explosion et qui dérivait dans leur direction.

— Ça va occulter le monde pendant des mois, commenta Sluka. Juste comme l'éruption d'un énorme volcan.

— Le vent se lève, nota Sylveste.

Pascale acquiesça.

— Est-ce qu'ils auraient pu faire ça – changer le temps, si loin du point d'impact ? Et si l'arme qu'ils ont utilisée avait provoqué une contamination radioactive ?

— Pas la peine, répondit Sylveste ; une arme à énergie cinétique aura suffi. Connaissant Volyova, elle a dû se borner au strict minimum. Mais tu as raison de t'inquiéter des radiations ; l'arme a probablement ouvert un trou dans la lithosphère. Et qui sait ce qui a pu jaillir de la croûte...

— Nous n'aurions pas dû rester aussi longtemps à la surface.

— Exact. Et ça vaut probablement pour toute la colonie.

Un assistant, un petit homme arborant une moustache et un bouc soigneusement gominés, passa la tête par la porte.

— Vous avez les cartes ? demanda Sluka.

— Dans une demi-heure, répondit l'homme. Nous avons les données, mais le cryptage est assez lourd. Enfin, nous avons des nouvelles de Cuvier. Nous avons capté une émission publique.

— Alors ?

— Alors, apparemment, leur vaisseau a pris des images de... euh, d'après la catastrophe. Ils les ont transmises à la capitale et maintenant elles sont diffusées à l'ensemble de la planète. (L'assistant tira de sa poche un compad qui en avait vu de toutes les couleurs et dont l'écran projetait une lueur mauve sur son visage.) J'ai les images.

— Autant nous les montrer.

L'assistant posa le compad sur le plateau rocailleux, battu par les vents, de la mesa.

— Ils ont dû les prendre dans l'infrarouge, dit-il.

Les images étaient terribles, effrayantes. Des serpents de roche fondue grouillaient hors du cratère et rampaient autour, ou jaillissaient comme des geysers de volcans plus petits, nés en un horrible instant. Toute trace d'existence d'une colonie avait été anéantie, avalée par l'immense chaudron d'un cratère de deux ou trois kilomètres de diamètre. Près du centre s'épalaient d'énormes taches lisses, vitreuses, aussi noires que la nuit. On aurait dit du goudron solidifié.

— Pendant un moment, j'ai espéré que nous nous étions trompés, dit Sluka. Que l'éclair et même l'onde de choc avaient été simulés, je ne sais comment, comme un trucage de cinéma. Mais ils n'auraient

jamais pu imiter ça sans faire un trou dans la planète. Enfin, je ne crois pas.

— Nous le saurons bientôt, dit l'assistant. Je suppose que je peux parler librement ?

— Sylveste est le premier concerné, répondit Sluka. Autant qu'il entende ce que vous avez à dire.

— Cuvier a envoyé un appareil vers le lieu d'impact. Ils pourront confirmer si l'image n'a pas été fabriquée de toute pièce.

Le temps qu'ils retournent sous la surface, des cartes réactualisées remplaçaient les exemplaires périmés stockés dans les archives de Mantell. Ils retournèrent dans la salle d'état-major de Sluka pour les étudier. D'après les données accompagnant la carte, elle avait été remise à jour il y avait quelques semaines à peine.

— Chapeau ! commenta Sylveste. Ils ont poursuivi le travail de cartographie pendant que la ville s'écroulait autour d'eux. J'admire leur conscience professionnelle.

— Peu importe leur motifs, fit Sluka. Tant que Phoenix – puisque Phoenix il y a – figure bien sur la carte, c'est tout ce qui m'intéresse.

Elle caressa du bout des doigts l'un des globes disposés dans la salle, comme si elle voulait s'ancrer dans la planète qui paraissait échapper irrémédiablement à son contrôle.

— Phoenix est bien là, confirma Pascale.

Elle leur indiqua un petit point flanqué d'un cartouche, dans une région du nord-est, peu peuplée en dehors de ça.

— C'est la colonie la plus septentrionale de la planète, dit-elle. La seule qui se trouve dans la bonne direction, et de loin. Et elle s'appelle bien Phoenix.

— Vous avez autre chose ?

L'assistant de Sluka prononça quelques mots à voix basse dans le compad intégré à son bracelet, et le cadrage de la carte se resserra sur la colonie. Une série d'icônes démographiques s'ouvrirent au-dessus de la table.

— Ce n'était pas énorme, dit-il. Juste quelques entrepôts de surface reliés par des tubes. Quelques installations souterraines. Pas de liaison au sol, mais une piste pour les engins aéroportés.

— Population ?

— « Population » ? C'est beaucoup dire. Une centaine de personnes, par là. Dix-huit unités familiales. La plupart venues de Cuvier, apparemment. En réalité, ajouta l'homme avec un haussement d'épaules, si elle cherchait à atteindre la colonie, je pense que nous nous en sortons remarquablement bien. Une centaine de personnes – bon, c'est une tragédie. Mais je suis surpris qu'elle n'ait pas frappé une cible plus peuplée. Le fait qu'aucun de nous n'ait seulement connu l'existence de cet endroit... ça annule presque l'action, vous ne pensez

pas ?

— C'est magnifiquement inepte, répondit Sylveste en hochant la tête malgré lui.

— Comment ça ?

— La propension humaine au chagrin. L'esprit est tout simplement incapable de fournir une réponse émotionnelle adéquate au-delà de quelques douzaines de morts. Et cette faculté ne s'atténue pas – elle disparaît, tout simplement ; le compteur se remet à zéro. Admettez-le : aucun de nous n'éprouve quoi que ce soit pour ces gens.

Sylveste regarda la carte en se demandant à quoi ça avait pu ressembler pour ces habitants, compte tenu des quelques secondes d'avertissement que Volyova leur avait accordées. Il se demanda si l'un d'eux avait pris la peine de sortir de chez lui, de regarder le ciel, afin d'accélérer – si peu que ce soit – l'anéantissement annoncé.

— Enfin, je sais une chose. Nous avons la preuve que c'est une femme de parole. Et ça veut dire qu'il faut que vous me laissiez partir.

— Je n'aime pas l'idée de vous perdre, répondit Sluka. Mais je n'ai guère le choix. Vous allez me demander de les contacter, naturellement.

— Naturellement, confirma Sylveste. Et, bien sûr, Pascale vient avec moi. Mais il y a une chose que je voudrais que vous fassiez pour moi d'abord.

— Une faveur ? fit Sluka, l'air amusée, comme si c'était la dernière chose au monde à laquelle elle s'attendait. Eh bien, que puis-je faire pour vous, maintenant que nous sommes devenus de si bons amis ?

Sylveste eut un sourire.

— En réalité, ce n'est pas vous qui pouvez faire quelque chose pour moi, répondit-il. C'est plutôt le docteur Falkender. Ça concerne mes yeux...

Volyova observait son œuvre depuis son siège flottant, suspendu au bout d'une perche. Le planétaire projetait sur la sphère de la passerelle une image parfaitement nette et précise de Resurgam. Au cours des dix dernières heures, elle avait regardé des tentacules cycloniques s'étendre autour du centre de la blessure, preuve que le temps dans la région – et par voie de conséquence sur toute la planète – avait basculé vers un nouvel équilibre de violence. D'après les données recueillies au sol, les colons de Resurgam appelaient ce phénomène « tempête de verre », à cause de la qualité particulièrement abrasive de la poussière charriée. C'était fascinant à observer, un peu comme la dissection d'une espèce animale inconnue. Elle avait plus d'expérience des planètes que la plupart de ses compagnons de bord, mais elles recelaient encore pour elle

d'innombrables surprises, souvent troublantes. Elle trouvait déstabilisant que le simple fait de provoquer un trou dans le tégument de la planète ait autant d'effet – et pas seulement à proximité immédiate de la zone concernée, mais à des milliers de kilomètres de distance. Il n'y aurait pas un point de la planète qui ne soit affecté de façon mesurable par le phénomène. La poussière qu'elle avait soulevée finirait par retomber ; une fine résille noire, faiblement radioactive, se déposerait uniformément sur la planète. Dans les régions tempérées, elle serait bientôt balayée par les processus d'érosion que les colons avaient instaurés, pourvu, bien sûr, qu'ils soient encore actifs. Mais dans les régions arctiques il ne pleuvait jamais, et la couche de poussière impalpable resterait intacte pendant les siècles à venir. Elle serait recouverte, au fil du temps, par d'autres dépôts et finirait par faire partie de la mémoire géologique irrévocable de la planète. Peut-être, se dit-elle rêveusement, d'ici quelques millions d'années des gens arriveraient-ils sur Resurgam, mus par une curiosité typiquement humaine. Ils voudraient découvrir l'histoire de la planète. Ils effectueraient des carottages, remonteraient dans le passé de Resurgam. Cette couche de poussière ne serait sûrement pas le seul mystère qu'ils auraient à résoudre, mais ils l'étudieraient forcément, ne serait-ce qu'en passant. Et ces futurs investigateurs virtuels arriveraient certainement à une conclusion parfaitement erronée sur l'origine de la couche. Il ne leur viendrait jamais à l'esprit qu'elle avait pu être provoquée par une volonté consciente...

Volyova n'avait guère dormi au cours des trente dernières heures, mais son énergie nerveuse semblait illimitée. Elle le paierait plus tard, naturellement, mais pour le moment elle avait l'impression de planer, portée par une force inexorable. Et pourtant elle ne s'aperçut pas tout de suite que Hegazi faisait pivoter son siège près du sien.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai quelque chose qui pourrait très bien être notre homme.

— Sylveste ?

— Ou quelqu'un qui se fait passer pour lui.

Hegazi était entré dans l'une de ses phases intermittentes d'absence, ce qui signifiait, pour Volyova, qu'il était en rapport profond avec le vaisseau.

— Je n'arrive pas à remonter la route que suit la communication. Ça vient de Cuvier, mais on peut parier que Sylveste n'y est pas en chair et en os.

— Que dit-il ? demanda-t-elle à voix basse, bien qu'ils soient seuls tous les deux sur la passerelle.

— Il demande à nous parler. De façon répétée.

Khouri entendit un bruit de pas traînants dans la bouillasse d'un

pouce de haut qui baignait tout le niveau du capitaine.

Elle n'avait pas de raison véritable de venir ici. C'était peut-être la raison, en fait : maintenant qu'elle ne faisait plus confiance à Volyova – la seule personne à qui elle pensait pouvoir se fier – et comme la Demoiselle avait disparu – elle ne l'avait pas revue depuis l'affaire de l'arme secrète –, force était à Khouri de se tourner vers l'irrationnel. La seule personne à bord qui ne l'avait pas trahie d'une façon ou d'une autre, ou qui ne s'était pas attiré sa haine, était celle dont elle ne pouvait pas espérer de réponse.

Elle sut presque aussitôt que les pas n'étaient pas ceux de Volyova, mais leur détermination laissait supposer que l'arrivant savait exactement où il allait et ne s'était pas aventuré par hasard dans cette région du vaisseau.

Khouri se releva. Le fond de son pantalon était humide et froid, trempé de gadoue, mais le tissu était sombre et il n'y avait pas trop de dégâts.

Une femme apparut au coin de la coursive, ses bottes provoquant des remous dans l'eau boueuse.

— Du calme, fit-elle en s'approchant.

Des dessins holographiques multicolores brillaient dans les circuits métalliques de ses bras.

— Sudjic ! fit Khouri, surprise. Mais comment... ?

— Comment j'ai réussi à descendre ici ? poursuivit Sudjic avec un sourire pincé. C'est simple, Khouri, je vous ai suivie. Quand j'ai vu dans quelle direction vous alliez, c'était clair : vous ne pouviez venir qu'ici. Alors je vous ai suivie, parce que je vous estime et que j'aimerais avoir une petite conversation avec vous.

— Une conversation ?

— Sur notre situation, répondit Sudjic en englobant le bâtiment d'un ample geste de son bras aux reflets métalliques. Sur le vaisseau. Plus précisément, sur ce putain de Triumvirat. Il ne vous a pas échappé que j'avais une dent contre l'un de ses membres.

— Volyova.

— Oui, notre amie commune : Ilia, fit Sudjic en crachant ce nom comme si c'était un explétif particulièrement répugnant. Elle a tué mon amant, vous le savez.

— J'ai cru comprendre qu'il y avait eu... un problème.

— Ha ! elle est bonne, celle-là ! (Elle s'interrompt, fit quelques pas en avant, mais resta à une distance respectable du corps fuselé, angélique, du capitaine.) Un problème ! C'est comme ça que vous appelez le fait de rendre quelqu'un psychotique, Khouri ? Mais je devrais peut-être vous appeler Ana, maintenant que nous sommes... euh, plus proches ?

— Appelez-moi comme vous voulez. Ça ne changera rien.

J'estime peut-être avoir des raisons de la vomir par tous les pores de ma peau, ça ne veut pas dire que je sois disposée à la trahir. Nous ne devrions même pas avoir cette conversation.

Sudjic hocha la tête d'un air entendu.

— Elle vous a vraiment eue avec sa thérapie de loyauté, hein ? Écoutez, contrairement à ce que vous pensez, Sajaki et les autres ne sont pas omniscients. Vous pouvez tout me dire.

— Ce n'est pas si simple.

— Comment ça ?

Sudjic était plantée là, ses mains gantées délicatement posées sur ses hanches étroites. Elle était belle. Elle avait cette beauté émaciée fréquente chez les humains nés dans l'espace. Elle avait quelque chose de spectral ; si sa structure osseuse et musculaire n'avait pas été chimériquement accentuée, rien ne prouvait qu'elle aurait pu évoluer sous une gravité normale. Mais grâce à ces accroissements sous-cutanés, Sudjic était indubitablement plus solide et plus rapide que n'importe quelle humaine non améliorée. Sa force était à double tranchant, parce qu'elle avait l'air tellement fragile. On aurait dit un pliage, une sculpture en papier aux arêtes tranchantes comme des rasoirs.

— Je ne peux pas tout vous raconter, reprit Khouri, mais Ilia et moi... nous avons des secrets mutuels. (Elle regretta instantanément ses paroles, mais elle voulait dégonfler la supériorité, la morgue de l'Ultra.) Ce que je veux dire, c'est que...

— Écoutez, c'est ce qu'elle veut que vous pensiez, j'en suis sûre. Mais posez-vous une question, Khouri : quelle part de réalité y a-t-il dans ce dont vous croyez vous souvenir ? Et si Volyova avait trafiqué votre mémoire ? C'est ce qu'elle a essayé de faire avec Boris. Elle a essayé de le guérir en effaçant son passé, mais ça n'a pas marché. Il avait toujours ces voix à gérer. Pas vous ? Vous n'avez pas des voix qui résonnent dans votre tête ?

— S'il y en a, répondit Khouri, elles n'ont rien à voir avec Volyova.

— Alors, vous l'admettez, fit Sudjic avec un sourire pincé, comme une écolière affirmant sa victoire dans un jeu en s'efforçant de ne pas avoir l'air trop fière d'avoir gagné. Enfin, que vous le reconnaissiez ou non, ça n'a pas d'importance. Ce qui se passe, c'est qu'elle vous a déçue. Vous avez perdu vos illusions sur le Triumvirat dans son ensemble. Vous n'avez sûrement pas apprécié ce qu'ils viennent de faire.

— Je ne suis pas certaine de comprendre ce qu'ils viennent de faire, Sudjic. Il y a des choses qui ne sont pas claires dans ma tête.

Khouri sentait le tissu froid, trempé, de son pantalon qui lui collait aux fesses.

— C'est pour ça que je suis descendue ici, en fait. Pour trouver un peu de calme et de tranquillité. Afin de mettre de l'ordre dans mes idées.

— Et dans l'espoir qu'il partagerait un peu de sa sagesse avec vous ? fit Sudjic avec un mouvement de menton en direction du capitaine.

— Il est mort, Sudjic. Il se peut que je sois la seule ici à le reconnaître, mais c'est la vérité quand même.

— Sylveste pourrait peut-être le soigner.

— Et même s'il pouvait, Sajaki le souhaiterait-il ? fit Khouri avec un hochement de tête entendu.

— Bien sûr, bien sûr. Je comprends parfaitement. Mais écoutez-moi, dit Sudjic, la voix réduite à un murmure de conspiration, alors que les seuls êtres capables de les entendre étaient les rats qui délaiaient furtivement. Ils ont trouvé Sylveste, c'est ce que j'ai appris juste avant de descendre.

— Quoi ? Ils l'ont trouvé ? Vous voulez dire qu'il est là ?

— Non, bien sûr que non. Ils viennent seulement de prendre contact. Ils ne savent même pas encore où il est, juste qu'il est vivant. Reste à faire venir ce salaud à bord, d'une façon ou d'une autre. Et c'est là que vous intervenez. Et moi aussi, d'ailleurs.

— Comment ça ?

— Je ne prétends pas comprendre ce qui s'est passé avec Kjarval dans la soute d'entraînement, Khouri. Il se peut qu'elle ait tout simplement craqué, sauf que je la connaissais mieux que personne à bord, et je dirais qu'elle n'était pas vraiment du genre à craquer. En tout cas, ça a fourni à Volyova un prétexte pour l'éliminer. Je n'aurais jamais cru que cette sorcière la détestait à ce point...

— Ce n'était pas la faute de Volyova...

— Peu importe, coupa Sudjic. Ce n'est pas le problème, pour le moment. Seulement ça veut dire qu'elle aura besoin de vous pour la mission. Nous allons descendre pour le récupérer, Khouri, nous deux et peut-être la reine des salopes en personne...

— Ça, vous n'en savez rien encore.

Sudjic secoua la tête.

— Pas officiellement, non. Mais quand vous aurez passé autant de temps que moi à bord, vous découvrirez une chose ou deux sur le contournement des canaux habituels.

L'espace d'un instant, il n'y eut que le silence, uniquement troublé par le goutte-à-goutte d'une conduite qui fuyait, un peu plus loin, dans la coursive inondée.

— Sudjic, pourquoi me racontez-vous tout ça ? Je pensais que vous me détestiez ?

— Peut-être, en effet, répondit-elle. Mais c'était avant.

Maintenant, nous devons nous serrer les coudes. Je me suis dit que vous me sauriez gré de vous avoir prévenue. Si vous avez un peu de bon sens et si vous savez à qui faire confiance.

Volyova parlait dans son bracelet :

— *Infini*, je demande la corrélation de l'échantillon de voix qui va suivre et des enregistrements stockés à bord de la voix de Sylveste. Si vous ne pouvez confirmer la corrélation, je veux en être informée immédiatement par canal sécurisé.

La voix de Sylveste retentit, fortement, au milieu d'une phrase :

« ... si vous me recevez. Je répète : j'ai besoin de savoir si vous me recevez. Putain, je vous demande d'accuser réception ! »

— C'est bien lui, nota Volyova, couvrant la voix de l'homme. Je reconnâtrai ce ton impérieux au bout de l'univers. Coupez-moi ça. J'imagine que nous n'avons pas encore ses coordonnées ?

— Désolé. Il va falloir que vous vous adressiez à la colonie dans son ensemble, en espérant qu'il vous recevra.

— Je suis sûre qu'il n'aura pas négligé ce détail.

Volyova regarda son bracelet et constata que le bâtiment ne pouvait pas encore confirmer si la voix qu'ils entendaient était bien celle de Sylveste. L'incertitude s'expliquait par le fait que le Sylveste qui était jadis venu à bord était beaucoup plus jeune que celui qu'ils cherchaient à présent, et la comparaison vocale ne serait peut-être pas parfaite. Mais, même en tenant compte de cela, il paraissait de plus en plus vraisemblable qu'ils l'avaient trouvé et que ce n'était pas un malheureux imitateur volant au secours de la colonie.

— D'accord. Connectez-moi. Sylveste ? Ici Volyova. Vous m'entendez ?

— Ce n'est pas trop tôt ! répondit-il d'une voix plus claire.

— Je suppose que ça veut dire « oui », susurra Hegazi.

— Nous devons discuter de la logistique nécessaire pour venir vous chercher, et je pense qu'il vaudrait mieux que nous le fassions sur un canal sécurisé. Donnez-moi vos coordonnées. Nous effectuerons un balayage approfondi de la région et nous pourrions capter vos émissions à la source. Ça nous évitera de passer par Cuvier.

— Et pourquoi feriez-vous ça ? Il y a quelque chose que vous voulez me faire savoir et que la colonie doit ignorer ? (Il marqua une pause, et Volyova esquaissa mentalement un sourire mauvais.) On ne peut pas dire que vous ayez pris des gants avec eux, jusque-là. (Autre pause.) En passant, ça m'ennuie de traiter avec vous et pas avec Sajaki.

— Il est indisponible, rétorqua Volyova. Donnez-moi votre position.

— Désolé, mais je ne peux pas.

— Il va falloir que vous trouviez mieux que ça.

— Pourquoi m'en donnerais-je la peine ? C'est vous qui avez toute la puissance de feu. À vous de trouver une solution.

Hegazi fit signe à Volyova de couper la liaison audio.

— Il ne peut peut-être pas révéler sa position.

— Comment ça, il ne pourrait pas ?

Hegazi tapota, d'un doigt d'acier, l'arête en même matériau de son nez.

— Ses ravisseurs l'en empêchent peut-être. Ils sont prêts à le laisser partir, mais ils ne veulent pas révéler leur position.

Volyova opina du chef. Après tout, Hegazi n'avait peut-être pas tort. Elle restaura la liaison.

— D'accord, Sylveste. Je veux bien comprendre votre point de vue. Je propose le compromis suivant, en supposant que vous ayez les moyens de vous déplacer. J'imagine que vos, euh, vos hôtes pourront organiser quelque chose à bref délai ?

— Nous avons des moyens de transport, si c'est ce que vous voulez savoir.

— Dans ce cas, je vous accorde six heures. Ça devrait suffire pour que vous vous éloigniez suffisamment de l'endroit où vous vous trouvez en ce moment afin de ne pas compromettre la sécurité en révélant votre position. Mais si, dans six heures, nous n'avons pas de nouvelles de vous, nous lancerons l'attaque sur la cible suivante. C'est bien clair pour toutes les personnes concernées ?

— Oh oui, fit sèchement Sylveste. Parfaitement clair.

— Encore une chose.

— Oui ?

Amenez Calvin avec vous.

Nekhebet Nord, 2566

Sylveste sentit que l'appareil décollait. Il vola d'abord à l'horizontale, en quittant le hangar souterrain de Mantell, puis il prit rapidement de la hauteur et décrivit un virage pour éviter de s'écraser contre les strates de la mesa voisine. Sylveste créa un hublot, mais il y avait trop de poussière et c'est à peine s'il entrevit la base alors que la muraille de la mesa dans laquelle elle était enchâssée passait sous la brillante courbe de l'aile de plasma. Il ne reviendrait jamais, il en avait la certitude absolue. Et ce n'était pas seulement Mantell qu'il avait l'impression de voir pour la dernière fois, mais – il n'aurait trop su dire pourquoi – la colonie tout entière.

L'aile volante était le plus petit et le moins précieux des aéronefs que la colonie pouvait mettre à sa disposition. C'était un engin à peine plus grand que le volantor qu'il avait pris pour venir de Chasm City, il y avait une éternité de ça, mais il était assez rapide pour l'emmener à une distance significative en six heures. Bien que l'appareil soit prévu pour quatre passagers, Sylveste et Pascale étaient seuls à bord. Ce qui ne préjugait en rien de leur liberté de mouvement : ils étaient toujours les prisonniers de Sluka. Ses gens avaient programmé le cap de l'aéronef avant son départ de Mantell, et il ne dévierait de ce plan de vol que si le pilote automatique jugeait que les conditions météo imposaient un changement de destination. Sylveste et sa femme seraient déposés à un endroit prédéterminé, qui n'avait pas encore été révélé à Volyova et à ses compagnons de bord, à moins que la situation au lieu d'atterrissage prévu ne soit désastreuse, auquel cas un autre lieu serait choisi dans la même zone.

L'appareil ne resterait pas sur place. Quand Sylveste et Pascale auraient débarqué – avec de quoi survivre quelques heures, guère plus, dans la tempête –, l'aile volante repartirait aussitôt pour Mantell, échappant au maillage radar qui aurait pu avertir Resurgam de son trajet. Sylveste contacterait alors Volyova et lui dirait où il se trouvait. De toute façon, comme il émettrait directement, elle n'aurait aucun

mal à le découvrir, par triangulation. Après quoi, ce serait à Volyova de jouer. Sylveste n'avait pas vraiment idée de la façon dont les choses allaient tourner, et d'abord comment elle comptait le faire monter à bord du vaisseau. Cela dit, c'était à elle de régler le problème, pas à lui. Il y avait peu de risque que ce soit un piège, c'était tout ce qu'il savait. Les Ultras avaient besoin de Calvin mais, sans Sylveste, il ne leur servirait à rien. En réalité, ils avaient intérêt à prendre bien soin de lui. Et si la même logique ne s'appliquait pas automatiquement à Pascale, Sylveste avait pris les mesures nécessaires pour y remédier.

L'aéronef avait trouvé son allure et son altitude de croisière. Il volait en dessous du niveau moyen des mesas, entre lesquelles il se dissimulait. Il épousait les détours des canyons en effectuant des virages sur l'aile, par intervalles de quelques secondes. La visibilité était pratiquement nulle. Sylveste espérait que la carte sur laquelle l'appareil basait ses évolutions était toujours valide malgré les récents glissements de terrain, faute de quoi le trajet risquait d'être beaucoup plus court que les six heures accordées par Volyova.

— Bordel du diable... !

Calvin venait d'apparaître dans la cabine et regardait autour de lui d'un air affolé. Il trônait, comme toujours, dans son fauteuil extravagant, si volumineux que ses coins étaient rognés par les parois de la carlingue.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est infernal ! Je ne capte rien ! Bordel du diable ! Que se passe-t-il ? Je veux le savoir !

Sylveste se tourna vers sa femme.

— La première chose qu'il fait en se réveillant consiste à s'imprégner de l'environnement cybernétique local. Ça lui permet de se repérer, d'évaluer le cadre temporel, tout ça. L'ennui, c'est qu'en ce moment il n'y a pas d'environnement cybernétique local, alors il est un peu désorienté.

— Arrêtez de parler de moi comme si je n'étais pas là ! Où que soit l'enfer, il est là !

— Tu es en avion, répondit Sylveste.

Cal parut reprendre un peu son empire sur lui-même.

— En avion ? C'est nouveau ! fit-il avec un hochement de tête. Très nouveau en vérité. Je crois que je n'étais jamais monté dans un de ces engins. Ça t'ennuierait de mettre ton vieux père au courant des principaux événements ?

— C'est exactement pour ça que je t'ai réveillé.

Sylveste prit le temps de supprimer les hublots. Il n'y avait rien à voir, et les draperies de poussière noire lui rappelaient trop ce qui les attendait lorsque l'appareil se poserait.

— Ne va pas t'imaginer que c'est parce que j'avais envie de papoter. Cal.

— Tu as pris un coup de vieux, fiston.

— Oui, certains d'entre nous sont bien obligés de vivre dans l'univers entropique.

— Aïe ! Là, tu m'as fait mal !

— Arrêtez, s'il vous plaît ! intervint Pascale. Ce n'est pas le moment de vous chamailler.

— Bah, en cinq heures, on devrait bien trouver un moment pour ça, répondit Sylveste. Pas vrai, Cal ?

— Évidemment. Et qu'est-ce qu'elle y connaît, de toute façon ? lança Cal en la regardant. C'est un rite, mon chou. C'est comme ça que... comment dire ? C'est notre façon de discuter. S'il me témoignait la plus infime cordialité, je commencerais vraiment à m'en faire. Je me dirais : Il a besoin que je fasse pour lui quelque chose d'incroyablement difficile.

— Non, objecta Sylveste. Si j'avais quelque chose d'incroyablement difficile à te demander, je te menacerais simplement de t'effacer. Je n'ai jamais exigé de toi une faveur telle que je me sente obligé d'être aimable, et je doute que ça se produise jamais.

— C'est absolument vrai, fit Calvin avec un clin d'œil à Pascale. Imbécile que je suis !

Il s'était manifesté en tenue de soirée gris cendré, à col haut. Les manches étaient brodées au fil d'or d'un motif de chevrons entrelacés. Un de ses pieds bottés était posé sur le genou de l'autre jambe, et les pans de la redingote sur la jambe levée formaient un élégant rideau artistiquement drapé. Sa barbe et sa moustache avaient atteint un stade qui dépassait la simple luxuriance. La sophistication de leurs sculptures n'avait pu être atteinte que grâce à une armada d'artistes du peigne et des ciseaux. Un monocle afficheur de couleur ambrée était incrusté dans l'une de ses orbites (pur chiqué : Calvin était implanté pour l'interface directe depuis sa naissance), et ses cheveux gominés (longs, cette fois) étaient noués sur sa nuque de façon à former une poignée qui rejoignait son cuir chevelu à l'arrière du crâne. Sylveste tenta vainement de dater l'ensemble. Ce style rappelait peut-être une époque précise du temps où Calvin était sur Yellowstone. Il se pouvait aussi que la simulation l'ait complètement inventé pour tuer le temps pendant le chargement de ses systèmes.

— Enfin, quoi qu'il en soit...

— L'aile volante m'amène entre les griffes de Volyova, dit Sylveste. Tu te souviens d'elle, bien sûr ?

— Comment pourrions-nous l'oublier ? (Calvin enleva son monocle et l'astiqua distraitement sur sa manche.) Et comment en sommes-nous arrivés là ?

— C'est une longue histoire. Elle a mis la pression sur la colonie. Ils ne pouvaient pas faire autrement que de me livrer à elle. Et toi

aussi, à vrai dire.

— Elle m’a demandé ?

— Tu n’as pas l’air surpris.

— Oh, je ne suis pas surpris. Juste déçu. Et puis ça fait beaucoup à encaisser d’un seul coup. (Calvin remet son monocle en place, et son œil grossi brûla d’un éclat maléfique derrière le verre ambré.) Tu crois qu’elle nous voulait tous les deux par mesure de sécurité, ou parce qu’elle a une idée derrière la tête ?

— Plutôt ça. Sauf qu’elle ne s’est pas particulièrement étendue sur ses motivations.

Calvin hocha pensivement la tête.

— Alors tu n’as traité qu’avec Volyova et personne d’autre, c’est ça ?

— Ça te paraît bizarre ?

— J’aurais cru que notre ami Sajaki allait montrer son nez à un moment ou à un autre.

— Moi aussi, mais elle n’a fait aucune allusion à lui. (Sylveste haussa les épaules.) Quelle importance, après tout ? Il n’y en a pas un pour racheter l’autre.

— D’accord. Sauf qu’avec Sajaki, au moins, on savait où on allait.

— Au fond d’un puits, tu veux dire ?

— Tu auras beau dire, c’est un homme de parole, répondit Calvin avec une mimique équivoque. Et avec lui – enfin, lui ou celui qui tire les ficelles dans cette histoire – tu as eu la paix, jusqu’à maintenant. Ils ont eu la décence de ne pas t’emmerder. Il y a combien de temps qu’ils nous ont fait venir à bord de cette monstruosité gothique qu’on appelle le *Spleen de l’Infini* ?

— Cent trente ans, par là. Beaucoup moins pour eux, évidemment. Quelques décennies tout au plus.

— Je suppose que nous pouvons nous préparer au pire.

— Ce qui veut dire ? demanda Pascale.

— Que nous avons une tâche à accomplir, répondit Calvin avec une patience insultante. Une tâche en rapport avec un certain personnage. Que sait-elle de tout ça ? demanda-t-il en étrécissant les paupières.

— Plutôt moins que je ne croyais, apparemment, répondit Pascale, ce qui n’avait pas l’air de l’amuser.

— Je lui en ai dit le minimum, confirma Sylveste en regardant alternativement sa femme et la simulation bêta. Dans son propre intérêt.

— Oh, merci !

— J’avais des doutes, aussi...

— Dan, tu peux me dire ce que ces gens vous veulent, à ton père et à toi ?

— Ça, c'est une très, très longue histoire...

— Nous avons cinq heures devant nous, tu viens de le dire. À condition, bien sûr, que vous consentiez, tous les deux, à interrompre votre petit numéro d'admiration mutuelle.

Calvin haussa un sourcil.

— C'est la première fois que j'entends dire ça de cette façon. Elle a peut-être mis le doigt sur quelque chose, là. Pas vrai, fiston ?

— Oui, grommela Sylveste. Sur une appréhension totalement erronée de l'affaire.

— Tu pourrais peut-être lui en dire un peu plus quand même, lui dresser un tableau de la situation, je ne sais pas...

L'appareil bascula sur l'aile pour prendre un virage en épingle à cheveu, mouvement que Calvin fut le seul des trois à ne pas ressentir.

— D'accord, dit Sylveste. Mais je pense encore que moins elle en saura, mieux ça vaudra pour elle.

— Si tu me laissais en juger ? coupa Pascale.

— Si tu veux un conseil, commence par lui parler de ce cher capitaine Brannigan, dit Calvin avec un sourire.

C'est ainsi que Sylveste lui raconta l'histoire. Jusque-là, il avait délibérément occulté la raison pour laquelle l'équipage de Sajaki tenait tant à lui mettre le grappin dessus. Pascale avait amplement le droit de savoir, évidemment... mais il trouvait le sujet tellement délicat – ou plutôt répugnant – qu'il avait toujours évité de l'aborder. Non qu'il eût quoi que ce soit, personnellement, contre le capitaine Brannigan, pas même un manque de sympathie pour ce qu'il était devenu. Le capitaine était un individu unique en son genre, qui souffrait d'un mal à nul autre pareil. Même s'il n'était plus conscient à l'heure actuelle (pour ce que Sylveste en savait), il l'avait été dans le passé, et il se pouvait qu'il le soit à nouveau dans l'avenir, dans l'hypothèse improbable, de l'avis général, où on arriverait à le remettre sur pied. Et quand bien même son passé bigarré comporterait quelques crimes, ce qui paraissait vraisemblable, il avait assurément mille fois payé ses péchés par son état actuel. Non ; tout le monde ne voulait que du bien au capitaine, et la plupart des gens auraient été prêts à consacrer un peu d'énergie à l'aider, pourvu qu'ils ne courent aucun risque personnel (ou alors, un risque mineur).

Mais ce que l'équipage attendait de Sylveste était beaucoup plus que l'acceptation d'un risque personnel. Ils voulaient qu'il se soumette à Calvin ; qu'il lui permette de prendre le contrôle de son esprit et de ses fonctions motrices. Cette seule pensée le révoltait. Il trouvait déjà assez pénible de traiter avec sa simulation bêta. C'était aussi pénible que d'être hanté par le fantôme de son père. Il aurait détruit la simu depuis des années si elle ne s'était révélée parfois utile, par intermittences, mais le seul fait de savoir qu'elle existait le mettait mal

à l'aise. Cal était trop intuitif ; il avait – enfin, *cette chose* – avait un jugement trop pénétrant. Elle savait ce qu'il avait fait de la simulation alpha, même s'il ne l'avait jamais ouvertement dit. Quand il le laissait ainsi entrer dans sa tête, Sylveste avait l'impression qu'il plongeait en lui de tendres vrilles. C'était comme s'il approfondissait la connaissance qu'il avait de lui. Il paraissait plus capable, à chaque intrusion, de prévoir ses propres réponses. *Quid* de sa personnalité à lui si ce qui semblait être son libre arbitre était si facilement singé par un logiciel dépourvu de conscience théorique de lui-même ? Et il y avait plus grave que l'aspect simplement déshumanisant du processus de canalisation : l'opération était loin d'être agréable sur le plan physique. Ses signaux moteurs volontaires étaient inhibés à la source par un cocktail de drogues neuroleptiques qui le paralysaient tout en lui permettant de bouger. Quoi de plus proche de la possession démoniaque ? L'expérience avait toujours été cauchemardesque. Il n'était pas pressé de la renouveler.

Non, se dit-il. Que le capitaine aille rôtir en enfer, pour ce qu'il en avait à fiche ! Pourquoi abdiquerait-il son humanité pour sauver quelqu'un qui avait vécu plus longtemps que tous les êtres vivants de l'histoire ? Au diable la compassion ! Il y avait des années qu'ils auraient dû le laisser mourir. La plus grande calamité, à présent, n'était pas la souffrance qu'il endurait, mais ce que son équipage était prêt à faire subir à Sylveste pour la soulager.

Calvin ne voyait pas les choses de la même façon, bien sûr. Pour lui, c'était moins une épreuve qu'une aubaine...

— Évidemment, j'étais là le premier, dit Calvin. À l'époque où j'avais encore un corps.

— Le premier à quoi ?

— À le servir. Il était très, très chimérique, même à l'époque. Une partie des technologies dont il était bardé dataient d'avant la Transillumination. Dieu sait quel âge pouvaient bien avoir ses dernières bribes de chair humaine. (Il se tortilla la barbe et la moustache, comme si ça l'aidait à se souvenir de la complexité de la combinaison.) C'était avant les Quatre-Vingts, évidemment. Mais, à l'époque, je m'étais déjà taillé une réputation d'expérimentateur à la limite des sciences chimériques radicales. L'idée de faire du neuf avec les vieilles techniques élaborées avant la Transillumination ne me satisfaisait pas. Je voulais aller au-delà. Laisser tout le monde sur place. Pousser les limites si loin qu'elles voleraient en éclats, et tout rebâtir.

— Ça va Cal, assez parlé de toi, coupa Sylveste. C'est de Brannigan qu'il était question, tu te souviens ?

— Ça s'appelle planter le décor, mon cher petit, fit Calvin avec un clin d'œil. Bref, Brannigan était chimérique à l'extrême, et des mesures

extrêmes s'imposaient. Quand il est tombé malade, ses amis n'avaient pas le choix : ils ont fait appel à moi. Évidemment, ça s'est passé le couteau sous la table, et c'était un dévoiement de mes compétences. Je m'intéressais de moins en moins aux modifications physiologiques. J'éprouvais une fascination croissante – une obsession, si vous voulez – pour les transformations neurales. Pour être plus précis, je cherchais le moyen de cartographier l'activité neurale directement au niveau de...

Calvin s'interrompt et se mordit la lèvre inférieure. Sylveste prit le relais :

— Brannigan l'a utilisé et, en échange, il l'a aidé à nouer des liens avec certains sujets fortunés de Chasm City. Des clients potentiels pour le programme des Quatre-Vingts. S'il avait réussi son coup avec Brannigan, ç'aurait été la fin de l'histoire. Mais il a saboté le boulot – il a fait le strict minimum, pour se débarrasser de ses comparses. S'il s'était donné la peine de faire ce qu'il fallait, nous ne serions pas dans ce pétrin à l'heure qu'il est.

— Ce qu'il veut dire, reprit Calvin, c'est que l'intervention à laquelle je me suis livré sur le capitaine ne pouvait être considérée comme permanente. Il était tellement chimérique que tôt ou tard, inévitablement, un nouvel aspect de sa physiologie allait requérir des soins. Et le problème était devenu d'une telle complexité qu'ils n'avaient absolument personne d'autre vers qui se tourner.

— Et voilà pourquoi ils sont revenus, ajouta Pascale.

— À l'époque, il commandait le vaisseau sur lequel nous allons embarquer, reprit Sylveste en regardant la simulation. Cal était mort après l'atrocité patente des Quatre-Vingts. Il ne restait de lui que cette simulation bêta. Inutile de dire que Sajaki – il était avec le capitaine, à l'époque – n'était pas très content. Mais ils ont tout de même trouvé un biais.

— Un biais ?

— Pour permettre à Calvin de s'occuper du capitaine. Ils ont découvert qu'il pouvait agir par mon intermédiaire. La simu bêta apportait l'expérience de la chirurgie chimérique et moi les muscles nécessaires pour effectuer le travail. « Le canal », pour reprendre la terminologie des Ultras.

— Il n'était donc pas forcément nécessaire de faire appel à toi, objecta Pascale. Pourvu qu'ils aient la simulation bêta – ou une copie –, n'importe lequel d'entre eux aurait pu faire office de... de *muscle*, comme tu l'as si élégamment dit.

— Ils auraient probablement préféré ; ils n'auraient plus été dépendants de moi. Mais la canalisation ne marche qu'à condition qu'il y ait un lien étroit entre la simu bêta et celui par l'intermédiaire de qui elle agit. C'est comme une main qui irait dans un gant. Ça

marchait entre Calvin et moi parce qu'il était mon père ; il y avait de nombreux points de similitude génétique. Si on nous découpait le cerveau en tranches, on aurait probablement du mal à les différencier.

— Et maintenant ?

— Eh bien, ils sont revenus.

— Dommage qu'il ait salopé le boulot, la première fois, insista Calvin en soulignant sa remarque par un petit sourire d'autosatisfaction.

— Tu n'as qu'à t'en prendre à toi-même. C'est toi qui étais aux commandes. Je me suis contenté de faire ce que tu me disais. En réalité, pour l'essentiel, je n'étais même pas vraiment conscient, ajouta Sylveste en fronçant les sourcils. N'empêche que j'en ai détesté chaque minute quand même.

— Et ils vont t'obliger à recommencer, conclut Pascale. C'est donc ça ! Tout ce qui est arrivé ici, l'attaque de la colonie, c'était pour ça ? Pour t'obliger à venir au secours de leur capitaine ?

Sylveste hocha la tête.

— Au cas où ça t'aurait échappé, ces gens avec qui nous traitons ne sont pas à proprement parler humains. Leurs priorités, l'échelle temporelle sur laquelle ils vivent sont un peu... abstraites.

— Pour moi, ça ne s'appelle pas traiter. Ça s'appelle du chantage.

— Mouais, c'est là que tu te trompes, fit Sylveste. Tu comprends, cette fois, Volyova a commis une petite erreur. Elle m'a prévenu de son arrivée.

Volyova jeta un coup d'œil à la représentation de Resurgam. Ils ignoraient encore, en ce moment précis, la localisation de Sylveste. C'était comme une fonction ondulatoire quantique non résolue. Mais, dans un instant, ils auraient un relevé par triangulation de son émission radio, et la résolution de cette fonction ondulatoire ferait le tri parmi une myriade de possibilités.

— Alors, tu l'as ?

— Le signal est faible, dit Hegazi. La tempête que tu as provoquée initie beaucoup d'interférences dans l'ionosphère. Tu es fière de toi ?

— Calcule sa position, c'est tout ce qu'on te demande, *svinoï*.

— Patience, patience !

Volyova était à peu près sûre que Sylveste rappellerait à temps. Cela dit, quand elle entendit sa voix, elle ne put s'empêcher d'éprouver un certain soulagement : un nouveau maillon de la chaîne d'événements complexes qui consistait à le faire monter à bord avait trouvé sa place. Mais elle ne s'abusait pas : ce n'était pas fini. Et il y avait quelque chose d'arrogant dans les exigences de Sylveste – la façon dont il semblait ordonner que les choses se passent comme ci ou comme ça –, qui l'amenait à se demander si ses collègues avaient

vraiment la main. Si ce salopard de Sylveste avait décidé de semer le germe du doute dans son esprit, c'était réussi. Qu'il aille se faire foutre ! Elle savait qu'il était rompu aux jeux de l'esprit, et elle s'y était préparée, mais pas assez. Puis elle fit mentalement un pas en arrière et récapitula la succession des événements. Après tout, Sylveste serait bientôt entre leurs mains. Ce qu'il ne pouvait pas anticiper de gaieté de cœur. Il savait pertinemment ce qui l'attendait. S'il avait été maître de son destin, ils ne risquaient pas de le voir monter à bord.

— Ah, fit Hegazi. J'ai un point. Tu veux entendre ce que ce salaud a à dire ?

— Branche-le.

La voix de l'homme retentit à nouveau, comme six heures auparavant, mais la différence était manifeste. Chaque mot que prononçait Sylveste était étouffé – presque noyé – par le hurlement continu de la tempête de verre.

— Je suis là, où êtes-vous ? Volyova, vous m'entendez ? Je demande si vous m'entendez ! Je veux une réponse ! Voici mes coordonnées par rapport à Cuvier. Il vaudrait mieux que vous m'écoutez.

Il récita – plusieurs fois, par sécurité – une liste de chiffres qui indiquaient sa position à une centaine de mètres près. Des informations redondantes, compte tenu de la triangulation à laquelle ils se livraient au même moment.

— Allez ! Qu'est-ce que vous attendez ? Nous ne tiendrons pas le coup éternellement. Nous sommes en pleine tempête de verre ! Nous allons crever ici, si vous ne vous grouillez pas !

— Mmm, fit Hegazi. Il ne serait peut-être pas mauvais de répondre à ce pauvre bougre.

Volyova prit une cigarette. L'alluma. Savoura longuement la première bouffée. Avant de répondre :

— Pas encore. Disons d'ici une heure ou deux. Laissons-le mijoter un peu...

Khouri entendit un imperceptible frottement et le scaphandre ouvert s'approcha d'elle. Elle sentit sa pression doucement insistante sur sa colonne vertébrale, l'arrière de ses jambes, de ses bras et de sa tête. Du coin des yeux, elle vit les parties latérales du capuchon se replier autour d'elle, puis elle sentit les ailerons et les jambières du scaphandre se mouler sur ses membres. Enfin, la cavité thoracique se referma avec un bruit évocateur du grand *slurp* qui accompagne la dernière cuillerée d'un bol de porridge. Dont le scaphandre avait la couleur et l'aspect humide.

Malgré la limitation de son champ visuel, elle vit ce qui tenait lieu de manches se souder le long du plan de jointure. Les sutures se

fondirent presque aussitôt dans la peau du scaphandre, puis la tête se forma autour de la sienne et, pendant un moment, tout fut sombre, jusqu'à ce qu'un ovale transparent apparaisse devant elle. Peu à peu, des données s'inscrivirent en chiffres lumineux sur le fond obscur entourant la fenêtre. Par la suite, le scaphandre s'emplirait d'air-gel, afin de protéger son occupante contre les accélérations, mais, pour le moment, Khouri respirait un mélange d'oxygène et d'azote frais, presque mentholé, à la pression ambiante.

— Tests de sécurité et de fonctionnalité effectués, annonça le scaphandre. Veuillez confirmer que vous souhaitez assumer le commandement de cette unité.

— Oui, je suis prête, répondit Khouri.

— Programmes de contrôle du scaphandre autonome désactivés par la persona. Sauf contrordre, les fonctions conseil resteront en ligne. Le contrôle complet peut être réinitialisé en...

— J'ai pigé le topo, merci. Où en sont les autres ?

— Toutes les autres unités se disent prêtes.

— Nous sommes prêtes, Khouri, coupa la voix de Volyova. Je dirige les opérations. Formation de descente triangulaire. À mon ordre, vous sautez. Et pas un geste sans mon autorisation.

— Vous inquiétez pas. J'en ai pas l'intention.

— Brave petit toutou ! Je vois qu'elle obéit au doigt et à l'œil, commenta Sudjic, sur le canal ouvert. Elle attend aussi la permission pour chier ?

— La ferme, Sudjic ! Si vous venez, c'est seulement parce que vous êtes allée sur différents mondes. Mais un mot de trop, et... Dites-vous bien que Sajaki ne sera pas là pour intervenir si je perds mon sang-froid, et que j'ai une sacrée puissance de feu, au cas où je le perdrais.

— À propos de puissance de feu, intervint Khouri, je ne vois pas de données concernant les armes, sur mes voyants.

— C'est parce que vous n'êtes pas autorisée à en avoir, répondit Sudjic. Ilia n'a pas confiance en vous. Elle croit que vous allez tirer sur tout ce qui bouge. C'est ça, hein, Ilia ?

— En cas de problème, répondit Ilia, je vous laisserai utiliser les clés de chiffrement, faites-moi confiance.

— Et pourquoi pas maintenant ?

— Parce que vous n'en avez pas besoin, voilà pourquoi. Vous êtes là pour nous épauler si la situation nous échappait, ce qui n'arrivera évidemment pas... Mais si ça arrivait, poursuivit-elle en inspirant bruyamment, vous les aurez, vos précieuses armes. Tâchez juste de les utiliser avec discernement, si vous y êtes obligée.

Une fois au-dehors, l'air du bâtiment fut purgé et remplacé par de

l'air-gel : un fluide respirable. L'espace d'un instant, Khouri eut l'impression de se noyer, mais elle avait assez souvent effectué la transition au Bout du Ciel pour ne pas éprouver trop de désagrément. Toute conversation normale étant à présent impossible, la communication était assurée par les routines intégrées aux casques des scaphandres, qui interprétaient les ordres sous-vocalisés. Les haut-parleurs des casques traduisaient les sons qui leur parvenaient par la fréquence voulue afin de compenser les distorsions provoquées par l'air-gel, et les voix qu'elle entendait étaient parfaitement normales. La descente était plus brutale et plus pénible que l'insertion en navette, mais elle paraissait plus facile, en dehors de la pression occasionnelle sur les globes oculaires. Elle ne sut qu'en consultant l'affichage numérique de son scaphandre que l'accélération, provoquée par les petits réacteurs à alimentation anti-lithium encastrés au niveau du dos et des talons, dépassait souvent six g. Volyova menait la descente. Les scaphandres formaient un schéma en V, les deux unités habitées la suivant, les trois unités vides à la remorque. Pendant la première partie de la descente, les scaphandres conservèrent la conformation qu'ils avaient adoptée à bord du gobe-lumen, et qui faisait une vague concession à l'anatomie humaine. Mais lorsque les premières traces de l'atmosphère de Resurgam apparurent autour d'elles, les scaphandres entamèrent leur transformation : sans que ce soit perceptible de l'intérieur, la membrane qui réunissait le corps et les bras s'épaissit, jusqu'à ce qu'ils se fondent. L'angle des bras se modifia aussi ; ils étaient maintenant rigides, mais inclinés selon un angle de quarante-cinq degrés par rapport au corps. La tête se rétracta, s'aplatit, de sorte qu'un arc réunissait désormais l'extrémité de chaque bras, passait par-dessus la tête et redescendait de l'autre côté. Les colonnes qu'étaient les jambes fusionnèrent en une seule et unique queue épatée, et les plaques transparentes définies par chacune des occupantes s'opacifièrent afin de les protéger contre l'éclat aveuglant de la rentrée dans l'atmosphère. Les scaphandres entrèrent dans l'atmosphère le torse en avant, la queue légèrement plus bas que la tête, selon des schémas d'ondes de choc complexes domptés et exploités par la géométrie changeante de la carapace. La vision directe n'était plus possible, mais les scaphandres, qui continuaient à percevoir leur environnement sur d'autres bandes électromagnétiques, transcrivaient ces données afin de satisfaire les perceptions humaines. Khouri regarda autour d'elle et en dessous. Les scaphandres de ses compagnes paraissaient plongés dans une goutte de plasma rosé, rayonnant.

À vingt kilomètres d'altitude, les scaphandres utilisèrent leurs propulseurs pour ralentir et revenir à une vitesse simplement supersonique. Puis ils reprirent une forme d'avions humanoïdes afin de s'adapter à l'atmosphère plus dense. Les scaphandres extrudèrent

des ailerons stabilisateurs tout le long du dos, et la partie faciale retrouva sa transparence. Blottie dans le confort du scaphandre, c'est à peine si Khouri sentit ces changements. Elle éprouva juste la légère pression du matériau extérieur qui changeait la position de ses membres.

À quinze kilomètres, le sixième scaphandre rompit la formation et devint hypersonique, adoptant une configuration aérodynamique optimale dans laquelle aucun être humain n'aurait pu se mouler sans une intervention chirurgicale radicale. Il disparut derrière l'horizon en quelques secondes. Il se déplaçait probablement plus vite qu'aucun des objets artificiels qui avaient jamais pénétré dans l'atmosphère de Resurgam, en exerçant une poussée vers le haut afin d'éviter d'échapper complètement à l'attraction de la planète. Khouri savait que le scaphandre allait récupérer Sajaki, maintenant qu'il avait achevé sa mission sur Resurgam. Il devait le rencontrer à proximité de l'endroit où il avait communiqué pour la dernière fois avec le vaisseau.

À dix kilomètres, elles atteignirent en silence – bien que le lien com-laser entre les scaphandres soit totalement sécurisé – les premières traces de la tempête de verre que Volyova avait provoquée. De l'espace, elle paraissait noire et impénétrable, comme un manteau de cendres. Mais, à l'intérieur, Khouri ne s'attendait pas à ce que ce soit aussi lumineux. Il y régnait une lumière granuleuse, sépia, comme un mauvais après-midi à Chasm City. Un arc-en-ciel boueux nimbait le soleil, mais il disparut alors qu'elles s'enfonçaient plus profondément dans la tempête. À présent, la lumière ne coulait plus sur elles ; elle donnait l'impression de trébucher maladroitement, en traversant toutes ces couches de poussière en suspension, comme un ivrogne descendant un escalier. L'air-gel abolissant toute impression de pesanteur, Khouri perdit rapidement la sensation de haut et de bas, mais elle faisait instinctivement confiance aux systèmes d'inertie internes du scaphandre pour rectifier d'eux-mêmes. Lorsqu'elle entra en contact avec une zone de haute pression, Khouri ressentait une secousse correspondant à la compensation des propulseurs qui s'efforçaient d'amortir sa descente. Puis la vitesse repassa en dessous de celle du son, et les scaphandres se reconfigurèrent, devenant moins pareils à des statues. Le sol n'était plus qu'à quelques kilomètres, mais il était encore invisible. Les quatre autres scaphandres de la formation étaient de plus en plus difficiles à voir ; ils ne cessaient de disparaître et de réapparaître dans la poussière.

Khouri commença à éprouver une légère inquiétude. Elle n'avait jamais utilisé un scaphandre dans des conditions pareilles.

— Scaphandre ! appela-t-elle. Tu es sûr de pouvoir gérer la situation ? Je ne voudrais pas que tu me laisses tomber du haut du

ciel.

— Occupante, répondit-il d'un ton qui réussit à paraître hautain, quand la poussière deviendra un problème, je vous en informerai aussitôt.

— Ça va, ça va. C'était une simple question.

Il n'y avait pour ainsi dire plus rien à voir. C'était comme si elles avaient nagé dans la boue. Par des déchirures occasionnelles dans les rideaux de poussière, elles entrevoyaient parfois les canyons et les parois vertigineuses de la mesa, mais la plupart du temps l'atmosphère était parfaitement opaque.

Et puis...

— Je ne vois plus rien, annonça-t-elle.

— C'est une amélioration ?

En effet. Ce fut comme si la tempête avait miraculeusement cessé. La vue portait à des dizaines de kilomètres à la ronde, jusqu'à l'horizon, relativement proche, lorsqu'elle n'était pas obstruée par des parois rocheuses. C'était aussi exaltant que de voler par une journée d'une clarté limpide, à ceci près que la scène était traduite en nuances d'un vert glauque.

— Un montage, lui expliqua le scaphandre. Élaboré à partir des infrarouges ambiants, interpolé de clichés sonar aléatoires et de données gravimétriques.

— Très joli. Mais n'en rajoute pas. Quand les machines m'ennuient, même les plus sophistiquées, j'ai la sale habitude de les molester.

— C'est bien noté, fit le scaphandre, avant de la boucler.

Khouri afficha une carte à plus grande échelle de la zone. Le scaphandre savait pertinemment où il allait – il se basait sur les coordonnées de l'endroit d'où Sylveste les avait appelés –, mais le fait de participer activement à la manœuvre lui donnait une impression de professionnalisme. Trois heures et demie avaient passé depuis l'échange entre Volyova et Sylveste. S'il était à pied, ce dernier n'aurait pas pu beaucoup s'écarter du point de rendez-vous. Et même si, pour une raison ou une autre, il tentait de leur échapper, les capteurs du scaphandre n'auraient aucun mal à le repérer, à moins qu'il n'ait trouvé une caverne assez profonde pour s'y terrer. Et même alors, les systèmes de détection du scaphandre réussiraient probablement à le retrouver en remontant les traces thermiques et biochimiques qu'il aurait inévitablement laissées derrière lui.

— Écoutez, fit Volyova, utilisant le système de liaison audio pour la première fois depuis leur entrée dans l'atmosphère. Nous serons au point de réception d'ici deux minutes. Je viens de recevoir un signal d'en haut : le scaphandre du triumvir Sajaki a localisé sa cible et opéré la jonction. Il vient à notre rencontre, mais comme son scaphandre est

moins rapide à présent, il ne sera pas là avant une dizaine de minutes.

— Il vient à notre rencontre ? s'étonna Khouri. Pourquoi ne retourne-t-il pas tout simplement au vaisseau ? Il nous croit incapables de faire le boulot s'il ne nous tient pas le coude ?

— Vous plaisantez ? demanda Sudjic. Sajaki attend ce moment depuis des années – des dizaines d'années. Il ne raterait pas ça pour un empire.

— Sylveste ne va pas chercher la bagarre, hein ?

— Il faudrait qu'il ait l'impression de pouvoir s'en sortir, ce qui exigerait un miracle, répondit Volyova. Mais ne prenez rien pour acquis. Vous n'avez jamais eu affaire à ce salaud. Moi, si.

Khouri sentit que son scaphandre épousait une configuration très similaire à celle qu'il avait à bord du vaisseau, la membrane qui reliait les ailes au corps se résorbant complètement et les ailerons redevenant des membres articulés, nettement définis. L'extrémité s'était redivisée en deux, formant une serre pareille à une moufle susceptible de se changer en une main plus élaborée pour effectuer les manipulations délicates. Khouri sentit que son scaphandre se redressait presque à la verticale tout en continuant à se propulser vers l'avant. Il conservait son altitude, indifférent à la poussière.

— Une minute, fit Volyova. Altitude : deux cents mètres. Attendons acquisition visuelle de Sylveste à tout moment. Je vous rappelle que nous cherchons aussi sa femme. Ils doivent être tout près l'un de l'autre.

Lassée de l'image en fausses couleurs, Khouri repassa sur la vision normale. C'est à peine si elle arrivait à distinguer les autres scaphandres. Ils étaient maintenant loin de toute formation rocheuse comme de toute crevasse. Le terrain était plat dans un rayon de deux cents mètres, en dehors d'un bloc de pierre ou d'un modeste goulet. Même quand des poches s'ouvraient dans la tempête, des ventricules de calme dans le chaos, la visibilité n'était que de quelques dizaines de mètres tout au plus, et le sol était la proie de tourbillons incessants. Pourtant, le calme et le silence qui régnaient à l'intérieur du scaphandre conféraient à la situation une dangereuse impression d'irréalité. Si Khouri l'avait souhaité, le scaphandre aurait pu lui relayer les sons ambiants, mais ça ne lui aurait rien appris, sinon qu'il y avait un vent d'enfer au-dehors.

L'image redevint, sur son ordre, vert clair.

— Ilia ! appela-t-elle. Je vous rappelle que je n'ai aucune arme. Je commence à me sentir un peu nerveuse.

— Donnez-lui un joujou, dit Sudjic. Ça ne peut pas faire de mal, hein ? Elle pourra tirer sur les cailloux pendant qu'on s'occupera de Sylveste.

— Allez vous faire foutre !

— C'est ça ! Il ne vous est pas venu à l'esprit que j'essayais de vous faciliter les choses ? Mais vous pensez peut-être réussir à convaincre Ilia toute seule ?

— C'est bon, Khouri, répondit Volyova. Je vous débloque un protocole de défense minimal. Ça vous va ?

Pas tout à fait, non. Le scaphandre de Khouri avait reçu le privilège de défense autonome contre les menaces externes, et même, dans une certaine mesure, d'agir pro-activement dans ce but, mais elle n'avait pas encore le doigt sur la détente. Et ça risquait de poser un problème si elle voulait éliminer Sylveste, objectif auquel elle n'avait pas complètement renoncé.

— Ouais, merci, dit-elle. Ne m'en veuillez pas si je ne fais pas de grands bonds joyeux.

— Je vous en prie...

Une seconde plus tard, à peu près, elles se posaient comme des plumes. Khouri sentit un frémissement lorsque son scaphandre coupa la propulsion et effectua une série de réajustements pour se conformer à son anatomie. L'afficheur de données passa du mode vol au mode ambulateur, ce qui voulait dire qu'elle pouvait marcher normalement si elle voulait. À ce stade, elle aurait même pu ôter son scaphandre, mais sans sa protection elle n'aurait pas résisté longtemps dans la tempête de verre. Et puis elle appréciait de rester à l'abri dans le silence du scaphandre, même si ça se traduisait par une certaine impression de distance par rapport à l'action.

— On se sépare, annonça Volyova. Khouri, je vous délègue la responsabilité des deux scaphandres vides. Abritez-vous derrière pour vous déplacer. Nous trois, on va s'écarter de cent pas. Activez le balayage par capteur actif sur toutes les bandes électromagnétiques et les autres longueurs d'ondes. Si ce *svinoï* de Sylveste est dans le coin, nous le trouverons.

Les deux scaphandres vides s'étaient déjà rapprochés de Khouri et se collaient à elle comme des chiens errants. Elle savait qu'elle avait perdu au tirage à la courte paille : Volyova la laissait s'occuper des scaphandres vides pour la consoler de son piètre armement. Mais il n'y avait pas de raison de pleurnicher. La seule raison pour laquelle elle souhaitait disposer d'un armement convenable était qu'elle en aurait besoin pour tuer Sylveste. Il y avait peu de chance que Volyova reçoive cet argument. Enfin, il ne fallait pas oublier que les scaphandres pouvaient être mortels, même sans armes. Lors de son entraînement, au Bout du Ciel, on lui avait montré comment, en scaphandre, et rien qu'en employant la force brutale, on pouvait littéralement déchiqueter un ennemi.

Khouri regarda Sudjic et Volyova s'éloigner avec la lenteur, la lourdeur trompeuses des scaphandres en mode ambulateur.

Trompeuse, parce que les scaphandres pouvaient se déplacer à la vitesse d'une gazelle lorsqu'il le fallait, mais ce n'était pas indispensable pour le moment. Elle coupa le fond vert pâle et repassa en vision normale. Sudjic et Volyova n'étaient plus visibles, ce qui n'avait rien d'étonnant. Et si, de temps en temps, des poches continuaient à s'ouvrir dans la tempête, Khouri n'y voyait généralement pas plus loin que le bout de sa main quand elle tendait le bras.

Elle réalisa malgré tout, avec un sursaut, qu'elle avait vu quelque chose – quelqu'un – marcher dans la poussière. Elle ne l'avait même pas vu : à peine entrevu. Elle commençait, sans trop s'inquiéter, à se dire que ça devait être un tourbillon de poussière qui avait pris momentanément une forme vaguement humaine lorsque le phénomène se reproduisit.

La silhouette était plus précise, cette fois. Elle s'attarda, excitant sa curiosité. Puis elle sortit du maelström, devint une image claire.

— Ça faisait longtemps, dit la Demoiselle. Je pensais que vous seriez plus contente de me voir.

— Mais où étiez-vous passée ?

— Porteuse, intervint le scaphandre, je ne puis interpréter votre dernière déclaration sous-vocalisée. Pourriez-vous reformuler, s'il vous plaît ?

— Dites-lui de ne pas faire attention, ordonna le fantôme de poussière qui était la Demoiselle. Je n'ai pas beaucoup de temps devant moi.

Khouri ordonna au scaphandre d'ignorer les propos qu'elle sous-vocalisait jusqu'à ce qu'elle prononce un mot de passe. Le scaphandre accusa réception d'un ton un peu guindé, comme si c'était la première fois qu'on lui demandait de se conformer à une procédure aussi irrégulière, et qu'il conviendrait de sérieusement repenser les termes de leur collaboration à l'avenir.

— C'est bon, dit enfin Khouri. Nous sommes seules, Demoiselle. Vous pourriez me dire où vous étiez ?

— Dans un instant, répondit la femme virtuelle.

L'image s'était à présent stabilisée, mais elle n'avait pas la précision à laquelle Khouri était désormais accoutumée. On aurait plutôt dit une esquisse ou une photo floue, comme déformée par des vagues.

— D'abord, j'ai l'impression que j'ai intérêt à vous aider, sinon vous risquez de faire des bêtises comme de voler dans les plumes de Sylveste. Voyons un peu... accès aux fonctions primaires du scaphandre... shuntage des codes de restriction de Volyova... C'est d'une simplicité enfantine. En fait, je suis un peu déçue qu'elle ne m'ait pas lancé un défi plus intéressant. D'autant que c'est

probablement la dernière fois que...

— Mais de quoi parlez-vous ?

— De la puissance de feu que je viens de vous conférer, ma chère petite.

Pendant qu'elle parlait, l'affichage de données se reconfigura, indiquant qu'un certain nombre d'armes du scaphandre jusqu'alors invalidées étaient redevenues opérationnelles. Khouri s'avisa avec stupéfaction qu'elle avait soudain tout un arsenal au bout des doigts.

— Et voilà, fit la Demoiselle. Vous avez un autre souhait à formuler avant mon départ ?

— Je suppose que je devrais vous remercier...

— Ne prenez pas cette peine, Khouri. S'il y a une chose que je n'attends pas de vous, c'est de la gratitude.

— Naturellement. Je n'ai plus le choix, maintenant : il faut que je tue ce salaud. Suis-je censée vous remercier pour ça aussi ?

— Vous avez vu les... euh, les preuves. Le dossier d'accusation, si l'on peut dire.

Khouri hocha la tête et sentit que son crâne frottait contre la matrice intérieure du scaphandre. On n'était pas censé gesticuler dans ces équipements.

— Oui, cette histoire d'Inhibiteurs. Rien ne prouve que tout ça soit vrai...

— Dans ce cas, réfléchissez à l'autre solution. Vous refusez de tuer Sylveste et ce que je vous ai raconté se révèle être la vérité. Imaginez ce que vous éprouverez si Dan Sylveste... réalise ses ambitions, acheva l'apparition avec un sourire sinistre.

— J'aurais toujours la conscience tranquille, pas vrai ?

— Sans aucun doute. Et j'espère que ça vous consolerait de voir votre espèce entière anéantie par les systèmes Inhibiteurs. Enfin, à ce moment-là, il est probable que vous ne seriez plus là pour regretter votre erreur. Ils sont plutôt efficaces, ces Inhibiteurs. Mais vous vous en rendrez compte en temps utile...

— Eh bien, merci du conseil.

— Ce n'est pas tout, Khouri. Il ne vous est pas venu à l'idée que mon absence pouvait avoir une raison ?

— Laquelle ?

— Je suis mourante, répondit la Demoiselle, ce mot planant un moment dans la tempête de poussière. Après l'incident de l'arme secrète, poursuivit-elle, le Voleur de Soleil a réussi à injecter une autre partie de lui-même dans votre crâne. Mais vous en êtes bien consciente, naturellement. Vous l'avez senti entrer, pas vrai ? Je n'ai pas oublié vos cris. Très saisissants. Ça devait faire bizarre. Vous avez dû vous sentir comme envahie...

— Le Voleur de Soleil ne m'a pas fait une forte impression depuis

lors.

— Et vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, ma chère petite, que j'ai passé les dernières semaines à me démener pour l'empêcher de se répandre dans votre tête. C'est pourquoi vous n'avez pas eu de nouvelles de moi. J'étais trop occupée à le contenir. J'avais assez de mal à m'occuper de la partie de lui que j'avais laissée, par inadvertance, revenir avec les limiers. À ce moment-là, au moins, nous en étions arrivés à une sorte de statu quo. Mais cette fois, c'était assez différent ; le Voleur de Soleil s'est renforcé et je me suis affaiblie à chacun de ses assauts.

— Vous voulez dire qu'il est toujours là ?

— Très présent, même. Et si vous n'en avez pas eu conscience, c'est qu'il était tout aussi préoccupé par la guerre que nous nous livrions, lui et moi, sous votre crâne. La différence, c'est qu'il progresse constamment – me corrompant, cooptant mes systèmes, retournant mes défenses contre moi-même. Oh, il est très fort, vous pouvez me croire sur parole.

— Et que va-t-il se passer ?

— Ce qui va se passer, c'est que je vais perdre. J'en suis certaine, à présent ; c'est une certitude mathématique, basée sur son taux de progression actuel. (La Demoiselle eut un sourire, comme si ce détachement analytique lui inspirait une fierté perverse.) Je vais encore retarder son avance de quelques jours, mais guère plus. Il se pourrait même que je n'aie pas tout ce temps devant moi. Je me suis sensiblement affaiblie rien qu'en me présentant devant vous en ce moment précis. Mais je n'avais pas le choix. Il fallait que je le fasse pour réinitialiser votre capacité d'armement.

— Et quand il l'aura emporté... ?

— Je ne sais pas, Khouri. Mais vous pouvez vous attendre à tout. Il est vraisemblable que ce sera un occupant beaucoup moins agréable que je ne me suis efforcée de l'être. Vous savez ce qu'il a fait à votre prédécesseur. Il l'a rendu psychotique, le malheureux. (La Demoiselle fit un pas en arrière et parut se draper dans la poussière, comme si elle quittait la scène en passant derrière le rideau.) Je doute que nous ayons le plaisir de nous revoir, Khouri. J'ai le sentiment que je devrais vous souhaiter tout le bien du monde, mais pour le moment, je ne vous demande qu'une chose. Faites ce pour quoi vous êtes venue ici. Et faites-le bien. (Elle recula encore, sa forme se délitait, comme si elle n'était qu'une esquisse au fusain, dispersée par le vent.) Vous en avez les moyens, maintenant.

La Demoiselle avait disparu. Khouri attendit un instant, moins pour remettre de l'ordre dans ses idées que pour en faire un tout vaguement cohérent dont elle espérait qu'il le resterait plus de

quelques secondes ; puis elle émit le mot de passe qui remettait le scaphandre en ligne. Elle observa, sans en éprouver une once de soulagement, que les armes étaient toujours actives, comme l'avait promis la Demoiselle.

— Désolé de vous interrompre, intervint le scaphandre, mais si vous consentez à réinitialiser la vision sur la totalité du spectre, vous constaterez que nous avons de la visite.

— De la visite ?

— Je viens d'alerter les autres scaphandres. Mais c'est vous qui êtes la plus près.

— Ce n'est pas Sajaki, j'imagine ?

— Ce n'est pas le triumvir Sajaki, non. (C'était peut-être son imagination, mais il sembla à Khouri que le scaphandre semblait irrité qu'elle ait douté de son jugement en la matière.) Même en outrepassant toutes les limites de sécurité, le scaphandre du triumvir ne pourrait être ici avant trois minutes.

— Alors ça doit être Sylveste.

Khouri, qui avait rebranché la connexion sensorielle recommandée, vit approcher une silhouette – ou plutôt deux silhouettes dont la résolution était assez bonne. Les deux scaphandres de réserve à présent occupés approchaient sans se presser.

— Sylveste, je suppose que vous nous entendez, fit Volyova. Arrêtez-vous. Nous convergeons vers vous.

La voix de l'homme retentit sur le canal intérieur :

— Je commençais à me dire que vous alliez nous laisser mourir ici. Trop aimable de nous avoir annoncé votre arrivée.

— J'ai l'habitude de tenir parole, répondit Volyova. Mais vous avez eu l'occasion de vous en apercevoir.

Khouri commença ses préparatifs en vue de l'élimination qu'elle n'était pas encore sûre d'être décidée à effectuer. Elle appela une projection de cible, cadra Sylveste et sélectionna l'une des armes les plus anodines à sa disposition : un laser à puissance moyenne incorporé dans la tête de son scaphandre et conçu, en fait, pour avertir simplement les attaquants potentiels de faire demi-tour et de choisir une autre proie. Mais contre un homme désarmé, à bout portant ou quasiment, cela ferait amplement l'affaire.

En un clin d'œil, à présent, Sylveste pourrait être mort, conformément aux exigences de la Demoiselle.

C'est alors que Sudjic pressa l'allure et se rapprocha de Volyova. Au même instant, Khouri remarqua un détail insolite. Elle tenait quelque chose au bout de son bras terminé par une pince, quelque chose de petit et de métallique. Ça ressemblait à une arme de poing, un pistolet laser à bosons. Elle leva lentement, calmement, le bras, d'une façon très professionnelle. L'espace d'un instant, Khouri éprouva

un sentiment choquant de dislocation. C'était comme si elle se voyait elle-même, d'une certaine distance, lever son arme pour tuer Sylveste.

Mais il y avait quelque chose qui clochait.

C'est sur Volyova que Sudjic braquait son arme.

— J'imagine que vous avez un plan... commença Sylveste.

— Ilia ! hurla Khouri. Couchez-vous ! Elle va vous...

Seulement l'arme de Sudjic était plus puissante qu'il n'y paraissait. Un éclair lumineux partit à l'horizontale – le laser de confinement d'un rayon de matière cohérente –, traversa le champ visuel de Khouri et pénétra dans le scaphandre de Volyova. Des signaux d'alarme retentirent, en réaction à une décharge d'énergie excessive. Le scaphandre de Khouri passa automatiquement à un niveau supérieur de sensibilité et de préparation au combat. Les données qui défilaient sur son afficheur synoptique confirmèrent que ses systèmes d'armement étaient réglés pour se déclencher sans qu'elle l'ordonne consciemment si son scaphandre était menacé de la même façon.

Le scaphandre de Volyova avait été rudement touché ; une portion significative du torse avait disparu, révélant des couches hypodermiques densément armées, crachant des fils et des câbles de toute sorte.

Sudjic visa à nouveau, fit feu...

Cette fois, le rayon pénétra plus profondément dans l'ouverture déjà créée. La voix de Volyova se fit entendre sur le canal commun, mais elle paraissait faible et lointaine. Khouri ne distingua qu'une sorte de gémissement interrogateur. Exprimant la surprise plutôt que la souffrance.

— Ça, c'est pour Boris ! fit Sudjic, sa voix retentissant avec une clarté obscure. Ça, c'est pour les expériences que tu as faites sur lui ! ajouta-t-elle en relevant le canon de son arme, aussi calmement qu'une artiste sur le point d'ajouter la dernière touche de peinture à un chef-d'œuvre. Et ça, c'est pour l'avoir tué !

— Sudjic ! fit Khouri. Arrêtez !

— M'arrêter, Khouri ? fit la femme sans se retourner. Je n'ai pas été assez claire ? Vous n'avez pas compris que je lui en voulais à mort ?

— Sajaki sera là d'ici une minute !

— D'ici là, j'aurai fait en sorte qu'on croie que c'est Sylveste qui lui a tiré dessus, fit Sudjic avec un reniflement de dérision. Ha ! Vous deviez bien imaginer que j'y ai pensé ! Je n'allais pas me laisser coincer pour avoir réglé son compte à cette saleté ! Elle n'en vaut pas la peine.

— Je ne peux pas vous laisser faire ça.

— Vous ne pouvez pas... ? Que c'est drôle, Khouri. Et qu'allez-

vous faire pour m'en empêcher ? Je ne me souviens pas qu'elle ait réinitialisé vos privilèges d'armement, et dans l'état où elle est, je doute qu'elle puisse le faire.

Sudjic avait raison.

Volyova était pliée en deux, son scaphandre ayant perdu son intégrité. Et peut-être avait-elle été personnellement atteinte. Si elle faisait un bruit, si elle disait quelque chose, son scaphandre était trop endommagé pour l'amplifier.

Sudjic releva le laser, mais visa plus bas, cette fois.

— Un dernier coup pour vous achever, Volyova, puis je mettrai l'arme entre les mains de Sylveste. Il niera tout, évidemment, mais il n'y a pas d'autre témoin que Khouri, et je doute qu'elle prenne le risque d'étayer son histoire. Je me trompe, Khouri ? Admettez-le, c'est une faveur que je vous fais. Vous la tueriez, cette salope, si vous en aviez les moyens.

— C'est là que vous vous trompez, répondit Khouri. À double titre.

— Comment ?

— Je ne la tuerais pas, en dépit de tout ce qu'elle a fait. J'en ai pourtant les moyens, dit-elle en braquant son laser. Adieu, Sudjic, et je ne peux pas dire que ç'ait été un plaisir de vous connaître.

Et elle fit feu.

Le temps que Sajaki arrive, moins d'une minute plus tard, ce qui restait de Sudjic ne valait pas la peine d'être enterré.

Son scaphandre avait réagi, évidemment, accédant à un niveau de réaction supérieur, projetant des salves de plasma à partir des projecteurs extradés des deux côtés de sa tête. Mais le scaphandre de Khouri s'attendait à quelque chose dans ce goût-là. Il ne se contenta pas de procéder au blindage de son revêtement extérieur afin de détourner le plasma au maximum (en se retexturant afin de s'environner de puissants courants électriques défecteurs de plasma), il fit feu à un niveau supérieur d'agression, d'abord avec des armes enfantines comme des rayons à particule et à plasma, puis en vidant sur elle son réservoir anti-lithium, déchaînant une salve meurtrière de nano-granules produites à partir d'un bouclier annihilateur de matière normale et accélérées à une fraction significative de la vitesse de la lumière.

Khouri n'eut même pas le temps de dire ouf. Après avoir lancé l'ordre de feu initial, le scaphandre avait fait le reste de sa propre initiative.

— Il y a eu... des problèmes, dit-elle alors que le triumvir prenait contact avec le sol, à côté d'elle.

— Tu m'étonnes, fit-il en observant le carnage.

À savoir : la masse calcinée du scaphandre de Volyova, les résidus répandus un peu partout et maintenant radioactifs de ce qui avait été Sudjic, et, au milieu de tout ça, indemnes, épargnés par les impacts mais apparemment trop choqués pour parler ou pour tenter de fuir, Sylveste et sa femme.

Point de rendez-vous, Resurgam, 2566

Ce rendez-vous, Sylveste l'avait envisagé plus d'une fois, en s'efforçant de considérer toutes les possibilités.

Mêmes les plus extravagantes. D'après ce qu'il savait de la situation, du moins. Mais il n'avait jamais rien imaginé de tel, et il avait des excuses. Il avait beau être aux premières loges, il n'arrivait pas à comprendre. Et il voyait encore moins pourquoi tout s'écartait à ce point de la raison.

La voix de Sajaki, amplifiée par la tête de son monstrueux scaphandre, se fit entendre malgré le vacarme du vent.

— Si ça peut vous consoler, dit-il, moi non plus, je n'y comprends rien.

Sylveste répondit sur la fréquence radio qu'il avait utilisée pour ses négociations avec l'équipage, alors même que ses représentants – les survivants, du moins – étaient maintenant à portée de voix. Dans le mugissement de la tempête de verre, hurler n'était pas une solution envisageable.

— Ça ne me console pas le moins du monde. Vous me trouverez peut-être naïf, Sajaki, mais à ce stade, on aurait pu s'attendre à ce que vous gériez la situation avec votre poigne coutumière. Tout ce que je peux dire, c'est que vous baissez, mon vieux.

— Ça ne me plaît pas plus qu'à vous, répondit l'Ultra. Mais croyez-moi, dans votre intérêt, les choses sont à peu près sous contrôle à l'heure qu'il est. Maintenant, je vais m'occuper de ma collègue blessée. Je vous recommande vivement de résister à la tentation de faire des folies. Mais cette pensée ne vous aurait même pas effleuré, hein, Dan ?

— Vous me connaissez ; vous savez que ce n'est pas mon genre.

— Le problème, Dan, c'est que je vous connais trop bien. Enfin, ne ruminons pas le passé.

— Non, en effet.

Il s'approcha de la blessée. Sylveste avait reconnu le triumvir

Yuuji Sajaki avant même qu'il ouvre la bouche. Dès qu'il était sorti de la tempête, la visière de son scaphandre était redevenue transparente et son visage trop familier lui était apparu, en train d'observer intensément le désastre. C'était un peu difficile à affirmer, mais Sajaki n'avait pas beaucoup changé depuis leur dernière rencontre. Il ne s'était écoulé que quelques années de temps subjectif, pour lui. Alors que, pendant la même période, Sylveste avait vécu l'équivalent de deux ou trois vies humaines. C'était un moment vertigineux.

Sylveste n'arrivait pas à mettre un nom sur les deux autres membres de l'équipage. Il y en avait eu un troisième, évidemment... mais il ou elle était hors d'état de se présenter. Et des deux survivants apparents, l'un paraissait dangereusement près de la mort – celui dont Sajaki était justement en train de s'occuper. L'autre était planté un peu en retrait, apparemment en état de choc. Chose étrange, celui qui n'était pas blessé braquait ses armes sur Sylveste, alors même qu'il n'était pas armé et n'avait rigoureusement aucune intention de résister à sa capture.

Quelques secondes passèrent, pendant lesquelles le scaphandre de Sajaki communiqua apparemment avec celui de la victime, puis Sajaki eut ce commentaire :

— Elle s'en sortira, mais il faut qu'on la ramène le plus vite possible à bord. Il sera toujours temps, ensuite, de chercher à savoir ce qui s'est passé en réalité ici.

— C'est Sudjic, fit une voix féminine que Sylveste ne connaissait pas. Sudjic a tenté de tuer Ilia.

La blessée était donc la salope elle-même : la triumvira Ilia Volyova.

— Sudjic ? répéta Sajaki. (L'espace d'un instant ce nom plana entre eux, comme si Sajaki ne pouvait pas ou ne voulait pas accepter ce que disait l'autre femme anonyme. Le vent s'acharna sur eux pendant quelques secondes, et il répéta ce nom, avec une note de résignation, cette fois :) Sudjic. Oui, ça s'explique.

— Je pense qu'elle avait prévu...

— Vous me raconterez ça plus tard, Khouri, répondit Sajaki. Nous aurons tout le temps. Et vous avez intérêt à trouver une explication satisfaisante pour justifier votre rôle dans l'affaire. Enfin, pour l'instant, nous avons plus urgent. Son scaphandre la maintiendra en vie pendant quelques heures, fit-il avec un mouvement en direction de la blessée, mais il n'est plus en état de la remonter à bord.

— Je suppose, intervint Sylveste, que vous avez prévu un moyen de nous faire quitter la planète ?

— Un conseil, Dan, répondit Sajaki. Ne tirez pas trop sur la ficelle. Je me suis donné beaucoup de mal pour vous capturer. Mais il faut que vous le sachiez : je n'hésiterai pas à vous tuer, rien que pour

voir l'effet que ça fait.

Sylveste s'attendait à quelque chose dans ce goût-là de la part de Sajaki. C'est le contraire qui aurait été inquiétant. Si l'autre avait minimisé le mal qu'il s'était donné pour le débusquer, par exemple. Mais si Sajaki croyait un mot de ce qu'il disait – ce qui était peu probable –, alors il était fou. Il était venu du système de Yellowstone, peut-être même de plus loin, pour lui mettre le grappin dessus. Sylveste n'osait imaginer ce que cette traque avait dû coûter ; et encore moins combien d'années il lui avait consacrées.

— Tant mieux pour vous, répondit Sylveste avec toute la sincérité dont il était capable. Mais en tant que scientifique, vous devez respecter ma propension à déterminer les limites de votre tolérance.

Il sortit le bras de sous sa capote. Il tenait quelque chose entre deux doigts de sa main gantée. À cet instant, il s'attendait presque à ce que le scaphandre muni d'armes lui tire dessus en pensant qu'il s'agissait d'un lance-rayon, et il se dit que c'était un risque raisonnable à courir. Mais ce n'était pas une arme. Il tenait une minuscule écharde de mémoire d'état quantique.

— Vous voyez ça ? dit-il. C'est ce que vous m'avez demandé d'apporter. La simulation bêta de Calvin. Vous en avez besoin, n'est-ce pas ? Vous en avez désespérément besoin.

Sajaki le regarda sans répondre.

— Eh bien, allez vous faire foutre, fit Sylveste en écrasant la simulation entre ses doigts, la réduisant en poussière que la tempête emporta.

Orbite de Resurgam, 2566

Ils quittèrent Resurgam et s'élevèrent rapidement au-dessus de la tempête, dans le ciel dégagé. Quelque chose finit par apparaître au-dessus de Sylveste, quelque chose de petit, au début, et seulement visible parce que les étoiles qui se trouvaient derrière étaient épisodiquement occultées. Ça paraissait à peine plus gros qu'une particule de charbon, mais ça grandissait régulièrement. Bientôt, l'objet se révéla être de forme vaguement conique, et sur sa coque totalement noire commencèrent à apparaître de petits détails vaguement éclairés par le monde autour duquel il orbitait. Le gobe-lumen grossit au point de devenir d'une taille impossible. Il obstruait la moitié du ciel, et il continuait à grandir. Il n'avait pas beaucoup changé depuis la dernière fois que Sylveste était monté à bord. Il savait – ce qui ne l'impressionnait pas exagérément – que les bâtiments de cette catégorie évoluaient constamment d'eux-mêmes, sauf que les modifications étaient généralement subtiles et concernaient l'intérieur ; il ne s'agissait pas de révisions radicales de la structure extérieure (ce qui se produisait néanmoins tous les siècles, ou tous les deux siècles, peut-être). Sylveste se demanda un moment si le vaisseau disposait bien de ce dont il avait besoin, et puis il se rappela ce qu'il avait fait à Phoenix ; c'était difficile à oublier, en fait, dans la mesure où la preuve flamboyante de la destruction était encore visible en dessous de lui : un nénuphar de destruction grisâtre, incrusté dans la face de Resurgam.

Une porte s'était ouverte dans la coque sombre du bâtiment. Elle avait l'air beaucoup trop petite pour laisser entrer un seul et unique scaphandre et à plus forte raison pour les accueillir tous, puis ils se rapprochèrent, et il apparut que la porte faisait une dizaine de mètres de largeur et leur permettrait aisément d'entrer tous ensemble. Sylveste, sa femme et les deux Ultras, dont l'un soutenait Volyova, la blessée, disparurent à l'intérieur, et la trappe se referma sur eux.

Sajaki les conduisit dans un sas où ils ôtèrent leurs scaphandres et

purent à nouveau respirer normalement. L'odeur de l'air ramena brutalement Sylveste à sa dernière visite à bord. Il avait oublié cette fichue puanteur.

— Ne bougez pas d'ici, dit Sajaki pendant que les scaphandres s'autonettoyaient et se raccrochaient d'eux-mêmes à la paroi. Je dois m'occuper de ma collègue.

Il s'agenouilla et s'affaira autour de la cuirasse de Volyova. Sylveste envisagea un instant de lui dire de ne pas trop se fatiguer pour elle, puis il se ravisa. Ce n'était peut-être pas la meilleure chose à faire. Inutile de le pousser à bout ; il était déjà allé assez loin en écrasant la simu de Cal.

— Que s'est-il passé en bas, au juste ?

— Je ne sais pas.

Ça, c'était Sajaki tout craché ; comme tous les gens vraiment intelligents que Sylveste avait rencontrés, il était trop futé pour feindre de comprendre quelque chose quand c'était vraiment incompréhensible.

— Je ne sais pas, et pour le moment – pour le moment – ça n'a pas d'importance. (Il examina un voyant sur le scaphandre de Volyova.) Ses blessures sont sérieuses, mais n'ont pas l'air mortelles. Elle s'en sortira. Et puis, maintenant que je vous tiens, le reste est secondaire. Cela dit, Khouri, fit-il avec un mouvement de tête en direction de l'autre femme, qui s'était extirpée de son scaphandre, il y a quelque chose qui me préoccupe...

— Oui, quoi ?

— Non, rien. Passons... pour le moment. Au fait, fit-il en regardant Sylveste, le petit numéro que vous m'avez fait avec la simu... N'allez pas croire que ça m'a impressionné un seul instant.

— Ça aurait dû. Comment voulez-vous que j'opère le capitaine, maintenant ?

— Avec l'aide de Calvin, évidemment. Vous avez oublié que j'en avais gardé une sauvegarde, la dernière fois que vous l'avez fait venir à bord ? D'accord, ce sera une version un peu démodée, mais ses compétences chirurgicales sont intactes.

C'était un bon bluff, se dit Sylveste, mais ce n'était pas autre chose. Enfin, il en existait bien une sauvegarde, ou un genre de sauvegarde... Sans quoi il n'aurait jamais détruit la simu.

— À propos... le capitaine va si mal que ça ? Pourquoi n'est-il pas venu m'accueillir en personne ?

— Vous le verrez en temps utile, répondit Sajaki.

Il commença, avec l'aide de l'autre femme, à retirer des lambeaux de carcasse calcinée du scaphandre de Volyova, processus qui évoquait l'épluchage d'un crabe. Pour finir, il murmura quelque chose à la femme, et ils s'arrêtèrent, ayant manifestement décidé que la

tâche était trop délicate pour être menée à bien sur place. Un trio de cyborgs s'introduisit alors dans la pièce. Deux d'entre eux soulevèrent Volyova et l'emmenèrent, suivis par Sajaki et la femme. Sylveste ne l'avait pas vue lors de sa précédente visite à bord, mais elle paraissait occuper un rôle élevé dans la hiérarchie du vaisseau. Le troisième cyborg s'accroupit et observa mornement Sylveste et Pascale de ses yeux-caméras.

— Il ne m'a même pas dit d'enlever mon masque et mes lunettes, nota Sylveste. On dirait qu'il se fiche de m'avoir capturé.

Pascale hocha la tête. Elle tripotait ses vêtements, comme étonnée que l'air-gel du scaphandre n'ait pas laissé un résidu collant après son élimination.

— Quoi qu'il se soit passé en bas, à la surface de la planète, ça a dû fiche tous ses plans à l'eau. Peut-être qu'il aurait le triomphe moins modeste si tout s'était déroulé comme prévu.

— Sajaki n'est pas du genre à pavoiser. Enfin, je m'attendais quand même à ce qu'il exulte quelques minutes.

— Peut-être le fait que tu as détruit la simu...

— Oui, ça a dû lui mettre un coup au moral, acquiesça-t-il, bien conscient qu'ils étaient vraisemblablement sur écoute. La copie de Cal qu'il avait faite à l'époque a probablement conservé des fonctionnalités résiduelles, même en tenant compte des routines d'autodestruction, mais sûrement pas assez pour permettre au canal de s'établir, même avec la congruence bi-univoque entre la simu et le récipiendaire. (Sylveste déplaça deux caisses sur lesquelles ils s'assirent.) Pff, je suis sûr qu'il a essayé de faire tourner sa simu dans le corps d'un pauvre imbécile.

— Ça n'a pas dû marcher.

— Il a même dû la bousiller. Il compte probablement sur moi pour travailler avec la copie endommagée, sans canalisation. En me basant sur ce que je sais des automatismes et de la méthodologie de Cal.

Pascale hocha la tête. Elle était assez futée pour ne pas poser la question qui s'imposait : quel plan Sajaki avait-il en tête au cas où sa propre copie serait trop endommagée ? Au lieu de cela, elle demanda :

— Tu as une idée de ce qui s'est passé en bas ?

— Non, et je pense que Sajaki disait la vérité quand il m'a répondu la même chose. Quoi qu'il soit arrivé, ce n'était pas prévu. Peut-être une rivalité latente au sein de l'équipage, qui a fini par éclater à la surface parce que les protagonistes n'auraient eu aucune chance à bord.

Mais bien que l'idée lui paraisse seulement à moitié plausible, il n'osait pousser la réflexion plus loin. Trop de temps avait passé, même dans le cadre de référence de Sajaki, pour que Sylveste puisse se fier à

son processus de déduction généralement infaillible.

Il devait la jouer très fine, en fait, tant qu'il n'aurait pas compris la dynamique de l'équipage actuel. Enfin, à condition qu'ils lui en laissent le temps...

Pascale s'agenouilla à côté de son mari. Ils avaient ôté leur masque, à présent, mais seule Pascale avait enlevé ses lunettes anti-poussière. Des rangées de scaphandres vides se dressaient autour d'eux, pareils à des momies, ce qui leur donnait des airs de profanateurs de tombe égyptienne.

— Nous courons un grave danger, hein ? Si Sajaki décide qu'il ne peut rien tirer de toi...

— Il nous ramènera à la surface sans nous faire de mal, répondit Sylveste en prenant les mains de sa femme. Sajaki ne peut exclure la possibilité qu'il ait à nouveau besoin de moi un jour.

— J'espère que tu as raison... parce que c'est un sacré risque que tu as pris.

Elle le regarda avec une expression qu'il lui avait rarement vue auparavant. Un air de calme avertissement.

— Et que tu me fais courir à moi aussi.

— Je ne suis pas l'esclave de Sajaki. Il fallait que je le lui rappelle, c'est tout. Il a beau être malin, j'aurai toujours une longueur d'avance sur lui.

— Mais c'est lui le chef, maintenant, tu n'as pas compris ça ? Il n'a peut-être pas la simu, mais il te tient, toi. Ce qui lui donne une longueur d'avance, selon mes critères.

Sylveste eut un sourire et chercha une réponse à la fois sincère et qui corresponde exactement à ce que Sajaki voulait entendre.

— Une longueur, mais moins qu'il ne pense.

Sajaki et l'autre femme revinrent moins d'une heure plus tard, accompagnés par un gigantesque chimérique : le triumvir Hegazi. Sylveste l'avait déjà vu lors de son précédent séjour à bord, mais c'est à peine s'il le reconnut. Hegazi avait toujours été un exemple extrême des représentants de son espèce – presque aussi totalement cybernétique que son capitaine –, mais, depuis la dernière fois, ce qu'il avait encore d'humain avait disparu sous des couches de machinerie. Il avait troqué certaines de ses prothèses contre d'autres, plus récentes, ou plus élégantes, et il était accompagné d'un nouvel environnement d'entoptiques, pour la plupart conçues afin de créer, en réaction aux mouvements de son corps, une cascade ininterrompue de membres fantômes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel qui l'entouraient pendant une ou deux secondes avant de s'estomper. Sajaki, lui, portait une tenue sans prétention, sans insignes de rang ni décorations d'aucune sorte, qui soulignait sa charpente squelettique. Mais Sylveste

savait qu'il ne fallait pas le juger à son manque de masse corporelle et à son absence d'armes prosthétiques visibles. Les machines qui grouillaient manifestement sous sa peau lui conféraient une vitesse et une puissance surhumaines. Il était au moins aussi dangereux qu'Hegazi et beaucoup plus rapide.

— Triumvir, je n'irai pas jusqu'à dire que c'est un plaisir sans mélange, commença Sylveste, mais j'avoue que j'ai éprouvé un doux frisson de surprise en voyant que vous n'aviez pas imploré sous le poids de vos prothèses.

— Tu as intérêt à prendre ça comme un compliment, ironisa Sajaki. C'est tout ce à quoi tu auras droit de sa part.

Hegazi tortilla la moustache qu'il cultivait toujours, malgré les prothèses qui lui envahissaient le visage.

— On verra bien, Sajaki-san, s'il continuera à faire de l'esprit quand il aura vu le capitaine. Ce sourire devrait vite s'effacer de sa face.

— C'est certain. Et à propos de face, Dan, si vous nous montriez un peu la vôtre ? fit Sajaki en tripotant la crosse d'une arme glissée dans un holster, sur sa hanche.

— Avec plaisir, répondit Sylveste.

Il enleva ses lunettes anti-poussière, les lâcha par terre, où elles tombèrent avec un bruit de quincaillerie, et savoura l'expression – ou ce qui en tenait lieu – de ses ravisseurs. C'était la première fois qu'ils avaient l'occasion de voir ce qu'étaient devenus ses yeux. Ils le savaient peut-être déjà, mais le choc, lorsqu'on découvrait le travail de Calvin, était toujours rude. Ses yeux n'étaient pas de subtiles améliorations de ceux que Mère Nature lui avait donnés, mais des optiques brutales, aux fonctionnalités assez éloignées de celles de l'œil humain. On trouvait dans les vieux livres de médecine des choses plus sophistiquées... qui tenaient finalement de la jambe de bois.

— Vous saviez que j'avais perdu la vue, naturellement, dit-il en les examinant l'un après l'autre avec ses globes oculaires atones, dont on ne pouvait croiser le regard. C'est de notoriété publique sur Resurgam... Au point qu'on ne se donne même plus la peine d'en parler.

— Quel genre de résolution avez-vous avec ça ? demanda Hegazi avec ce qui ressemblait à un intérêt sincère. Je sais que ce n'est pas le summum de la technologie, mais je parie que vous avez toute la sensibilité électromagnétique, de l'infrarouge aux UV, non ? Si ça se trouve, vous avez même une imagerie acoustique ? Et la faculté de zoom ?

Sylveste regarda longuement, durement, Hegazi avant de répondre.

— Il faut que vous compreniez une chose, Triumvir. Sous un

éclairage satisfaisant, quand elle n'est pas trop loin, c'est tout juste si j'arrive à reconnaître ma femme.

— À ce point-là... répondit Hegazi, fasciné.

On les conduisit dans les profondeurs du vaisseau. La dernière fois qu'il était venu à bord, on l'avait emmené directement au centre médical. À l'époque, le capitaine arrivait encore à se déplacer, au moins sur de courtes distances. Mais Sylveste ne reconnaissait pas les endroits par où on les fit passer. Ce qui ne voulait pas nécessairement dire qu'il était loin du centre médical, parce que la topographie du bâtiment était aussi complexe que celle d'une petite ville, et tout aussi difficile à mémoriser, alors même qu'il y avait passé un mois de sa vie. Il avait la quasi-certitude de se trouver en territoire entièrement nouveau. Il traversait des endroits du vaisseau – que Sajaki et l'équipage appelaient des secteurs – où il n'avait jamais mis les pieds. Si sa mémoire était bonne, l'ascenseur les emmenait dans la direction opposée à celle de la proue effilée du bâtiment, vers l'endroit où la coque conique était la plus large.

— Peu important les défauts mineurs de vos yeux, rétorqua Sajaki. Nous n'aurons aucun mal à y remédier.

— Sans version opérationnelle de Calvin ? J'en doute !

— Alors nous vous enlèverons les yeux et nous les remplacerons par quelque chose de mieux.

— À votre place, je ne ferais pas ça. Et puis... ça ne vous donnerait toujours pas Calvin, alors, à quoi bon ?

Sajaki marmonna quelques paroles inaudibles. L'ascenseur décéléra et s'arrêta.

— Vous ne m'avez pas cru un instant quand je vous ai dit que nous avions une sauvegarde, hein ? Vous avez évidemment raison. Notre copie est bizarrement buggée. Elle était inutilisable avant même que nous tentions d'en faire quoi que ce soit.

— Ah, ce sacré software !

— Oui... Je vais peut-être vous éliminer, après tout.

D'un mouvement coulé, il dégaina son arme. Sylveste eut juste le temps de remarquer le serpent de bronze enroulé autour du canon. La façon dont l'arme tuait n'était pas si évidente ; ce pouvait être une arme à projectiles ou à rayons. Il était sûr d'une seule chose, c'est qu'il était largement à portée de tir mortel.

— Vous n'oserez pas me tuer maintenant ; pas après avoir passé tout ce temps à me courir après.

Le doigt de Sajaki se crispa sur la détente.

— Vous sous-estimez ma propension à agir sur un coup de tête, Dan. Il se pourrait que je vous tue pour la simple perversité cosmique du geste.

— Alors il faudrait que vous trouviez quelqu'un d'autre pour

soigner le capitaine.

— Qu'est-ce que j'ai à perdre ?

Sous la mâchoire du serpent, un voyant passa du rouge au vert. La jointure de Sajaki blanchit.

— Attendez ! s'exclama Sylveste. Ne me tuez pas. Vous pensez honnêtement que j'aurais détruit la seule version existante de Cal ?

— Il y en a une autre ? fit Sajaki avec un soulagement évident.

— Oui, répondit Sylveste avec un mouvement de menton en direction de sa femme. Et elle sait où elle se trouve. Pas vrai, Pascale ?

— Tu vois, fiston, j'ai toujours su que tu étais un salaud calculateur et glacé, dit Cal, quelques heures plus tard.

Ils étaient auprès du capitaine. Sajaki avait emmené Pascale à l'écart, mais elle était revenue – avec tous les autres membres de l'équipage dont Sylveste connaissait l'existence, et l'apparition qu'il espérait ne jamais revoir.

— Une non-entité traîtresse, insupportable. Espèce de rat putride et sans cervelle !

L'apparition parlait calmement, comme un acteur récitant un texte pour juger de sa longueur, sans y apporter la moindre émotion.

— De la non-entité au rat, hein ? nota Sylveste. D'un certain point de vue, ce serait presque un progrès.

— Ne crois pas ça, fiston, répondit Calvin avec un sourire libidineux en se penchant dans son fauteuil. Tu te crois insupportablement génial, hein ? Eh bien, maintenant, c'est moi qui te tiens par les couilles ; en supposant que tu en aies. On m'a raconté ce que tu avais fait. Que tu m'avais supprimé pour fiche leurs plans à l'eau. (Il leva les yeux au ciel – ou plutôt au plafond.) Franchement, quelle raison pathétique de commettre un parricide ! Tu aurais tout de même pu me faire la grâce de m'éliminer pour un motif décent. Mais non ! C'était trop t'en demander. Je dirais presque que je suis déçu, si ça ne sous-entendait pas que je m'attendais à mieux de ta part.

— Si je t'avais vraiment tué, reprit Sylveste, cette conversation poserait des problèmes ontologiques. Et puis j'ai toujours su qu'il existait une autre copie de toi.

— Mais tu as tué l'un de mes moi !

— Désolé, mais comme erreur de catégorie, ça se pose là. Tu n'es qu'un programme, Cal. Être copié et écrasé est ton état normal. (Sylveste s'apprêtait à entendre une autre protestation, mais Cal resta coi.) Je n'ai pas fait ça pour flanquer les projets de Sajaki à l'eau ; j'ai besoin de sa... coopération au moins autant que lui de la mienne.

— Ma coopération ? répéta le triumvir en étrécissant les yeux.

— J'y viendrai. Tout ce que je dis, c'est que, quand j'ai détruit la copie, je savais qu'il y en avait une autre, et que vous m'obligeriez à

vous le dire.

— Alors ça n'a servi à rien ?

— Oh si, Yuuji-san ! Pendant un moment, j'ai eu le plaisir de vous voir penser que vos plans avaient foiré. Cette plongée au tréfonds de votre âme valait largement le risque que je courais. À propos, ce n'était pas une vision agréable.

— Comment... le savais-tu ? demanda Cal. Comment savais-tu que j'avais été copié ?

— Je pensais qu'il était impossible de le copier, dit la dénommée Khouri, un petit bout de femme au museau de renard mais au physique peut-être trompeur, comme celui de Sajaki. Je pensais que les simus étaient protégées... incopiables... ce genre de truc.

— Il s'agit de simulations de niveau alpha, ma chère petite, dit Calvin. Ce que – pour le meilleur ou pour le pire – je ne suis pas. Non, je ne suis qu'une misérable simulation bêta. Capable de répondre à tous les critères de Turing, mais pas vraiment douée de conscience, selon un point de vue philosophique. Et donc, sans âme. De sorte que le fait d'être plusieurs ne me pose pas de problèmes d'éthique. Cela dit... reprit-il en inspirant profondément, comblant le silence qu'un autre aurait pu être tenté de rompre avec ses propres pensées, je ne crois plus à tout ce fatras neuro-cognitif. Je ne peux pas parler pour ma simu de niveau alpha, mon moi alpha ayant disparu il y a deux cents ans environ, mais pour je ne sais quelle raison, je suis maintenant pleinement conscient. Peut-être est-ce le cas de toutes les simus bêta, à moins que ma complexité intrinsèque ne m'ait fait atteindre une sorte de masse critique. Je n'en ai pas la moindre idée ; tout ce que je sais, c'est que je pense, et donc je suis on ne peut plus furieux.

Sylveste avait déjà entendu tout ça.

— C'est une simulation bêta, conforme aux critères de Turing. Il est normal qu'il dise ce genre de choses. Une simu bêta qui ne prétendrait pas être consciente ne remplirait pas les critères standard de Turing, c'est automatique. Mais ça ne veut pas dire que ce qu'il raconte, les bruits qu'il... que cette chose émet aient la moindre validité.

— Je pourrais t'appliquer le même raisonnement, objecta Calvin. Ce qui nous amène à ceci, mon cher fils : les spéculations sur ma simulation alpha étant impossibles, force m'est de supposer que je suis tout ce qui reste. Enfin, ça peut être difficile à comprendre pour toi, mais le fait que je sois une chose précieuse et unique m'amène à m'élever encore plus énergiquement contre l'idée qu'on puisse me copier. Toute copie me dévalorise. Me réduit à l'état d'objet. Une chose qu'on crée, qu'on duplique et dont on se débarrasse au gré des besoins inadéquats du premier venu. Enfin... je ne dis pas que je ne

ferais rien pour accroître mes chances de survie, mais je ne consentirai jamais à me laisser copier par qui que ce soit.

— C'est pourtant ce que tu as fait. Tu as permis à Pascale de te copier dans ma bio, *Descente dans les ténèbres*.

Là, Pascale s'était montrée maligne. Pendant des années, il n'avait rien soupçonné. Il lui avait permis d'accéder à Calvin pour préparer sa biographie. Elle lui avait permis de retourner à l'objet de son obsession, les Amarantins, en accédant aux outils de recherche et à son réseau décroissant de sympathisants.

— C'était son idée, fit Pascale.

— Oui, je l'admets... fit Cal en prenant une profonde inspiration, comme s'il réfléchissait à sa prochaine tirade, alors qu'il « pensait » beaucoup plus vite que les êtres humains normaux. C'était une époque dangereuse – pas plus qu'aujourd'hui, bien sûr, d'après ce que j'ai compris depuis mon réveil, mais périlleuse quand même. Il paraissait prudent de veiller à ce qu'une partie de moi survive à la destruction de mon original. Cela dit, je ne pensais pas à une copie, plutôt à une esquisse, une évocation ; peut-être même pas parfaitement conforme aux critères de Turing.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? demanda Sylveste.

— Pascale a commencé à inclure des parties de moi dans la biographie sur une période de plusieurs mois, en fait. Le codage était très subtil. Mais à partir du moment où elle a copié suffisamment de l'original pour que les parties copiées commencent à réagir entre elles, elles se sont – ou plutôt, je me suis moins enthousiasmé pour l'idée de commettre un suicide cybernétique rien que pour prouver une théorie. En réalité, je me sentais plus vivant, plus moi-même, que jamais. (Il accorda un sourire à son public.) J'ai vite compris pourquoi, bien sûr. Pascale m'avait copié dans un système informatique plus puissant ; le noyau gouvernemental de Cuvier, où *Descente* était dupliquée. Le système était connecté à un nombre d'archives et de réseaux supérieur à celui auquel tu me donnais accès, même à Mantell. Pour la première fois, j'avais vraiment de quoi justifier l'intérêt de mon prodigieux intellect. (Il soutint leur regard pendant un moment avant d'ajouter tout bas :) Je disais ça pour rire.

— Les copies de la biographie étaient en libre accès, poursuivit Pascale. Sajaki s'en était procuré une sans se rendre compte qu'elle contenait une version de Calvin. Mais toi, comment savais-tu qu'il s'y trouvait ? demanda-t-elle en regardant Sylveste. C'est la copie de Cal qui te l'a dit ?

— Non, et je ne suis pas sûr qu'il l'aurait fait, même s'il en avait eu la possibilité. Je m'en suis douté tout seul. La biographie était trop vaste pour la quantité de données simulées qu'elle contenait. D'accord, c'était très futé de ta part d'encoder Cal dans des digits moins

significatifs de fichiers de données, mais Cal était trop volumineux pour être dissimulé aussi facilement. *Descente* faisait quinze pour cent de plus qu'elle n'aurait dû. Pendant des mois, j'ai pensé qu'il devait y avoir toute une couche cachée de scénarios ; des aspects de ma vie qui n'étaient pas censés être documentés, mais que tu avais intégrés quand même pour ceux qui auraient assez de ténacité pour les trouver. Et puis j'ai fini par réaliser que la capacité manquante suffisait à stocker une copie de Cal, et tout s'est éclairé. Évidemment, je ne pouvais pas en être sûr... (Il regarda la projection.) Enfin, je suppose que tu vas me dire que tu es le vrai Cal, à présent, et que ce que j'ai effacé n'était qu'une copie ?

Cal leva une main dans une attitude revendicatrice.

— Non, ce serait beaucoup trop simpliste. Après tout, j'ai été cette copie, dans le temps. Mais ce que j'étais à ce moment-là, et ce que la copie est restée jusqu'à ce que tu la tues, n'était qu'une ombre de ce que je suis à présent. Disons simplement que j'ai connu une sorte d'épiphanie et restons-en là. D'accord ?

— Alors... fit Sylveste d'un ton méditatif, en se tapotant la lèvre avec le doigt. Dans ce cas, je ne t'ai pas vraiment tué, hein ? Jamais ?

— Non, convint Calvin avec une placidité trompeuse. Jamais. Mais c'est ce que tu aurais pu faire qui compte. Et de ce point de vue, mon cher petit, je crains que tu ne demeures un salaud, un parricide totalement dépourvu de scrupules.

— Très touchant, hein ? fit Hegazi. Rien de tel qu'une bonne vieille réunion de famille.

Ils allèrent voir le capitaine. Khouri était déjà venue dans cet endroit et le connaissait un peu, mais elle se sentait encore mal à l'aise. Elle n'était que trop consciente de la matière contaminante imparfaitement contenue par la gangue de froid qui l'enchaînait.

— Je vois ce que vous attendez de moi, dit Sylveste.

— Ça, c'est plutôt évident, rétorqua Sajaki. Vous ne pensez pas que nous nous serions donné tout ce mal rien que pour vous demander de vos nouvelles, hmm ?

— Ça ne m'étonnerait pas, venant de vous, commenta Sylveste. Votre comportement n'a jamais eu le moindre sens pour moi, je ne vois pas pourquoi il commencerait à en avoir maintenant. Et puis, ne nous abusons pas : rien de ce qui s'est passé ici n'était tout à fait ce qu'on aurait pu croire.

— Que voulez-vous dire ? demanda Khouri.

— Oh, ne me dites pas que vous n'avez pas encore compris ?

— Mais compris quoi ?

— Que rien de tout ça n'est réellement arrivé, fit Sylveste en braquant sur elle la profondeur atone de son regard, examen qui

évoquait plus le balayage d'un système de surveillance automatique, sans intelligence, qu'une perception humaine. Enfin, peut-être que non, ajouta-t-il. Vous n'avez peut-être pas encore vraiment compris. D'ailleurs, qui êtes-vous ?

— Vous aurez le temps de poser toutes les questions que vous voulez, fit Hegazi d'une voix tendue.

Ils étaient à un jet de pierre du capitaine, et ça le rendait toujours nerveux.

— Non, répondit Khouri. Je veux savoir. Qu'est-ce que ça veut dire : rien de tout ça n'est réellement arrivé ?

— Je parle de cette histoire de colonie que Volyova a rayée de la carte, répondit Sylveste d'un ton calme et posé.

Khouri fit en pas en avant, empêchant les autres d'avancer.

— Vous feriez mieux de vous expliquer.

— Ça peut attendre, coupa Sajaki en s'avancant à son tour pour l'écarter du chemin. En tout cas, Khouri, ça attendra que vous m'ayez expliqué votre rôle dans cette affaire, et d'une façon pleinement satisfaisante.

Il braquait sur Khouri un regard soupçonneux comme s'il était persuadé que les deux morts qui avaient eu lieu devant elle ne pouvaient être des coïncidences. Volyova étant hors jeu – et la Demoiselle silencieuse –, il n'y avait plus personne pour la protéger. Sajaki allait finir par obéir à ses soupçons et commettre l'irréparable. Ce n'était qu'une question de temps.

C'est alors que Sylveste intervint :

— Et pourquoi attendre, Sajaki ? Je pense que nous ferions mieux d'éclaircir la situation. Vous n'êtes tout de même pas descendu sur Resurgam rien que pour vous procurer ma biographie ? Qu'en auriez-vous fait ? Vous ne saviez pas qu'il y avait une copie de Cal dedans avant que je vous le dise. Vous vous l'êtes procurée parce qu'elle aurait pu vous être utile au cours de nos négociations. Mais ce n'est pas pour ça que vous êtes descendu. C'était pour tout autre chose.

— Pour collecter des renseignements, répondit prudemment Sajaki.

— Pas seulement. Vous avez réuni des informations, d'accord. Mais vous en avez aussi fabriqué.

— Sur Phoenix ? avança Khouri.

— Pas *sur* Phoenix ; Phoenix tout court. Il n'y a jamais eu de Phoenix. C'est une ville fantôme que vous avez créée de toute pièce. Elle ne figurait pas sur nos cartes, à Mantell. Il a fallu que nous les actualisions à partir des originaux de Cuvier pour qu'elle apparaisse. Nous avons supposé que c'était une nouvelle colonie, trop récente pour figurer sur les cartes antérieures. J'ai été stupide, j'aurais dû comprendre tout de suite. Mais nous ne pouvions pas imaginer que les

originaux avaient été trafiqués.

— C'était doublement stupide, ajouta Sajaki. Compte tenu du fait que vous deviez vous demander où j'étais passé.

— Si j'avais un peu réfléchi...

— Dommage, en effet, ironisa Sajaki. Ou nous n'aurions pas cette conversation. Enfin, encore une fois, nous aurions trouvé un autre moyen de vous mettre le grappin dessus.

Sylveste hocha la tête.

— Je suppose que la prochaine étape, logiquement, aurait été de faire sauter une cible fictive encore plus vaste. Mais je ne suis pas convaincu que vous auriez pu faire deux fois le même coup. J'ai un vilain soupçon et je me dis que vous auriez peut-être frappé pour de bon.

Le froid avait une texture quasi métallique. C'était comme si mille éclats d'acier déchiqueté frottaient inlassablement contre la peau, menaçant à chaque mouvement de percer la chair jusqu'à l'os. Mais, dans les parages immédiats du capitaine, il devenait impossible de penser au froid. Celui dans lequel il était lui-même plongé paraissait tellement, infiniment plus profond...

— Il est malade, dit Sajaki. Il a une variante de la Pourriture Fondante. Mais vous êtes au courant, j'imagine.

— Nous avons reçu des infos de Yellowstone, dit Sylveste. Cela dit, elles n'étaient pas particulièrement détaillées.

Et pendant tout ce temps, pas un instant il n'avait regardé directement le capitaine.

— Nous n'avons pas pu l'empêcher de proliférer, reprit Hegazi. Pas complètement, en tout cas. Le froid extrême contribue à la ralentir, mais c'est tout. Elle... enfin, cette chose progresse lentement, incorporant la masse du bâtiment dans sa substance.

— Alors, il est encore en vie, au moins selon certains critères biologiques ?

Sajaki opina du chef.

— Évidemment, aucun organisme ne peut être considéré comme vraiment vivant à ces températures. Mais si nous devons le réchauffer tout de suite... certaines parties du capitaine fonctionneraient encore.

— Ce n'est pas très réconfortant.

— Je vous ai fait venir à bord pour remédier à son état, pas pour me servir des paroles de réconfort.

Le capitaine ressemblait à une statue qui aurait disparu sous des cordes argentées, brillant d'une malignité biochimérique sinistre, des tentacules qui s'étendaient sur des dizaines de mètres dans toutes les directions. Le caisson qui se trouvait au cœur de l'explosion glacée était encore, par un miracle de conception ou par hasard,

théoriquement fonctionnel. Mais sa forme naguère symétrique avait été déformée, voilée par les forces, d'une lenteur glaciaire mais implacables, de l'expansion du capitaine. La plupart des écrans indicateurs de statut étaient éteints ; morts. Il n'y avait pas d'entoptiques actives autour. Les voyants encore opérationnels affichaient une bouillie illisible, les hiéroglyphes déments de la sénilité des machines électroniques. Khouri se félicita qu'il n'y ait pas d'entoptiques. Elle avait l'impression que s'il y en avait eu, elles auraient été aussi corrompues ; ç'aurait été une nuée de séraphins maléfiques ou de chérubins défigurés, exprimant l'état extrême de la maladie du capitaine.

— Ce n'est pas d'un chirurgien que vous avez besoin, commenta Sylveste. C'est d'un prêtre.

— Ce n'est pas ce que pensait Calvin, nota Sajaki. Il avait plutôt hâte de commencer le travail.

— Alors la copie qu'ils avaient à Cuvier devait être un faux. Votre capitaine n'est pas malade ; il n'est même pas mort : il ne reste pas, en lui, assez de substance qui ait jamais été vivante.

— N'empêche, dit Sajaki. Vous allez nous aider. Ilia sera là pour vous assister dès qu'elle sera assez remise. Elle pense avoir créé un moyen de contrer la peste – un antivirus. Il paraît qu'il agit sur de petits échantillons. Mais c'est une femme d'armes ; l'appliquer au capitaine exigerait des compétences médicales. Enfin, elle a au moins un outil à vous fournir.

Sylveste regarda Sajaki avec un sourire.

— Je suis sûr que vous en avez déjà parlé avec Calvin.

— Disons que nous l'avons briefé. Il est prêt à essayer. Il pense même que ça pourrait marcher. Ça vous encourage ?

— Force m'est de m'incliner devant son jugement, répondit Sylveste. C'est lui, le spécialiste, pas moi. Mais avant que je m'engage à quoi que ce soit, nous avons des conditions à négocier.

— Il n'y aura pas de négociation, répondit Sajaki. Et si vous résistez, nous n'hésiterons pas, pour vous convaincre, à utiliser Pascale.

— Vous le regretteriez.

Khouri commençait à éprouver un picotement inquiétant. Pour la énième fois de la journée, il y avait quelque chose qui clochait, et sérieusement. Elle avait l'impression que les autres en étaient aussi conscients, bien que leur expression soit indéchiffrable. Sylveste paraissait beaucoup trop sûr de lui ; c'était ça : trop sûr de lui pour quelqu'un qui avait été enlevé et était sur le point d'être condamné à subir une épreuve pénible. Au lieu de ça, il parlait comme s'il était sur le point de sortir un atout de sa manche.

— Je vais vous l'arranger, votre foutu capitaine, dit Sylveste. Ou

sinon, je vous prouverai que ce n'est pas possible. Mais en échange, je vous demanderai de m'accorder une petite faveur.

— Excusez-moi, dit Hegazi, mais quand on est en position de faiblesse, on ne demande pas de faveurs.

— Qui est en position de faiblesse ? releva Sylveste avec un sourire féroce, et quelque chose qui ressemblait dangereusement à de la jubilation. Avant de quitter Mantell, mes ravisseurs m'ont fait un dernier petit cadeau. Ils ne devaient pas avoir spécialement l'impression de me devoir quoi que ce soit, mais ce n'était pas grand-chose, et ça leur permettait de vous cracher à la gueule, ce qui leur faisait plutôt plaisir, je crois. Ils me perdaient, certes, mais ils ne voyaient pas pourquoi vous auriez dû l'emporter sur toute la ligne.

— Hmm, ça ne me plaît pas, nota Hegazi.

— Et croyez-moi, ce que je m'appête à vous dire va encore moins vous plaire, poursuivit Sylveste. Enfin, j'ai une question à vous poser, juste pour clarifier notre position.

— Allez-y, dit Sajaki.

— Vous savez ce que c'est que la poussière de feu ?

— Vous avez affaire à des Ultras, rétorqua Hegazi.

— Oui, bien sûr. Je tenais simplement à m'assurer que nous étions sur la même longueur d'ondes. Vous savez donc, forcément, que l'on peut confiner un fragment de poussière de feu sous un volume plus petit qu'une tête d'épingle ? Évidemment que vous le savez. (Il se tapota le menton du bout du doigt, prenant son temps comme un avocat retors.) Vous êtes forcément au courant de la visite de Remilliod ? Le dernier gobe-lumen marchand qui est venu dans le système de Resurgam, avant votre arrivée ?

— Nous en avons entendu parler.

— Eh bien, Remilliod a vendu de la poussière de feu à la colonie. Pas beaucoup ; juste de quoi procéder à une refondation majeure du paysage dans un proche avenir. Une douzaine de têtes d'épingles, peut-être moins, sont tombées entre les mains des gens qui m'ont fait prisonnier. Vous voulez que je continue ou vous avez déjà compris où je voulais en venir ?

— Je crains d'avoir compris, répondit Sajaki. Mais continuez quand même.

— L'une de ces têtes d'épingles est présentement incrustée dans le système visuel que Cal m'a fabriqué. Il ne consomme aucun courant et même si vous démanteliez mes yeux, vous seriez incapables de dire lequel des composants est la bombe. Mais vous ne vous risquerez pas à essayer, parce que le seul fait de tripatouiller mes optiques actionnerait le détonateur, et la puissance de l'explosion suffirait à changer ce bâtiment en une sculpture vitrifiée très chère et parfaitement inutile. Tuez-moi, ou faites-moi assez souffrir pour que

certaines fonctions organiques vitales soient compromises au-delà d'une limite fixée au préalable, et le système se déclenche. C'est clair ?

— Comme le cristal.

— Parfait. Faites du mal à Pascale, et il arrivera la même chose : je peux déclencher l'explosion délibérément, en effectuant certaines commandes neurales. Je pourrais aussi me tuer, évidemment – le résultat serait rigoureusement identique. (Il se frotta les mains avec un sourire de Bouddha radieux.) Alors, que diriez-vous d'une petite négociation ?

Sajaki ne répondit pas pendant ce qui parut être une éternité ; sans doute réfléchissait-il à toutes les implications de ce que venait de raconter Sylveste. Il finit par dire, sans avoir consulté Hegazi :

— Nous saurons nous montrer... arrangeants.

— Parfait. Alors je suppose que vous avez hâte d'entendre ce que j'ai à dire.

— Je brûle d'impatience.

— À la suite de récents désagréments, commença Sylveste, j'ai acquis une assez bonne idée de ce dont ce bâtiment était capable. Et j' imagine que cette petite démonstration n'était qu'un timide aperçu de la réalité. J'ai raison ?

— Nous avons des... des possibilités. Mais c'est à Ilia que vous devriez en parler. Qu'avez-vous en tête ?

Sylveste eut un sourire.

— D'abord, il faudra que vous m'emmeniez quelque part.

Système de Delta Pavonis, 2566

Ils regagnèrent la passerelle.

Sylveste y avait passé des centaines d'heures, lors de sa précédente visite à bord, mais il la trouvait toujours aussi impressionnante. On aurait dit un tribunal où l'on s'apprêtait à juger une affaire d'une importance cosmique, avec ses rangées concentriques de sièges vides où les jurés s'apprêtaient à prendre place. Sylveste s'interrogea sur son état d'esprit et n'y trouva rien qui ressemblât à de la culpabilité. Il ne se sentait pas en position d'accusé, mais il sentait un poids peser sur lui. Le fardeau d'une tâche qui devait être exécutée non seulement en public, mais encore selon les critères d'excellence les plus élevés. Sa dignité n'était pas seule en jeu. S'il échouait, il romprait la longue chaîne d'événements imbriqués de façon complexe qui menait à ce moment, une chaîne qui remontait à une distance inimaginable dans le passé.

Il regarda autour de lui et distingua la sphère synoptique en suspension au centre géométrique de la salle. Il en était réduit à l'imaginer, avec ses optiques défailtantes, mais tout le portait à croire qu'il s'agissait d'une représentation en temps réel de Resurgam.

— Nous sommes toujours en orbite ? demanda-t-il.

— À quoi bon, maintenant que nous vous tenons ? fit Sajaki en secouant la tête. Nous n'avons plus rien à faire à Resurgam.

— Vous craignez que les colons ne tentent quelque chose ?

— Ça, j'avoue qu'ils pourraient nous causer du désagrément.

Un ange passa.

— Resurgam ne vous a jamais intéressés, hein ? reprit enfin Sylveste. C'est pour moi que vous êtes venus jusqu'ici. Je trouve que cette obstination frise l'obsession.

— Ça n'a pris que quelques mois. De notre point de vue, évidemment, répondit Sajaki avec un sourire. N'allez pas vous imaginer que j'ai passé toutes ces années à vous courir après.

— De mon point de vue, c'est pourtant bien ce que vous avez fait.

— Votre point de vue est sans valeur.
— Parce que le vôtre en a une, c'est ça ?
— Nous avons une perspective... à plus long terme. Ce n'est pas rien. Maintenant, pour répondre à votre question, nous ne sommes plus en orbite. Nous avons quitté le plan de l'écliptique à l'instant où vous êtes monté à bord.

— Je ne vous ai pas dit où je voulais que vous m'emmeniez.
— Non. Notre plan était simplement de mettre une UA entre la colonie et nous, puis d'adopter un schéma de poussée constante pendant que nous réfléchissions à tout ça. Et pendant que vous vous occuperiez du capitaine, comme prévu, bien sûr.

Il claqua des doigts et un fauteuil robot s'approcha de lui tangentiellement. Il s'assit pendant que quatre autres sièges s'offraient à Sylveste, Pascale, Hegazi et Khouri.

— Ai-je jamais dit que je ne le ferais pas ?
— Non, répondit Hegazi. Mais vous nous avez imposé des clauses en tout petits caractères qui n'étaient certainement pas prévues.
— Vous n'allez pas me reprocher de tirer le meilleur parti d'une situation désastreuse ?

— Pas du tout, répondit Sajaki. Mais nous apprécierions que vous nous exposiez un peu plus précisément vos exigences. C'est raisonnable, non ?

Le fauteuil de Sylveste planait près de celui de Pascale. Elle le regardait d'un air aussi intrigué que les membres de l'équipage qui les avaient capturés. Sauf qu'elle en savait beaucoup plus, se dit-il. Elle savait presque tout ce qu'il y avait à savoir, en fait – ou du moins autant que lui. Maintenant, ce qu'ils savaient l'un et l'autre ne représentait peut-être qu'une infime partie de la vérité.

— Puis-je afficher une carte du système à partir de ce poste ? demanda Sylveste. Je veux dire, bien sûr que c'est possible, en principe, mais pourrais-je le faire, et avoir quelques explications ?

— Les cartes les plus récentes ont été compilées alors que nous étions en approche, répondit Hegazi. Vous pouvez les charger à partir de la mémoire du bâtiment, et les projeter sur l'afficheur planétaire.

— Alors montrez-moi comment faire. Je ne suis pas un passager tout à fait comme les autres, et ça va durer un moment, alors autant que vous vous y fassiez.

Il fallut une minute à peu près pour retrouver les bonnes cartes et une demi-minute de plus pour projeter les éléments voulus sur la sphère synoptique, sous la forme voulue par Sylveste. L'image en temps réel de Resurgam s'éclipsa, laissant place à la représentation d'un système solaire avec ses onze planètes principales, ses planétoïdes et ses comètes, figurées sous la forme de courbes élégantes, colorées, chacun des corps occupant sa position réelle.

Comme l'échelle adoptée était énorme, les planètes de type terrestre – dont Resurgam – étaient regroupées au milieu. Un petit amas d'orbites concentriques dansaient autour de Delta Pavonis, l'étoile. Les planètes mineures venaient ensuite, suivies par les géantes gazeuses et les comètes, qui occupaient le terrain médian du système. Plus loin, il y avait deux mondes gazeux sous-joviens, plus petits, pas des géantes – loin de là –, et enfin un monde plutonien, une sorte de nuage cométaire captif, avec deux lunes solidaires. La ceinture de Kuiper du système, la matière cométaire primordiale, était visible dans l'infrarouge sous la forme d'une écharpe nouée à un bout, jetée dans l'espace. Ensuite, il n'y avait plus rien sur vingt UA, plus de dix heures-lumière à partir de l'étoile qui régnait sur le système. Le peu de matière qu'il y avait à cet endroit n'était que faiblement soumise au champ gravitationnel de l'étoile ; mais les orbites faisaient des siècles de longueur et étaient facilement perturbées par les autres corps de rencontre. L'enveloppe protectrice constituée par le champ magnétique de l'étoile ne s'étendait pas jusque-là, et la course des objets était amortie par les bourrasques incessantes de la magnétosphère galactique, le grand vent dans lequel étaient enclos les champs magnétiques de toutes les étoiles, tels de petits tourbillons dans un cyclone plus vaste.

Mais cet énorme espace vide ne l'était pas complètement. On n'y voyait, au départ, qu'un seul et unique corps, l'échelle de grossissement par défaut étant trop importante pour faire apparaître sa dualité. Il se trouvait dans la direction de la pointe du halo de Kuiper : sa force d'attraction gravitationnelle avait étiré le halo au départ sphérique, et c'est cette configuration bosselée qui trahissait son existence. Pour voir l'objet proprement dit à l'œil nu, il aurait fallu s'en trouver à moins d'un million de kilomètres. Et à ce moment-là, le voir aurait été la dernière des préoccupations de l'éventuel observateur.

— Vous savez ce que c'est, remarqua Sylveste. Même si vous n'y avez peut-être pas fait très attention jusqu'à présent.

— C'est une étoile neutronique, dit Hegazi.

— Bien. Vous vous souvenez d'autre chose ?

— Seulement qu'elle a un compagnon, répondit Sajaki. Ce qui n'est pas inhabituel en soi.

— Pas vraiment, non. Les étoiles neutroniques ont souvent des planètes – elles seraient les restes condensés d'étoiles binaires disparues. Ou alors, la planète a réussi, d'une façon ou d'une autre, à éviter la destruction quand le pulsar s'est formé, au cours de l'explosion en supernova d'une étoile plus lourde. Enfin, conclut Sylveste, ce n'est pas inhabituel, non. Alors vous devez vous demander pourquoi je m'y intéresse ?

— C'est une question raisonnable, commenta Hegazi.

— Eh bien, c'est qu'elle a quelque chose d'étrange, répondit Sylveste en agrandissant l'image jusqu'à ce que la planète soit nettement visible. Elle décrit autour de l'étoile neutronique une orbite d'une rapidité grotesque. La planète revêtait une importance extraordinaire pour les Amarantins. Elle apparaît de plus en plus souvent dans les artefacts de la phase tardive, au fur et à mesure qu'on approche de l'Événement, l'embrasement stellaire qui les a anéantis.

Ce coup-ci, il avait réussi à les captiver. S'ils avaient d'abord songé au risque de destruction de leur bâtiment, à présent, il avait complètement ravi leur intellect. Il n'avait jamais douté que cette partie serait plus simple qu'avec les colons, parce que l'équipage de Sajaki avait déjà l'avantage de la perspective cosmique.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? demanda Sajaki.

— Je ne sais pas. C'est ce que vous allez m'aider à découvrir.

— Vous pensez qu'il y aurait quelque chose sur la planète ? avança Hegazi.

— Ou dedans. Nous ne le saurons que lorsque nous aurons pu la voir de plus près, pas vrai ?

— Il se pourrait que ce soit un piège, dit Pascale. Nous ne pouvons pas nous permettre d'écarter cette possibilité – surtout si Dan a raison à propos du timing.

— Quel timing ? demanda Sajaki.

— Je soupçonne... ou plutôt, non, je suis arrivé à une conclusion, répondit Sylveste en faisant une cathédrale avec ses doigts. La conclusion que les Amarantins en étaient arrivés au point où ils maîtrisaient le voyage dans l'espace.

— D'après ce que j'ai vu sur place, dit Sajaki, rien, dans les fossiles examinés, ne vient étayer cette supposition.

— Mais comment pourrait-il y avoir quelque chose ? Les artefacts technologiques ont, structurellement, une durée de vie inférieure à celle des objets plus primitifs. La poterie reste. Les microcircuits tombent en poussière. Et puis, il a fallu une technologie comparable à la nôtre pour enfouir la cité sous l'obélisque. S'ils étaient capables de faire une chose pareille, on ne voit pas pourquoi ils n'auraient pas pu atteindre les limites de leur système solaire, et peut-être même voyager dans l'espace interstellaire.

— Vous ne croyez tout de même pas que les Amarantins avaient atteint d'autres systèmes ?

— Eh bien, je ne l'exclus pas.

Sajaki eut un sourire.

— Alors, où sont-ils passés ? Je peux accepter qu'une civilisation technologique ait disparu sans laisser de trace, mais pas une civilisation qui aurait colonisé divers mondes. Elle aurait laissé des

traces derrière elle.

— Elle l'a peut-être fait.

— Le monde qui tourne autour de l'étoile neutronique ? Vous croyez que c'est là que vous trouverez les réponses à vos questions ?

— Si je le savais, je n'aurais pas besoin d'y aller. Tout ce que je vous demande c'est de me le laisser découvrir, et donc de m'y emmener. (Sylveste posa son menton sur ses doigts en clocher.) Vous me rapprocherez autant que possible de la planète, tout en assurant ma sécurité. Si ça implique de mettre à ma disposition les moyens les plus monstrueux dont dispose ce bâtiment, eh bien, ainsi soit-il.

Hegazi avait l'air à la fois fasciné et un peu inquiet.

— Vous croyez qu'il se pourrait que nous trouvions quelque chose, là-bas ? Une chose contre laquelle cet armement nous serait utile ?

— Il n'y a pas de mal à prendre des précautions, hein ?

Sajaki se tourna vers son collègue, et pendant un instant, ce fut comme s'ils étaient seuls tous les deux, et quelque chose passa entre eux, peut-être au niveau de la pensée machine. Et lorsqu'ils reprirent la parole, Sylveste eut l'impression qu'ils se contentaient de traduire leur conversation à haute voix.

— Ce qu'il a dit, à propos de ce qu'ils lui auraient mis dans les yeux... c'est possible ? Je veux dire, connaissant le niveau technologique de Resurgam, auraient-ils pu lui implanter une chose pareille pendant le temps que nous leur avons laissé ?

Hegazi prit son temps avant de répondre :

— Je crois, Yuuji-san, que nous avons intérêt à envisager sérieusement cette possibilité.

Volyova reprit plus ou moins conscience dans la salle de réveil de l'infirmerie du bord. On n'eut pas besoin de lui dire qu'elle était restée inconsciente pendant plus de quelques heures. Elle n'en voulait pour preuve que son état mental, ce sentiment d'avoir rêvé, et profondément, pendant des siècles. Ses blessures, sa récupération, n'avaient pas été peu de chose. Il arrivait qu'on ait l'impression d'avoir dormi une vie entière alors qu'on n'avait fait qu'un somme. Mais pas cette fois. Elle avait fait de longs rêves saturés d'événements, telles les plus boursouflées des fables pré-technologiques. Il lui semblait qu'elle avait revécu des pans entiers, poussiéreux, de ses propres errances, d'où la mort était exclue.

Et pourtant, elle ne s'en rappelait pas grand-chose. Elle était à bord du bâtiment, d'accord, et puis elle avait été ailleurs, mais où ? Ce n'était pas encore très clair. Elle savait seulement qu'il s'était passé quelque chose de terrible. Elle ne se souvenait vraiment que du bruit et de la fureur, mais que voulaient-ils dire ? Où était-elle ?

Vaguement – avec méfiance, au départ, parce que ça pouvait n'être qu'un fragment isolé du rêve – elle se rappela : Resurgam. Et puis, lentement, les événements lui revinrent, pas comme une vague qui aurait tout bouleversé sur son passage, ni même comme un glissement de terrain, mais comme un lent déplacement visqueux : comme si le passé libérait ses boyaux. Ils n'avaient même pas la décence de revenir dans un semblant d'ordre chronologique. Mais lorsqu'elle les organisait de façon à peu près satisfaisante, elle se rappelait les ultimatums, lancés – chose assez étrange – de sa voix, depuis l'espace, vers le monde autour duquel elle orbitait. Et puis l'attente dans la tempête, l'impression de chaleur horrible, le froid tout aussi horrible dans son estomac, et Sudjic, penchée sur elle, qui lui faisait tout ce mal.

La porte de la pièce s'ouvrit ; Anna Khouri entra, seule.

— Vous êtes réveillée, dit-elle. C'est bien ce que je pensais. J'ai demandé au système de m'avertir quand votre activité neurale atteindrait le niveau correspondant à une pensée consciente. Contentée de vous voir de retour parmi nous, Ilia ! Nous aurons bien besoin de votre santé mentale, par ici.

— Combien de temps... commença Volyova, avant d'avalier la fin de sa phrase.

Ses paroles lui paraissaient entrecoupées, pâteuses – mais elle recommença :

— Combien de temps suis-je restée là ? Et où sommes-nous maintenant ?

— Dix jours depuis l'agression, Ilia. Et nous sommes... enfin, j'y reviendrai. C'est une longue histoire. Comment vous sentez-vous ?

— J'ai connu pire. (Elle se demanda pourquoi elle avait dit cela, parce qu'elle ne se souvenait pas de s'être jamais sentie aussi mal. Enfin, ça paraissait être ce qu'on dit dans ce genre de situation.) Quelle agression ?

— Vous ne vous souvenez pas de grand-chose, hein ?

— Je viens de vous poser la question, Khouri.

La salle extruda un gros fauteuil, près du lit de Volyova, et Khouri s'assit.

— Sudjic, dit-elle. Elle a essayé de vous tuer quand nous étions sur Resurgam. Vous ne vous rappelez pas ?

— Pas vraiment.

— Nous étions descendus chercher Sylveste.

Volyova resta un instant silencieuse. Ce nom éveillait dans sa tête un étrange écho métallique, comme un scalpel tombant par terre.

— Sylveste, oui. Je me souviens que nous devons le récupérer. Alors, ça a marché ? Sajaki a eu ce qu'il voulait ?

— Oui et non, répondit Khouri après réflexion.

- Et Sudjic ?
- Elle voulait vous tuer à cause de Nagorny.
- Ce qui aurait fait des mécontents, j'imagine.
- Je pense qu'elle aurait trouvé un prétexte, quoi qu'il arrive.

Elle pensait que j'allais faire cause commune avec elle.

- Et... ?
- Alors je l'ai tuée.

— Laissez-moi deviner ? Vous m'avez sauvé la vie, alors ? (Pour la première fois, Volyova souleva la tête de l'oreiller. Elle avait l'impression qu'elle était retenue au lit par des tendeurs.) Ça devient une habitude. Mais s'il y a eu encore un décès... Vous pouvez vous attendre à ce que Sajaki se mette à poser des questions.

C'était tout ce qu'elle se risquerait à dire pour le moment. Cette mise en garde était exactement celle qu'un officier supérieur aurait lancée à un sous-fifre ; elle ne sous-entendait pas forcément – au cas où quelqu'un aurait surpris leurs paroles – que Volyova en savait plus long sur Khouri que les autres membres du Triumvirat.

Mais l'avertissement n'en était pas moins sincère. Une première mort dans la chambre d'entraînement... puis une autre sur Resurgam. Khouri n'avait pas vraiment provoqué les événements, ni dans un cas ni dans l'autre, mais le fait qu'elle se soit trouvée là, les deux fois, suffisait à troubler Volyova, et ferait sûrement réfléchir Sajaki. Il ne pouvait faire moins que de lui poser certaines questions ; et dans le champ des possibles, il y avait l'éventualité de la torture... peut-être même d'un scrapping mental, toujours risqué. À l'issue duquel – en espérant qu'il ne grillerait pas la mémoire de Khouri dans le processus – il apprendrait peut-être qu'elle était une espionne infiltrée à bord pour se renseigner sur la cache d'armes. Sa prochaine question serait alors presque certainement : Volyova était-elle au courant, et jusqu'à quel point ? Et s'il jugeait bon de soumettre Volyova à la même torture mentale...

Il ne fallait pas qu'il en arrive là, se dit-elle.

Dès qu'elle se sentirait mieux, il faudrait qu'elle remmène Khouri dans la chambre-araignée, où elles pourraient parler plus librement. En attendant, à quoi bon ruminer des choses sur lesquelles elle n'avait aucun pouvoir ?

— Que s'est-il passé après ? demanda-t-elle.

— Après que Sudjic eut morflé ? Tout s'est poursuivi conformément au plan, croyez-moi ou non. Nous avons ramené Sylveste à bord, et nous n'avons pas été blessés, ni Sajaki ni moi.

Elle pensa à Sylveste qui était quelque part dans le bâtiment, en ce moment précis.

— Alors Sajaki a eu ce qu'il voulait.

— Non, répondit Khouri, sur la réserve. C'est ce qu'il croit, mais

la vérité est un peu différente.

Elle passa l'heure suivante à raconter à Volyova tout ce qui s'était passé depuis que Sylveste était arrivé à bord du gobe-lumen. Autant de choses qui étaient de notoriété publique. Rien dont Sajaki pourrait trouver bizarre qu'elle lui parle. Ensuite, Volyova se rappela que Khouri lui racontait les choses comme elle les percevait à travers son filtre personnel, et que sa perception des faits n'était pas forcément complète, ni même fiable. Certaines nuances de la politique de bord lui échappaient probablement. Comme elles auraient probablement échappé à quiconque n'aurait pas été à bord depuis des années. Mais, en fin de compte, il paraissait peu vraisemblable qu'une grande partie de la vérité n'ait pas été relatée, que Khouri la connaisse ou non. Et ce que Volyova avait entendu n'était pas bon ; pas bon du tout.

— Vous pensez qu'il a menti ? demanda Khouri.

— À propos de la poussière de feu ? fit Volyova en tentant une approximation de haussement d'épaule. C'est possible, évidemment. D'accord, Remilliod a vendu de la poussière de feu à la colonie, nous en avons eu la preuve. Mais ce n'est pas un jeu d'enfant à manipuler. Et ils n'auraient pas eu beaucoup de temps pour la lui implanter dans les yeux, en supposant qu'ils aient attendu la destruction de Phoenix, ce qui paraît probable. D'un autre côté... je ne me hasarderais pas à supposer qu'il ment. Aucun balayage à distance ne pourrait détecter la poussière de feu sans risquer de la déclencher... de sorte que Sajaki est doublement coincé. Il ne peut pas partir du principe que Sylveste ment ; il est obligé de prendre ses paroles pour argent comptant, sinon, ce serait courir un trop gros risque. Au moins, comme ça, le risque est quantifiable, ne serait-ce que marginalement.

— Vous considérez Sylveste comme un risque quantifié ?

Volyova réfléchit à sa question avec un petit claquement de langue. De sa vie elle ne s'était trouvée confrontée à quelque chose de potentiellement non humain ; quelque chose d'aussi éloigné de tout ce qu'elle connaissait. Elle allait sûrement en apprendre très long. En retirer bien des informations. Sylveste n'avait même pas besoin de brandir cette menace...

— Il n'aurait pas dû nous offrir un appât aussi tentant, dit-elle. Vous savez, cette étoile neutronique m'intrigue depuis que nous sommes entrés dans le système. J'ai trouvé quelque chose lorsque nous étions en approche : une source de neutrinos faible. On dirait qu'elle tourne autour de la planète, qui orbite elle-même autour de l'étoile neutronique.

— Qu'est-ce qui pourrait produire ces neutrinos ?

— Bien des choses, mais à ce niveau d'énergie, je ne vois que des machines. Des machines très avancées.

— Abandonnées là par les Amarantins ?

C'était exactement ce qu'elle pensait, mais elle n'avait pas de raison d'exprimer aussi platement ses désirs.

— C'est une possibilité, non ? fit Volyova avec un sourire crispé. Enfin, on verra bien quand on y sera.

Les neutrinos sont des particules élémentaires ; des leptons de demi-spin. Il y en a de trois sortes, ou saveurs : l'électron, et les neutrinos mu ou tau, selon les réactions nucléaires qui leur ont donné naissance. Mais comme ils ont une masse – comme ils se déplacent à une vitesse sensiblement inférieure à celle de la lumière – les neutrinos oscillent entre différentes saveurs au cours de leur trajectoire. Le temps que les capteurs du bâtiment interceptent ces neutrinos, ils constituaient un mélange difficile à démêler des trois états de saveur possibles. Mais au fur et à mesure que la distance qui les séparait de l'étoile neutronique décroissait – et avec la distance, le temps dont les neutrinos disposaient pour s'éloigner en oscillant de leur état de création – le mélange de saveurs était de plus en plus dominé par un unique type de neutrino. Le spectre d'énergie devenait aussi plus facile à lire, de même que les variations de puissance de la source en fonction du temps étaient maintenant beaucoup plus simples à suivre et à interpréter. Le temps que la distance entre le vaisseau et l'étoile neutronique se soit réduite à un cinquième d'UA – une vingtaine de millions de kilomètres –, Volyova s'était fait une idée beaucoup plus claire de ce qui provoquait le flux régulier de particules, dominé par les plus lourds dans la hiérarchie de masse supposée des neutrinos : les tau-neutrinos.

Et ce qu'elle avait découvert la troublait profondément.

Mais elle décida d'attendre qu'ils soient plus près pour annoncer ses angoisses au reste de l'équipage. Ils étaient toujours sous l'emprise de Sylveste, or il paraissait peu vraisemblable que ses craintes le dissuadent de suivre son idée.

Khouri commençait à avoir l'habitude de mourir.

L'un des aspects agaçants des simulations de Volyova était cette sale habitude qu'elles avaient de dépasser régulièrement le stade où tout observateur réel aurait été tué, ou du moins si gravement amoché qu'il n'aurait jamais pu assister aux événements consécutifs, et encore bien moins les influencer. Comme cette fois. Quelque chose était parti de Cerbère – une arme non spécifiée, dotée d'un pouvoir de destruction arbitraire et capable d'anéantir d'une pichenette le gobelumen tout entier. Rien n'aurait pu survivre à une pareille attaque, mais la conscience désincarnée de Khouri était encore obstinément présente et regardait les éclats déchiquetés dériver paresseusement dans un halo rosé constitué de ses propres tripes ionisées. Elle supposa

que c'était la façon qu'avait Volyova de vous faire entrer une leçon dans le crâne.

— Vous n'avez jamais entendu parler du moral des troupes ? avait demandé Khouri.

— Si, j'en ai entendu parler. Mais je ne suis pas d'accord. Vous préférez être heureuse et morte, ou épouvantée et vivante ?

— Mais je n'arrête pas de mourir ! Pourquoi êtes-vous tellement convaincue que nous allons nous attirer des ennuis en arrivant là-bas ?

— Je me contente de supposer le pire, avait répondu Volyova.

Réponse déprimante s'il en fut.

Le lendemain, Volyova se sentait assez bien pour parler avec Sylveste et sa femme. Lorsqu'ils entrèrent dans l'infirmerie, elle était assise dans son lit, un compad posé sur les cuisses, et elle faisait défiler une pléthore de scénarios guerriers à tester sur Khouri. Elle ferma précipitamment l'application et la remplaça par quelque chose de moins inquiétant, bien qu'elle doutât que Sylveste eût compris grand-chose au cryptage de ses simulations. Même pour elle, ces graffiti ressemblaient parfois à un langage secret qu'elle n'aurait qu'imparfaitement maîtrisé.

— Alors vous êtes remise ! fit Sylveste en s'asseyant à côté d'elle, Pascale à son côté. Tant mieux. Je m'en réjouis.

— Parce que vous vous inquiétiez de ma santé, ou parce que vous avez besoin de mes compétences ?

— La deuxième hypothèse, manifestement. Nous ne nous aimons pas beaucoup, Ilia, pourquoi feindre le contraire ?

— Ça ne me viendrait même pas à l'esprit, répondit Volyova en posant son compad à côté d'elle. Nous avons eu une conversation à votre sujet, Khouri et moi. Je... enfin, nous avons conclu qu'il valait mieux vous laisser le bénéfice du doute. Alors pour le moment, supposons que je croie tout ce que vous nous avez raconté, fit-elle en portant son doigt à son front. Évidemment, je me réserve le droit de modifier ce jugement à tout moment.

— Je pense que nous serions bien avisés, dans l'intérêt général, de suivre cette ligne, acquiesça Sylveste. Et je vous certifie, de scientifique à scientifique, que c'est la vérité vraie. Et pas qu'en ce qui concerne mes optiques, d'ailleurs.

— La planète.

— Cerbère, oui. Je suppose qu'ils vous ont mise au courant ?

— Vous espérez trouver là-bas une chose qui pourrait avoir un rapport avec l'extinction des Amarantins. Oui, j'ai au moins compris ça.

— Vous connaissez les Amarantins ?

— J'en ai une connaissance théorique, oui. (Elle reprit son

compad et déroula rapidement les menus jusqu'à un fichier caché contenant des documents téléchargés depuis Cuvier.) Évidemment, votre contribution à ces travaux est minime. Mais j'ai aussi votre biographie. Qui reflète un grand nombre de vos spéculations.

— Lesquelles expriment le point de vue d'un sceptique, commenta Sylveste avec un coup d'œil en direction de Pascale – ce que traduisit un mouvement de sa tête, parce qu'il était impossible de déduire la direction de son regard.

— Naturellement. Mais votre pensée est très claire. Dans les limites de ce paradigme... je conclus que le système Cerbère-Hadès présente un certain intérêt.

Sylveste hocha la tête, manifestement impressionné par le fait qu'elle se soit rappelé la nomenclature exacte du système binaire planète/étoile neutronique dont ils se rapprochaient.

— Quelque chose a attiré les Amarantins dans le secteur, vers la fin de leur existence. Et je veux savoir ce que c'était.

— Et ça ne vous fait rien que cette chose soit peut-être liée à l'Événement ?

— Si, ça me fait quelque chose, répondit-il, à sa grande surprise. Mais ce qui m'inquiéterait encore plus, ce serait que nous n'en tenions aucun compte. Après tout, la menace contre notre propre sécurité pourrait être tout aussi réelle. Au moins, si nous apprenons quelque chose, nous avons une chance d'éviter de connaître le même sort.

Volyova se tapota pensivement la lèvre inférieure.

— C'est peut-être ce que les Amarantins se sont dit.

— Alors, mieux vaudrait approcher la situation sous l'angle des moyens, répondit Sylveste en regardant sa femme. Votre arrivée était providentielle, très franchement. Cuvier n'avait aucun moyen de financer une expédition là-bas, même si j'avais réussi à persuader la colonie de son importance. Et même dans ce cas, rien de ce qu'ils auraient pu monter n'aurait été à la hauteur des capacités offensives de ce vaisseau.

— Cette petite démonstration de notre puissance de feu était plutôt mal pensée, non ?

— Peut-être. Mais sans ça, ils ne m'auraient peut-être jamais libéré.

Elle soupira.

— C'était exactement ce que je voulais dire, hélas.

Près d'une semaine plus tard, le vaisseau était à moins de douze millions de kilomètres de Cerbère-Hadès et s'était positionné en orbite autour de l'étoile neutronique. Volyova réunit les membres de l'équipage et leurs invités sur la passerelle du vaisseau en pensant que le moment était venu de leur révéler que ses pires craintes étaient

justifiées. Ce qui lui était déjà assez pénible, mais comment Sylveste prendrait-il les choses ? Ce qu'elle était sur le point de lui dire avait le double inconvénient de confirmer qu'ils approchaient d'un grand danger et de toucher quelque chose qui revêtait une profonde signification personnelle pour lui. Dire qu'elle n'était pas très psychologue était un euphémisme, et Sylveste était un animal beaucoup trop complexe pour se soumettre à une analyse à l'emporte-pièce, mais elle ne voyait pas comment la nouvelle pourrait ne pas lui être pénible.

— J'ai trouvé quelque chose, dit-elle lorsque l'attention fut concentrée sur elle. Depuis un certain temps, en fait : une source de neutrinos, près de Cerbère.

— Il y a longtemps ? demanda Sajaki.

— Avant que nous n'arrivions dans l'orbite de Resurgam. Ça ne méritait pas d'être signalé, Triumvir, ajouta-t-elle en voyant qu'il se renfrognait. Nous ne savions pas, à ce moment-là, que nous allions venir par ici. Et la nature de la source n'était pas claire.

— Alors que maintenant... ? fit Sylveste.

— Maintenant, j'en ai... une idée plus claire. En approchant de Hadès, il est devenu évident que les émissions étaient au départ purement des tau-neutrinos d'un spectre d'énergie particulier. Unique, en fait, parmi les signatures de toutes les technologies humaines.

— Vous avez donc découvert par là quelque chose d'humain ? avança Pascale.

— C'était ce que j'avais supposé.

— Une propulsion Conjoinneur, fit Hegazi, Volyova hochant légèrement la tête.

— Oui, répondit-elle. Seules les propulsions Conjoinneur produisent des signatures de tau-neutrinos conformes à la source qui se trouve dans les parages de Cerbère.

— Alors, il y aurait un autre vaisseau, là-bas ? fit Pascale.

— C'est ce que j'ai d'abord pensé. Et ce n'est pas complètement faux, répondit Volyova, un peu tendue, avant de murmurer un chapelet de commandes dans son bracelet. Mais il était important d'attendre que nous soyons assez près pour identifier visuellement la source.

La sphère synoptique s'anima et effectua une routine pré-programmée que Volyova avait réglée juste avant la réunion.

Cerbère apparut. La planète, pas plus grosse qu'une lune, ressemblait à Resurgam en moins attrayante : une grisaille monotone, criblée de cratères, et sombre, car Delta Pavonis était à dix heures-lumière, et l'autre étoile proche – Hadès – ne risquait pas de lui apporter beaucoup de lumière. Bien qu'elle soit née dans la chaleur infernale de l'explosion d'une supernova, la petite étoile neutronique

s'était depuis longtemps refroidie dans l'infrarouge, et n'était visible à l'œil nu que lorsque son champ gravitationnel captait l'éclat des étoiles environnantes selon des arcs de lumière concentrée. Cela dit, même si Cerbère avait été baigné de lumière, on ne voyait pas ce qui aurait pu y attirer les Amarantins. Néanmoins, les meilleurs balayages de Volyova n'avaient cartographié la surface qu'à une résolution de quelques kilomètres, de sorte qu'on ne pouvait rien écarter à ce stade. Mais elle avait étudié beaucoup plus en détail l'objet qui était en orbite autour de Cerbère.

Elle effectua un zoom avant. Au début, ils ne virent qu'une tache blanchâtre légèrement allongée, sur le fond d'étoiles. Le bord de Cerbère était visible sur un côté. C'était l'aspect que la planète offrait quelques jours auparavant, avant que le vaisseau ne déploie ses interféromètres à longues lignes de base. Même alors, Volyova avait eu du mal à oublier ses soupçons. Et au fur et à mesure que les détails apparaissaient, ça devenait de plus en plus difficile.

La tache se para d'attributs définis : elle était de forme vaguement conique, comme un éclat de verre. Volyova entoura l'objet d'une grille à l'échelle, afin de faire apparaître sa taille approximative. Elle faisait plusieurs kilomètres de long : trois ou quatre, à l'aise.

— À cette résolution, reprit Volyova, l'émission de neutrinos émane de deux sources distinctes.

Elle les leur montra : des taches gris-vert placées de chaque côté de l'extrémité la plus large du cône. Au fur et à mesure que d'autres détails apparaissaient, il devenait évident que les taches étaient fixées au cône par des épars élégamment incurvés en arrière.

— Un gobe-lumen, dit Hegazi.

Il avait raison. Même à cette résolution relativement grossière, il n'y avait aucun doute : ce qu'ils voyaient était un vaisseau assez semblable au leur. Les sources de neutrinos étaient les deux moteurs Conjoinneur fixés de chaque côté de la coque.

— Les moteurs sont au point mort, dit Volyova, mais ils émettent toujours un flux stables de neutrinos même quand le vaisseau n'est pas en poussée.

— On peut l'identifier ? demanda Sajaki.

— Ne vous donnez pas cette peine, dit Sylveste, dont le calme, la gravité de la voix les surprirent. Je sais de quel bâtiment il s'agit.

L'image du vaisseau frémit. Une vague finale de détails apparut sur l'écran sphérique, et l'objectif zooma jusqu'à ce que l'appareil emplisse presque complètement l'image. Ce qui n'était peut-être pas évident avant l'était à présent : le vaisseau avait été accidenté, éventré, crevé par de grandes indentations sphériques. La coque éclatée révélait une complexité infinie, presque malsaine, de sous-couches, qui n'auraient jamais dû être exposées au vide.

— Alors ? fit Sajaki.

C'est l'épave du *Lorean*, répondit Sylveste.

En approche du système Cerbère-Hadès, 2566

Calvin reparut dans l'infirmierie du gobe-lumen. Il trônait, comme toujours, dans cet énorme fauteuil de maître.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il en se frottant le coin de l'œil comme s'il émergeait d'un sommeil aussi profond que délicieux. Toujours autour de Resurgam, ce trou du cul de l'univers ?

— Nous avons quitté Resurgam, répondit Pascale, assise dans un fauteuil, à côté de la table d'opération sur laquelle Sylveste était allongé, tout habillé et encore complètement conscient. Nous sommes à la limite de l'héliosphère de Delta Pavonis, près du système Cerbère-Hadès. Ils ont retrouvé l'épave du *Lorean*.

— Pardon ? Je crois que j'ai mal entendu !

— Non, tu as parfaitement entendu, fit Sylveste. Volyova nous l'a montrée. C'est bien le même bâtiment.

— Le *Lorean* ? Comment est-ce possible ? s'exclama Calvin, les sourcils froncés.

Comme tout le monde, il était convaincu que le *Lorean* n'était plus dans le système de Resurgam, ni même à proximité. Alicia et les autres mutins s'en étaient emparés, il y avait des années, pour regagner Yellowstone.

— Nous l'ignorons, répondit Sylveste. Nous ne savons que ce que nous venons de te dire. Nous nous posons autant de questions que toi sur cette affaire.

Normalement, à ce stade de la conversation, il aurait dû lancer une pique à Calvin, mais, pour une fois, quelque chose lui fit tenir sa langue.

— Il est intact ?

— Apparemment, il a été attaqué.

— Il y a des survivants ?

— Ça, j'en doute. Le bâtiment a subi d'énormes dégâts. Quelle qu'ait été la nature de l'attaque, elle a dû être soudaine, ou ils auraient tenté de prendre le large.

Calvin resta un moment silencieux, puis :

— Alicia est probablement morte, alors. Je suis désolé.

— Nous ne savons ni par qui, ni comment ils ont été attaqués, reprit Sylveste. Mais nous en saurons peut-être davantage d'ici peu.

— Volyova a lancé une sonde robot, poursuivit Pascale. Elle ne devrait pas tarder à rejoindre le *Lorean*. Volyova nous a expliqué qu'elle allait entrer dans le bâtiment et chercher les enregistrements électroniques subsistants.

— Et après ?

— Après, nous saurons ce qui s'est passé.

— Mais ça ne te suffira pas, hein, Dan ? Quoi qu'on apprenne sur la fin du *Lorean*, ça ne te fera pas faire demi-tour. Je te connais trop pour penser ça.

— C'est ce que tu crois, répondit Sylveste.

— Ahem, toussota Pascale en se levant, on ne pourrait pas remettre ça à une autre fois ? Si vous n'arrivez pas à travailler ensemble, Sajaki n'aura que faire de vous deux.

— Ce que pense Sajaki n'a aucune importance, répondit Sylveste. Il est obligé d'en passer par mes exigences.

— Là, ce n'est pas faux, commenta Calvin.

Pascale ordonna à la pièce d'extruder un scripto doté de commandes et de voyants conformes au standard de Resurgam. Elle suscita un siège et s'assit devant le capot d'ivoire incurvé du scripto, puis elle chargea une carte des connexions de données avec l'infirmerie afin d'établir les liens nécessaires entre les systèmes médicaux et le module de Calvin. On aurait dit qu'elle traçait une tour Eiffel élaborée dans le vide. Au fur et à mesure que les liens s'établissaient, Calvin en accusait réception et lui disait d'augmenter ou de diminuer la largeur de bande de certains chemins, précisait si des topologies additionnelles étaient nécessaires. À l'issue de la procédure, qui prit quelques minutes à peine, Calvin était en mesure d'actionner l'équipement servo-mécanique de l'installation médicale. Il fit descendre du plafond une batterie de bras articulés en alliage métallique, qui évoquait une sculpture de méduse.

— Tu n'as pas idée de ce que je peux ressentir, dit Calvin. C'est la première fois depuis des années – depuis que j'ai réparé tes yeux – que je suis une partie de l'univers physique.

Pendant qu'il parlait, les bras articulés exécutèrent une danse scintillante de lames, de lasers, de pinces, de manipulateurs moléculaires et de capteurs qui fléchaient l'air dans un tourbillon métallique, vicieux.

— Très impressionnant, commenta Sylveste, la joue caressée par le vent du déplacement. Fais quand même attention.

— Je pourrais reconstruire tes optiques en une journée, dit

Calvin. Je pourrais les refaire mieux qu'elles n'ont jamais été. Putain ! Avec la technologie dont nous disposons ici, je pourrais leur donner un aspect humain, je pourrais même t'implanter des yeux biologiques.

— Je ne te demande pas de me les refaire complètement, répondit Sylveste. Pour le moment, c'est mon seul moyen de pression sur Sajaki. Contente-toi d'arranger le travail de Falkender.

— Ah oui, j'oubliais ! fit Calvin en haussant un sourcil, l'un de ses rares mouvements jusqu'à présent. Tu es sûr que ce moyen de procéder est bien raisonnable ?

— Fais attention avec tous ces objets pointus !

Alicia Keller Sylveste avait été sa dernière femme avant Pascale. Ils s'étaient mariés sur Yellowstone, au cours des longues années où l'expédition de Resurgam avait été planifiée avec un luxe de détails fastidieux. Ils avaient participé ensemble à la fondation de Cuvier et travaillé en harmonie aux fouilles, pendant les premières années. C'était une femme brillante, peut-être trop pour rester confortablement dans son orbite. D'esprit indépendant, elle avait commencé à prendre ses distances par rapport à lui, sur le plan personnel comme sur le plan professionnel, alors qu'ils entraient dans leur troisième décennie de présence sur Resurgam. Alicia n'était pas seule à penser qu'on en savait suffisamment sur les Amarantins ; il était temps que l'expédition retourne vers Epsilon Eridani. Il n'avait jamais été prévu que la colonie soit permanente, et s'ils n'avaient rien appris de fracassant, loin de là, en trente ans, il n'y avait pas de raison que les trente, et même les cent prochaines années, apportent quoi que ce soit de plus renversant. Alicia et ses sympathisants croyaient que les Amarantins ne méritaient pas qu'on poursuive une étude détaillée. L'Événement n'était qu'un accident malencontreux, sans signification cosmique particulière. Après tout, les Amarantins n'étaient pas la seule espèce disparue connue de l'humanité. Dans la bulle en expansion continue de l'espace exploré, il se pouvait tout à fait qu'on découvre d'autres mondes riches de trésors archéologiques qui n'attendaient que d'être déterrés. La faction d'Alicia sentait qu'il fallait abandonner Resurgam. Les plus brillants esprits de la colonie devaient retourner sur Yellowstone et s'investir dans d'autres domaines de recherche.

La faction de Sylveste n'était évidemment pas d'accord, et le disait dans les termes les plus vifs. À ce moment-là, Alicia et Sylveste n'étaient plus ensemble, mais même dans l'inimitié ils avaient conservé un froid respect pour leurs compétences mutuelles. Si l'amour s'était éteint, l'admiration détachée demeurait.

C'est alors qu'Alicia et ses amis s'étaient rebellés. Ils avaient mis leurs menaces à exécution et abandonné Resurgam. Comme ils n'avaient pu convaincre le reste de la colonie de repartir avec eux, ils

s'étaient emparés du *Lorean* sur son orbite de stationnement. La mutinerie n'avait pas été sanglante, mais, en volant le vaisseau, la faction d'Alicia avait porté un coup beaucoup plus insidieux à la colonie. Avec le *Lorean*, c'étaient tous les vaisseaux et les navettes intra-système qui avaient disparu, de sorte que les colons étaient condamnés à rester sur la planète. Ils n'avaient aucun moyen de réparer ou d'améliorer la ceinture comsat jusqu'à l'arrivée de Remilliod, qui ne reviendrait pas avant des dizaines d'années. Les cyborgs, la technologie de réplique, les implants, tout cela avait cruellement manqué après le départ d'Alicia.

Eh bien, en réalité, c'était la faction de Sylveste qui avait eu de la chance.

« Entrée dans le journal de bord, fit le fantôme d'Alicia qui flottait, désincarné, sur la passerelle. Vingt-cinquième jour depuis notre départ de Resurgam. Nous avons décidé – contre mon gré – d'approcher l'étoile neutronique. L'alignement est propice ; ça ne nous écartera pas beaucoup de notre destination prévue, qui est Eridani, et cela ne nous retardera que très peu, en fin de compte, par rapport aux années de vol qui nous attendent de toute façon. »

Elle ne ressemblait pas tout à fait au souvenir qu'en avait gardé Sylveste. Mais ça faisait si longtemps... Elle n'avait plus l'air furieuse contre lui. Elle avait plutôt l'air égarée. Elle portait des vêtements vert foncé comme on n'en voyait plus à Cuvier depuis la mutinerie, et sa coiffure semblait presque théâtrale par son ancienneté.

« Dan était convaincu qu'il y avait quelque chose d'important dans les parages, mais nous n'en avons jamais eu la preuve. »

Ce qui le surprit. Elle parlait d'une époque bien antérieure à la découverte de l'obélisque et de ses curieux glyphes qui rappelaient un système solaire. Son obsession était-elle si forte, même à l'époque ? C'était tout à fait possible, mais cette idée n'était pas confortable. Alicia avait raison : on n'en avait jamais eu la preuve.

« Nous avons vu quelque chose de bizarre, dit Alicia. Un impact cométaire sur Cerbère, la planète qui est en orbite autour de l'étoile neutronique. Ce genre d'impact doit être assez rare, aussi loin de la ceinture de Kuiper. Cela nous a intrigués, naturellement. Mais lorsque nous avons été assez près pour examiner la surface de Cerbère, il n'y avait pas de trace récente d'impact. »

Sylveste sentit les poils de sa nuque le picoter.

— Et... ? articula-t-il silencieusement, comme si Alicia était là, en chair et en os, debout devant eux sur la passerelle, et non pas une projection tirée des banques mémorielles de l'épave du *Lorean*.

« Nous ne pouvions ignorer ce phénomène, dit-elle. Même si ça paraît apporter de l'eau au moulin de Dan, qui pensait qu'il y avait quelque chose de bizarre dans le système Cerbère-Hadès. Nous avons

donc modifié notre trajectoire pour nous rapprocher. (Elle s'interrompt.) Et si nous trouvions quelque chose de significatif... quelque chose que nous ne pourrions expliquer... je pense que nous n'aurions pas d'autre solution, sur le plan éthique, que d'en informer Cuvier. Sans cela, les savants que nous sommes ne pourraient plus jamais se regarder en face. De toute façon, nous en saurons plus long demain, quand la sonde sera à portée de Cerbère. »

— Il y en a encore long ? demanda Sylveste à Volyova. Des entrées dans le livre de bord, je veux dire ?

— Une journée, à peu près, répondit Volyova.

Elles étaient retournées dans la chambre-araignée, à l'abri – c'est du moins ce que Volyova se plaisait à croire – des oreilles indiscrètes de Sajaki et des autres. Ils n'avaient pas encore écouté tout ce qu'Alicia avait à dire, parce que le seul fait de parcourir les enregistrements était long et épuisant, sur le plan émotionnel. La vérité était sur le point d'émerger dans toute sa brutalité, et c'était loin d'être encourageant. L'équipage d'Alicia avait été la proie d'une agression soudaine et définitive du côté de Cerbère. D'ici peu, Volyova et ses compagnons de bord en sauraient davantage sur le danger vers lequel ils se ruaient.

— Vous avez compris, commença Volyova, qu'en cas de problème, vous serez peut-être obligée de réintégrer le poste de tir.

— Je ne suis pas sûre que ce soit vraiment une bonne idée, répondit Khouri, avant d'ajouter, pour se justifier : Nous savons bien, toutes les deux, que le poste de tir a été le théâtre d'événements inquiétants, ces temps derniers.

— Oui. En fait, pendant ma convalescence, je me suis convaincue que vous en saviez beaucoup plus que vous ne vouliez bien l'admettre. (Volyova se cala au dossier de son siège et joua avec les commandes de cuivre placées devant elle.) Je pense que vous m'avez dit la vérité quand vous m'avez raconté que vous étiez une taupe, mais c'est tout. Le reste était un mensonge conçu pour satisfaire ma curiosité et m'empêcher de parler aux autres... et ça a marché. Seulement il y a trop de choses que vous ne m'avez pas expliquées de façon satisfaisante. Prenez l'arme secrète, par exemple. Lorsqu'elle s'est mise à débloquer, pourquoi s'est-elle pointée sur Resurgam ?

— C'était la cible la plus proche.

— Désolée. Argument refusé. Il y a quelque chose de particulier à propos de Resurgam, hein ? De fait, vous ne nous avez approchés qu'à partir du moment où vous avez connu la destination du bâtiment... D'accord, cette planète perdue était l'endroit idéal pour tenter de vous emparer de la cache d'armes, mais ça n'a jamais été votre intention. Vous n'êtes pas dépourvue de ressources, Khouri, mais vous n'auriez

jamais pu nous faucher ces armes, à moi ou aux autres membres du Triumvirat. (Elle posa son menton sur sa main.) Du coup, une question s'impose : si vous ne m'avez pas dit la vérité, qu'êtes-vous venue faire à bord de ce bâtiment ? Vous avez intérêt à me le dire tout de suite, Khouri, parce que sinon, la prochaine personne qui vous interrogera sera Sajaki. Il n'a pas pu vous échapper qu'il avait des soupçons – surtout depuis la mort de Kjarval et de Sudjic.

— Je n'ai rien à... Sudjic avait une rancune particulière contre vous, poursuivit-elle d'une voix manquant de conviction. Je n'ai rien à voir là-dedans.

— Non, sauf que j'avais désarmé votre scaphandre. J'étais seule à pouvoir annuler cette instruction, et j'étais trop occupée à me faire tuer pour y penser. Comment avez-vous réussi à outrepasser le verrouillage pour éliminer Sudjic ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai fait. C'est quelqu'un d'autre, répondit Khouri avec un profond soupir. Enfin, je devrais plutôt dire quelque chose d'autre. La chose qui s'était introduite dans le scaphandre de Kjarval et l'a poussée à tenter de me tuer lors de la séance d'entraînement.

— Ce n'était pas Kjarval ?

— Non... pas vraiment. Elle n'avait peut-être pas beaucoup de sympathie pour moi, mais je suis à peu près sûre qu'elle n'avait pas l'intention de me tuer lors de cette séance d'entraînement.

Ça avait des accents de vérité, bien sûr, mais c'était quand même un peu dur à avaler.

— Alors, que s'est-il passé au juste ?

— La chose qui était dans mon scaphandre tenait à ce que je sois dans l'équipe de récupération de Sylveste. Éliminer Kjarval était la seule option.

Mouais. Elle arrivait presque à trouver ça logique. Elle ne s'était pas interrogée une seule fois sur la façon dont Kjarval était morte, tellement il paraissait normal que l'un des membres de l'équipage lui cherche noise – surtout Kjarval ou Sudjic. De même, l'une ou l'autre ne pouvait faire autrement que de se retourner contre Volyova, tôt ou tard. Et c'est exactement ce qui s'était passé, mais à présent elle voyait autre chose derrière tout ça... les ondes de propagation d'une chose qu'elle ne prétendait pas comprendre, mais qui se déplaçait avec la furtivité du requin sous la surface des événements.

— Pourquoi était-il si important que vous participiez à la récupération de Sylveste ?

— Je... Écoutez, Ilia, je ne suis pas certaine que ce soit le meilleur moment. Pas alors que nous sommes si près de ce qui a détruit le *Lorean*, quoi que ça puisse être...

— Qu'est-ce que vous croyez ? Que je vous ai fait venir ici pour

admirer la vue ? Rappelez-vous ce que je vous ai dit : tout de suite, vous avez affaire à moi, la personne qui ressemble le plus à une alliée ou à une amie à bord de ce vaisseau ; sinon, plus tard, ce sera Sajaki, avec du matériel dont vous préférez probablement ignorer l'existence.

Ce n'était pas une grande exagération, au demeurant. Les techniques d'interrogatoire de Sajaki n'étaient pas précisément le summum du raffinement.

— Bon, eh bien, je vais commencer par le début... fit Khouri, Volyova se réjouissant que ses paroles lui aient apparemment délié la langue, car sans cela elle aurait été obligée de réactualiser ses propres méthodes coercitives. Quand je vous ai dit que j'avais été dans l'armée... c'était vrai. La façon dont je suis arrivée sur Yellowstone... c'est compliqué. Je me demande encore aujourd'hui si c'était vraiment un hasard ou si elle a joué un rôle là-dedans. Tout ce que je sais, c'est qu'elle m'a repérée très tôt pour la mission.

— Qui ça, « elle » ?

— Je ne sais pas vraiment. Quelqu'un qui a beaucoup de pouvoir à Chasm City ; peut-être sur la planète entière. Elle se fait appeler la Demoiselle. Elle a pris bien soin de ne jamais me donner son nom.

— Décrivez-la-moi. Il se peut que nous la connaissions. Que nous ayons eu affaire à elle dans le passé.

— J'en doute. Elle n'était pas... elle n'était pas comme vous. Enfin, elle l'avait peut-être été dans le temps, mais elle ne l'était plus. J'ai eu l'impression qu'elle était depuis longtemps à Chasm City. Mais elle n'a obtenu son pouvoir qu'après la Pourriture Fondante.

— Elle aurait pris le pouvoir et je n'aurais pas entendu parler d'elle... ?

— C'était l'essence même de son pouvoir. Il n'était pas apparent. Elle n'avait pas besoin qu'on ait conscience de sa présence pour obtenir que les choses soient faites. Elle se contentait de provoquer les événements. Elle n'était même pas riche – mais elle contrôlait plus de ressources que quiconque sur la planète, par son entregent. Pas assez pour se procurer un vaisseau, cela dit, et c'est pour ça qu'elle avait besoin de vous.

Volyova hocha la tête.

— Vous avez dit qu'elle avait peut-être été comme nous, autrefois. Qu'entendez-vous par là ?

Khouri hésita à son tour.

— Je ne sais pas trop. Mais l'homme qui travaillait pour elle – un dénommé Manoukhian – était un Ultra, c'est certain. Il a lâché assez d'indices pour me faire comprendre qu'il l'avait trouvée dans l'espace.

— Trouvée... sauvée, vous voulez dire ?

— C'est l'impression que j'ai eue. Et puis il y avait ces sculptures en éclats de métal déchiquetés... Enfin, au début, j'ai pensé que

c'étaient des sculptures. Par la suite, je me suis dit que ça ressemblait à des bouts d'épave de vaisseau spatial qu'elle aurait gardés en souvenir de je ne sais quoi.

Ça lui disait vaguement quelque chose, mais quoi ? Volyova n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Quoi qu'il en soit, le souvenir n'affleura pas au niveau de sa conscience.

— Vous l'avez vue ? À quoi ressemblait-elle ?

— Non. J'ai vu une projection d'elle, mais elle n'était pas forcément fidèle. Elle vivait dans un palanquin, comme tous ces hermétiques.

Volyova connaissait un peu les hermétiques.

— Ça n'en était pas forcément une. Le palanquin n'était peut-être qu'un moyen de dissimuler son identité. Dommage que nous n'en sachions pas plus long sur ses origines... ce Manoukhian ne vous a rien dit d'autre ?

— Non. J'ai eu l'impression qu'il aurait bien voulu, mais il a réussi à ne rien me révéler d'utile.

Volyova se pencha vers elle.

— Pourquoi dites-vous qu'il aurait bien voulu vous parler ?

— Parce que c'était son style. Le type n'arrêtait pas de bavarder, de me raconter ses exploits, de me parler de tous les gens célèbres qu'il connaissait. Mais rien qui ait un rapport avec la Demoiselle. Ça, c'était un sujet tabou ; peut-être parce qu'il était encore à son service. Mais je voyais bien que ça le démangeait de m'en dire plus long.

Volyova tapota sur la console du bout des doigts.

— Il a peut-être trouvé le moyen de le faire.

— Je ne comprends pas.

— Ça ne m'étonne pas. Il n'avait pas à vous le dire, mais je pense qu'il a trouvé le moyen de vous parler quand même. Je n'en ai pas encore la certitude, évidemment...

Le processus mémoriel qui s'était mis en route un instant plus tôt avait porté ses fruits, et ça lui était revenu : au moment du recrutement de Khouri, peu après son arrivée à bord, elle l'avait soumise à un examen...

Khouri la regarda.

— Vous avez trouvé quelque chose sur moi, hein ? Quelque chose que Manoukhian m'avait implanté ?

— Oui. Ça avait l'air anodin, au départ. Par bonheur, j'ai un curieux trait de caractère, assez répandu chez les scientifiques : je ne jette jamais, *jamais* rien.

C'était vrai. Se débarrasser des choses qu'elle avait trouvées aurait été beaucoup plus compliqué que de les garder dans son labo. Ça paraissait sans intérêt, sur le coup – il ne s'agissait que d'une écharde, après tout –, mais, grâce à cette manie, elle allait pouvoir

analyser la composition du fragment de métal qu'elle avait ôté du crâne de Khouri.

— Si j'ai vu juste, si c'est bien Manoukhian qui vous a implanté ça, il se peut que ça nous révèle quelque chose sur la Demoiselle. Peut-être son identité, qui sait ? Mais vous ne m'avez pas encore dit ce qu'elle attendait de vous. Nous savons déjà que Sylveste est concerné, d'une façon ou d'une autre...

— En effet, acquiesça Khouri. Et j'ai peur que ça ne vous plaise pas du tout.

« Nous avons effectué une inspection détaillée de la surface de Cerbère à partir de notre orbite actuelle, disait la projection d'Alicia. Nous n'avons pas trouvé trace d'impact cométaire. Beaucoup de cratères, certes, mais aucun de récent. Ce qui n'a aucun sens. (Elle développa la seule théorie plausible à leur portée, selon laquelle la comète avait été détruite juste avant l'impact. Cette explication impliquait le recours à une forme de technologie défensive, mais au moins elle évitait le paradoxe de la surface intacte.) Cela dit, nous n'avons rien vu qui confirme notre théorie. Par ailleurs, il n'y a absolument aucune trace de structures technologiques à la surface. Nous avons décidé de lancer une flottille de sondes vers la planète. Si quelque chose nous a échappé, elles devraient le repérer : des machines cachées dans des grottes ou dissimulées dans des canyons, hors de vue, mais capables de déclencher une réponse d'une sorte ou d'une autre, s'il y a des dispositifs automatiques en bas. »

Oui, pensa aigrement Sylveste. Elles avaient bien déclenché une réaction, en effet. Mais sûrement pas celle qu'Alicia avait prévue.

Volyova repéra le segment suivant du récit d'Alicia. Les sondes avaient été lancées ; de petits engins automatiques, aussi frêles et maniabiles que des libellules. Les drones avaient filé vers la surface de Cerbère – il n'y avait pas d'atmosphère pour les freiner –, ne ralentissant qu'au dernier moment, leurs moteurs à fusion crachant de petits jets incandescents. Pendant un instant, du *Loreau*, ils n'avaient vu que des étincelles brillantes sur le fond gris, immuable, qui était la surface de Cerbère. Et puis, au fur et à mesure que les étincelles rapetissaient et disparaissaient, ils avaient réalisé que ce petit monde mort était malgré tout plusieurs fois plus gros que la plupart des œuvres humaines.

« Entrée dans le journal de bord, fit Alicia, après une interruption dans le récit. Les sondes viennent de renvoyer des données insolites... (Elle regarda sur le côté, comme si elle consultait un afficheur, hors champ.) Une activité sismique en surface. Nous aurions déjà dû la constater, mais la croûte n'a absolument pas bougé jusqu'à maintenant, alors que l'orbite de la planète n'est pas tout à fait

circularisée et qu'on devrait remarquer des tensions dues à l'effet de marée. On serait tenté de dire que ce sont les sondes qui ont déclenché cette activité, si ce n'était pas complètement ridicule. »

— Pas plus qu'une planète qui efface toute trace d'impact cométaire à sa surface, dit Pascale en se tournant vers Sylveste. Je ne dis pas ça pour critiquer Alicia...

— Non. Mais la critique aurait été recevable, répondit-il, avant de regarder Volyova. Vous avez retrouvé quelque chose, à part les entrées dans le journal de bord d'Alicia ? Ses sondes ont dû envoyer des données télémétriques...

— Nous les avons, répondit Volyova avec circonspection. Je ne les ai pas nettoyées. C'est un peu brut de fonderie.

— Je pourrais les voir ?

Volyova souffla un chapelet d'instructions dans le bracelet qui ne la quittait pas et la passerelle s'embrasa. Il y eut comme un barrage de synesthésies qui perturbèrent les sens de Sylveste. Il était immergé dans les données renvoyées par l'une des sondes d'Alicia – le sensorium de l'engin de surveillance, aussi brut de fonderie que l'avait annoncé Volyova. Mais Sylveste savait plus ou moins à quoi s'attendre ; la transition, qui aurait aisément pu être une torture, lui procura un simple vertige.

Il planait au-dessus d'un paysage. L'altitude était difficile à estimer, les caractéristiques de la surface fractale – les cratères, les falaises et les fleuves de lave grise, figée – auraient eu à peu près le même aspect vues de n'importe quelle distance. Mais, d'après l'engin de surveillance, il n'était qu'à un demi-kilomètre de la surface de Cerbère. Il regarda attentivement la plaine à la recherche d'un signe de l'activité sismique qu'Alicia avait signalée. Cerbère avait l'air éternellement vieille et immuable, comme s'il ne lui était rien arrivé depuis des milliards d'années. Le seul signe de mouvement venait des réacteurs à fusion, qui projetaient des ombres radiales à partir de sa position alors que la sonde ralentissait.

Qu'avaient vu les drones ? Sûrement rien dans la bande visible. En explorant le sensorium – Sylveste avait l'impression d'enfiler un gant inconnu –, il trouva les commandes neurales qui donnaient accès aux différents canaux de données. Il s'intéressa aux capteurs thermiques, mais la température de la plaine ne donnait aucun signe de variation. Il n'y avait rien d'anormal sur l'ensemble du spectre électromagnétique. Les flux de neutrinos et de particules exotiques restaient stables, dans les limites attendues. Et pourtant, quand il passa sur les imageurs gravitationnels, il sut qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas du tout sur Cerbère. Son champ visuel était surchargé de courbes colorées, translucides, qui faisaient apparaître les forces gravitationnelles. Et les contours bougeaient.

Des choses – assez énormes pour être enregistrées par les capteurs de masse – se déplaçaient sous le sol, convergeaient comme les mâchoires d'une pince directement en dessous de lui. L'espace d'un instant, il s'autorisa à croire que ces formes mouvantes n'étaient que de vastes courants de lave enfouis, mais cette illusion reconfortante ne tint pas plus d'une seconde.

Rien de tout ça n'était naturel.

Des lignes apparurent sur la plaine, formant un mandala pareil à une étoile, centré sur un même point focal. Il avait vaguement conscience que des schémas similaires s'ouvraient sous les autres sondes, à la limite de son champ de vision. Les failles s'élargirent, devinrent des crevasses noires, monstrueuses. Par ces fissures, Sylveste entrevit ce qui paraissait être des kilomètres d'abîmes lumineux au fond desquels des machines convulsées grouillaient, déroulant des tentacules gris-bleu plus vastes que les canyons. Le mouvement était frénétique, orchestré, organisé, mécanique. Il éprouva une étrange sorte de révulsion, comme s'il avait mordu dans une pomme et découvert une colonie d'asticots grouillants, affairés. Il en était sûr, à présent. Cerbère n'était pas une planète. C'était une machine. Un mécanisme.

Puis les tentacules enroulés jaillirent par le trou en forme d'étoile pratiqué dans la plaine et se précipitèrent rêveusement vers lui, comme s'ils voulaient l'attraper, l'arracher au ciel. Il y eut un horrible moment de blancheur qui atteignit tous ses sens, et les données du sensorium fourni par Volyova s'interrompirent avec une soudaineté hurlante. Sylveste réprima un cri, en proie à un choc existentiel, alors qu'il reprenait brutalement conscience – sa conscience personnelle, sur la passerelle.

Il eut le temps, en reprenant ses esprits, de voir Alicia marmonner quelques paroles inaudibles, le visage figé dans une expression qui pouvait être de la peur, mais qui aurait tout aussi bien pu être le désespoir d'apprendre – juste avant sa mort – qu'elle s'était trompée tout du long.

Puis l'image se perdit dans l'électricité statique.

— Maintenant, au moins, nous savons qu'il est fou, dit Khouri, des heures plus tard. Si ça ne le dissuade pas d'approcher de Cerbère, je ne vois pas ce qui pourrait le faire.

— Ça pourrait bien avoir l'effet opposé, dit Volyova, tout bas, malgré la sécurité relative de la chambre-araignée. Maintenant, Sylveste ne se contente plus de soupçonner qu'il y a là-bas quelque chose qui vaut la peine d'être étudié ; il le sait.

— Un mécanisme non humain ?

— À l'évidence. Dont nous pourrions peut-être deviner la finalité, au demeurant. Il est clair que Cerbère n'est pas un monde naturel.

C'est au minimum un monde réel entouré par une coquille de machines, avec une croûte artificielle. Voilà pourquoi l'équipage d'Alicia n'avait pu repérer le point d'impact cométaire : la croûte s'est probablement réparée toute seule avant l'arrivée du vaisseau.

— Une sorte de camouflage ?

— On le dirait bien.

— Alors pourquoi attirer l'attention en attaquant ces sondes ?

Volyova avait manifestement déjà réfléchi à la question.

— L'illusion de réalisme ne tient évidemment pas à moins d'un kilomètre d'altitude à peu près. J'imagine que les sondes étaient sur le point d'apprendre la vérité juste avant leur destruction. Comme ça, non seulement la planète n'a rien perdu dans l'affaire, mais encore elle a gagné de la matière première.

— Mais pourquoi ? Pourquoi entourer une planète d'une croûte artificielle ?

— Je n'en sais rien, et Sylveste non plus, j'imagine. Résultat : il est plus probable que jamais qu'il va insister pour s'en rapprocher. À vrai dire, ajouta-t-elle en baissant la voix, il m'a déjà demandé d'élaborer une stratégie.

— Une stratégie pour quoi faire ?

— Pour entrer dans Cerbère. (Elle marqua une pause.) Il est au courant pour les armes secrètes, évidemment. Il compte sur elles pour l'aider à atteindre son but, en affaiblissant la coque mécanique en un point donné. Je crains qu'il n'en faille davantage, mais enfin... Vous croyez que votre Demoiselle a toujours su que c'était son objectif ? demanda-t-elle d'une voix changée.

— Elle a été parfaitement claire : il ne fallait pas qu'il mette les pieds à bord.

— La Demoiselle vous avait dit ça avant que vous nous rejoigniez ?

— Non. Après.

Elle parla à Volyova de son implant crânien, lui raconta comment la Demoiselle avait chargé un aspect d'elle-même dans la tête de Khouri pour les besoins de la mission.

— C'était une vraie plaie, dit-elle. Mais elle m'a immunisée contre vos thérapies de loyauté, ce dont j'imagine que je devrais lui être reconnaissante.

— Les thérapies ont marché comme prévu, objecta Volyova.

— Non, j'ai fait semblant. La Demoiselle me soufflait les réponses, et il faut croire qu'elle a fait du bon boulot, ou nous n'aurions pas cette conversation.

— Elle ne peut exclure la possibilité que les thérapies aient en partie marché, non ?

Khouri haussa à nouveau les épaules.

— Quelle importance ? Quel genre de loyauté aurait un sens, maintenant ? Vous attendiez que Sajaki fasse un faux pas, vous me l'avez pratiquement dit. La seule chose qui maintient la cohésion de cet équipage, c'est que Sylveste menace de nous tuer tous si nous ne faisons pas ce qu'il veut. Sajaki est un mégalomane – il aurait peut-être dû vérifier doublement les thérapies qu'il vous faisait subir.

— Vous avez résisté à Sudjic quand elle a essayé de me tuer.

— Ouais. Mais si elle m'avait dit qu'elle allait se retourner contre Sajaki – ou même ce con de Hegazi –, je ne sais pas comment j'aurais réagi.

Volyova réfléchit un instant.

— Très bien, dit-elle enfin. Passons sur le problème de la loyauté. De quoi cet implant était-il encore capable ?

— Quand vous m'avez connectée aux armes, répondit Khouri, elle a utilisé l'interface pour s'insinuer – ou une copie d'elle-même, dans le poste de tir. Au début, je pense qu'elle voulait seulement prendre le contrôle de la plus grande partie possible du vaisseau, et le poste de tir était son point d'entrée.

— L'architecture ne lui aurait pas permis d'aller plus loin.

— Non. Du reste, elle l'en a empêchée. À ma connaissance, elle n'a jamais réussi à prendre le contrôle d'une autre partie du vaisseau.

— En dehors de la cache d'armes, vous voulez dire ?

— C'est elle qui contrôlait l'arme folle, Ilia. Je ne pouvais pas vous le dire sur le coup, mais je savais ce qui était en train de se passer. Elle voulait utiliser l'arme pour tuer Sylveste à distance, avant même que nous ne descendions sur Resurgam.

— J'imagine, dit Volyova d'un ton grave et résigné, que ça a un sens, même tordu. Mais utiliser une arme pareille pour tuer un seul homme... il va falloir que vous m'expliquiez pourquoi elle voulait tant sa mort.

— Ça ne va pas vous plaire. Surtout pas maintenant, avec ce que Sylveste projette de faire.

— Dites-le-moi quand même.

— Oh, je vais vous le dire, je vais vous le dire, répondit Khouri. Mais il y a encore un autre facteur qui vient compliquer les choses. Il s'appelle le Voleur de Soleil, et je pense que vous avez déjà fait sa connaissance.

Volyova eut l'impression qu'une blessure à peine cicatrisée venait de se rouvrir en elle, que la suture avait lâché, comme un linge se déchire.

Ah ! dit-elle enfin. Encore ce nom.

En approche du système Cerbère-Hadès, 2566

Sylveste avait toujours su que ce moment viendrait. Il avait réussi, jusqu'alors, à chasser ce fait de ses pensées. Il en admettait l'existence sans se focaliser sur ce qu'il signifiait réellement, un peu comme un mathématicien aurait ignoré la partie non valide d'une proposition jusqu'à ce que le reste soit démontré avec rigueur et débarrassé non seulement des contradictions les plus criantes, mais aussi de toute erreur.

Sajaki avait insisté pour qu'ils se rendent seuls à l'étage du capitaine, et interdit à Pascale ainsi qu'aux autres membres de l'équipage de les accompagner. Sylveste aurait préféré que sa femme les suive, mais il ne discuta pas. C'était la première fois qu'il était seul avec Sajaki depuis son arrivée à bord du *Spleen* et, dans l'ascenseur qui descendait, il se creusa la cervelle à la recherche d'un sujet de conversation ; n'importe quoi pour ne pas penser à l'atrocité qui les attendait.

— Ilia dit que les machines envoyées à bord du *Lorean* auront encore besoin de trois ou quatre jours, dit Sajaki. Vous êtes vraiment sûr de vouloir qu'elle poursuive les recherches ?

— Je n'ai pas changé d'idée, répondit Sylveste.

— Alors je n'ai pas le choix, je dois accéder à vos désirs. J'ai pesé le pour et le contre, évalué vos arguments et décidé d'accorder foi à vos menaces.

— Vous pensez que je ne l'avais pas compris ? Je vous connais trop bien, Sajaki. Si vous ne m'aviez pas cru, vous m'auriez forcé à aider le capitaine pendant que nous étions encore en orbite autour de Resurgam, et vous vous seriez tranquillement débarrassés de moi.

— Non, ce n'est pas vrai, fit Sajaki d'un ton légèrement amusé. Vous sous-estimez ma curiosité. Je vous aurais supporté jusque-là rien que pour voir ce qu'il y avait de vrai dans votre histoire.

Sylveste n'en croyait pas un mot, mais il ne voyait pas non plus de raison d'en débattre.

— De quelle partie doutez-vous au juste, maintenant que vous avez vu le message d'Alicia ?

— Il était si facile à contrefaire ! Les dégâts infligés à son vaisseau auraient pu l'être par son propre équipage. Je n'y croirai pas avant d'avoir vu quelque chose jaillir de Cerbère et lancer une attaque.

— M'est avis que vos désirs risquent fort de devenir réalité, susurra Sylveste. D'ici quatre ou cinq jours. À moins que Cerbère ne soit vraiment un monde mort.

Ils n'échangèrent plus un mot avant d'arriver à destination.

Ce n'était évidemment pas la première occasion que Sylveste avait de voir le capitaine, mais la totalité de ce qu'il était devenu était toujours aussi choquante. Sylveste avait chaque fois l'impression de ne l'avoir jamais vraiment bien regardé. Et c'était assez vrai, au fond : c'était sa première visite depuis que Calvin lui avait rafistolé les yeux, grâce à la technologie médicale supérieure du bâtiment, et, depuis sa précédente intervention, le capitaine avait changé de façon visible, comme si la contamination s'accélérait, le précipitait vers un état futur impossible à deviner, exactement comme le vaisseau se ruait vers Cerbère. Sylveste se dit qu'il était peut-être arrivé au moment propice, à condition que l'on puisse encore venir en aide au capitaine, au point où il en était.

Il était tentant de se dire que cette accélération était significative ; peut-être même symbolique. Après tout, le capitaine était malade – si l'on pouvait ainsi qualifier ce qu'il était devenu – depuis des dizaines et des dizaines d'années, et il avait choisi cette période pour entrer dans une nouvelle phase de son mal. Mais c'était une vision erronée. Il fallait considérer l'échelle de temps dans laquelle le capitaine évoluait : le vol relativiste avait comprimé ces décennies en une poignée d'années. La récente aggravation de son état était moins invraisemblable qu'il n'y paraissait ; il n'y avait rien d'inquiétant derrière tout ça.

— Comment ça marche ? demanda Sajaki. On suit la même procédure que la dernière fois ?

— Demandez à Calvin, c'est lui qui dirige les opérations.

Sajaki hocha lentement la tête comme si cette idée venait seulement de lui apparaître.

— Vous devriez avoir votre mot à dire, Dan. C'est par votre intermédiaire qu'il va opérer.

— C'est bien pour ça que vous n'avez pas besoin de vous soucier de mes états d'âme : je ne serai même pas là.

— Je n'y crois pas un instant. Vous ne dirigerez peut-être pas les opérations, mais vous y participerez. Vous serez là, Dan, et pleinement conscient, de surcroît, si je me souviens bien de la dernière fois. Et ça ne vous plaira pas ; nous avons également appris ça.

— Vous voilà devenu un expert, tout d'un coup.

— Si vous ne détestiez pas ça, pourquoi auriez-vous tenté de nous échapper ?

— Je n'ai rien fait de tel. Je n'étais pas en position de fuir.

— Je ne parle pas du temps que vous avez passé en prison, mais pourquoi seriez-vous venu ici, dans ce système, sinon pour nous échapper ?

— J'avais peut-être des raisons de venir ici.

Sylveste se demanda furtivement si Sajaki allait l'inciter à poursuivre, mais il parut écarter la question. Peut-être le sujet l'ennuyait-il. Sylveste fut frappé par l'idée que Sajaki était un homme qui existait dans le présent, essentiellement tendu vers l'avenir, et que le passé n'excitait guère. Il n'était pas intéressé par l'analyse des motivations possibles ou de ce qui aurait pu être, et peut-être qu'à un certain niveau ces questions ne voulaient rien dire pour lui.

Sylveste avait entendu dire que Sajaki était allé voir les Schèmes Mystifs, comme il l'avait fait lui-même avant sa mission à la lisière du Voile. Il n'y avait qu'une raison d'aller voir les Mystifs, et c'était de se soumettre à leurs transformations neurales, de s'ouvrir l'esprit à de nouveaux modes de conscience inaccessibles par le biais de la science humaine. On disait – c'était peut-être une rumeur – qu'aucune conversion Mystif n'était sans inconvénient ; qu'on ne pouvait remodeler l'esprit humain sans y laisser des facultés pré-existantes. Après tout, le cerveau ne comportait qu'un nombre donné de neurones et un nombre fini, correspondant, de connexions interneuronales possibles. Les Mystifs pouvaient recâbler ce réseau, mais ils ne pouvaient le faire sans détruire les chemins pré-existants. Peut-être Sylveste avait-il lui-même perdu quelque chose, mais si tel était le cas, il ne voyait pas ce qui lui faisait maintenant défaut. Dans le cas de Sajaki, c'était peut-être plus évident. Il était dépourvu de compréhension instinctive de la nature humaine à un point qui frisait l'autisme. Sa conversation avait quelque chose d'aride, mais pour s'en rendre compte, il fallait tendre l'oreille. Dans les laboratoires de Calvin, sur Yellowstone, Sylveste avait jadis conversé avec un système informatique primitif, préservé par intérêt historique, qui avait été créé plusieurs siècles avant la Transillumination, au cours du premier âge d'or de la recherche sur l'intelligence artificielle. Le système répondait à des questions en imitant le langage humain naturel, et s'il faisait illusion, au départ, on se rendait vite compte que la machine détournait la conversation, éludait les questions avec une impassibilité de sphinx. C'était beaucoup moins poussé chez Sajaki, mais on avait la même impression d'évitement. Ce n'était même pas particulièrement habile. Sajaki ne faisait aucun effort pour déguiser son indifférence envers ces questions ; il n'avait pas la moindre humanité, même

superficielle, pas le moindre vernis de liant social. Et pourquoi Sajaki aurait-il dû nier sa nature ? Il n'avait rien à perdre, et à sa façon il n'était ni plus ni moins extraterrestre que les autres membres de l'équipage.

En fin de compte, quand il devint évident qu'il ne pousserait pas Sylveste à s'expliquer sur les raisons pour lesquelles il était venu à Resurgam, Sajaki s'adressa au vaisseau et lui demanda d'invoquer Calvin et de projeter son image simulée au niveau du capitaine. Il apparut presque aussitôt et, comme d'habitude, gratifia ses témoins d'une brève pantomime de reprise de conscience, se redressant sur son fauteuil, regardant autour de lui, mais sans la moindre lueur d'intérêt réel.

— On pourrait commencer ? demanda-t-il. Ces machines que j'ai utilisées sur tes optiques. Dan, c'était un vrai supplice de Tantale ! Pour la première fois depuis des années, j'ai repensé à ce que je ratais. Tu vas bientôt m'intégrer ?

— Hélas non, répondit Sylveste. Ce n'est que... comment dire ? une prise de contact exploratoire.

— Alors pourquoi prendre la peine de m'invoquer ?

— Parce que je suis dans une position délicate : je dois te demander ton avis.

Alors qu'il parlait, deux cyborgs émergèrent des ténèbres, au bout de la coursive. C'étaient des machines imposantes, qui circulaient sur des pistes. De la partie supérieure de leur torse émergeait une masse étincelante de manipulateurs et de capteurs spécialisés. Ils étaient d'une propreté antiseptique, polis à mort, mais on aurait dit qu'ils sortaient d'un musée. On leur aurait donné mille ans.

— Ils ne comportent rien qui risque d'être contaminé par la peste, poursuivit Sylveste. Aucun composant assez petit pour être invisible à l'œil nu ; rien d'autorépliquant, d'autoréparable ou d'automorphe. Tous les éléments cybernétiques sont ailleurs – à des kilomètres de là, plus haut, dans le bâtiment –, et leurs seuls liens avec les drones sont des connexions optiques. Nous ne lui appliquerons rien de répliquable avant d'avoir utilisé l'antivirus de Volyova.

— C'est bien pensé.

— Évidemment, reprit Sajaki, pour les travaux délicats, il faudra que vous teniez le scalpel vous-même.

Sylveste porta ses doigts à son front.

— Mes yeux ne sont pas immunisés à ce point. Il faudra que tu sois très prudent, Cal. Si la peste les atteignait...

— Je serai plus que prudent, crois-moi.

Calvin renvoya la tête en arrière et se mit à rire comme un ivrogne amusé par sa propre drôlerie.

— Si tes yeux sont atteints, même moi je n'aurai plus une chance

de mettre mes affaires en ordre.

— Tant que tu mesures le risque...

Les cyborgs se précipitèrent vers l'ange déchu qu'était le capitaine. Moins qu'à une créature qui serait sortie de son caisson avec une lenteur d'ère glaciaire, on aurait plutôt pensé à une explosion d'une férocité volcanique, figée par un éclair stroboscopique. Il irradiait dans toutes les directions, s'étendait loin dans la coursive, sur des dizaines de mètres des deux côtés. Plus près du caisson, la tumescence se composait de cylindres gros comme des troncs d'arbre, couleur de vif-argent, mais leur texture était celle d'une mélasse incrustée de bijoux, animée d'un frémissement constant, scintillant, qui laissait supposer une activité masquée, industrielle, phénoménale. Plus loin, à la périphérie, les branches se subdivisaient en un réseau arborescent. À la limite, le réseau devenait d'une finesse microscopique et se fondait sans transition visible avec son substrat : la substance même du vaisseau. Et le tout resplendissait, diffractant la lumière comme un film de pétrole sur de l'eau.

Les machines d'argent semblèrent se dissoudre dans la masse argentée du capitaine. Elles se positionnèrent de chaque côté du sarcophage détruit, à un mètre à peine de la carapace violée. Il faisait encore froid, à cet endroit. Si Sylveste avait touché le caisson du capitaine, sa main y serait restée collée et aurait bientôt été incorporée dans la masse chimérique de la peste. Quand l'opération proprement dite commencerait, il faudrait qu'ils le raniment juste assez pour intervenir. Alors, la peste en profiterait pour accroître le rythme de sa transformation, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement, parce que, à sa température actuelle, tous les outils, sauf les plus rudimentaires, auraient été incapables d'opérer.

Les machines extradèrent des perches terminées par des capteurs ; des imageurs à résonance magnétique capables de scruter la peste en profondeur, de faire la différence entre les machines, les organes chimériques et les strates organiques qui avaient jadis été un homme. Sylveste ordonna aux drones de transmettre directement à ses optiques les images qu'ils captaient. Elles apparurent sous la forme d'une couche lilas superposée au capitaine. Il devait faire un effort pour distinguer les résidus humains qui étaient devenus cela : une sorte de contour fantomatique sous la peinture d'une toile recyclée. Puis le balayage IRM se poursuivit, et les détails se précisèrent peu à peu, l'anatomie déformée par la peste se fondit et devint nette. À ce moment-là, il n'était plus possible d'ignorer l'horreur. Que Sylveste contemplait, fasciné.

— Par où allons-nous... enfin, par où vas-tu commencer ? demanda-t-il à Calvin. Nous soignons un homme, ou nous stérilisons une machine ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit sèchement Calvin. Nous réparons le capitaine, et j'ai peur qu'il n'ait plutôt transcendé ces deux catégories.

— Vous avez très bien compris, répondit Sajaki en reculant pour permettre à Sylveste d'apprécier le tableau glacé. Ce n'est plus un problème de guérison, ni même de réparation. Je préfère penser qu'il s'agit d'une restauration.

— Réchauffez-le, ordonna Calvin.

— Comment ?

— Vous m'avez bien entendu. Je veux que vous élevez sa température. Temporairement, rassurez-vous. Mais assez longtemps pour effectuer quelques biopsies. Volyova a limité ses examens à la périphérie de la peste, par prudence. Elle a bien fait. Les échantillons qu'elle a obtenus sont des indices inestimables du schéma de croissance, et elle n'aurait pu créer son antivirus sans cela. Mais à présent, il faut que nous plongions au cœur, dans ce qui reste de chair vivante.

Il eut un sourire, réjouï par la révulsion qu'il lut fugacement sur le visage de Sajaki. Il y avait donc peut-être quand même de l'empathie chez cet homme, se dit Sylveste. Ou du moins le résidu atrophié de ce qui en avait jadis été. L'espace d'un instant, il éprouva une sorte de fraternité avec lui.

— Qu'est-ce qui vous intéresse donc tant ?

— Ses cellules, évidemment, fit Calvin en titillant le bras sculpté de son trône. On dit que la Pourriture Fondante attaque nos implants, les fond dans la chair et corrompt leur mécanisme de réplication. Je pense que ça va plus loin que ça. Pour moi, ça va jusqu'à une tentative d'hybridation. Elle s'efforce de réaliser l'harmonisation entre le vivant et le cybernétique. C'est d'ailleurs ce qu'elle fait là : elle tente d'hybrider le capitaine avec sa propre cybernétique et avec le bâtiment. C'est presque bénin ; artistique, voulu.

— Vous ne diriez pas ça si vous étiez à sa place, répondit Sajaki.

— Bien sûr que non. C'est pour ça que je veux l'aider. Et c'est pour ça que j'ai besoin de voir ce qui se passe au cœur de ses cellules. Je veux savoir si la peste a atteint son ADN, si elle a essayé de se faufiler comme un passager clandestin à bord de sa propre machinerie cellulaire.

Sajaki tendit une main vers le froid glacial.

— Dans ce cas, allez-y. Vous avez l'autorisation de le réchauffer. Mais juste le temps nécessaire. Après, vous le recongèlerez jusqu'au moment de l'opération. Et je ne veux pas que ces échantillons sortent d'ici.

Sylveste remarqua que la main tendue du triumvir tremblait.

— Tout ça a un rapport avec une guerre, dit Khouri dans la

chambre-araignée. Ça, au moins, c'est clair. La Guerre de l'Aube, comme on l'a appelée. C'était il y a longtemps. Des millions d'années.

— Comment le savez-vous ?

— La Demoiselle m'avait donné une leçon d'histoire galactique afin de me permettre d'apprécier les enjeux. Et ça a marché. Vous ne pouvez pas comprendre que ce n'est pas une bonne idée de suivre Sylveste ?

— Je n'ai jamais pensé que c'en était une.

La deuxième chaussure... se dit Khouri. Volyova s'intéressait encore puérilement à Cerbère-Hadès. Elle savait pourtant que le système recelait un grand danger. Et justement... Avant, le mystère reposait sur une signature neutrino anormale. Mais à présent, elle avait vu de ses propres yeux la machinerie non humaine, grâce à l'enregistrement d'Alicia. Non ; à certains égards, Volyova était aussi fascinée que Sylveste. La seule différence, c'était qu'on pouvait encore raisonner avec elle. Elle conservait un noyau résiduel de santé mentale.

— Vous pensez que nous avons une chance de convaincre Sajaki des risques ?

— Pas beaucoup. Nous lui avons caché trop de choses. Rien que pour ça, il nous tuerait. J'ai toujours peur qu'il ne vous arrache la vérité sous la torture. Il vient encore de m'en parler, vous savez. J'ai réussi à l'en dissuader, mais... Enfin, fit-elle avec un soupir, c'est Sylveste qui tire les ficelles, maintenant ; ce que Sajaki fera ou ne fera pas n'a pour ainsi dire aucune importance.

— Alors il faut que nous nous fassions entendre de Sylveste.

— Ça ne marchera pas, Khouri. Aucun argument rationnel ne pourrait le détourner de son but, maintenant. Et je crains que ce que vous m'avez dit ne soit pas rationnel.

— Mais vous y croyez.

Volyova leva la main.

— J'y crois un peu, Khouri, mais ce n'est pas la même chose. J'ai assisté à certains incidents que vous prétendez comprendre, comme l'histoire de l'arme secrète. Nous savons que des forces non humaines sont impliquées à un niveau ou à un autre, ce qui fait que j'ai du mal à éliminer complètement cette histoire de Guerre de l'Aube, mais ça ne nous donne toujours pas un tableau complet, et de loin. Enfin... peut-être que quand j'aurai fini d'analyser cette écharde...

— Quelle écharde ?

— Celle que Manoukhian vous avait implantée, répondit Volyova.

Elle lui raconta comment elle lui avait enlevé une esquille métallique, au cours de l'examen médical qu'elle lui avait fait subir après son recrutement.

— Sur le coup, reprit-elle, j'ai pensé que c'était un éclat d'obus

reçu à l'époque où vous étiez dans l'armée. Et puis je me suis demandé pourquoi aucun toubib ne vous l'avait enlevé. J'aurais dû comprendre, à ce moment-là, qu'il y avait quelque chose de bizarre... mais ce n'était manifestement pas un implant fonctionnel, juste un bout de métal déchiqueté.

— Et vous n'avez pas encore trouvé ce que c'était ?

— Non, je...

C'était la vérité, ainsi que Khouri ne tarda pas à l'apprendre. Cette petite écharde était beaucoup plus complexe qu'il n'y paraissait au premier abord. L'alliage de métaux était assez inhabituel, même pour quelqu'un qui avait travaillé avec des alliages très bizarres en vérité ; et puis, poursuivait Volyova, il comportait comme des défauts de fabrication très étranges, mais qui auraient tout aussi bien pu être des tensions imposées tardivement au métal ; d'étranges nanoschémas de fatigue.

— Mais j'y suis presque, conclut-elle.

— Il nous apprendra peut-être ce que nous avons besoin de savoir. En attendant, ce n'est pas ça qui va me permettre de faire la seule chose qui nous sortirait de ce merdier, hein ? Je ne peux pas tuer Sylveste.

— Non. Mais si la pression monte, s'il devient absolument évident qu'il doit être tué, alors il faudra que nous réfléchissions à ce qu'il faudrait faire pour l'éliminer.

Il lui fallut un moment pour intégrer la véritable signification de ce que racontait Volyova.

— Le suicide ?

Volyova hocha douloureusement la tête.

— En attendant, je dois faire de mon mieux pour accéder au désir de Sylveste, ou je nous mets tous en danger.

— C'est ce que vous ne comprenez pas, fit Khouri. Je ne dis pas que nous allons tous mourir si l'attaque contre Cerbère échoue, comme vous paraissez le croire. Ce que je dis, c'est que même si l'attaque réussit, il va arriver quelque chose de terrible. C'est exactement pour ça que la Demoiselle voulait sa mort.

Volyova avait pincé les lèvres et secouait lentement la tête, comme une maîtresse d'école disputant un gamin.

— Je ne peux pas déclencher une mutinerie sur la base d'une vague prémonition.

— Alors il faudra peut-être que je le fasse moi-même.

— Soyez prudente, Khouri. Soyez très prudente, je vous assure. Sajaki est plus dangereux que vous ne pouvez l'imaginer. Au premier prétexte, il vous fendra le crâne afin de regarder ce qu'il y a dedans. Il se pourrait même qu'il n'attende pas de trouver un prétexte. Sylveste est... je ne sais pas. Avant de le contrarier, j'y réfléchirais à deux fois.

Surtout maintenant qu'il a senti le vent.

— Eh bien, nous allons essayer de l'atteindre indirectement. Par l'intermédiaire de Pascale. Vous comprenez ? Je vais tout lui raconter, en espérant qu'elle lui fera entendre raison.

— Elle ne vous croira pas.

— Elle me croira peut-être si vous m'appuyez. Vous allez le faire, hein ?

Khouri regarda Volyova. Elle soutint son regard un long moment et elle était sur le point de répondre lorsque son bracelet émit un pépiement. Elle releva le poignet de son blouson et regarda le voyant. On la réclamait dans les hauteurs.

La passerelle paraissait, comme toujours, trop vaste, pour les rares personnes disséminées dans son immense volume. C'était pathétique, se dit Volyova, et pendant un instant elle songea à susciter les morts qu'elle avait aimés pour remplir un peu l'espace, afin de conférer un peu de décorum à la circonstance. Mais ç'aurait été dégradant, et de toute façon, elle y avait bien réfléchi, ça ne lui disait rien. Ses récentes discussions avec Khouri avaient étouffé tous les préjugés positifs qu'aurait pu lui inspirer l'entreprise. Khouri avait évidemment raison, ils prenaient un risque insensé rien qu'en approchant de Cerbère-Hadès, mais elle n'y pouvait rien. D'abord ils couraient le danger de faire détruire le vaisseau, et ce n'était pas tout : d'après Khouri, il se pouvait que ça vaille mieux que de laisser Sylveste entrer dans Cerbère. Le vaisseau et son équipage y survivraient peut-être... mais leur succès à court terme ne serait que le prélude à quelque chose de bien, bien pire. Si ce que Khouri lui avait dit à propos de la Guerre de l'Aube était vrai, même en partie, les conséquences seraient effroyables non seulement pour Resurgam – et pour son système – mais pour l'humanité tout entière.

Elle était sur le point de commettre la pire erreur de toute sa carrière, et ce n'était même pas vraiment une erreur, puisqu'elle n'avait pas le choix en la matière.

— Eh bien, Ilia, fit le triumvir Hegazi en la toisant du haut de son fauteuil, j'espère que ça vaut le coup.

Elle aussi – mais la dernière chose qu'elle était prête à faire était de lui avouer qu'elle éprouvait un léger malaise.

— N'oubliez pas, dit-elle à la cantonade, que dès que ce sera fait, il n'y aura pas de retour en arrière possible. Ça risque de très, très mal finir. Nous pourrions provoquer une réaction immédiate de la planète.

— Mais peut-être que non, objecta Sylveste. Je vous l'ai dit je ne sais combien de fois, Cerbère ne fera rien pour attirer l'attention.

— Espérons que votre théorie est exacte.

— Je pense que nous pouvons nous fier au bon docteur, dit Sajaki, qui se trouvait à côté de Sylveste. Il est aussi vulnérable que

nous.

Volyova éprouva l'envie d'en finir. Elle alluma l'holo, qui était resté éteint jusque-là, et afficha une image en temps réel du *Lorean*. L'épave ne donnait pas l'impression d'avoir changé depuis la dernière fois qu'ils l'avaient trouvée : la coque était toujours criblée de blessures horribles, infligées, comme ils le savaient à présent, immédiatement après que Cerbère eut attaqué et détruit les sondes. Mais, dans le vaisseau, les machines de Volyova n'étaient pas restées inactives ; il n'y en avait eu qu'un petit essaim, au début, semé par le robot qu'elle avait envoyé pour retrouver les inscriptions dans le journal de bord d'Alicia. Mais l'essaim avait crû rapidement, nourrissant sa propre expansion grâce au métal du bâtiment, s'interfaçant avec les systèmes d'autoréparation et de reconformation, dont la plupart avaient échoué à se rebouter après l'attaque de Cerbère. D'autres populations avaient suivi – et puis, un jour ou deux après la première imprégnation, le travail proprement dit avait commencé : la transformation de l'intérieur et de la peau du vaisseau. Un observateur non averti n'aurait rien vu de cela, mais toute activité industrielle produisait de la chaleur, et la paroi extérieure de l'épave détruite s'était légèrement réchauffée au cours des derniers jours, trahissant l'activité frénétique qui se déroulait à l'intérieur.

Volyova frotta son bracelet, vérifia les indications nominales. Ça allait bientôt commencer ; elle ne pouvait plus rien faire pour interrompre le processus.

— Mon Dieu, souffla Hegazi.

Le *Lorean* était en train de muer : il se dépouillait de sa peau. Des portions de la coque extérieure endommagée se détachaient par grands lambeaux, le vaisseau s'enveloppait dans un cocon de squames qui allait en s'expansant lentement. Ce qui apparaissait en dessous avait encore la même forme que l'épave, mais était entouré d'une carapace lisse comme la nouvelle peau d'un serpent. Les transformations avaient été plutôt faciles à imposer – contrairement au *Spleen*, le *Lorean* ne luttait pas contre ses propres virus autoreproducteurs. Il ne résistait pas aux mains qui le sculptaient. Si reformer le *Spleen* revenait à essayer de modeler du feu, le *Lorean* était de l'argile dans ses mains.

L'angle de prise de vue changea alors que les débris arrachés entraînaient la rotation du *Lorean* sur son axe longitudinal. Les moteurs Conjoinneur fonctionnaient toujours, et ils étaient maintenant sous son contrôle, par l'intermédiaire de son bracelet. Ils n'auraient probablement jamais atteint un niveau de puissance suffisant pour propulser le vaisseau à une vitesse proche de celle de la lumière, mais ce n'était pas l'intention de Volyova. Le voyage qu'il devait faire – le dernier voyage qu'il ferait jamais – serait d'une brièveté presque

insultante pour un tel bâtiment. Et maintenant, le vaisseau était à peu près vide, le volume intérieur comprimé dans les parois épaissies de la coque conique. Le cône était ouvert à la base ; le vaisseau ressemblait à un énorme dé à coudre pointu.

— Dan, dit-elle. Mes machines ont retrouvé les corps d'Alicia et de ses compagnons de bord. La plupart des mutins étaient en cryosomnie... mais ils n'ont pas survécu à l'attaque.

— Que dites-vous ?

— Je peux les faire revenir ici, si vous voulez. Mais ça prendrait du temps. Il faudrait que nous envoyions une navette pour les récupérer.

La réponse de Sylveste arriva plus vite qu'elle ne s'y attendait. Elle pensait qu'il voudrait y réfléchir une heure ou deux. Au lieu de quoi il dit :

— Non. Nous ne pouvons plus attendre. Vous avez raison : Cerbère a dû monitorer cette activité.

— Alors, les cadavres ?

Lorsqu'il répondit, ce fut comme s'il n'y avait qu'une seule façon raisonnable d'aborder le problème :

— Il va falloir qu'ils disparaissent.

Orbite de Cerbère-Hadès, héliopause de Delta Pavonis, 2566

Ça commençait.

Sylveste était assis, les doigts en clocher, devant une projection entoptique lumineuse qui occupait une bonne partie du volume de sa cabine. Pascale, à moitié perdue dans l'ombre du lit, était une sculpture abstraite toute en courbes. Il était assis en tailleur sur un tatami et tanguait dans la béatitude induite par quelques millimètres de vodka distillée à bord. Après des années d'abstinence forcée, sa résistance à l'alcool était devenue d'une faiblesse abyssale. Ce qui était un atout, en l'occurrence, dans la mesure où ça accélérerait le processus par lequel il abolissait le monde extérieur. Cela dit, la vodka ne faisait pas taire ses voix intérieures et ce retrait en lui-même ne servait qu'à créer une chambre d'écho où elles prenaient une dimension particulièrement insistante. L'une d'elles, en particulier, s'élevait au-dessus de la clameur. C'était la voix qui osait demander ce qu'il espérait trouver au juste sur Cerbère ; ce qui pourrait donner un sens objectif à sa quête. Or il n'en avait pas idée. Et ça lui faisait le même effet que quand on descend un escalier dans le noir et qu'on se trompe en comptant les marches : on croit mettre le pied par terre et on ne trouve qu'un vide vertigineux qui vous fait rater un battement de cœur.

Comme un shaman esquissant des esprits dans le vide avec ses doigts, Sylveste donna vie au planétaire qui était projeté devant lui. L'entoptique était une représentation schématique de la petite poche d'espace qui englobait Hadès, l'orbite de Cerbère et – à la limite – les machines humaines approchantes qui n'étaient plus dissimulées par un astéroïde. Au centre géométrique se trouvait Hadès, brûlant d'un rouge malsain, comme un abcès purulent. La petite étoile neutronique ne faisait que quelques kilomètres de diamètre, et pourtant elle dominait tout ce qui l'entourait ; son champ gravitationnel était un farouche tourbillon.

Les objets qui étaient à deux cent vingt mille kilomètres de l'étoile neutronique effectuaient deux orbites en une heure. Depuis qu'ils avaient analysé le témoignage d'Alicia, ils savaient qu'une autre sonde d'observation avait été détruite près de ce point, dont Sylveste figura l'orbite par une ligne rouge signifiant qu'au-delà c'était la mort. Cerbère l'avait détruite, exactement comme si le petit monde était aussi désireux de protéger les secrets d'Hadès que ses propres merveilles. Autre mystère : quel intérêt cela pouvait-il bien présenter ? Sylveste avait tenté de trouver une réponse, en vain. Mais il en avait déduit que rien, à cet endroit, n'était prévisible, ni même logique. En conservant ces deux vérités à l'esprit, il aurait peut-être une chance de réussir là où les machines aveugles et sa femme avaient échoué.

Cerbère repartait pour une nouvelle orbite de quatre heures six minutes, à neuf cent mille kilomètres d'Hadès. Il l'avait matérialisée en vert émeraude, parce qu'elle paraissait sûre, tant qu'on ne s'aventurait pas trop près de la planète même.

L'arme de Volyova – ce qui avait jadis été le *Lorean* – s'était à présent positionnée, grâce à son énergie propre, sur une orbite plus basse sans déclencher de réponse de Cerbère. Jusque-là. Parce que Sylveste ne doutait pas que quelque chose, en bas, savait qu'ils étaient là. Cette chose avait le doigt sur le bouton et attendait simplement de voir ce qui allait se passer pour déclencher la riposte.

Il ordonna au planétaire de se contracter jusqu'à ce que le gobelumen entre dans le champ. Il était encore à deux millions de kilomètres de l'étoile neutronique ; six secondes-lumière à peine, c'est-à-dire à portée de frappe des armes à rayon, sauf qu'il faudrait qu'elles soient très puissantes pour être mortelles : elles devraient disposer d'un rayon d'action de plusieurs kilomètres de diamètre rien que pour englober le vaisseau. Aucune arme matérielle ne pourrait les atteindre à cette distance. Il aurait fallu une attaque groupée, d'une force brutale, avec des armes relativistes, mais c'était peu vraisemblable, encore une fois. La leçon qu'ils pouvaient tirer du sort qu'avait connu le *Lorean* était que la planète agissait rapidement et furtivement, en évitant soigneusement l'étalage de puissance de feu qui aurait trahi le camouflage méticuleux de la croûte.

Tout cela était si nettement prévisible, se dit-il. Et c'est là qu'était le piège.

— Dan... fit Pascale en se réveillant. Il est tard. Il faut que tu te reposes. Pense à demain.

— Je parlais tout haut ?

— Comme un vrai fou. (Elle parcourut nerveusement la pièce du regard, remarqua la carte entoptique.) C'est vraiment ce qui va se passer ? Ça paraît tellement irréel...

— Tu parles de ça, ou du capitaine ?

— Des deux, j'imagine. On ne peut plus les dissocier. Ils dépendent l'un de l'autre.

Il s'approcha d'elle et lui caressa le visage, remué par de vieux souvenirs qu'il avait chéris et conservés comme un trésor pendant ses années d'emprisonnement sur Resurgam. Elle lui rendit ses caresses, et presque tout de suite ils firent l'amour, avec la détermination de ceux qui ont conscience d'être à la veille d'un événement historique ; que ce moment ne se représentera peut-être jamais, ce qui en rend chaque seconde d'autant plus précieuse.

— Les Amarantins ont bien attendu jusque-là, dit enfin Pascale. Et ce pauvre homme a tellement besoin d'aide. Ne pouvons-nous leur fiche un peu la paix ?

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Parce que je n'aime pas ce que c'est en train de te faire. Tu ne sens pas que tu as été attiré ici, Dan ? Tu ne sens pas que tu n'es plus maître de ta volonté ?

— Il est trop tard pour arrêter, maintenant.

— Non ! Il n'est pas trop tard et tu le sais. Dis à Sajaki de faire demi-tour. Dis-lui que tu feras ton possible pour son capitaine. Je suis sûre qu'il a suffisamment peur de toi maintenant pour accepter tout ce que tu lui demanderas. Quittons ce système avant qu'il ne nous fasse ce qu'il a fait à Alicia.

— Ils n'étaient pas préparés à l'attaque. Alors que nous, nous sommes prévenus. C'est toute la différence. En réalité, c'est nous qui allons attaquer les premiers.

— Quoi que tu espères trouver là-bas, ça ne vaut pas le genre de risque que tu t'apprêtes à prendre. (Elle lui prit le visage entre ses mains.) Tu ne comprends pas, Dan ? Tu as gagné. Tu as imposé ton point de vue. Tu as eu ce que tu voulais depuis toujours.

— Ça ne suffit pas.

Elle avait froid, mais elle resta près de lui tandis qu'il somnait dans de vagues rêves d'où il émergeait presque aussitôt, sans jamais trouver un vrai sommeil. Elle avait presque raison. Les Amarantins n'avaient pas à lui encombrer l'esprit ; pas pour cette seule et unique nuit. Elle voulait qu'il les oublie pour l'éternité. Mais ce n'était pas possible ; ça ne l'avait jamais été, et ça l'était moins que jamais. Le seul fait de vouloir qu'ils s'éloignent pour quelques heures aurait exigé une force qu'il n'avait pas. Ses rêves étaient pleins d'Amarantins. Et quand il se réveillait, ce qui lui arrivait souvent, les murs, au-delà des courbes de sa femme, grouillaient d'ailes entremêlées, menaçantes, dans l'attente.

L'attente de ce qui était sur le point d'arriver.

— Vous verrez, ça ne fait pas mal, dit Sajaki.

Il avait dit vrai. Au début, du moins. Khouri sentit la légère pression du casque de scrapping qui se verrouillait sur son cuir chevelu, afin de permettre le calage précis du dispositif de scannage. Elle entendit des espèces de cliquetis, des bourdonnements et voilà tout. Elle n'éprouva même pas le picotement auquel elle s'attendait plus ou moins.

— Ce n'était vraiment pas nécessaire, Triumvir.

Sajaki affina les paramètres du scrapping en tapant des instructions sur une console ridiculement démodée. Des coupes croisées de la tête de Khouri – des clichés à faible résolution – apparurent très vite.

— De toute façon, vous n'avez rien à craindre, hein, Khouri ? Rien à craindre du tout. C'est une simple formalité à laquelle j'aurais dû vous soumettre lors de votre recrutement, si ma collègue n'avait été contre...

— Et pourquoi maintenant ? Qu'ai-je fait pour que vous me fassiez subir ça maintenant ?

— Nous approchons d'une période critique, Khouri. Je dois pouvoir faire totalement confiance à tous les membres de l'équipage.

— Mais si vous grillez mes implants, je ne vous servirai plus à rien du tout !

— Oh, il ne faut pas écouter les histoires effrayantes de Volyova. Elle voulait juste me cacher ses petites affaires, au cas où je déciderais que j'étais aussi capable qu'elle de faire son boulot.

Les implants de Khouri apparurent sur les scans : de petites îles géométriques ordonnées dans la soupe amorphe de la structure neurale. Sajaki tapa sur quelques touches et le scanner se focalisa sur l'un des implants. Khouri sentit que son crâne la picotait. Les coupes structurelles dépouillèrent l'implant, dévoilant des strates de plus en plus profondes, de plus en plus complexes, selon une série d'agrandissements vertigineux, tel un satellite espion observant une cité, cadrant d'abord les quartiers, puis les rues, et montrant enfin les détails des bâtiments. Les données d'où était issue la simulation de la Demoiselle se trouvaient quelque part dans cette complexité, stockées sous une forme matérielle, physique.

Il y avait longtemps qu'elle ne lui était pas apparue. Elle l'avait vue pour la dernière fois au milieu de la tempête, sur Resurgam, quand elle avait annoncé à Khouri qu'elle était mourante et qu'elle était en train de perdre la guerre contre le Voleur de Soleil. L'avait-il vaincue depuis, ou le silence prolongé de la Demoiselle voulait-il dire qu'elle consacrait toute son énergie à livrer combat ? Nagorny était devenu fou quand le Voleur de Soleil avait élu domicile dans sa tête. Était-ce ce qui attendait Khouri, ou sa présence en elle serait-elle plus discrète ? Peut-être – et cette pensée n'avait rien de rassurant – avait-il

tiré la leçon de ses erreurs avec Nagorny. Khouri n'arrêtait pas de se demander ce que Sajaki devinerait de tout ça quand il aurait achevé le scrapping...

Il l'avait fait sortir de sa cabine – avec le renfort de Hegazi (qui n'était pas resté) –, mais même si Sajaki était venu seul, Khouri n'aurait pas essayé de lui résister. Volyova l'avait prévenue que Sajaki était plus fort qu'il n'en avait l'air et, si rompue au combat rapproché qu'elle puisse être, elle était sûre de ne pas avoir le dessus avec lui.

La salle de scrapping avait l'atmosphère d'une salle des tortures. Il y avait eu de la terreur, à cet endroit, jadis – il y avait des dizaines d'années, peut-être, mais c'était quelque chose qui ne s'effaçait jamais. Le scraper était ancien, aussi massif et monstrueux que tout le reste, à bord du vaisseau. Même s'il avait été subtilement amélioré par rapport à son état d'origine, il ne serait jamais aussi sophistiqué que les appareils dont les services de renseignements de son parti disposaient au Bout du Ciel. Le scraper de Sajaki était du genre à provoquer des dégâts neurologiques, comme un cambrioleur frénétique pillant une maison. Il était à peine plus évolué que les scanners destructeurs que Cal Sylveste utilisait à l'époque des Quatre-Vingts... et peut-être même moins, tout compte fait.

Et maintenant, il la tenait. Il en avait déjà appris pas mal sur ses implants... il déchiffrait leur structure, décodait leurs caractéristiques. Quand il aurait mis ces données à plat, il ajusterait le scrapping pour résoudre les schémas corticaux et extraire les réseaux de connectivité neurale de son crâne. Khouri en connaissait un rayon sur le scrapping grâce à ses relations dans les services de renseignements. C'est dans ces topologies qu'étaient localisées la mémoire à long terme et des traits de personnalité si bien imbriqués qu'ils seraient difficiles à isoler. Mais si le matériel de Sajaki n'était pas le meilleur, il disposait probablement d'excellents algorithmes pour distiller les traces de souvenirs. Au fil des siècles, les modèles statistiques avaient étudié les schémas de stockage mémoriel de dix milliards d'esprits humains, établissant la corrélation entre la structure et l'expérience. Des impressions données avaient tendance à se refléter dans des structures neurales similaires – les qualia internes – qui étaient les blocs fonctionnels à partir desquels étaient constitués les souvenirs plus complexes. Ces qualia n'étaient jamais les mêmes d'un esprit à l'autre, sauf dans des cas très rares, mais ils n'étaient pas encodés non plus de façon radicalement différente. La nature n'avait pas coutume de s'écarter du chemin d'énergie minimale pour parvenir à une solution particulière. Les modèles statistiques parvenaient à identifier très efficacement ces schémas de qualia et à cartographier les connexions à partir desquelles étaient forgés les souvenirs. Sajaki n'aurait qu'à identifier un nombre suffisant de structures de qualias, définir les

schémas qui les hiérarchisaient et laisser ses algorithmes touiller tout ça, après quoi il n'ignorerait en principe plus rien à son sujet. Il pourrait fouiller à loisir dans ses souvenirs.

Une alarme retentit. Sajaki leva les yeux de l'un des voyants. Les implants de Khouri étaient d'un rouge brillant ; un rouge qui s'étendait aux zones voisines du cerveau.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— La chaleur induite, répondit Sajaki d'un ton détaché. Vos implants chauffent un petit peu.

— Vous feriez mieux d'arrêter, non ?

— Pas encore. J'imagine que Volyova a dû les protéger contre les attaques des pulsations électromagnétiques. Un peu de surchauffe ne provoquera pas de dommage irréversible.

— Mais j'ai mal à la tête... ça ne va pas !

— Je suis sûre que vous arriverez à le supporter, Khouri.

La pression migraineuse était survenue sans prévenir, et elle était vraiment insupportable, à présent. C'était comme si Sajaki lui avait placé la tête dans un étau. L'élévation de température de son crâne devait être bien pire que ne le laissaient supposer les scanners. Nul doute que Sajaki – qui devait se soucier de l'intérêt de ses clients comme de sa première chemise – avait calibré l'affichage de données de telle sorte qu'il ne mette pas en évidence les dégâts mortels sur le cerveau avant qu'il ne soit trop tard...

— Non, Yuuji-san. Elle ne pourra pas le supporter ! Arrêtez ça tout de suite !

La voix, miraculeusement, était celle de Volyova. Sajaki jeta un coup d'œil en direction de la porte. Il avait dû la voir arriver bien avant Khouri, mais il se contenta d'afficher un air indifférent et blasé.

— Qu'y a-t-il, Ilia ?

— Tu le sais parfaitement, ce qu'il y a. Arrête ça avant de la tuer.

Volyova entra dans le champ visuel de Khouri. Elle parlait d'un ton autoritaire, mais Khouri voyait bien qu'elle était désarmée.

— Je n'ai encore rien appris d'utile, objecta Sajaki. J'ai besoin de quelques minutes de plus...

— Quelques minutes de plus et elle sera morte, répondit Volyova. Et ses implants seront endommagés au-delà de toute possibilité de réparation, ajouta-t-elle avec un pragmatisme typique.

Ce second argument porta peut-être plus sur Sajaki que le premier. Il procéda à un rapide réglage, et les zones rouges devinrent d'un rose moins alarmant.

— Je pensais que ses implants avaient été dûment renforcés...

— Ce ne sont que des prototypes, Yuuji-san. (Volyova se rapprocha et regarda les voyants.) Oh non ! Sajaki ! Quel foutu crétin ! Ils sont peut-être déjà endommagés ! Ah, je vous jure ! fit-elle entre

ses dents.

Sajaki attendit un moment sans mot dire. Khouri se demanda s'il allait se déchaîner et tuer Volyova dans une explosion de frénésie. Puis il fronça les sourcils et, d'un geste, interrompit le scrapping, regarda s'éteindre les voyants et ôta le casque de la tête de Khouri.

— Ce ton, triumvira, et le choix des termes étaient on ne peut plus inappropriés, protesta Sajaki.

Khouri le vit mettre la main dans la poche de son pantalon et en sortir quelque chose – une chose qui, l'espace d'un instant, ressembla à une seringue hypodermique.

— Tu as failli supprimer notre artilleur, lança Volyova.

— Je n'en ai pas fini avec elle. Ni avec toi, d'ailleurs. Tu as bidouillé le scrapping, hein, Ilia ? Tu y as intégré un système qui t'a alertée quand je l'ai mis en route ? C'est très futé.

— J'ai fait ça pour protéger un élément important de l'équipage.

— Mais bien sûr...

Sajaki laissa sa phrase en suspens, lui donnant des allures de menace implicite, et il quitta discrètement la salle de scrapping.

Orbite de Cerbère-Hadès, héliopause de Delta Pavonis, 2566

Sylveste se dit que la situation présentait une symétrie dérangement. D'ici quelques heures, les armes secrètes commenceraient à combattre les systèmes immunologiques enfouis dans Cerbère ; virus pour virus, dent pour dent. Et lui, à la veille de cette attaque, il se préparait à combattre la Pourriture Fondante qui rongerait ou, selon le point de vue où l'on se plaçait, accroissait d'une façon grotesque le malheureux capitaine de Volyova. La symétrie semblait traduire un ordre sous-jacent dont il ne percevait qu'un aspect. Ce n'était pas un sentiment agréable : il avait l'impression de jouer à un jeu dont il aurait découvert, en cours de partie, que les règles étaient beaucoup plus compliquées qu'il ne l'imaginait jusque-là.

Afin de permettre à la simulation bêta de Calvin d'opérer par son canal, Sylveste devait se plonger dans un état de semi-conscience ambulatoire voisin du somnambulisme. Calvin l'actionnerait comme une marionnette. Il recevrait des informations sensorielles par l'intermédiaire direct de ses yeux et de ses oreilles et enverrait directement à son système nerveux les informations qui le feraient se mouvoir. Il parlerait même par sa bouche. Les drogues inhibitrices avaient déjà paralysé tout son corps, et cette sensation était aussi désagréable et nauséuse que dans ses souvenirs.

Sylveste se voyait sous la forme d'une machine dont Calvin était sur le point de devenir le fantôme...

Ses mains manipulaient les instruments de diagnostic médical, en se cantonnant à la périphérie de l'excroissance. Il était dangereux de s'aventurer trop près du cœur ; le risque que ses propres implants soient contaminés par la peste était trop important. Il faudrait bien, lors de cette séance ou de la prochaine, qu'ils se rapprochent du cœur ; c'était inévitable, mais Sylveste n'avait pas vraiment envie d'y penser pour l'instant. À ce moment-là, Calvin utiliserait de simples

drones asservis depuis un endroit éloigné du bâtiment, mais ils étaient sensibles aussi. Un drone qui était tombé en panne près du capitaine était déjà prisonnier d'une mince résille fibreuse. Il ne contenait aucun composant moléculaire, mais tout se passait comme si la peste pouvait l'utiliser malgré tout en l'intégrant à la matrice transformationnelle du capitaine. Il nourrissait sa fièvre. Calvin devait se rabattre sur des instruments plus rudimentaires, à présent, mais c'était reculer pour mieux sauter : à un moment donné – qui ne tarderait sans doute plus –, ils devraient attaquer la peste avec la seule arme vraiment capable de lutter contre elle : une chose qui lui ressemblait beaucoup.

Sylveste sentait les processus de pensée de Calvin bouillonner sous son propre niveau de conscience. Ce n'était pas une conscience à proprement parler : la simulation qui occupait son corps et le manœuvrait n'était qu'une mimèse, mais quelque part, dans l'interface avec son propre système nerveux, tout se passait comme si quelque chose avait surgi, une chose qui surfait sur cette crête chaotique. Toutes les théories et ses propres préjugés le niaient, évidemment, mais il ne voyait pas quelle autre explication donner à cette impression de dissociation. Il n'osait demander à Calvin s'il éprouvait la même sensation, et n'aurait pas forcément accordé foi à sa réponse.

— Fiston, dit Calvin, je voulais te dire quelque chose, et j'attendais ce moment pour le faire. C'est quelque chose qui m'inquiète, mais je ne voulais pas en parler devant nos... euh, nos clients.

Sylveste savait qu'il était seul à entendre la voix de Calvin. Il devait sous-vocaliser pour répondre, Calvin limitant momentanément le contrôle vocal de son hôte.

— Le moment est vraiment mal choisi. Au cas où tu n'aurais pas remarqué, nous sommes en plein milieu d'une opération.

— C'est justement de l'opération que je veux te parler.

— Alors, fais vite.

— Je pense qu'on ne compte pas que nous réussissions.

Sylveste constata que ses mains – animées par Calvin – n'avaient pas cessé de s'affairer au cours de cet échange. Il était conscient de la présence de Volyova, qui attendait les instructions, debout à côté de lui.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? lança-t-il en sous-vocalisant.

— Je crois que Sajaki est un homme très dangereux.

— Génial, comme ça, on est deux. Ça ne t'a pas empêché de collaborer avec lui.

— J'étais reconnaissant, au début, admit Calvin. Il m'a sauvé, après tout. Et puis j'ai commencé à me demander de quoi tout ça pouvait bien avoir l'air de son point de vue. Et j'en viens à me demander s'il ne serait pas un tout petit peu dingue. Pour moi, il y a

des années que n'importe quel individu sensé considérerait le capitaine comme mort. Le Sajaki que j'ai rencontré la dernière fois était d'une loyauté farouche, mais à l'époque, au moins, sa croisade avait un sens. Nous avions encore un espoir de sauver le capitaine.

— Et maintenant, il n'y en a plus ?

— Il a été contaminé par un virus contre lequel toutes les ressources du système de Yellowstone sont restées impuissantes. Le système entier avait été attaqué par le même virus, mais certaines enclaves isolées ont résisté pendant des mois. Des gens dotés de techniques aussi sophistiquées que les nôtres se sont démenés, dans ces enclaves, pour trouver un remède, et ils n'ont jamais réussi. Nous ne savons même pas quelles voies ils ont explorées, ni quelles approches auraient peut-être marché s'ils avaient disposé de plus de temps.

— J'ai dit à Sajaki que ce qu'il lui fallait, c'était un magicien, un faiseur de miracles. S'il ne m'a pas cru, c'est son problème.

— Le problème, c'est que je crois qu'il t'a cru. Seulement, je te l'ai dit, je pense qu'on ne compte pas sur nous pour réussir.

Il se trouva que Sylveste regardait le capitaine, Calvin lui ayant judicieusement arrangé la vue. Et en voyant la chose qui se trouvait sous ses yeux, il eut une révélation aussi brève que fulgurante. Il venait de comprendre que Calvin avait absolument raison. Oh, ils effectueraient bien les gestes préliminaires au traitement du capitaine – les examens rituels destinés à établir le degré de contamination de sa chair –, mais ça n'irait pas plus loin. Quoi qu'ils tentent, si brillamment conçu que ça puisse être, ça ne marcherait pas. Ça ne pouvait pas. Ou, plus précisément, on ferait en sorte que ça ne marche pas. C'était cette dernière prise de conscience qui était la plus dérangeante, parce qu'elle venait de Calvin, et non de Sylveste. Il avait vu quelque chose qui était encore opaque pour lui, mais ça paraissait évident, à présent ; évident et fracassant.

— Tu crois qu'il nous en empêchera ?

— Je crois que c'est déjà fait. Nous avons tous les deux constaté que le taux de croissance du capitaine s'était accéléré depuis notre arrivée à bord, mais nous avons écarté cette information en l'attribuant à une coïncidence, ou à notre imagination. Or je ne crois pas que ce soit ça. Je pense que Sajaki l'a laissé se réchauffer.

— Oui... J'étais arrivé à cette conclusion moi-même. Il y a autre chose, hein ?

— Les biopsies ; les échantillons de tissus que j'ai demandés.

Sylveste savait où il voulait en venir. Le drone qu'ils avaient envoyé prélever les échantillons de cellules était maintenant à moitié digéré par la peste.

— Tu ne crois pas à une panne normale, hein ? Tu penses que

c'est Sajaki qui l'a provoquée.

— Sajaki ou l'un des autres membres de l'équipage.

— Elle ?

Sylveste sentit qu'il jetait un coup d'œil en direction de Volyova.

— Non, répondit Calvin dans un murmure rigoureusement superflu. Pas elle. Ça ne veut pas dire que je lui fais confiance, mais je ne pense pas qu'elle soit à la botte de Sajaki.

— De quoi parlez-vous ? demanda Volyova en s'approchant d'eux.

— Ne vous approchez pas trop, l'avertit Calvin par la bouche de Sylveste, qui, pour le moment, était incapable de formuler le moindre son, même en sous-vocalisant. Nos investigations pourraient libérer des spores de la peste, et nous ne tenons pas à ce que vous les inhaliez.

— Ça ne me ferait rien, répondit Volyova. Je suis *brezgatnik*. Il n'y a rien en moi qui puisse être atteint par la peste.

— Alors pourquoi avez-vous l'air tellement sur la réserve ?

— Parce qu'il fait froid, *svinoï*. Attendez un peu... Auquel de vous deux suis-je en train de parler en réalité ? C'est Calvin, hein ? Je suppose que je vous dois un peu plus de respect ; ce n'est pas vous qui nous faites chanter, après tout.

— Vous êtes trop bonne, fit Sylveste malgré lui.

— J'imagine que vous êtes arrivé à une stratégie, maintenant ? Le triumvir Sajaki ne sera pas content s'il pense que vous ne respectez pas votre part du marché.

— Le triumvir Sajaki, dit Calvin, pourrait bien être une partie du problème.

Elle se rapprocha et Sylveste vit qu'elle grelottait. Elle n'était pas aussi chaudement vêtue que lui.

— Je ne suis pas sûre de comprendre cette allusion.

— Vous pensez vraiment qu'il veut que nous guérissions le capitaine ?

Ce fut comme s'il lui avait donné une gifle en pleine face.

— Et pourquoi ne le voudrait-il pas ?

— Il a pris goût au commandement. Votre Triumvirat n'est qu'une mascarade. Sajaki est votre capitaine, il ne lui manque que le titre, et vous le savez pertinemment, Hegazi et vous. Il n'y renoncera pas sans combattre.

Elle répondit trop vite pour être parfaitement convaincante :

— À votre place, je ferais ce que j'ai à faire et je ne m'occuperais pas des motivations du triumvir. C'est lui qui vous a fait venir ici, après tout. Il a parcouru des années-lumière pour que vous veniez à l'aide du capitaine. Il n'aurait pas fait ça s'il n'avait pas envie de le voir guérir.

— Il fera en sorte que nous rations notre coup, répondit Calvin. Et malgré notre échec, un nouvel espoir germera. Il vous dira qu'il y a un autre moyen de traiter le capitaine, et il vous lancera à sa poursuite. Et avant que vous ayez compris ce qui vous arrivait, vous serez repartis pour un nouveau siècle d'errance.

— Dans ce cas, dit-elle lentement, comme si elle craignait de se laisser entraîner dans un piège, pourquoi Sajaki n'a-t-il pas encore tué le capitaine ? Sa situation serait assurée.

— Parce que ça l'obligerait à vous trouver une utilité.

— Une utilité ?

— Oui, réfléchissez, fit Calvin. (Il lâcha les instruments chirurgicaux et s'écarta du capitaine comme un acteur s'apprêtant à entrer sous les feux des projecteurs pour dire un monologue.) Cette quête pour guérir le capitaine est le seul dieu que vous êtes capables de servir. Il y a peut-être eu un moment où c'était un moyen au service d'une fin... mais cette fin n'est jamais venue, et avec le temps ça a cessé d'avoir de l'importance. Je suis au courant des armes que vous avez à bord de ce bâtiment, même celles dont vous ne voulez pas parler. Pour le moment, elles vous servent de moyen de pression quand vous avez besoin de quelqu'un dans mon genre : quelqu'un qui peut faire mine de soigner le capitaine, sans aucun résultat réel.

Calvin se tut quelques secondes, et Sylveste s'en réjouit. Il en profita pour reprendre son souffle et avaler sa salive.

— Imaginez maintenant que Sajaki devienne capitaine, que ferait-il ? Que feriez-vous de ces armes, contre qui pourriez-vous les utiliser ? Il faudrait que vous vous inventiez un ennemi de toute pièce. Et que pourrait-il bien avoir d'intéressant pour vous, cet ennemi ? Vous avez ce bâtiment, que pourriez-vous désirer d'autre ? Des ennemis idéologiques... ? Mm, pas facile. S'il y a une chose que je n'ai pas remarquée chez vous, c'est bien un attachement à quelque idée que ce soit, en dehors peut-être de votre survie. Non, je pense que Sajaki sait, au fond de lui-même, ce qui arriverait. Il sait que s'il devenait capitaine, tôt ou tard, vous seriez obligés d'utiliser ces armes pour la seule raison que vous les avez. Et je ne pense pas au genre d'intervention minimaliste dont vous avez fait la démonstration sur Resurgam. Il faudrait que vous alliez jusqu'au bout. Que vous utilisiez chacune de ces horreurs.

Volyova réagit vite. Sylveste avait déjà été impressionné par sa rapidité.

— Dans ce cas, nous devrions être reconnaissants au triumvir Sajaki, non ? En ne tuant pas le capitaine, il nous empêche de sombrer dans l'abîme.

Mais, à sa façon de parler, on aurait dit qu'elle se faisait l'avocate du diable, n'exprimant sa pensée que pour mieux en démontrer

l'hérésie.

— Oui, fit Calvin d'un ton dubitatif. J'imagine que vous avez raison.

— Je n'en crois pas un mot, fit Volyova en s'emportant. Et si vous étiez l'un des nôtres, le seul fait d'entretenir ces pensées serait une trahison.

— Comme vous voulez. Mais nous avons déjà eu la preuve que Sajaki veut saboter l'opération.

L'espace d'un instant, un éclair de curiosité passa sur son visage, mais elle le réprima avec son efficacité coutumière.

— Votre paranoïa ne m'intéresse pas, Calvin – si c'est bien à Calvin que je parle. J'ai des obligations envers Dan. Je dois le faire entrer dans Cerbère. Et j'ai une obligation envers vous : vous aider à guérir le capitaine. La discussion de tout autre sujet est superflue.

— Enfin... Je suppose que vous avez l'antivirus ?

Volyova tira un flacon de son blouson.

— Il agit sur les échantillons de peste que j'ai réussi à isoler et à mettre en culture. Maintenant, je ne sais pas s'il marchera contre ça.

Elle lui lança le flacon. Sylveste sentit que ses mains se tendaient pour le rattraper. Il pensa furtivement à la fiole qu'il avait tenue entre ses doigts avant son mariage.

— C'est un plaisir de travailler avec vous, dit Calvin.

Volyova quitta Calvin ou Dan Sylveste – elle n'avait jamais très bien su auquel des deux elle avait affaire – après lui avoir donné des instructions explicites concernant la façon d'administrer l'antidote. Elle avait eu avec lui les relations d'un apothicaire avec un chirurgien, se dit-elle ; elle avait préparé un sérum qui marchait en laboratoire, et elle était en mesure de donner de vagues instructions concernant son utilisation, mais les décisions ultimes, les vraies questions de vie et de mort étaient à la discrétion du chirurgien, et elle n'avait pas envie d'intervenir. Après tout – ou plutôt, avant tout –, si les conditions d'intervention n'avaient pas été aussi critiques, ils n'auraient pas eu besoin de faire venir Sylveste à bord. Et l'antivirus n'était qu'un élément du traitement, même s'il se pouvait qu'il soit décisif.

Elle reprit l'ascenseur menant à la passerelle en s'efforçant de ne pas penser à ce que Calvin (c'était sûrement lui, non ?) lui avait dit de Sajaki. Mais c'était difficile ; son discours était trop logique, ses arguments trop sensés. Et que devait-elle penser du prétendu sabotage de ses tentatives de soins ? Elle avait failli lui poser la question, mais elle s'était ravisée, craignant peut-être d'entendre un argument qu'elle n'aurait pu réfuter. Comme elle l'avait dit – et c'était vrai, d'une certaine façon –, le seul fait d'envisager ce genre d'hypothèse relevait de la trahison.

Mais à bien des égards, la trahison, elle l'avait déjà commise.

Sajaki commençait à avoir des doutes à son sujet ; c'était évident. S'opposer au scrapping de Khouri était une chose. C'en était une autre que de bidouiller l'appareil afin d'être prévenue quand Sajaki l'activerait : ça ne faisait pas partie des prérogatives normales de son domaine de compétence ; c'était l'expression d'une paranoïa silencieuse, d'une peur et d'une haine sournoises. Par bonheur, elle était arrivée à temps. Le scrapping n'avait pas commis de dégâts irrémédiables, et il était peu probable que Sajaki ait réussi à établir un relevé suffisant du volume neural pour obtenir plus que des impressions brouillées, et non des souvenirs susceptibles de l'incriminer véritablement. Maintenant, se dit-elle, Sajaki serait plus prudent : il n'avait pas intérêt à ce qu'ils perdent leur artilleur. Mais... et s'il reportait ses soupçons sur elle ? Sajaki n'aurait pas de scrupules à la soumettre au scrapping. Certes, ça anéantirait toute illusion d'égalité entre eux, mais il n'aurait pas à craindre d'endommager les implants qu'elle n'avait pas. Et comme tout, à bord du *Lorean*, se faisait plus ou moins automatiquement, la période où elle lui avait été vraiment utile n'était plus qu'un souvenir.

Elle consulta son bracelet. L'esquille de métal qu'elle avait extraite du crâne de Khouri lui donnait plus de fil à retordre qu'elle n'aurait cru. Elle en avait plus ou moins obtenu la composition et les courbes de tension, et elle avait demandé au vaisseau de les rapprocher de tout ce qu'il avait en mémoire. L'intuition selon laquelle c'était Manoukhian qui la lui avait implantée semblait se confirmer, parce qu'il était clair que l'esquille ne provenait pas du Bout du Ciel. Mais le vaisseau continuait à chercher de plus en plus profondément dans sa mémoire. Il explorait à présent des données technologiques vieilles de deux cents ans. Quelle idée de chercher si loin... ? D'un autre côté, elle n'allait pas s'arrêter là. D'ici quelques heures, les systèmes auraient corrélé jusqu'aux fichiers remontant à la fondation de la colonie ; aux rares informations rescapées de l'ère Amerikano. Même si ses recherches restaient vaines, elle pourrait au moins dire à Khouri qu'elles avaient été exhaustives.

Il n'y avait personne sur la passerelle.

La gigantesque salle était plongée dans le noir. La seule lumière était celle de la sphère qui affichait le système binaire Cerbère-Hadès. Il n'y avait pas d'autre membre de l'équipage (parmi les rares encore vivants, se dit-elle), et aucun des morts n'avait été, en ce moment précis, rappelé des archives qui assuraient leur postérité, afin de faire valoir son point de vue dans une langue que peu de gens parlaient encore. La solitude convenait à Volyova. Elle n'avait pas envie de discuter avec Sajaki (surtout pas à lui), et elle n'appréciait pas particulièrement la compagnie de Hegazi. Même la présence de Khouri

soulevait trop de problèmes. Elle l'obligeait à se pencher sur des sujets dont elle n'avait pas envie de s'encombrer l'esprit. Pendant quelques minutes au moins, Volyova allait se payer le luxe d'être seule, dans son élément, et – même si c'était idiot – d'oublier tout ce qui transformait l'ordre en chaos.

Elle allait passer un moment avec ses armes magnifiques.

Le *Lorean* transfiguré s'était translaté sur une orbite encore plus basse, à dix mille kilomètres seulement de la surface de Cerbère, sans provoquer de réaction de la planète. Volyova avait rebaptisé l'immense objet conique « tête de pont », puisque c'était la fonction à laquelle elle le destinait. Pour les autres, ce n'était que « l'arme de Volyova », s'il fallait lui donner un nom. La chose faisait quatre mille mètres de long ; presque la même longueur que le gobe-lumen dont elle était issue. Il ne restait pas grand-chose du bâtiment de départ ; même les parois étaient des nids d'abeilles pleins de pores dans lesquels étaient incrustés des clades de cybervirus classifiés militaires, d'une structure identique à celle de l'antivirus qui allait être administré au capitaine. De grosses armes à projectiles et à rayons occupaient les cavernes ménagées dans les parois. L'ensemble était enchâssé dans plusieurs mètres d'hyperdiamant qui serait sacrifié au moment de l'impact. Les ondes de choc ébranleraient la tête de pont sur toute sa longueur lorsqu'elle heurterait la surface, mais les liaisons du cristal piézoélectrique absorberaient rapidement l'énergie des ondes de choc et la redirigeraient vers les systèmes d'armement. La vitesse d'impact serait relativement lente, de toute façon – moins d'un kilomètre à la seconde, puisque la tête de pont décélérerait fortement juste avant de crever la croûte. Croûte qui aurait préalablement été minée ; en dehors des canons frontaux de la tête de pont, Volyova déploierait autant d'armes de la cache secrète que cela lui paraîtrait utile.

Elle interrogea l'arme par l'intermédiaire de son bracelet. Ce ne fut pas la plus passionnante des conversations. La persona qui contrôlait le système était rudimentaire ; que pouvait-on attendre d'une entité qui n'avait que quelques jours d'espérance de vie ? Mais, dans une certaine mesure, mieux valait qu'elle ait un pois chiche dans la cervelle ; il n'aurait plus manqué qu'elle se fasse des idées au-dessus de sa condition. Sans compter, se dit-elle, que la tête de pont n'aurait peut-être pas beaucoup de temps devant elle pour jouir de sa propre intelligence.

Les nombres dansant sur la sphère annoncèrent que la tête de pont était fin prête. Elle devait se fier à ce que disaient les affichages récapitulatifs, car l'arme lui était à bien des égards inconnue. Elle en avait esquissé les caractéristiques de base, mais le gros travail avait été effectué par des programmes de conception autonomes, et ils

n'avaient daigné l'informer ni des problèmes techniques qu'ils avaient pu rencontrer, ni des solutions qu'ils y avaient apportées. Cela dit, si elle ne savait pas grand-chose de la tête de pont, elle était un peu dans la situation de la mère qui aurait réussi à faire un enfant sans connaître la localisation précise de ses artères, de chacun de ses nerfs... ou même la biochimie précise de son métabolisme. Ce n'en était pas moins sa création, son enfant.

Un enfant qu'elle condamnait à une mort prématurée, ignominieuse. Mais sûrement pas inutile.

Son bracelet émit un pépiement. Elle y jeta un coup d'œil, espérant que c'était une giclée d'infos de la tête de pont ; une brève réactualisation suite à un changement de cap de dernière minute décidé par le système de réplication encore actif.

Ce n'était pas ça du tout.

Ça venait du bâtiment : il avait trouvé une corrélation pour l'esquille. Il avait dû fouiller dans des dossiers techniques vieux de plus de deux siècles, mais il avait fini par dénicher une concordance. Et en dehors des schémas de stress – qui avaient pu être provoqués après la fabrication de l'esquille métallique –, la correspondance était absolue, dans les limites des erreurs de mesure.

Elle était encore seule sur la passerelle.

— Affichage demandé ! ordonna Volyova.

Une image en lumière visible de l'esquille immensément agrandie apparut sur la sphère, bientôt suivie par une série de zooms avant commençant par un cliché pris au microscope électronique, en différents niveaux de gris, qui faisait apparaître la structure cristalline torturée de l'esquille. Le dernier était une image ATM aux couleurs criardes, d'une résolution d'analyse à l'échelle atomique, où les atomes individuels étaient fondus ensemble. Des images obtenues par le spectrographe de masse ou par cristallographie aux rayons X apparurent dans des fenêtres distinctes, accompagnées d'une profusion de données techniques. Volyova ne s'intéressa même pas à ces résultats ; elle les connaissait par cœur, puisque c'était elle qui avait effectué la plupart des mesures.

Elle regarda l'affichage se décaler sur un côté et un ensemble de graphes très semblables apparaître de l'autre côté, autour d'une esquille de matériau d'allure similaire, identique au niveau de la résolution atomique, mais qui ne présentait pas les mêmes schémas de stress. La composition, les ratios isotopiques, les caractéristiques du treillis, tout était identique : beaucoup de fullerènes, organisés en allotropes structurels, composant une matrice d'une complexité stupéfiante, faite d'un sandwich de couches de métal et d'alliages étranges. Des pointes d'yttrium et de scandium, avec tout un magma de traces d'éléments transuraniens qui formaient comme des îlots de

stabilité, apportant sans doute une résilience mystérieuse aux propriétés massives de l'esquille. Et pourtant, à la connaissance de Volyova, il y avait des substances plus étranges à bord du vaisseau ; elle en avait elle-même synthétisé quelques-unes. L'esquille était très bizarre, mais elle était manifestement issue d'une technologie humaine – les nanotubes de carbone étaient en fait une signature typiquement demarchiste, et les îlots stables de transuraniens étaient très en vogue aux vingt-quatrième et vingt-cinquième siècles.

L'esquille, en fait, ressemblait beaucoup au matériau dont aurait pu être faite la coque d'un vaisseau spatial de cette époque.

C'était aussi ce que semblait penser le bâtiment. Que faisait Khouri avec ce bout de coque de vaisseau enfoui en elle ? Quel genre de message Manoukhian avait-il voulu lui faire passer ? Maintenant, elle se trompait peut-être, et Manoukhian n'avait rien à voir là-dedans, ce n'était qu'un hasard. Sauf s'il s'agissait d'un vaisseau très particulier...

C'était bien ce qu'il semblait. La technologie était caractéristique de cette époque, mais, en tenant compte de toutes ses spécificités, l'esquille était unique – fabriquée avec des tolérances plus réduites que nécessaire, même pour une application militaire. En réalité, au fur et à mesure que Volyova digérait les résultats, il devint clair que cette esquille ne pouvait venir que d'une sorte de vaisseau : un navire de contact appartenant à la Fondation Sylveste pour les Études Vélaires.

Les détails des ratios isotopiques montraient qu'elle venait d'un vaisseau entre tous : le bâtiment de contact qui avait emmené Sylveste à la limite du Voile de Lascaille. Sur le coup, Volyova se dit que cette découverte lui suffisait. La boucle était bouclée : elle avait la confirmation que la Demoiselle de Khouri avait vraiment un lien avec Sylveste. Mais ça, Khouri le savait déjà... ce qui voulait dire que le message devait avoir une signification plus profonde. Et cette signification, Volyova l'avait déjà entrevue, naturellement. L'espace d'un instant, l'énormité de la chose la fit vaciller. Ça ne pouvait pas être elle, n'est-ce pas ? Il était impossible qu'elle ait survécu à ce qui s'était passé du côté du Voile de Lascaille. Pourtant, Manoukhian avait dit à Khouri qu'il l'avait trouvée dans l'espace. Et il se pouvait très bien qu'elle se fasse passer pour une hermétique afin de dissimuler des blessures plus sauvages que tout ce que la peste aurait pu lui infliger...

— Affichage Karine Lefèvre ! ordonna Volyova, retrouvant le nom de la femme qui aurait dû mourir au contact du Voile.

Son visage apparut au-dessus d'elle, aussi grand que celui d'une déesse. Elle était jeune, et au peu qu'on voyait de ses épaules, on devinait qu'elle était vêtue à la mode de la Belle Époque de Yellowstone, l'âge d'or étincelant qui avait précédé la Pourriture Fondante. Et son visage lui était familier – pas d'une façon

bouleversante, personnelle, mais elle le reconnut tout de suite. Elle avait vu cette femme dans une douzaine de documentaires historiques, qui tous affirmaient qu'elle était morte depuis longtemps ; tuée par des forces étranges, qui passaient la compréhension humaine.

Et comment. L'origine de ce schéma de stress était évidente, à présent. Les ondes gravitationnelles qui environnaient le Voile de Lascaille avaient broyé la matière jusqu'à la vider de son sang.

Tout le monde pensait que Karine Lefèvre était morte de cette façon.

— *Svinoï*, dit la triumvira Ilia Volyova, parce que le doute n'était plus permis.

Depuis sa plus tendre enfance, Khouri avait remarqué qu'il se passait quelque chose de bizarre quand elle touchait un objet brûlant, comme le canon d'une arme à feu qui venait de tirer. Il y avait un éclair de douleur prémonitoire, mais si bref qu'il faisait à peine mal ; c'était plutôt un avertissement de la vraie souffrance, qui était inévitable. Et puis la douleur prémonitoire diminuait, toute sensation disparaissait complètement pendant un instant, et elle en profitait pour retirer sa main de la source de chaleur. Mais il était trop tard ; la vraie douleur se faisait sentir, et elle ne pouvait rien y faire, sinon se préparer à son arrivée, comme une maîtresse de maison attendant un invité. Évidemment, ça ne faisait jamais si mal que ça. Généralement elle relirait vivement sa main, et il n'y avait même pas de trace. Mais ça la faisait toujours réfléchir. Si la douleur prémonitoire suffisait à la persuader de retirer la main – ce qui était toujours le cas –, quelle était la raison d'être du tsunami d'authentique douleur qui survenait ensuite ? Pourquoi fallait-il qu'il y ait douleur, d'ailleurs, à partir du moment où elle avait reçu le message et enlevé sa main de la source du mal ? Et quand, plus tard, elle découvrit qu'il y avait une raison physiologique valable au délai entre les deux avertissements, elle lui parut presque méprisable.

C'était ce qu'elle éprouvait en ce moment précis, assise dans la chambre-araignée avec Volyova, qui venait de mettre un nom sur un certain visage. Karine Lefèvre ; c'était ce qu'elle avait dit. Et il y avait eu un éclair prémonitoire, choquant, comme un écho venu du futur de ce à quoi ressemblerait le vrai choc. Un écho très faible, en vérité. Ensuite, l'espace d'un instant, plus rien.

Et puis elle l'avait pris de plein fouet.

— Comment se pourrait-il que ce soit elle ? demanda Khouri, après, lorsque le choc eut moins disparu qu'il ne fut devenu une composante normale de son bruit de fond émotionnel. Ce n'est pas possible. Ça n'a pas de sens.

— Je crois que ça en a trop, au contraire, répondit Volyova. Ça

colle trop bien avec les faits. Nous ne pouvons pas faire autrement que d'envisager cette hypothèse.

— Mais elle est morte, tout le monde le sait, et pas seulement sur Yellowstone, dans la moitié de l'espace colonisé. Elle est morte, Ilia, morte de mort violente. Ça ne peut pas être elle, c'est impossible !

— Je pense que si. Manoukhian dit qu'il l'a trouvée dans l'espace. Alors c'est peut-être vrai. Il a peut-être trouvé Karine Lefèvre en train de dériver aux environs du Voile de Lascaille – il cherchait peut-être quelque chose à récupérer dans l'épave du vaisseau. Il l'aurait récupérée, sauvée et ramenée à Yellowstone. Ça tiendrait debout, non ? Nous avons au moins un lien avec Sylveste, et peut-être même une raison de vouloir sa mort.

— Ilia, j'ai lu ce qui lui est arrivé. Elle a été déchiquetée par les tensions gravitationnelles qui cernent le Voile. Manoukhian ou pas Manoukhian, il n'en serait rien resté de récupérable.

— Non, bien sûr. À moins que Sylveste n'ait menti. Rappelez-vous que nous n'avons que sa version des événements. Aucun système d'enregistrement n'a survécu au contact.

— Elle ne serait pas morte, c'est ce que vous voulez dire ?

Volyova leva la main comme chaque fois que Khouri interprétait mal sa pensée.

— Non, pas forcément. Il se peut qu'elle soit vraiment morte, mais pas comme Sylveste l'a dit. Et elle n'est peut-être pas morte au sens où nous l'entendons, et si ça se trouve, elle n'est pas vraiment vivante non plus, même maintenant, en dépit de ce que vous avez vu.

— Je n'en ai pas vu grand-chose, vous savez, à part le palanquin dans lequel elle se déplaçait...

— Vous avez supposé que c'était une hermétique parce qu'elle se déplaçait en palanquin. Mais elle aurait pu faire ça pour brouiller les pistes.

— Elle a été déchiquetée. Il n'y a pas à y revenir.

— Le voile ne l'a peut-être pas tuée, Khouri. Admettons qu'il lui soit arrivé quelque chose d'effroyable, mais qu'elle soit restée en vie ? Et si quelque chose l'avait sauvée, en réalité ?

— Sylveste l'aurait su.

— Il ne veut peut-être pas se l'admettre à lui-même. Il faut que nous lui parlions, je crois – ici, où nous ne serons pas embêtées par Sajaki. (Volyova venait à peine de finir sa phrase lorsque son bracelet émit un nouveau pépiement. Un visage humain, au regard perdu derrière des globes oculaires atones, apparut sur le voyant.) Quand on parle du loup... murmura Volyova. Qu'y a-t-il, Calvin ? C'est bien Calvin, hein ?

— Pour le moment, répondit l'homme. Sauf que je crains que mon utilité pour Sajaki ne touche à sa fin. Une fin ignominieuse.

— Que voulez-vous dire ? demanda Volyova avant d'ajouter, très vite : Il y a quelque chose dont je voudrais parler avec Dan ; c'est plutôt urgent, si vous permettez.

— Je pense que ce que j'ai à dire est encore plus urgent, coupa Calvin. C'est votre remède, Volyova. L'antivirus que vous avez obtenu.

— Oui, et alors ?

— Il n'a pas l'air d'agir comme prévu...

Il recula d'un pas pour lui permettre d'entrevoir le capitaine, derrière lui. C'était une masse luisante de mucus visqueux, comme une statue couverte de bave d'escargot.

— En réalité, on dirait qu'il accélère le processus.

**Système Cerbère-Hadès,
héliopause de Delta Pavonis, 2566**

Sylveste n'eut pas longtemps à attendre. Volyova arriva, en compagnie de Khouri, la femme qui lui avait sauvé la vie sur Resurgam. Si Volyova était une variable imprévisible dans ses plans, Khouri était pire, parce qu'il n'avait pas encore réussi à savoir à qui elle était loyale : à Volyova, à Sajaki ou à quelqu'un d'autre encore. Mais il réprima ce souci pour le moment, en réponse à l'insistance de Calvin.

— Comment ça, « le traitement accélère le processus » ? Que veux-tu dire ?

— Exactement ce que je viens de dire, répondit Calvin, par sa voix, avant que l'une ou l'autre des deux femmes ait eu le temps de souffler. Nous le lui avons administré conformément à vos instructions, et c'est comme si nous avions donné à la peste une injection de vitamines. Elle prolifère plus vite que jamais. Si je ne savais pas à quoi m'en tenir, je dirais que votre antivirus est en train de la booster.

— Et merde ! fit Volyova. Pardon ! Excusez-moi, mais ces quelques heures ont été assez éprouvantes.

— C'est tout ce que vous avez à dire ?

— J'ai testé l'anticorps sur de petits échantillons isolés de la peste, reprit-elle, sur la défensive. Il agissait. Je ne pouvais affirmer qu'il serait aussi efficace sur la totalité de l'organisme infesté... mais dans le pire des cas... je pensais qu'il aurait un certain effet, même limité. Il aurait dû obliger la peste à mobiliser certaines de ses ressources ; il n'y a pas à tortiller. Elle aurait dû consacrer à lutter contre l'anticorps une partie de l'énergie qu'elle aurait normalement utilisée pour son développement. J'espérais que ça la tuerait, enfin, que ça la subvertirait en une forme manipulable. Bref, même en étant pessimiste, je pensais que la peste attraperait un rhume ; que ça la ralentirait sensiblement.

— Ce n'est pas ce que nous constatons, répondit Calvin.

— Ce qu'elle dit est intéressant quand même, répondit Khouri, Sylveste se rendant compte à cet instant qu'il la regardait comme s'il allait la mordre, comme s'il niait son existence même.

— Que constatez-vous ? demanda Volyova. Vous comprenez, ça m'intéresse, et pas qu'un peu.

— Nous avons stoppé le traitement, répondit Calvin. Et pour le moment, l'évolution est stabilisée. Mais quand nous avons administré l'antivirus au capitaine, la peste s'est étendue plus vite. C'était comme si elle incorporait la masse de l'antidote dans sa matrice plus vite qu'elle ne convertissait le substrat du vaisseau.

— C'est ridicule ! fit Volyova. Le vaisseau ne fait rien pour résister à la contamination. Si la progression s'est accélérée... ça voudrait dire que l'antivirus se livrait à elle ; qu'il se convertissait plus vite que la peste n'arrivait à la subvertir.

— Comme des soldats au front qui déserteraient avant d'avoir entendu le premier coup de feu ennemi, commenta Khouri.

— Exactement, acquiesça Volyova (Sylveste sentit qu'il y avait quelque chose entre les deux femmes, quelque chose qui ressemblait de façon suspecte à un respect mutuel). Mais c'est tout simplement impossible. Il aurait fallu que la peste court-circuite les routines de répllication comme ça ! fit-elle en claquant les doigts. Comme si elles se laissaient volontairement envahir. Je vous le répète, ce n'est pas possible.

— Eh bien, essayez vous-même.

— Non, merci. Ce n'est pas que je ne vous croie pas, mais mettez-vous à ma place. De mon point de vue – et c'est moi qui ai conçu ce foutu truc –, ça n'a aucun sens.

— J'ai bien une hypothèse, dit Calvin.

— Laquelle ?

— Et si c'était du sabotage ? Je vous l'ai dit, nous pensons que quelqu'un ne veut pas que cette opération réussisse. Vous voyez de qui je veux parler, fit-il avec circonspection, soucieux de ne pas en dire plus long en présence de Khouri, ou des systèmes d'écoute de Sajaki. Et si quelqu'un avait trafiqué votre antivirus ? avança-t-il.

— Je vais y réfléchir, répondit-elle.

Sylveste n'avait pas administré toute la dose que Volyova lui avait donnée, de sorte qu'elle put analyser la structure moléculaire de l'échantillon et la comparer à celle des doses qui restaient dans son laboratoire. Elle utilisa, pour cela, les mêmes instruments qu'elle avait employés sur l'esquille de Khouri. Tous les échantillons étaient identiques, dans les limites normales de la précision quantique ; celui que Calvin avait remis au capitaine était exactement tel qu'il devait être, jusqu'au plus infime lien chimique entre les atomes les plus

insignifiants des composants moléculaires les plus minuscules et les moins essentiels...

Volyova compara la structure de l'antivirus à ses fichiers, et constata qu'il était conforme au projet qu'elle avait caressé dans sa tête pendant des années subjectives. Il était exactement tel qu'il devait être. Il n'avait pas été trafiqué. On ne lui avait pas arraché les dents. Autant pour la théorie du sabotage de Calvin. Elle éprouva une bouffée de soulagement. Elle n'avait pas vraiment envie de croire, au fond, que Sajaki entravait le processus. L'idée qu'il puisse sciemment prolonger l'agonie du capitaine était trop horrible, et elle fut soulagée quand l'examen de l'antidote lui donna une raison de chasser cette idée de son esprit. Ça ne levait pas ses réticences au sujet de Sajaki, évidemment, mais au moins rien ne prouvait qu'il était devenu assez monstrueux pour faire une chose pareille.

Il y avait une autre possibilité.

Volyova quitta le labo et retourna auprès du capitaine en se maudissant de n'y avoir pas pensé plus tôt et en se faisant grâce de ses mauvaises excuses. Sylveste lui demanda ce qu'elle faisait. Elle le regarda longuement avant de répondre. Oui, il y avait un lien avec le Voile de Lascaille ; elle en était sûre. N'était-ce qu'une revanche de la part de la Demoiselle, pour lui faire payer sa couardise, sa trahison ou ce qui avait manqué la tuer dans les parages du Voile, quoi que ç'ait pu être ? Ou est-ce que ça allait plus loin que ça ? Était-ce lié, d'une façon ou d'une autre, aux non-humains, aux esprits antiques, protecteurs, que Lascaille avait effleurés lors de son propre contact ? S'agissait-il d'une manifestation de perversité humaine, ou avaient-ils affaire à un impératif aussi non humain, aussi antique que les Vélaires eux-mêmes ? Elle avait beaucoup de questions à poser à Sylveste, mais il fallait que ce soit dans le sanctuaire de la chambre-araignée.

— J'ai besoin d'un autre échantillon, dit-elle. De la périphérie de l'infection, à l'endroit où vous avez administré l'antivirus.

Elle prit son laser-curette, effectua quelques incisions avec dextérité, guidée par la lumière, et mit l'échantillon – on aurait dit une écaille métallique – dans un autoclave tout prêt.

— Et l'antidote ? A-t-il été modifié ?

— Pas d'un iota, répondit-elle.

Puis elle diminua la puissance de la curette pour graver, en lettres minuscules, un bref message dans la paroi du vaisseau, juste devant l'enclave du capitaine. Le temps que Sajaki ait l'occasion de le lire, il y aurait belle lurette que le capitaine l'aurait recouvert comme la marée montante.

— Que faites-vous ? demanda Sylveste.

Mais elle était déjà repartie.

— Vous aviez raison, dit Volyova lorsqu'ils furent en sûreté de l'autre côté de la coque du *Spleen de l'Infini*, cramponnés à sa carapace extérieure comme un parasite d'acier particulièrement aventureux. C'était du sabotage. Mais pas comme je l'avais d'abord pensé.

— Que voulez-vous dire ? demanda Sylveste, impressionné, malgré lui, par la chambre-araignée. Je pensais que vous aviez comparé les caractéristiques de l'antivirus avec vos lots précédents, ceux qui étaient actifs contre de petits échantillons de la peste...

— C'est ce que j'ai fait, et comme je vous l'ai dit, je n'ai trouvé aucune différence. Ce qui ne laisse qu'une possibilité.

Un ange passa. Pascale finit par rompre le silence :

— Il le... on le lui a inoculé. Le capitaine ; il a dû être vacciné. C'est ça, hein ? Quelqu'un a volé un lot de votre antivirus et l'a dénaturé – l'a atténué, rendu incapable de se reproduire –, et l'a mis en présence de la Pourriture Fondante.

— C'est la seule explication possible, confirma Volyova.

— Et vous pensez que c'est Sajaki qui a fait ça ? risqua Khouri.

Sylveste hocha la tête.

— Calvin avait quasiment prédit que Sajaki tenterait de faire capoter l'opération.

— Je ne vous suis pas, fit Khouri. Vous dites que le capitaine aurait été vacciné... mais ça aurait dû lui faire du bien, non ?

— Pas dans ce cas. En réalité, ce n'est pas le capitaine qui a été vacciné, mais la peste qui est en lui, répondit Volyova. Nous savons depuis toujours qu'elle est hyperadaptable. C'est bien le problème, d'ailleurs : elle a fini par dénaturer et coopter toutes les armes moléculaires que nous avons utilisées contre elle et par les récupérer pour mener son offensive absolue. Mais cette fois, je pensais que nous avions un avantage. L'antivirus était extraordinairement puissant. Il avait une chance de gagner de vitesse les canaux de corruption normaux de la peste. Non, ce qui s'est passé, c'est que la peste a jeté un coup d'œil sournois à l'ennemi avant de le rencontrer sous sa forme active. Elle a eu l'occasion de l'affronter et de le vaincre avant qu'il ne constitue une menace pour elle. Bref, le temps que Calvin l'administre, la peste connaissait déjà tous ses trucs ; elle avait trouvé un moyen de le désarmer et de le circonvenir sans la moindre dépense d'énergie. Et voilà pourquoi la croissance anarchique du capitaine s'est accélérée.

— Mais qui aurait pu faire une chose pareille ? demanda Khouri. Je pensais que vous étiez seule, à bord de ce bâtiment, à en être capable.

Sylveste hocha la tête.

— J'ai beau être convaincu que Sajaki tente de saboter l'opération... je ne le vois pas faire ça.

— Je suis d'accord, dit Volyova. Sajaki n'a tout simplement pas

les compétences nécessaires.

— Et l'autre ? demanda Pascale. Le chimérique ?

— Hegazi ? Oubliez ça tout de suite, fit Volyova en secouant la tête. Il pourrait devenir un problème si l'un de nous agissait contre le Triumvirat, mais ce n'est pas plus dans ses cordes que dans celles de Sajaki. Non. À mon avis, il n'y a que trois personnes à bord qui auraient pu le faire. Je fais partie de ces trois personnes.

— Qui sont les deux autres ? demanda Sylveste.

— Il y a Calvin, répondit Volyova. Mais il est à peu près à l'abri des soupçons.

— Et l'autre ?

— C'est là le problème, dit-elle. La seule autre personne capable de faire ça à un cybervirus est celui que nous nous efforçons de guérir depuis tout ce temps.

— Le capitaine ? avança Sylveste.

— Il aurait pu le faire – d'un point de vue théorique, je veux dire. S'il n'était pas mort, ajouta-t-elle avec un claquement de langue.

Khouri se demanda comment Sylveste allait réagir à ça. Il n'eut pas l'air impressionné.

— Peu importe qui a fait le coup – si ce n'était pas Sajaki en personne, c'était quelqu'un qui agissait pour son compte. Vous êtes d'accord ? demanda-t-il en regardant Volyova.

Elle le gratifia d'un hochement de tête.

— Je le regrette, mais oui. Qu'est-ce que ça veut dire pour Calvin et vous ?

— Pour nous ? releva Sylveste, surpris. Absolument rien. D'abord, je ne me suis jamais engagé à guérir le capitaine. J'ai dit à Sajaki que je considérais la tâche comme impossible, et ce n'était pas une exagération. Calvin était d'accord avec moi, d'ailleurs. En toute honnêteté, je ne suis pas sûr que Sajaki aurait eu besoin de saboter l'opération. Même si votre antivirus n'avait pas été dénaturé, je ne crois pas qu'il aurait été très efficace contre la peste. Alors, qu'est-ce que ça change ? Nous allons continuer, Calvin et moi, à faire comme si nous allions guérir le capitaine, et à un moment donné il apparaîtra clairement que nos efforts sont voués à l'échec. Nous ne ferons pas savoir à Sajaki que nous sommes au courant de son sabotage. Inutile de provoquer l'affrontement avec lui, surtout en ce moment, alors que nous sommes à la veille de l'attaque contre Cerbère. Et, ajouta Sylveste avec un sourire, je ne pense pas que Sajaki sera particulièrement déçu d'apprendre que nos efforts seront restés vains.

— Vous voulez dire que ça ne change rien, c'est ça ? fit Khouri. (Elle parcourut les autres du regard, comme si elle quêtait leur approbation, mais leur expression était indéchiffrable.) Je n'y crois pas.

— Le capitaine n'a aucune importance pour lui, répondit Pascale. Vous n'avez pas encore compris ça ? Il se contente de respecter la part du marché qu'il a conclu avec Sajaki. Tout ce qui compte pour Dan, c'est Cerbère. C'est un aimant qui l'attire irrésistiblement, poursuit-elle, comme si son mari n'était pas là.

— Oui, confirma Volyova. Enfin, je me réjouis que vous ayez évoqué le sujet, parce qu'il y a une chose dont nous voulions vous parler, Khouri et moi. C'est au sujet de Cerbère.

— Que savez-vous de Cerbère ? fit Sylveste avec un rictus méprisant.

— Oh, pas mal de choses, répondit Khouri. Beaucoup trop, même.

Elle commença par ce qui lui paraissait le plus logique : par le début, par sa résurrection sur Yellowstone, son boulot d'éliminatrice dans le Jeu de l'Ombre, la façon dont la Demoiselle l'avait recrutée et lui avait fait une proposition qu'elle ne pouvait refuser.

— Qui était cette femme ? demanda Sylveste à la fin de ce prologue. Et qu'attendait-elle de vous ?

— Un peu de patience, nous y viendrons, répondit Volyova.

Khouri répéta à Sylveste l'histoire qu'elle avait racontée à Volyova, il n'y avait pas si longtemps, et pourtant elle avait l'impression que ça faisait une éternité : comment elle s'était introduite à bord du vaisseau et avait été simultanément piégée par Volyova, qui avait besoin d'un nouvel artilleur, sans se soucier de savoir si elle était volontaire pour ce poste. Tout cela alors que la Demoiselle était dans sa tête, ne lui révélant que les informations dont elle avait besoin sur le coup. Khouri leur raconta, pour conclure, ce qui s'était passé au poste de tir, et comment la Demoiselle avait détecté que quelque chose était tapi là, une chose, une entité logicielle, qui se faisait appeler le Voleur de Soleil.

Pascale regarda Sylveste.

— Ce nom... dit-elle. Il me dit quelque chose. Je jurerais que je l'ai déjà entendu. Ça ne te dit rien ?

Sylveste la regarda, mais ne répondit pas.

— Cette chose, quelle qu'elle soit, poursuit Khouri, avait déjà tenté de sortir du poste de tir dans la tête d'un pauvre couillon que Volyova avait recruté avant moi. Et ça l'avait rendu fou.

— Je ne vois pas en quoi ça me concerne, coupa Sylveste.

Alors Khouri le lui expliqua :

— La Demoiselle a déterminé à quel moment précis cette chose était entrée dans le poste de tir.

— Et alors ?

— Ça remonte à la dernière fois où vous étiez à bord.

Elle s'était demandé ce qu'il faudrait faire pour clouer le bec à

Sylveste, ou au moins effacer cet air supérieur et méprisant de sa face. Maintenant elle le savait. Elle se dit que ce n'était pas rien, et que l'existence réservait malgré tout des petits plaisirs inattendus. Rompant le charme, avec un self-control admirable, Sylveste répondit :

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire ce que vous pensez, mais que vous n'avez pas envie d'imaginer, lâcha-t-elle. Quoi que ce soit, c'est vous qui l'avez amené avec vous.

— Une sorte de parasite neural, reprit Volyova, soulageant Khouri de la corvée des explications. C'est arrivé dans le bâtiment avec vous, et ça s'est installé à bord. C'est peut-être arrivé dans vos implants, ou dans votre esprit proprement dit, sans avoir besoin de matériel d'aucune sorte.

— C'est ridicule, dit-il, d'une voix manquant un peu de conviction.

— Si vous n'en aviez pas conscience, reprit Volyova, vous en étiez peut-être porteur depuis des années. Depuis que vous êtes revenu, peut-être.

— Revenu d'où ?

— Du Voile de Lascaille, répondit Khouri (et pour la seconde fois, ses paroles donnèrent l'impression de se briser sur Sylveste comme des bourrasques de pluie hivernale). Nous avons vérifié la chronologie ; ça colle. Quoi que ce soit, ça s'est insinué en vous dans les parages du Voile, et vous l'avez gardé jusqu'à votre arrivée ici. Il se peut même que ça ne vous ait jamais quitté et que ça se soit juste dédoublé dans le bâtiment, pour améliorer ses chances.

Sylveste se leva et fit signe à sa femme de le suivre.

— Je ne resterai pas une seconde de plus à écouter ces conneries.

— Je crois que vous devriez, coupa Khouri. Nous ne vous avons pas encore parlé de la Demoiselle, et de ce qu'elle voulait que je fasse.

Il la regarda longuement, avec un dégoût non dissimulé. Et puis il finit par se rasseoir et la laissa poursuivre.

**Système Cerbère-Hadès,
héliopause de Delta Pavonis, 2566**

— Je regrette, dit Sylveste, mais je ne crois pas que l'on puisse sauver cet homme.

En dehors du capitaine lui-même, il était seul avec Sajaki et Hegazi.

Sajaki était debout près de lui, les bras croisés, et il regardait le capitaine, la tête un peu inclinée, comme si c'était une fresque d'un modernisme déroutant. Hegazi, qui redoutait d'approcher de l'organisme contaminé par la peste, se tenait à distance respectueuse. Il était à trois ou quatre mètres des plus récentes excroissances du capitaine. Il s'efforçait de prendre un air nonchalant, mais, malgré la faible surface visible de son visage, on y lisait la peur comme si elle y avait été tatouée.

— Il est mort ? demanda Sajaki.

— Non, non, répondit très vite Sylveste. Pas du tout. Mais tous nos traitements ont échoué, et notre meilleur atout s'est révélé plus néfaste que bénéfique.

— Votre meilleur atout ? répéta Hegazi, sa voix se réverbérant sur les parois.

— L'antivirus d'Ilia Volyova, répondit prudemment Sylveste, soucieux de ne pas laisser comprendre à Sajaki qu'ils étaient au courant de son sabotage. Pour je ne sais quelle raison, ça n'a pas marché comme elle pensait. On ne peut pas lui en vouloir. Ses expérimentations ne portaient que sur de petits échantillons. Comment aurait-elle pu prévoir la réaction de l'organisme atteint dans sa totalité ?

— Comment, en effet ? acquiesça Sajaki.

Le temps que le type formule cette brève réponse, Sylveste décida qu'il lui portait une haine aussi irrévocable que la mort. Mais il savait aussi que Sajaki était un homme avec qui on pouvait travailler, et il avait beau le mépriser, rien ne pourrait remettre en cause l'attaque

contre Cerbère. C'était encore mieux, en fait ; beaucoup mieux. Maintenant qu'il était sûr que Sajaki n'avait pas envie de voir guérir le capitaine – au contraire, même –, rien ne pourrait empêcher Sylveste de se consacrer pleinement au problème de l'attaque imminente. Il devrait peut-être supporter encore un certain temps la présence de Calvin dans sa tête, jusqu'à ce que l'énigme ait été résolue, mais ce n'était pas cher payer, et il se sentait à la hauteur de la situation. Au fond, il était plutôt content de l'intrusion de Calvin. Il se passait trop de choses ; il y avait trop de données à assimiler. Autant, pour le moment, profiter de ce second esprit qui parasitait le sien, collationnait les données et échafaudait des déductions.

— C'est un menteur et un salaud, murmura Calvin. J'avais déjà des doutes, mais à présent, ce sont des certitudes. J'espère que la peste dévorera chaque atome du bâtiment et lui avec. C'est tout ce qu'il mérite.

— Ça ne veut pas dire que tout espoir est perdu, reprit Sylveste à l'intention de Sajaki. Avec votre permission, nous allons continuer, Cal et moi...

— Comme vous voudrez, répondit Sajaki.

— Vous les laisseriez continuer ? s'étonna Hegazi. Après ce qu'ils ont manqué lui faire ?

— Ça vous pose un problème ? rétorqua Sylveste, sentant que l'échange était aussi ritualisé qu'une pièce de théâtre, et sa conclusion tout aussi prévisible. Si nous ne prenons pas de risques...

— Sylveste a raison, reprit Sajaki. Qui peut prévoir comment le capitaine réagira à la plus innocente des interventions ? La peste est un organisme vivant ; elle n'obéit pas forcément aux règles logiques, et tout ce que nous faisons comporte un risque, même une opération aussi anodine en apparence que de la balayer avec un champ magnétique. Elle pourrait interpréter ça comme un stimulus et entrer dans une nouvelle phase de croissance, ou se changer en poussière en quelques secondes. Je doute que le capitaine survive à l'un ou l'autre de ces scénarios.

— Dans ce cas, reprit Hegazi, autant arrêter tout de suite.

— Non, répondit Sajaki, si calmement que Sylveste se prit à craindre pour la santé mentale du personnage. Ça ne veut pas dire que nous renonçons, ça veut dire que nous avons besoin d'un nouveau paradigme – quelque chose qui va au-delà de l'intervention chirurgicale. Nous disposons du meilleur cybernéticien que l'univers ait connu depuis la Transillumination, et personne ne maîtrise mieux les armes moléculaires qu'Ilia Volyova. L'équipement médical de ce bâtiment est ce qui se fait de mieux. Et pourtant nous avons échoué, pour la simple raison que nous avons affaire à quelque chose de plus fort, de plus rapide et de plus adaptable que tout ce que nous pouvons

imaginer. Ce que nous avons toujours soupçonné est vrai : la Pourriture Fondante est d'origine non humaine. Et c'est pour ça qu'elle nous gagnera toujours de vitesse. Enfin, si nous continuons à la combattre selon nos propres termes, et non selon les siens.

Et c'est là, se dit Sylveste, que la pièce arrive à un épilogue non écrit qui n'appartient qu'à elle.

— À quel genre de nouveau paradigme pensez-vous ?

— À la seule réponse logique, répondit Sajaki comme si ce qu'il était sur le point de révéler avait toujours crevé les yeux. Le seul remède efficace contre un mal non humain ne peut être qu'un remède non humain. C'est ce que nous devons chercher à présent, peu importe le temps que ça prendra, ou jusqu'où ça nous mènera.

— Un remède non humain, répéta Hegazi comme s'il testait l'effet que faisait la phrase dans sa bouche (et peut-être pensait-il qu'il l'entendrait assez souvent dans l'avenir). Et à quel genre de remède non humain pensez-vous au juste ?

— Nous allons d'abord essayer les Schèmes Mystifs, répondit distraitement Sajaki, comme s'il parlait tout seul et retournait simplement cette idée dans sa tête. Et s'ils ne peuvent rien pour lui, nous irons voir ailleurs. Vous savez, dit-il en regardant Sylveste, nous sommes allés les voir, jadis, le capitaine et moi. Vous n'êtes pas seul à avoir goûté l'amertume de leur océan.

— Je ne resterai pas une seconde de plus en compagnie de ce dingue, fit Calvin, Sylveste acquiesçant sans mot dire.

Volyova vérifia son bracelet pour la sixième ou la septième fois en moins d'une heure, mais il n'avait pas grand-chose de nouveau à lui apprendre. Ce qu'il avait à lui dire, elle le savait déjà, et c'était que le mariage calamiteux entre la tête de pont et Cerbère se produirait d'ici moins d'une demi-journée, et que personne n'avait l'air d'émettre la moindre objection, et encore moins de vouloir tenter quoi que ce soit pour éviter cette union.

— Vous regardez ce truc toutes les deux secondes comme si ça devait changer quelque chose, dit Khouri.

Elles étaient toujours dans la chambre-araignée, Volyova, Pascale et elle. Elles avaient passé les dernières heures hors du bâtiment, ne le regagnant que pour y ramener Sylveste afin qu'il puisse rencontrer les autres membres du Triumvirat. Sajaki ne s'était pas inquiété de l'absence de Volyova ; il devait penser qu'elle était dans sa cabine, en train de peaufiner sa stratégie d'attaque. Mais, d'ici une heure ou deux, il faudrait qu'elle montre son nez si elle voulait éviter d'éveiller les soupçons. Et puis il faudrait qu'elle amorce, à l'aide des armes de la cache secrète, la procédure d'affaiblissement du point de Cerbère que la tête de pont devait atteindre.

— Qu'est-ce que vous espérez ? demanda Khouri en jetant un

coup d'œil involontaire à son bracelet.

— Quelque chose d'inattendu de la part de l'arme – une avarie fatale ferait très bien l'affaire.

— Alors vous ne voulez vraiment pas que ça réussisse ? lança Pascale. Il y a quelques jours, vous envisagiez cette mission comme si c'était votre heure de gloire. Vous avez retourné votre veste.

— C'était avant que je sache qui était la Demoiselle. Si j'en avais eu une idée avant...

Volyova se rendit compte qu'elle n'avait rien à dire. Il était évident maintenant que le fait d'utiliser l'arme était une imprudence stupéfiante, mais le fait de le savoir aurait-il changé quoi que ce soit ? Se serait-elle sentie obligée de transformer le *Lorean* en arme pour la raison qu'elle en était capable, ou que c'était élégant et qu'elle voulait que ses pairs voient quelles créatures fabuleuses, quels engins de guerre byzantins pouvaient jaillir de son esprit ? L'idée qu'elle aurait pu le faire était écœurante, mais – à sa façon – tout à fait plausible. Elle aurait donné naissance à la tête de pont tout en espérant l'empêcher de mener sa mission à bien ultérieurement. En bref, elle aurait été exactement dans la position où elle se trouvait à présent.

La tête de pont – le *Lorean* converti – ralentissait à l'approche de Cerbère. Lors de son entrée en contact avec la planète, sa vitesse n'excéderait pas celle d'une balle de revolver, mais une balle de plusieurs millions de tonnes. Si elle heurtait la surface d'une planète ordinaire à cette vitesse, il y aurait une explosion colossale et son jouet serait détruit en un éclair. Mais Cerbère n'était pas une planète normale. Volyova supposait – sur la base d'interminables simulations – que la masse écrasante de l'arme suffirait à la propulser à travers la mince croûte artificielle qui entourait la planète. Ensuite, quand elle l'aurait traversée et se serait fichée dans le monde intérieur, Volyova n'avait pas vraiment idée de ce qu'elle rencontrerait.

Et maintenant, elle avait tellement peur qu'il n'y avait pas de mots pour le dire. Sylveste s'était laissé entraîner jusque-là par vanité intellectuelle, et peut-être par autre chose aussi, mais elle n'était pas innocente dans l'affaire. Elle avait obéi à la même pulsion aveugle. Elle regrettait d'avoir pris le projet tellement à cœur ; d'avoir fait en sorte que la tête de pont ne puisse échouer. Elle frémissait en pensant à ce qui arriverait si son enfant ne la décevait pas.

— Si j'avais su... dit-elle enfin. Mais je ne savais pas, alors, à quoi bon ?

— Vous auriez dû m'écouter, fit Khouri. Je vous avais dit qu'il fallait arrêter cette folie. Mais vous ne vouliez rien entendre ; il fallait que vous le fassiez.

— Je n'allais pas m'opposer à Sajaki sur la base d'une vision que vous aviez eue au poste de tir. Si je vous dis qu'il nous aurait

éliminées toutes les deux, vous pouvez me faire confiance.

Sauf que maintenant, se disait-elle, elles allaient peut-être être obligées de se rebeller quand même contre lui, mais elles ne pouvaient le faire que de la chambre-araignée, et bientôt, ça ne suffirait peut-être pas.

— Vous auriez dû me faire confiance, insista Khouri.

En d'autres circonstances, se dit Volyova, à ce stade, elle lui aurait tapé dessus. Au lieu de ça, elle répondit d'une voix douce :

— Je trouve que vous êtes mal placée pour me parler de confiance alors que vous avez menti et triché pour vous introduire à bord de mon bâtiment.

— Que vouliez-vous que je fasse ? La Demoiselle tenait mon mari.

— Vraiment, Khouri ? fit Volyova en se penchant vers elle. Vous en êtes sûre ? Je veux dire, vous l'avez rencontré, ou c'était encore un des petits stratagèmes de la Demoiselle ? Il n'est pas difficile d'implanter des souvenirs, il me semble.

Khouri répondit d'une voix suave, comme s'il n'y avait jamais eu un mot plus haut que l'autre entre elles :

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'il ne s'en est peut-être pas sorti, Khouri. Vous n'y avez jamais songé ? Peut-être qu'il n'a jamais quitté Yellowstone, comme vous l'avez toujours cru.

Pascale s'interposa :

— Écoutez, vous ne pourriez pas arrêter de vous disputer ? Si le pire doit arriver, la dernière chose dont nous avons besoin c'est de nous chamailler. Figurez-vous que, contrairement à vous deux, je n'ai jamais demandé à venir à bord, et je voudrais n'y avoir jamais mis les pieds.

— Ouais, c'est vraiment pas de chance, rétorqua Khouri.

Pascale la foudroya du regard.

— Enfin, quand je dis ça... ce n'est peut-être pas tout à fait vrai. Moi aussi, je cherche quelque chose. Moi aussi, j'ai un mari, et je ne veux pas qu'il lui arrive malheur, à lui ou à ses proches, à cause d'une pulsion irrésistible. Et c'est pour ça que j'ai besoin de vous deux, parce que vous avez l'air d'être les seules, ici, à avoir la même impression que moi.

— Et quelle impression avez-vous ? demanda Volyova.

— Que ça ne colle pas, dit-elle. Ça ne colle plus depuis que vous avez prononcé ce nom.

Volyova n'avait pas besoin de lui demander à quel nom elle faisait allusion.

— Vous avez réagi comme si vous le reconnaissiez.

— Nous l'avons reconnu tous les deux. « Voleur de Soleil » est un nom amarantin ; c'est un de leurs dieux, une figure mythique, ou peut-

être un personnage historique réel. Mais Dan était trop têtue – ou peut-être trop effrayé – pour l'admettre.

Volyova regarda à nouveau son bracelet ; toujours rien. Puis elle attendit que Pascale raconte son histoire. Et elle la raconta bien ; sans préambule, sans perdre de temps à planter le décor. Elle décrivit quelques faits bien choisis, esquissés avec une remarquable économie de moyens, et Volyova en retira une bonne idée d'ensemble. Elle comprenait enfin pourquoi Pascale avait entrepris la biographie de Sylveste. Elle leur parla des Amarantins, ces créatures d'origine avienne, aujourd'hui disparues, qui avaient vécu sur Resurgam. Sylveste en avait suffisamment parlé à l'équipage pour qu'il resitue l'histoire dans son contexte, mais cette nouvelle allusion aux Amarantins était troublante. Volyova n'aimait pas penser que ses problèmes étaient, d'une certaine façon, liés aux Vélares ; là, au moins, la causalité était assez claire. Mais comment les Amarantins s'intégraient-ils dans tout ça ? Quel lien pouvait-il y avoir entre deux espèces non humaines radicalement différentes, qui avaient toutes les deux depuis longtemps disparu du paysage galactique ? Même les échelles temporelles offraient une disparité radicale : d'après ce que Lascaille avait dit à Sylveste, les Vélares avaient disparu – peut-être en se repliant dans leurs sphères d'espace-temps restructuré – des millions d'années avant l'apparition des Amarantins, emportant avec eux des objets et des techniques trop redoutables pour être laissés à la portée d'espèces moins expérimentées. Après tout, c'était ce qui avait attiré Sylveste et Lefèvre vers la frange du Voile : l'attrait de toutes ces connaissances emmagasinées. Les Vélares étaient ce que les hommes avaient vu de plus éloigné d'eux : des êtres cauchemardesques, dotés d'une carapace et de plusieurs membres. Par contraste, bien que non humains, les Amarantins, ces bipèdes qui semblaient descendre des oiseaux, étaient moins bouleversants.

Le Voleur de Soleil établissait un lien entre eux. Le vaisseau n'était jamais venu sur Resurgam ; personne, à bord, n'avait jamais eu le moindre rapport avec les Amarantins, et pourtant le Voleur de Soleil avait fait partie de la vie de Volyova pendant des années subjectives, et plusieurs dizaines d'années de temps planétaire. Sylveste était manifestement la clé de tout ça, mais Volyova n'arrivait pas à voir la logique de l'affaire.

Pendant qu'une partie de l'esprit de Volyova vagabondait et s'efforçait de trouver une sorte d'ordre aux choses. Pascale poursuivait son récit. Elle leur parla de la cité enfouie ; une immense structure amarantine qui avait été découverte pendant la captivité de Sylveste. Elle leur décrivit le bâtiment central de la cité, une tour immense, surmontée par un être qui n'était pas tout à fait amarantin mais évoquait l'équivalent amarantin d'un ange – sauf que c'était un ange

imaginé par quelqu'un qui aurait scrupuleusement respecté les contraintes anatomiques. Un ange qui aurait presque pu voler.

— Et c'était le Voleur de Soleil ? demanda Khouri, impressionnée.

— Je ne sais pas, répondit Pascale. Tout ce que nous savons, c'est que, au départ, le Voleur de Soleil était un Amarantin comme les autres, sauf qu'il a rassemblé autour de lui un groupe, un clan de renégats, si vous voulez. Nous pensons que c'étaient des expérimentateurs, qui étudiaient la nature du monde ; qui remettaient le mythe en question. D'après la théorie de Dan, le Voleur de Soleil s'intéressait à l'optique ; il faisait des miroirs, des lentilles, il volait le soleil au sens littéral du terme. Il se peut aussi qu'il ait fait des expériences portant sur le vol ; qu'il ait construit des machines rudimentaires, des planeurs. En tout cas, ça passait pour de l'hérésie.

— Et la statue ? Qu'est-ce que c'était ?

Pascale leur parla alors du groupe de renégats qu'on avait appelés par la suite les Bannis ; elle leur raconta comment ils avaient totalement disparu de l'histoire amarantine pendant des milliers d'années.

— Si je peux hasarder une théorie, intervint Volyova, il se pourrait que les Bannis soient partis pour un coin tranquille de la planète et aient inventé la technologie ?

— C'est ce que pensait Dan. Il pensait qu'ils étaient allés jusqu'au bout, et qu'ils avaient trouvé le moyen de quitter Resurgam. Puis, un jour – peu avant l'Événement –, ils étaient revenus, et à ce moment-là, pour ceux qui étaient restés sur place, ils étaient devenus des dieux. C'était ça, la statue : un hommage élevé en l'honneur de leurs nouveaux dieux.

— Des dieux qui seraient devenus des anges ? demanda Khouri.

— Le génie génétique, reprit Pascale, avec conviction. Ils n'auraient jamais pu voler, même avec les ailes dont ils s'étaient dotés, mais ils avaient déjà échappé à la gravité ; ils avaient conquis le vol spatial.

— Que s'est-il passé ?

— Beaucoup plus tard, des siècles ou des milliers d'années plus tard, le peuple du Voleur de Soleil est retourné sur Resurgam. C'était presque la fin. Nous ne pouvons déchiffrer l'échelle de temps géologique, elle est trop courte. Mais tout se passe comme s'ils l'avaient amené avec eux.

— Amené quoi ? demanda Khouri.

— L'Événement. La chose qui a anéanti toute vie sur Resurgam.

Elles pataugeaient dans une course où elles avaient de l'eau jusqu'aux chevilles lorsque Khouri dit :

— Il n'y a pas un moyen d'empêcher votre arme d'atteindre Cerbère ? Je veux dire, elle est sous votre contrôle, non ?

— Chut ! siffla Volyova. Tout ce qu'on dit ici...

Elle eut un geste éloquent en direction des parois, faisant probablement allusion aux micros dissimulés un peu partout qui transmettaient leurs paroles à Sajaki, elle en était persuadée.

— Et même si ça revenait aux oreilles des autres membres du Triumvirat ? fit Khouri, tout bas (inutile de courir des risques inutiles, mais elle tenait à s'exprimer quand même). Vu la tournure que prend la situation, l'affrontement ouvert ne devrait plus tarder. D'abord, je doute que le réseau d'écoute de Sajaki soit aussi extensif que vous le pensez. C'est ce que disait Sudjic. Et de toute façon, il a probablement d'autres chats à fouetter, en ce moment.

— Dangereux, très dangereux...

Reconnaissant peut-être qu'il y avait du vrai dans les paroles de Khouri – d'ici peu, leurs manœuvres subreptices tourneraient à la rébellion ouverte –, Volyova releva le poignet de son blouson sur son bracelet, leur montrant les chiffres qui défilaient sur le voyant lumineux.

— Je contrôle à peu près tout d'ici, mais quel intérêt ? Sajaki me tuera s'il croit que je tente de saboter l'opération, et il le saura à l'instant où l'arme déviara de la trajectoire prévue. De plus, n'oublions pas que Sylveste nous tient tous en otage, et je n'ose imaginer comment il réagira.

— Très mal, j'imagine. Mais ça ne change rien.

— Il ne mettra pas ses menaces à exécution, dit alors Pascale. Il n'a rien dans les yeux ; il me l'a dit. Mais comme Sajaki n'a aucun moyen de s'en assurer – or ç'aurait été tout à fait possible – Dan était sûr que ça marcherait.

— Vous êtes absolument certaine qu'il ne vous a pas menti ?

— Qu'est-ce que c'est que cette question ?

— Une question parfaitement légitime, compte tenu des circonstances. J'ai la trouille de Sajaki, mais je saurais lui tenir tête s'il le fallait. Alors que votre mari...

— C'était de l'intox, confirma Pascale. Faites-moi confiance.

— Comme si nous avions le choix, soupira Khouri.

Elles étaient arrivées à un ascenseur. La porte s'ouvrit et elles durent monter une marche pour entrer dans la cabine. Khouri tapa du pied pour ôter la boue de ses bottes et dit :

— Ilia, il faut que vous arrêtiez ça. Si ça atteint Cerbère, nous sommes tous morts. La Demoiselle le savait depuis le début ; c'est pour ça qu'elle voulait tuer Sylveste. Parce qu'elle savait qu'il ne reculerait devant rien pour y aller. Bon, tout ça n'est pas complètement clair dans ma tête, mais j'ai une certitude : la Demoiselle savait que s'il réussissait, ce serait très mauvais pour nous. Très, très mauvais, même.

L'ascenseur commença à monter bien que Volyova n'ait pas appuyé sur un seul bouton.

— C'était le Voleur de Soleil qui l'y incitait, reprit Pascale. Qui forgeait son destin. Lui fourrait des idées dans la tête.

— Des idées ? demanda Khouri.

— Comme de venir ici, dans ce système, fit Volyova, très animée à présent. Khouri, vous vous souvenez comment nous avons retrouvé, dans la mémoire du vaisseau, cet enregistrement de Sylveste effectué lors de sa précédente visite à bord ? (Khouri hocha la tête. Elle s'en souvenait bien : elle avait regardé le Sylveste enregistré dans les yeux et avait imaginé qu'elle tuait leur propriétaire réel.) Il a dit en passant qu'il pensait déjà à l'expédition de Resurgam, vous vous souvenez ? Ça nous avait intriguées, parce que, logiquement, il ne pouvait pas être au courant, pour les Amarantins. Eh bien, maintenant, tout s'éclaire. Pascale a raison. Le Voleur de Soleil était déjà dans sa tête, et c'est lui qui l'a poussé à venir ici. Je pense qu'il n'en avait même pas conscience, mais il était contrôlé par le Voleur de Soleil, depuis le début.

— C'est comme si le Voleur de Soleil et la Demoiselle se livraient combat par personnes interposées, reprit Khouri. Le Voleur de Soleil est une espèce d'entité électronique, un programme, un logiciel, et la Demoiselle est confinée à Yellowstone, dans son palanquin... alors ils nous manipulent, ils tirent les ficelles, nous jouant l'un contre l'autre.

— Je pense que vous avez raison, dit Volyova. C'est le Voleur de Soleil qui me préoccupe. Beaucoup, même. Nous n'avons pas entendu parler de lui depuis l'histoire de l'arme secrète.

Khouri ne répondit pas. Elle savait que le Voleur de Soleil s'était introduit dans sa tête au cours de la dernière séance au poste de tir. Par la suite, lors de son ultime apparition, la Demoiselle lui avait dit que le Voleur de Soleil était en train de la ronger ; qu'il finirait inévitablement par l'emporter au cours des prochaines heures, quelques jours tout au plus. Et ça faisait déjà des semaines. D'après son estimation des pertes, la Demoiselle devait être morte, à présent, et le Voleur de Soleil avait gagné. Et pourtant, rien n'avait changé. Sauf peut-être qu'il régnait dans sa tête un calme comme elle n'en avait pas connu depuis qu'elle avait repris conscience du côté de Yellowstone. Finis les foutus implants de proximité du Jeu de l'Ombre ; finies les apparitions de la Demoiselle à minuit. À croire que le Voleur de Soleil était mort en triomphant. Non que Khouri y crût, cela dit, et son absence complète était d'autant plus éprouvante ; elle ajoutait de la tension à l'attente de sa réapparition, parce qu'elle était convaincue qu'il reviendrait. Et quelque chose lui disait qu'il serait d'une compagnie encore moins agréable que sa précédente occupante.

— Pourquoi voudriez-vous qu'il se montre ? demanda Pascale. Il

a pratiquement gagné, n'importe comment.

— Pratiquement, acquiesça Volyova. Mais ce que nous sommes sur le point de faire pourrait l'amener à intervenir. Je pense que nous devrions nous y préparer – surtout vous, Khouri. Vous savez qu'il a trouvé le moyen de s'introduire dans Boris Nagorny, et si je vous dis qu'ils n'étaient agréables à connaître, ni l'un, ni l'autre, vous pouvez me croire.

— Vous devriez peut-être me connecter maintenant, pendant qu'il en est encore temps, dit Khouri, sans trop réfléchir, mais avec une gravité mortelle. Je le pense vraiment, Ilia – je préférerais que vous le fassiez plutôt que d'être obligée de m'y expédier plus tard.

— J'aimerais bien, répondit son mentor. Mais nous n'avons pas vraiment l'avantage du nombre. Pour le moment, nous sommes trois contre Sajaki et Hegazi – et Dieu seul sait dans quel camp Sylveste se rangera, si on en arrive là.

Pascale ne répondit pas.

Elles arrivèrent à l'armothèque, l'endroit où Volyova avait prévu de les emmener bien qu'elle ne leur en ait pas parlé. Khouri n'était jamais venue dans cette partie du bâtiment, mais elle n'avait pas besoin qu'on lui dise de quoi il s'agissait. Elle était entrée dans des quantités d'armureries, et il y régnait toujours la même odeur caractéristique.

— Là, on est en train de se fourrer dans une sacrée merde, dit-elle. Pas vrai ?

La vaste pièce oblongue était le local de documentation et de réception de l'armothèque, qui comportait près d'un millier de modèles immédiatement disponibles. Des dizaines de milliers d'autres pouvaient être fabriqués à bref délai, conformément aux plans holographiques entreposés dans les mémoires du bâtiment.

— Oui, fit Volyova avec une sorte de jubilation presque inquiétante. De sorte que nous avons intérêt à disposer d'une puissance de feu efficace, et qui en impose. Alors, allez-y, Khouri, équipez-nous. Et faites vite. Je ne tiens pas à ce que Sajaki nous tombe dessus avant que nous ayons ce que nous sommes venues chercher.

— Vous prenez votre pied, hein ?

— Oui. Et vous savez pourquoi ? Suicidaire ou non, nous faisons enfin quelque chose. Nous y resterons peut-être, et il se pourrait que ça ne serve absolument à rien, mais au moins nous ne disparaîtrons pas sans combattre.

Khouri hocha lentement la tête. Vu comme ça... Volyova avait raison. C'était la prérogative du soldat que de ne pas laisser les événements suivre leur cours sans tenter d'intervenir d'une façon ou d'une autre, même futile. Très rapidement, Volyova lui montra comment utiliser les fonctions primitives de l'armothèque – par

bonheur, c'était presque intuitif – puis elle prit Pascale par le bras et tourna les talons, prête à repartir.

— Où allez-vous ?

Sur la passerelle. Sajaki veut que j'y sois pour l'opération d'affaiblissement.

Système Cerbère-Hadès, héliopause de Delta Pavonis, 2566

Sylveste n'avait pas vu sa femme depuis des heures, et elle ne serait probablement pas là lors de l'aboutissement de ce pour quoi il s'était tellement battu. L'arme de Volyova devait percuter Cerbère dans une dizaine d'heures, et la première vague de frappes d'affaiblissement était programmée d'ici moins d'une heure. C'était assez prodigieux en soi, et pourtant il semblait qu'il devrait y assister sans Pascale.

Les caméras du bâtiment suivaient l'arme à la trace. Bien qu'étant à plus d'un million de kilomètres, elle était aussi nettement visible sur la sphère synoptique de la passerelle que si elle avait été tout près. Ils la voyaient de profil depuis qu'elle avait amorcé l'approche du point de Lagrange alors que le bâtiment restait en orbite stationnaire à quatre-vingt-dix degrés dans le sens des aiguilles d'une montre, sur une ligne qui passait par Hadès et sa furtive compagne planétaire. Aucun des deux engins n'était sur une véritable orbite, mais, grâce au faible champ gravitationnel de Cerbère, ces trajectoires artificielles pourraient être maintenues à l'aide d'une poussée correctrice minimale.

Sylveste n'était pourtant pas seul : Sajaki et Hegazi étaient avec lui sur la passerelle baignée d'une lueur sanglante, diffusée par la sphère synoptique d'un rouge furieux. Hadès était assez près pour être visible sous la forme d'une tache écarlate, et Delta Pavonis projetait aussi une faible lumière rougeâtre sur tout ce qui tournait autour. Et comme la sphère était la seule source lumineuse de la salle, tout était éclaboussé de rouge.

— Où est cette putain de *brezgatnik* de Volyova ? fulmina Hegazi. Je croyais qu'elle devait nous montrer sa chambre des horreurs en action, là ?

Avait-elle vraiment fait l'impensable ? se demanda Sylveste. Avait-elle vraiment décidé de saboter l'attaque qu'elle avait elle-même

mise au point ? Si tel était le cas, il l'avait mal jugée. Elle lui avait fait part de ses réticences, alimentées par les errements de cette Khouri, mais elle n'avait pas pu les prendre au sérieux. Elle se faisait sûrement l'avocate du diable, pour mettre ses propres certitudes à l'épreuve...

— Tu as intérêt à prier pour que ce soit ça, fiston, dit Calvin.

— Tu lis dans mes pensées, maintenant ? demanda Sylveste à haute voix, n'ayant rien à dissimuler aux membres du Triumvirat présents à ses côtés. C'est un sacré truc, Calvin !

— Disons que c'est une adaptation progressive à une congruence neurale, répondit la voix. D'après toutes les théories, si tu me permettais de rester assez longtemps dans ta tête, c'est ce qui finirait par arriver. En réalité, ce qui se passe, c'est que j'échafaude un modèle de plus en plus réaliste de tes processus neuraux. Au départ, j'étais tout juste capable de corrélér ce que je déchiffrais avec tes réactions. Maintenant, je n'ai même plus besoin d'attendre les réponses pour les deviner.

Alors, lis ça, pensa Sylveste. *Va te faire foutre.*

— Si tu voulais te débarrasser de moi, dit Calvin, tu aurais pu le faire il y a des heures. Mais je pense que tu commences à apprécier ma présence.

— Pour le moment, convint Sylveste. Mais ne t'y habitue pas, Calvin. Parce que je ne prévois pas de te laisser rester de façon permanente.

— C'est ta femme qui m'inquiète.

Sylveste regarda les membres du Triumvirat et préféra leur épargner la suite de la conversation.

— Je m'inquiète aussi pour elle, répondit-il dans le silence de son esprit. Mais il se trouve que ce ne sont pas tes oignons.

— J'ai vu comment elle a réagi quand Volyova et Khouri ont essayé de la retourner.

Oui, se dit Sylveste. Et qui aurait pu, honnêtement, l'en blâmer ? Ça avait été assez difficile pour lui quand Volyova avait lâché le nom du Voleur de Soleil dans la conversation, comme une bombe thermonucléaire. Évidemment, Volyova ne pouvait pas connaître la portée significative de ce nom et, l'espace d'un instant, Sylveste avait espéré que sa femme ne se rappellerait pas où elle l'avait entendu, ou même de l'avoir jamais entendu. Mais Pascale était trop futée pour ça. C'était la moitié de la raison pour laquelle il l'aimait.

— Ça ne veut pas dire qu'elles ont réussi, Cal.

— Ravi que tu en sois si sûr.

— Elle n'essaierait pas de m'en empêcher.

— Ça dépend, répondit Calvin. Tu comprends, si elle s'imaginer que tu vas t'attirer des ennuis, et si elle t'aime autant que je le crois, elle tentera de t'en empêcher, autant par amour que par raison.

Surtout pour ça, peut-être. Ça ne veut pas dire qu'elle s'est subitement mise à te détester, ou même qu'elle prend plaisir à te dénier cette ambition. Tout au contraire, en fait. Ça doit plutôt lui faire de la peine.

Sylveste regarda à nouveau la sphère et la masse conique, ornementée, de la tête de pont de Volyova.

— Si tu veux que je te dise, reprit enfin Calvin, tout ça cache peut-être plus de choses que tu n'en vois. Et nous avons intérêt à y aller avec prudence.

— Il est rare que je fasse preuve d'imprudence.

— Je sais, et je compatis. Le seul fait qu'il puisse y avoir du danger là-dedans est fascinant en soi. Presque une incitation à aller plus loin. C'est comme ça que tu le ressens, non ? Tous les arguments qu'ils pourraient t'opposer ne feraient que renforcer ta résolution. Parce que le fait de savoir attise ton appétit, et que tu ne peux résister à cette faim, même si tu sais que le festin pourrait être mortel.

— Je n'aurais su mieux dire, fit Sylveste, qui se tourna vers Sajaki et demanda tout haut : Où est cette satanée bonne femme ? Elle ne réalise pas que nous avons du pain sur la planche ?

— Je suis là, fit Volyova en arrivant sur la passerelle, Pascale sur ses talons.

Sans un mot, elle fit approcher deux sièges. Les deux femmes s'élevèrent dans le volume central de la salle, se positionnant près des autres, à l'endroit le plus propice à l'observation du spectacle offert par la sphère synoptique.

— Que le combat commence ! annonça Sajaki.

Volyova se connecta à la cache d'armes. C'était la première fois qu'elle renouait le contact avec ces horreurs depuis l'affaire de l'arme folle.

Dans un recoin de son esprit planait l'idée que n'importe laquelle de ces armes pouvait recommencer à tout moment, l'évincer violemment du circuit de contrôle et assumer les commandes de ses propres actions. Elle ne pouvait l'exclure, mais elle était prête à en courir le risque. Et si Khouri avait dit vrai, alors la Demoiselle, qui contrôlait la cache d'armes, était morte, maintenant, impitoyablement absorbée par le Voleur de Soleil, et ce n'était pas elle qui tenterait de détourner les armes, de les amener à la révolte.

Volyova sélectionna quelques armes secrètes parmi les plus anodines, à ce qu'elle supposait et espérait, du moins. Leur potentiel destructeur recouvrait celui de l'armement originel du vaisseau. Six armes sous tension annoncèrent qu'elles étaient parées par l'envoi, sur le voyant de son bracelet, d'icônes pulsatiles, morbides, représentant des crânes. Les engins de mort sortirent lentement de la chambre

secrète en suivant le réseau de pistes, s'engagèrent dans la petite chambre de transfert et se positionnèrent de l'autre côté de la coque, se changeant, de fait, en vaisseaux spatiaux robotisés, monstrueusement surarmés. Les six armes ne se ressemblaient guère, si ce n'est par le design, commun à toutes les armes de classe infernale. Il y avait deux lance-missiles relativistes, qui présentaient une certaine similitude, comme s'il s'agissait de prototypes conçus par des équipes concurrentes qui auraient répondu au même cahier des charges. On aurait dit d'antiques obusiers howitzer avec leurs canons démesurés sur lesquels étaient greffés des protubérances tubulaires et des systèmes ancillaires évoquant des tumeurs malignes. Les quatre autres armes, plus effroyables les unes que les autres, se composaient d'un laser à rayon gamma (dix fois plus gros que les unités du vaisseau proprement dites), d'un rayon à super-symétrie, d'un blaster à répétition et d'un ensemble de déconfinement des quarks. Rien à voir avec les capacités destructrices de l'arme folle, qui aurait pu atomiser une planète, mais ce n'était quand même pas le genre de chose qu'on avait envie de voir braquer sur soi, ou sur la planète où on avait grandi. Et puis, se rappela Volyova, le but n'était pas d'infliger des dégâts arbitraires à Cerbère ou de l'anéantir ; juste de faire un trou dans la croûte, et cela exigeait un certain doigté.

Du doigté... c'était tout à fait ça.

— Maintenant, je voudrais une arme utilisable par un novice, dit Khouri, plantée devant le distributeur de l'armothèque. Mais pas un jouet quand même : il faut qu'elle ait vraiment un pouvoir dissuasif.

— À rayon ou à projectile, Madame ?

— Disons un rayon à faible portée. Nous ne voulons pas que notre Pascale fasse des trous dans la coque.

— Excellent choix, Madame ! Madame voudrait-elle se reposer les pieds pendant que je cherche une arme susceptible de satisfaire aux exigences de Madame ?

— Madame restera debout, si ça ne te fait rien.

Elle était servie par la persona de niveau gamma du distributeur, une tête holographique plutôt sinistre qui minaudait au niveau de sa poitrine, au-dessus d'un comptoir criblé de fentes. Au départ, elle avait limité son choix aux armes présentées dans les vitrines. De petites plaques lumineuses détaillaient leur pedigree : caractéristiques, ère d'origine et historique. C'était très pratique, et elle trouva très vite les armes légères dont elle avait besoin pour Volyova et elle-même. Elle choisit des pistolets à aiguilles électromagnétiques d'une conception similaire à ceux qu'elle utilisait pour le Jeu de l'Ombre.

Volyova avait aussi mentionné – ce qui n'avait laissé de l'inquiéter – un matériel plus lourd, mais Khouri n'avait pas trouvé

tout à fait son affaire parmi les articles exposés. Il y avait un joli fusil à plasma à cycle rapide, muni d'un système de visée à alimentation neurale qui devait le rendre très précieux dans le combat rapproché. D'autant qu'il était léger. Elle le soupesa et sentit qu'elle l'avait bien en main. Il y avait aussi une chose dont l'étui protecteur exerça tout de suite sur elle une attraction presque obscène : une gaine de cuir noir et grenu, huilée au point qu'elle brillait comme un miroir, avec des découpes pour dégager les commandes, les voyants et les points d'attache. L'idéal. Maintenant, qu'allait-elle rapporter à Volyova ? Elle regarda les vitrines pendant cinq bonnes minutes, mais elle n'osait y consacrer plus de temps. Ce n'était pas le matériel étrange et énigmatique qui manquait, et pourtant rien ne correspondait exactement à ce qu'elle avait en tête.

Khouri s'était donc tournée vers la mémoire de l'armothèque, qui renfermait plus de quatre millions d'armes personnelles, couvrant douze siècles d'armement, des simples escopettes lance-projectile à mise à feu par étincelle aux plus épouvantables concentrations de technologie mortifère qui se puissent imaginer.

Encore ce vaste assortiment était-il restreint par rapport au potentiel total de l'armothèque, qui savait aussi faire preuve de créativité si nécessaire : elle pouvait faire le tri dans ses plans en fonction des critères requis et collationner les caractéristiques optimales des armes existantes afin d'en tirer quelque chose de nouveau et de très sophistiqué. Dont la synthèse prenait quelques minutes à peine.

Ce fut ce qui se passa pour le petit pistolet que Khouri avait imaginé pour Pascale : une fente s'ouvrit sur le dessus de la table et un petit plateau gainé de feutre apparut avec un bourdonnement, présentant l'arme ainsi fabriquée – éclatante de stérilité, encore toute chaude du ventre de la machine.

Khouri prit l'arme de Pascale, jeta un coup d'œil dans le canon, la soupesa pour en vérifier l'équilibrage et regarda le réglage du rayon, qui s'effectuait grâce à une mollette insérée dans la crosse.

— À votre service, Madame, dit le distributeur.

— Ce n'est pas pour moi, fit Khouri en planquant l'arme dans une poche.

Les propulseurs des six armes secrètes de Volyova se mirent à cracher, et les engins de mort s'éloignèrent rapidement du bâtiment, suivant une trajectoire complexe qui les amènerait à frapper le point d'impact selon un angle oblique. Pendant ce temps, la tête de pont réduisait la distance qui la séparait de la surface, en ralentissant toujours. La planète savait, à présent, qu'elle était approchée par un objet artificiel de vastes dimensions. Elle avait même reconnu que la

chose en approche avait naguère été le *Lorean*, Volyova en aurait mis sa tête à couper. Elle était certaine qu'un débat avait lieu quelque part, dans les profondeurs de cette croûte grouillante de machines. Certains composants devaient arguer qu'il valait mieux riposter tout de suite, abattre la chose avant qu'elle ne pose un vrai problème. D'autres devaient plaider la circonspection, avancer que l'objet était encore loin de Cerbère, que toute attaque devrait être massive afin de l'anéantir avant qu'il n'ait le temps de répliquer, et qu'une telle démonstration de force risquait d'attirer l'attention. Et les systèmes pacifistes ajoutaient probablement que l'objet n'avait encore rien fait d'ostensiblement menaçant. Si ça se trouvait, il ne soupçonnait même pas que Cerbère était un monde artificiel. Il voulait peut-être simplement voir à quoi il ressemblait, après quoi il repartirait sans autre forme de procès.

Volyova ne voulait pas que les pacifistes gagnent. Elle voulait que les avocats d'une frappe massive, préventive, l'emportent, et tout de suite, sans perdre une minute. Elle voulait voir Cerbère se déchaîner et annihiler la tête de pont. Ça mettrait fin à leur problème et ils ne seraient pas plus mal partis que maintenant. Après tout, la même chose était arrivée aux sondes de Sylveste. Le fait de provoquer la réaction de Cerbère ne constituait pas forcément l'interférence que la Demoiselle cherchait à éviter. Au fond, personne ne serait entré dans cet endroit ; ils pourraient admettre leur défaite et rentrer chez eux.

Sauf que rien de tout ça n'arriverait.

— Les armes secrètes, Ilia, dit Sajaki avec un mouvement de menton en direction du synoptique. Tu prévois de les armer et de faire feu d'ici ?

— Rien ne s'y oppose.

— Je pensais que Khouri les commanderait depuis le poste de tir. Après tout, c'est son rôle. (Il se tourna vers Hegazi et murmura, assez fort pour que tous l'entendent :) Je commence à me demander pourquoi on l'a recrutée, celle-là. Et pourquoi j'ai laissé Volyova interrompre le scrapping.

— Je suppose qu'elle a son utilité, répondit le chimérique.

— Khouri est au poste de tir, mentit Volyova. Simple précaution, naturellement. Mais je ne l'appellerai pas à moins que ce ne soit absolument nécessaire. C'est normal, non ? Ce sont aussi mes armes, vous ne pouvez m'empêcher de les utiliser alors que la situation est complètement sous contrôle.

D'après les voyants de son bracelet – auxquels faisaient partiellement écho les données qui défilaient sur la sphère synoptique –, d'ici trente minutes, les armes secrètes allaient gagner les positions de tir qui leur avaient été assignées, à près de deux cent cinquante mille kilomètres du vaisseau. Et à ce stade, il n'y aurait

aucune raison valable de ne pas faire feu.

— Bon, fit Sajaki. Pendant un moment, j'ai eu peur que tu ne sois pas tout à fait vouée au triomphe de notre cause. Mais je retrouve bien là notre bonne vieille Volyova !

— Comme c'est satisfaisant, commenta Sylveste.

Système Cerbère-Hadès, héliopause de Delta Pavonis, 2566

Les icônes noires des armes secrètes fondaient vers leur cible comme un essaim d'abeilles. Elles n'attendaient que de déchaîner leur terrible puissance contre Cerbère. La planète n'avait eu aucune réaction observable ; rien ne laissait soupçonner qu'elle n'était pas ce qu'elle avait l'air d'être : une boule grise, couturée de cicatrices, pareille à une calotte crânienne inclinée dans une attitude de prière.

Lorsque ce moment arriva enfin, la sphère synoptique émit un doux carillon, les chiffres qui défilaient se recalèrent brièvement à zéro et repartirent pour un interminable décompte.

Sylveste fut le premier à parler. Il se tourna vers Volyova qui n'avait pas fait un geste depuis plusieurs minutes.

— Il n'aurait pas dû se passer quelque chose ? Vos satanées armes n'étaient pas censées exploser ?

Volyova releva les yeux de son bracelet et braqua sur lui un regard de somnambule.

— Je n'ai pas donné l'ordre, dit-elle si bas que c'est à peine s'ils entendirent ses paroles. Je n'ai pas ordonné aux armes de faire feu.

— Pardon ? releva Sajaki.

— Vous avez bien entendu, répondit-elle, un ton plus haut. Je n'ai pas donné l'ordre.

Comme souvent, le calme résolu de Sajaki réussit à sembler plus menaçant que n'importe quelle démonstration de violence.

— Nous avons encore quelques minutes pour lancer l'attaque, dit-il. Tu ferais peut-être mieux d'envisager de les utiliser avant que la situation ne devienne irrécupérable.

— Je pense, intervint Sylveste, qu'elle l'est déjà depuis quelque temps.

— C'est une question qui regarde le Triumvirat, dit Hegazi, ses jointures gainées d'acier brillant sur les accoudoirs de son siège, Ilia, si tu veux bien donner l'ordre maintenant, nous pourrons peut-être...

— Je ne le ferai pas, dit-elle. Appelez ça de la mutinerie ou de la trahison si vous voulez, je m'en fous. Mais ma participation à cette dinguerie s'arrête ici. (Elle regarda Sylveste avec une soudaine fureur.) Vous connaissez mes raisons. N'essayez pas de dire le contraire !

— Elle a raison. Dan, intervint Pascale, tous les regards convergeant sur elle. Tu sais qu'elle dit vrai ; nous ne pouvons tout simplement pas courir ce risque, quelque envie que tu en aies.

— Alors toi aussi, tu as écouté cette Khouri, fit Sylveste.

La nouvelle que sa femme avait pris le parti de Volyova n'avait rien de surprenant, et non seulement il en concevait moins d'amertume qu'il ne l'aurait cru, mais encore il l'en admirait d'autant plus. En même temps, il était bien conscient de la perversité de ses sentiments.

— Elle sait des choses que nous ignorons, dit Pascale.

— Qu'est-ce que cette grognasse vient faire là-dedans ? demanda Hegazi avec un coup d'œil hargneux en direction de Sajaki. On ne pourrait pas l'oublier cinq minutes ?

— Malheureusement pas, répondit Volyova. Tout ce que vous avez entendu est vrai. Et continuer serait vraiment la plus grosse bêtise que nous ayons jamais faite.

Sajaki rapprocha son siège de Volyova.

— Si tu ne donnes pas l'ordre de déclencher l'attaque, au moins, confie-moi le contrôle des armes secrètes.

Il tendit la main en lui faisant signe de dégrafer son bracelet et de le lui remettre.

— Je te conseille de faire ce qu'il dit, insista Hegazi. Sinon, ça pourrait avoir des conséquences désagréables pour toi.

— Je n'en doute pas une seconde, répondit Volyova qui, d'un mouvement coulé, enleva son bracelet. Il ne te servira à rien, Sajaki. La cache d'armes n'obéit qu'à Khouri et à moi.

— Donne-moi ce bracelet.

— Tu vas le regretter, je te préviens.

Sajaki s'empara du bracelet comme si c'était une amulette d'or précieuse, joua un instant avec avant de le passer à son bras. Le petit voyant se ralluma et il regarda les données qui défilaient un instant plus tôt sur le poignet de Volyova.

— Ici le triumvir Sajaki, dit-il en passant la pointe de sa langue sur ses lèvres entre chaque mot comme s'il savourait un nouveau pouvoir. Je ne suis pas sûr du protocole précis exigé à ce stade, et je demande assistance. J'ordonne que les six armes secrètes déployées commencent...

Il s'interrompt au milieu de sa phrase. Il baissa les yeux sur son poignet, d'abord intrigué, puis avec une expression qui ressemblait beaucoup à de la peur.

— Espèce de vieille carne rusée ! fit Hegazi, admiratif. Je pensais bien que tu avais un truc dans ta manche, mais pas au sens littéral du terme !

— Je suis une personne à l'esprit très littéral, répondit Volyova.

Le visage de Sajaki était un masque rigide, figé dans une expression de souffrance. Le bracelet, en se contractant, lui entamait le poignet. Sa main crispée comme une serre, vidée de son sang, était d'une pâleur de cire. De l'autre main, il s'efforçait frénétiquement de dégrafer le bracelet ; en vain. Volyova avait pris ses précautions, et la boucle était bel et bien scellée. Les chaînes de polymère du plastique à mémoire de forme glissant les unes sur les autres se contractaient, déterminant un processus d'amputation lente, atrocement pénible. Le bracelet avait détecté, à l'instant où Sajaki l'avait mis à son poignet, que son ADN n'était pas le bon : il n'était pas conforme à celui de Volyova. Cela dit, il n'avait commencé à se contracter que lorsque Sajaki avait essayé de donner un ordre, mesure qu'elle considérait comme une preuve de mansuétude à son égard.

— Dis-lui d'arrêter ! articula-t-il laborieusement. Arrête ça !... Sale pute ! Par pitié...

Volyova estima que le bracelet ne lui couperait pas la main avant une ou deux minutes. Après quoi le bruit dominant dans la salle serait un craquement d'os broyés, en supposant qu'il soit audible au milieu des cris de Sajaki.

— Qu'est-ce que c'est que ces manières ? dit-elle. Drôle de façon de demander un service ! Il me semble pourtant que ce serait le moment ou jamais de faire preuve d'amabilité.

— Arrêtez ça, s'il vous plaît, fit Pascale. Je vous en prie, quoi qu'il ait pu faire, ça ne vaut pas la peine...

Volyova haussa les épaules et s'adressa à Hegazi.

— Enlève-le-lui, triumvir, avant que ça ne fasse trop de saletés. Je suis sûre que tu vas y arriver.

Hegazi leva l'une de ses mains d'acier et l'inspecta comme pour s'assurer qu'elle n'était plus de chair et d'os.

— Non ! hurla Sajaki. Enlevez-moi ça !

Hegazi approcha son siège de celui de son collègue et se mit à la tâche. L'opération semblait encore plus douloureuse que la constriction proprement dite.

Sylveste ne disait rien.

Lorsque Hegazi eut détaché le bracelet, ses mains d'acier étaient couvertes de sang humain. Il lâcha les débris du bracelet, qui s'écrasèrent vingt mètres plus bas, sur le sol de la salle.

Sajaki regarda avec révolte, en gémissant toujours, les dégâts que le bracelet avait causés à son poignet. C'était affreux. Sa main ne s'était pas détachée, mais les os et les tendons étaient à nu et le sang

jaillissait par spasmes, formant une corde écarlate qui le reliait au sol, tout en bas. Pour réprimer l'hémorragie, il pressa son membre blessé sur son ventre. Il cessa enfin de geindre, tourna son visage livide vers Volyova et dit :

— Tu me le paieras. Ça, je te le jure.

C'est alors que Khouri arriva sur la passerelle et se mit à tirer.

Elle avait un plan en tête avant de mettre les pieds sur la passerelle. Pas très détaillé, mais un plan quand même. Et puis elle avait vu le geyser de ce qui était manifestement du sang, alors elle avait décidé de couper aux vérifications de dernière minute et commencé à tirer en l'air afin d'attirer l'attention de l'assistance.

Ce qui n'avait pas pris longtemps.

Elle avait opté pour le fusil à plasma, réglé à la puissance minimale, le mode tir en rafale neutralisé, de sorte qu'elle devait presser la détente à chaque giclée. La première ouvrit un cratère d'un mètre de diamètre dans le plafond, provoquant une pluie de gravats carbonisés. Lasse de tirer toujours dans le même trou, elle visa un peu plus à gauche, puis à droite. Un bout de faux plafond calciné s'écrasa sur la sphère synoptique. L'image clignota, se déforma et retrouva sa stabilité au bout de quelques secondes. Jugeant qu'on avait dû suffisamment remarquer sa présence, elle remit le cran de sûreté et renvoya son arme par-dessus son épaule. Volyova, qui avait manifestement anticipé la manœuvre, se propulsa vers Khouri. Quand elle ne fut plus qu'à cinq mètres d'elle, Khouri lui lança l'une des armes légères : le pistolet à aiguilles électromagnétiques qu'elle avait trouvé dans l'armothèque.

— Passez ça à Pascale ! s'exclama-t-elle en lui envoyant le blaster à faible portée.

Volyova rattrapa les deux armes au vol et en donna aussitôt une à Pascale.

Khouri, qui avait maintenant assimilé la situation, constata que la pluie de sang émanait de Sajaki. L'hémorragie avait cessé, mais il avait l'air mal en point. Il serra son bras contre lui comme s'il se l'était cassé, ou comme s'il avait pris une balle.

— Ilia, dit Khouri d'un ton de reproche, vous avez commencé la fête sans moi. Je suis déçue.

— La pression des événements, vous savez ce que c'est...

Khouri regarda l'afficheur en essayant de comprendre ce qui s'était passé à l'extérieur du vaisseau.

— Les armes n'ont pas tiré ?

— Non. Je ne leur en ai pas donné l'ordre.

— Et maintenant, elle ne peut plus, commenta Sylveste. Hegazi vient de détruire son bracelet.

— Ça veut dire qu'il est de notre côté ?

— Non, répondit Volyova. C'est juste qu'il ne supporte pas la vue du sang. Pas celui de Sajaki, du moins.

— Il a besoin de soins, intervint Pascale. Pour l'amour du ciel, vous ne pouvez pas le laisser se vider de son sang comme ça !

— Il ne se videra pas de son sang, répondit Volyova. Ça se voit moins, mais c'est un chimérique, comme Hegazi. Les droggs qu'il a dans les veines ont déjà entrepris la réparation cellulaire à un rythme accéléré. Même si le bracelet lui avait sectionné la main, il s'en serait fait pousser une autre. Pas vrai, Sajaki ?

Il leva sur elle un regard accablé et elle se dit qu'il aurait eu du mal à se faire pousser un nouvel ongle ; alors, une nouvelle main... Mais il finit par hocher la tête.

— On pourrait m'aider à aller à l'infirmerie ? Mes droggs n'ont rien de magique ; elles ont leurs limites. Et mes capteurs de douleur sont actifs et marchent à fond, croyez-moi.

— Il a raison, dit Hegazi. Il ne faut pas surestimer les capacités des droggs. Tu veux qu'il crève, ou quoi ? Tu ferais mieux de te décider en vitesse. Je peux l'emmener à l'infirmerie ?

— Et t'arrêter à l'armothèque en cours de route pour faire ton petit shopping ? fit Volyova en secouant la tête. Non merci, pas question.

— J'y vais, proposa Sylveste. Je vais l'emmener. Vous m'avez fait confiance jusque-là, non ?

— Pas plus que ça, *svinoï*, rétorqua Volyova. D'un autre côté, vous ne sauriez pas quoi faire à l'armothèque, même si vous y arriviez... Et Sajaki n'est pas en état de vous donner des conseils exploitables.

— Ça veut dire oui ?

— Grouillez-vous, Dan. Si vous n'êtes pas revenu d'ici dix minutes, j'envoie Khouri vous chercher.

Ordre que Volyova souligna en braquant son lance-aiguilles sur lui, le doigt crispé sur la détente.

Une minute plus tard, les deux hommes étaient partis, Sajaki lourdement appuyé sur Sylveste. Il n'aurait probablement pas pu marcher sans son aide. Khouri se demanda si Sajaki serait encore conscient en arrivant à l'infirmerie. Et elle s'aperçut que ça lui était à peu près égal.

— À propos de l'armothèque, dit-elle, ne vous en faites pas : personne ne l'utilisera plus. Je l'ai réduite en mille morceaux après en avoir obtenu ce que je voulais.

Volyova rumina l'information et hocha la tête d'un air appréciateur.

— Excellent raisonnement tactique, Khouri.

— La tactique n'a rien à voir là-dedans. C'était la persona qui

tenait la cambuse. Je ne sais pas pourquoi, j'ai eu envie d'allumer cette bâtarde et j'ai défouraillé dedans.

— Ça veut dire que nous avons gagné ? demanda Pascale. Ce que nous avons décidé de faire a marché, c'est ça ?

— Apparemment, répondit Khouri. Sajaki est hors de combat, je doute que notre ami Hegazi décide de s'attirer des ennuis, et on dirait que votre mari ne mettra pas à exécution sa menace de nous tuer s'il n'obtenait pas ce qu'il voulait.

— Comme c'est décevant, fit Hegazi.

— Je vous l'avais dit, reprit Pascale. Il bluffe depuis le début. Alors, ça y est ? On peut encore rappeler ces armes, non ?

Elle interrogea du regard Volyova qui hochait aussitôt la tête.

— Évidemment. Vous me croyiez assez bête pour ne pas prendre un bracelet de rechange ?

Elle tira, d'une poche intérieure de son blouson, un nouveau bracelet qu'elle passa à son poignet comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

— Voyons, Ilia ! Je n'en attendais pas moins de vous, commenta Khouri.

Volyova porta le bracelet à sa bouche et prononça une séquence d'ordres conçus pour shunter divers niveaux de sécurité. On aurait dit un mantra. Pour finir, quand tous les regards furent braqués sur la sphère synoptique, elle ordonna :

— Retour de toutes les armes secrètes au vaisseau. Je répète : retour de toutes les armes secrètes au vaisseau.

Mais il ne se passa rien ; même après le délai de quelques secondes imposé par la transmission à la vitesse de la lumière. Ou plutôt, les icônes représentant les armes secrètes passèrent du noir au rouge et se mirent à clignoter avec une résolution malsaine, très inquiétante.

— Ilia... fit Khouri. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'elles sont en train de s'armer et qu'elles s'apprêtent à tirer, répondit Volyova d'une voix atone, comme si elle n'était pas surprise. Ça veut dire qu'il va se passer quelque chose de très, très embêtant.

Système Cerbère-Hadès, héliopause de Delta Pavonis, 2566

Volyova avait à nouveau perdu le contrôle des armes secrètes.

Impuissante, elle les regarda ouvrir le feu sur Cerbère. Les rayons atteignirent leur cible en premier, naturellement, et la première indication qu'ils en eurent fut un éclair blanc-bleu qui illumina la planète grise, aride, à l'endroit précis que la tête de pont devait percuter. Les armes relativistes à projectiles entrèrent presque aussitôt en action, et les preuves que les frappes étaient victorieuses leur parvinrent quelques secondes plus tard : des flashes crachotants, spectaculaires, figurant la mitraille qui arrosait la surface d'une pluie de neutronium et d'antimatière. Pendant tout ce temps, Volyova ne cessa de hurler dans son bracelet des ordres de désarmement, mais l'espoir d'être entendue déclinait d'instant en instant. Elle voulut croire, au début, que son bracelet de rechange était défectueux, ce qui n'expliquait évidemment pas la soudaine autonomie des armes. Elles avaient fait feu pour une raison donnée ; de même qu'elles avaient ignoré l'ordre de regagner le ventre du vaisseau.

Tout ça parce que quelqu'un – ou quelque chose – était maintenant aux commandes.

— Que se passe-t-il ? demanda Pascale du ton de celle qui n'espère pas vraiment une réponse compréhensible.

— Il est impossible que ce soit la Demoiselle de Khouri, répondit Volyova en laissant retomber son bras, renonçant à reprendre le contrôle des armes. Même si elle avait encore les moyens d'intervenir sur la cache d'armes, elle ferait tout ce qui est en son pouvoir pour éviter ça. Ça doit donc être le Voleur de Soleil.

— Une partie de lui a dû rester dans le poste de tir, ajouta Khouri, qui parut le regretter, et s'interrompit très vite, avant d'ajouter : Enfin, nous avons toujours su qu'il pouvait le contrôler. C'est pour ça qu'il s'est opposé à la Demoiselle quand elle a tenté de tuer Sylveste avec l'autre arme.

— Mais... avec cette précision ? demanda Volyova en secouant la tête. Tous les ordres que j'adresse à la cache d'armes ne transitent pas par le poste de tir ; je savais que ç'aurait été trop risqué.

— Et vous dites que même ces ordres-là restent sans effet ?

— On dirait bien.

On voyait à présent sur la sphère synoptique que l'attaque avait pris fin. À court d'énergie et de munitions, les armes décrivaient autour de Hadès des orbites inutiles sur lesquelles elles resteraient pendant des millions d'années, jusqu'à ce qu'elles soient balayées par des perturbations gravitationnelles aléatoires et propulsées sur des trajectoires qui les enverraient s'écraser sur Cerbère ou les projetteraient vers les points de Lagrange, où Delta Pavonis, la géante rouge, finirait par leur apporter la mort. Volyova trouva une parcelle résiduelle de consolation dans le fait que les armes ne pourraient être réutilisées et se retourner contre elle. Mais ce réconfort venait beaucoup trop tard. Les dommages infligés à Cerbère étaient irréversibles, et il n'y aurait plus grand-chose pour supporter la tête de pont quand elle arriverait. Elle voyait déjà la preuve de leur attaque sur la sphère synoptique, dans les panaches de régolite pulvérisé qui se déployaient en éventail dans l'espace autour du point d'impact.

Sylveste arriva à l'hôpital de bord. Sajaki pesait de tout son poids sur ses épaules. Il paraissait beaucoup trop lourd pour sa maigre carcasse. Sylveste se demanda si c'était à cause du poids des machines qui circulaient dans son sang, qui rongeaient leur frein, dans chacune de ses cellules, attendant qu'une crise de cette espèce les ramène à la vie. Sajaki était brûlant de fièvre – preuve, peut-être, que les droogs avaient lancé toutes leurs forces dans la bataille et se reproduisaient frénétiquement pour faire face à l'urgence de la situation, réquisitionnant les molécules des tissus « normaux » jusqu'à ce que le danger soit écarté. Sylveste jeta, à son corps défendant, un coup d'œil à son poignet blessé. Le sang avait cessé de couler et la terrible plaie circulaire était maintenant entourée d'un cal membraneux. Une faible lueur ambrée brillait à travers les tissus.

Le voyant approcher, des cyborgs sortirent du centre médical et le soulagèrent de son fardeau. Sajaki fut allongé sur un brancard et les machines s'activèrent autour de lui pendant quelques minutes. Des capteurs s'incurvèrent au-dessus de lui, des moniteurs neuraux se plaquèrent sur son cuir chevelu. Les systèmes ne paraissaient pas exagérément préoccupés par sa blessure. Peut-être communiquaient-ils déjà avec ses droogs, de sorte que toute intervention complémentaire était inutile à ce stade. Malgré sa faiblesse, il était toujours conscient, remarqua Sylveste.

— Vous n'auriez jamais dû faire confiance à Volyova, dit-il

rageusement. Vous avez tout gâché. Elle a trop de pouvoir, maintenant. C'était une erreur fatale, Sajaki.

— Bien sûr que nous lui avons fait confiance, imbécile ! lâcha Sajaki d'une voix à peine audible. C'était l'une des nôtres ! Elle faisait partie du Triumvirat ! Et qu'est-ce que vous savez de Khouri ? ajouta-t-il dans un croassement.

— C'est une taupe, répondit Sylveste. Introduite à bord de ce bâtiment pour me tuer.

— C'est tout ? fit Sajaki comme s'il trouvait la nouvelle divertissante.

— C'est ce que je croyais, en tout cas. Je ne sais ni qui l'a envoyée, ni pourquoi, mais elle a fourni des explications absurdes, que ma femme et Volyova semblent avoir prises au pied de la lettre.

— Ce n'est pas encore fini, dit Sajaki en ouvrant de grands yeux entourés de jaune.

— Comment ça, ce n'est pas fini ?

— Je le sais, voilà tout. Rien n'est terminé.

Sur ces mots, il ferma les yeux et sembla se détendre.

— Il s'en sortira, annonça Sylveste en regagnant la passerelle, manifestement inconscient des derniers événements.

Il regarda autour de lui, et Volyova imagina sa confusion. Au premier abord, rien n'avait changé pendant le temps qu'il lui avait fallu pour emmener Sajaki à l'infirmerie et revenir : les mêmes personnes tenaient les mêmes armes, mais l'ambiance était radicalement différente. Hegazi, par exemple, bien qu'étant du mauvais côté du lance-aiguilles de Khouri, n'avait pas l'air d'un homme vaincu. Non plus que particulièrement réjoui, d'ailleurs.

Ça nous échappe à tous, maintenant, et Hegazi le sait, se dit Volyova.

Puis Sylveste regarda l'image de Cerbère affichée sur la sphère synoptique. Cerbère, et sa croûte fracturée suintant dans l'espace.

— Il y a quelque chose qui cloche, hein ? dit-il. Vos armes ont bel et bien fait feu, comme nous le souhaitions.

— Désolée, fit Volyova en secouant la tête. Je n'y suis pour rien.

— Vous feriez mieux de l'écouter, dit Pascale. Quoi qu'il se passe ici, nous ne voulons pas y être associés ; ça nous dépasse, Dan. Même toi, si difficile à croire que ça puisse être.

— Vous n'avez pas encore compris ? fit-il d'un ton méprisant. C'est exactement ce que voulait Volyova.

— Vous êtes fou ! lança Volyova.

— Vous avez réussi votre coup, reprit Sylveste. Vous allez voir votre foreuse à planète en action, et en même temps vous vous en lavez les mains avec votre numéro de prudence et de circonspection

qui a si commodément échoué. Ah oui, franchement ! fit-il en frappant deux fois dans ses mains. Je suis authentiquement impressionné !

— Vous allez être authentiquement mort, rétorqua Volyova.

Mais tout en le détestant pour ce qu'il venait de dire, elle ne pouvait totalement réfuter ses allégations. Elle aurait fait tout ce qui était en son pouvoir pour stopper les armes, les empêcher de mener leur mission à bien – et merde ! elle *avait fait* tout ce qui était en son pouvoir, et ça n'avait pas marché. Même si elle n'avait pas donné l'ordre de lancement, elle était persuadée que le Voleur de Soleil aurait trouvé le moyen de le faire. D'un autre côté, maintenant que l'attaque avait eu lieu, elle éprouvait une sorte de curiosité fataliste. La tête de pont allait percuter la planète comme prévu, à moins qu'elle ne trouve un moyen d'éviter ça, or elle avait déjà tout essayé, en vain. Une partie d'elle-même commençait à attendre l'événement avec impatience, doublement fascinée à l'idée de ce qu'ils allaient apprendre et de voir comment son enfant allait encaisser l'épreuve. Quoi qu'il arrive – et tant pis si les conséquences étaient effroyables –, ce serait la chose la plus fascinante à laquelle elle aurait jamais assisté. Et peut-être la plus terrible.

Il n'y avait rien à faire, qu'attendre, et voilà tout.

Les heures ne passèrent ni vite ni lentement, parce que c'était un événement qu'elle espérait autant qu'elle le redoutait. À mille kilomètres de Cerbère, la tête de pont amorça la phase de ralentissement finale. Les flux d'éjection des deux propulsions Conjoinneur brillaient comme deux soleils miniatures, et leur clarté livide, choquante, accentuait dramatiquement les cratères et les ravins de Cerbère. Pendant un moment, sous cet éclairage implacable, la planète eut vraiment l'air artificielle ; comme si ceux qui l'avaient conçue s'étaient donné trop de mal pour créer l'impression qu'elle était érodée par des millénaires de bombardement.

Sur son bracelet, Volyova voyait les images enregistrées par les caméras fixées sur les flancs de la tête de pont. Elles étaient disposées le long d'anneaux espacés tous les cent mètres, sur les quatre mille mètres de la longueur du cône, de sorte que, quelle que soit la profondeur à laquelle il s'enfoncerait dans la croûte, il y aurait toujours des caméras au-dessus et au-dessous de la surface. Elle regardait à présent par la blessure ouverte dans la croûte par l'arme secrète.

Sylveste n'avait pas menti.

Il y avait des choses, dans les profondeurs. Des choses énormes, organiques et tubulaires, qui évoquaient un nid de serpents. La chaleur provoquée par les tirs de l'arme secrète s'était maintenant dissipée. Des nuages de fumée grisâtre s'échappaient encore du trou, mais Volyova soupçonnait qu'il s'agissait de machinerie carbonisée

plutôt que de la matière de la croûte. Aucun des tubes reptiliens ne bougeait. Leurs anneaux argentés, segmentés, étaient maculés de noir et parfois éventrés sur des centaines de mètres. Une masse intestinale grouillante, composée de plus petits serpents, avait jailli par les ouvertures béantes.

Volyova avait blessé Cerbère.

Elle ignorait si la plaie était mortelle, ou si ce n'était qu'une éraflure qui guérirait en quelques jours, mais elle avait mutilé la planète et cette idée la faisait frémir. Elle avait fait mal à une chose non humaine.

Mais la chose non humaine ne devait pas tarder à répliquer.

Elle sursauta lorsque cela se produisit, alors que – intellectuellement sinon émotionnellement – elle s'y attendait. Cela se produisit alors que la tête de pont était à deux kilomètres de la surface – à la moitié de sa propre longueur.

L'événement proprement dit se déroula presque trop vite pour qu'ils l'intègrent. En l'espace d'un instant, la croûte changea avec une rapidité stupéfiante. Autour de la blessure d'un kilomètre de large apparut une série de creux grisâtres, disposés en cercles concentriques, dans lesquels se formèrent des ampoules, ou des sortes de pustules de pierre. À la seconde où Volyova remarquait leur existence, ces ampoules crevèrent, libérant des spores étincelantes, des échardes lumineuses qui entourèrent la tête de pont comme des lucioles. Volyova n'avait pas la moindre idée de ce que cela pouvait être : des particules d'antimatière, de minuscules têtes nucléaires, des capsules virales ou des batteries d'armes miniatures ? Tout ce qu'elle savait, c'est que ces choses voulaient du mal à sa création.

— Maintenant... murmura-t-elle. Maintenant...

Elle ne fut pas déçue. Peut-être, d'un certain point de vue, aurait-il mieux valu que la tête de pont ait été détruite à cet instant, mais alors elle n'aurait pas éprouvé l'excitation de la voir réagir avec toute l'efficacité prévue. Les armements de la couronne circulaire entrèrent en éruption. Les lasers à bosons traquèrent les étincelles et les anéantirent presque toutes avant qu'elles n'atteignent sa carapace en hyperdiamant.

La tête de pont accéléra et couvrit les deux derniers kilomètres en un tiers de minute, tout en continuant à éliminer les particules brillantes libérées par les pustules de la croûte. Sa coque était maintenant criblée de cratères, aux endroits où quelques-unes des spores étincelantes l'avaient impactée, dans une brève lueur rosâtre, mais son intégrité opérationnelle n'était pas compromise. La pointe acérée comme un dard pénétra dans la croûte, au beau milieu de la blessure.

Au bout de quelques secondes, l'arme, qui allait en s'évasant,

commença à frotter contre les parois rugueuses de l'ouverture. Le sol se crevassa, des lignes de fracture partirent en éventail. Les ampoules continuaient à se former, mais plus loin de la blessure proprement dite, comme si les mécanismes sous-jacents étaient endommagés ou neutralisés à l'intérieur d'un certain périmètre. La tête de pont avait maintenant pénétré de plusieurs centaines de mètres dans Cerbère. Des ondes de choc partant du point d'impact irradiaient le long de l'arme, mais les buffers de cristal piézoélectrique incorporés dans l'hyperdiamant amortirent la collision, convertissant son énergie en chaleur qui serait ensuite canalisée dans les armements défensifs.

— Dites-moi que nous sommes en train de gagner, dit Sylveste. Pour l'amour du ciel, dites-moi que nous sommes en train de gagner !

Elle parcourut à toute vitesse les données détaillées qui défilaient sur son bracelet. L'espace d'un instant, tout antagonisme avait cessé entre eux : il n'y avait plus qu'une curiosité partagée.

— Jusque-là, ça va, répondit-elle. L'arme s'est enfoncée d'un kilomètre dans la croûte. Elle maintient un taux de pénétration régulier d'un kilomètre toutes les quatre-vingt-dix secondes. La puissance de poussée est maximale. Et elle va en augmentant. Ça doit vouloir dire que l'arme rencontre une résistance mécanique.

— On sait à travers quoi elle passe ?

— Impossible à dire. D'après les données d'Alicia, la fausse croûte ne faisait pas plus d'un demi-kilomètre d'épaisseur, mais il n'y a pas beaucoup de capteurs dans la coque de l'arme. Ils auraient accru sa vulnérabilité aux modes d'attaque cybernétiques.

Sur la sphère synoptique apparut une sculpture abstraite : l'image, relayée par les caméras du bâtiment, d'un cône tronqué, la pointe posée sur une improbable surface grise. Des schémas convulsés parcouraient le terrain environnant, des ampoules projetaient des spores dans tous les sens, comme si le système de visée sous-jacent était détraqué. Puis l'arme ralentit et, bien que la scène se déroulat dans un silence absolu, Volyova imagina l'horrible grincement de la friction, le bruit que cela aurait fait s'il y avait eu de l'air pour transmettre les sons et des oreilles pour se laisser assourdir par ce rugissement, ce raclement titanesque. Son bracelet lui annonça que la pression sur la pointe avait dramatiquement chuté, comme si l'arme avait traversé toute la croûte et était entrée dans l'espace relativement vide situé en dessous : le domaine des serpents.

Lentement...

Des icônes figurant des crânes et des tibias entrecroisés dansèrent sur son bracelet, annonçant le début de l'attaque moléculaire contre la tête de pont. Volyova s'y attendait. Des anticorps devaient déjà suinter à travers la carapace, rencontrer l'ennemi et l'affronter.

Lentement... Et tout s'arrêta.

La tête de pont n'irait pas plus loin. Un bon kilomètre du cône dépassait encore de la surface craquelée de Cerbère. On aurait dit une sorte de château d'eau à la partie supérieure hypertrophiée. Les armements du pourtour paraient toujours les assauts de la croûte, mais les salves de spores devaient désormais parcourir plusieurs dizaines de kilomètres et ne constitueraient plus une réelle menace, à moins que la croûte ne soit capable d'une régénération d'une rapidité improbable.

La tête de pont allait maintenant s'ancrer, assurer sa prise, analyser les armes moléculaires utilisées contre elle, concevoir des stratégies de défense subtilement adaptées.

Elle n'avait pas laissé tomber Volyova.

Celle-ci fit pivoter son siège pour faire face aux autres et remarqua que son poing était crispé sur son lance-aiguilles, elle n'aurait su dire depuis combien de temps.

— Eh bien, ça y est, dit-elle.

On aurait dit une leçon de biologie destinée à des dieux, ou une photo porno susceptible d'être appréciée uniquement par des planètes pensantes.

Après l'ancrage de l'arme, Khouri et Volyova passèrent des heures à suivre les données chiffrées, en perpétuelle évolution, de la molle bataille en cours. Les formes géométriques des deux protagonistes lui rappelaient un virus conique nanifié par la cellule sphérique beaucoup plus vaste qu'il se serait efforcé de contaminer. Khouri devait faire un effort pour se rappeler que ce cône insignifiant était gros comme une montagne et que la cellule était un monde.

Il semblait qu'il ne se passait pas grand-chose à présent, parce que le combat se livrait essentiellement au niveau moléculaire, par-delà un front invisible, presque fractal, qui s'étendait sur plusieurs dizaines de kilomètres carrés. Au début. Cerbère avait vainement tenté de repousser l'envahisseur avec des armes hautement entropiques et de le dégrader en mégatonnes de cendres atomiques. Puis la planète avait opté pour une stratégie de digestion. Elle essayait encore de démanteler l'ennemi atome par atome, mais systématiquement, comme un enfant qui démonte un jouet complexe au lieu de le briser en mille morceaux, plaçant diligemment chacun de ses composants dans un compartiment particulier afin de pouvoir le réutiliser par la suite. Il y avait une logique là-dedans, après tout ; les armes secrètes avaient annihilé plusieurs kilomètres cubes de ce monde, et le système de Volyova comportait probablement plus ou moins les mêmes ratios d'éléments et d'isotopes que la matière détruite, ce qui éviterait à Cerbère de consommer ses propres ressources, limitées, dans le processus. Peut-être la planète procédait-elle toujours selon cette

méthode pour réparer les inévitables dégâts causés par des millénaires de frappes de météorites et de bombardement par les rayons cosmiques. Peut-être s'était-elle emparée de la première sonde de Sylveste non dans le désir pervers de préserver son secret mais parce qu'elle avait faim, répondant au même genre de stimulus aveugle qu'une fleur Carnivore, sans réfléchir à l'avenir.

Seulement l'arme de Volyova n'était pas conçue pour se laisser digérer sans livrer combat.

— Vous voyez, avec nous, Cerbère aura appris quelque chose.

Elle affichait, depuis son siège sur la passerelle, des schémas combinant les douzaines de composants que l'arsenal moléculaire de la planète déchaînait actuellement contre son arme. Il en résultait une image évoquant une page de livre d'entomologie, un catalogue d'insectes métalliques, diversement spécialisés. Certains étaient des désassembleurs : la ligne de front du système de défense amarantin. Leur rôle consistait à attaquer matériellement, concrètement, la surface de la tête de pont, à en déloger les atomes et les molécules avec leurs manipulateurs, puis à en démanteler les liaisons chimiques. Ils s'engageaient ainsi dans un combat à mains nues avec les propres lignes de front de Volyova. La matière libérée était ensuite passée, juste derrière la ligne de front, à des insectes plus gros. Tels des employés industriels, ils catégorisaient et triaient inlassablement les bouts de matière qu'ils recevaient. Si la structure du fragment était simple – un bout de fer ou de carbone indifférencié, par exemple –, ils l'étiquetaient aux fins de recyclage et le transmettaient à d'autres insectes plus gros, qui fabriquaient encore d'autres insectes, répondant à des critères spécifiques différents. Et si les fragments de matière étaient organisés autour d'une structure digne de ce nom, ils n'étaient pas destinés au recyclage immédiat mais confiés à d'autres insectes qui fractionnaient les segments en s'efforçant de déterminer s'ils recelaient des principes utiles. Auquel cas ils seraient mémorisés, évalués et envoyés aux insectes ouvriers. De la sorte, la génération suivante d'insectes serait sensiblement plus avancée que la précédente.

— Ils auront appris quelque chose grâce à nous, répéta Volyova, comme si elle trouvait cette perspective aussi glorieuse que dérangeante. Ils isolent nos principes d'action et les incorporent dans leurs propres forces.

— On dirait que ça vous fait jubiler, nota Khouri en mangeant une pomme cultivée à bord.

— Et pourquoi pas ? C'est un système élégant. J'en apprendrai bien quelque chose, moi aussi, mais pas de la même façon. Ce qui se passe là-bas est méthodique, infini, et tout ça sans une once d'intelligence, dit-elle, sincèrement admirative.

— Très impressionnant, en effet, confirma Khouri. Une répllication

aveugle, sans un poil d'intelligence, mais comme elle se produit simultanément en un milliard d'endroits, ils vont l'emporter sur nous par la seule force du nombre. C'est bien ça, hein ? Vous allez rester assise ici, à tourner et retourner tout ça dans votre tête, et ça ne changera rien au résultat. Tôt ou tard, ils apprendront tous vos trucs.

— Mais pas immédiatement, répondit Volyova avec un mouvement de tête en direction du schéma. Vous croyez que j'aurais été assez bête pour les attaquer du premier coup avec la plus avancée des armes à notre disposition ? On ne fait jamais une chose pareille, à la guerre, Khouri. On ne déploie jamais plus de force ou de ruse contre un ennemi que la situation ne l'exige, de même qu'on ne joue jamais sa meilleure carte en premier au poker. On attend que la mise le justifie.

Puis elle lui expliqua comment les mesures actuellement déployées par son arme étaient en réalité très anciennes, et pas d'une grande sophistication. Elle les avait adaptées de textes anciens trouvés dans la base de données holographique de l'armothèque.

— Ils ont près de trois cents ans de retard sur nous, dit-elle.

— Mais Cerbère rattrape son retard.

— D'accord, mais en réalité, ce genre d'acquis technique est plutôt stable, probablement à cause de la façon irréfléchie avec laquelle nous dispensons nos secrets. Il n'y a pas de sauts intuitifs possibles ; les systèmes amarantins ont évolué de façon linéaire. C'est comme si on essayait de déchiffrer un code par la seule computation brutale. En tout cas, j'ai une idée assez précise du temps qu'il leur faudra pour arriver à notre niveau actuel. Pour le moment, ils nous rattrapent au rythme de dix ans toutes les trois ou quatre heures, temps de bord. Ce qui veut dire que, d'ici moins d'une semaine, les choses vont devenir intéressantes.

— Pourquoi ? Vous trouvez que ça ne l'est pas ? fit Khouri en secouant la tête, avec l'impression – et ce n'était pas la première fois – que bien des choses lui échappaient au sujet de Volyova. Et comment cette escalade doit-elle se dérouler ? Votre arme transporte une copie de l'armothèque ?

— Non ; ce serait trop dangereux.

— D'accord ; autant envoyer un soldat derrière les lignes ennemies avec tous ses secrets. Alors, comment ça se passe ? Les secrets sont transmis à l'arme au moment où elle en a besoin ? C'est tout aussi risqué, non ?

— C'est bien comme ça que ça se passe, mais c'est beaucoup plus sûr que vous ne pensez. Les transmissions sont codées à l'aide d'une clé d'encryptage à usage unique, une chaîne de digits à génération aléatoire qui spécifie le changement à effectuer – s'il faut ajouter zéro ou un à chacun des bits du signal brut. Une fois encrypté, le signal est

indéchiffrable sans une copie de la clé. L'arme en a une, évidemment, mais elle est logée dans son cœur, sous des dizaines de mètres de diamant massif, et les liaisons avec les systèmes de commande assembleur sont hyper-sécurisées. Il n'y a aucun risque que la clé tombe entre des mains ennemies même si l'arme était attaquée ou détournée. Dans ce cas, je n'aurais qu'à m'abstenir de toute transmission.

Khouri acheva de grignoter le trognon de sa pomme.

— Il y a donc un moyen, dit-elle après réflexion.

— Un moyen de quoi ?

— De mettre fin à tout ça. C'est bien ce que nous voulons, n'est-ce pas ?

— Vous ne pensez pas que les dégâts sont déjà faits ?

— Nous n'avons aucun moyen d'en être sûrs, mais à supposer qu'ils ne l'aient pas été ? Après tout, nous n'avons encore vu qu'une strate de camouflage. Stupéfiante, d'accord, et comme il s'agit d'une technologie non humaine, nous aurions beaucoup à en apprendre, mais nous ne savons toujours pas ce qu'elle cache, dit-elle avec emphase, en ponctuant son propos d'un coup sur son siège qui fit sursauter Volyova, ainsi qu'elle le constata avec satisfaction. Nous n'avons pas encore atteint la chose proprement dite ; nous ne l'avons même pas encore aperçue, et nous ne la verrons pas avant que Sylveste n'y arrive en personne.

— Nous l'empêcherons de partir, fit Volyova en tapotant le lance-aiguilles passé à sa ceinture. Nous contrôlons la situation, à présent.

— Vous prendriez le risque de nous faire tous tuer s'il déclenche la chose qu'il a dans les yeux ?

— Pascale a dit que c'était du bluff.

— Ouais, et je suis sûre qu'elle le croit.

Khouri n'eut pas besoin d'en dire davantage. Volyova hocha lentement la tête ; elle avait compris.

— Il y a un meilleur moyen, poursuivit Khouri. Laissons partir Sylveste s'il y tient absolument, mais faisons en sorte qu'il ait du mal à entrer.

— Ce qui signifie...

— Je vais le dire, si vous ne voulez pas le faire. Nous devons le laisser mourir, Volyova. Nous devons laisser gagner Cerbère.

**Système Cerbère-Hadès,
héliopause de Delta Pavonis, 2566**

— Tout ce que nous savons, dit Sylveste, c'est que l'arme de Volyova a pénétré sous l'enveloppe extérieure de la planète. Elle est peut-être au niveau occupé par les machines que j'ai vues lors de ma première exploration.

Quinze heures avaient passé depuis l'ancrage de la tête de pont, et Volyova n'avait encore rien fait. Elle avait jusqu'alors refusé d'envoyer ses premiers mouchards mécaniques.

— Ces machines sont manifestement consacrées à l'entretien de la croûte. Elles assurent sa réparation quand elle est endommagée, elles maintiennent l'illusion de réalisme et elles collationnent la matière brute s'il en arrive. Et puis elles constituent la première ligne de défense.

— Mais qu'y a-t-il dessous ? demanda Pascale. Nous n'avons pas bien vu, la nuit où tu as été attaqué, et je doute que les machines reposent simplement sur un lit de roche, qu'il y ait une vraie planète rocheuse sous cette enveloppe mécanique.

— Nous le saurons bien assez tôt, fit Volyova, les lèvres pincées.

Ses mouchards étaient d'une simplicité risible ; les robots que Sylveste et Calvin avaient utilisés lors des travaux initiaux sur le capitaine étaient beaucoup plus perfectionnés. Volyova avait pour principe de ne pas laisser approcher de Cerbère une technologie plus sophistiquée que ne l'exigeaient les tâches en cours. La tête de pont pouvait en fabriquer des quantités, et cette prodigalité compenserait leur manque d'intelligence. Ils étaient gros comme le poing, munis des organes de locomotion nécessaires pour se déplacer et des yeux qui justifiaient leur existence, mais ils n'avaient pas de cerveau, pas même un réseau élémentaire de quelques milliers de neurones ou le genre d'encéphale qui ferait passer pour génial le plus primitif des insectes. À la place, ils avaient de petites filières qui extradaient de la fibre optique enrobée d'une gaine. Les drones étaient opérés par la tête de

pont ; tout ce qu'ils voyaient, toutes les commandes transitaient par ce câble, qui assurait la discrétion quantique.

— Je pense que nous trouverons une autre couche d'automation, dit Sylveste. Peut-être une autre strate de défense. Mais il doit bien y avoir quelque chose qui vaut la peine d'être protégé.

— Vraiment ? ironisa Khouri, qui avait conservé son arme à plasma braquée sur lui pendant toute la durée de l'échange. C'est ce qui s'appelle des hypothèses non vérifiées, vous ne trouvez pas ? Vous parlez comme s'il y avait là quelque chose de précieux sur quoi on voudrait nous empêcher de mettre nos sales pattes, et ce camouflage servirait à dissuader les singes de notre espèce d'approcher. Bon... et si ce n'était pas ça du tout ? Et s'il y avait quelque chose de terrible à l'intérieur ?

— Il se pourrait qu'elle ait raison, intervint Pascale.

— Si vous vous imaginez, du haut de votre supériorité, que j'aurais pu négliger une possibilité, vous vous trompez, dit-il, les yeux rivés sur le pistolet laser, laissant Khouri et sa femme se demander s'il bluffait ou non.

— Ça ne me viendrait même pas à l'idée, répondit Khouri.

Quatre-vingt-dix minutes après que le premier mouchard se fut laissé tomber, au bout de son câble, dans le vide ménagé sous la croûte, Sylveste eut un premier aperçu de ce qui l'attendait. Il ne comprit pas tout de suite ce qu'il voyait. Les gigantesques formes sinueuses – disloquées et apparemment mortes – se dressaient au-dessus des drones tels les membres enchevêtrés d'un dieu abattu. Il était impossible de deviner la multitude de fonctions que remplissaient ces énormes machines. On pouvait seulement dire que la protection de la croûte paraissait primordiale. C'était probablement là que les armes moléculaires entraient en activité avant d'être lancées à l'assaut de tout nouvel arrivant. La croûte proprement dite était une sorte de machine par elle-même, bien sûr, mais une machine obligée de ressembler à une planète. Les serpents n'avaient pas cette contrainte.

Il faisait moins sombre qu'il ne s'y attendait ; pourtant, aucune lumière ne provenait de l'ouverture, car elle était complètement obstruée par l'arme. Mais les serpents semblaient irradier une lueur argentée, telles les entrailles d'une créature sous-marine phosphorescente, grouillante de bactéries bio-luminescentes. Il était impossible de deviner la fonction de cette lumière, si tant est qu'elle en ait une. C'était peut-être un sous-produit inévitable de la nanotechnologie amarantine. En tout cas, on y voyait à dix kilomètres à la ronde, jusqu'au point où la voûte constituée par la croûte s'incurvait vers le bas et rencontrait l'horizon : le sol sur lequel les serpents étaient lovés. La voûte était soutenue à intervalles réguliers

par des formes convulsées, pareilles à des troncs noueux. On se serait cru dans les profondeurs d'une forêt primitive éclairée par la lune ; le ciel était invisible et le sol indistinct, tellement le sous-bois était épais. Les racines des arbres s'enlaçaient, s'entremêlaient au point de former une matrice inextricable couleur de graphite. C'était ce qui tenait lieu de sol.

— Je me demande ce que nous allons trouver en dessous, dit Sylveste.

Volyova envisagea l'infanticide. Pas moyen d'y échapper. En refusant à la tête de pont les informations dont elle avait besoin pour continuer à mettre au point les moyens de lutter contre la machinerie déployée par Cerbère, elle la condamnait à une mort lente. Sans les indispensables réactualisations du vaisseau, l'arme moléculaire contenue dans la tête de pont ne pourrait réviser ses critères ; ils resteraient figés, et elle ne générerait plus que des spores révolues depuis deux cents ans, incapables de parer la marche morne, implacable, du progrès accompli par les défenses non humaines. La merveilleuse et brutale création de Volyova serait digérée jusqu'au dernier atome utilisable, étalée en couche mince sur la matrice de la croûte, où ses restes rempliraient une tout autre fonction pendant des millions et des millions d'années.

Et pourtant, elle devait le faire.

Khouri avait raison : saboter la tête de pont était la seule manœuvre encore à leur portée. Ils ne pouvaient même pas la détruire : la cache d'armes ne répondait plus qu'au Voleur de Soleil, et il empêcherait toute tentative de cette espèce. La seule solution consistait à faire mourir l'arme de mort lente, en la privant de connaissance.

Ce qui était encore plus cruel.

Les autres ne le savaient pas, mais elle voyait flasher sur l'écran de son bracelet les questions réitérées de la tête de pont, qui réclamait des données réactualisées. Quand la remise à jour prévue n'était pas arrivée, une heure plus tôt, la tête de pont l'avait remarqué. La première requête était purement technique ; une simple vérification que le faisceau de communication était bien connecté. Plus tard, l'arme s'était faite plus pressante et avait adopté un ton d'insistance polie. Maintenant, elle devenait beaucoup moins diplomate et piquait l'équivalent électronique d'une crise de colère.

Elle n'avait pas encore souffert, les systèmes de Cerbère n'ayant pas excédé ses propres possibilités de représailles, mais elle était très agitée et signalait le nombre de minutes qu'elle avait devant elle en fonction du taux de progression actuel. Ça ne faisait pas beaucoup. D'ici moins de deux heures, Cerbère serait à son niveau, et le destin de

la tête de pont ne dépendrait plus que de l'importance des forces adverses. Cerbère l'emporterait, c'était une certitude mathématique absolue.

Meurs vite, se dit Volyova.

À l'instant où cette muette prière lui passait par l'esprit, il se produisit une chose impossible.

Le peu d'empire que Volyova avait conservé sur elle-même céda d'un coup.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Khouri. On dirait que vous avez vu...

— Un fantôme ? En effet, dit-elle. Et il a un nom : le Voleur de Soleil.

— Que s'est-il passé ? demanda Sylveste.

Elle releva les yeux de son bracelet et dit, consternée :

— Il vient de réinitialiser la communication avec la tête de pont.

Elle regarda à nouveau son bracelet, comme si elle espérait s'être trompée. Mais il était évident, à en juger par son expression, que ce qu'elle avait vu de potentiellement menaçant était toujours là. Restait à savoir de quoi il s'agissait.

— Et qu'y avait-il à réinitialiser ? demanda Sylveste. Je préférerais le savoir.

Khouri crispa la main sur l'étui de cuir chaud qui gainait l'arme à plasma. La situation la mettait très mal à l'aise depuis le début, mais, à présent, elle était sur le point de sombrer dans la terreur pure.

— L'arme n'a pas les protocoles pour reconnaître sa propre obsolescence, dit Volyova. (Elle eut un frisson, s'ébroua comme pour s'arracher à une possession.) Non... ce qu'il y a... c'est que... il y a des choses que l'arme ne doit pas savoir, sauf en temps utile... (Elle s'interrompit, regarda ses compagnons avec angoisse, pas sûre de tenir des propos intelligibles.) Il ne faut pas lui laisser savoir comment élaborer ses propres défenses avant le moment où cette émulation doit être effectuée ; le timing est crucial...

— Vous vouliez la priver d'informations ! lança Sylveste.

Hegazi, qui était assis à côté de lui, ne dit rien, mais accueillit sa remarque avec un imperceptible hochement de tête, tel un despote prononçant une sentence.

— Non. Je...

— Ne vous excusez pas, fit Sylveste avec véhémence. Si j'avais voulu la même chose que vous – saboter l'opération –, j'en aurais sûrement fait autant. Le timing était impeccable, d'ailleurs : vous avez attendu d'avoir la satisfaction de constater que votre jouet fonctionnait.

— Espèce de sale con ! cracha Khouri. Espèce de sale con égoïste, obsédé !

— Félicitations, fit Sylveste. Vous connaissez des mots de trois syllabes, maintenant. Mais avant, ça ne vous ennuyait pas de pointer ce vilain article de quinquillerie ailleurs que sous mon nez ?

— Avec plaisir, dit-elle, sans abaisser l'arme d'un millimètre. J'ai une autre région anatomique en tête.

— Ça t'ennuyait de m'expliquer ce qui se passe ? demanda Hegazi.

— Le Voleur de Soleil a dû prendre le contrôle des systèmes de communication du vaisseau, répondit Volyova. C'est la seule explication... Je ne vois pas comment, autrement, l'ordre de contrevenir à l'interruption des transmissions aurait pu être émis. Or c'est impossible, poursuivit-elle en secouant la tête. Nous savons qu'il est prisonnier dans le poste de tir. Et il n'y a pas de lien matériel entre l'artillerie et les communications.

— Il doit y en avoir un maintenant, répondit Khouri.

— Mais ça voudrait dire... commença Volyova en ouvrant de grands yeux.

Dans la pénombre de la passerelle, des croissants blancs apparurent autour de ses prunelles.

— Il n'y a pas de barrières logiques entre les communications et le reste du vaisseau. Si le Voleur de Soleil en est vraiment là, alors nous ne sommes plus à l'abri de rien, résuma Khouri.

Personne ne parla pendant très longtemps ; comme si tout le monde – et même Sylveste – avait besoin de temps pour se faire à la gravité de la situation. Khouri essaya vainement de déchiffrer son expression. Pour lui, tout cela n'était qu'un fantasme paranoïaque échappé de son subconscient à elle, fantasme qui avait, d'une façon ou d'une autre, contaminé Volyova et plus récemment Pascale.

Peut-être une part de lui-même refusait-elle encore de croire, contre toute évidence.

Maintenant... quelle évidence ? En dehors du signal réinitialisé – avec tout ce que ça impliquait –, rien ne suggérait que le Voleur de Soleil était allé plus loin que le poste de tir. D'un autre côté, s'il l'avait fait...

Volyova rompit le silence :

— Oh, le *svinoï* ! fit-elle en braquant son arme sur Hegazi. Salaud ! C'est toi qui es derrière ça, hein ? Sajaki est hors des limites de l'épure, et Sylveste n'a pas les compétences, alors ça ne peut être que toi !

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler.

— C'est toi qui as aidé le Voleur de Soleil, hein ?

— Reprends-toi, triumvira !

Khouri se demanda dans quelle direction elle devait braquer son arme à plasma. Sylveste avait l'air aussi ébranlé que Hegazi ; aussi

surpris du soudain éclat de Volyova.

— Non, écoutez, fit Khouri. D'accord, il lèche le derrière de Sajaki depuis que je suis à bord, mais ce n'est pas pour ça qu'il aurait fait une bêtise pareille.

— Merci, répondit Hegazi. Cela dit...

— Oh, tu n'es pas tiré d'affaire, répondit Volyova. Loin de là. Khouri a raison ; ç'aurait été d'une stupidité abyssale. Mais ça ne veut pas dire que tu ne l'as pas fait. Tu avais toutes les compétences nécessaires. Et puis tu es un chimérique, et peut-être que le Voleur de Soleil est aussi en toi. Auquel cas je crains qu'il ne soit trop dangereux de t'avoir dans les pattes. Allez, Khouri, fit-elle avec un mouvement de menton. Collez-le dans un des sas.

— Vous allez me tuer, fit Hegazi alors qu'elle le faisait avancer dans la coursive inondée, le canon du pistolet à plasma dans les reins. C'est ça, hein, vous allez me tuer ? Vous allez m'envoyer dans l'espace.

— Elle veut juste vous mettre hors d'état de nuire, fit Khouri, qui n'était pas précisément d'humeur à tenir une conversation prolongée avec son prisonnier.

— Quoi qu'elle puisse penser, je n'ai rien fait. Désolé de cet aveu, mais je n'en ai pas les compétences. Ça va, vous êtes contente ?

Il commençait vraiment à l'exaspérer, mais elle comprit que le seul moyen de le faire taire était de lui donner la réplique.

— Je ne suis pas sûre que vous l'ayez fait, répondit-elle. Il aurait fallu que vous preniez les dispositions nécessaires avant de savoir que Volyova allait saboter son arme. Et vous n'avez pas pu le faire depuis ; vous n'avez pas quitté la passerelle.

Ils étaient arrivés au sas le plus proche. Un petit sas, juste assez grand pour accueillir un homme en scaphandre. Comme à peu près tout dans cette partie du bâtiment, les commandes de la porte disparaissaient sous la crasse, la rouille et de vieilles couches de champignons. Et pourtant, miraculeusement, elle fonctionnait encore. Elle s'ouvrit dans un ronflement.

— Alors, pourquoi faites-vous ça ? demanda Hegazi alors qu'elle le poussait dans le réduit exigu, à peine éclairé. Pourquoi, puisque vous ne croyez pas que j'aie pu le faire ?

— Parce que je ne vous aime pas, répondit-elle en refermant la porte sur lui.

**Système Cerbère-Hadès,
héliopause de Delta Pavonis, 2566**

Lorsqu'ils furent enfin seuls dans leur cabine, Pascale dit :

— Tu ne peux pas continuer comme ça, Dan. Tu écoutes ce que je te dis ?

Il était vidé. Ils l'étaient tous, mais les pensées se bousculaient dans sa tête, et il n'avait vraiment pas envie de dormir. Et pourtant, si la tête de pont tenait le coup assez longtemps pour qu'il puisse entrer dans Cerbère comme prévu, c'était peut-être la dernière occasion qu'il aurait de prendre un peu de repos d'ici une dizaine d'heures, sinon des jours entiers. Et pour descendre dans les profondeurs du monde non humain, il avait intérêt à être plus en forme et plus réveillé que jamais. Mais Pascale paraissait décidée à tout faire pour l'en empêcher.

— C'est beaucoup trop tard, maintenant, dit-il avec lassitude. Cerbère est au courant de notre présence ; nous nous sommes annoncés ; nous lui avons fait du mal. La planète connaît déjà une partie de notre nature. Mon entrée ne fera guère de différence, si ce n'est que j'en apprendrai beaucoup plus que les robots espions bringuebalants de Volyova.

— Tu ne peux pas savoir ce qui t'attend au fond. Dan.

— Si, je peux. Une réponse à ce qui est arrivé aux Amarantins. Tu ne comprends pas que l'humanité a besoin de cette information ?

Il vit bien qu'elle comprenait, ne serait-ce qu'à un niveau théorique. Mais elle dit :

— Et si c'était le même genre de curiosité qui avait provoqué leur extinction ? Tu as vu ce qui est arrivé au *Lorean* ?

Il pensa pour la énième fois à Alicia, à sa mort. À son corps, resté dans l'épave du *Lorean*. Il s'interrogea à nouveau sur ses réticences à l'idée de le récupérer. La façon dont il avait ordonné qu'il plonge dans la planète avec la tête de pont lui faisait une impression particulièrement impersonnelle, glaçante, comme si – l'espace d'un

instant – il s'était dédoublé. Ce n'était pas lui qui avait donné cet ordre ; ce n'était même pas Calvin, mais quelque chose qui se cachait derrière eux. Cette pensée le contrariait, et il la réprima sous les soucis conscients, exactement comme on écrase un insecte.

— Eh bien, nous serons fixés, répondit-il. Nous serons enfin fixés. Et même si nous y laissons la vie, on saura ce qui s'est passé. Quelqu'un le saura, sur Resurgam ou dans n'importe quel autre système. Il faut que tu comprennes ça, Pascale, je pense vraiment que le jeu en vaut la chandelle.

— Ce n'est pas une simple question de curiosité, hein ? fit-elle en le regardant, dans l'attente d'une réponse. (Il se contenta de tourner vers elle ses prunelles qui ne fixaient rien, et elle reprit :) Khouri a été introduite à bord pour te tuer. Elle l'a même admis. Volyova dit qu'elle a été envoyée par quelqu'un qui était peut-être Karine Lefèvre.

— Ce n'est pas seulement impossible, c'est insultant.

— Et si c'était vrai quand même ? Et s'il n'y avait pas, derrière tout ça, une simple vendetta personnelle ? Imagine que Lefèvre soit bien morte, mais que quelque chose ait pris sa forme, hérité de son corps ou je ne sais quoi – une chose qui connaîtrait le danger du jeu auquel tu es en train de jouer ? Tu ne peux pas envisager cette possibilité, même lointaine ?

— Rien de ce qui s'est passé du côté du Voile de Lascaille ne peut avoir de rapport avec ce qui est arrivé aux Amarantins.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— Parce que j'y étais ! répondit-il avec fureur. Parce que je suis allé, comme Lascaille, dans l'Espace de la Révélation, et que j'ai vu ce qu'ils ont montré à Lascaille. (Il prit les mains de Pascale dans les siennes et poursuivit, d'un ton apaisé :) Ils étaient tellement anciens, tellement non humains qu'ils m'ont fait frémir. Ils ont effleuré mon esprit. Je les ai vus... et ils n'avaient rien à voir avec les Amarantins.

Pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté Resurgam, il repensa à cet instant de compréhension hurlante, lorsque son module de contact endommagé avait contourné le Voile. Aussi vieux que des fossiles, l'esprit des Vélaires s'était insinué dans le sien ; un moment de connaissance abyssale. Lascaille avait dit vrai. Ils étaient biologiquement non humains, et ils étaient tellement éloignés de tout ce que l'esprit humain considérait comme la seule forme possible de conscience qu'ils inspiraient une répulsion viscérale, mais, par la dynamique de leur pensée, ils étaient beaucoup plus proches de l'homme que leur aspect ne l'aurait laissé supposer. L'espace d'un moment, l'étrangeté de cette dichotomie l'avait troublé... et puis il s'était dit qu'il ne pouvait en être autrement. Sinon, si leurs modes de pensée basiques n'avaient été similaires, comment les Schèmes Mystifs auraient-ils pu recâbler son esprit afin de le faire penser comme un

Vélaire ? Il songea alors à l'incertaine effervescence de leur communion – et les souvenirs déferlèrent sur lui, un aperçu de l'immensité de l'histoire Vélaire. Par-delà les millions d'années, ils avaient écumé une galaxie encore jeune, traquant et rassemblant les jouets dangereux rejetés par les autres civilisations, même plus anciennes. Ces trésors fabuleux étaient maintenant à portée de main, derrière les membranes du Voile... il s'était presque insinué à l'intérieur. Et c'est alors qu'autre chose...

Une chose s'en était échappée, fugitivement, comme un rideau, ou une trouée dans les nuages – une chose si fugitive qu'il l'avait presque oubliée jusqu'à ce moment. Une chose qui lui avait été révélée alors qu'elle aurait dû rester dissimulée derrière des strates d'identité. L'identité et les souvenirs d'une race éteinte depuis longtemps... arborés comme un camouflage...

Et cette autre chose, complètement différente, était dans le Voile ; avec une tout autre raison d'être...

Mais le souvenir lui-même était fugitif, évanescent, si bien qu'il se retrouva avec Pascale, et un vague arrière-goût de doute.

— Promets-moi de ne pas y aller, dit-elle.

— On en reparlera demain matin, répondit Sylveste.

Sylveste se réveilla dans sa cabine, le peu de sommeil qu'il avait réussi à glaner n'ayant pas réussi à purger la fatigue de son sang.

Il avait été dérangé par quelque chose, mais, pendant un moment, il ne vit et n'entendit rien de particulier. Puis il remarqua la vague luminescence de l'écran holo placé à côté de son lit. On aurait dit un miroir tourné vers le clair de lune.

Il se connecta en faisant bien attention à ne pas réveiller Pascale. De ce côté-là, il pouvait être tranquille, car elle dormait profondément. À croire que leur discussion lui avait apporté l'apaisement dont elle avait besoin pour s'assoupir.

Le visage de Sajaki apparut sur l'écran. Il était dans l'hôpital de bord.

— Vous êtes seul ? demanda-t-il tout bas.

— Avec ma femme, répondit Sylveste dans un murmure. Elle dort.

— Je serai bref. Je suis assez remis pour sortir, dit-il en levant sa main blessée : un cal encore luisant d'une industrie sous-cutanée avait reconstitué les chairs manquantes, restituant à son poignet son profil normal. Mais je n'ai pas l'intention de me retrouver dans la même situation que Hegazi.

— Alors, vous avez un problème. Volyova et Khouri ont toutes les armes. Elles ont veillé à ce que nous ne mettions pas la main dessus. Je crois qu'il n'en faudrait pas beaucoup pour qu'elle m'enferme aussi, ajouta-t-il dans un murmure. Elle n'a pas l'air très impressionnée par

mes menaces.

— Elle part du principe que vous n'iriez jamais jusque-là.

— Et si elle avait raison ?

Sajaki secoua la tête.

— Rien de tout ça n'a plus d'importance. D'ici quelques jours – cinq, tout au plus –, son arme va commencer à donner des signes de défaillance. Vous avez cette fenêtre pour vous introduire à l'intérieur. Et ne faites pas semblant de croire que ses petits robots vont vous apprendre quoi que ce soit.

— C'est vous qui ne m'apprenez rien.

À côté de lui, Pascale remua dans son sommeil.

— Alors, acceptez cette proposition, dit Sajaki. Je vais vous conduire à l'intérieur. Nous irons tous les deux. Tout seuls. Nous allons prendre des scaphandres comme celui qui vous a amené de Resurgam. Nous n'avons même pas besoin d'un vaisseau. Nous serons sur Cerbère en moins d'une journée. Ça vous laisse deux jours pour entrer, une journée pour jeter un coup d'œil et une journée pour repartir comme vous serez venu. À ce moment-là, évidemment, vous connaîtrez le chemin.

— Et vous ?

— Je vais vous accompagner. Je vous ai déjà dit comment je croyais qu'il fallait nous y prendre avec le capitaine.

Sylveste hocha la tête.

— Vous croyez que vous allez trouver quelque chose à l'intérieur de Cerbère. Quelque chose qui pourrait le guérir.

— Il faut bien partir de quelque chose.

Sylveste regarda autour de lui. Un calme surnaturel régnait dans la cabine, seulement troublé par la voix de Sajaki qui murmurait comme le vent dans les arbres. On aurait dit une image entrevue dans une lanterne magique, et non la réalité. Il pensa au déchaînement dont Cerbère était le théâtre en ce moment même : la furie des machines se percutant, même si elles étaient, pour la plupart, plus petites que des bactéries, et si le vacarme de leur conflit était inaudible aux sens humains. C'était pourtant bien ce qui se passait, et Sajaki avait raison : d'ici quelques jours, les innombrables machines asservies à Cerbère commenceraient à ébranler le puissant engin de siège de Volyova. Chaque seconde où il retardait le moment d'entrer dans cet endroit était une seconde de moins qu'il passerait à l'intérieur, une seconde qui le ferait repartir plus près de la fin, et qui rendrait donc son retour d'autant plus hasardeux, puisque, à ce moment-là, la blessure se refermerait. Pascale bougea à nouveau, mais il sentit qu'elle était profondément plongée dans son rêve. Elle ne semblait pas plus présente que les oiseaux entremêlés qui ornaient les parois de la cabine ; pas plus capable d'être ramenée à la conscience.

— Tout ça est très soudain, dit-il.

— Mais c'est le moment que vous avez attendu toute votre vie, dit Sajaki, élevant le ton. Ne me dites pas que vous hésitez à le saisir, que vous avez peur de ce que vous pourriez trouver.

Sylveste savait qu'il devait prendre une décision avant d'être pénétré par l'absolue étrangeté de cet instant.

— Où pourrions-nous nous retrouver ?

— Hors du bâtiment, répondit Sajaki, avant de lui expliquer qu'ils ne pouvaient courir le risque de se retrouver à l'intérieur, Sajaki ne tenant pas à tomber sur Volyova, sur Khouri, ou même sur la femme de Sylveste. Ils me croient toujours malade, ajouta Sajaki en frottant la membrane qui entourait son poignet blessé. Mais s'ils me trouvent hors de la clinique, ils me feront ce qu'ils ont fait à Hegazi. Alors que, d'ici, je peux arriver à un scaphandre en quelques minutes, sans entrer dans les zones du bâtiment encore capables de repérer ma présence.

— Et moi ?

— Allez jusqu'au plus proche ascenseur. Je ferai en sorte qu'il vous mène à votre scaphandre. Vous n'aurez rien à faire. Le scaphandre s'occupera de tout.

— Sajaki, je...

— Soyez dehors d'ici dix minutes. Votre scaphandre vous emmènera jusqu'à moi. Et je vous recommande d'éviter de réveiller votre femme, ajouta-t-il avec un sourire avant de couper la communication.

Sajaki tint parole : l'ascenseur et le scaphandre savaient exactement où Sylveste devait aller. Il ne rencontra personne en cours de route, et personne n'intervint alors que le scaphandre prenait ses mesures, s'ajustait et l'entourait affectueusement.

Rien n'indiquait que le vaisseau ait seulement remarqué l'ouverture du sas ; et encore moins que Sylveste sortait dans le vide de l'espace.

Volyova fut réveillée en sursaut, tirée de rêves monochromes d'armées d'insectes en furie.

Khouri tapait sur sa porte en poussant des cris, mais Volyova était trop vaseuse pour comprendre ce qu'elle disait. Lorsqu'elle lui ouvrit enfin, elle se retrouva devant le canon de l'arme à plasma gainée de cuir. Khouri hésita une fraction de seconde avant de l'abaisser, comme si elle n'était pas sûre de ce qui l'attendait derrière la porte.

— Qu'y a-t-il ? demanda Volyova.

— C'est Pascale, répondit Khouri, la sueur perlant sur son front, formant des taches graisseuses autour de la crosse de l'arme. Quand elle s'est réveillée, Sylveste n'était plus là.

— Plus là ?

— Il a laissé quelque chose. Elle est assez fumasse, mais elle tenait à ce que je vous le montre.

Khouri laissa peser son arme au bout de sa courroie et pêcha une feuille de papier dans sa poche.

Volyova se frotta les yeux et prit le papier. Le contact tactile activa le message enregistré, et le visage de Sylveste apparut, sombrement découpé sur un fond d'oiseaux entrelacés.

« Je t'ai menti, j'en ai peur, fit le bourdonnement de sa voix montant de la feuille. Je te demande pardon, Pascale. Je comprendrais que tu me détestes, mais j'espère que tu n'en feras rien ; pas après ce que nous avons traversé. Tu m'avais fait promettre de ne pas entrer dans Cerbère, ajouta-t-il d'une voix très basse. Mais je vais y aller, et le temps que tu lises ceci, je serai parti, et beaucoup trop loin pour que vous m'arrêtiez. Je n'ai pas de justification à te fournir, si ce n'est que je dois le faire, et je pense que tu as toujours su que je le ferais, si nous arrivions à nous en approcher suffisamment... (Il s'interrompit, soit pour reprendre son souffle, soit pour réfléchir à ce qu'il allait dire ensuite.) Pascale, tu es seule à avoir deviné ce qui s'était vraiment passé du côté du Voile de Lascaille. Je t'admire vraiment, tu sais. C'est pour ça que je n'ai pas eu peur de t'avouer la vérité. Je te le jure, je t'ai dit ce que je croyais être la vérité ; ce n'était pas un mensonge de plus. Mais cette femme – Khouri – dit qu'elle a été envoyée pour me tuer par quelqu'un qui aurait pu être Karine Lefèvre. »

Le papier respecta un long instant de silence. Puis :

« J'ai réagi comme si je n'en croyais pas un mot, Pascale, et je n'y ai peut-être pas cru sur le coup. Mais il faut que j'apporte le repos à ces fantômes ; je dois me convaincre que rien de tout ça n'a de rapport avec ce qui s'est passé autour du Voile.

« Tu comprends ça, n'est-ce pas ? Il faut que j'effectue cette dernière démarche, pour faire taire ces fantômes. Je dois peut-être des remerciements à Khouri pour ça. Elle m'a donné une raison d'agir, même si je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie à l'idée de ce qui m'attend. Je ne crois pas qu'elle ou aucun d'entre eux soient mauvais. Et toi non plus, Pascale. Je sais que tu étais convaincue de ce qu'ils t'ont dit, mais ce n'était pas ta faute. Tu as essayé de me dissuader parce que tu m'aimes. Et ce que je faisais – ce que j'allais faire – me faisait d'autant plus de mal que j'avais bien conscience de trahir cet amour.

« Est-ce que ça a un sens pour toi ? Et pourras-tu me pardonner quand je reviendrai ? Ce ne sera pas long, Pascale – pas plus de cinq jours ; peut-être beaucoup moins... (Il marqua une dernière pause et ajouta, en manière de post-scriptum :) J'emmène Calvin avec moi. Il est en moi, à la minute où je te parle. Je ne te mentirai pas : nous

sommes arrivés, tous les deux, à un nouvel... équilibre. Je pense qu'il s'est révélé précieux pour moi. »

Sur ces mots, l'image se brouilla et ce fut comme s'il n'y avait jamais rien eu sur le papier.

— Vous savez, dit Khouri, il m'est arrivé, par moments, de le trouver presque sympathique. Mais là, je crois qu'il a pété les plombs.

— Vous dites que Pascale l'a mal pris.

— Mettez-vous à sa place.

— Bah, ça dépend ; il a peut-être raison : elle devait savoir qu'il en arriverait là. Elle aurait mieux fait de réfléchir avant d'épouser ce *svinoï*.

— Vous pensez qu'il est loin ?

Volyova regarda à nouveau le papier comme si elle espérait trouver, dans ses plis, une dernière information.

— Il a dû être aidé. Nous n'étions pas beaucoup à pouvoir lui apporter notre concours. Il n'y avait plus personne, en réalité, si on exclut Sajaki.

— Nous n'aurions peut-être pas dû l'exclure. Peut-être que ses droogs l'ont guéri plus vite que nous ne pensions.

— Non, répondit Volyova. (Elle tapota sur son bracelet magique.) Je sais où se trouve à tout moment chacun des membres du Triumvirat. Hegazi est toujours dans le sas, et Sajaki à l'infirmerie.

— Ça vous ennuerait que nous vérifiions, juste au cas où ?

Volyova attrapa des vêtements assez chauds pour lui permettre d'aller dans n'importe quelle partie pressurisée du vaisseau sans se retrouver en hypothermie. Elle glissa le lance-aiguilles dans sa ceinture et passa en bandoulière le lourd fusil d'ordonnance que Khouri lui avait rapporté de l'armothèque. C'était un lance-projectiles hyper-performant qui datait du vingt-troisième siècle. Un produit de la première Demarchie européenne, gainé de néoprène noir, aux formes organiques, et qui se tenait à deux mains. Des dragons chinois or et argent, aux yeux de rubis, ornaient ses flancs.

— Pas le moins du monde, répondit-elle.

Ils arrivèrent au sas où Hegazi avait dû les attendre pendant tout ce temps sans rien faire, sinon contempler son propre reflet sur les murs d'acier patiné de la pièce. C'était du moins ce que Volyova imaginait, dans les rares moments où elle lui accordait une pensée. Elle ne le haïssait pas vraiment, elle ne le détestait même pas particulièrement. Il était trop faible pour ça ; trop manifestement incapable de vivre ailleurs que dans l'ombre de Sajaki.

— Il ne vous a pas causé d'ennuis ? demanda Volyova.

— Pas vraiment, sauf qu'il n'arrêtait pas de protester de son innocence ; de dire que ce n'était pas lui qui avait libéré le Voleur de

Soleil du poste de tir. Et il avait l'air sincère.

— Ça, Khouri, c'est une antique technique qui s'appelle le mensonge.

D'un coup d'épaule, Volyova renvoya en arrière le fusil aux dragons chinois, se planta fermement, les pieds écartés, dans la gadoue et frappa des deux poings sur la commande d'ouverture de la porte intérieure du sas.

La poignée résista.

— Je n'y arrive pas.

— Je vais essayer.

Khouri l'écarta gentiment et s'escrima sur la poignée.

— Non, dit-elle dans un grognement. Rien à faire. C'est coincé.

— Vous ne l'avez pas soudée, ou quelque chose comme ça ?

— C'est ça, et comme une andouille, j'aurais oublié.

Volyova tapa sur la porte.

— Hegazi ? Vous m'entendez ? Qu'est-ce que vous avez fait à la porte ? Je n'arrive pas à l'ouvrir.

Pas de réponse.

— Il est là, dit Volyova en regardant à nouveau son bracelet. Mais il ne peut peut-être pas nous entendre à travers le blindage.

— Je n'aime pas ça du tout, dit Khouri. La porte marchait bien quand je l'ai refermée. Je pense que nous devrions tirer dans le mécanisme. Hegazi ? Si vous m'entendez, nous allons tirer dans la porte pour entrer !

Elle prit le fusil à plasma d'une main, son poids l'obligeant à bander les muscles de son avant-bras. De l'autre main, elle se protégea le visage et détourna le regard.

— Attendez ! fit Volyova. Pas si vite ! Et si l'autre porte était ouverte ? Le vide déclencherait les capteurs de pression et verrouillerait la porte intérieure.

— Dans ce cas, Hegazi ne nous posera plus de problèmes. À moins qu'il n'ait réussi à retenir son souffle pendant des heures.

— D'accord, mais je pense que nous aurions tort de faire un trou dans cette porte.

Khouri se rapprocha.

Si la pression qui régnait derrière la porte était affichée quelque part, le voyant était bien caché sous la crasse.

— Je peux régler le faisceau sur concentration maximale et faire un trou d'épingle dans le panneau.

— Allez-y, dit Volyova, après une seconde d'hésitation.

— Changement de programme, Hegazi. Je vais faire un trou dans le haut de la porte. Si vous êtes debout, je vous conseille de vous asseoir, et peut-être de mettre de l'ordre dans vos affaires.

Toujours pas de réponse.

C'était presque faire insulte au fusil à laser que de l'utiliser pour une chose pareille, se dit Volyova. C'était une opération beaucoup trop précise et délicate. Autant l'employer pour découper un gâteau. Mais Khouri le fit quand même. L'arme cracha une minuscule boule de feu dans la porte. Il y eut un éclair, un craquement, puis une volute de fumée s'échappa aussitôt du trou pas plus grand qu'un impact de balle percé dans le panneau.

Une seconde passa.

Et puis quelque chose, une chose qui formait un arc sombre, sifflant, jaillit de la porte.

Elle ne perdit pas de temps à agrandir le trou. Ni Khouri ni Volyova ne considéraient plus comme très vraisemblable, à cet instant, qu'il y ait encore quelqu'un de vivant dans le sas. Soit Hegazi était mort – mais comment ? c'était incompréhensible –, soit il était déjà ressorti, et ce jet de fluide à haute pression était peut-être un message déroutant adressé à ses geôliers.

Khouri tira à travers le panneau, et le jet devint une lance grosse comme le bras de liquide saumâtre, jaillissant avec une telle violence qu'elle fut projetée en arrière dans la gadoue qui couvrait le sol, laissant tomber son arme à plasma dans la mare de pus suintant qui leur arrivait à la cheville. La gadoue émit un sifflement farouche lorsque l'embout brûlant de l'arme tomba dedans. Le temps que Khouri se relève, le flux n'était plus qu'un lent goutte à goutte qui s'écoulait en gargouillant. Elle reprit son fusil en main et le secoua pour le débarrasser de la gadoue, en se demandant s'il marcherait encore.

— C'est de la mécabave, le mucus sécrété par le bâtiment, dit Volyova. Le truc dans lequel nous marchons. Je reconnâitrais cette puanteur n'importe où.

— La serrure était pleine de *bave* ?

— Ne me demandez pas comment ça se fait. Agrandissez plutôt le trou dans la porte.

Khouri s'exécuta de façon à pouvoir passer le bras dans le trou et actionner les commandes intérieures du sas sans frotter contre les éclats de métal déchiqueté, chauffés à blanc par le plasma. Volyova avait raison, se dit-elle ; c'étaient les capteurs de pression qui avaient enclenché le mécanisme de verrouillage.

La porte s'ouvrit, laissant filtrer un résidu de bave dans la coursive.

De bave, et de ce qui restait de Hegazi. Il était difficile de dire si c'était l'effet de la pression à laquelle il avait été soumis, ou de sa libération subite, explosive, mais ses composants de chair et de métal s'étaient manifestement séparés. Et pas à l'amiable.

**Système Cerbère-Hadès,
héliopause de Delta Pavonis, 2566**

— Je pense que ça mérite une cigarette, fit Volyova.

Elle se demanda brièvement où elle les avait fourrées et les retrouva dans une poche de son blouson où elle regardait rarement. Alors elle prit le temps d'ouvrir le paquet, puis de pêcher l'un des tubes jaunissants, un peu tordus, qu'il contenait. Elle exécuta tous ces mouvements sans précipitation, inspira longuement et laissa le temps à la pression de retomber, comme une tempête de plumes qui se serait lentement apaisée.

Elle regarda les restes de Hegazi en s'efforçant de ne pas trop penser à ce qu'elle voyait et dit :

— C'est le vaisseau qui l'a tué. C'est la seule explication possible.

— Le vaisseau ? Tué ? fit Khouri. Vous voulez dire que... ce ne serait pas un accident ?

Elle maintenait le canon de son fusil à plasma braqué sur les lambeaux du triumvir qui flottaient dans la mécabave, autour de leurs pieds, comme si elle craignait que ses restes épars ne se reconstituent miraculeusement.

— Non, ce n'était pas un accident. Je sais qu'il avait partie liée avec Sajaki, et donc Sylveste. Et pourtant, le Voleur de Soleil l'a tué. Ça fait réfléchir, pas vrai ?

— Mouais. J'imagine.

Peut-être Khouri l'avait-elle déjà déduit toute seule, mais Volyova décida de le dire quand même :

— Sylveste est parti. Pour Cerbère. Et comme je n'ai pas réussi à saboter l'arme, je ne vois pas ce qui pourrait l'empêcher de pénétrer dans la planète. Ce n'est plus qu'une question de temps. Vous ne comprenez pas ? Le Voleur de Soleil a gagné. Il n'a plus rien à faire ; juste à maintenir le statu quo. Et qu'est-ce qui pourrait s'y opposer ?

— Nous, répondit Khouri d'une voix hésitante, comme une élève intelligente désireuse d'impressionner la prof sans s'attirer les

quolibets de ses copines de classe.

— Et pas que nous deux. Il y a aussi Pascale. Le Voleur de Soleil considérait Hegazi comme une menace, pour la seule raison qu'il était humain. (Ce n'était qu'une intuition, évidemment, mais ça lui paraissait logique.) Pour une entité comme le Voleur de Soleil, la loyauté humaine est fluctuante et chaotique, peut-être même pas tout à fait compréhensible. Il a dû retourner Hegazi, le faire changer de camp. Mais comprenait-il la dynamique qui gouvernait son adhésion ? J'en doute. Hegazi était une composante qui avait cessé d'être utile, et qui pouvait le lâcher à tout moment. (Elle sentait le calme glacé qui venait de la contemplation de sa propre carence, bien consciente d'en avoir rarement été aussi proche.) Il fallait donc qu'il meure. Et maintenant que son objectif est presque atteint, je pense que le Voleur de Soleil va vouloir tous nous éliminer.

— S'il voulait nous tuer...

— Il l'aurait déjà fait ? Il se peut qu'il ait déjà essayé, Khouri. Des parties entières du bâtiment n'obéissent plus au contrôle central, ce qui veut dire que le Voleur de Soleil est limité dans ses actions. Il a pris possession d'un semi-cadavre lépreux, et plus qu'hémiplégique.

— Très poétique. Et qu'est-ce que ça veut dire pour nous ?

Volyova alluma une nouvelle cigarette ; elle en avait déjà fumé une jusqu'au bout.

— Ça veut dire qu'il va essayer de nous éliminer, mais comment ? C'est difficile à prévoir. Il ne peut pas dépressuriser tout le bâtiment ; il n'existe pas de canaux de commande qui le permettent – même moi, pour y arriver, il faudrait que j'ouvre physiquement toutes les écrouilles, ce qui m'obligerait à neutraliser des milliers de sécurités électromécaniques. Il aurait probablement du mal à inonder une zone plus vaste que le sas. Mais il trouvera quelque chose, j'en suis sûre.

Soudain, instinctivement, elle s'empara du lance-projectiles et le braqua vers les sombres profondeurs de la coursive inondée qui menait au sas.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, répondit Volyova. J'ai peur, Khouri, c'est tout. Incroyablement peur. Je n'ose espérer que vous ayez une suggestion à faire...

Si, en réalité, elle en avait une :

— Nous ferions mieux de trouver Pascale. Elle ne connaît pas le bâtiment aussi bien que nous. Et si ça tourne mal...

Volyova tira une dernière bouffée de sa cigarette et écrasa le mégot sur le canon de son arme.

— Vous avez raison ; il faut que nous restions groupées. Et c'est ce que nous allons faire. Dès que...

Quelque chose émergea à grand bruit de l'obscurité et s'arrêta à

dix mètres d'eux.

Volyova pointa immédiatement son arme dans sa direction, mais ne tira pas. Un instinct lui dit que la chose n'était pas venue les tuer, ou du moins pas encore. C'était l'un des drones asservis que Sylveste avait utilisés lors de l'opération avortée destinée à guérir le capitaine ; un modèle au cerveau rudimentaire, principalement commandé par le vaisseau.

Ses optiques montées sur rotules se rivèrent sur elles.

— Il n'est pas armé, soupira Volyova, en réalisant qu'il était inutile de chuchoter. Je pense qu'il a été simplement envoyé pour voir ce que nous faisons. C'est l'une des parties aveugles du vaisseau ; l'un de ses angles morts.

Les capteurs du drone effectuaient de petits mouvements de rotation d'un côté et de l'autre, comme s'il réalisait la triangulation de leurs positions exactes. Puis il recula et disparut dans l'obscurité.

Khouri tira dessus.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda Volyova lorsque les échos assourdissants de la détonation se furent estompés, et qu'elle ne se sentit plus obligée de plisser les yeux, aveuglée par l'explosion de la machine. Quoi qu'il ait vu, il l'avait déjà transmis au bâtiment. Il était inutile de l'éliminer.

— Je n'aimais pas sa façon de me regarder, répondit Khouri. Et puis... ajouta-t-elle en se renfrognant, ça en fera au moins un dont nous n'aurons pas à nous soucier.

— Oui, répondit Volyova. Et compte tenu de l'allure à laquelle le bâtiment peut fabriquer un drone aussi simple, il l'aura remplacé d'ici dix ou vingt secondes.

Khouri la regarda comme si elle venait de raconter une blague dont elle n'avait pas compris la chute. Mais Volyova était sérieuse. Elle venait de remarquer une chose qui l'avait beaucoup plus glacée que l'apparition du drone. Il était logique, après tout, que le vaisseau se rabatte sur des drones pour ses opérations de collecte sensorielle. Logique aussi qu'il expérimente divers moyens de les équiper afin d'éliminer les derniers passagers et membres de l'équipage. Elle aurait fini par s'en douter, tôt ou tard. Mais pas ça. Pas ce qui était fugitivement apparu au-dessus du suintement de mécabave, pendant la fraction de seconde qu'il avait fallu aux yeux rouges d'un rongeur pour la repérer avant de pointer sa queue vers elle et de repartir à la nage dans le noir.

Elle venait de se rappeler que c'était le bâtiment qui contrôlait les rats-droïdes.

Lorsque Sylveste revint à lui – il mit un bref instant à se rappeler quand il avait perdu conscience au juste –, il était entouré par un

aréopage d'étoiles brouillées. Elles se livraient à une danse très complexe, et s'il ne s'était déjà senti nauséeux, il était sûr que cette seule vision lui aurait mis le cœur au bord des lèvres. Que faisait-il là ? Et pourquoi se sentait-il tellement bizarre, comme s'il était enroulé dans du coton ? Il était dans un scaphandre, voilà ce qui se passait. Un scaphandre comme celui qui les avait amenés, Pascale et lui, depuis Resurgam. Et ce scaphandre obligeait ses poumons à respirer, au lieu d'air, le fluide dont il était rempli.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en sous-vocalisant.

Il savait que le scaphandre le comprendrait, grâce au simple réseau audio intégré à son casque.

— Je me retourne, l'informa le scaphandre. Inversion au point médian de la trajectoire.

— Mais où on est, putain ! ?

Il avait du mal à faire le tri dans ses souvenirs. Autant chercher le bout d'une corde emmêlée. Il n'avait pas idée de l'endroit par où il devait commencer.

— À plus d'un million de kilomètres du bâtiment ; un peu moins de Cerbère.

— Nous avons fait tout ce chemin comme ça... Non, attendez ! Je n'ai pas idée du temps que ça fait.

— Nous sommes partis il y a soixante-quatorze minutes. (À peine plus d'une heure, se dit Sylveste. Enfin, même si le scaphandre lui avait dit que ça faisait une journée, il l'aurait admis sans discussion.) Notre accélération moyenne était de dix g. Le triumvir Sajaki m'a ordonné de faire très vite.

Oui, il se souvenait, maintenant : l'appel de Sajaki en pleine nuit, la course précipitée vers les scaphandres. Il avait laissé un message à Pascale, mais il en avait oublié les détails. C'avait été sa seule concession, le seul luxe qu'il s'était accordé. De toute façon, même s'il avait eu des jours pour se préparer à l'entrée dans la planète, il n'aurait pas pu faire grand-chose. Il n'avait pas besoin de documentation particulière ou de matériel d'enregistrement, puisqu'il avait accès à la bibliothèque et aux capteurs intégrés au scaphandre. Les scaphandres étaient armés et capables de se défendre de façon autonome, selon ces mêmes modes d'attaque que l'arme de Volyova était en train d'expérimenter. Ils pouvaient aussi fabriquer des instruments scientifiques, ou se munir de compartiments pour le stockage des échantillons. À part ça, ils étaient aussi autonomes qu'un vaisseau spatial. Il réalisa avec un choc qu'il raisonnait mal : les scaphandres *étaient* des vaisseaux spatiaux à une place, flexibles, capables de se changer en navette atmosphérique et si nécessaire en engin roulant de surface. Raisonnablement, il n'aurait pu rêver mieux pour pénétrer dans Cerbère.

— Je me réjouis d'avoir dormi pendant l'accélération, dit Sylveste.

— Vous n'aviez pas le choix, répondit le scaphandre avec une indifférence manifeste. Votre conscience était annihilée. Maintenant, veuillez vous préparer à la phase de décélération. Vous vous réveillerez lorsque nous serons sur le point d'arriver à destination.

Sylveste commença à formuler une question, mentalement : pourquoi Sajaki ne s'était-il pas encore manifesté, alors qu'il lui avait promis de l'accompagner ? Mais avant qu'il ait eu le temps de traduire ses pensées afin d'être compris du réseau audio, le scaphandre le replongea dans un sommeil aussi dépourvu de rêves que le précédent.

Pendant que Khouri allait chercher Pascale Sylveste, Volyova regagna la passerelle en évitant de prendre les ascenseurs. Heureusement, elle en était à moins de vingt niveaux. C'était épuisant, mais faisable. Et relativement sûr : elle savait que le vaisseau ne pouvait envoyer de drones dans les cages d'escalier, même pas les machines flottantes qui rôdaient dans les coursives en suivant des pistes magnétiques supraconductrices. Elle gravit néanmoins l'escalier en spirale, son arme lance-projectiles braquée devant elle, prête à tirer, s'arrêtant parfois en retenant son souffle, à l'affût du moindre bruit.

Tout en montant, elle essaya de penser à la myriade de façons dont le bâtiment pouvait l'éliminer. C'était un défi intellectuel intéressant ; ça mettait à l'épreuve sa connaissance du vaisseau d'une façon qu'elle n'avait jamais envisagée. Ça lui faisait regarder les choses sous un éclairage nouveau. Il n'y avait pas si longtemps, elle s'était trouvée un peu dans la même position que le bâtiment, en ce moment précis. Elle voulait tuer Nagorny, ou du moins l'empêcher de constituer une menace pour elle, ce qui revenait pratiquement au même. En fin de compte, elle l'avait éliminé parce qu'il avait d'abord essayé d'avoir sa peau à elle, mais c'était la façon dont elle l'avait exécuté qui la hantait à présent. Elle avait tué Nagorny en provoquant une accélération et une décélération du bâtiment si brutales qu'il avait été littéralement broyé. Tôt ou tard – elle ne voyait pas comment il pourrait en être autrement –, le vaisseau y penserait sûrement tout seul. Et à ce moment-là, il vaudrait mieux qu'elle ne soit plus à bord.

Elle arriva sans encombre à la passerelle, où elle scruta les ombres à la recherche d'une machine en embuscade, ou – pire, à présent – d'un rat. Elle ne voyait pas ce que les rats pourraient lui faire, mais elle n'avait vraiment pas envie de le savoir.

La passerelle était déserte, et rien ne semblait avoir bougé depuis la dernière fois. Les dégâts provoqués par Khouri étaient encore visibles, et le sang de Sajaki maculait toujours le sol. La sphère

synoptique, éternellement allumée, affichait les données concernant l'état de la tête de pont. Elle ne pouvait s'empêcher de la considérer avec un intérêt de propriétaire. Elle tenait toujours bravement le coup face aux forces antibiotiques déchaînées par le monde non humain. Et pourtant, tout en éprouvant un sursaut de fierté, Volyova faisait des vœux pour qu'elle succombe, afin que Sylveste ne puisse entrer dans la planète. À supposer que ce ne soit pas encore fait.

— Pourquoi êtes-vous venue ? demanda une voix.

Elle fit volte-face. Quelqu'un était debout devant la paroi incurvée de la passerelle. Quelqu'un qu'elle ne connaissait pas ; juste une forme sombre, drapée dans une cape, les mains croisées devant elle, le visage réduit à un crâne grimaçant perdu dans l'ombre du capuchon. Elle l'arrosa avec son arme, mais la forme sombre était toujours là, alors que la salve aurait dû la déchiqueter. Les traces ionisées planèrent un moment dans le vide comme des bannières.

Une autre silhouette, vêtue différemment, apparut à côté de la première.

— Votre règne en ces lieux est achevé, dit-elle en nort archaïque, le processeur de Volyova traduisant si lentement ses paroles qu'elle n'en comprit pas immédiatement le sens.

— Vous devez comprendre, triumvira, que ce domaine ne vous appartient plus, dit une nouvelle forme, à l'autre bout de la salle.

Le nouveau venu arborait la carapace rigide d'un scaphandre spatial incroyablement antique, bardé de tubes cannelés et de protubérances encombrantes. Il parlait le plus ancien dialecte russe qu'elle ait jamais entendu.

— Qu'espériez-vous en venant ici ? C'est un scandale... s'indigna le premier personnage.

Un autre apparut à côté de lui, et se mit à l'invectiver ; puis un autre encore. Autant de fantômes du passé surgissant de tous côtés.

Sa voix se mêla à celle d'un énième fantôme qui lui parlait, sur sa droite :

— Vous n'avez pas de mandat ici, triumvira. Permettez-moi de vous dire...

— ... gravement outrepassé votre autorité et devez maintenant vous soumettre à...

— ... cruellement déçu, Ilia, et je dois vous demander courtoisement de...

— ... renoncer... privilèges...

— ... rigoureusement inacceptable...

Elle se mit à hurler, mêlant sa voix aux leurs, et le brouhaha se mua en un rugissement continu, inarticulé. La congrégation des morts emplissait à présent tout l'espace. Où que portât son regard, elle ne voyait plus qu'une foule de visages du temps jadis, aux lèvres

frémissements. Et chacun lui parlait, se croyant seul à retenir son attention. Et tous l'imploraient comme s'ils la croyaient toute-puissante. L'imploraient et se lamentaient ; sur un ton d'abord revendicatif, déçu, puis de plus en plus hargneux et méprisant. On aurait dit qu'elle les avait laissés tomber avec une brutalité inimaginable, se rendant coupable d'une telle vilénie qu'elle en était indicible et ne pouvait être exprimée que par la révulsion incurvée de leurs lèvres et la honte abjecte qu'on lisait dans leurs yeux.

Elle leva le canon de son arme, en proie à la tentation vertigineuse de vider son chargeur sur ces fantômes. Elle ne pouvait les tuer, évidemment, mais elle pouvait sérieusement endommager leur système de projection. Cela dit, elle avait intérêt à économiser ses munitions, maintenant que l'armothèque était inaccessible.

— Fichez le camp ! hurla-t-elle. Foutez-moi la paix !

L'un après l'autre, les morts se turent et disparurent en secouant la tête, l'air désappointés, dégoûtés à l'idée de rester un instant de plus en sa présence. Elle se retrouva enfin seule dans la salle, le souffle rauque, haletant. Il fallait qu'elle se calme. Elle alluma une cigarette et tira dessus lentement, en s'efforçant d'apaiser le tumulte de ses pensées. Elle prit la crosse de son arme dans sa main, caressa les dragons d'or et d'argent incrustés sur les côtés. Khouri avait bien choisi. Elle se réjouit de ne pas avoir gaspillé le chargeur pour le maigre plaisir de détruire la passerelle.

Une voix parla, depuis la sphère synoptique.

Volyova se retrouva face au Voleur de Soleil.

Il était comme elle l'imaginait depuis que Pascale lui avait expliqué à quoi renvoyait ce nom. Il était à la fois comme il devait être, et bien pire. Parce qu'elle ne voyait pas seulement de quoi il avait l'air ; elle le voyait aussi tel qu'il était à ses propres yeux, et il était à l'évidence complètement dérangé. Elle repensa à Nagorny et comprit comment il avait sombré dans la folie. Elle ne pouvait pas lui en vouloir, rétrospectivement – pas s'il avait vécu avec cette chose dans la tête en permanence, sans savoir d'où elle venait et ce qu'elle attendait de lui. Non ; Volyova avait de la sympathie pour le défunt artilleur. Le pauvre, pauvre diable. Elle aurait peut-être sombré dans la psychose, elle aussi, si elle avait été confrontée à cette apparition, s'il l'avait traquée dans chacun de ses rêves, chacune de ses pensées éveillées.

Le Voleur de Soleil avait peut-être été amarantin, à une époque. Mais il avait changé, peut-être délibérément, grâce à la sélection impulsée par le génie génétique, se remodelant, ainsi que ses frères Bannis, en une espèce radicalement nouvelle. Ils avaient modifié leur anatomie pour voler sous gravité zéro, se faisant pousser d'immenses ailes. Des ailes qu'elle voyait, à présent. Elles faisaient une bosse

derrière la tête fine, incurvée, qui semblait s'incliner vers elle.

La tête n'était qu'un crâne. Les orbites n'étaient pas exactement vides ; pas vraiment creuses ; elles semblaient emplies de quelque chose d'infiniment noir et profond, aussi noir et insondable que la membrane du Voile telle qu'elle l'imaginait. Les os du Voleur de Soleil brillaient d'un éclat incolore.

— En dépit de ce que j'ai précédemment dit, commença-t-elle lorsqu'elle eut surmonté le choc initial ou qu'il fut, au moins, devenu supportable, je pense que vous auriez depuis longtemps trouvé le moyen de me tuer, si c'était ce que vous vouliez.

— Vous ne pouvez pas savoir ce que je veux.

Ses paroles étaient une absence de mots qui prenaient un sens, comme s'ils étaient sculptés dans le silence. Les mâchoires complexes de la créature restaient rigoureusement immobiles. Elle se souvint que le langage n'était pas un mode de communication important chez les Amarantins. Leur société était basée sur l'expression visuelle. Une donnée aussi fondamentale s'était sûrement perpétuée, même après que la tribu du Voleur de Soleil eut quitté Resurgam et amorcé sa transformation ; une transformation si radicale que, lorsque les membres de la tribu étaient retournés sur leur monde, on les avait pris pour des dieux ailés.

— Je sais ce que vous ne voulez pas, répondit Volyova. Vous ne voulez pas que nous empêchions Sylveste d'atteindre Cerbère. C'est pour ça que nous devons mourir, maintenant ; pour éviter que nous trouvions un moyen de lui mettre des bâtons dans les roues.

— Sa mission est d'une importance primordiale pour moi, répondit le Voleur de Soleil, avant de rectifier : Pour nous. Pour nous qui avons survécu.

— Survécu à quoi ? lança-t-elle en se disant que c'était peut-être sa seule et unique chance d'arriver à comprendre. Non, attendez ! À quoi auriez-vous pu survivre sinon à la mort des Amarantins ? C'est ça ? Vous avez, on ne sait comment, trouvé le moyen de ne pas mourir ?

— Vous savez, maintenant, où j'ai pris possession de Sylveste.

C'était moins une question qu'une déclaration. Volyova se demanda combien de leurs conversations le Voleur de Soleil avait surprises.

— Ça a dû arriver dans le Voile de Lascaille, répondit-elle. C'est la seule explication plausible. Si l'on peut dire.

— C'est là que nous nous sommes réfugiés ; pendant neuf cent cinquante mille ans.

La coïncidence était trop étrange pour ne pas être chargée de sens.

— Depuis que la vie s'est éteinte sur Resurgam.

— Oui... fit-il, laissant s'éterniser un silence. C'est nous qui avons conçu les Voiles. Ce fut la dernière entreprise désespérée de notre tribu, bien après que ceux qui étaient restés en arrière, à la surface, eurent été anéantis.

— Je ne comprends pas. Ce que Lascaille a dit, et que Sylveste lui-même avait découvert...

— On ne leur a pas montré la vérité. Ce que Lascaille a vu était une fiction. Nous avons substitué à notre identité celle d'une culture beaucoup plus ancienne, rigoureusement différente de la nôtre. La vraie finalité des Voiles ne lui a pas été révélée. On lui a raconté un mensonge destiné à encourager la venue des autres.

Volyova comprenait maintenant la teneur de ce mensonge : Lascaille avait cru que les Voiles étaient des conservatoires de technologies dangereuses, de choses dont l'humanité rêvait secrètement, comme le moyen de voyager plus vite que la lumière. Lascaille l'avait ensuite répété à Sylveste, attisant son désir de s'introduire dans le Voile. Il avait réussi à convaincre la société demarchiste des environs de Yellowstone, en lui faisant miroiter les bienfaits stupéfiants qui les attendaient. Les premiers qui élucideraient ces mystères non humains en seraient récompensés au-delà de toute expression.

— D'accord ; c'était un mensonge, dit-elle. Mais alors, quelle était la véritable fonction des Voiles ?

— Nous les avons construits afin de nous cacher dedans, triumvira Volyova, répondit-il comme s'il se jouait d'elle, se réjouissait de sa confusion. C'étaient des sanctuaires. Des zones d'espace-temps restructuré, où nous pouvions nous abriter.

— Vous abriter de qui, ou de quoi ?

— De ceux qui avaient survécu à la Guerre de l'Aube. De ceux à qui on avait donné le nom d'Inhibiteurs.

Elle hocha la tête. Elle ne comprenait pas tout, et de loin, mais une chose était claire pour elle : ce que Khouri lui avait dit – les bribes de l'étrange rêve qui lui avait été dispensé dans le poste de tir –, cela au moins était proche de la vérité. Khouri ne se souvenait pas de tout, et ce dont elle se souvenait, elle ne le lui avait pas forcément raconté dans l'ordre, mais Volyova comprenait maintenant qu'on lui avait demandé de saisir quelque chose de trop énorme, de trop étranger – de trop apocalyptique – pour que son esprit l'intègre en douceur. Elle avait fait de son mieux, mais ça n'avait pas suffi.

Et voilà que Volyova s'entendait révéler une partie du même tableau d'ensemble, bien que d'une perspective étrangement différente.

Khouri avait entendu parler de la Guerre de l'Aube par la Demoiselle, qui ne voulait pas que Sylveste réussisse. Ce que le Voleur

de Soleil désirait plus que tout au monde.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle. Je sais ce que vous êtes en train de faire : vous me retenez pour gagner du temps. Vous savez que j'écouterai tout ce que vous avez à dire. C'est vrai. Il faut que je sache. Que je sache tout.

Et le Voleur de Soleil répondit à toutes les questions qu'elle lui posa.

Après, quand ce fut fini, Volyova décida de faire bon usage de l'une des cartouches de son chargeur. Elle tira dans la sphère synoptique ; l'énorme globe de verre explosa en un milliard d'esquilles pareilles à des cristaux de glace, pulvérisant le visage du Voleur de Soleil.

Khouri et Pascale effectuèrent le circuit qui menait à la clinique, évitant les ascenseurs et les coursives dans lesquels les drones pouvaient se déplacer facilement. Elles avançaient, l'arme au clair, et tiraient dans tout ce qui avait l'air ne fût-ce que vaguement suspect, même si ça devait se révéler n'être qu'une ombre bizarre ou une drôle de bosse formée par la corrosion sur une paroi ou une cloison.

— Rien ne vous avait donné à penser qu'il allait partir aussi vite ? demanda Khouri.

— Pas aussi vite, non. J'avais bien essayé de l'en dissuader, mais je savais qu'il essaierait à un moment ou à un autre.

— Et quelle impression cela vous laisse-t-il ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? C'était mon mari. Nous nous aimions. Je le déteste pour ce qu'il a fait – comme vous le détesteriez, vous aussi. Je ne le comprends pas. Et malgré ça, je l'aime toujours. Je n'arrête pas de me dire... Il est peut-être déjà mort. Il se pourrait qu'il soit mort, hein ? Et même s'il ne l'est pas encore, rien ne prouve que je le reverrai.

Sur ces mots, elle craqua. Khouri tendit le bras pour la soutenir. Pascale essuya ses larmes. Elle avait les yeux rouges.

— L'endroit où il va n'est pas très sûr, répondit Khouri, tout en se demandant si Cerbère était vraiment un endroit tellement plus dangereux que le vaisseau, maintenant.

— Non. Je sais. Je pense qu'il ne réalise même pas le danger qu'il court, ou qu'il nous fait courir.

— D'un autre côté, votre mari n'est pas n'importe qui. C'est tout de même Sylveste.

Khouri rappela à Pascale que Sylveste semblait être né sous une bonne étoile, et qu'il serait bizarre que la chance l'abandonne maintenant, alors que la chose après laquelle il avait toujours couru était à portée de main.

— C'est un salaud visqueux, et je pense qu'avec sa veine il va

encore s'en sortir.

Ce qui sembla apaiser un peu Pascale.

Puis Khouri lui dit que Hegazi était mort, et que le vaisseau tentait apparemment de tuer tous ceux qui étaient encore à bord.

— Sajaki ne peut pas être là, dit Pascale. Écoutez, c'est impossible. Dan n'aurait jamais pu aller seul jusqu'à Cerbère. Il aurait eu besoin que l'un de vous l'accompagne.

— C'est bien ce que pensait Volyova.

— Alors pourquoi sommes-nous là ?

— Je pense qu'Ilia n'avait pas confiance en ses propres convictions.

Khouri poussa la porte de la coursive partiellement inondée qui menait à l'infirmerie, envoyant valser un rat-droïde. Une drôle d'odeur planait dans la pièce. Elle comprit tout de suite qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas.

— Pascale, il s'est passé quelque chose de bizarre, ici.

— Je... euh, que suis-je censée dire à ce stade ? Je vous couvre ?

Pascale tenait son lance-rayon comme si elle ne savait trop qu'en faire.

— Oui, répondit Khouri. Bonne idée. Couvrez-moi.

Elle entra dans l'infirmerie en balayant l'espace, devant elle, avec le canon de son arme.

Lorsqu'elle avança, la salle sentit sa présence et déclencha l'allumage des lumières. Khouri était venue voir Volyova, quand elle était blessée. Elle croyait connaître approximativement la disposition des lieux.

Elle regarda le lit où elle était sûre que Sajaki avait dû se trouver. Au-dessus du lit planait un assemblage compliqué d'instruments médicaux servo-mécaniques munis de charnières et de rotules, ancrés autour d'un point central. On aurait dit une main d'acier mutante dotée de beaucoup trop de doigts, tous terminés par des griffes.

Il n'y avait pas un seul centimètre carré de métal qui ne fût couvert de sang ; une couche épaisse de sang coagulé. Comme si une chandelle écarlate avait coulé dessus.

— Pascale, je ne crois pas...

Mais elle avait vu, elle aussi, ce qu'il y avait sur le lit, sous les bras articulés ; la chose qui avait peut-être été jadis Sajaki. La couchette disparaissait aussi sous le sang. Il était difficile de voir où Sajaki se terminait et où ses restes éviscérés commençaient. Khouri pensa soudain au capitaine ; un capitaine dont les excroissances métalliques auraient été ici teintées d'écarlate. À croire qu'un artiste avait traité le même thème dans une matière différente, plus charnelle. Deux moitiés du même diptyque morbide.

Sa poitrine était démesurément gonflée, soulevée au-dessus du niveau de la couchette comme s'il était parcouru par un courant qui le galvanisait encore. Et la cage thoracique était évidée ; le sang s'accumulait dans un profond cratère qui courait du sternum à l'abdomen. On avait l'impression qu'un terrible poing d'acier s'était enfoncé dedans et avait arraché tout ce qu'il contenait. Et c'était peut-être ce qui s'était passé. Peut-être même dormait-il, à ce moment-là. Pour avoir confirmation de cette théorie, elle scruta son visage afin de déchiffrer un semblant d'expression sous l'enduit rouge.

Non. Le triumvir Sajaki était sûrement réveillé.

Elle sentit la présence de Pascale, juste dans son dos.

— N'oubliez pas que j'ai déjà vu la mort, dit-elle. J'étais là quand mon père s'est fait assassiner.

— Oui, mais ça, vous ne l'avez jamais vu.

— Non, répondit-elle. Vous avez raison. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

C'est alors que la poitrine explosa. Quelque chose en jaillit, au départ dissimulé par le geyser de sang ainsi provoqué, si bien que la raison de l'éruption ne fut pas tout de suite évidente, puis la chose atterrit sur le sol trempé de sang de la pièce et détala, une queue annelée, pareille à un ver, fouettant l'air dans son sillage. Trois autres rats pointèrent le nez dans la carcasse de Sajaki et prirent le vent en regardant Khouri et Pascale avec leurs petits yeux noirs. Ils émergèrent de la caldeira qui avait été sa cage thoracique, bondirent à terre, suivirent celui qui venait de détalier et disparurent dans les coins sombres de la salle.

— Sortons d'ici, dit Khouri.

Elle n'avait pas fini de parler que le poing d'acier se mit à bouger avec une violence renversante, tendit vers elle deux de ses doigts crochus, terminés par des griffes de diamant, si vite qu'elle ne put qu'amorcer un cri. Les griffes s'accrochèrent dans son blouson. Khouri commença à tirer dessus, de toutes ses forces.

Elle réussit à se libérer, mais la chose trouva une prise sur son arme et la lui arracha des mains dans le même instant. Khouri tomba à la renverse sur le sol ruisselant de sang, son blouson aussitôt maculé. Elle se demanda fugitivement si une partie du sang étalé à terre n'était pas le sien.

La machine chirurgicale souleva le fusil et le brandit comme on exhibe un trophée de chasse glorieusement conquis. Puis deux autres bras manipulateurs commencèrent à palper les commandes de l'arme, caressant l'étui de cuir avec une fascination inquiétante. Lentement, très très lentement, les griffes d'acier pointèrent le fusil dans la direction de Khouri.

Pascale souleva son fusil à rayon et fit feu sur la pieuvre d'acier,

projetant des éclats de métal couverts de sang coagulé sur les restes de Sajaki. L'arme à plasma tomba à terre dans une volute de fumée, des étincelles bleutées crépitant sur l'étui calciné.

Khourï se releva, oubliant l'horreur sanglante dont elle était couverte.

Son arme à plasma, maintenant inutilisable, bourdonnait furieusement en crachant des étincelles d'une férocité croissante.

— Ça va exploser ! lança Khourï. Fichons le camp d'ici !

Elles filèrent en direction de la porte et n'eurent qu'une seconde pour se faire à l'idée de ce qui leur barrait le chemin. Il devait y en avoir un millier ; empilés sur trois épaisseurs dans la mécabave, chacun indifférent à sa propre existence, et uniquement là pour le bien de la masse indifférenciée. Et derrière, il y en avait d'autres ; des centaines et des milliers de rats, une immense marée de rongeurs frémissants, massés dans la coursive devant la porte de l'infirmerie, prêts à se ruer sur elles tel un tsunami ravageur, dévastateur.

Khourï dégaina sa dernière arme, le petit lance-aiguilles qu'elle avait choisi pour sa précision. Elle commença à tirer sur la masse de rats pendant que Pascale les arrosait avec l'arme à rayon, qui n'était guère plus adaptée à la tâche. Les rats explosaient et s'enflammaient partout où elles pointaient leurs armes, mais il en venait toujours davantage. Et voilà que la première rangée de rats commençait à s'introduire dans l'hôpital de bord.

Un éclair aveuglant brilla dans la coursive, suivi par une série de détonations si rapprochées qu'elles se fondaient en un rugissement continu. Le bruit et la lumière se rapprochèrent. Les rats volaient dans l'air, à présent, propulsés par les explosions de plus en plus proches. La puanteur des rongeurs calcinés était terrifiante, pire que celle qui emplissait déjà la clinique. Graduellement, la marée de rats commença à se raréfier et à se disperser.

Volyova était debout dans la coursive, son lance-projectiles crachant des panaches de fumée. Le canon était couleur de lave. Derrière elles, l'arme inutilisable de Khourï cessa soudain de crépiter, mais son silence n'en était pas moins menaçant.

— Je crois que le moment serait bien choisi pour partir, suggéra Volyova.

Elles coururent vers elle, piétinant les rats crevés et d'autres qui cherchaient à fuir. Khourï sentit quelque chose lui heurter la colonne vertébrale. Il y eut un vent brûlant comme elle n'en avait jamais connu. Elle sentit qu'elle perdait pied et, l'instant d'après, elle partait en vol plané.

En approche de Cerbère, 2566

Cette fois, la dislocation fut plus brève. Et pourtant, l'endroit où il reprit conscience était le plus bizarre qu'il ait jamais vu de sa vie.

— Descente vers la tête de pont de Cerbère amorcée, annonça le scaphandre d'une voix agréablement atone et totalement dépourvue d'affect, comme s'il s'agissait d'une destination on ne peut plus naturelle.

Des graphiques défilaient sur la visière du scaphandre, mais il n'arrivait pas à concentrer son regard dessus, de sorte qu'il ordonna au scaphandre de communiquer les informations directement à son cerveau, et ça alla tout de suite beaucoup mieux. Les contours simulés de la surface – maintenant énorme : elle comblait la moitié du ciel – étaient soulignés en lilas, leur fausse géologie sinueuse faisant paraître le monde plus ridé et plus semblable à un cerveau que jamais. La lumière naturelle était fournie par les deux phares vaguement rougeâtres de Hadès et Delta Pavonis, beaucoup plus loin. Il faisait donc très sombre, mais le scaphandre compensait en projetant des photons voisins de l'infrarouge dans le spectre visible.

Puis quelque chose apparut au-dessus de l'horizon, souligné en vert par l'imageur.

— La tête de pont, dit Sylveste, pour entendre une voix humaine plus qu'autre chose. Je la vois.

Il comprit alors combien elle était petite. On aurait dit la pointe d'une écharde insignifiante déparant la statue de Dieu en personne. Cerbère faisait deux mille kilomètres de diamètre ; la tête de pont, à peine quatre de longueur, et la majeure partie était plantée dans la croûte. D'une certaine façon, sa petitesse par rapport à la planète témoignait de l'habileté de cette Volyova. Elle était peut-être minuscule, mais ce n'en était pas moins une épine dans le flanc de Cerbère ; c'était évident, même de l'endroit où se trouvait Sylveste. La croûte, autour de la tête de pont, ressemblait à un abcès infecté au-delà des tolérances prévues par ses constructeurs. Il semblait que la

planète avait renoncé à toute velléité de réalisme dans un rayon de plusieurs kilomètres autour de l'arme. Elle était retournée à son état initial : une grille hexagonale aux bords fondus dans la roche.

D'ici quelques minutes, ils seraient au-dessus de la gueule – l'extrémité ouverte du cône. Sylveste était encore protégé par l'air liquide du scaphandre, et pourtant il se sentait déjà tirailé par la gravité. Elle était faible, certes – un quart de la gravité terrestre –, mais s'il était tombé de l'altitude à laquelle il se trouvait en cet instant, avec ou sans scaphandre, il serait mort.

C'est alors que quelque chose entra dans son champ de vision. Il demanda un agrandissement et vit un scaphandre exactement identique au sien, dont la blancheur se détachait sur la nuit environnante. Il était un peu devant lui, mais suivait la même trajectoire et se dirigeait vers l'entrée circulaire de la tête de pont. Deux proies de choix dérivant dans le vide, sur le point d'être happées par l'énorme entonnoir béant de la tête de pont et digérées dans le ventre de Cerbère, se dit-il.

Et, ajouta-t-il *in petto*, il n'y avait pas de retour en arrière possible.

Les trois femmes cavalaient dans une coursive jonchée de rats crevés et de carcasses raidies, noircies, qui avaient peut-être été des rats ; les résidus n'incitaient pas à un examen plus attentif. Elles n'avaient, à elles trois, qu'une seule arme un peu sérieuse : un gros fusil capable d'éliminer tous les cyborgs que le bâtiment leur enverrait. Cela dit, leurs petites armes pourraient aboutir au même résultat, à condition qu'elles sachent s'en servir. Et avec beaucoup de chance.

Le sol se soulevait par moments, sous leurs pieds, d'une façon très inquiétante.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Khouri en traînant la patte.

Elle avait été blessée lors de l'explosion du poste médical. Et Volyova n'était pas plus fringante. Elle avait tout un côté en feu, comme si les cicatrices des blessures qu'elle avait reçues depuis Resurgam s'étaient rouvertes en même temps.

— Ça veut dire que le Voleur de Soleil fait des expériences, répondit Volyova en s'interrompant tous les deux ou trois mots pour reprendre son souffle. Jusque-là, il a utilisé, pour nous attaquer, les systèmes les moins critiques, comme les robots et les rats. Il sait que s'il arrive à maîtriser les commandes de la propulsion, s'il parvient à la faire fonctionner dans les limites de sécurité, il pourra nous écraser en augmentant dramatiquement la poussée pendant quelques secondes... (Elle fit quelques pas en courant, le souffle sifflant.) C'est comme ça

que j'ai tué Nagorny. Mais le Voleur de Soleil ne connaît pas assez bien le bâtiment, même s'il le contrôle. Il essaie d'ajuster graduellement la poussée, pour voir comment ça marche. Quand il y sera arrivé...

— Il n'y a pas un endroit où nous serions en sûreté, où les rats et les machines ne pourraient pas nous atteindre ?

— Si, mais il n'y a aucun endroit où nous serions à l'abri de l'accélération. Elle pourrait nous écraser partout.

— Vous voulez dire que nous ferions mieux de quitter le bâtiment, c'est ça ?

Volyova s'arrêta pour scanner la coursive dans laquelle elles se trouvaient et décida qu'elle ne faisait pas partie de celles où le bâtiment pouvait espionner leurs conversations.

— Ne vous faites pas d'illusions, dit-elle. Si nous quittons le vaisseau, je doute fort que nous trouvions jamais le moyen d'y revenir. D'un autre côté, si nous avons la plus infime chance de stopper Sylveste, nous devons absolument essayer. Même si nous devons y laisser notre peau.

— Rejoindre Dan ? Oui, mais comment ? demanda Pascale.

Elle croyait encore, de toute évidence, qu'il suffirait de l'intercepter et de le dissuader d'aller plus loin. Volyova renonça à la détromper pour le moment, mais ce n'était pas tout à fait ce qu'elle avait en tête.

— Je crois que votre mari a pris l'un de nos scaphandres, dit-elle. D'après mon bracelet, toutes les navettes sont encore là. De toute façon, il n'aurait jamais su les piloter.

— Sauf s'il était aidé par le Voleur de Soleil, répondit Khouri. Écoutez, nous ne pourrions pas continuer à avancer ? Je sais que nous n'allons nulle part en particulier, mais je n'aime pas rester plantée là, debout sur une patte.

— Il a dû prendre un scaphandre, dit Pascale. Ça aurait bien été son style. Mais il n'a pas pu le faire tout seul.

— Et s'il avait accepté l'aide du Voleur de Soleil ?

— Oubliez ça, fit-elle en secouant la tête. Le Voleur de Soleil, il n'y croit même pas. S'il avait soupçonné qu'il était poussé, incité à faire quelque chose, il ne se serait jamais laissé faire.

— Il n'avait peut-être pas le choix, dit Khouri. Enfin, en supposant qu'il ait pris un scaphandre, avons-nous un moyen de le rattraper ?

— Pas avant qu'il n'arrive sur Cerbère. (Il était inutile d'y songer. Elle savait avec quelle rapidité on pouvait franchir un million de kilomètres dans l'espace, pourvu qu'on puisse supporter une accélération constante de 10 g.) Il serait trop risqué de le suivre en scaphandre. Comme celui que votre mari a pris, en tout cas ; il va

falloir que nous prenions une navette. Ça ira beaucoup moins vite, mais il y a peu de danger que le Voleur de Soleil ait infiltré la matrice de contrôle.

— Pourquoi ça ?

— La claustrophobie. La technologie des navettes a trois cents ans de retard sur celle des scaphandres.

— Et c'est censé jouer en notre faveur ?

— Croyez-moi, quand on a affaire à des parasites mentaux non humains, plus c'est primitif, mieux ça vaut ; c'est ce que j'ai toujours trouvé, en tout cas.

Et puis, calmement, comme si c'était une forme reconnue de ponctuation verbale, leva son lance-aiguilles et fit passer de vie à trépas un rat qui avait eu le malheur de se risquer dans la cursive.

— Je me souviens de cet endroit, dit Pascale. C'est là que vous nous avez amenés quand...

Khouri provoqua l'ouverture de la porte ; celle où était gravée une araignée à peine visible.

— Entrez, dit-elle. Mettez-vous à l'aise et priez pour que je me souvienne comment Ilia faisait marcher cette chose.

— Où devons-nous la retrouver ?

— Dehors, répondit Khouri. Enfin, je l'espère, en tout cas.

Elle referma la porte de la chambre-araignée et regarda les commandes de bronze et de laiton comme si elle espérait en voir jaillir une étincelle de familiarité.

En orbite autour de Cerbère-Hadès, 2566

Volyova dégaina le lance-aiguilles et s'approcha du capitaine.

Elle savait qu'elle devait faire vite. Le moindre retard pouvait donner au Voleur de Soleil le temps dont il avait besoin pour la tuer. Mais elle avait quelque chose à faire avant de rejoindre les autres dans la soute. Il n'y avait aucune logique là-dedans, rien de rationnel – elle savait qu'elle devait le faire, c'est tout. Elle prit donc les escaliers qui menaient au niveau du capitaine. Dans ce froid mortel, elle eut l'impression que son souffle se congelait dans sa gorge. Il n'y avait pas de rats, à ce niveau : il faisait trop froid. Et les cyborgs n'auraient pas pu s'approcher du capitaine sans risquer d'être intégrés dans sa masse, absorbés par la peste.

Elle dit au bracelet de le réchauffer juste assez pour qu'il retrouve une pensée consciente.

— Vous m'entendez, espèce de salopard ? Si vous m'entendez, écoutez-moi bien. Quelqu'un s'est emparé du vaisseau.

— Nous sommes encore autour de Bouphi ?

— Non... non, nous avons quitté Bouphi. Ça fait un moment. Vous avez compris ce que j'ai dit ?

Au bout de quelques instants, le capitaine répondit :

— Vous dites que quelqu'un s'est emparé du vaisseau ? Qui ça ?

— Quelque chose de non humain, animé de motivations déplaisantes. La plupart des membres de l'équipage sont morts, à présent : Sajaki, Hegazi ; tous ceux que vous connaissiez. Et je ne donne pas cher de la peau des rares survivants. Je n'ai guère d'espoir de revenir à bord, et c'est pourquoi je vais faire quelque chose qui risque de vous paraître un peu extrême...

Elle braqua son lance-aiguilles sur la forme craquelée, difforme, du sarcophage dans lequel gisait le capitaine.

— Je vais vous laisser vous réchauffer, vous comprenez ? Depuis quelques dizaines d'années, nous avons veillé à vous conserver au froid, mais ça n'a pas marché, alors ce n'était peut-être pas la bonne

approche. Peut-être que ce qu'il faut faire maintenant, c'est vous laisser prendre le contrôle de ce foutu bâtiment, et en user comme bon vous semblera.

— Je ne crois pas...

— Je me fiche de ce que vous pensez, capitaine. Je vais le faire quand même.

Son doigt se crispa sur la détente de son arme. Elle calculait déjà mentalement le rythme de son accroissement lorsqu'il se réchaufferait, et elle arrivait à des chiffres incroyables... D'un autre côté, cette solution n'avait jamais été envisagée.

— Je vous en prie, Ilia, je vous en supplie !

— Écoutez-moi, *svinoï* ! dit-elle enfin, la bouche sèche. Peut-être que ça va marcher, peut-être que non. Mais si je me suis jamais montrée loyale envers vous – si vous vous souvenez seulement de moi –, tout ce que je vous demande, c'est de faire ce que vous pouvez pour nous.

Elle s'apprêtait à décharger son lance-aiguilles dans le sarcophage lorsque quelque chose la fit hésiter.

— J'ai encore une chose à vous dire, bordel ! Je crois savoir qui vous êtes, ou plutôt qui vous êtes devenu.

Elle perdait un temps précieux, elle en avait une conscience aiguë, mais quelque chose la poussait à continuer.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Je sais que vous êtes allé avec Sajaki voir les Schèmes Mystifs. L'équipage en a assez parlé – et Sajaki lui-même n'en a pas fait mystère. Mais ce que personne n'a dit, c'est ce qui s'est passé là-bas, ce que les Mystifs vous ont fait. Oh, je sais ! il y a eu des rumeurs, mais ce n'était que ça : des rumeurs, lancées par Sajaki pour m'induire en erreur.

— Il ne s'est rien passé, là-bas.

— Oh si ! Et voilà ce qui s'est passé : vous avez tué Sajaki, il y a des années déjà.

Sa réponse lui parvint, amusée, comme s'il avait mal entendu.

— Moi, j'aurais tué Sajaki ?

— Vous l'avez fait tuer par les Mystifs. Vous avez fait effacer ses schémas neuraux, et superposer les vôtres sur son esprit. Vous êtes devenu lui.

Elle reprit son souffle. Elle avait presque fini.

— Une existence ne vous suffisait pas. Vous avez peut-être senti, à ce moment-là, que ce corps ne durerait pas très longtemps, avec tous les virus qui traînaient. Alors vous avez colonisé votre adjoint. Quant aux Mystifs, ils ont fait ce que vous leur demandiez parce qu'ils nous sont tellement étrangers qu'ils ne pouvaient même pas comprendre le concept de meurtre. Mais c'est bien ça, hein ?

— Non...

— Fermez-la. C'est pour ça que Sajaki ne voulait pas que vous guériissiez : parce qu'il était vous, et qu'il n'avait pas besoin de guérir. Et c'est pour ça que Sajaki a réussi à dénaturer mon remède contre la peste. Parce qu'il savait tout ce que vous saviez. Je devrais vous laisser crever, pour ça, *svinoï* ! Sauf que vous êtes déjà crevé, figurez-vous, parce que, à l'heure qu'il est, ce qui reste de Sajaki redécore l'hôpital de bord.

— Sajaki... mort ? demanda-t-il, alors qu'il semblait n'avoir même pas entendu que les autres étaient morts.

— C'est ça, votre idée de la justice ? Vous êtes tout seul, maintenant ; rigoureusement seul. Alors la seule chose que vous pouvez faire est de protéger votre propre existence contre le Voleur de Soleil en croissant, en vous laissant dévorer par la peste.

— Non, je vous en prie !

— Vous avez tué Sajaki, capitaine ?

— C'était... il y a si longtemps...

Mais quelque chose dans sa voix était presque un aveu. Volyova vida le chargeur du lance-aiguilles dans le sarcophage. Regarda clignoter puis s'éteindre les rares voyants encore fonctionnels et sentit remonter la température, seconde après seconde. Le givre qui gagnait le sarcophage commença presque aussitôt à fondre, devint transparent.

— Je vais m'en aller, maintenant, dit-elle. Je voulais juste connaître la vérité. Je vous souhaite bonne chance, capitaine. Vous en aurez besoin.

Puis elle s'enfuit en courant, terrifiée à l'idée de ce qui pouvait se passer derrière elle.

Le scaphandre de Sajaki dérivait devant Sylveste comme un fruit tentant alors qu'ils amorçaient la descente dans l'entonnoir de la tête de pont. Le cône inversé, à moitié enfoui, semblait tout petit, quelques minutes auparavant, mais Sylveste ne voyait plus que lui, à présent. Ses parois grises, abruptes, obstruaient l'horizon dans toutes les directions. La tête de pont était parfois animée d'un frémissement. Sylveste se rappelait alors qu'elle menait un combat acharné contre les armes défensives de la croûte, et qu'il ne devait pas compter aveuglément sur sa protection. Si elle cédait, il serait broyé en quelques heures. La blessure de la croûte se refermerait, et avec elle sa seule issue.

— Nous devons compenser la masse réactive, dit le scaphandre.

— Comment ?

C'était la première fois que Sajaki prenait la parole depuis qu'ils avaient quitté le bâtiment.

— Nous avons utilisé beaucoup de masse pour venir ici. Nous devons refaire le plein avant d'entrer en territoire hostile.

— Et où ça ?

— Regardez autour de vous. Il y a une énorme quantité de masse réactive qui n'attend que d'être utilisée.

Évidemment. Rien ne les empêchait d'absorber les ressources de la tête de pont... Sylveste laissa Sajaki prendre le contrôle de son scaphandre. L'une des parois abruptes, incurvée, se rapprocha. Elle disparaissait sous les extrusions complexes et les amas de machines disposées n'importe comment. L'échelle de la chose était stupéfiante, à présent ; on aurait dit la muraille incurvée d'un barrage dont les deux extrémités se seraient rejointes. Quelque part dans cette muraille, se dit-il, se trouvaient les cadavres d'Alicia et des autres mutins...

La gravité était assez perceptible pour engendrer un fort vertige, encore accru par le fait que la tête de pont allait en s'étrécissant, de sorte qu'il avait l'impression de descendre dans un puits d'une profondeur infinie. À près d'un kilomètre de lui, la chose en forme d'étoile qui était le scaphandre de Sajaki s'était rapprochée de la muraille verticale, du côté opposé. Quelques instants plus tard, Sylveste se posa sur une saillie de la paroi, d'un mètre à peine de largeur. Ses pieds établirent le contact en douceur, et il resta là, prêt à basculer à la renverse dans le néant, derrière lui.

— Que dois-je faire ?

— Rien, répondit Sajaki. Votre scaphandre sait exactement ce qu'il doit faire. Je vous conseille de vous fier à lui : si vous êtes en vie, c'est grâce à lui.

— Et c'est censé me rassurer ?

— Parce que vous croyez que c'est de ça que vous avez besoin, à ce stade ? Vous êtes sur le point d'entrer dans l'un des environnements les plus étranges qu'un être humain ait jamais connus. Pour moi, s'il y a une chose dont vous n'avez pas besoin, c'est bien d'être rassuré.

Sous les yeux de Sylveste, le thorax du scaphandre extruda une sorte de membre qui se plaqua à la paroi de la tête de pont. Quelques secondes plus tard, le membre se mit à palpiter et des bosses apparurent sur sa longueur. Des bosses grouillantes, qui s'engouffraient dans le scaphandre.

— C'est répugnant, commenta Sylveste.

— Il digère les éléments lourds de la tête de pont, dit Sajaki. Et la tête de pont se laisse faire sans regimber, parce qu'elle a reconnu le scaphandre comme amical.

— Et si nous manquons d'énergie quand nous serons à l'intérieur de Cerbère ?

— Vous serez mort bien avant que le manque d'énergie ne devienne un problème pour votre scaphandre. Il a seulement besoin de

refaire le plein de masse réactive pour ses propulseurs. Il a toute l'énergie nécessaire, mais il lui faut des atomes pour accélérer.

— Je ne suis pas sûr d'apprécier le détail concernant ma mort.

— Il n'est pas trop tard pour faire demi-tour.

Il me met à l'épreuve, se dit Sylveste. Il y songea sérieusement l'espace d'un instant, mais guère plus. Il avait peur, oui – peur comme jamais. Ou plutôt si ; mais il ne pouvait y songer sans frémir. Et lorsqu'il s'était trouvé dans les parages du Voile de Lascaille, il savait que la seule façon de tordre le cou à sa peur était de continuer. D'affronter ce qui suscitait cette peur, quoi que ce soit. Pourtant, quand le scaphandre eut refait le plein, il dut prendre son courage à deux mains pour quitter la corniche et poursuivre la descente dans le vide circonscrit par la tête de pont.

Ils se laissèrent tomber pendant de longues secondes avant de freiner leur chute par de brèves poussées de leurs réacteurs. Sajaki laissa Sylveste contrôler lui-même son scaphandre en diminuant son autonomie jusqu'à ce qu'il le dirige à peu près complètement. La transition fut à peine sensible. Ils descendaient maintenant à près de trente mètres à la seconde, mais comme les parois de l'entonnoir se rapprochaient, ils avaient l'impression d'aller plus vite. Sajaki n'était plus qu'à quelques centaines de mètres devant lui et, malgré cela – peut-être parce que aucune présence humaine n'était discernable derrière la visière opaque de son scaphandre –, Sylveste se sentait terriblement seul. Non sans raison, se dit-il : il était probable qu'aucune créature pensante ne s'était trouvée si près de Cerbère depuis que les Amarantins s'en étaient approchés. Quels fantômes avaient pourri là, depuis tous ces siècles ?

— Nous approchons du dernier tube d'injection, annonça Sajaki.

Les parois coniques n'étaient plus éloignées à présent que d'une trentaine de mètres, après quoi elles plongeaient à la verticale dans le noir, à perte de vue. Son scaphandre s'orienta, sans qu'il intervienne, vers le centre du trou approchant. Sajaki était légèrement en retrait.

— À vous l'honneur, dit celui-ci. Vous avez attendu assez longtemps, après tout.

Ils étaient dans le puits. Leur arrivée ayant été détectée, des lumières rouges incrustées dans les parois s'allumèrent. La sensation de vitesse était vertigineuse, à présent, et il se sentait nauséeux. Il avait vaguement l'impression d'avoir été injecté dans une seringue. Sylveste repensa au jour où Calvin lui avait montré l'examen endoscopique d'un de ses patients. L'endoscope était un antique instrument chirurgical constitué d'un tube terminé par une caméra. Il revoyait la plongée de l'objectif dans une artère. Il songea ensuite à la fuite dans la nuit, à Cuvier, quand il avait été arrêté près de l'obélisque, au chantier de fouilles, et comment ils avaient rejoint sa

Némésis politique en parcourant les canyons. Il se demanda s'il y avait jamais eu un moment dans sa vie où il avait su avec certitude ce qui se trouvait au bout des murailles qui se précipitaient vers lui.

C'est alors que le puits disparut, et qu'ils tombèrent dans le vide.

Arrivée dans la soute, Volyova jeta un coup d'œil par l'une des vitres d'observation afin de vérifier si les données affichées sur son bracelet n'avaient pas été manipulées par le Voleur de Soleil. Les navettes transatmosphériques à ailes plasma étaient bien là, clampées dans leurs alcôves comme des rangées de flèches chez un armurier. Elle aurait pu activer les réacteurs de l'une d'entre elles, grâce à son bracelet, mais ç'aurait été trop dangereux ; il n'aurait plus manqué qu'elle mette la puce à l'oreille du Voleur de Soleil et qu'il devine ses projets. Pour le moment, elle était tranquille, car elle n'était entrée dans aucune partie du bâtiment accessible à ses yeux et à ses oreilles. C'était, du moins, ce qu'elle espérait.

Elle ne pouvait monter tout simplement à bord d'une des navettes. Les voies d'accès normales l'auraient amenée à traverser des parties du vaisseau où elle n'osait s'aventurer ; des endroits que les cyborgs pouvaient atteindre et où les rats-droïdes étaient en contact biochimique direct avec le Voleur de Soleil. Elle n'avait plus qu'une arme, désormais : le pistolet à aiguilles. Elle avait laissé l'autre, le lance-projectiles, à Khouri, et bien qu'elle ne doute pas de ses compétences, il y avait des limites à ce qu'on pouvait obtenir avec de l'habileté et de la détermination. D'autant que le bâtiment avait eu le temps, à présent, de synthétiser des drones armés.

Elle entra donc dans un sas ; pas un de ceux qui donnaient sur le vide, au-dehors ; un sas qui permettait d'accéder au magasin dépressurisé de la soute. Dans le magasin, la mécabave arrivait aux genoux, et les circuits de chauffage et d'éclairage ne marchaient plus. Bon. Il n'y avait donc aucun risque que le Voleur de Soleil l'espionne à distance, ou même qu'il sache seulement qu'elle était là. Elle ouvrit un casier et découvrit avec soulagement que la combinaison légère qu'il devait contenir était bien là, et qu'elle n'avait apparemment pas été endommagée par le contact avec la bave sécrétée par le bâtiment. Par rapport au scaphandre que Sylveste avait dû prendre, elle était moins encombrante, mais elle était moins intelligente, aussi ; elle n'était pas dotée de servo-systèmes ou de propulsion intégrale. Avant d'enfiler la combinaison, elle récita une série d'instructions – qu'elle avait bien répétées – dans son bracelet, et elle veilla à ce que le bracelet réponde aux commandes vocales émises dans le communicateur, et non par l'intermédiaire des capteurs acoustiques. Elle se harnacha d'un sac à dos équipé de fusées, en prenant le temps d'examiner intensément les commandes, comme s'il suffisait d'un effort de volonté pour que la

façon de s'en servir lui revienne. Elle décida qu'elle retrouverait les principes de base quand elle en aurait besoin, et rangea soigneusement le lance-aiguilles dans la ceinture extérieure, prévue à cet effet, du scaphandre. Elle sortit sans faire de bruit, s'engagea dans la soute en réglant la propulsion au ralenti, afin de ne pas se retrouver collée à la paroi du fond. On n'était en apesanteur dans aucune partie du bâtiment, celui-ci n'étant pas en orbite autour de Cerbère, mais maintenant artificiellement sa position dans l'espace, ce qui exigeait un peu d'énergie de propulsion.

Elle sélectionna la navette qu'elle avait l'intention d'utiliser : un modèle sphérique appelé *Mélancolie du Départ*. Sur un côté du magasin, elle vit deux drones vert bouteille quitter leur ancrage et glisser vers elle en vol plané : des sphères hérissées de serres et d'instruments de découpe destinés à effectuer les travaux de maintenance sur les navettes. Évidemment : en entrant dans la soute, elle avait traversé le domaine de perception du Voleur de Soleil. Enfin, elle n'y pouvait rien, et elle n'avait pas pris le lance-aiguilles pour faciliter une négociation délicate avec des machines non pensantes. Elle dut quasiment vider son chargeur sur les engins avant d'interrompre leur marche obstinée.

Les deux machines neutralisées commencèrent à dériver dans la soute, au milieu d'un panache de fumée.

Elle actionna les commandes de son sac à dos afin d'augmenter sa vitesse. La navette grossit à vue d'œil ; elle voyait déjà des petits signaux d'avertissement et le laïus technique qui figurait sur le fuselage, bien qu'il soit pour l'essentiel rédigé dans des langues mortes.

Un autre drone se profila derrière la courbe de la navette. Celui-ci était plus gros, et sa carlingue ocre était une ellipse bourrée de capteurs et de manipulateurs repliés.

Il braquait quelque chose vers elle.

Tout devint d'un vert vif, aveuglant, et elle eut l'impression que ses globes oculaires allaient jaillir de leurs orbites. La chose braquait un laser vers elle. Elle lâcha un juron. Sa combinaison s'était opacifiée à temps, mais elle était bel et bien éblouie.

— Voleur de Soleil, dit-elle, presumant qu'il pouvait l'entendre. Tu viens de faire une très grosse bêtise.

— Je ne crois pas.

— Tu t'améliores, dis donc, reprit-elle. Tu avais la langue moins déliée, la dernière fois qu'on s'est parlé. Que s'est-il passé ? Tu as fait main basse sur un traducteur de langues naturelles ?

— Plus je passe de temps avec vous, mieux je vous connais.

— Mieux que tu n'as connu Nagorny, au moins, répondit-elle, tandis que sa combinaison opacifiée retrouvait sa teinte normale.

— Je ne voulais pas lui donner de cauchemars, fit le Voleur de Soleil, de sa voix atone, pareille à un murmure à moitié couvert par un bruit blanc d'électricité statique.

— Non, je ne crois pas non plus, fit-elle avec un claquement de langue. Tu ne voulais pas me tuer, hein ? Les autres, peut-être – mais pas moi ; pas encore. Pas tant que la tête de pont pourrait encore avoir besoin de mes compétences.

— Ce moment est passé, répondit le Voleur de Soleil. Sylveste est dans Cerbère, à présent.

Ce n'était pas une bonne nouvelle. Pas une bonne nouvelle du tout. Même si elle savait depuis des heures qu'il y était probablement arrivé.

— Alors, il doit y avoir une autre raison, dit-elle. Une raison pour laquelle tu as besoin que la tête de pont reste opérationnelle. Ça ne peut pas être parce que tu te soucies que Sylveste revienne. Mais si la tête de pont flanche, tu n'auras pas forcément la preuve qu'il s'était enfoncé dans la structure. Or tu as besoin de le savoir, n'est-ce pas ? il faut que tu saches à quelle profondeur il est allé ; s'il a réussi à faire ce que tu avais prévu pour lui.

Elle prit l'absence de réponse du Voleur de Soleil pour une approbation tacite. Elle n'était donc pas loin de la vérité. Le non-humain n'avait peut-être pas appris toutes les ficelles du métier. Le mensonge, cet art typiquement humain, devait être encore nouveau pour lui.

— Laisse-moi prendre la navette, dit-elle.

— Un vaisseau de cette configuration est trop gros pour entrer dans Cerbère, même si vous aviez l'intention de rejoindre Sylveste.

S'imaginait-il vraiment qu'elle n'y avait pas pensé toute seule ? L'espace d'un instant, elle eut pitié du Voleur de Soleil, si singulièrement sous-équipé pour saisir le fonctionnement de l'esprit humain. À un certain niveau, il s'en sortait assez bien, quand il pouvait brandir des menaces ou promettre des récompenses ; autant d'appâts qui reposaient sur les émotions. Ce n'était pas sa logique qui était en défaut ; il aurait plutôt surestimé son importance dans les affaires humaines, comme si en indiquant à Volyova la nature essentiellement suicidaire de la mission qu'elle s'était fixée il espérait l'en détourner ; la retourner et l'amener à se ranger de son côté. Le pauvre monstre pitoyable, se dit-elle.

— J'ai un mot pour toi, dit-elle en se dirigeant vers le sas, mettant le drone au défi de l'intercepter.

Elle articula ce mot, après avoir récité les incantations préliminaires requises pour l'actionner. Ce mot, elle n'aurait jamais cru l'utiliser dans ce contexte. Cela dit, elle l'avait déjà utilisé une fois, à sa propre surprise. Et le fait qu'elle s'en souvienne était presque

aussi surprenant. Volyova avait décidé que l'heure n'était plus aux tergiversations.

Ce mot était *Ankylose*.

Il eut un effet intéressant sur le drone. Il n'essaya pas de lui barrer la route alors qu'elle arrivait au sas et s'installait à bord de la *Mélancolie* – la navette qu'elle avait choisie. Au lieu de quoi il resta quelques secondes en vol stationnaire et fonça vers un mur, le contact soudain coupé avec le bâtiment. Il était maintenant obligé de se rabattre sur ses modes de fonctionnement autonomes, forcément limités. Il n'était rien arrivé au drone proprement dit, l'exécution du programme Ankylose n'affectant que les systèmes du bâtiment. Mais l'un des premiers systèmes atteints avait été le réseau de contrôle radio-optique qui asservissait tous les drones. Seuls les drones autonomes continuaient à fonctionner sans incident, or ces machines ne s'étaient jamais trouvées sous l'influence du Voleur de Soleil. Maintenant, les milliers de drones asservis du bâtiment tout entier devaient se précipiter vers les terminaux d'accès afin de se brancher directement sur les systèmes de commande. Même les rats devaient être perdus, les aérosols qui diffusaient leurs instructions biochimiques figurant au nombre des systèmes concernés. Libérés du contrôle machine constant, les rongeurs devaient commencer à se rabattre sur un mode d'archétype plus caractéristique de leurs ancêtres sauvages.

Volyova ferma le sas et constata avec satisfaction que la navette se tenait aux ordres depuis qu'elle avait perçu sa présence. Elle se rendit dans la cabine. Les voyants de navigation étaient déjà allumés et la console se reconfigurait pour s'accorder au genre d'interface qu'elle privilégiait : des surfaces qui coulaient, liquides, vers un nouvel idéal.

Elle n'avait plus qu'à partir.

— Vous avez senti ? demanda Khouri depuis la chambre-araignée, toute de bronze et de capitonnages cossus. Le bâtiment a eu un frémissement, comme un tremblement de terre.

— Vous croyez que c'était Ilia ?

— Elle a dit que nous pourrions nous détacher quand nous recevrons un signal. Et elle a dit que ce serait aussi évident que l'enfer. C'était assez évident, il me semble ?

Elle savait que si elle attendait plus longtemps elle commencerait à douter de ses propres sens. Elle se demanderait si elle n'avait pas rêvé le frémissement, et il serait trop tard. Volyova avait été bien claire sur ce point : quand elle recevrait le signal, Khouri avait intérêt à agir vite. Elle n'aurait pas beaucoup de temps devant elle.

Alors elle lâcha tout.

Elle bascula à fond deux des manettes de cuivre ; pas comme elle

avait vu Volyova le faire, mais dans le simple espoir que cette manœuvre brutale, excessive, un geste improvisé et très vraisemblablement stupide, aurait des conséquences normalement indésirables, comme de faire lâcher prise à la chambre-araignée, qui se détacherait de la coque. Et c'était tout ce qu'elle demandait en cet instant précis.

La chambre-araignée s'éloigna de la coque.

— D'ici quelques secondes, dit Khouri, l'estomac en révolution à cause du soudain passage en chute libre, soit nous serons mortes, soit nous serons sauvées. Si c'était le signal qu'Ilia voulait nous donner, mieux vaut nous éloigner de la coque. Mais si ce n'était pas ça, nous serons dans le champ des armes du bâtiment d'ici quelques secondes.

Khouri vit le bâtiment reculer, monter lentement et s'éloigner, puis elle dut plisser les yeux, éblouie par la lumière des moteurs Conjoiner. Ils tournaient au ralenti, et pourtant l'éjection brillait comme le soleil. Il y avait un moyen de fermer les persiennes devant les hublots de la chambre-araignée, mais lequel ? Khouri avait oublié ce détail.

— Pourquoi ne nous tire-t-il pas dessus tout de suite ?

— Il courrait le risque de s'endommager lui-même. D'après Ilia, il y a des limites impossibles à transgresser. Même le Voleur de Soleil n'y peut rien. Il doit faire avec. Je pense que nous n'allons pas tarder à être fixées...

— Que croyez-vous qu'était ce signal ? demanda Pascale, comme si le fait de parler la rassurait.

— Un programme, répondit Khouri. Enfoui dans les profondeurs du vaisseau, à un endroit où le Voleur de Soleil ne risquait pas de le trouver. Raccordé à des milliers de coupe-circuits dans tout le bâtiment. Quand elle l'a lancé – si elle l'a lancé –, il a dû couper des milliers de systèmes simultanément. Un gros bug. Je pense que c'était ça, ce tremblement.

— Et les armes sont concernées aussi ?

— Non... pas exactement. Pas si je me souviens bien de ce qu'elle m'a dit. Certains des capteurs, et peut-être certains des systèmes de visée, mais le poste de tir n'est pas affecté. Je me souviens au moins de ça. Cela dit, le reste du bâtiment doit être tellement perturbé que le Voleur de Soleil mettra un moment à s'en remettre. À retrouver ses marques, ses coordonnées. Et puis il pourra recommencer à tirer.

— Mais les armes pourraient être réactivées à tout moment, maintenant ?

— C'est pour ça qu'on a intérêt à se dépêcher.

— Il semblerait que nous soyons encore en train de tenir une conversation. Est-ce que ça veut dire... ?

— Je crois, fit Khouri en grimaçant un sourire. Je crois que j'ai

bien interprété le signal, et que nous sommes en sûreté. Pour le moment, du moins.

Pascale laissa échapper un gros soupir.

— Et maintenant ?

— Maintenant, il faut qu'on retrouve Ilia.

— Et comment ?

— Ça ne devrait pas être difficile. Elle a dit que nous n'avions rien à faire ; juste attendre le signal. Et qu'elle serait...

Khoury n'acheva pas sa phrase. Elle regardait le gobe-lumen qui les dominait de sa masse immense telle la flèche d'une cathédrale en suspension dans le vide. Et il y avait quelque chose qui n'allait pas.

Quelque chose en déparait la symétrie.

Quelque chose s'en détachait.

Ça avait commencé comme une minuscule incision ; comme si un poussin tentait de faire passer la pointe de son bec à travers la coquille de son œuf. Et puis il y eut un geyser de lumière blanche, suivi d'une série d'explosions. Un champignon formé d'éclats de coque pulvérisée en jaillit, rapidement empoigné dans l'étau de la gravité, de sorte que le voile de destruction fut balayé, révélant les dégâts sous-jacents. C'était un petit trou percé dans la coque. Petit, mais le bâtiment était tellement énorme que le trou devait bien faire une centaine de mètres de diamètre.

Alors, la navette de Volyova jaillit par l'ouverture qu'elle avait provoquée, plana un instant près de l'énorme tronc du bâtiment, fit une pirouette et fondit sur la chambre-araignée.

En orbite autour de Cerbère-Hadès, 2566

Khouri laissa Volyova se charger du difficile travail consistant à faire entrer en douceur la chambre-araignée dans la navette. L'opération était plus complexe qu'il n'y paraissait ; non que le corps de la chambre-araignée fût trop gros pour le volume disponible, mais ses pattes pendantes ne se repliaient pas convenablement et empêchaient la fermeture des portes de la soute. En fin de compte – il n'avait pas dû se passer plus d'une minute depuis le début de l'opération –, Volyova dut envoyer une escouade de cyborgs pour mettre les pattes dans la position voulue. Pour un observateur extérieur – sauf qu'il n'y en avait pas, bien sûr, en dehors de la masse lugubre, à demi impotente, du gobe-lumen –, la procédure devait évoquer une bande de lutins essayant de faire entrer un insecte dans un écrin.

Volyova réussit enfin à refermer les portes, obstruant la dernière fenêtre donnant sur le champ d'étoiles convulsées. Les lumières intérieures s'allumèrent, suivies par le ululement de plus en plus strident de la pressurisation, transmis par la coque métallique de la chambre-araignée. Les cyborgs amarrèrent rapidement la chambre afin de lui permettre de résister au roulis et au tangage, et une minute après, Volyova apparut. Elle ne portait pas sa combinaison.

— Suivez-moi ! hurla-t-elle d'une voix vibrante. Plus vite nous serons hors de portée des armes, mieux ça vaudra !

— Quelle est leur portée, au juste ? demanda Khouri.

— Je ne sais pas trop.

— Vous avez fait fort, avec votre programme, dit Khouri alors que les trois femmes se hissaient à la force des poignets dans la cabine de la navette. Beau travail, Ilia ! Nous avons senti la vibration jusqu'ici. Une sacrée avarie.

— Je crois que ça ne lui a pas fait de bien, dit-elle. Après mon expérience avec la cache d'armes, j'ai remis le programme Ankylose en service avec quelques interrupteurs additionnels. Cette fois,

l'ankylose n'a pas dû s'arrêter à l'épiderme. Je regrette seulement de ne pas avoir installé de dispositifs de destruction au voisinage des propulsions Conjoinneur. Là, nous aurions pu faire cramer le bâtiment et nous sauver.

— Sauf que nous aurions du mal à rentrer chez nous, non ?

— Très probablement. Mais ça mettrait sûrement fin à la carrière du Voleur de Soleil. Et pas seulement du Voleur de Soleil, ajouta-t-elle après réflexion. Sans le bâtiment, la tête de pont lâcherait, faute de remise à jour de l'armothèque. Et nous aurions gagné.

— Vous n'avez rien de plus optimiste à nous proposer ?

Volyova ne répondit pas.

Elles étaient arrivées sur la passerelle de la navette, qui était d'un modernisme on ne peut plus satisfaisant. Sa blancheur stérile était digne d'un cabinet de dentiste.

— Écoutez, fit Volyova en regardant Pascale. Je ne sais pas si c'est très clair pour vous, mais si la tête de pont lâchait maintenant, comme nous le voulons, ce ne serait pas forcément bon pour votre mari.

— À condition qu'il soit déjà là-bas.

— Oh, ça, je pense qu'on peut en être sûres.

— D'un autre côté, reprit Khouri, s'il est déjà à l'intérieur, qu'elle lâche maintenant ou non ne changerait pas grand-chose, sauf que ça nous empêcherait d'arriver jusqu'à lui. Et c'est ce que nous voulons, n'est-ce pas ? Je veux dire, nous ne pouvons faire autrement que d'essayer.

— Il faut bien que quelqu'un le fasse. Maintenant, je vous recommande vivement de trouver un coin où vous asseoir. Nous allons mettre beaucoup d'espace entre le gobe-lumen et nous, et en peu de temps, conclut Volyova en bouclant le harnais d'un des fauteuils du poste de pilotage.

Elle tendit les doigts afin de réaliser l'interface avec l'antique console tactile qu'elle appréciait tant.

Elle avait à peine achevé son geste que les moteurs s'animèrent, leur rugissement signalant qu'ils étaient prêts à réagir, et les cloisons, les sols et les plafonds, jusqu'alors indéterminés, s'investirent soudain d'une réalité très concrète.

Lorsque le puits eut disparu et qu'ils se retrouvèrent dans le vide, l'impression que la chute cessait fut si forte que Sylveste se tendit comme dans l'attente d'un choc imaginaire. C'était une illusion : ils tombaient toujours, et plus vite que jamais, mais les points de référence étaient tellement éloignés qu'ils avaient l'impression de rester immobiles.

Ils étaient à l'intérieur de Cerbère.

— Eh bien, fit Calvin, prenant la parole pour la première fois depuis ce qui paraissait être des jours. Tu t'attendais à ça ?

— Ce n'est rien, répondit Sylveste. Juste un prélude.

C'était néanmoins la structure artificielle la plus bizarre qu'il ait jamais vue ; l'endroit le plus étrange dans lequel il s'était jamais retrouvé. La croûte s'incurvait au-dessus de lui : une voûte qui contenait un monde, trouée par la pointe de la tête de pont. L'endroit était baigné d'une faible luminescence apparemment générée par les immenses serpents enroulés en volutes complexes sur ce qui lui apparaissait maintenant comme étant le sol. D'énormes arcs-boutants gros comme des troncs d'arbre convulsés, organiques, montaient jusqu'au plafond. Grâce à la vision directe, qui constituait une amélioration par rapport aux images transmises par les sondes robotiques, il voyait que les arcs-boutants avaient plutôt l'air d'avoir poussé du plafond vers le sol, dans lequel leurs racines se fondaient. Le firmament avait l'air moins vivant ; plus cristallin. Dans un aperçu fulgurant, il vit que le sol était plus ancien que la voûte ; qu'elle avait été construite autour du monde après que le sol avait été terminé. Ils avaient été conçus à des phases différentes de la science amarantine.

— Contrôlez votre descente, dit Sajaki. Essayez de ne pas heurter le sol trop brutalement. Nous ne voulons pas non plus nous fourvoyer dans un système de défense que la tête de pont n'aurait pas neutralisé.

— Vous pensez qu'il pourrait encore y avoir des éléments hostiles ?

— Peut-être pas à ce niveau, répondit Sajaki. Mais en dessous... à mon avis, nous pouvons y compter. Cela dit, ces défenses n'ont peut-être pas beaucoup servi au cours du dernier million d'années, alors il se peut qu'elles soient plutôt... plutôt rouillées.

— D'un autre côté, nous ne pouvons pas compter là-dessus non plus.

— Non. Pas forcément.

Le scaphandre accrut la poussée, et l'impression de pesanteur augmenta. Un quart de g seulement ; pourtant la voûte était un artefact d'une taille terrifiante. Un kilomètre de matière séparait Sylveste de l'espace ; un kilomètre qu'il devrait franchir à nouveau s'il voulait repartir. Évidemment, il avait mille autres kilomètres de planète sous les pieds, mais il n'avait aucune idée de la distance qu'il devrait parcourir dans ces profondeurs avant de trouver ce qu'il cherchait. Il espérait ne pas avoir à aller loin : les cinq jours qu'il s'était accordés, retour compris, semblaient maintenant dangereusement trop courts. De l'extérieur, il était facile d'accepter l'équation de Volyova, et de croire qu'elle avait un certain lien avec la réalité. Ici et maintenant, alors que les facteurs représentés par ses équations se concrétisaient en structures vastes et menaçantes, il avait

beaucoup moins confiance en leur pouvoir prédictif.

— Tu crèves de trouille, hein ? demanda Calvin.

— Tu lis dans mes émotions, maintenant, c'est ça ?

— Non. C'est juste qu'elles doivent ressembler aux miennes. Nous pensons de la même façon, tous les deux. Et plus que jamais. Je le reconnais sans honte, j'ai peur. Très, très peur. Bizarre, non, pour un bout de programme ? Hé, Dan, c'est pas profond, ça ?

— Garde tes profondeurs pour plus tard ; je suis sûr que tu auras l'occasion de me les resservir.

— Vous devez vous sentir insignifiant, intervint Sajaki comme s'il avait surpris leur conversation. Eh bien, vous auriez des raisons. Vous êtes insignifiant. C'est la majesté de cet endroit. Vous auriez préféré qu'il soit autrement ?

Le sol jonché de gravats géométriques se précipitait vers eux. L'alarme de proximité du scaphandre retentit, indiquant que le sol se rapprochait. Il sentit que le scaphandre s'adaptait autour de lui, se remodelait en prévision de l'opération de surface. Cent mètres. Ils descendaient vers une dalle cristalline, plate : probablement un fragment de la voûte qui s'était écrasé là. Un fragment de la taille d'une salle de bal. La flamme aveuglante du réacteur intégré à son scaphandre se reflétait sur la surface marbrée.

— Coupez le réacteur cinq secondes avant l'impact, dit Sajaki. Pas la peine que la chaleur déclenche une réaction de défense.

— Non, convint Sylveste. Ce n'est vraiment pas la peine.

Il supposa que le scaphandre le protégerait de la chute, mais il dut bander sa volonté pour suivre les instructions de Sajaki, se laisser tomber en chute libre cinq secondes avant que ses pieds n'entrent en contact avec le cristal. Le scaphandre se renfla légèrement, s'entourant d'un bouclier amortisseur. La densité de l'air-gel augmenta, et Sylveste manqua brièvement perdre conscience. Mais, quand l'impact eut lieu, il fut si doux que c'est à peine s'il le remarqua.

Il cilla, se rendit compte qu'il était tombé sur le dos. Génial, se dit-il – très digne. Puis le scaphandre se redressa et il se retrouva debout.

Debout à l'intérieur de Cerbère.

Intérieur de Cerbère, 2567

— Ça fait combien de temps, maintenant ?

— Il y a une journée que nous sommes partis, répondit Sajaki d'une voix qui paraissait ténue, lointaine, alors que son scaphandre n'était qu'à quelques dizaines de mètres de celui de Sylveste. Nous avons encore tout le temps ; ne vous en faites pas.

— Je vous crois, répondit Sylveste. Enfin, une partie de moi vous croit. L'autre partie a des doutes.

— Cette autre partie est peut-être moi, répondit Calvin, tout bas. Parce que je doute, moi, que nous ayons tellement de temps que ça devant nous. C'est possible, mais je pense qu'il ne faut pas compter dessus. Nous en savons trop peu.

— Tu dis ça pour me rassurer ?

— Non, pas du tout.

— Alors, si tu n'as rien de constructif à dire, ferme-la.

Ils étaient à plusieurs kilomètres de profondeur dans la seconde couche de Cerbère. Une profondeur considérable, puisqu'ils avaient parcouru à la verticale une distance plus grande que certaines des plus hautes montagnes de la Terre, mais ils allaient encore trop lentement : à ce rythme-là, ils ne repartiraient jamais à temps, même s'ils atteignaient la destination qu'ils s'étaient fixée. La tête de pont aurait probablement succombé avant aux efforts d'expulsion inlassablement dirigés contre elle par les défenses de la croûte, et elle serait digérée ou recrachée dans l'espace comme un vulgaire pépin.

La seconde couche – le lit de roche sur lequel grouillaient les serpents et dans lequel les troncs qui supportaient la voûte plongeaient leurs racines – avait une topographie cristalline, rigoureusement différente de la structure quasi organique de la surface. Ils devaient se faufiler dans les interstices qui séparaient les formes cristallines entremêlées, telles des fourmis se déplaçant entre des chemins de briques. Ça n'allait pas vite, et les réserves d'énergie de leurs scaphandres s'épuisaient rapidement, tout mouvement vers le

bas devant être constamment contrôlé par les réacteurs. Au début, Sylveste avait suggéré qu'ils utilisent leurs grappins de mono-filament afin d'économiser un peu de la masse de réaction, mais Sajaki l'en avait dissuadé : ça aurait aussi beaucoup ralenti leur descente, or la strate qu'ils traversaient faisait des centaines de kilomètres d'épaisseur. De plus, ils auraient été limités à des déplacements strictement verticaux, ce qui aurait fait d'eux des cibles faciles pour d'éventuelles mesures anti-intrusion. C'est pourquoi ils évoluaient la plupart du temps en vol plané, s'arrêtant quand il le fallait pour prélever de petites quantités de matière de Cerbère. La planète n'avait pas encore manifesté d'objection à ces activités vampiriques, et les cristaux contenaient assez d'oligoéléments pour alimenter les réservoirs des réacteurs.

— On dirait que la planète ne sait pas que nous sommes là, nota Sylveste.

— Elle ne le sait peut-être pas, confirma Calvin. Il n'a pas dû venir grand-monde à cette profondeur, aussi loin que remontent ses souvenirs. Les systèmes conçus pour détecter et repousser les intrus se sont peut-être atrophiés à force d'être inutilisés – à supposer qu'il y en ait jamais eu.

— Pourquoi ai-je soudain l'impression que tu essaies de me remonter le moral ?

— Il faut croire que je prends tes intérêts à cœur. (Sylveste imaginait le sourire de Calvin, bien que la simulation ne comportât pas de composante visuelle.) Quoi qu'il en soit, je crois ce que je viens de dire. Je pense que plus nous descendrons, moins nous risquons d'être identifiés comme des éléments indésirables. Regarde le corps humain : c'est dans la peau que la concentration de récepteurs de douleur est la plus forte.

Sylveste se rappela une crampe d'estomac qu'il avait eue après avoir bu trop d'eau glacée au cours d'une promenade en surface, à Chasm City, et s'interrogea sur la pertinence de la remarque de Calvin, si rassurante qu'elle puisse être : rien ne prouvait que tout, dans les profondeurs, serait à moitié endormi, comme si les puissantes défenses de la croûte étaient superflues parce que ce qui se trouvait en dessous ne marchait plus comme l'avaient voulu les Amarantins. Cerbère était-elle un coffre au trésor, solidement verrouillé et brillant comme un sou neuf, mais qui ne contenait plus que des saletés rouillées... et encore, s'il y avait quelque chose dedans ?

Il était inutile de penser de cette façon. Si quelque chose, dans tout ça, avait un sens, si les cinquante dernières années de sa vie, sinon davantage, n'avaient été qu'une chimère, une chimère obsédante, il y avait forcément quelque chose qui valait la peine d'être découvert. Il ne pouvait articuler ce sentiment, mais il n'avait jamais

être plus sûr de quoi que ce soit de toute sa vie.

Ils descendirent encore pendant toute une journée. Sylveste dormait en pointillés. Son scaphandre le réveillait lorsqu'il se passait quelque chose qui méritait d'être noté, ou lorsque le décor extérieur changeait au-delà des limites de tolérance prévues et que le scaphandre décidait qu'il valait mieux qu'il soit réveillé pour voir ça. Si Sajaki dormait, Sylveste ne s'en rendait pas compte, mais il mettait cela sur le compte de la physiologie généralement étrange de l'homme ; son sang chargé de drogues, qui se nettoyait constamment ; son esprit configuré par les Mystifs, capable de se passer du recalage normalement effectué par le sommeil. Lorsque la descente était plus facile, ce qui se produisait généralement lorsqu'un puits abyssal se présentait devant eux, ils tombaient à la vitesse maximale d'un kilomètre à la minute. Le retour serait plus rapide, évidemment, parce que les scaphandres sauraient par où ils étaient passés, excluant les changements de structure de Cerbère proprement dits. Cela dit, il n'était pas rare qu'ils descendent de plusieurs kilomètres avant de rencontrer un cul-de-sac, ou un puits trop étroit pour qu'ils s'y engagent en toute sécurité. À ce moment-là, ils remontaient jusqu'au dernier embranchement et tentaient de passer par un autre chemin. Ils procédaient par approches successives, les capteurs de leurs scaphandres étant incapables d'y voir à plus de quelques centaines de mètres, à cause de l'opacité des éléments cristallins. Quoi qu'il en soit, kilomètre après kilomètre, ils progressaient, lentement, baignés par la lumière bleu-vert, malsaine, tombant des cristaux.

Graduellement, le caractère des formations s'était modifié. On remarquait, à cet endroit, des éclats de plusieurs kilomètres de diamètre, inébranlables comme des glaciers. Les cristaux étaient solidaires les uns des autres, mais les espaces pareils à des cathédrales et les falaises vertigineuses qui les séparaient donnaient l'impression qu'ils flottaient librement, comme s'ils niaient silencieusement le champ gravitationnel de la planète. Qu'était-ce ? se demanda Sylveste. De la matière inerte, au sens propre du terme, cristalline – ou d'une nature plus bizarre ? Étaient-ce des composants, des éléments d'un mécanisme qui incluait le monde entier, trop vaste pour être contemplé, ou même imaginé ? Si c'étaient des machines, elles devaient exploiter un état brumeux de la réalité quantique, où les concepts comme la chaleur et l'énergie se fondaient dans l'incertitude. En tout cas, ils étaient aussi froids que la glace (c'étaient les capteurs thermiques du scaphandre qui le lui disaient). Pourtant, sous leur aspect translucide, il percevait parfois de terribles mouvements subliminaux, qui évoquaient les entrailles palpitantes d'une pendule entrevues à travers un voile de lucite. Mais, lorsqu'il demanda au scaphandre d'enquêter avec ses sens, les résultats qu'il lui

communiqua étaient trop ambigus pour lui être d'un quelconque secours.

Après quarante heures de descente erratique, ils firent une découverte significative : la matrice de cristal se raréfia sur une zone de transition d'un kilomètre de profondeur à peine, dévoilant des puits plus larges et plus profonds que les précédents, et d'un dessein plus apparent. Ils faisaient deux kilomètres de largeur, et chacun des dix puits qu'ils examinèrent tombait à la verticale sur deux cents kilomètres vers un néant convergent. Les parois des puits émettaient la même lueur verte légèrement nauséuse que les éléments de cristal, et ils frémissaient d'un mouvement contenu, sous-jacent, identique, suggérant qu'ils faisaient partie d'un mécanisme similaire, même s'ils remplissaient des fonctions très différentes. Sylveste se rappela ce qu'il savait des pyramides d'Égypte : elles étaient creusées de puits qui avaient été imposés par la technique de construction ; des issues de sortie pour les ouvriers qui scellaient les tombes de l'intérieur. Peut-être s'agissait-il de quelque chose de comparable, à moins que les puits n'aient jadis servi à évacuer la chaleur de moteurs maintenant apaisés.

C'était une découverte providentielle : elle devait leur permettre d'accélérer considérablement leur descente. Cela dit, elle n'était pas sans inconvénients. Coincés entre les parois linéaires du puits, ils n'auraient nulle part où chercher refuge en cas d'attaque, et seulement deux directions de fuite possibles. Et pourtant, s'ils attendaient davantage, ils risquaient d'être emprisonnés dans Cerbère lorsque la tête de pont lâcherait. Ce n'était pas un destin plus enviable. Ils se risquèrent donc à prendre les puits.

Ils ne pouvaient se contenter de se laisser tomber. Ç'avait été possible lorsque la distance verticale n'était que d'un kilomètre à peu près, mais la seule dimension de ces puits posait des problèmes inattendus. Ils constatèrent qu'ils étaient mystérieusement attirés vers les parois et devaient effectuer des jets de poussée correctrice afin de ne pas être projetés contre les falaises de jade malsain. C'était la force de Coriolis, évidemment : la même force fictive qui incurvait les vecteurs du vent dans les cyclones, à la surface d'une planète en rotation. Ici, la force de Coriolis les empêchait de descendre en ligne droite, puisque Cerbère était en rotation, et Sylveste et Sajaki devaient compenser le moment angulaire excessif à chaque mouvement qui les rapprochait du noyau. Cela dit, par rapport à la lenteur de leur progression antérieure, c'était très satisfaisant.

Ils avaient parcouru près d'une centaine de kilomètres lorsque l'attaque commença.

Dix heures avaient passé depuis qu'elles avaient quitté le gobe-lumen. Elle était vidée, bien qu'elle ait plus ou moins dormi pendant quelques heures, sachant qu'elle aurait bientôt besoin de toute son énergie. Mais ça n'avait pas servi à grand-chose. Il aurait fallu davantage que ces brèves intermèdes d'inconscience pour alléger la tension physique et mentale accumulée au cours des derniers jours. Elle était pourtant bien réveillée, à présent, comme si son organisme, sur le point de craquer, s'était rabattu sur une mare stagnante d'énergie de réserve. Ça ne durerait sans doute pas, et elle le paierait d'autant plus cher quand elle aurait épuisé ce recours, mais pour le moment elle se réjouissait d'être aussi alerte, même si c'était transitoire.

— Qu'est-ce qui bouge ? demanda Khouri.

D'un mouvement de menton, Volyova lui indiqua les voyants qu'elle avait suscités sur la console en forme de fer à cheval d'un blanc aveuglant.

— Qu'est-ce que ça pourrait être sinon ce foutu bâtiment ?

— Que se passe-t-il ? demanda Pascale entre deux bâillements.

— Nous avons des ennuis, répondit Volyova. (Ses doigts dansaient sur le clavier afin d'afficher d'autres données, bien qu'elle n'ait pas vraiment besoin de vérifier : les mauvaises nouvelles charriaient leur propre confirmation.) Le gobe-lumen est reparti. Ça veut dire deux choses, aussi ennuyeuses l'une que l'autre : une, le Voleur de Soleil a dû réinstaller les principaux systèmes que j'avais neutralisés avec Ankylose...

— Bah, nous avons eu dix heures, ce n'est pas si mal. Au moins, nous avons pu arriver jusqu'ici.

Pascale indiqua l'écran le plus proche, sur lequel la navette était figurée à plus du tiers de la distance qui séparait le bâtiment de Cerbère.

— Et l'autre nouvelle ? demanda Khouri.

— Eh bien, ça implique que le Voleur de Soleil a probablement acquis assez d'expérience maintenant pour manipuler la propulsion. Jusque-là, il se contentait d'en explorer prudemment les possibilités, de peur d'endommager le vaisseau.

— Bon. Et alors ?

Volyova indiqua l'écran.

— Supposons qu'il maîtrise maintenant parfaitement la propulsion et qu'il en connaisse les limites. Le vecteur actuel du vaisseau le place sur une trajectoire d'interception avec nous. Le Voleur de Soleil essaie de nous atteindre avant que nous ne rejoignons Dan, ou que nous n'arrivions à la tête de pont. Nous formons une cible trop petite, pour l'instant : les armes à rayon se disperseraient trop pour nous atteindre, et nous pourrions éviter tous

les projectiles sous-relativistes rien qu'en exécutant un schéma d'esquive aléatoire, mais nous serons d'ici peu à distance de tir meurtrier.

— Dans combien de temps, au juste ? Nous devrions avoir une avance confortable, non ? demanda Pascale en fronçant les sourcils.

Ce n'était pas son expression la plus plaisante, mais Volyova se garda de manifester son agacement.

— Oui, mais rien n'empêcherait le Voleur de Soleil de pousser l'accélération du gobe-lumen à des dizaines de g, des accélérations que nous ne pourrions pas supporter sans nous trouver réduites en purée. Ce n'est pas un problème pour lui ; il n'y a rien de vivant à bord de ce bâtiment, à part ce qui marche à quatre pattes, détale en couinant et fait un tas de saletés quand on tire dedans.

— Et le capitaine, peut-être, ajouta Khouri. Sauf que je pense qu'il ne sera plus longtemps à prendre en considération.

— Je vous ai demandé de combien de temps nous disposons, rappela Pascale.

— Avec un peu de chance, nous devrions arriver sur Cerbère, répondit Volyova. Mais ça ne nous laisserait pas beaucoup de loisirs pour fouiner et réfléchir. Nous serions obligées d'entrer profondément dans la planète, ne serait-ce que pour éviter les armes du bâtiment. Votre mari avait peut-être tout compris depuis le début, ajouta-t-elle en allant chercher très loin, au fond d'elle-même, une sorte de ricanement amer. Si ça se trouve, il est plus en sûreté que nous, en ce moment. Provisoirement, du moins.

Certaines zones des cristaux se mirent à briller un peu plus intensément que d'autres, et des schémas apparurent sur les parois du puits. Des schémas tellement vastes que Sylveste ne les reconnut pas tout de suite pour ce qu'ils étaient : d'énormes formes graphiques amarantines. Ce n'était pas seulement une question de taille, à vrai dire, mais aussi le fait qu'elles différaient sensiblement de toutes celles qu'il lui avait été donné de voir. C'était un langage quasiment différent. Dans un éclair d'intuition, il comprit qu'il contemplait le langage utilisé par les Bannis, la tribu qui avait suivi le Voleur de Soleil en exil dans les étoiles. Des dizaines de milliers d'années séparaient cette écriture de tous les exemples qu'il avait eu l'occasion de voir, ce qui rendait encore plus miraculeux le fait qu'il parvenait à en extraire un sens.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Calvin.

— Que nous ne sommes pas les bienvenus. Pour dire les choses aimablement, répondit Sylveste, à moitié surpris que les formes graphiques lui parlent.

Sajaki avait saisi leur échange silencieux.

— Que disent-ils, exactement ?

— Ils disent que ce sont eux qui ont fait ce niveau, répondit Sylveste. Que ce sont eux qui l'ont construit.

— Eh bien, fit Calvin, tu avais raison, finalement : cet endroit était bien l'œuvre des Amarantins.

— En d'autres circonstances, je dirais que ça s'arrose, répondit distraitement Sylveste, fasciné par ce qu'il lisait, par les pensées qui surgissaient dans son esprit.

Il avait souvent éprouvé ce sentiment, quand il était plongé dans la traduction de l'écriture amarantine, mais jamais avec cette aisance, cette impression de certitude totale et absolue. C'était exaltant, et assez terrifiant.

— Continuez, je vous en prie, insista Sajaki.

— Il n'y a pas grand-chose à ajouter : c'est un avertissement. Ça nous interdit d'aller plus loin.

— Ce qui veut probablement dire que nous approchons de ce que nous sommes venus chercher.

Sylveste avait la même conviction, mais il ne pouvait la justifier.

— L'avertissement dit qu'il y a quelque chose, plus bas, que nous ne devrions pas voir, poursuivit-il.

— Voir ? C'est ce que ça dit, littéralement ?

— La pensée des Amarantins est très visuelle, Sajaki. Quoi que ce soit, ils ne veulent pas que nous en approchions.

— Ce qui suggère que ça a une valeur, quoi que ce soit. Vous n'êtes pas d'accord ?

— Et si c'était vraiment une mise en garde ? demanda Calvin. Pas une menace, mais... et s'ils nous imploreraient sincèrement, avec véhémence, de rester à l'écart. Tu ne peux pas dire, d'après le contexte, si c'est ça ?

— J'y arriverais peut-être si c'était la graphie amarantine conventionnelle, répondit prudemment Sylveste.

En réalité, il pensait exactement comme Calvin, mais il n'avait aucun moyen d'expliquer ce sentiment. Cela dit, il ne le repoussa pas, au contraire : il se demanda ce qui aurait pu inciter les Amarantins à lancer cet avertissement. Que pouvait-il exister de tellement mauvais que ça devait être confiné dans un fac-similé de monde et défendu par les armes les plus terrifiantes à la disposition d'une civilisation ? Il devait s'agir d'une chose véritablement indicible, pour qu'on ne puisse tout simplement pas la détruire. Quel genre de monstre avaient-ils créé ?

Ou découvert ?

La pensée s'insinua en lui, et ce fut comme si elle s'encastrait avec précision dans un trou vacant de son esprit. Comme si elle y était à sa place : *La tribu du Voleur de Soleil a trouvé quelque chose, très loin, aux*

confins du système. Ils ont trouvé quelque chose.

Il pesait encore la certitude de ce sentiment lorsque la plus proche des formes graphiques se détacha du puits, laissant un vide à l'endroit où elle se trouvait une seconde plus tôt. D'autres suivirent ; des mots entiers, des phrases quittèrent la paroi du puits et se dressèrent au-dessus d'eux, aussi vastes que des bâtiments, les entourant, Sajaki et lui, avec une patience d'oiseau de proie. Ils flottaient en apesanteur, suspendus par un mécanisme invisible, impossible à discerner même par les scaphandres, sans fluctuation gravitationnelle ou magnétique. Pendant un moment, Sylveste fut stupéfié par la pure étrangeté de ces objets, puis il comprit qu'une sorte de logique incontestable était en jeu. Quoi de plus raisonnable qu'un message d'avertissement qui s'appliquait lui-même lorsqu'on le transgressait ?

Soudain, l'heure ne fut plus à la considération détachée.

— Défenses du scaphandre sur automatique, ordonna Sajaki, sa voix montant d'une octave par rapport à son calme implacable coutumier. Je crois que ces choses cherchent à nous broyer !

Comme s'il avait vraiment besoin de le dire...

Les mots flottants, qui formaient une sphère autour d'eux, entreprirent une spirale qui allait en se refermant. Sylveste laissa faire son scaphandre, et des boucliers visuels s'interposèrent pour le protéger contre l'éclat des explosions de plasma qui auraient pu lui fondre la rétine. Tous les modes de commande étaient temporairement suspendus. Tant mieux : la dernière chose dont son scaphandre avait besoin était qu'un être humain tente de faire son travail mieux que lui. Même sous la protection des boucliers denses, la vision de Sylveste était embrasée par des feux d'artifice, des événements photoniques qui activaient ses circuits, et il imaginait les radiations multi-spectrales intenses, susceptibles de le carboniser, qui devaient se déchaîner sur la peau de son scaphandre. Il enregistra des mouvements soudains, des poussées apparentes vers le haut, vers le bas, si brutales qu'il perdait et reprenait connaissance par intermittences, comme un train enfilant une série de courts tunnels de montagne. Il supposa que son scaphandre essayait de fuir mais que chacune de ses décélérations écrasantes était contrecarrée.

Il finit par s'évanouir pour de bon. Et pour longtemps.

Volyova accrut la poussée de la navette jusqu'à ce qu'elle frôle les quatre g d'accélération régulière, avec des embardées intermittentes programmées pour le cas où le gobe-lumen leur balancerait des cinétiques. Elles ne pouvaient en supporter davantage sans scaphandre protecteurs, ou tabards^[2]. C'était très désagréable, surtout pour Pascale, qui était encore moins habituée à ce genre de chose que

Khourï. Autant dire qu'elles ne pouvaient quitter leur siège, et que les mouvements de leurs bras étaient limités au minimum. Mais, au bout d'un moment, elles réussirent à parler, et même à tenir une conversation à peu près cohérente.

— Vous lui avez parlé, n'est-ce pas ? demanda Khourï. Au Voleur de Soleil, je veux dire. Je l'ai vu à la tête que vous faisiez quand vous nous avez sauvées des rats, dans l'infirmerie. J'ai raison, hein ?

Volyova répondit d'une voix légèrement étranglée, comme si on lui serrait lentement le cou :

— Si votre histoire m'avait inspiré le moindre doute, il aurait disparu à l'instant où j'ai vu son visage. J'ai tout de suite eu la certitude d'être face à quelque chose de radicalement étranger. Et j'ai commencé à comprendre ce que Boris Nagorny avait dû endurer.

— Ce qui l'a rendu fou, vous voulez dire.

— Croyez-moi, si j'avais eu ça dans la tête, je crois que j'aurais fini comme lui. Ce qui m'inquiète, par ailleurs, c'est qu'un peu de Boris a pu corrompre le Voleur de Soleil.

— Alors, comment croyez-vous que je me sens, moi qui ai ça dans le crâne ? demanda Khourï.

— Mais non, Khourï, vous ne l'avez pas dans le crâne ! fit Volyova en secouant la tête, ce qui était à la limite de l'imprudence par quatre g d'accélération. Il vous a possédée un moment, juste le temps d'écraser ce qui restait de la Demoiselle. Mais il est parti, depuis.

— Quand ça ?

— Quand Sajaki vous a scrapée. Je m'en veux de l'avoir laissé faire, ajouta-t-elle. (Pour quelqu'un qui admettait sa culpabilité, elle avait l'air remarquablement dépourvue de remords ; mais peut-être le fait d'admettre son erreur lui paraissait-il suffisant en lui-même.) Lors du scanning de vos schémas neuraux, le Voleur de Soleil en a profité pour s'insinuer dans les données encodées du scrapping. À partir de là, il n'avait qu'un petit saut à faire pour envahir tous les autres systèmes du bâtiment.

Elles encaissèrent l'information en silence, puis Khourï dit :

— Pardonnez-moi, Ilia, mais ce n'était pas très malin de laisser Sajaki s'amuser comme ça.

— Non, acquiesça-t-elle comme si cette idée venait juste de l'effleurer. Je ne crois pas, en effet.

Lorsqu'il revint à lui – quelques dizaines de secondes, ou de minutes plus tard –, les boucliers visuels s'étaient rétractés et il tombait en chute libre dans le puits. Il regarda vers le haut et, bien qu'il en soit maintenant à des kilomètres, il vit la lueur résiduelle de leur escarmouche, les parois du puits criblées et lacérées par les

impacts d'énergie. Certaines des phrases les encerclaient encore, mais des parties entières s'étaient détachées, et l'ensemble n'avait plus guère de sens. Comme s'ils reconnaissaient que la mise en garde était désormais inutile, les mots semblaient avoir renoncé à être des armes et retournaient dans leurs niches, tels des volatiles boudeurs regagnant leur poulailler.

Mais il y avait quelque chose qui n'allait pas.

Où était Sajaki ?

— Que lui est-il arrivé ? demanda Sylveste en espérant que son scaphandre interpréterait avec succès la question. Où est-il passé ?

— Il s'est heurté à un système de défense autonome, répondit le scaphandre comme s'il commentait le bulletin météo de la matinée.

— Merci. Je m'en étais bien rendu compte, mais où est Sajaki ?

— Son scaphandre a subi des dommages critiques au cours de l'action d'évasion. Les données télémétriques cryptées font état de dégâts extensifs et peut-être irréparables aux unités de poussée primaire et secondaire.

— Je t'ai demandé où il était ?

— Son scaphandre n'a pas réussi à réduire la vitesse de sa chute et à contrer la force de Coriolis qui le poussait vers la paroi. Les données télémétriques partielles indiquent qu'il se trouve à quinze kilomètres vers le bas et continue à tomber, avec une dérivée vers le bleu par rapport à votre position d'un kilomètre virgule un à la seconde, et qui va croissant.

— Il tombe toujours...

— Étant donné que ses unités de propulsion ne fonctionnent plus, et qu'il est dans l'incapacité d'extruder à cette vitesse un monofilament de rappel, il tombera jusqu'à ce qu'il ne puisse aller plus bas, c'est-à-dire lorsqu'il rencontrera le fond du puits.

— Ça veut dire qu'il va mourir ?

— À la vitesse terminale prévue, la survie est exclue selon tous les modèles mathématiques, sinon en tant que limite statistique extrême.

— Une chance sur un million, traduisit Calvin.

Sylveste s'inclina afin de regarder à la verticale dans le puits. Quinze kilomètres de profondeur, plus de sept fois la largeur de ce puits dont les parois étaient tellement éloignées qu'elles n'éveillaient aucun écho. Il regarda, regarda, tout en continuant à tomber lui-même... et crut entrevoir un ou deux éclairs, à la limite extrême de sa visibilité. Il se demanda si ces éclairs étaient des étincelles provoquées par le frottement du scaphandre de Sajaki heurtant la paroi, dans cette chute qu'il ne pouvait stopper. S'il avait bien vu quelque chose, c'était de plus en plus faible à chaque fois, et bientôt il cessa de voir quoi que ce soit en dehors des parois ininterrompues du puits.

Orbite de Cerbère-Hadès, 2567

— Vous avez appris quelque chose, avança Pascale. Le Voleur de Soleil vous a dit quelque chose. Et depuis, vous vous efforcez désespérément de l'arrêter.

Elle s'adressait à Volyova, qui avait commencé à se sentir un peu moins vulnérable depuis que la navette avait dépassé le turnover, à mi-chemin de Cerbère et du point où elle avait accru la poussée à quatre g. Maintenant, alors que la flamme de la propulsion pointait en sens inverse du gobe-lumen qui les poursuivait, elles formaient une cible plus discrète. L'inconvénient, bien sûr, c'était que la flamme de la propulsion était maintenant pointée vers Cerbère, ce qui risquait d'être interprété comme un signe d'hostilité par la planète, si elle n'avait pas déjà reçu le message selon lequel ses intérêts étaient le dernier souci de ses visiteurs humains.

Mais elles n'y pouvaient rien. Rien du tout.

Le gobe-lumen croisait maintenant à l'allure confortable de 6 g ; assez pour réduire inexorablement la distance qui le séparait de la navette et se trouver à portée de tir mortel en cinq heures. Le Voleur de Soleil aurait pu pousser encore l'allure, ce qui laissait imaginer qu'il n'avait pas fini d'explorer les limites de la propulsion. Non qu'il se souciât particulièrement de sa propre survie, se disait-elle, mais si le gobe-lumen était détruit, la tête de pont n'y survivrait pas longtemps. Et bien que Sylveste soit maintenant à l'intérieur, peut-être avait-il besoin de savoir que l'objectif avait été atteint, ce qui exigeait probablement que la blessure dans la croûte reste encore un moment ouverte, afin de permettre l'envoi d'un signal dans l'espace extérieur. Elle ne croyait pas un instant que les plans du Voleur de Soleil prévoyaient le retour de Sylveste sain et sauf.

— C'était ce que la Demoiselle m'a montré ? La chose que je n'ai jamais réussi à voir clairement dans ma tête – c'était ça ? demanda Khouri.

Elle supportait l'accélération depuis des heures, maintenant, et

elle parlait d'une voix de vieille pocharde.

— Je me demande si nous le saurons jamais avec certitude, répondit Volyova. Tout ce que je sais, c'est ce qu'il m'a montré. Je crois que c'était la vérité, mais je doute que nous le sachions vraiment un jour.

— Vous pourriez commencer par me dire ce que c'était, insista Pascale. Après tout, je suis la seule de nous trois à ne pas le savoir. Ensuite, vous pourrez vous bagarrer entre vous pour les détails.

La console émit un signal, comme elle l'avait fait une ou deux fois au cours des dernières heures, pour annoncer qu'un faisceau radar émis par le gobe-lumen venait de les intercepter par l'avant. Ce n'était pas une information particulièrement intéressante pour le moment, dans la mesure où la lumière mettait encore quelques secondes à parcourir la distance qui séparait le vaisseau et la navette ; il suffirait à cette dernière de deux poussées latérales pour quitter la position à laquelle elle avait été repérée par le radar. Toutefois, c'était agaçant, parce que ça confirmait que le gobe-lumen les poursuivait bel et bien, et qu'il essayait d'obtenir une position assez précise pour ouvrir le feu. Cette occasion ne se présenterait pas avant des heures, mais les intentions du bâtiment étaient d'une évidence sinistre.

— Je vais partir de ce que je sais, répondit Volyova en inspirant profondément. À une époque, la galaxie était beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui. On y trouvait des millions de civilisations, même si une poignée seulement avaient tiré le gros lot. En réalité, elle était exactement aussi peuplée que tous les modèles prospectifs disent qu'elle devrait l'être de nos jours, en fonction du taux d'occurrence des étoiles de type G et des planètes de type terrestre sur l'orbite voulue pour qu'on y trouve de l'eau à l'état liquide. (Elle s'égarait, mais Pascale et Khouri décidèrent de ne pas l'interrompre.) Ça a toujours été un paradoxe majeur : la vie a l'air beaucoup plus répandue sur le papier que dans la réalité. Les théories qui définissent l'échelle de développement de l'intelligence sont beaucoup plus difficiles à quantifier, mais elles souffrent du même problème, ou à peu près : elles prédisent trop de civilisations.

— D'où le paradoxe de Fermi, intervint Pascale.

— Le quoi ? demanda Khouri.

— La vieille dichotomie entre la relative simplicité du vol interstellaire, surtout pour des émissaires robotisés, et l'absence complète d'émissaires issus de civilisations non humaines. La seule conclusion logique est qu'il n'y avait personne pour les envoyer, à aucun endroit de la galaxie.

— Mais la galaxie est un endroit gigantesque, répondit Khouri. Ne se pourrait-il qu'il y ait des civilisations ailleurs, et que nous ne le sachions pas encore, voilà tout ?

— Ça ne marche pas, répondit Volyova avec emphase, Pascale hochant la tête en signe d'assentiment. La galaxie est vaste, mais pas tant que ça, et elle est aussi très ancienne. Qu'une civilisation décide de lancer des sondes, et tout le monde dans la galaxie aurait été au courant en quelques millions d'années. Or la galaxie est plusieurs milliers de fois plus vieille que ça. D'accord, plusieurs générations d'étoiles auraient vécu et se seraient éteintes avant qu'il y ait assez d'éléments lourds pour favoriser l'émergence de la vie, mais même si des civilisations créatrices de machines n'émergeaient que tous les quelques millions d'années, elles auraient des milliers d'années pour dominer la galaxie entière.

— À quoi il y a toujours eu deux réponses, dit Pascale. D'abord, elles sont là, mais nous ne les avons tout simplement pas remarquées. C'était peut-être concevable il y a quelques centaines d'années, mais personne ne peut plus y croire aujourd'hui, alors qu'on a cartographié chaque centimètre carré de toutes les ceintures d'astéroïdes d'une centaine de systèmes à peu près.

— Alors, c'est peut-être qu'elles n'ont jamais existé ?

Pascale eut un mouvement de tête en direction de Khouri.

— Argument parfaitement défendable jusqu'à ce que nous en sachions plus long sur la galaxie, qui commence à avoir l'air bizarrement douée pour engendrer la vie, au moins dans ses principes de base. C'est ce que Volyova vient de dire : les bons types d'étoiles et de planètes au bon endroit. Et les modèles biologiques plaideraient encore en faveur d'un taux d'occurrence plus élevé, jusqu'aux civilisations intelligentes.

— C'est donc que les modèles ont tout faux, répondit Khouri.

— Eh bien, probablement pas, objecta Volyova. À partir du moment où nous avons conquis l'espace, une fois que nous avons quitté le Premier Système, nous avons commencé à trouver des civilisations disparues un peu partout. Elles s'étaient toutes éteintes il y a au moins un million d'années, et certaines bien avant. Mais tout ça prouvait bien une chose : la galaxie était beaucoup plus féconde autrefois. Alors, pourquoi ne l'est-elle plus ? Pourquoi nous y retrouvons-nous soudain tellement seuls ?

— La guerre, répondit Khouri.

Elles restèrent un moment silencieuses.

Puis Volyova reprit la parole, doucement, avec révérence, comme si elles parlaient de quelque chose de sacré.

— Eh oui, dit-elle. La Guerre de l'Aube. C'est comme ça qu'ils l'ont appelée, n'est-ce pas ?

— Ça, je m'en souviens.

— Quand a-t-elle eu lieu ? demanda Pascale.

Volyova éprouva une brève bouffée de sympathie pour elle,

coincée entre deux femmes à qui il avait été accordé d'entrevoir quelque chose d'extraordinaire, et qui étaient moins intéressées par son approche que par l'exploration de leurs lacunes réciproques, par l'envie de mettre le doigt sur les doutes et les idées fausses de l'autre. Et ça, Pascale ne s'en doutait pas ; pas encore.

— C'était il y a un million d'années, répondit Khouri, Volyova la laissant poursuivre : La guerre a absorbé toutes ces civilisations et les a recrachées sous des formes très différentes de celles qu'elles avaient au départ. Je ne pense pas que nous puissions vraiment comprendre de quoi il s'agissait, ni qui, ou ce qui a survécu au juste – si ce n'est que ça ressemblait plus à des machines qu'à des créatures vivantes, mais des machines aussi éloignées de tout ce que nous pouvons imaginer que nos propres machines sont éloignées des outils de l'âge de pierre. Cela dit, elles avaient un nom, ou on leur en avait donné un – je ne me souviens plus très bien des détails. Je me souviens seulement de leur nom.

— Les Inhibiteurs, souffla Volyova.

Khouri hocha la tête.

— Et ce nom, ils ne l'avaient pas volé.

— Pourquoi ?

— À cause de ce qu'ils ont fait après, répondit Khouri. Pas pendant la guerre, mais par la suite. C'était comme s'ils s'étaient investis dans une mission, fixé une règle, une discipline. La Guerre de l'Aube avait été provoquée par la vie intelligente, organique. Or elle était devenue tout autre chose ; une sorte de post-intelligence, je dirais. Quoi qu'il en soit, ça leur facilita beaucoup la tâche.

— Quelle tâche ?

— L'inhibition. Au sens littéral du terme : ils inhibaient l'émergence de civilisations intelligentes dans la galaxie, afin d'empêcher à jamais une nouvelle Guerre de l'Aube.

Volyova prit le relais :

— Ils ne se contentèrent pas d'annihiler toutes les civilisations qui auraient pu survivre à la guerre. Ils intervinrent aussi sur les conditions qui auraient pu favoriser l'émergence d'une nouvelle vie intelligente. Sans aller jusqu'à l'ingénierie stellaire ; je pense que ç'aurait été une interférence trop radicale, une ingérence par trop contraire à leurs propres restrictions mentales. Mettons une inhibition à une échelle moins vaste. Quelque chose de faisable sans intervention sur l'évolution des étoiles, sinon dans des cas extrêmes : par exemple, la modification des orbites cométaires afin que les épisodes de bombardement planétaire durent beaucoup plus longtemps que la norme. La vie aurait probablement trouvé des niches où survivre – dans les profondeurs, ou autour des événements hydrothermaux –, mais elle ne serait jamais devenue très complexe ; en tout cas, il ne risquait pas

d'en sortir quoi que ce soit de menaçant aux yeux des Inhibiteurs.

— Vous avez dit que ça s'est passé il y a un milliard d'années, reprit Pascale. Mais pendant ce temps-là, nous avons fait du chemin ; nous avons évolué, depuis les organismes unicellulaires jusqu'à l'homo sapiens. Nous serions donc passés entre les mailles du filet ?

— Absolument, répondit Volyova. Parce que le filet était en train de se désagréger.

Khouri acquiesça.

— Les Inhibiteurs ont parsemé la galaxie de machines conçues pour détecter l'émergence de la vie et l'anéantir. Ça a longtemps marché comme prévu ; c'est pour ça que la galaxie ne grouille pas de vie, bien que toutes les conditions préalables paraissent réunies. Enfin, je parle comme si j'y connaissais quelque chose ! fit-elle en secouant la tête.

— C'est peut-être le cas, répondit Pascale. Quoi qu'il en soit, je veux entendre ce que vous avez à dire. Tout.

— D'accord, d'accord, fit Khouri en se tortillant sur sa couchette, essayant sans doute de faire ce que Volyova faisait depuis une bonne heure au moins : alléger la pression sur les escarres qu'elle avait déjà un peu partout. Leurs machines ont bien travaillé pendant quelques centaines de millions d'années, répéta-t-elle. Et puis ça s'est gâté. Elles ont commencé à se détraquer. Elles ne fonctionnaient pas aussi efficacement que prévu. Des civilisations intelligentes ont commencé à émerger, qui auraient, normalement, été étouffées dans l'œuf.

Un observateur aurait lu sur le visage de Pascale qu'elle venait de faire le lien.

— Comme les Amarantins...

— Exactement, acquiesça Volyova. Ce n'est pas la seule civilisation qui est passée au travers, mais il se trouve que les Amarantins étaient nos voisins, dans la galaxie, et c'est pourquoi leur sort a eu un tel impact sur nous. Il n'y avait peut-être pas de système Inhibiteur pour surveiller Resurgam, soit qu'il n'ait jamais existé, soit qu'il ait cessé de fonctionner depuis longtemps lorsqu'ils accédèrent à l'intelligence. Quoi qu'il en soit, leur civilisation a, plus tard, fait la conquête de l'espace interstellaire sans attirer l'attention des Inhibiteurs.

— Le Voleur de Soleil.

— Oui. Il a emmené les Bannis avec lui dans l'espace et les a changés, biologiquement et mentalement, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus grand-chose à voir, en dehors de la lignée et du langage, avec les Amarantins qui étaient restés chez eux. Ensuite, bien sûr, ils ont exploré leur système solaire jusqu'à ses confins, et plus tard, au-delà.

— Et ils ont trouvé... ça, fit Pascale avec un mouvement de menton en direction de Cerbère et Hadès. C'est ce que vous voulez

dire ?

Khoury opina du chef, et elle entreprit de leur raconter le reste ; le peu qu'il y avait à raconter.

Sylveste tombait, tombait sans cesse, prenant tout juste la peine de noter le passage du temps. Il arriva finalement à un point où il avait bien deux cents kilomètres de puits au-dessus de la tête. Il n'avait plus que quelques kilomètres à parcourir. Des lumières clignotaient sous ses pieds, des lumières disposées comme des constellations, et l'espace d'un instant il imagina qu'il était allé beaucoup plus loin que cela ne paraissait possible, que ces lumières étaient bel et bien des étoiles et qu'il était sur le point de ressortir de Cerbère. Mais cette pensée fut balayée aussitôt, dans la seconde où elle lui passait par l'esprit. Il y avait quelque chose d'un tout petit peu trop régulier, d'un petit peu trop déterminé dans la façon dont les lumières étaient alignées. C'était l'expression d'une volonté consciente, d'une intelligence.

Il sortit du puits et se retrouva dans le vide, exactement comme il était sorti de la tête de pont, il y avait une éternité de cela. Et comme l'autre fois, il se retrouva en chute libre dans un vide phénoménal, mais cet espace semblait beaucoup plus vaste que celui qui s'étendait juste sous la croûte. La voûte, au-dessus de sa tête, n'était pas soutenue par des troncs convulsés montant d'un sol de cristal, et il doutait qu'elle le soit au-delà de la courbure de l'horizon. Il y avait pourtant bien un sol, en dessous de lui, et si la voûte n'était pas supportée, le monde-à-l'intérieur-du-monde flottait peut-être librement au centre, maintenu par l'in vraisemblable contrepoids de sa propre chute gravitationnelle, ou par quelque autre mécanisme qui passait l'imagination. En tout cas, Sylveste chutait maintenant vers le sol étoilé, des dizaines de kilomètres plus bas.

Sylveste n'eut aucun mal à retrouver le scaphandre de Sajaki à partir du moment où il eut amorcé sa descente solitaire. Son propre scaphandre, toujours fonctionnel, fit tout ce qu'il fallait : il se verrouilla sur la signature de son compagnon abattu (dont quelque chose avait dû, par conséquent, survivre) et guida la chute de Sylveste, le faisant descendre à quelques dizaines de mètres seulement de l'endroit où l'autre s'était écrasé. Le choc avait été rude ; c'était évident. Et inévitable, compte tenu du fait qu'il était tombé en chute libre d'une hauteur de deux cents kilomètres. Il semblait s'être partiellement enfoncé dans le sol métallique avant de rebondir. C'était ainsi qu'il avait trouvé sa position de repos finale, face contre terre.

Sylveste ne s'attendait pas à le retrouver vivant, mais la déformation de son scaphandre avait tout de même quelque chose de

choquant ; on aurait dit une marionnette sur laquelle se serait acharné un enfant particulièrement cruel. Le scaphandre était fendu, entaillé et maculé de taches, dégâts qui s'étaient probablement produits pendant la bataille et la chute consécutive, alors que la force de Coriolis le projetait de façon répétée contre les parois du puits.

Sylveste le retourna sur le dos à l'aide de la force amplificatrice de son scaphandre. Il savait que ce qui l'attendait ne serait pas plaisant, mais il savait aussi qu'il devait le supporter avant de poursuivre ; il fallait qu'il referme ce chapitre mental. S'il avait éprouvé quoi que ce soit pour Sajaki, c'était de l'antipathie ; une antipathie un peu mitigée de respect pour son intelligence et pour l'obstination butée, bornée, avec laquelle il l'avait poursuivi pendant des dizaines d'années. Ça n'avait rien à voir, même de loin, avec de l'amitié ; ce n'était que l'appréciation de l'homme de l'art pour un mécanisme qui faisait exceptionnellement bien son travail. Voilà ce qu'était Sajaki, se disait Sylveste : un instrument bien affûté, admirablement adapté à une fonction – une seule et unique fonction.

Il y avait une fente large comme le pouce dans la visière du scaphandre. Quelque chose força Sylveste à s'agenouiller auprès de lui, à approcher sa tête de celle du mort.

— Je regrette que ça se soit terminé comme ça, dit-il. Je ne peux pas dire que nous ayons jamais été amis, Yuuji, mais je crois qu'en fin de compte, vous vouliez autant que moi voir ce qui nous attendait ici. Je pense que vous n'avez pas été déçu.

Et puis il vit que le scaphandre était vide. Il n'avait jamais été autre chose qu'une coquille vide.

Voici ce que savait Khouri.

Des milliers d'années après leur exil de la branche principale de la civilisation amarantine, les Bannis étaient arrivés à la limite du système solaire. Leur progression avait été lente ; c'était dans la nature des choses : non seulement ils avaient des limites technologiques à vaincre, mais encore ils devaient surmonter les contraintes de leur propre psychologie, barrière non moins impérieuse.

Les Bannis avaient un moment conservé l'instinct de meute de leurs frères. Ils avaient évolué en une société qui dépendait fortement de modes visuels de communication ; hautement organisée en vastes collectivités, où l'individu avait moins d'importance que le groupe. Isolé, un Amarantin connaissait une sorte de psychose ; l'équivalent d'une privation sensorielle massive. Même les petits regroupements ne suffisaient pas à apaiser cette terreur. Autant dire que la culture amarantine offrait une grande stabilité et une forte résistance aux complots et autres trahisons. Mais, compte tenu de leur structure, leur isolement même condamnait les Bannis à une sorte de folie.

Ils en prirent leur parti. Et surent en tirer profit. Ils changèrent ; ils cultivèrent la sociopathie. En l'espace de quelques centaines de générations à peine, les Bannis cessèrent complètement d'être un peuple pour se fragmenter en des douzaines de clans spécialisés chacun dans une branche particulière de la folie. Ou dans ce qui aurait été considéré comme de la folie par ceux qui étaient restés chez eux...

La faculté de fonctionner en petits groupes leur permit d'aller voir plus loin que Resurgam, hors même du volume de communication limité à la lumière. Les individus les plus psychotiques allèrent encore plus loin, jusqu'à ce qu'ils trouvent Hadès et l'étrange planète en orbite autour. À ce moment-là, les Bannis avaient fait le tour des réflexions philosophiques que Volyova et Pascale venaient de résumer pour Khouri : la galaxie aurait dû être plus foisonnante qu'elle ne l'était en réalité, si leurs idées étaient correctes – ce qui, en conséquence, n'était probablement pas le cas. Ils avaient scruté les bandes radio, optiques, gravitationnelles et neutrinos, à la recherche des voix d'autres civilisations, d'êtres comme eux, et ils n'avaient rien entendu. Certains des plus aventureux – ou les plus dérangés, selon le point de vue où l'on se plaçait – s'étaient même risqués hors du système et n'avaient rien trouvé de très passionnant à raconter en rentrant : quelques ruines énigmatiques çà et là, et un organisme étrange, qui ressemblait à de la vase, ce qui laissait supposer une organisation sophistiquée, rencontré sur une poignée de planètes aquatiques, comme s'il avait été mis là exprès.

Mais tout cela devint anecdotique lorsqu'ils trouvèrent la chose en orbite autour de Hadès.

Une chose manifestement d'origine artificielle. Qui avait été installée là par une autre civilisation, il y avait des millions et des millions d'années, et qui semblait les inviter à pénétrer ses mystères. Ils entreprirent donc de l'explorer.

Et c'est alors que leurs problèmes commencèrent.

— C'était un système inhibiteur, dit Pascale. Voilà ce qu'ils ont trouvé. C'est ça, hein ?

— Il était là depuis des millions d'années, répondit Khouri. Et eux, pendant ce temps-là, ils avaient évolué du stade de ce que nous appellerions les dinosaures, ou les oiseaux, jusqu'à l'intelligence ; ils avaient appris à utiliser les outils, découvert le feu...

— Il était là, et il attendait, fit Volyova, en écho.

Derrière elle, une lumière rouge clignotait depuis de longues minutes, maintenant, sur l'afficheur tactique, signalant que la navette était entrée dans la limite maximale théorique des armes à rayon du gobe-lumen. Un tir, de cette distance, serait aléatoire, sûrement pas rapide, mais pourrait réussir. Elle poursuivit :

— Il attendait les intrus susceptibles d’êtres identifiés comme intelligents. À ce moment-là, il ne frappait pas, il ne les détruisait pas aveuglément ; ç’aurait été en contradiction avec ses intentions. Il les encourageait, au contraire, à entrer, afin d’en apprendre autant que possible sur eux : d’où ils venaient. De quel genre de technologie ils disposaient, quel était leur mode de pensée, comment ils coopéraient, communiquaient...

— Il collationnait les données.

— Exactement, fit Volyova d’une voix qui retentit comme un glas. Il est patient, vous comprenez, mais tôt ou tard vient le moment où il décide qu’il a réuni tous les renseignements dont il avait besoin. Et alors, mais alors seulement, il passe à l’action.

Elles pensaient toutes les trois à l’unisson, maintenant.

— Et c’est pour ça que les Amarantins ont disparu, reprit Pascale d’un ton songeur. Les Inhibiteurs ont fait quelque chose à leur soleil ; ils l’ont trafiqué, ils ont déclenché, par exemple, une immense éjection de la masse coronale ; juste assez pour griller toute vie à la surface de Resurgam, et provoquer des chutes de comètes pendant quelques centaines de milliers d’années.

— D’ordinaire, les Inhibiteurs ne prenaient pas des mesures aussi drastiques, reprit Volyova. Mais dans ce cas, les choses étaient allées beaucoup trop loin pour qu’ils se contentent de demi-mesures. Et ils n’en sont pas restés là : les Bannis avaient conquis le vol spatial ; il fallait les pourchasser, sur des dizaines d’années-lumière si nécessaire.

Les capteurs de la coque é mirent un signal sonore, les avertissant qu’ils avaient été balayés par un faisceau radar, puis un tintement leur annonça peu après que le vaisseau poursuivant affinait son tir.

— Le système inhibiteur qui entoure Hadès a dû alerter tous les autres, dans la galaxie entière, fit Khouri en s’efforçant d’ignorer les prophéties automatisées de malheur imminent. Il leur a transmis les données qu’il avait réunies, les avertissant de se méfier des Bannis.

— Ils ne pouvaient rester assis, les bras croisés, en attendant qu’ils se montrent, fit Volyova. Les machines ont dû passer de la passivité à quelque chose de plus actif, comme la duplication d’engins de poursuite programmés pour traquer les Bannis. Peu importe dans quelle direction ceux-ci auraient pu fuir, la lumière les aurait gagnés de vitesse ; les systèmes inhibiteurs auraient toujours été devant eux, en embuscade.

— Ils n’avaient pas une chance.

— Mais l’extinction n’a pas été instantanée, poursuivit Pascale. Les Bannis ont eu le temps de regagner Resurgam ; ils se savaient condamnés, ils savaient que leur soleil était sur le point de détruire leur monde natal, alors ils ont préservé ce qu’ils pouvaient de leur antique culture.

— Ça a pu prendre dix ans, peut-être un siècle, répondit Volyova, comme si ça ne faisait pas une énorme différence. Tout ce que nous savons, c'est que certains ont réussi à aller plus loin que d'autres.

— Mais personne n'a survécu, dit Pascale. Si ?

— Certains, répéta Khouri. Enfin, d'une certaine façon.

Derrière Volyova, le dispositif tactique se mit à hurler.

Intérieur de Cerbère, 2567

L'enveloppe finale était creuse.

Il lui avait fallu trois jours pour l'atteindre, dont un depuis qu'il avait abandonné le scaphandre vide de Sajaki sur le sol de la troisième coque, cinq cents kilomètres au-dessus de l'endroit où il se trouvait à présent. S'il prenait le temps de réfléchir à ces distances, il savait qu'il deviendrait fou, alors il évitait soigneusement d'y penser. Il était suffisamment perturbé par cet environnement rigoureusement étranger ; il ne voulait pas alimenter sa peur d'une dose additionnelle de claustrophobie. Et pourtant, il n'arrivait pas à éviter complètement ce train de réflexion, et derrière chaque pensée le narguait un sentiment de crainte écrasante, l'idée qu'à tout instant il pouvait faire une chose qui ferait chanceler le délicat équilibre de cet endroit et provoquerait la chute catastrophique de cette énorme et impossible voûte.

À chaque nouvelle strate qu'il traversait, il avait l'impression de découvrir une phase différente de la construction amarantine. Et un nouveau pan de son histoire aussi, sans doute, quoique rien ne soit jamais aussi simple. Les niveaux ne donnaient pas véritablement l'impression d'une progression méthodologique ; ils paraissaient plutôt suggérer des philosophies, des approches différentes. C'était comme si les premiers Amarantins qui étaient arrivés ici avaient trouvé quelque chose – mais quoi ? il n'en avait pas encore idée – et avaient pris la décision de l'englober dans une coque blindée artificielle, capable de se défendre toute seule. Puis de nouveaux arrivants avaient dû décider de protéger le tout, peut-être parce qu'ils pensaient que leurs fortifications étaient plus sûres. Les derniers visiteurs avaient poussé le principe plus loin en camouflant la croûte afin qu'elle ait l'air naturelle. Il était impossible de savoir sur quelle échelle de temps cette stratification s'était déroulée, et il évitait soigneusement de se poser la question. Peut-être les différentes couches avaient-elles été mises en place presque simultanément, mais peut-être aussi le

processus s'était-il étendu sur les milliers d'années qui avaient séparé le départ du Voleur de Soleil avec les Bannis de son retour quasi divin.

Évidemment, il n'avait pas été spécialement réconforté par ce qu'il avait trouvé dans le scaphandre de Sajaki.

— Il n'a jamais été dedans, déclara Calvin, faisant irruption dans ses pensées. Le scaphandre était vide. Pas étonnant qu'il ne t'ait jamais laissé approcher.

— Le salaud ! Le sale traître !

— Comme tu dis. Sauf que le sale traître, ce n'est pas vraiment Sajaki, hein ?

Sylveste s'efforçait désespérément de trouver une autre explication à ce paradoxe ; en vain.

— Mais si ce n'est pas Sajaki... commença-t-il.

Il n'alla pas au bout de sa pensée. Il se rappela qu'il ne l'avait pas vu en personne avant de quitter le vaisseau. Sajaki l'avait appelé depuis l'infirmerie, mais rien ne prouvait que c'était vraiment lui.

— Quelque chose faisait bien bouger ce scaphandre, avant qu'il ne s'écrase, répondit Calvin.

Il lui faisait son numéro favori et s'arrangeait pour avoir l'air absurdemment calme, malgré la situation. Mais il n'y mettait pas le panache habituel.

— Pour moi, il n'y a qu'un coupable logique.

— Le Voleur de Soleil, articula Sylveste, comme s'il testait cette idée et la trouvait décidément répugnante. C'était lui, hein ? Khouri avait raison depuis le début.

— Je dirais qu'à ce stade il faudrait être fou furieux pour rejeter cette hypothèse. Tu veux que je continue ?

— Non, répondit Sylveste. Pas pour le moment. Laisse-moi le temps de réfléchir un peu, et puis tu pourras m'infliger tous les pieux aphorismes que tu voudras.

— À quoi veux-tu réfléchir ?

— Je pensais que c'était évident : on y va, ou non ?

La décision n'était pas la plus facile qu'il ait eu à prendre de sa vie. Il savait, maintenant qu'il avait été complètement – ou du moins en partie – manipulé. Jusqu'où cette manipulation était-elle allée ? S'était-elle étendue à sa raison même ? Ses processus de pensée avaient-ils été insidieusement guidés vers cette unique finalité pendant la majeure partie de sa vie, depuis qu'il était rentré du Voile de Lascaille ? Et s'il était vraiment mort là-bas, si celui qui était rentré à Yellowstone n'était qu'une sorte d'automate, agissant, ressentant comme celui qu'il avait été, mais en réalité tendu vers un seul et unique but, qu'il était sur le point d'atteindre en ce moment précis ?

Et quelle importance, au fond ?

Au fond... de quelque façon qu'il retourne le problème, si faux que puissent être ses sentiments, si fallacieux que puissent être ses raisonnements, c'était l'endroit où il avait toujours rêvé d'aller.

Il ne pouvait pas faire demi-tour. Pas encore.

Pas avant de savoir.

— Cochon de *svinoï* ! jura Volyova.

La sirène d'attaque tactique avait commencé à hurler depuis trente secondes lorsque le premier tir rasant atteignit le nez de la navette. Volyova avait à peine eu le temps de projeter un nuage pulvérulent afin de dissiper le choc initial provoqué par les photons de haute énergie des rayons gamma. Juste avant que les hublots de la passerelle ne s'opacifient, Volyova vit un éclair argenté : le blindage sacrificable de la coque avait disparu dans un hoquet d'ions métalliques excités. Le choc structurel ébranla le fuselage comme s'il avait encaissé une charge explosive. D'autres sirènes se joignirent au concert, et une immense zone de l'afficheur tactique passa sur mode offensif, détaillant les données des armes disponibles.

Inutile ; tout cela était inutile. Les moyens de défense de la navette étaient dérisoires, tant en puissance qu'en portée, face aux mégatonnes du gobe-lumen lancé à leur poursuite. Certains des canons du *Spleen* étaient plus gros que la navette, et il ne les avait probablement même pas encore braqués dans leur direction.

Cerbère était une immensité grise qui, vue de la navette, emplissait un tiers du ciel. À ce stade, elles auraient dû décélérer, et elles perdaient de précieuses secondes à se faire frir. Même si elles repoussaient l'attaque, elles se déplaceraient à une vitesse inconfortablement rapide...

Une autre partie de la coque se vaporisa.

Elle laissa parler ses doigts et chargea un schéma d'évasion qui leur ferait quitter la zone immédiate des tirs rasants. Le seul ennui, c'était qu'il impliquait une poussée soutenue de 10 g.

Elle lança le programme, et s'évanouit presque aussitôt.

Le cœur de la planète était évidé, mais pas vide.

Sylveste estimait le diamètre de l'espace central à trois cents kilomètres environ. En fait, il avait beau interroger de façon répétée le radar de son scaphandre, il refusait obstinément de lui fournir une estimation exploitable. Ce qui se trouvait au milieu lui posait manifestement des problèmes. Sylveste le comprenait parfaitement. La chose lui posait des problèmes à lui aussi, mais peut-être pas tout à fait de la même façon. Elle lui donnait mal à la tête.

En réalité, il y avait deux choses, plus étranges l'une que l'autre.

Elles étaient en mouvement, ou plutôt l'une d'entre elles se déplaçait. Elle orbitait autour de l'autre. Celle qui bougeait ressemblait à une sorte de gemme, mais si compliquée, et en fluctuation si constante, qu'il était impossible de décrire sa forme, sa couleur ou son éclat car ils changeaient d'un instant à l'autre. Tout ce qu'il savait c'est qu'elle était énorme – des dizaines de kilomètres de diamètre, apparemment, mais encore une fois, lorsqu'il demanda confirmation à son scaphandre, il ne put en obtenir une réponse cohérente. Il aurait aussi bien pu lui demander de commenter un haïku japonais, pour ce qu'il y comprenait.

Il essaya d'obtenir une image agrandie de la chose, grâce au zoom intégré dans ses optiques, mais elle semblait défier le grossissement, voire rapetisser lorsqu'il l'observait au zoom. Il arrivait quelque chose de très bizarre à l'espace-temps, dans les parages de ce joyau.

Il tenta ensuite d'en prendre un cliché, mais cela ne marcha pas non plus. L'image capturée était paradoxalement moins nette que l'image visible dans la réalité, comme si l'objet changeait plus vite, plus en profondeur, à de très petites échelles de temps plus qu'à des intervalles de quelques secondes ou davantage. Il essaya de conserver cette idée en tête et crut, pendant un moment, avoir réussi, mais l'illusion de compréhension était fugitive.

Quant à l'autre chose...

L'autre chose, la chose stationnaire... c'était peut-être encore pire.

On aurait dit une faille dans la réalité, un gouffre d'où sortait, comme surgie de la bouche même de l'infini, une lumière blanche, intense. Une lumière d'une intensité, d'une pureté telles qu'il n'en avait jamais vu, jamais rêvé de sa vie. Une lumière comme devaient en voir ceux qui faisaient une expérience de mort imminente : c'était la lumière qui les attirait dans la vie après la mort. Il avait aussi l'impression qu'elle l'appelait. Elle était si vive qu'il aurait dû être aveuglé. Mais plus il plongeait le regard dans ses profondeurs resplendissantes, moins elle lui semblait aveuglante et plus elle se muait en une blancheur tranquille, insondable.

La lumière diffractée par la gemme en orbite projetait dans l'espace des reflets multicolores, en perpétuel changement. C'était beau ; intense, continuellement mouvant ; fascinant.

— À ce stade, intervint Calvin, il me semble qu'un peu d'humilité serait de mise. Tu es impressionné, je suppose ?

— Évidemment.

S'il parla, il n'entendit pas ses propres paroles. Mais Calvin parut le comprendre.

— Et ça suffit, non ? Je veux dire, maintenant, tu sais ce qu'ils avaient à nous cacher. C'est tellement étrange... Dieu sait ce que ça peut être...

— C'est peut-être exactement ça. Dieu.
— En voyant cette lumière, pour un peu, je te croirais.
— C'est aussi ton impression, c'est ce que tu veux dire ?
— Je ne suis pas très sûr de savoir ce que je ressens. Je ne suis pas sûr non plus que ça me plaise.

— Tu crois que c'est eux qui ont fait ça, ou qu'ils sont tombés dessus par hasard ? demanda Sylveste.

— Ça, c'est une première ! Voilà que tu me demandes mon avis, ironisa Calvin, qui parut s'abîmer dans une profonde réflexion, avant de fournir une réponse sans surprise : Ce n'est pas eux qui ont pu faire ça, Dan. Ils étaient intelligents – peut-être plus que nous. Mais les Amarantins n'ont jamais été des dieux.

— Alors, c'est quelqu'un d'autre.

— Quelqu'un que nous ne rencontrerons jamais, j'espère.

— Alors, retiens ton souffle. J'ai bien l'impression que nous sommes sur le point de faire sa connaissance.

En apesanteur, il projeta le scaphandre vers la cavité, vers le joyau dansant, et la source de lumière d'une beauté poignante.

Volyova revint à elle, réveillée par la sirène d'alarme du radar : le *Spleen* s'apprêtait à réarmer ses lasers à ondes gravitationnelles. Ce qui ne lui prendrait pas plus de quelques secondes, même en intégrant une manœuvre d'évasion aléatoire. Elle regarda l'indicateur d'intégrité de la coque et constata qu'il ne leur restait plus que quelques millimètres de métal sacrificable, que les canons à poudrin étaient vides et qu'elles ne pouvaient raisonnablement espérer supporter plus d'une ou deux frappes supplémentaires avec les lasers.

— Nous sommes toujours là ? demanda Khouri, comme si elle n'en revenait pas de pouvoir encore formuler cette question.

Une frappe de plus et la coque commencerait à se dépressuriser par une douzaine d'endroits, sinon à se vaporiser spontanément. Il faisait maintenant une chaleur à crever. Le feu des premiers balayages avait été efficacement dissipé, mais le dernier n'avait pas été aussi facile à parer, et son énergie mortelle s'était insinuée à l'intérieur.

— Dans la chambre-araignée, vite ! s'écria Volyova en réduisant momentanément la poussée pour leur permettre de se déplacer. L'isolation vous permettra de survivre aux prochains tirs !

— Non ! répondit Khouri en hurlant. Impossible ! Au moins, ici, nous avons une chance !

— Elle a raison, approuva Pascale.

— Vous avez encore une chance dans la chambre-araignée, argumenta Volyova. Une meilleure, en fait. D'abord, c'est une cible plus petite. Le bâtiment devrait viser la navette de préférence, et peut-

être même ignore-t-il que la chambre-araignée n'est pas un fragment d'épave.

— Et vous ?

— Vous croyez que je suis du genre à me sacrifier héroïquement, Khouri ? répondit-elle, furieuse. J'irai dedans ; avec ou sans vous. Mais je dois d'abord programmer un schéma de vol – à moins que vous ne pensiez pouvoir le faire.

Khouri hésita, comme si l'idée n'était pas complètement absurde. Puis elle déboucla son harnais, pointa le pouce vers Pascale et se mit à courir comme si sa vie en dépendait.

Ce qui était probablement le cas, d'ailleurs.

Volyova fit ce qu'elle avait annoncé : elle chargea le schéma d'évasion le plus ahurissant qu'elle avait pu imaginer, un schéma auquel elle n'était même pas sûre qu'elles survivraient, ses compagnes et elle, avec des pics de poussée excédant 15 g pendant des secondes entières. Mais quelle importance, au point où elles en étaient ? Quelque part, l'idée de mourir sans s'en rendre compte, dans la torpeur chaude, visqueuse, de l'anéantissement induit par l'accélération, était préférable à la perspective de finir brûlée vive par la chaleur invisible des rayons gamma.

Empoignant le casque qu'elle portait quand elle était montée à bord de la navette, elle s'apprêta à rejoindre les autres en égrenant mentalement le compte à rebours qui précédait l'initiation du programme d'évasion.

Khouri était à mi-chemin de la chambre-araignée quand la vague de chaleur la gifla, puis il y eut le bruit horrible de la coque vomissant son dernier fantôme. La lumière de la soute s'éteignit alors que la grille d'énergie de la navette s'effondrait sous la violence de l'attaque. Mais l'intérieur de la chambre-araignée était encore sous tension, et l'on voyait, par les hublots, son invraisemblable décor de peluche rouge.

— Pascale ! Vite ! hurla Khouri pour couvrir les râles d'agonie de la navette.

Il faut croire qu'elle l'entendit, malgré le vacarme assourdissant – on aurait dit un concerto d'instruments de métal déchiqueté –, en tout cas elle réussit à entrer dans la chambre-araignée juste au moment où un choc effroyable ébranlait la coque (ou ce qui en restait). La chambre-araignée avait fait sauter les amarres fixes à l'aide desquelles les cyborgs de Volyova l'avaient bloquée.

Au même instant, dans un autre secteur de la navette, Khouri entendit un terrible hurlement d'air fuyant dans le vide. Elle se sentit happée, incapable d'avancer. La chambre-araignée se mit à tanguer et à virer, ses pattes fouettant l'air, esquissant de grands mouvements

désordonnés. Elle voyait Pascale, par la vitre avant, mais celle-ci ne pouvait rien faire pour l'aider ; elle connaissait encore moins que Khouri les commandes de la chambre.

Elle regarda en arrière, priant pour que Volyova les ait suivies et qu'elle sache quoi faire, mais elle ne vit rien, que la cursive d'accès, vide, et cet horrible courant d'air qui fuyait, l'aspirant.

— Ilia...

Cette imbécile avait fait juste ce qu'elles craignaient, et le contraire de ce qu'elle leur avait promis : elle était restée en arrière.

Dans la maigre lumière restante, Khouri vit frémir la coque, et soudain le courant d'air qui l'aspirait hors de la chambre-araignée perdit de sa violence : il était compensé par une décompression tout aussi forte provenant du milieu de la soute. Elle regarda dans cette direction, les yeux déjà voilés par le froid glacial qui la saisissait, et elle tomba dans une faille qui venait de s'ouvrir dans la coque...

— Mais... où...

Pourtant, à la seconde où elle ouvrit la bouche, Khouri sut où elle était : dans la chambre-araignée. Elle ne pouvait s'y tromper ; pas après tout le temps qu'elle y avait passé. L'endroit était confortable ; chaud, sûr, silencieux ; un autre monde par rapport à celui où elle se trouvait, au point qu'elle ne se souvenait de rien d'autre. Elle avait mal – et même très mal – aux mains, mais, à part ça, elle se sentait mieux qu'elle n'aurait dû, son dernier souvenir étant qu'elle tombait dans l'espace vide et nu, depuis le ventre d'un vaisseau agonisant...

— Nous y sommes arrivées, dit Pascale, dont quelque chose dans la voix était pourtant rien moins que triomphant. N'essayez pas de bouger ; pas encore – vous vous êtes gravement brûlé les mains.

— Brûlé... les mains ? coassa Khouri.

Elle était allongée sur l'une des banquettes de velours ménagées le long des deux parois de la chambre, la tête appuyée sur l'accoudoir de cuivre capitonné d'un des deux bouts.

— Que s'est-il passé ?

— Le souffle d'air vous a attirée contre la chambre-araignée et vous vous êtes cognée. Je ne sais pas comment vous avez réussi à ramper sur la paroi jusqu'au sas ; vous êtes restée dans le vide pendant cinq ou six secondes au moins. Le métal s'est refroidi tellement vite que vous vous êtes gelé les mains à l'endroit où vous l'avez touché.

— Je ne me souviens de rien.

Mais ça devait être vrai ; il lui suffisait de regarder ses paumes pour en avoir la preuve.

— Vous vous êtes évanouie en montant à bord. On ne peut pas vous en vouloir, dit Pascale d'un ton sobre et modéré, comme si tout ce que Khouri avait fait était sans importance.

Et Khouri se dit qu'elle avait probablement raison. Ce qui pouvait leur arriver de mieux était de réussir à poser la chambre-araignée sur Cerbère. Elles verraient bien combien de temps elles tiendraient contre les défenses de la croûte. Ce serait intéressant, à défaut d'autre chose. Sinon, elles connaîtraient la lente agonie de l'attente, jusqu'à ce que le gobe-lumen les trouve et les élimine, ou qu'elles meurent de froid ou d'asphyxie, quand leurs réserves seraient épuisées. Elle se creusa la tête et essaya de se souvenir du temps où Volyova avait dit que la chambre-araignée était de taille à survivre...

— Ilia...

— Elle n'a pas réussi à nous rejoindre à temps, répondit Pascale. Elle est morte. J'ai vu quand c'est arrivé. À la seconde où vous êtes montée à bord, la navette a explosé.

— Vous pensez que Volyova a fait ça délibérément, pour que nous, au moins, nous ayons une chance ? Afin qu'on nous prenne pour un fragment d'épave, comme elle a dit ?

— Si c'est ça, je pense que nous pouvons la remercier.

Khouri enleva son blouson, sa chemise, remit son blouson et déchira sa chemise en lanières afin de panser ses paumes noircies, tuméfiées. Ça lui faisait un mal de chien, mais ce n'était pas pire que les souffrances qu'elle avait endurées pendant son entraînement, à force de tirer sur des cordes ou de transporter ces lourdes armes. Elle serra les dents. La douleur était encore présente, mais elle avait d'autres préoccupations, plus urgentes.

Lesquelles, maintenant qu'elle devait se concentrer dessus, attisaient la tentation de s'abandonner à la douleur. Mais elle résista. Il fallait qu'elle prenne la mesure de son triste sort, même si elle ne pouvait rien faire pour y remédier. Elle devait savoir comment ça allait arriver, puisque c'était à peu près inéluctable.

— Nous allons mourir, hein ?

Pascale Sylveste hocha la tête.

— Mais pas comme vous le pensez, je suis prête à le parier.

— Vous voulez dire que nous n'allons pas sur Cerbère ?

— Non. Même si nous savions comment faire marcher cette chose, nous ne nous poserions pas dessus. Nous n'allons pas non plus nous écraser dessus, et je pense que nous allons trop vite pour arriver à nous positionner en orbite autour.

Maintenant qu'elle le disait... La sphère qu'était Cerbère semblait plus éloignée qu'avant l'attaque contre la navette. Elle avait dû dépasser la planète, sa vitesse, qui était de plusieurs centaines de kilomètres à la seconde, n'ayant pas été réduite par le schéma d'approche.

— Alors, maintenant, que se passe-t-il ?

— Ce n'est qu'une hypothèse, répondit Pascale, mais je pense que

nous fonçons vers Hadès. C'est plus ou moins dans cette direction-là que nous allons, non ? fit-elle avec un mouvement de menton en direction de la vitre avant, derrière laquelle brillait un petit point d'un rouge malsain.

Hadès était une étoile neutronique ; Khouri n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle. Et il n'y avait pas moyen de sortir vivant de la rencontre avec un de ces bestiaux, ça non plus, elle n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle. On en restait le plus loin possible, ou c'était la mort. Telle était la règle, et il n'y avait pas, dans l'univers, une seule force capable de s'y opposer. La gravité commandait, et elle ne tenait pas compte des circonstances ou de l'injustice des choses, elle ne lisait pas les pétitions avant de ranger à regret ses lois. La gravité broyait. Et à proximité d'une étoile neutronique, la gravité broyait implacablement, jusqu'à ce que le diamant coule comme de l'eau. Que les montagnes se retrouvent aplaties au millionième de leur hauteur. Et il n'était même pas nécessaire de s'en approcher vraiment pour être la proie de ces forces écrasantes.

Quelques centaines de milliers de kilomètres suffiraient amplement.

— Oui, dit Khouri. Je pense que vous avez raison. Et ce n'est pas bon.

Non, répondit Pascale. Je me doutais bien que ce n'était pas bon du tout, même.

Intérieur de Cerbère, 2567

Pour Sylveste, c'était le palais des merveilles.

En tout cas, c'est ainsi qu'il voyait cet endroit : il était là depuis une heure environ (du moins est-ce ce qu'il supposait, parce qu'il ne mesurait plus le passage du temps), et non seulement il n'avait rien vu qui ne soit merveilleux, mais encore ce terme paraissait bien insuffisant pour décrire la plupart des choses qu'il avait contemplées. Il avait l'intime conviction qu'une vie entière n'aurait pas suffi à faire le tour ne serait-ce que d'une fraction de cet endroit et de ce qu'il contenait. Il avait déjà éprouvé cette sensation, lorsqu'il lui était arrivé de contempler un pan entier de connaissances non encore apprises, codifiées et théorisées. Mais ses expériences passées étaient de piètres aperçus de ce qu'il ressentait à présent.

Il n'avait que quelques heures devant lui s'il voulait avoir la moindre chance de repartir. Que pouvait-il faire en quelques heures à peine ? Sans doute pas grand-chose, mais il avait les systèmes d'enregistrement du scaphandre, il avait ses yeux, et il savait qu'il devait essayer. L'histoire ne lui pardonnerait jamais de ne pas le faire. Pis encore : il ne se le pardonnerait jamais.

Il guida son scaphandre vers le centre de la cavité, vers les deux objets qui attireraient son attention : la trouée de lumière transcendante et la chose pareille à un joyau qui tournait autour. Alors qu'il s'en approchait, il eut l'impression que les parois de la cavité commençaient à se déplacer, comme s'il était attiré dans l'espace en rotation autour des objets, comme si l'espace proprement dit était attiré dans un tourbillon, ou que la nature de l'espace était un flux. C'est ce que lui disait son scaphandre qui pépiait des analyses détaillées de la façon dont le substrat se modifiait ; des indices quantiques menant à de nouveaux royaumes inexplorés. Il se rappela avoir contemplé un phénomène similaire dans les parages du Voile de Lascaille. À ce moment-là aussi, il avait eu l'impression de faire l'objet d'une transcription, d'une translittération, au fur et à mesure qu'il se

rapprochait du joyau et de sa rayonnante contrepartie.

Il mit des heures à l'atteindre, et il commença à mettre en doute son estimation initiale du diamètre de la cavité. Puis, inexorablement, la vitesse de révolution apparente du joyau se réduisit à zéro tandis que les parois de la cavité se mettaient à tourner, tourner, tourner follement. Il sut qu'il devait en être tout proche, bien que le joyau ne paraisse pas beaucoup plus gros que lorsqu'il l'avait vu pour la première fois. Cela dit, il était en mouvement constant et lui rappelait les kaléidoscopes de son enfance, avec ses schémas symétriques, mouvants, révélés par des aperçus lumineux, colorés, mais s'étendant aux trois dimensions (et peut-être davantage). Occasionnellement, la gemme projetait vers lui des flèches ou des lances menaçantes, le faisant tiquer, mais il tint bon, s'autorisant même à s'approcher aux moments où la chose paraissait amorcer une phase de transformation relativement modérée. Il sentit que sa survie ne dépendait pas de l'observation attentive des données affichées sur les voyants de son scaphandre. Ça allait bien au-delà de ça.

— Que crois-tu que ce soit ? demanda Calvin, si bas que sa voix sembla se fondre avec les pensées de Sylveste, être l'une d'elles.

— J'espérais que tu aurais une suggestion à me faire.

— Désolé. Overdose d'aperçus fracassants. Trop pour une seule vie.

Volyova dérivait dans le vide.

Elle n'avait pas réussi à regagner à temps la chambre-araignée, mais n'était pas morte dans l'explosion de la navette. Elle avait mis son casque juste avant que la coque se volatilise comme un papillon de nuit traversant une flamme. Elle avait dérivé loin de l'épave, et le gobe-lumen ne l'avait pas repérée. Il l'avait ignorée ; tout comme la chambre-araignée.

Elle ne pouvait pas mourir comme ça. Ce n'était tout simplement pas son style. Elle savait que, statistiquement, ses chances de survie étaient infimes, que ce qu'elle faisait ne tenait pas debout, mais elle devait prolonger les heures qui lui restaient à vivre. Elle vérifia ses réserves d'air et d'énergie et constata qu'elles n'étaient pas formidables. Plutôt carrément inquiétantes. Elle avait enfilé le scaphandre précipitamment, en se disant qu'elle en avait seulement besoin pour gagner la navette qui se trouvait au bout de la soute. Elle n'avait même pas eu la présence d'esprit de le brancher à l'un des modules de rechargement quand elle était montée à bord de la navette. Elle aurait eu quelques jours devant elle, au lieu de ces quelques pauvres heures. Et pourtant, perversement, elle se garda bien de mettre immédiatement fin à l'expérience. Elle savait qu'elle pouvait prolonger ses réserves en dormant lorsqu'elle n'avait pas besoin d'être

consciente (en supposant, évidemment, qu'elle ait encore besoin de l'être à un moment quelconque).

Elle avait donc programmé le scaphandre afin qu'il ne l'alerte que s'il arrivait quelque chose d'intéressant – ou, plus probablement, de menaçant. Et comme elle était réveillée, c'était manifestement ce qui s'était passé.

Elle demanda au scaphandre de quoi il s'agissait.

Le scaphandre le lui dit.

— Et merde ! jura Ilia Volyova.

Le radar du *Spleen* – le même radar que le bâtiment avait utilisé juste avant d'anéantir la navette avec son canon à rayons gamma – venait de la détecter. Et l'intensité du balayage laissait supposer que le bâtiment était tout près ; à quelques milliers de kilomètres au plus. À portée de main, en d'autres termes, s'agissant de repérer une cible aussi grosse, aussi visible, impuissante et statique que celle qu'elle constituait.

Elle espérait que le bâtiment aurait la bonne grâce de l'anéantir en douceur. Après tout, l'arme avec laquelle il déciderait de l'éliminer, c'était très probablement elle qui l'avait conçue.

Et ce n'était pas la première fois, se dit-elle en maudissant son ingéniosité.

Volyova activa la vision binoculaire du scaphandre et commença à balayer le champ d'étoiles d'où provenait le radar de visée. Au départ, elle ne vit que des ténèbres piquetées de petits points brillants. Et puis elle aperçut le bâtiment, de la taille d'une poussière de charbon, mais qui grossissait de seconde en seconde.

— Ce n'est pas amarantin, hein ? Nous pouvons au moins être d'accord là-dessus.

— La gemme, tu veux dire ?

— Quoi que ce soit. Et je ne pense pas non plus que ce soient les Amarantins qui aient créé la lumière, ou je ne sais quoi.

— Non. Ce ne sont pas eux non plus qui ont fait ça, répondit Sylveste en réalisant, à cet instant, qu'il était profondément ravi de la présence de Calvin, bien que ce soit une illusion, une duperie absolue. Quelles que puissent être ces choses – quelles que puissent être leurs relations mutuelles –, les Amarantins se sont contentés de les trouver.

— Je pense que tu as raison.

— Ils n'avaient peut-être même pas compris ce qu'ils avaient trouvé – pas fondamentalement, en tout cas. Mais pour une raison ou une autre, ils se sont sentis obligés de les enclore dans ces fortifications ; de les dissimuler au reste de l'univers.

— Par jalousie ?

— Ça n'expliquerait pas les avertissements que nous avons reçus

en arrivant ici. D'un autre côté, étant dans l'incapacité de les détruire ou de les déplacer, il se pourrait qu'ils les aient confinées ici pour faire une fleur au reste de la Création.

— Quels que soient ceux qui les ont placées là au départ – autour d'une étoile neutronique –, ils voulaient sûrement qu'elles attirent l'attention, tu ne crois pas ? fit pensivement Sylveste.

— Ce serait un genre d'appât ?

— Les étoiles neutroniques ne sont pas rares, mais elles sont quand même exotiques. Surtout pour une civilisation qui se serait tout juste lancée à la conquête de l'espace intersidéral. Les Amarantins ne pouvaient qu'être attirés ici par la curiosité ; c'était garanti.

— Ils n'étaient donc pas les derniers...

— Non. Je ne pense pas. (Sylveste inspira profondément.) Tu ne penses pas que nous devrions repartir, pendant qu'il en est encore temps ?

— Ce serait raisonnable, en effet. Ça te suffit, comme réponse ?

Ils continuèrent à avancer.

— Commençons par cette lumière, reprit Calvin, quelques minutes plus tard. Je voudrais en avoir le cœur net. On dirait... ça va peut-être te paraître stupide, mais je ne sais pas pourquoi, elle a l'air plus bizarre que le joyau. S'il y a une chose que je voudrais voir de près avant de mourir, je pense que c'est cette lumière.

— C'est d'accord pour moi, répondit Sylveste.

Ce que disait Calvin était vrai ; l'étrangeté de la lumière avait quelque chose de plus absolu ; de plus profond, de plus vieux. Il n'aurait pu décrire ce sentiment avec des mots, ni même l'expliquer clairement, mais, maintenant qu'il l'avait exprimé, il le confirmait : ils devaient aller vers la lumière.

Une lumière de texture argentée ; une déchirure de diamant dans le tissu de la réalité, à la fois intense et calme. Alors qu'il en approchait, le joyau en orbite (maintenant stationnaire, dans ce schéma) sembla diminuer. Une lueur douce, nacrée, entoura le scaphandre de Sylveste. Il sentait que la lumière aurait dû lui blesser les yeux, mais il n'éprouvait rien, qu'une sensation de chaleur et une sorte de lente connaissance qui allait en se magnifiant. Il perdit peu à peu de vue le reste de la cavité, puis la gemme, jusqu'à ce qu'il ait l'impression d'être englobé dans un blizzard de blancheur nacrée. Il ne se sentait ni en danger, ni menacé. Il n'éprouvait que de la résignation – mais une résignation joyeuse, saturée d'immanence. Lentement, magiquement, le scaphandre lui-même sembla devenir transparent, et la lumière argentée fit irruption à travers, atteignant sa peau et s'enfonçant à l'intérieur, dans sa chair et ses os.

Il ne s'attendait vraiment pas à cela.

Après, quand il reprit conscience – ou plutôt lorsqu'il retomba, parce que, dans le hiatus, il semblait qu'il se soit en quelque sorte élevé –, il n'y avait que de la compréhension.

Il était à nouveau dans la cavité, à une certaine distance de la lumière blanche, mais encore à l'intérieur de l'ellipse décrite par la gemme.

Et il sut.

— Eh bien, fit Calvin (et dans le silence qui s'ensuivit, sa voix parut aussi incongrue et déplacée qu'une sonnerie de trompe), c'était un sacré voyage, pas vrai ?

— Tu as... tu as éprouvé tout ça ?

— On peut dire ça. C'est la chose la plus incroyable qui me soit jamais arrivée. Ça répond à ta question ?

En effet. Inutile d'aller plus loin, d'achever de se convaincre que Calvin avait partagé tout ce qu'il avait ressenti, ou que pendant quelques instants leurs pensées – et bien davantage – s'étaient liquéfiées et avaient coulé, indivisibles, parmi un milliard d'autres. Et qu'il comprenait parfaitement ce qui s'était passé, parce que, dans ce moment de sagesse partagée, toutes ses questions avaient reçu une réponse.

— On nous a lus, hein ? Cette lumière est un scanner ; une machine à déchiffrer les informations.

Ces paroles paraissaient parfaitement raisonnables avant qu'il les prononce, mais, lorsqu'il les articula, il eut l'impression de s'exprimer avec pauvreté, rabaissant ce dont il parlait par la crudité de son langage. En dépit de toutes les visions pénétrantes qui lui avaient été prodiguées dans cet endroit, son vocabulaire ne s'était pas suffisamment enrichi pour les comprendre. Et voilà qu'elles semblaient même s'estomper, exactement comme la magie d'un rêve semble se ratatiner pendant les secondes qui suivent le réveil. Enfin, il devait le dire, au moins pour cristalliser ses impressions, pour les faire enregistrer par la mémoire du scaphandre, pour la postérité à défaut d'autre chose.

— Pendant un moment, j'ai cru que nous étions changés en informations, et qu'en cet instant nous étions liés à toutes les autres informations jamais connues. À toutes les pensées jamais pensées, ou au moins jamais capturées par la lumière.

— C'est aussi ce qu'il m'a semblé, confirma Calvin.

Sylveste se demanda si Calvin était aussi victime de l'amnésie croissante, du lent effacement de la connaissance dont il était victime.

— Nous étions dans Hadès, n'est-ce pas ? (Sylveste sentit que ses pensées piétinaient devant les portes de l'expression, désespérant d'être exprimées avant de se dissiper.) Cette chose n'est pas une étoile neutronique. Ce n'est pas du tout ça. Il se peut que ça l'ait été, il y a

longtemps, mais plus maintenant. Elle s'est transformée. Changée en un...

— Un ordinateur, acheva Calvin, à sa place. C'est exactement ça : Hadès est un ordinateur fait de matière nucléaire, une masse stellaire consacrée au traitement de l'information, à son stockage. Et cette lumière est une ouverture qui mène à l'intérieur ; un moyen d'entrer dans la matrice informatique. J'ai pensé, pendant un moment, que nous étions vraiment dedans.

Mais c'était beaucoup plus bizarre que ça.

Autrefois, une étoile d'une masse trente ou quarante fois supérieure à celle du Soleil de la Terre était arrivée au bout de sa vie. Après plusieurs millions d'années de débauche d'énergie nucléaire, l'étoile, s'étant consumée, avait explosé en une supernova. Or il se trouve qu'au cœur, à l'intérieur de son rayon de Schwarzschild, une formidable pression gravitationnelle avait écrasé un grumeau de matière au point de former un trou noir. Le trou noir devait son nom au fait que rien, pas même la lumière, ne pouvait s'échapper de son rayon critique. La matière et la lumière ne pouvaient que s'y engloûtir, l'engorgeant, accroissant sa masse et son pouvoir d'attraction. Un cercle vicieux.

Or il advint qu'une civilisation sut que faire d'un tel objet. Ces êtres connaissaient une technique susceptible de transformer un trou noir en quelque chose de beaucoup plus exotique et paradoxal. Ils commencèrent par attendre que l'univers soit considérablement plus vieux que lors de la formation du trou noir ; que la population stellaire se compose en majorité de très vieilles naines rouges – des étoiles à peine assez massives pour embraser les feux dans lesquels elles fusionneraient. Après quoi ils cornaquèrent une douzaine de ces naines vers un disque d'accrétion autour du trou noir et attendirent patiemment que le disque nourrisse le trou, faisant pleuvoir de la matière stellaire dans son horizon événementiel, avide de lumière.

Tout ça, Sylveste le comprenait, ou du moins il se plaisait à croire qu'il le comprenait. Mais la suite – le nœud de l'affaire – était beaucoup plus difficile à concevoir, comme ces kôans zen qui énoncent les contradictions de l'existence. Ce qu'il saisissait, c'est que, une fois à l'intérieur de l'horizon événementiel, les particules continuaient à tomber le long de trajectoires particulières, des orbites qui les envoyaient valser autour du noyau de densité infinie qu'était la singularité située au cœur du trou noir. Tombant le long de ces lignes, le temps et l'espace commençaient à se fondre l'un dans l'autre au point de n'être plus séparables. Et – c'était crucial – il existait un ensemble de trajectoires le long desquelles ils changeaient radicalement de place ; où une trajectoire dans l'espace en devenait une dans le temps. Et un sous-ensemble de ce faisceau de chemins

devait bel et bien permettre à la matière de revenir dans le passé, de remonter au début de l'histoire du trou noir.

— J'ai accès à des archives du vingtième siècle, murmura Calvin, qui arrivait apparemment à suivre ses pensées. Cet effet était déjà connu – prévu – à l'époque. Il semblait découler des calculs qui décrivaient les trous noirs. Mais personne ne savait s'il fallait les prendre au sérieux, ni à quel point.

— Celui ou ceux qui ont créé Hadès n'avaient pas de ces scrupules.

— C'est ce qu'on dirait.

Ce qui se passait, c'était que la lumière, l'énergie, les flux de particules suivaient ces trajectoires particulières, s'enfouissant de plus en plus profondément dans le passé à chaque orbite autour de la singularité. Rien de tout cela n'était « évident » pour l'univers extérieur. C'était confiné derrière la barrière impénétrable de l'horizon événementiel, de sorte qu'il n'y avait pas de violation ostensible de la causalité. Il ne pouvait y en avoir, d'après les mathématiques auxquelles Calvin avait accès, dans la mesure où ces trajectoires ne repasseraient jamais dans l'univers extérieur. C'était pourtant ce qu'elles faisaient. Ce que les mathématiques n'avaient pas prévu, c'était le cas particulier des minuscules écarts par rapport aux déviations de trajectoire qui ramenaient bel et bien les quantas à l'origine du trou noir, au moment où il s'était effondré dans l'explosion de la supernova qui lui avait donné le jour.

À cet instant, la minuscule pression vers l'extérieur exercée par les particules revenant du futur contribua à retarder la chute gravitationnelle.

Le délai n'était même pas mesurable ; il était à peine supérieur à la plus petite subdivision théorique du temps quantique. Mais il existait. Et, si petit qu'il soit, il était suffisant pour envoyer dans l'avenir des ondes de choc causal.

Lesquelles, en se propageant, rencontraient les particules arrivantes et établissaient une grille d'interférence causale, une onde durable qui s'étendait symétriquement dans le passé et dans l'avenir.

Emprisonné dans cette grille, l'objet effondré n'était plus sûr d'avoir été créé pour être un trou noir. Les conditions initiales avaient toujours été limites, et peut-être ces enchevêtrements pouvaient-ils être évités s'il restait suspendu au-dessus de son rayon de Schwarzschild ; si, à la place, il s'effondrait dans une configuration stable de quarks étranges et de neutrons dégénérés.

Il oscillait entre les deux états sans pouvoir se déterminer. L'indétermination se cristallisait ; et ce qui restait en arrière était quelque chose d'unique dans l'univers – à ceci près que des transformations similaires s'esquissaient ailleurs, dans d'autres trous

noirs, provoquant des paradoxes causaux similaires.

L'objet s'installait dans une configuration stable alors que sa nature paradoxale n'était pas immédiatement évidente pour l'univers extérieur. Du dehors, on aurait dit une étoile neutronique – au niveau des premiers centimètres de croûte, en tout cas. Dessous, la matière nucléaire avait été catalysée en formes complexes, capables de computation à la vitesse de l'éclair, une auto-organisation qui avait émergé spontanément de la résolution de ses deux états opposés. La croûte bouillonnait et retraissait, contenant l'information au niveau de densité théorique maximale de stockage de matière, partout dans l'univers.

Et l'objet pensait.

La partie inférieure de la croûte se fondait dans une tempête vacillante de possibilités non résolues tandis que l'intérieur de l'objet effondré dansait au rythme de la musique de l'acausalité. Pendant que la croûte effectuait d'interminables simulations, des computations innombrables, le noyau reliait l'avenir et le passé, permettant aux informations de transiter aisément de l'un à l'autre. La croûte était en effet devenue un élément d'un gigantesque processeur parallèle, sauf que les autres éléments à sa portée étaient des versions passées et futures de lui-même.

Et il savait.

Il savait que, même si la totalité de cette puissance de traitement était répartie sur des générations entières, ce n'était qu'une partie d'un tout beaucoup plus grand.

Et il avait un nom.

Sylveste devait laisser un moment de repos à son esprit. L'immensité de la chose se restreignait, à présent, ne laissant que des échos tonitruants, comme les derniers échos du chœur final de la plus grande symphonie jamais jouée. Quelques instants plus tard, il se demanda s'il en garderait le moindre souvenir. Il n'y avait tout simplement pas assez de place dans sa tête pour ça. Et bizarrement, sa disparition ne lui inspirait pas le moindre chagrin. Pendant ces quelques instants, il avait été merveilleux de goûter la connaissance transhumaine, mais c'en était trop pour un seul homme. Mieux valait vivre ; mieux valait conserver le souvenir d'un souvenir plutôt que de souffrir l'immense fardeau de la connaissance.

Il n'était pas fait pour penser comme un dieu.

Au bout de longues minutes, il consulta l'horloge de son scaphandre et s'aperçut avec une douce surprise que, sauf erreur, plusieurs heures avaient passé depuis la dernière fois qu'il l'avait regardée. Il se dit qu'il avait encore le temps de ressortir, de regagner la surface avant l'effondrement de la tête de pont.

Il regarda la gemme ; toujours aussi énigmatique, en dépit de tout ce qu'il venait de vivre. Elle poursuivait ses inlassables fluctuations, et il se sentait toujours soumis à son attraction irrésistible. Il avait conscience d'en savoir plus à son sujet, maintenant. Il avait appris quelque chose lors de son passage à travers le portail menant à la matrice de Hadès. Mais, pendant longtemps, ces souvenirs seraient trop densément intégrés dans la globalité de ses expériences, et il avait beau faire, il était incapable de les soumettre à un examen conscient.

Tout ce qu'il savait, c'est qu'il avait un mauvais pressentiment. Et ça, c'était nouveau.

Et pourtant, il s'en approcha.

L'œil rouge, agonisant, de Hadès avait sensiblement grossi, mais l'étoile neutronique qui se trouvait au cœur de ce point incandescent ne serait jamais plus qu'une étincelle. Une étincelle de quelques dizaines de kilomètres de diamètre à peine, et elles seraient mortes longtemps avant d'en être assez près pour la distinguer correctement, déchiquetées par l'intense force de gravité différentielle.

— Je me suis dit que je devais vous en parler, commença Pascale Sylveste. À moins que nous n'ayons beaucoup de chance, je ne crois pas que ça ira vite. Ce qui va nous arriver, je veux dire.

Khoury fit de son mieux pour ne pas avoir l'air agacée par son ton pédant, et se dit aussitôt qu'elle avait probablement de bonnes raisons d'adopter ce ton.

— Qu'en savez-vous ? Vous n'êtes pas astrophysicienne.

— Non, mais je me souviens que Dan me parlait des forces de marée, et de la façon dont elles auraient empêché toutes les sondes d'en approcher.

— À vous entendre, on dirait qu'il est déjà mort.

— Je ne crois pas qu'il le soit, répondit Pascale. À mon avis, il se pourrait même qu'il survive. Mais pas nous. Je regrette, mais ça revient au même.

— Vous l'aimez toujours, le salaud, hein ?

— Il m'aimait aussi, croyez-le ou non. Je le sais. Je le voyais bien, à sa façon d'agir ; il avait l'air habité par une force. Ça devait être difficile à voir de l'extérieur. Mais je compte pour lui. Vous ne pouvez pas comprendre.

— Les gens seront peut-être moins durs avec lui quand ils sauront comment il a été manipulé.

— Parce que vous croyez que quelqu'un le saura ? Nous sommes seules à le savoir, Khoury. Pour le reste de l'univers, ce n'était qu'un monomane. Ils ne comprendront jamais que s'il utilisait les gens, c'est qu'il n'avait pas le choix. Il y était poussé par une chose qui nous dépassait tous.

Khourï hocha la tête.

— J'ai eu envie de le tuer, une fois – mais seulement parce que c'était un moyen de retrouver Fazil. Je n'ai jamais eu de haine pour lui. En réalité, je ne peux pas dire honnêtement que je le déteste. J'ai toujours admiré ceux qui faisaient preuve d'une telle arrogance, comme si tout leur était dû par droit de naissance ou je ne sais quoi. La plupart des gens ne savent pas gérer ça. Mais lui, il portait ça comme un roi. Et ça a cessé d'être de l'arrogance pour... pour devenir autre chose. Une chose qu'on pouvait admirer.

Pascale ne répondit pas, mais Khourï comprit qu'elle aurait été assez d'accord avec elle. Elle n'était peut-être pas encore tout à fait prête à le dire à haute voix : elle aimait Sylveste parce que c'était un salaud imbu de sa personne qui avait transcendé le fait d'être un salaud imbu de sa personne, et parce qu'il portait ça avec un tel aplomb que c'était devenu une sorte de vertu, comme de porter un sac à patates en guise de vêtements.

— Écoutez, dit enfin Khourï, j'ai une idée. Quand ces marées commenceront à se faire sentir, vous voulez avoir toute votre conscience, ou vous préférez approcher la situation avec un peu de réconfort ?

— Que voulez-vous dire ?

— D'après Ilia, cet endroit aurait été prévu pour emmener les clients autour du bâtiment, afin de les impressionner et de leur faire signer le bon de commande. Alors, je me suis dit qu'il y avait forcément un bar à bord. Et sûrement bien garni. Enfin, si personne ne l'a vidé au fil des siècles. Et même, il se pourrait qu'il se remplisse tout seul. Vous me suivez ?

Pascale ne répondit pas. Pendant ce temps-là, le vortex gravitationnel de Hadès se rapprochait. Finalement, au moment où Khourï commençait à se dire qu'elle n'était pas intéressée par sa proposition. Pascale se leva et se dirigea vers l'arrière, vers les royaumes inexplorés de peluche et de cuivre qui se trouvaient derrière elles.

Intérieur de Cerbère, cavité finale, 2567

La gemme brillait maintenant d'un éclat nettement bleuté, comme si la présence de Sylveste avait figé ses fluctuations spectrales, lui imposant une sorte de stase transitoire. Sylveste avait toujours conscience qu'il avait tort d'en approcher, mais la curiosité – et un fort sentiment de prédestination – le poussait à avancer. Cette démarche était peut-être issue d'une partie basique de son esprit qui relevait du besoin d'affronter le danger et de le dompter. C'était l'instinct qui avait dû amener au premier contact avec le feu, au premier sursaut de douleur et à la sagesse consécutive.

La gemme se déploya devant lui, subissant des transformations géométriques auxquelles il n'osait consacrer trop d'attention, de crainte que le fait de les comprendre ne lui fissure l'esprit selon des lignes de faille similaires.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ? demanda Calvin, dont les interventions faisaient plus que jamais partie du dialogue intérieur de Sylveste.

— Il est trop tard pour repartir, maintenant, dit une voix.

Une voix qui n'était ni celle de Calvin, ni celle de Sylveste, mais qui paraissait profondément familière, comme si elle avait longtemps fait partie de lui, mais était fondamentalement silencieuse.

— Le Voleur de Soleil, c'est ça ?

— Il est avec nous depuis le début, répondit Calvin. Pas vrai ?

— Depuis plus longtemps que vous ne l'imaginez, Dan. Depuis que vous êtes revenu du Voile de Lascaille.

— Alors tout ce que disait Khouri était vrai, dit Sylveste, qui savait déjà que c'était la vérité.

Si le scaphandre vide de Sajaki ne l'avait confirmé, les révélations qu'il avait eues dans la lumière blanche auraient définitivement mis fin à ses doutes.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Seulement que vous entriez dans le... dans la gemme, comme

vous l'appellez, dit la créature d'une voix sibilante, glaçante, qui était le seul son audible, à présent. Vous n'avez rien à craindre. Cela ne vous fera aucun mal, et rien ne vous empêchera de repartir.

— Que pourriez-vous dire d'autre, hein ?

— Rien. Mais c'est la vérité.

— Et la tête de pont ?

— Le dispositif est toujours opérationnel. Et il le restera jusqu'à ce que vous quittiez Cerbère.

— Comment savoir ? demanda Calvin. Quoi que ce... enfin, quoi qu'il dise, rien ne prouve que ce soit vrai. Il nous abuse et nous manipule depuis le début à seule fin de te faire venir ici. Pourquoi se mettrait-il tout d'un coup à dire la vérité ?

— Parce que ça n'a aucune importance, répondit le Voleur de Soleil. Vous êtes allés trop loin. Vos propres désirs ne jouent plus aucun rôle dans l'affaire.

Sylveste sentit que son scaphandre se ruait vers la gemme, entraînait dans l'ouverture, suivait un couloir scintillant, aux multiples facettes miroitantes, éblouissantes, une galerie qui se prolongeait dans la structure.

— Mais qu'est-ce que... ? commença Calvin.

— Je n'y suis pour rien, répondit Sylveste. Ce salaud doit contrôler mon scaphandre !

— Ça se tient. Il contrôlait bien celui de Sajaki. Sans doute préférerait-il rester en retrait et te laisser faire tout le boulot. Flemmard, en plus !

— À ce stade, répondit Sylveste, je ne pense pas que ça serve à grand-chose de l'invectiver.

— Tu as une meilleure idée ?

— Eh bien, à vrai dire...

Le corridor qui l'environnait ressemblait à une trachée luisante qui faisait des tours et des détours jusqu'à ce qu'il paraisse rigoureusement impossible qu'il soit encore dans le joyau. Cela dit, ajouta-t-il *in petto*, il n'était jamais arrivé à une conclusion nette quant à sa vraie taille, qui pouvait faire de quelques centaines de mètres à quelques dizaines de kilomètres. Sa forme fluctuante interdisait toute mesure, et signifiait peut-être que la réponse n'avait pas de sens ; de la même façon qu'on ne pouvait préciser le volume d'un solide fractal.

— Euh... tu disais ?

— Je disais... reprit Sylveste d'une voix traînante. Voleur de Soleil, vous m'écoutez ?

— Comme toujours.

— Je ne comprends pas pourquoi je devais venir ici. Vous avez réussi à animer le scaphandre de Sajaki et vous aviez le contrôle conscient du mien depuis le début, alors pourquoi teniez-vous à ce que

je vienne en personne ? Vous n'aviez pas besoin de moi, même s'il y avait quelque chose que vous vouliez rapporter d'ici.

— Le dispositif ne réagit qu'à la vie organique. Un scaphandre vide aurait été interprété comme une intelligence mécanique.

— Cette... chose est un dispositif ? C'est bien ce que vous dites ?

— C'est un dispositif inhibiteur.

L'espace d'un instant, très brièvement, ces mots ne lui dirent rien. Puis ils s'attachèrent brumeusement à certains des souvenirs qu'il conservait de son passage dans la lumière blanche qui était le portail vers la matrice d'Hadès. Ces souvenirs se raccordèrent à d'autres, formant une résille infinie d'associations.

Et c'est alors qu'il parvint à une sorte de compréhension.

Il sut comme il n'avait jamais rien su de sa vie qu'il ne devait pas aller plus loin ; que s'il entrait dans le cœur de la gemme – du dispositif inhibiteur, puisqu'il savait maintenant ce que c'était – ça finirait très, très mal pour lui. En réalité, il avait du mal à imaginer comment les choses pourraient aller plus mal.

— Nous ne pouvons pas aller plus loin, dit Calvin. Je comprends maintenant ce que c'est.

— Moi aussi. Mais c'est trop tard.

Le dispositif avait été laissé ici par les Inhibiteurs. Ils l'avaient placé en orbite autour de Hadès, à côté du portail d'un blanc chatoyant qui était encore plus ancien que les Inhibiteurs. Ils se fichaient de ne pas bien comprendre sa fonction, de ne pas vraiment savoir qui l'avait placé là, à côté de l'étoile neutronique. D'après certaines indications sibyllines, et restées inexplorées, celle-ci n'était pas tout à fait comme elle aurait dû être. Mais, en écartant l'énigme de son origine, elle convenait parfaitement à leurs plans. Leurs systèmes étaient conçus pour attirer les espèces pensantes, et en plaçant l'un d'eux à côté d'une entité encore plus énigmatique, ils étaient sûrs d'avoir des visites. À vrai dire, c'était la stratégie qu'ils avaient suivie dans toute la galaxie : positionner des dispositifs inhibiteurs près d'objets intéressants d'un point de vue astrophysique, de ruines de civilisations disparues, ou dans tout endroit qui avait des chances d'attirer l'attention.

Et les Amarantins étaient venus, et ils l'avaient observé. Se faisant connaître du dispositif. Qui les avait étudiés, avait analysé leurs faiblesses.

Et les avait anéantis – à part une poignée de descendants des Bannis, qui avaient trouvé deux moyens d'échapper au feu barbare des Inhibiteurs. Certains avaient franchi le portail et s'étaient intégrés à la matrice de la croûte, où ils avaient continué à fonctionner sous la forme de simulations, préservées dans l'ambre immuable de la matière nucléaire asservie à des besoins numériques.

Ce n'était pas vraiment vivre, se dit Sylveste. Mais au moins en était-il resté quelque chose ; ils n'avaient pas irrémédiablement disparu.

Et puis il y avait les autres : ceux qui avaient trouvé un moyen d'échapper aux Inhibiteurs. Leur mode de fuite n'était pas moins radical, irréversible...

— Ils sont devenus les Vélaires, c'est ça ? fit Calvin, dans la tête de Sylveste (à moins que ce ne soit Sylveste lui-même qui exprimait sa pensée comme il le faisait parfois, dans le feu de la réflexion ; il avait du mal à faire la différence, et il s'en moquait, au fond). C'était tout à la fin. Resurgam avait déjà disparu, et la plupart de ceux qui étaient partis dans l'espace avaient été repérés et annihilés. Certains étaient entrés dans la matrice de Hadès. D'autres avaient appris à manipuler l'espace-temps, probablement grâce aux transformations qui s'effectuaient à proximité du portail. Et ils avaient trouvé une solution pour échapper aux armes des Inhibiteurs. Ils avaient découvert un moyen de s'enrouler dans l'espace-temps, de le coaguler, de le figer jusqu'à ce qu'il forme une coque invulnérable. Et ils s'étaient réfugiés derrière ces carapaces et les avaient scellées pour l'éternité.

— C'était toujours mieux que de mourir.

L'espace d'un instant, tout lui apparut clairement : comment ceux qui étaient derrière les Voiles avaient attendu, attendu, à peu près coupés de l'univers extérieur, à peine capables de communiquer avec lui, tant les barrières qu'ils avaient érigées autour d'eux étaient sûres.

Longue avait été leur attente.

Ils savaient, alors même qu'ils s'enfermaient dans la réclusion, que les systèmes laissés derrière eux par les Inhibiteurs se détraquaient lentement ; ils perdaient peu à peu leur faculté à supprimer l'intelligence. Pas assez vite, pour eux – mais au bout d'un million d'années passées à l'abri dans leur bulle d'espace-temps, ils commencèrent à se demander si la menace avait maintenant diminué...

Ils ne pouvaient se contenter de démanteler les Voiles et de regarder autour d'eux. C'eût été trop dangereux ; d'autant que, si les machines des Inhibiteurs avaient une caractéristique, c'était la patience. Et s'ils jouaient au chat et à la souris ? Et si leur silence apparent n'était qu'un stratagème pour faire sortir les Amarantins – devenus les Vélaires – de leur coquille, dans l'arène ouverte de l'espace où ils pourraient facilement les détruire, mettant fin à une traque d'un million d'années ?

Et puis, avec le temps, d'autres étaient venus.

N'était-ce qu'une coïncidence, ou bien y avait-il, dans cette région de l'espace, une chose qui favorisait l'évolution de la vie vertébrée ? En tout cas, parmi les nouveaux humanoïdes qui s'étaient lancés à la

conquête de l'espace, les Vélaires virent des échos de ce qu'ils étaient jadis. Un peu de la psychose même qui les habitait autrefois : le désir simultané de solitude et de compagnie ; le besoin du réconfort de la société et des steppes infinies de l'espace ; un schisme qui les poussait à la fois vers l'intérieur et vers l'extérieur.

Philip Lascaille avait été le premier à les rencontrer, du côté du Voile qui portait maintenant son nom.

L'espace-temps torturé des environs du Voile avait éventré son esprit, l'avait déformé et remonté en une parodie baveuse de ce qu'il était auparavant. Mais c'était une parodie orchestrée avec brio. Quelque chose avait été introduit en lui ; la connaissance nécessaire à un autre pour s'approcher... et le mensonge qui l'amènerait à le faire.

C'est ce que Lascaille avait communiqué au jeune Dan Sylveste juste avant de mourir.

Allez voir les Mystifs, lui avait-il dit.

Parce que les Amarantins étaient allés les voir, jadis ; ils avaient imprimé leurs schémas neuraux dans l'océan des Mystifs. Ces schémas stabilisaient l'espace-temps autour du Voile ; ils permettaient de s'insinuer dans ses replis de plus en plus épais sans être déchiqueté par les tensions. C'est ainsi que Sylveste, ayant accepté la conversion mystif, avait pu surfer sur les tempêtes et pénétrer dans les profondeurs du Voile.

Il en était ressorti vivant.

Mais changé.

Quelque chose était reparti avec lui ; une chose qui se faisait appeler le Voleur de Soleil, sauf qu'il le savait à présent : ce n'était qu'un nom mythique. La chose qui vivait en lui depuis lors aurait été mieux définie comme un assemblage ; une personnalité artificielle, tissée dans la coque du Voile, placée là par ceux qui se trouvaient à l'intérieur et qui voulaient que Sylveste fasse office d'émissaire pour eux ; qu'il étende leur influence au-delà du rideau infranchissable de l'espace-temps.

Ce qu'ils attendaient de lui était très simple, rétrospectivement.

Il devait aller à Resurgam, où les ossements de leurs ancêtres corporels étaient enfouis.

Il devait trouver le dispositif inhibiteur.

Et, si le dispositif était toujours opérationnel, l'activer, afin qu'il l'identifie comme un membre d'une espèce intelligente nouvellement émergée.

Si les Inhibiteurs étaient toujours dans le secteur, l'humanité serait identifiée comme l'espèce suivante sur la liste des cibles à éliminer.

Sinon, les Vélaires pourraient tranquillement ressortir.

La lumière bleutée qui l'entourait lui paraissait à présent indiciblement maléfique. Il se pouvait que, rien qu'en entrant, il en ait déjà trop fait. Peut-être avait-il déjà manifesté une intelligence suffisante pour convaincre le dispositif inhibiteur qu'il représentait une espèce digne d'être anéantie.

Il détestait ce que les Amarantins étaient devenus ; il se détestait d'avoir consacré une partie tellement importante de sa vie à leur étude. Mais que pouvait-il y faire, à présent ? Il était beaucoup trop tard pour avoir des remords.

Le tunnel s'était élargi, et il se retrouva – sans contrôle conscient du scaphandre – dans une chambre à facettes, baigné dans la même lueur bleue, putride, pleine de formes étranges, qui évoquaient des reconstitutions de cellules humaines. Les formes étaient toutes rectilignes, des carrés, des rectangles et des rhomboïdes complexes, reliés les uns aux autres, formant des sculptures suspendues qui ne répondaient à aucune tendance esthétique identifiable.

— Qu'est-ce que c'est ? souffla-t-il.

— Disons que ce sont des puzzles, répondit le Voleur de Soleil. L'idée est que, en tant qu'explorateur intelligent et curieux, vous ne pouvez résister à la pulsion de les compléter, de déplacer les formes afin d'obtenir les configurations géométriques impliquées par les pièces.

Il voyait ce que le Voleur de Soleil voulait dire. Le plus proche assemblage, par exemple... Il était évident que... il suffirait de quelques manipulations pour obtenir un tesseract... c'était presque tentant...

— Ne comptez pas sur moi pour faire ça, dit Sylveste.

— Vous n'aurez pas besoin de le faire.

En guise de démonstration, le Voleur de Soleil obligea les appendices supérieurs de son scaphandre à se tendre vers l'assemblage, lequel était beaucoup plus proche qu'il ne l'avait d'abord cru. La main du scaphandre empoigna la première pièce et la mit en place sans effort.

— Il y aura d'autres épreuves, en d'autres lieux. Vos processus mentaux seront soumis à un examen scrupuleux, approfondi, de même que, plus tard, votre biologie. Je crains que ces dernières procédures ne soient pas spécialement agréables. Mais elles ne seront pas fatales non plus. Ça découragerait les visiteurs suivants, à partir desquels pourrait être assemblée une image plus vaste de l'ennemi, fit le Voleur de Soleil avec, dans la voix, quelque chose qui s'apparentait à de l'humour, comme s'il avait été assez longtemps en compagnie d'êtres humains pour acquérir quelques-uns de leurs tropismes. Vous serez, hélas, le seul représentant humain à entrer dans ce dispositif. Mais soyez assuré que vous ferez un excellent spécimen.

— C'est là que vous vous trompez, répliqua Sylveste.

Le premier signe d'inquiétude transparut dans la voix implacable, silencieuse, du Voleur de Soleil.

— Expliquez-vous, je vous prie.

L'espace d'un instant, Sylveste s'abstint de réagir.

— Calvin, commença-t-il enfin. J'ai quelque chose à te dire. (Tout en parlant, il se demanda à la fois pourquoi il le faisait et à qui il s'adressait en réalité.) Quand nous étions dans la lumière blanche, quand nous avons tout partagé, dans la matrice de Hadès, j'ai découvert quelque chose ; une chose que j'aurais dû savoir il y a des années.

— Sur toi, c'est ça ?

— Sur moi, oui. Sur ce que je suis. Sur les raisons pour lesquelles je ne peux te détester, car ce serait retourner cette haine contre moi-même. Comme si je te haïssais vraiment, d'ailleurs.

Sylveste avait envie de pleurer ; c'était la dernière fois qu'il en aurait l'occasion. Mais ses yeux ne le lui permettraient pas ; ils ne le lui avaient jamais permis.

— Ça n'a pas très bien marché, hein ? Ce que j'ai fait de toi. Ce n'était pas ce que j'avais prévu. Enfin, je ne peux pas dire que je suis déçu de ce que tu es devenu. De ce que je suis devenu, rectifia Calvin.

— Je suis content de l'avoir découvert, même si c'était un peu tardif.

— Que vas-tu faire ?

— Tu le sais déjà. Nous avons tout partagé, non ? répondit Sylveste en riant malgré lui. Maintenant, tu connais aussi tous mes secrets.

— Ah. Tu parles de ce petit secret-là, c'est ça ?

— Quoi ? siffla le Voleur de Soleil, d'une voix pareille à un crépitement de quasars dans le lointain.

— Je suppose que vous avez écouté les conversations que j'ai tenues sur le bâtiment, répondit Sylveste. Quand je leur ai laissé penser que je bluffais.

— Que vous bluffiez ? demanda la chose. À quel sujet ?

— Au sujet de la poussière de feu que j'avais dans les yeux, répondit Sylveste.

Il rit plus fort, cette fois. Et il exécuta la série de commandes neurales qu'il avait depuis longtemps mémorisée. Une série d'instructions qui initiaient une cascade d'événements dans les circuits de ses yeux et – pour finir – dans les minuscules grains d'antimatière confinée qu'ils contenaient.

Il y eut une lumière plus pure que toutes celles qu'il avait connues, même dans le portail qui menait à Hadès.

Et puis il n'y eut plus rien.

C'est Volyova qui le vit la première.

Elle attendait que le bâtiment l'élimine. Elle attendait en regardant l'immense forme conique aussi noire que la nuit, uniquement visible parce qu'elle masquait la lumière des étoiles en s'approchant d'elle. Elle la regardait s'approcher de l'allure délibérée d'un requin. Quelque part dans son immensité, des systèmes pesaient les avantages et les inconvénients des différentes façons de l'éliminer afin de sélectionner la plus intéressante. C'était la seule explication qu'elle voyait au fait de n'être pas encore morte, puisqu'elle était à distance de frappe de chacune de ses armes. Peut-être la présence du Voleur de Soleil lui avait-elle conféré une sorte de sens de l'humour tordu ; le désir de la tuer avec une lenteur sadique ; un processus qui commençait par cette attente mortelle, l'attente de quelque chose, n'importe quoi. Son imagination était maintenant sa pire ennemie ; elle lui rappelait trop efficacement tous les systèmes susceptibles de servir les buts du Voleur de Soleil, les armes qui pourraient la faire frire en quelques heures, la démembrer sans la tuer immédiatement (des lasers réglés pour cautériser les chairs, par exemple), ou la broyer (un groupe de cyborgs externes, par exemple). Oh, le fonctionnement de ses processus mentaux était admirable ! Et c'était, en gros, la même inventivité qui avait donné naissance à tant de modes d'élimination possibles.

Et c'est alors qu'elle le vit.

L'éclair jaillit de la surface de Cerbère, marquant un bref instant l'emplacement de la tête de pont. Pendant une fraction de seconde, une lumière phénoménale avait brillé dans le monde et s'était aussitôt éteinte.

Une lumière intérieure, ou une explosion phénoménale ?

Elle regarda voler dans l'espace les entrailles de roches et de machines pulvérisées.

Khouri mit un moment à admettre qu'elle n'était pas vraiment morte. Elle était pourtant sûre d'être condamnée à plus ou moins bref délai. Elle s'attendait au minimum à être provisoirement réveillée par la douleur. Ce seraient ses derniers moments de conscience avant que Hadès ne la désintègre, avant qu'elle ne disparaisse, le corps et l'âme dépecés par les serres monstrueuses de la gravité qui entourait l'étoile neutronique. Elle s'attendait aussi à avoir le plus beau mal de tête depuis que la Demoiselle avait invoqué ses souvenirs enfouis de la Guerre de l'Aube. Sauf que, cette fois, ce serait une migraine d'origine purement chimique.

Elles avaient trouvé le cabinet à liqueurs de la chambre-araignée.

Et elles l'avaient vidé jusqu'à la dernière goutte.

Mais elle avait la tête douloureusement claire, comme une vitre qu'on vient de laver ; pas trace de griserie. Elle était très vite revenue à la conscience, d'ailleurs, sans transition, sans se sentir vaseuse, comme si l'instant précédant celui où elle avait ouvert les yeux n'avait jamais existé. Mais elle n'était pas dans la chambre-araignée. En y réfléchissant, elle se rappelait s'être réveillée ; elle se rappelait aussi le terrible assaut de ces marées, et comment elles avaient, Pascale et elle, rampé vers le centre de la pièce pour atténuer les tensions différentielles. Ça avait dû rater ; elles avaient compris, à un moment donné, qu'elles ne pouvaient survivre, c'était impossible. La seule chose qu'elles pouvaient faire était d'endormir la douleur, d'une façon ou d'une autre...

Au nom du diable, où était-elle ?

Elle s'était réveillée, le dos plaqué sur une surface dure, aussi résistante que le béton. Au-dessus, les étoiles tournaient, tournaient, tournaient follement dans le ciel, et il y avait quelque chose qui n'allait pas dans la façon dont elles se déplaçaient, comme si elle les voyait à travers une lentille grossissante qui aurait occupé tout le ciel, d'un horizon à l'autre. Elle se rendit compte qu'elle pouvait bouger, se releva et manqua tomber à la renverse.

Elle était en scaphandre.

Elle n'en avait pas, dans la chambre-araignée. C'était le même genre de tenue qu'elle portait à la surface de Resurgam, et que Sylveste avait dû revêtir pour entrer dans Cerbère. Comment était-ce possible ? Si cette expérience était un rêve, alors il ne ressemblait à aucun de ceux qu'elle avait jamais faits, parce qu'elle pouvait consciemment en relever les contradictions sans que tout l'édifice s'écroule autour d'elle.

Elle était dans une plaine. Une plaine couleur de métal en train de se refroidir ; pas tout à fait aveuglante, mais assez brillante pour faire mal aux yeux. Aussi plate qu'une plage à marée basse. La plaine, maintenant qu'elle la voyait de plus près, était tavelée, mais pas au hasard : elle était ornée de dessins complexes, ordonnés, comme un tapis persan. Entre chaque niveau de dessin s'en trouvait un autre, jusqu'à ce que l'agencement vacille au bord du microscopique, et s'abîme probablement dans de plus petits royaumes, dans le subnucléaire et le quantique. Et c'était en mouvement ; ça se brouillait, ça redevenait net et ça repassait constamment du flou au net, d'un instant à l'autre. Elle finit par se sentir vaguement mal et reporta son attention vers l'horizon.

Qui semblait très proche, en vérité.

Elle se mit à marcher, écrasant le sol mouvant sous ses pieds. Les schémas se réorganisaient, créaient des dalles lisses, sur lesquelles elle pouvait mettre les pieds.

Il y avait quelque chose, droit devant elle, sous le champ d'étoiles tourbillonnantes.

Une chose qui faisait une bosse, sur la courbe lisse de l'horizon tout proche : un petit monticule sur lequel se dressait un socle. Comme elle s'approchait, un mouvement attira son regard. Le socle ressemblait à une bouche de métro : trois murets encadrant une volée de marches qui descendaient dans les entrailles de la planète.

Le mouvement était causé par une silhouette qui remontait des profondeurs ; une femme. Elle gravissait les marches patiemment, avec énergie, comme si elle prenait l'air du matin pour la première fois. Elle ne portait pas de scaphandre. En réalité, elle portait exactement les mêmes vêtements que lors de leur dernière rencontre.

Pascale Sylveste.

— Il y a longtemps que je vous attends, dit-elle, sa voix portant dans le vide sombre qui les séparait.

— Pascale ?

— Oui, répondit-elle, avant de préciser : D'une certaine façon. Oh, ma chère ! ça ne va pas être facile à expliquer... Enfin, j'ai eu tout le temps de répéter...

— Pascale... Que s'est-il passé ? questionna Khouri (il lui paraissait impudent de lui demander pourquoi elle n'avait pas de scaphandre, pourquoi elle n'était pas morte). Quel est cet endroit ?

— Vous n'avez pas encore compris ?

— Désolée de vous décevoir.

Pascale eut un sourire compréhensif.

— Vous êtes sur Hadès. Vous vous souvenez ? L'étoile neutronique. Celle qui nous attirait en son cœur. Eh bien, ce n'était pas ça. Une étoile neutronique, je veux dire.

— *Sur* Hadès ?

— Oui, dessus. Vous ne vous attendiez pas à ça, hein ?

— Ça non, vous pouvez le dire !

— Je suis là depuis aussi longtemps que vous, reprit Pascale. Ce qui veut dire quelques heures seulement ; mais j'ai passé ce temps sous la croûte, où les choses vont un peu plus vite. Alors j'ai l'impression que ça fait beaucoup plus.

— Beaucoup plus ? Combien ?

— Disons quelques décennies... Sauf qu'à certains égards le temps ne passe pas vraiment, et même pas du tout, ici.

Khouri hocha la tête comme si tout ça était parfaitement sensé.

— Pascale... Je crois qu'il va falloir que vous m'expliquiez...

— Bonne idée. Je vais le faire en descendant.

— En descendant où ça ?

Elle fit signe à Khouri de la suivre vers l'escalier qui s'enfonçait dans les profondeurs de la plaine rouge cerise, comme si elle avait

invité une voisine à prendre l'apéritif.

— À l'intérieur, répondit Pascale. Dans la matrice.

La mort n'était pas encore venue.

Volyova passa l'heure suivante à regarder – à l'aide du super-zoom de son scaphandre – la tête de pont qui se déformait lentement, comme un pot de yaourt mis au four. Elle la vit se dissoudre graduellement dans la croûte qui la digérait, et perdre finalement la bataille contre Cerbère.

Trop vite ; trop tôt.

Les choses ne se passaient pas comme elles auraient dû, et ça la tenaillait. Elle était sur le point de mourir, certes, mais elle n'aimait pas voir faillir l'une de ses créations et – merde ! – faillir si prématurément.

Pour finir, incapable d'en supporter davantage, elle se retourna vers le bâtiment, tendit le doigt comme une dague, dans une fureur meurtrière, puis elle écarta largement les bras en croix. Elle ignorait si le vaisseau était capable de lire ses transmissions vocales.

— Viens un peu par ici, *svinoï* ! Finissons-en ! J'en ai assez ! Je ne veux plus voir ça. Finissons-en !

Un sas s'ouvrit, dans la coque du bâtiment, révélant brièvement l'intérieur éclairé d'un orange vif. Elle s'attendait plus ou moins à en voir sortir une arme meurtrière, dont elle se souvenait à peine ; peut-être une chose qu'elle aurait inventée dans un spasme de créativité alcoolique.

À la place, une navette en émergea et s'approcha lentement d'elle.

Pascale raconta à Khouri que l'étoile neutronique n'en était pas une, ou plutôt, qu'elle en avait été une il y avait très très longtemps, ou que c'était ce qu'elle aurait été sans une certaine intervention sur laquelle Pascale refusa de s'étendre. Mais l'idée était simple. L'étoile neutronique avait été convertie en un ordinateur géant, d'une rapidité aveuglante – et qui, d'une façon très bizarre, était capable de communiquer avec son propre passé et ses « moi » futurs.

— Qu'est-ce que je fous là ? demanda Khouri, alors qu'elles descendaient l'escalier. Non, j'ai une meilleure question : qu'est-ce qu'on fout là, toutes les deux ? Et comment se fait-il que vous en sachiez tellement plus que moi, tout d'un coup ?

— Je vous l'ai dit : il y a plus longtemps que je suis dans la matrice, répondit Pascale en s'arrêtant sur l'une des marches. Écoutez, Khouri – ce que je vais vous dire ne va peut-être pas vous plaire. D'abord, vous êtes morte ; pour le moment, du moins.

Khouri fut moins surprise par la nouvelle qu'elle ne l'aurait cru. Ça paraissait presque prévisible.

— Nous sommes mortes dans les marées gravitationnelles, répondit Pascale d'un ton factuel. Nous nous sommes trop rapprochées de Hadès, et les marées nous ont déchiquetées. Ça n'a pas été très agréable, d'ailleurs. Mais la plupart des souvenirs que vous auriez pu en conserver n'ont pas été sauvegardés, alors vous ne vous en souvenez pas.

— Sauvegardés ?

— D'après toutes les lois physiques normales, nous aurions dû être concassées, réduites en atomes. Et d'une certaine façon, c'est ce qui nous est arrivé. Mais les données qui nous décrivent ont été conservées dans le flux de gravitons qui nous séparait – ou plutôt, qui séparait nos restes – de Hadès. La force qui nous a tuées nous a aussi enregistrées, et a transmis les données à la croûte...

— D'accord, fit lentement Khouri, résolue à prendre la nouvelle pour argent comptant – jusqu'à plus ample informé, du moins. Et une fois que nous avons été transmises à la croûte ?

— Nous avons été... comment dire ? ramenées à la vie sous forme de simulation. Évidemment, la computation de la croûte se produit beaucoup plus vite qu'en temps réel. C'est pour ça que j'ai passé plusieurs dizaines d'années de temps subjectif à l'intérieur, dit-elle comme pour s'excuser.

— Je ne me rappelle pas avoir passé plusieurs dizaines d'années où que ce soit.

— C'est parce que ça ne vous est pas arrivé. Vous avez été ramenée à la vie, mais vous n'avez pas voulu rester ici. Vous ne vous en souvenez pas et pourtant c'est vous qui l'avez décidé. Rien ne vous retenait ici.

— Ce qui veut dire que quelque chose vous y retenait, vous ?

— Oh oui, fit Pascale avec émerveillement. Oh oui ! Mais j'y viendrai.

Elles arrivèrent, en bas de l'escalier, dans un corridor éclairé par des lanternes dignes d'un conte de fées. Les murs grouillaient de la même lueur fractale que la surface. Ils rayonnaient d'une intense activité, comme si l'algèbre infiniment complexe d'une machine impossible à deviner bourdonnait constamment, juste hors de portée.

— Que suis-je ? demanda Khouri. Et vous, qu'êtes-vous ? Vous avez dit que j'étais morte. Ce n'est pas l'impression que j'ai. Je n'ai pas l'impression d'être simulée dans je ne sais quelle matrice. J'étais bien sur la surface, non ?

— Vous êtes de chair et de sang, répondit Pascale. Vous êtes morte, et vous avez été recréée. Votre corps a été reconstitué à partir des éléments chimiques présents dans la croûte extérieure de la matrice. Vous avez été ranimée, on vous a ramenée à la conscience. Le scaphandre que vous portez provient aussi de la matrice.

— Vous voulez dire que quelqu'un qui portait un scaphandre s'est rapproché suffisamment pour être tué par les marées ?

— Non... répondit prudemment Pascale. Non ; il y a un autre moyen d'entrer dans la matrice. Un moyen beaucoup plus simple. Ou du moins, il l'était.

— Je devrais être morte, quand même. Rien ne peut vivre sur une étoile neutronique. Ni dedans, d'ailleurs.

— Je vous l'ai dit ; ce n'en est pas une.

Elle lui expliqua alors comment ce miracle était possible ; comment la matrice générerait une poche de gravité tolérable dans laquelle elle pouvait vivre ; comment ce résultat était obtenu, par la circulation, dans les profondeurs de la croûte, de quantités affolantes de matière dégénérée. Peut-être un sous-produit computationnel. Ou peut-être pas. Mais, telle une lentille divergente, le flux concentrait la gravité et l'éloignait d'elle, pendant que des forces tout aussi farouches empêchaient les murs de s'effondrer à une vitesse à peine inférieure à celle de la lumière.

— Et vous ?

— Je ne suis pas comme vous, répondit Pascale. Le corps que je porte n'est qu'une enveloppe que j'anime comme une marionnette, et qui me permet de vous rencontrer. Il est formé de la même matière nucléaire que la croûte. Les neutrons sont solidarisés par des quarks étranges, afin que je ne me volatilise pas sous l'effet de ma propre pression quantique. Mais je ne pense pas, dit-elle en portant la main à son front. Ça, c'est tout autour de vous que ça se passe, dans la matrice proprement dite. Je vous demande de m'excuser – ça va vous paraître terriblement grossier – mais je trouverais mortellement ennuyeux d'être obligée de ne rien faire d'autre que de vous parler. Comme je disais, nos vitesses de computation sont très différentes. J'espère que vous ne le prenez pas mal ? Ça n'a rien de personnel, j'espère que vous le comprenez.

— N'ayez crainte, répondit Khouri. Je suis sûre que je penserais comme vous.

Le corridor s'élargit, ou plutôt elles se retrouvèrent dans le bureau d'un savant, un savant des cinq ou six derniers siècles, à en juger par tout le matériel scientifique qui s'y trouvait. La couleur dominante était le marron, le marron du temps qui passe, des étagères qui couvraient les murs et des reliures patinées des vieux livres rangés sur les rayons, le brun lustré du bureau d'acajou, le bronze des appareils scientifiques disposés un peu partout, en guise de décoration. Les murs libres étaient occupés par des vitrines de bois contenant des ossements jaunis : des squelettes non humains, qu'on aurait pu, au premier abord, prendre pour des fossiles de dinosaures ou de gros oiseaux sans ailes, à présent disparus, pourvu qu'on ne prête pas une attention

exagérée à la capacité du crâne non humain, à l'ampleur de l'esprit qu'il contenait sûrement jadis.

Il y avait aussi du matériel moderne : des scanners, des outils de découpe évolués, des racks d'eidétiques et de stockage holographique. Un cyborg relativement récent attendait sans bouger dans un coin, la tête légèrement inclinée, comme un serviteur fidèle dormant debout, faisant un somme bien mérité.

Des fenêtres garnies de persiennes donnaient sur un paysage aride de mesas et de formations rocheuses précaires, balayées par les vents, ensanglantées par la lumière rouge du soleil couchant qui disparaissait déjà derrière l'horizon chaotique.

Et là, derrière le bureau... Sylveste se leva en les voyant entrer, comme si elles interrompaient sa réflexion.

Pour la première fois, elle le regarda dans les yeux, ses yeux humains, en chair et en os, si l'on peut dire.

Il parut d'abord ennuyé par leur intrusion, puis son expression s'adoucit et il esquissa un demi-sourire.

— Je suis heureux que vous ayez pris le temps de nous rendre visite, dit-il. Et j'espère que Pascale a répondu à toutes vos questions.

— Presque, répondit Khouri en s'émerveillant de la précision apportée à tous les détails de la reconstitution.

C'était la meilleure des simulations qu'elle ait jamais vues. Et pourtant – idée aussi impressionnante que terrifiante –, tous les objets de cette pièce étaient moulés dans de la matière nucléaire d'une densité telle que, normalement, le moindre presse-papier posé sur son bureau, à l'autre bout de la pièce, aurait exercé sur elle une attraction gravitationnelle fatale.

— Presque, mais pas toutes. Comment êtes-vous arrivé ici ?

— Pascale vous a probablement dit qu'il y a un autre moyen d'entrer dans la matrice. Je l'ai trouvé, c'est tout, répondit-il en levant les mains, les paumes tournées vers elle. Je suis passé par là.

— Et qu'est-il arrivé à votre...

— Mon vrai moi ? fit-il avec un sourire, comme s'il s'amusait d'une plaisanterie qu'il était seul à comprendre. Je doute qu'il ait survécu. Et franchement, je ne me sens pas vraiment concerné. Je *suis* le vrai moi, maintenant. Je suis tout ce que j'ai jamais été.

— Qu'est-il arrivé dans Cerbère ?

— C'est une très longue histoire, Khouri.

Mais il la lui raconta quand même. Il lui raconta comment il était entré dans la planète, comment le scaphandre de Sajaki s'était révélé n'être qu'une enveloppe vide – découverte qui avait renforcé sa résolution de continuer –, et ce qu'il avait fini par trouver dans la dernière chambre. Après quoi il était entré dans la matrice, et là, ses souvenirs divergeaient de ceux de son autre moi. Il lui affirma que son

autre moi était mort, mais il le fit avec une telle conviction que Khouri se demanda s'il n'y avait pas un moyen de s'en assurer ; si un autre lien, moins tangible, ne les avait pas liés, jusqu'à la fin.

Il y avait des choses que Sylveste lui-même ne comprenait pas vraiment ; cela au moins, elle le sentait. Il n'avait pas atteint la divinité – ou alors, un instant à peine, lorsqu'il s'était immergé dans le portail. Elle se demanda si c'était un choix qu'il avait fait par la suite. Si la matrice le simulait ; et si la matrice était, par essence, infinie dans sa capacité computationnelle... quelles limites lui avaient été imposées, autres que celles qu'il avait consciemment choisies ?

Voici ce qu'elle apprit : Karine Lefèvre avait été maintenue en vie par une partie du Voile, mais il n'y avait rien d'accidentel là-dedans.

— C'était comme s'il y avait deux factions, dit Sylveste en jouant avec un microscope de cuivre posé sur son bureau, tournicotant le petit miroir dans tous les sens comme s'il essayait de capter les derniers rayons du soleil couchant. L'une d'elles voulait m'utiliser pour découvrir si les Inhibiteurs étaient toujours dans les parages et constituaient encore une menace pour les Vélaires. L'autre faction se fichait de l'humanité tout autant que la première, à mon avis, mais prenait plus de gants. Elle considérait qu'il devait y avoir un meilleur moyen que de tester le dispositif inhibiteur pour voir s'il déclenchait toujours une réponse.

— Mais ce qui nous arrive, à nous, en ce moment ? Qui a gagné, en fin de compte ? Le Voleur de Soleil ou la Demoiselle ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Sylveste en reposant le microscope, son socle garni de velours heurtant doucement le bureau. Du moins, c'est mon sentiment instinctif. Je pense que nous... pardon, que j'ai bien failli déclencher le dispositif, lui fournir l'impulsion dont il avait besoin pour alerter les systèmes restants et entraîner la guerre contre l'humanité. Enfin, pour que ce soit une guerre, encore faudrait-il qu'il y ait deux camps, reprit-il en riant. Or je ne pense pas que ça se serait passé comme ça. Pas du tout.

— Mais vous ne pensez pas que c'en est arrivé là ?

— Je l'espère, je fais des vœux pour ça, c'est tout, répondit-il en haussant les épaules. Évidemment, il se peut que je me trompe. Moi qui croyais avoir toujours raison, j'ai bien appris la leçon.

— Et les Amarantins, les Vélaires ?

— Ça, c'est le temps qui le dira.

— C'est tout ?

Il parcourut la pièce du regard, s'attarda sur les rayonnages couverts de livres, comme pour se rassurer par leur présence.

— Je n'ai pas toutes les réponses, Khouri. Même pas ici.

— Il est temps d'y aller, dit soudain Pascale.

Elle était apparue au côté de son mari avec un verre de liquide

transparent : de la vodka, peut-être. Elle le posa sur le bureau, à côté d'un crâne poli, couleur de vieux parchemin.

— Où ça ? demanda Khouri.

— Dans l'espace, Khouri. C'est ce que vous voulez, non ? Vous n'avez sûrement pas envie de passer le restant de l'éternité ici.

— Il n'y a nulle part où aller, dit Khouri. Vous devriez le savoir, Pascale. Le bâtiment était contre nous ; la chambre-araignée est détruite ; Ilia a été tuée...

— Elle s'en est tirée, Khouri. Elle n'est pas morte dans la destruction de la navette.

Elle avait donc réussi à enfiler un scaphandre – mais à quoi bon ? Khouri s'apprêtait à poser d'autres questions, puis elle réalisa que, quoi que Pascale puisse lui dire, c'était très probablement vrai, si invraisemblable que ça puisse paraître. Et si inutile que soit la vérité ; comme si ça pouvait changer quelque chose...

— Et vous, qu'allez-vous faire ?

Sylveste trempa ses lèvres dans le verre de vodka.

— Vous n'avez pas encore compris ? Cette pièce n'a pas été créée à votre intention. C'est là que nous vivons ; ou plutôt une version simulée, dans la matrice. Et nous n'occupons pas seulement cet endroit mais toute la base, comme nous l'avons toujours connue, sauf que maintenant, elle est entièrement à nous.

— C'est tout ?

— Non... pas tout à fait.

Pascale s'approcha de Sylveste, qui la prit par la taille. Ils se tournèrent d'un même mouvement vers la fenêtre et le coucher de soleil étranger, le paysage rouge et sans vie de Resurgam qui s'étendait à perte de vue.

C'est alors que tout changea.

Une vague partie de l'horizon fonça vers eux à la vitesse du jour levant, bouleversant tout sur son passage. Des nuages aussi vastes que des empires apparurent dans le ciel de plus en plus bleu, alors que le soleil continuait à descendre vers l'horizon crépusculaire. Et le paysage n'était plus aride mais d'un vert luxuriant, car cette vague de transformation laissait sur son passage des lacs et des arbres – des arbres inconnus –, et même des routes qui serpentaient entre des maisons en forme d'œuf, groupées en hameaux. Vers l'horizon, une agglomération plus vaste entourait une mince flèche qui montait à l'assaut du ciel. Khouri regarda tout cela comme si elle n'en croyait pas ses yeux, frappée par l'immensité de ce qu'elle voyait : un monde entier retourné à la vie. Et puis – mais c'était peut-être une illusion d'optique, elle ne le saurait jamais – elle crut *les* voir bouger entre les maisons. Ils allaient aussi vite que des oiseaux, mais sans jamais quitter le sol ; sans jamais prendre leur essor.

— Tout ce qu'ils ont été, reprit Pascale, ou du moins l'essentiel, est stocké dans la matrice. Ce n'est pas une reconstitution archéologique, Khouri. C'est Resurgam, comme ils y vivent à présent. Ramenés à la vie par la force de la volonté de ceux qui ont survécu. C'est un monde entier, complet, jusqu'au plus petit détail.

Khouri parcourut la pièce du regard et comprit.

— Et vous allez l'étudier, c'est ça ?

— Pas seulement l'étudier, répondit Sylveste en sirotant sa vodka. Y vivre. Jusqu'à ce que nous en ayons assez, ce qui n'est pas pour tout de suite, j'imagine.

Alors elle les laissa dans leur bureau reprendre la conversation profonde et grave qu'ils avaient interrompue le temps de s'occuper d'elle.

Elle remonta l'escalier et se retrouva à la surface de Hadès. La croûte était toujours embrasée par les feux du couchant, toujours grouillante de calculs. Elle était suffisamment restée là pour que ses sens se soient affûtés, et elle se rendit compte que, depuis le début, la croûte palpitait sous ses pieds comme si un moteur titanesque rugissait en dessous. Elle se dit que la vérité ne devait pas être si éloignée. C'était un moteur de simulation.

Elle pensa à Sylveste et Pascale, qui partaient pour une nouvelle journée d'exploration de leur fabuleux nouveau monde. Depuis qu'elle les avait quittés, des années avaient passé pour eux. Ça semblait ne pas avoir grande importance. Elle les croyait capables de ne choisir la mort que lorsque tout le reste aurait cessé de les fasciner. Ce qui, comme l'avait dit Sylveste, n'était pas près d'arriver.

Elle brancha le communicateur de son scaphandre.

— Ilia... vous m'entendez ? Oh, merde... C'est idiot. Mais ils m'avaient dit que vous étiez peut-être encore en vie.

Il n'y eut pas de réponse. Juste le bruit blanc de l'électricité statique. Tout espoir évanoui, elle regarda la plaine ensanglantée autour d'elle en se demandant ce qu'elle allait faire maintenant.

Et puis...

— Khouri, c'est vous ? Qu'est-ce qui vous prend d'être encore en vie ?

Sa voix avait quelque chose de très bizarre. Elle montait et descendait la gamme comme si elle avait trop bu, mais c'était trop régulier pour être ça.

— Je pourrais vous en dire autant ! La dernière chose dont je me souviens, c'est que la navette était kaput. Et vous me dites que vous êtes toujours dans le coin, à dériver ?

— Mieux que ça, répondit Volyova, sa voix parcourant toute la gamme du spectre. Je suis à bord d'une navette. Vous m'entendez ? Je

suis à bord d'une navette !

— Comment diable... ?

— C'est le vaisseau qui l'a envoyée. Le *Spleen*, fit Volyova, le souffle court, comme si elle était surexcitée, ou avide de raconter son histoire. Je croyais qu'il allait me tuer. Je n'attendais plus que ça, le coup de grâce. Mais il n'est jamais venu. Au lieu de ça, le bâtiment m'a envoyé une navette !

— Ça n'a pas de sens. Le Voleur de Soleil, qui s'en était emparé, devrait être encore en train d'essayer de nous éliminer...

— Mais non ! fit Volyova du même ton de jubilation enfantine. Il y a une explication à ça. J'ai fait quelque chose, et ça a dû marcher. Enfin, je crois...

— Et qu'avez-vous fait, Ilia ?

— J'ai... euh, j'ai laissé le capitaine se réchauffer.

— Vous avez fait *quoi* ?

— Oui. C'était une approche assez radicale du problème. Mais j'ai pensé que si un parasite tentait de prendre le contrôle du bâtiment, le moyen le plus sûr de le combattre était d'en déchaîner un autre, encore plus puissant. (Volyova s'interrompt, comme si elle attendait que Khouri lui confirme que c'était la seule chose sensée à faire. Rien ne venant, elle poursuit :) C'était il y a une journée à peine – vous savez ce que ça veut dire ? En une heure, une seule et unique heure, la peste a dû transformer une partie substantielle du bâtiment ! Ça implique une vitesse de contamination incroyable : des centimètres à la seconde !

— Vous êtes sûre que c'était une bonne idée ?

— Khouri, c'est probablement la chose la moins raisonnable que j'aie jamais faite de ma vie. Mais on dirait que ça a marché. Nous avons troqué un mégalomane contre un autre, mais au moins celui-ci a l'air un peu moins voué à notre destruction.

— J'imagine que ça va dans la bonne direction. Où êtes-vous, maintenant ? Vous êtes remontée à bord ?

— Non, pas du tout. J'ai passé les dernières heures à vous chercher. Où étiez-vous passée, Khouri ? Je n'arrive pas à obtenir une localisation significative de votre position.

— Je ne crois pas que vous ayez envie de le savoir.

— Bon, on verra. Mais je veux que vous reveniez à bord du bâtiment le plus vite possible. Je ne tiens pas à m'y retrouver seule, figurez-vous. Je crains qu'il n'ait plus grand-chose à voir avec ce qu'il était quand nous en sommes parties, avec la chambre-araignée. Vous... euh, vous pourriez me rejoindre ?

— Oui, je crois.

Khouri fit ce qu'on lui avait dit de faire quand elle voudrait quitter Hadès. Ça n'avait pas beaucoup de sens, mais Pascale était

formelle : la matrice comprendrait le message et projetterait dans l'espace une bulle à faible gravité ; une bouteille dans laquelle elle pourrait regagner la sécurité.

Elle écarta largement les bras, comme des ailes ; comme si elle allait voler.

Le sol rouge – toujours aussi fluctuant, changeant – s'éloigna, en dessous d'elle.

FIN DU TOME I

ALASTAIR REYNOLDS

Alastair Reynolds est né au pays de Galles en 1966. Après des études d'astronomie et de physique à l'université de Newcastle, il poursuit son cursus en Écosse à St Andrews. En 1991, il s'installe en Hollande et travaille pour l'ESA (Agence spatiale européenne) ainsi qu'à l'université d'Utrecht. Il est aujourd'hui astrophysicien et écrit des romans de science-fiction en mettant ses connaissances scientifiques au service de son imagination féconde.

[1] Vieilli. Être à quia. N'avoir rien à répondre. (*N.d.Scan.*)

[2] Tabard : Manteau court et ample, à fentes latérales, porté au Moyen Âge par dessus l'armure ou la cotte de maille. (*N.d.Scan.*)